SCIENCE FICTION

Le Livre de Poche

STEPHEN BAXTER

LES VAISSEAUX DU TEMPS

STEPHEN BAXTER

Les Vaisseaux du Temps

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR BERNARD SIGAUD

ROBERT LAFFONT

Titre original :

THE TIME SHIPS

© Stephen Baxter, 1995.
Éditions Robert Laffont, S. A., Paris, 1998, pour la traduction française.

À ma femme Sandra,
et à la mémoire de H. G.

Note de l'éditeur

Le récit qui suit m'a été donné par le propriétaire d'une modeste boutique de livres d'occasion située juste derrière Charing Cross Road, à Londres. Il m'a confié que ce texte s'était présenté sous la forme d'un manuscrit glissé dans une boîte non étiquetée au milieu d'une collection de livres qui lui avait été léguée après le décès d'un ami ; ce libraire me remit le manuscrit à titre de curiosité – « Vous pourriez peut-être en tirer quelque chose » –, sachant que je m'intéressais à la fiction spéculative du dix-neuvième siècle. Le texte lui-même était dactylographié sur un papier ordinaire, mais une annotation au crayon attestait qu'il avait été recopié à partir d'un original « écrit à la main sur un papier si vieux que les pages s'effritent irrémédiablement ». Cet original, à supposer qu'il ait jamais existé, est perdu. Nulle part il n'est fait mention de l'identité ni de l'origine de l'auteur. J'ai limité ma révision à un toilettage superficiel, me contentant d'éliminer certaines des erreurs et redondances d'un manuscrit manifestement rédigé à la hâte. Quel sens faut-il lui donner ? Selon les propres termes du Voyageur transtemporel, il faut le « considérer comme un mensonge, ou une prophétie… Songez qu'avant de produire cette fiction j'ai longuement réfléchi aux destinées de notre race… ». Faute d'informations supplémentaires, il nous faut considérer cette œuvre comme relevant de l'imaginaire pur – à moins qu'il ne s'agisse d'un canular sophistiqué –, mais, s'il y a la moindre parcelle de vérité dans le récit que contiennent ces pages, un éclairage nouveau et surprenant est alors projeté non seulement sur l'une des plus célèbres œuvres de fiction (si c'était bien de la fiction !) mais aussi sur la nature de notre univers et la place que nous y occupons.

Je présente ce récit sans autres commentaires.

S. B.
juillet 1994

PROLOGUE

Au matin du vendredi qui suivit mon retour du futur, je m'éveillai, longtemps après l'aube, du plus profond des sommeils sans rêves.

Je sortis du lit et ouvris brusquement les rideaux. Le soleil, comme à son habitude, s'élevait paresseusement dans le ciel et je me rappelai la manière dont l'astre du jour, sous la perspective accélérée du voyage transtemporel, traversait carrément l'horizon d'un bond ! Mais à présent, semblait-il, j'étais englué une fois de plus dans un temps qui s'écoulait goutte à goutte, tel un insecte dans un suintement d'ambre.

Sous mes fenêtres s'accumulaient les bruits matinaux de Richmond : sabots des chevaux, fracas des roues sur les pavés, portes qu'on claque. Un tramway à vapeur, crachant fumée et étincelles, descendait pesamment Petersham Road et les cris de mouette des marchands des quatre-saisons me parvenaient sur les ailes du vent. Je surpris mes pensées à dériver loin de mes pittoresques aventures transtemporelles et à redescendre sur un plan plus terre à terre : j'examinai le contenu de la *Pall Mall Gazette* de la veille, pris note des fluctuations boursières et caressai l'espoir que le courrier du matin m'apportât le tout dernier numéro de *l'American Journal of Science*, lequel contiendrait quelques-unes de mes spéculations à propos des découvertes faites par A. Michelson et E. Morley sur certaines particularités de la lumière et dont cette publication avait rendu compte quatre ans plus tôt, en 1887…

Et ainsi de suite ! Les détails de la routine quotidienne accaparaient mon esprit et, par contraste, le souvenir de mon aventure dans le futur en devenait fantasmagorique, voire absurde. En y réfléchissant alors, je trouvai que toute cette expérience avait eu comme une qualité hallucinatoire, quasi onirique : il y avait eu cette impression de chute précipitée, le caractère flou de tout ce qui est associé au voyage dans le temps et, enfin, mon plongeon dans le monde cauchemardesque de l'an 802 701. L'emprise de l'ordinaire sur nos imaginations est remarquable. Debout dans cette chambre, en pyjama, je sentis revenir un peu de cette incertitude qui m'avait

finalement assailli cette nuit-là et me mis à douter de l'existence même de la Machine à voyager dans le temps ! Et ce, malgré mes souvenirs très précis des deux ans de ma vie que j'avais passés à la construire, sans parler des deux décennies précédentes, pendant lesquelles j'avais délicatement déduit la théorie du voyage transtemporel des anomalies que j'avais observées lors de mes études de l'optique physique.

Je me repenchai sur ma conversation avec mes compagnons lors du dîner de la veille – d'une certaine manière, ces quelques heures me semblaient à présent bien plus réelles que tous les jours que j'avais passés dans le futur – et je me souvins des réactions mitigées suscitées par mon récit : il y avait le plaisir collectif d'entendre une bonne histoire, accompagné d'élans de sympathie ou de quasi-dérision, selon le tempérament des uns et des autres, et, autant que je m'en souvinsse, un scepticisme quasi général. Un seul de ces bons amis, que j'appellerai l'Écrivain dans ces pages, avait semblé écouter mes divagations avec un minimum de sympathie et de confiance.

Debout près de la fenêtre, je m'étirai – et mes doutes quant à l'authenticité de mes souvenirs furent violemment ébranlés ! La douleur dans mon dos, aiguë et lancinante, était suffisamment réelle, tout comme les sensations de brûlure dans les ligaments de mes jambes et de mes bras : protestations des muscles d'un homme plus très jeune obligé, contre son habitude, de produire un effort physique. « Eh bien, me dis-je, si ton voyage dans l'avenir était vraiment un rêve – et l'était intégralement, jusqu'à cette nuit sinistre où tu as combattu les Morlocks dans la forêt –, d'où viennent ces crampes et ces courbatures ? As-tu par hasard tourné en rond dans ton jardin en trépignant dans un délire lunatique ? »

C'est alors que j'aperçus, jeté sans cérémonie dans un coin de ma chambre, un petit tas de vêtements : c'étaient les effets que j'avais portés jusqu'à l'usure pendant mon excursion vers l'avenir et qui étaient maintenant juste bons à être jetés. J'y discernais des taches d'herbe et des marques de brûlures ; les poches étaient déchirées et je me souvins que Weena s'était servie de ces rabats de tissu comme de vases improvisés qu'elle avait chargés des fleurs étiolées de l'avenir. Mes chaussures manquaient, évidemment – je sentis un bizarre pincement de regret pour ces vénérables et confortables pantoufles que j'avais sans réfléchir transportées dans un futur

hostile avant de les abandonner à un destin inimaginable ! –, et là, sur le tapis, se trouvaient les restes sales et tachés de sang de mes chaussettes.

Ce fut en quelque sorte la grossière matérialité de ces chaussettes – ces vieilles chaussettes ridicules et déchirées – qui me convainquit, plus que toute autre chose, que je n'étais pas encore fou : mon expédition dans l'avenir n'avait pas tout à fait été un rêve.

Il faut que je retourne dans le temps, conclus-je ; il faut que je rassemble des preuves démontrant que le futur était aussi réel que le Richmond de 1891 afin de convaincre mes amis et mes contemporains du bien-fondé de mes efforts scientifiques et de bannir jusqu'aux dernières traces du doute que je nourrissais à mon égard.

Au moment où je pris cette résolution, j'aperçus soudain le doux visage sans expression de Weena, aussi vivace que si elle s'était dressée devant moi. Un sentiment de tristesse et une pointe de remords quant à ma propre impétuosité me saisirent le cœur. Weena, la femme-enfant éloï, m'avait suivi dans l'épaisse forêt résurgente de cette lointaine vallée de la Tamise jusqu'au palais de Porcelaine verte et je l'avais perdue dans la confusion de l'incendie subséquent et les attaques des funèbres Morlocks. J'ai toujours été homme à agir d'abord, quitte à laisser mon cerveau rationnel réagir après coup ! Dans ma vie de célibataire, cette tendance n'avait cependant fait courir de danger à quiconque sinon à moi-même, mais, à présent, j'avais dans ma fuite éperdue et irréfléchie abandonné la malheureuse et confiante Weena à une mort atroce dans les ombres de cette Nuit Obscure des Morlocks.

J'avais du sang sur les mains, et pas seulement l'ichor de ces immondes sous-hommes dégénérés, les Morlocks. Je décidai qu'il me fallait me racheter – par tout moyen que je pusse trouver – de l'abominable traitement que j'avais fait subir à la pauvre et confiante Weena.

J'étais plein de résolution. Mes aventures, physiques et intellectuelles, n'étaient pas encore terminées !

Je dis à Mme Watchets de me faire couler un bain, puis, escaladant le rebord de la baignoire, je m'y installai. Malgré l'urgence de ma résolution, je m'octroyai le temps de choyer mes pauvres os meurtris ; je notai avec intérêt les ampoules et les

écorchures de mes pieds et les brûlures légères dont mes mains portaient les traces. Je m'habillai rapidement. Mme Watchets me prépara un petit déjeuner. Je plongeai la fourchette avec vigueur dans les œufs, les champignons et les tomates, et trouvai cependant que le lard et les saucisses me restaient en travers de la gorge ; lorsque je mordis dans l'épaisse tranche, son jus chargé de sel et d'huile m'emplit d'un léger dégoût.

Je ne pus m'empêcher de me rappeler les Morlocks et la viande que je les avais vus consommer dans leurs immondes agapes ! Mes expériences, me souvins-je, n'avaient pas émoussé mon appétit pour le mouton au dîner de la veille, mais n'avais-je pas eu alors considérablement plus faim ? Se pouvait-il qu'un état de choc doublé d'inquiétude, se développant à la suite de mes mésaventures, fut à l'instant même en train de s'insinuer dans les strates de mon esprit ?

Mais j'ai l'habitude de prendre un petit déjeuner complet ; car je crois qu'une bonne dose de peptone dans les artères au début de la journée est essentielle au fonctionnement efficace de la vigoureuse machine humaine. Et cette journée risquait de devenir l'une des plus éprouvantes que j'eusse affrontées de ma vie. Refoulant donc mes réticences, je terminai mon assiette, mâchant résolument le lard jusqu'au bout.

Le petit déjeuner achevé, je revêtis un complet d'été, léger mais pratique. Ainsi que je crois l'avoir dit à mes compagnons lors du dîner de la veille, il m'était devenu évident, au cours de ma dégringolade dans le temps, que l'hiver avait été banni du monde de l'an 802 871, sans que je pusse dire si c'était à la suite d'une évolution naturelle, d'une planification géogonique ou d'une modification opérée sur le Soleil lui-même. Je ne devrais donc pas avoir besoin de pardessus d'hiver ni d'écharpe dans l'avenir. Je pris un chapeau pour protéger du soleil futur la pâleur britannique de mon front et dénichai mes bottes de marche les plus robustes.

J'empoignai un petit havresac puis commençai à me démener dans toute la maison, pillant placards et tiroirs à la recherche de l'équipement que j'estimai indispensable à mon second voyage, sous les yeux inquiets de la pauvre et patiente Mme Watchets qui, j'en suis sûr, avait depuis longtemps consigné ma santé mentale aux brumes de la mythologie ! Conformément à mon habitude, j'étais dans une hâte fiévreuse de partir, et pourtant j'étais décidé à ne pas

être aussi impétueux que la première fois, lorsque j'avais traversé huit mille siècles avec comme seule protection une paire de pantoufles et une unique boîte d'allumettes.

Je bourrai mon havresac de toutes les allumettes que je pus trouver dans la maison et j'expédiai même Hillyer chez le buraliste pour acheter des boîtes supplémentaires. J'emportai aussi du camphre, des bougies et une certaine longueur d'une solide ficelle au cas où, échoué Dieu sait où, j'aurais besoin de confectionner moi-même de nouvelles bougies. Je n'avais d'ailleurs guère d'idées précises sur la manière de procéder, mais, dans la brillante clarté de ce matin optimiste, je ne doutais pas de mes facultés d'improvisation.

Je pris du white-spirit, divers onguents, quelques comprimés de quinine et un rouleau de bandages. Je n'avais pas de pistolet – en aurais-je eu un, je doute que je l'eusse emporté, car à quoi sert une arme lorsque ses munitions sont épuisées ? Je glissai toutefois mon couteau à cran d'arrêt dans ma poche. J'enroulai dans une toile des outils – un tournevis, un jeu de clés, une petite scie à métaux avec des lames de rechange – accompagnés de toute une gamme de vis et de tiges de nickel, de cuivre et de quartz de différentes longueurs. Il était pour moi hors de question qu'un accident trivial survenu à la Machine dans quelque futur désarticulé m'immobilisât par la faute d'un introuvable bout de cuivre : malgré le projet que j'avais un moment formé d'en construire une nouvelle lorsque l'original m'avait été dérobé par les Morlocks en 802 701, je n'avais vu dans ce Haut-Monde en décomposition rien qui m'indiquât que je pusse y trouver les matériaux pour réparer ne fut-ce qu'une vis brisée. Les Morlocks avaient évidemment conservé une certaine aptitude à la mécanique, mais je ne savourais aucunement la perspective d'être forcé de négocier avec ces lombrics blanchis pour deux malheureux boulons.

Je trouvai mon Kodak et dénichai mon plateau à magnésium. La chambre était nouvellement chargée d'une pellicule vierge de cent poses négatives sur rouleau papier arrachable. Je me rappelai à quel point l'appareil m'avait semblé diantrement coûteux – pas moins de vingt-cinq dollars – lorsque j'en avais fait l'acquisition lors d'un voyage à New York, mais, s'il m'était donné de revenir avec des images du futur, chacune de ces vues sur pellicule deux pouces vaudrait plus que les tableaux les plus cotés.

À présent, me demandai-je, étais-je prêt ? Je sollicitai l'avis de la pauvre M^me^ Watchets, bien qu'évidemment je ne voulusse pas lui dire où j'avais l'intention de partir en voyage. Cette brave femme – flegmatique, bornée, remarquablement laide et pourtant dotée d'un cœur fidèle et imperturbable – jeta un coup d'œil à l'intérieur de mon havresac, tout bourré qu'il était, et leva un sourcil menaçant. Puis elle alla dans ma chambre, d'où elle ramena des chaussettes et des sous-vêtements de rechange et – là, j'aurais pu l'embrasser ! – ma pipe, un jeu de cure-pipes et le pot à tabac qui se trouvait sur la tablette de ma cheminée.

C'est ainsi, avec mon mélange habituel d'impatience fiévreuse et d'intelligence superficielle – et une confiance infinie dans la bonne volonté et le bon sens d'autrui – que je me préparai à retourner dans le temps.

Mon havresac sous un bras et mon Kodak sous l'autre, je me dirigeai vers mon laboratoire, où m'attendait la Machine. Lorsque j'atteignis le fumoir, j'eus la surprise de découvrir que j'avais un visiteur : l'un de mes invités de la veille et peut-être mon ami le plus intime, celui que j'ai tantôt dénommé l'Écrivain. Il se tenait au centre de la pièce, dans un complet mal coupé, la cravate nouée à la diable, les mains pendant gauchement le long du corps. Je me rappelai une fois de plus que, de tous les amis et connaissances que j'avais rassemblés autour de moi pour servir de premiers témoins à mes exploits, c'était ce jeune homme grave qui m'avait écouté avec la plus grande intensité, dans un silence vibrant de sympathie et de fascination.

Je fus extrêmement heureux de le voir et lui sus gré d'être venu – de ne pas avoir à mon endroit ce dédain que d'autres auraient pour un excentrique après ma prestation de la veille. En riant, chargé comme je l'étais de mon sac et de ma chambre, je lui tendis un coude ; il saisit cette articulation et la secoua solennellement.

— Je suis effroyablement occupé, dis-je, avec cet engin, là-bas.

Il me regarda attentivement ; je crus lire une sorte de désespoir dans la pâleur de ses yeux bleus.

— Mais n'est-ce pas là quelque plaisanterie ? Voyages-tu vraiment dans le temps ?

— Vraiment et véritablement, fis-je en soutenant son regard aussi longtemps que je pus, car je voulais qu'il fut convaincu.

C'était un petit personnage trapu, à la lèvre inférieure proéminente, au front large, aux favoris ondulés et aux oreilles passablement disgracieuses. Il était jeune – vingt-cinq ans environ, je crois, de deux décennies mon cadet – et pourtant ses cheveux plats commençaient déjà à se raréfier. Il y avait comme une élasticité dans sa démarche et il émanait de lui une certaine énergie – la nervosité d'un oiseau replet – mais il avait toujours l'air maladif : je savais qu'il était de temps à autre sujet à des hémorragies, séquelles d'un coup de pied dans les reins reçu lors d'une partie de football quand il enseignait dans quelque école privée au fin fond du pays de Galles. À présent, ses yeux bleus – fatigués, certes – étaient, comme toujours, pleins d'intelligence et de sollicitude.

Mon ami avait un emploi de professeur – il donnait à l'époque des cours par correspondance –, mais c'était un rêveur. Lors de nos agréables dîners du jeudi soir à Richmond, il se répandait en spéculations sur l'avenir et le passé et nous communiquait ses dernières pensées sur la signification de l'analyse désespérément athée de Darwin et que sais-je encore. Il rêvait de la perfectibilité de la race humaine : c'était, je le savais, exactement le type d'auditeur qui pût souhaiter de tout son cœur que mes récits de voyages dans le temps fussent véridiques !

Si je l'appelle l'« Écrivain », c'est, je présume, par une complaisance de longue date, car, autant que je sache, il n'avait publié que diverses spéculations maladroites dans des bulletins universitaires et organes du même acabit. Mais je ne doutais pas que son brillant cerveau lui ménageât un jour une niche dans le monde des lettres et, plus important encore, il n'en doutait pas lui-même.

Bien que je fusse impatient de partir, je m'arrêtai un instant. Peut-être l'Écrivain pourrait-il me servir de témoin pour ce nouveau voyage. En fait, me demandai-je alors, il se pouvait qu'il projetât déjà de transcrire mes précédentes aventures sous une forme pittoresque en vue d'une publication.

Si tel était le cas, il aurait ma bénédiction !

— Je n'ai besoin que d'une demi-heure, dis-je, calculant que je pourrais retourner en ces lieu et moment précis par une simple

pression sur les manettes de commande de mon véhicule, indépendamment de la durée que j'assignerais à mon séjour dans l'avenir ou le passé.

« Je sais pourquoi tu es venu, et c'est terriblement aimable de ta part. Il y a ici quelques revues. Si tu prends le temps de déjeuner, je te prouverai jusqu'à la gauche la réalité de ce voyage temporel, avec des spécimens et tout le reste. Si tu le veux bien, je te quitte à l'instant.

Il y consentit. Je le saluai d'un signe de tête et, sans plus de cérémonie, m'engageai dans le corridor qui menait à mon laboratoire.

Ainsi pris-je congé du monde de 1891. Je n'ai jamais été homme à m'attacher profondément, et je n'aime pas les adieux maniérés, mais, si j'avais su que je ne reverrais jamais l'Écrivain – du moins, pas en chair et en os –, j'imagine que j'y aurais mis un peu plus de cérémonial !

J'entrai dans mon laboratoire. Sa disposition rappelait quelque peu un atelier d'usinage. Il y avait un tour à vapeur accroché au plafond, qui entraînait diverses machines similaires par l'intermédiaire de courroies de cuir ; au sol, fixés sur des établis, se trouvaient des tours plus petits, une machine à emboutir, des presses, des nécessaires de soudure à acétylène, des étaux et autres outils. Des pièces de métal et des croquis traînaient sur l'établi et des fruits non aboutis de mes travaux reposaient par terre dans la poussière, car je ne suis pas d'une nature ordonnée ; par exemple, je trouvai sous mes pieds le barreau de nickel qui m'avait retardé lors de mon premier séjour dans le temps : cette tige s'était révélée trop courte d'un pouce exactement, si bien que j'avais été obligé de la refaire.

J'avais, songeai-je, passé dans cette pièce une bonne partie de vingt ans de ma vie. L'endroit était une serre réaménagée donnant sur le jardin. Elle était construite sur une élégante armature de fer forgé peint en blanc et avait jadis offert une vue passable du fleuve ; mais j'en avais depuis longtemps obturé les fenêtres pour m'assurer d'un éclairage constant et dissuader les regards curieux de mes voisins. Mes divers outils et instruments peuplaient confusément cette obscurité huileuse et me rappelaient à présent les énormes machines entrevues dans les cavernes des Morlocks. Je me

demandai si je n'avais pas en moi-même un peu de la fibre morbide d'un Morlock ! À mon retour, décidai-je, je jetterais les planches à bas et reconstituerais la verrière, faisant de cette pièce un havre de lumière éloï plutôt qu'une fosse de ténèbres morlock.

Je me dirigeai alors vers la Machine transtemporelle.

Cette chose volumineuse et dissymétrique était adossée au côté nord-ouest de l'atelier – à l'endroit où, à huit cents millénaires de là, les Morlocks l'avaient entraînée dans leurs tentatives pour m'emprisonner à l'intérieur du piédestal du Sphinx Blanc. Je la ramenai à grand-peine dans le coin sud-est du laboratoire, là où je l'avais construite. Cela fait, je me penchai et, dans la pénombre, discernai les quatre compteurs chronométriques qui enregistraient le passage du véhicule dans les rangs statiques des jours de l'Histoire ; il va sans dire qu'à présent toutes les aiguilles indiquaient zéro, car la machine était retournée dans son temps d'origine. À côté de cette rangée de cadrans se trouvaient les deux manettes qui commandaient l'engin, l'une pour l'avenir, l'autre pour le passé.

Je tendis le bras et, sans réfléchir, caressai le levier du futur. La masse trapue et enchevêtrée de métal et d'ivoire frissonna comme si elle était vivante. Je souris. La Machine me rappelait qu'elle n'était plus de cette Terre, de ce Temps ni de cet Espace ! Seul parmi tous les objets matériels de l'Univers, excepté ceux que j'avais portés sur ma personne, cet engin avait huit jours de plus que son monde, car j'étais revenu au jour de mon départ après avoir séjourné une semaine à l'ère des Morlocks.

J'abandonnai mon bagage et mon appareil photographique sur le sol du laboratoire et accrochai mon chapeau à une patère derrière la porte. Me souvenant que les Morlocks avaient manipulé le véhicule, je me mis en devoir d'en vérifier le fonctionnement. Je ne me souciai pas d'éliminer les diverses taches brunes, les brins d'herbe et la mousse qui adhéraient encore aux traverses de l'engin ; je n'ai jamais été pointilleux sur les apparences. Mais une des traverses était faussée ; je la redressai d'une torsion, vérifiai la visserie et lubrifiai les barreaux de quartz.

Ce faisant, je me remémorai mon honteux affolement en découvrant que le véhicule était aux mains des Morlocks et je sentis au tréfonds de moi un sursaut d'affection pour cet engin disgracieux. La Machine était une cage ouverte de nickel, de cuivre

et de quartz, d'ébène et d'ivoire, plutôt complexe – comme le mécanisme d'une horloge de clocher – et dotée d'une selle de bicyclette incongrue au milieu de tout cet attirail. Quartz et cristal de roche, gorgés de plattnérite, luisaient dans l'armature, donnant à l'ensemble un aspect irréel et décalé.

Bien entendu, rien de tout cela n'eût été possible sans les propriétés de la bizarre substance que j'avais baptisée *plattnérite*. Je me rappelai comment, par hasard, j'étais entré en possession d'un échantillon de ce minéral : en cette nuit fameuse, deux décennies plus tôt, où un inconnu avait frappé à ma porte *et* m'en avait remis un paquet. « Plattner » – ainsi s'était-il présenté – était un individu corpulent, sensiblement plus âgé que moi, à la tête bizarrement volumineuse, aux cheveux grisonnants, qui arborait une tenue insolite aux couleurs de la jungle. Il m'enjoignit d'étudier la substance active qu'il me remit dans une fiole en verre. L'échantillon était d'abord resté plus d'un an sur une étagère de mon laboratoire sans que je l'examinasse, tandis que je progressais dans des recherches plus conséquentes. Mais finalement, par un morne dimanche après-midi, j'avais descendu la bouteille de son rayonnage…

Et ce que j'avais découvert m'avait enfin conduit… là où j'étais !

C'était la plattnérite, injectée dans des barreaux de quartz, qui alimentait la Machine et rendait possible ses exploits. Mais il me plaît de penser qu'il fallut ma propre combinaison d'analyse et d'imagination pour reconnaître et exploiter les propriétés de cette remarquable substance, alors qu'un individu moins doué eût pu passer à côté de la réussite.

J'avais répugné à publier mes travaux, vu leur nature insolite, sans vérification expérimentale. Je me fis la promesse de coucher mes recherches sur le papier, dès que je reviendrais avec spécimens et photographies, à l'attention des *Philosophical Transactions* ; ce serait une mémorable addition aux dix-sept articles sur la physique de la lumière que j'y avais déjà placés. Il serait amusant, songeai-je, de donner à mon article un titre aride, du genre « Quelques réflexions sur les propriétés chronologiques anormales du minéral dit "plattnérite" » et d'ensevelir dans le corps du texte la tonitruante révélation de l'existence du voyage dans le temps !

J'étais enfin prêt. J'enfonçai une fois de plus mon chapeau sur mes yeux, empoignai mon sac et mon appareil photographique et

les fixai sous la selle. Puis, mû par une impulsion soudaine, j'allai jusqu'à la cheminée du laboratoire et saisis le tisonnier qui s'y dressait. Je soupesai sa masse substantielle – je me dis qu'il pourrait m'être utile – et le logeai dans le bâti du véhicule.

Je m'assis ensuite sur la selle et plaçai les mains sur les curseurs de départ blancs. La Machine frissonna, en créature du temps qu'elle était devenue.

Je jetai un coup d'œil circulaire à mon laboratoire, constatai sa réalité toute terrestre et fus frappé de voir à quel point nous y semblions à présent déplacés – moi, dans ma tenue d'explorateur amateur, et la Machine, avec sa forme d'un autre monde, marquée par les taches et les éraflures de l'avenir – quand bien même nous étions l'un et l'autre, en quelque sorte, des natifs de ce lieu. Je fus tenté de m'attarder. Quel mal y aurait-il à prolonger de vingt-quatre heures, d'une semaine ou d'un an mon séjour ici, confortablement incrusté dans mon siècle d'origine ? Je pourrais rassembler mes forces et guérir mes blessures : cette nouvelle aventure débutait-elle, comme la précédente, dans la précipitation ?

Des pas retentirent dans le corridor menant à la maison, puis j'entendis tourner la poignée de la porte. Ce devait être l'Écrivain qui se rendait au laboratoire.

Tout à coup, ma décision fut prise. Mon courage ne se renforcerait pas avec l'écoulement d'une minute supplémentaire de ce temps morne et ossifié du dix-neuvième siècle. Et, de plus, j'avais fait tous les adieux que j'avais jugé bon de faire.

Je poussai la manette jusqu'au bout de sa course. J'éprouvai cette bizarre impression de *tourbillon* qui accompagne le premier instant du voyage transtemporel, puis vint la sensation de chute éperdue dans le vide. Je crois que je poussai une exclamation en me retrouvant dans cet état désagréable. Il me semble que j'entendis tinter du verre : la vitre d'une lucarne, peut-être, soufflée par le déplacement d'air. Et, dans le tout dernier lambeau de seconde, je le vis, debout dans l'embrasure : l'Écrivain, silhouette fantomatique, indistincte, une main levée vers moi – prisonnier du temps !

Puis il disparut, aspiré dans l'invisibilité par ma fuite. Les murs du laboratoire devinrent flous, et, une fois de plus, les ailes gigantesques de la nuit et du jour se mirent à battre autour de ma tête.

LIVRE UN

Nuit Obscure

1
Le voyage dans le temps

Il y a dans l'Espace trois Dimensions dans lesquelles l'homme peut se mouvoir librement. Et le temps est simplement une *Quatrième* Dimension : identique aux autres sous tous ses aspects essentiels, hormis le fait que notre conscience est forcée d'avancer dans le temps à une allure uniforme, comme la plume de mon stylographe sur cette page.

Si seulement – avais-je spéculé au cours de mes recherches sur les propriétés particulières de la lumière – si seulement on pouvait *tordre en tous sens* les Quatre Dimensions de l'Espace et du Temps – en intervertissant, par exemple, la Longueur et la Durée – on pourrait alors flâner dans les corridors de l'Histoire aussi facilement qu'on peut prendre un cab pour se rendre dans le West End !

La plattnérite incrustée dans la substance de la Machine transtemporelle était la clé de son fonctionnement ; elle permettait à ce véhicule de se placer par rotation, d'une manière inusitée, dans une nouvelle configuration à l'intérieur du cadre de l'Espace et du Temps. Ainsi des spectateurs assistant – comme l'Écrivain – au départ de la Machine déclaraient-ils voir l'engin tournoyer vertigineusement sur lui-même avant de disparaître de l'Histoire ; et c'est ainsi que son pilote – moi-même – souffrait invariablement de vertiges, provoqués par la force centrifuge et la force de Coriolis, qui me donnaient l'impression d'être jeté à bas de ma monture.

En dépit de tous ces effets, la rotation induite par la plattnérite était d'une *qualité* différente de celle d'une toupie ou de la lente révolution de la Terre. Les sensations giratoires étaient carrément contredites, pour le pilote, par l'illusion d'être assis, absolument immobile, sur la selle, pendant que le temps filait en scintillant devant la Machine – car il s'agissait d'une *rotation du Temps et de l'Espace eux-mêmes*.

Tandis que nuits et jours se succédaient comme des battement d'ailes, les contours brumeux du laboratoire disparurent et je me retrouvai à l'air libre. Je traversais, une fois de plus, cette période de l'avenir dans laquelle, supputai-je, le laboratoire avait été démoli. De nombreux jours étaient comprimés en une minute, et le Soleil traversait le ciel comme un boulet de canon, illuminant une vague suggestion squelettique d'échafaudage autour de moi. Échafaudage qui finit bientôt par tomber, m'abandonnant sur le flanc dégagé de la colline.

Ma progression dans le temps s'accéléra. La succession scintillante des jours et des nuits se fondit en un bleu soutenu, crépusculaire, où je pus voir la Lune alterner ses phases en tourbillonnant comme une toupie d'enfant. Ma vitesse ne cessant d'augmenter, le bolide solaire se fondit en une arche de lumière qui s'étendait dans l'espace, arche qui oscillait verticalement dans le ciel. Autour de moi tremblotaient les intempéries, marquant les saisons de rafales successives de blanc neigeux et de vert printanier. En fin d'accélération, j'entrai dans une étrange immobilité sereine où seuls les rythmes annuels de la Terre elle-même – le passage du ruban solaire entre les bornes de ses solstices – palpitaient comme des battements de cœur au-dessus du paysage en constante évolution.

Je ne sais plus si j'ai, dans ma première relation, donné une idée exacte du *silence* dans lequel on est suspendu lorsqu'on est soumis au voyage temporel. Les chants d'oiseaux, le roulement des véhicules au loin sur les pavés, le tic-tac des horloges – voire le souffle ténu de l'atmosphère d'une maison elle-même – tous conspirent à former à notre insu une tapisserie complexe devant laquelle se déroule notre existence. Mais à présent, extrait du temps, je n'étais accompagné que par le son de ma propre respiration et le bruit de la Machine qui grinçait doucement sous mon poids, comme une bicyclette. J'avais une impression extraordinaire d'isolement. À croire que j'avais été plongé dans quelque univers brut, inédit, au travers des parois duquel notre propre monde était visible comme derrière des vitres empoussiérées – mais j'étais le seul être vivant de ce nouvel univers. Un viscéral désarroi s'empara de moi et s'associa à la sensation de chute vertigineuse qui accompagne une plongée dans l'avenir pour induire une impression de sévère nausée et de profonde dépression.

Le silence fut alors rompu par un grave murmure, d'origine inconnue, qui semblait me remplir les oreilles ; c'était un bruit sourd de remous, comme issu de quelque immense fleuve. Je l'avais remarqué lors de ma première expédition ; je n'en savais pas la cause avec certitude, mais il me semblait que ce devait être un artefact quelconque engendré par ma disgracieuse incursion dans le majestueux écoulement du temps.

J'étais à cent lieues de la vérité – comme si souvent dans ma hâte d'échafauder des hypothèses !

J'examinai mes quatre compteurs chronométriques, tapotant de l'ongle leur cadran pour m'assurer qu'ils fonctionnaient. L'aiguille du deuxième, gradué en milliers de jours, avait déjà commencé à s'écarter de sa position de repos. Ces instruments – fidèles et muets serviteurs – étaient construits sur le modèle des jauges de pression de vapeur. Ils mesuraient une certaine tension de cisaillement dans un barreau de quartz dopé à la plattnérite, tension induite par les effets de torsion du voyage transtemporel. Ces cadrans indiquaient les *jours,* et non les années, les mois, voire les années bissextiles et les fêtes mobiles ! – et c'était voulu.

Dès que je commençai mes recherches sur les modalités pratiques du processus de voyage dans le temps, et en particulier le moyen de mesurer la position de ma Machine relative à lui, je passai un temps considérable à essayer de construire une jauge chronométrique fonctionnelle capable d'afficher des indications en unités usuelles : siècles, années, mois et-jours. Je ne tardai pas à découvrir que je risquais de passer plus de temps sur ce projet précis que sur toute la construction de la Machine !

Je conçus une impatience considérable quant aux particularités de notre antique système calendaire, qui découle d'une série de réajustements imprécis : de tentatives pour fixer l'époque des semailles et du milieu de l'hiver remontant aux commencements de notre société organisée. Notre calendrier est une absurdité historique, même sans la fonction compensatoire de la précision – du moins sur les échelles temporelles cosmologiques que je me proposais de défier.

J'écrivis au *Times* des lettres acerbes proposant des réformes qui nous permettraient de fonctionner avec précision et sans ambiguïté aucune sur des échelles temporelles présentant un intérêt véritable

pour la science moderne. Pour commencer, dis-je, débarrassons-nous du stupide fardeau des années bissextiles. L'année dure pratiquement trois cent soixante-cinq jours un quart ; et de ce quart accidentel est issue toute la ridicule comédie des années bissextiles compensatrices. Je proposai deux solutions de rechange, l'une et l'autre garanties éliminer cette absurdité. Nous pourrions prendre le *jour* comme unité de base et concevoir des mois et années réguliers fondés sur des multiples du jour : imaginez une année de trois cents jours composée de dix mois de trente jours chacun. Bien entendu, le cycle des saisons perdrait à la longue sa synchronisation avec la structure de l'année, mais – dans une civilisation aussi avancée que la nôtre – cela ne causerait pas un grand préjudice. L'Observatoire royal de Greenwich, par exemple, pourrait publier des annuaires donnant la date des diverses positions solaires – les équinoxes, etc. –, tout comme, en 1891, almanachs et calendriers indiquaient les fêtes mobiles des Églises chrétiennes.

Inversement, si c'est le *cycle des saisons* qui doit servir d'unité fondamentale, il nous faudrait alors concevoir un Jour Nouveau égal à une fraction exacte – un centième, par exemple – de l'année. Ce qui signifierait naturellement que l'alternance diurne des périodes d'obscurité et de lumière, de sommeil et d'éveil se ferait chaque Jour Nouveau à des heures différentes. Et alors ? Je soutenais que de nombreuses grandes villes modernes fonctionnent déjà dans un cadre de vingt-quatre heures. Quant au côté humain de la chose, la tenue d'un simple journal de bord ne requiert pas d'aptitude particulière ; à l'aide d'archives appropriées, il ne serait pas nécessaire de prévoir ses périodes de sommeil et d'éveil plus de quelques Jours à l'avance.

Je proposai enfin d'envisager le jour où la conscience humaine dépasserait le *hic et nunc* auquel la circonscrit le dix-neuvième siècle et de voir comment elle pourrait évoluer lorsque notre pensée devrait embrasser des dizaines de millénaires. J'imaginais un nouveau Calendrier Cosmologique, fondé sur la précession des équinoxes – le lent basculement de l'axe de notre planète sous l'influence gravitationnelle du Soleil et de la Lune – cycle qui dure vingt-six mille ans. Avec une telle Grande Année, nous pourrions peut-être mesurer notre destinée en termes précis, sans aucune ambiguïté, pour le présent et pour la suite des temps.

Une rectification de cette ampleur, soutins-je, aurait une signification symbolique dépassant de loin sa portée pratique – ce serait une manière appropriée de marquer l'aube du nouveau siècle –, car elle annoncerait à l'humanité l'avènement d'une nouvelle ère de la Pensée Scientifique.

Il va sans dire que mes propositions ne reçurent aucun écho, à l'exception d'une réaction grivoise, que je choisis d'ignorer, dans certaines sections de la presse populaire.

En tout cas, j'abandonnai, à la suite de ces déceptions, mes tentatives pour construire un compteur chronométrique fondé sur le calendrier et m'en tins à un simple décompte des jours. J'ai toujours été doué pour le calcul mental ; je n'avais donc aucune peine à convertir les jours de mon compteur en années. Lors de mon premier voyage, je poussai jusqu'au jour 292 495 934, ce qui – compte tenu des années bissextiles – se révéla être une date de l'an 802 701. Je savais à présent qu'il me fallait avancer dans le temps jusqu'à ce que mes cadrans affichassent le jour 292 495 940 : le jour précis où j'avais perdu Weena et une bonne part de mon amour-propre dans les flammes de cette funeste forêt !

Ma demeure avait fait partie d'un alignement de maisons accolées situé sur la portion de Petersham Road en contrebas de Hill Rise, non loin du fleuve. Cette habitation était à présent démolie depuis longtemps et je me retrouvai assis sur le flanc dégagé d'une colline. Derrière moi s'élevait l'épaulement de Richmond Hill, masse incrustée dans le temps géologique. Les arbres fleurissaient puis, frissonnants, devenaient souches, les siècles de leur vie comprimés en l'espace de quelques battements de mon cœur. La Tamise était une ceinture de lumière argentée, lissée par mon passage dans le temps, en train de se creuser un nouveau chenal : elle semblait se tortiller d'un bout à l'autre du paysage comme un ver gigantesque et poussif. De nouveaux édifices s'élevaient comme des rafales de fumée ; certains éclataient même autour de moi, à l'emplacement de ma pauvre maison. Richmond Bridge avait disparu depuis longtemps, mais j'aperçus une nouvelle travée, longue peut-être de un mille, dont le tablier s'élançait dans le vide sans aucun support et franchissait la Tamise ; des tours montaient à l'assaut du ciel tremblotant, portant d'énormes masses sur leurs cols effilés. Je songeai à prendre le Kodak pour tenter de

photographier ces fantasmes, mais je savais que ces spectres seraient par trop sevrés de lumière pour permettre l'enregistrement de la moindre image, dilués qu'ils étaient par le voyage transtemporel. Les technologies architecturales que j'entrevis me semblaient être aussi loin des possibilités du dix-neuvième siècle que l'avaient été les prodigieuses cathédrales gothiques des monuments des Romains ou des Grecs. Il est manifeste, me complus-je à penser, que dans cette ère future l'Homme s'était quelque peu libéré de l'implacable traction de la pesanteur ; sinon comment ces grandioses structures auraient-elles pu être dressées contre le ciel ?

Mais l'imposante travée qui franchissait la Tamise se tacha de brun et de vert, couleurs d'une vie irrespectueuse et destructrice, et – en un clin d'œil, me sembla-t-il – l'arche s'effondra en son milieu : il n'en resta plus que deux moignons de part et d'autre du fleuve. Comme tous les ouvrages de l'Homme, constatai-je, même ces sublimes structures étaient des chimères transitoires vouées à la précarité par comparaison avec la patience chthonienne de la terre.

J'éprouvai un détachement extraordinaire par rapport au monde – distanciation induite par mon déplacement dans le temps. Je me rappelai la curiosité et l'émotion qui m'avaient saisi lorsque j'avais pour la première fois plané au milieu de ces rêves d'une architecture future ; je me rappelai mes spéculations brèves et fiévreuses quant aux prouesses de ces futures races humaines. J'en savais plus à présent : je savais désormais qu'en dépit de ces remarquables réussites l'Humanité régresserait, inévitablement, sous la pression inexorable de l'évolution, jusqu'à la décadence et la dégénérescence des Éloï et des Morlocks.

Je fus frappé de voir à quel point nous autres humains ignorons l'écoulement du temps lui-même ou nous y rendons insensibles. Quelles vies brèves que les nôtres ! Et combien insignifiants sont les événements qui accaparent nos mesquines individualités quand on les considère sous la perspective grandiose de l'Histoire en marche. Nous sommes moins que des insectes éphémères, sans défense devant les forces inflexibles de la géologie et de l'évolution – forces qui se meuvent inexorablement et pourtant si lentement que, d'un jour à l'autre, nous n'avons même pas conscience de leur existence !

2
Une nouvelle vision

Je dépassai bientôt l'ère des Grands Édifices. De nouvelles maisons, de nouveaux palais, moins ambitieux mais toujours immenses, se matérialisaient dans un chatoiement flou tout autour de moi dans la vallée de la Tamise et prenaient cette opacité particulière qui, aux yeux d'un Voyageur transtemporel, est signe de longévité. L'arc solaire, oscillant dans le bleu foncé du ciel entre les bornes de ses solstices, me sembla briller d'un éclat plus fort ; un flot de verdure se répandit sur Richmond Hill et prit possession du terrain, bannissant les bruns et les blancs de l'hiver. Une fois de plus, j'étais entré dans cette ère où le climat de la Terre avait été modifié au profit de l'Humanité.

Je portai mon regard sur un paysage réduit à l'immobilité par ma vitesse ; seuls les phénomènes les plus étalés dans la durée persistaient assez longtemps pour que mon œil fugitif pût les percevoir. Je ne vis ni humains, ni animaux, ni même le moindre nuage passager. J'étais suspendu dans un calme quasi féerique. N'eussent été l'oscillation du ruban solaire et le bleu foncé – si peu naturel – du ciel où le jour se mêlait à la nuit, j'eusse tout aussi bien pu être assis dans un parc à la fin de l'été.

À en croire mes instruments, je n'étais pas encore au tiers de mon grand voyage – bien qu'un quart de million d'années se fussent déjà écoulées après le siècle qui m'était familier – et pourtant il semblait que l'ère où l'Homme construisait à la surface de la Terre était révolue. La planète avait été transformée en ce jardin dans l'enceinte duquel les êtres qui allaient devenir les Éloï mèneraient leurs existences futiles et médiocres ; et déjà, je le savais, des proto-Morlocks devaient être emprisonnés sous terre et devaient, en ce moment même, forer des tunnels dans leurs cavernes immenses encombrées de machines. Il y aurait peu de changements dans l'intervalle d'un demi-million d'années qu'il me restait à franchir, si l'on exceptait la dégénérescence encore plus avancée de l'Humanité

et l'identité des victimes des millions de minuscules et effroyables tragédies qui feraient désormais partie de la condition humaine…

Mais – observai-je en m'arrachant à ces morbides spéculations – il y avait tout de même un changement, qui se matérialisait lentement dans le paysage. Je sentais en moi comme un trouble par-dessus l'oscillation habituelle de la Machine. Il y avait quelque chose de différent, peut-être un certain aspect de la lumière.

Assis sur ma selle, je scrutai les arbres fantomatiques, les prairies rases du côté de Petersham, la berge de la patiente Tamise.

Puis j'inclinai la tête vers les cieux lissés par le temps et m'aperçus enfin que *la bande solaire était stationnaire dans le ciel.* La Terre tournait encore assez rapidement sur son axe pour effacer le déplacement de l'astre du jour sur le firmament et rendre invisibles les étoiles dans leur course circumpolaire, mais ce ruban de lumière solaire n'oscillait plus entre les solstices : il était aussi fixe et immuable que s'il avait été construit en béton.

Nausées et vertiges revinrent brusquement. Je fus obligé d'agripper fortement les traverses de l'engin et je déglutis, luttant pour maîtriser mon propre corps.

Il n'est pas facile de faire comprendre l'impact qu'eut sur moi ce simple changement dans mon environnement ! Je fus d'abord abasourdi par l'audace inouïe de la technique impliquée dans la suppression du cycle saisonnier. Les saisons terrestres découlaient de l'inclinaison de l'axe de rotation de la planète sur le plan de l'orbite qu'elle décrivait autour du Soleil. Sur la Terre, apparemment, il n'y aurait désormais plus de saisons. Et cela ne pouvait signifier qu'une seule chose – et je m'en rendis compte immédiatement : *l'inclinaison axiale de la planète avait été corrigée.*

J'essayai d'imaginer par quels moyens ce résultat avait pu être obtenu. Quelles énormes machines avaient dû être installées aux pôles ? Quelles mesures avaient été prises pour assurer que la surface de la Terre ne se détachât pas sous les tensions induites pendant l'opération ? Peut-être, supposai-je, avait-on utilisé un gigantesque dispositif magnétique qui avait manipulé le noyau métallique en fusion de la planète.

Mais ce n'était pas seulement l'échelle de cette ingénierie planétaire qui me troublait : plus terrifiant encore était le fait que *je n'avais pas observé cette régulation des saisons durant ma*

première expédition dans le temps. Comment se pouvait-il que m'eût échappé un changement aussi radical et aussi considérable ? J'ai une formation de savant, après tout ; mon métier consiste à observer.

Je me frottai le visage puis levai la tête pour scruter la bande solaire, suspendue dans le ciel, qui me mettait au défi de croire à son absence de mouvement. Son éclat me blessait les yeux et il me sembla qu'elle devenait encore plus brillante. Je me demandai d'abord si c'était là un effet de mon imagination ou quelque défaut de ma vision. Ébloui, je baissai la tête, séchai mes larmes sur la manche de ma veste et cillai pour débarrasser mes yeux des rayures tracées par les cellules rétiniennes meurtries.

Je ne suis ni un homme primitif ni un lâche – et pourtant, juché sur ma selle devant les preuves des prouesses considérables des hommes futurs, je me sentis comme un sauvage à la nudité peinturlurée, des os noués dans les cheveux, tremblant devant les dieux apparus dans un ciel criard. Je sentis bouillonner depuis le tréfonds de ma conscience une forte inquiétude quant à ma santé mentale ; et pourtant je me rattrapai à la conviction que – pour une raison ou une autre – j'avais été négligent et n'avais donc pas observé ce prodigieux phénomène astronomique lors de mon premier passage dans ces années-là. Car la seule autre hypothèse possible me terrifia jusqu'aux racines de mon être : c'était que je n'avais pas été victime d'une illusion la première fois ; que la régulation de l'axe terrestre n'avait pas eu lieu alors, bref, que *le cours de l'Histoire elle-même avait changé*.

La forme quasi éternelle du flanc de la colline était intacte – la morphologie du terrain originel n'était pas affectée par ces lumières en évolution dans le ciel – mais je constatai que la marée de verdure qui avait tout à l'heure inondé le paysage avait reflué sous l'éclat inflexible du Soleil ravivé.

Je pris alors conscience d'un scintillement lointain au-dessus de ma tête et je levai les yeux, la main en visière. Ce scintillement émanait de la bande solaire au centre du ciel – ou de ce qui avait été la bande solaire, car je me rendis compte qu'une fois de plus, sans raison apparente, j'étais en mesure de distinguer le mouvement du Soleil qui traversait le ciel dans sa course diurne comme un boulet de canon ; son mouvement n'était plus assez rapide pour échapper à

mon regard et l'alternance des nuits et des jours provoquait le scintillement que je percevais.

Je crus d'abord que ma Machine perdait de la vitesse. Mais, lorsque je jetai un coup d'œil à mes compteurs, je vis que les aiguilles se démenaient sur leurs cadrans avec autant d'énergie qu'auparavant.

L'uniformité gris perle de la lumière se délita et l'alternance saccadée du jour et de la nuit devint manifeste. Jaune, brûlant, éblouissant, le Soleil glissait d'un bout à l'autre du ciel, ralentissant à chaque nouvelle trajectoire incurvée ; et je ne tardai pas à m'apercevoir que l'étoile incandescente mettait de nombreux siècles à accomplir une seule révolution dans le ciel de la Terre.

Finalement, l'astre du jour s'immobilisa complètement ; il reposait sur l'horizon ouest, brûlant, impitoyable, immuable. La rotation de la Terre avait été supprimée ; la planète tournait désormais en présentant toujours la même face au Soleil !

Les savants du dix-neuvième siècle avaient prédit que les forces de frottement des marées induites par le Soleil et la Lune finiraient par immobiliser la Terre dans sa rotation et sa position vis-à-vis du Soleil, tout comme la Lune était forcée de présenter toujours la même face à la Terre. J'avais moi-même assisté à ce phénomène lors de ma première exploration du futur ; mais c'était une éventualité qui n'était pas censée se réaliser avant de nombreux millions d'années. Et voilà qu'à peine parvenu à un demi-million d'années dans l'avenir je trouvais déjà une Terre immobilisée !

Je compris une fois de plus que j'avais vu la main de l'Homme à l'œuvre – des doigts descendus du singe qui se tendaient par-dessus les siècles avec une force surnaturelle. Non content de redresser sa planète, l'Homme en avait ralenti la rotation elle-même, bannissant enfin le cycle immémorial du jour et de la nuit.

Je promenai mon regard sur le nouveau désert qu'était l'Angleterre. Le sol aride, nu, sans herbe, laissait voir une argile desséchée. Çà et là, j'aperçus le spectre fugitif de quelque téméraire arbuste – rappelant par sa ramure l'olivier – qui luttait pour survivre sous le soleil impitoyable. La puissante Tamise, qui s'était déplacée d'environ un mille dans sa vallée, commença à réintégrer ses berges en s'étrécissant jusqu'à ce que je ne visse plus étinceler ses eaux. Je n'eus guère l'impression que ces derniers changements eussent beaucoup contribué à améliorer le site : le monde des

Morlocks et des Éloï avait au moins conservé le caractère essentiel de la campagne anglaise, avec son abondance d'eau et de verdure ; le résultat, quand on y réfléchissait, était un peu comme si les îles Britanniques avaient été transportées tout d'une pièce sous quelque latitude des tropiques.

Je me représentai la pauvre planète, une face éternellement soumise au rayonnement solaire, l'autre lui tournant le dos. Sur l'équateur, au centre de l'hémisphère éclairé, il devait faire assez chaud pour rôtir un homme jusqu'à ce que la peau se détachât des os. L'air devait fuir la face surchauffée exposée au soleil pour se précipiter sous forme de vents gigantesques vers l'hémisphère froid et s'y condenser sous forme d'une neige d'oxygène et d'azote au-dessus des océans gelés. Si j'arrêtais à présent la Machine, peut-être serais-je instantanément emporté par ces vents grandioses, ultimes exhalaisons des poumons planétaires. Ce processus pourrait cesser uniquement quand la face diurne serait desséchée, sans air, absolument dépourvue de vie ; et que la face sombre serait ensevelie sous une mince pellicule d'air gelé.

Je compris avec une horreur grandissante que je ne pourrais pas retourner chez moi ! Car, pour revenir en arrière, il faudrait que j'arrêtasse la Machine, et, le ferais-je, je serais instantanément précipité dans une contrée où régnaient le vide et une fulgurante chaleur, aussi désolée que la surface de la Lune. Mais oserais-je poursuivre ma course vers un futur inconnaissable et espérer trouver quelque part dans les profondeurs du temps un monde que je pusse habiter ?

À présent, j'étais sûr d'avoir un gros problème avec mes perceptions, mes souvenirs ou mon voyage dans le temps. Car, s'il était pour moi à peine concevable que j'eusse pu ne pas m'apercevoir de l'effacement des saisons lors de ma première aventure transtemporelle, je ne pouvais admettre que j'eusse pu être aveugle au ralentissement de la rotation terrestre.

Il ne pouvait l'avoir aucun doute à ce sujet : j'évoluais au milieu d'événements qui différaient considérablement de ceux dont j'avais été témoin lors de mon premier séjour.

Naturellement porté à la spéculation, je ne suis en général pas à court d'hypothèses ingénieuses ; mais, à ce moment précis, j'étais tellement abasourdi que j'étais incapable d'effectuer le moindre calcul. C'était comme si mon corps continuait de dégringoler dans

le temps vers le futur tandis que mon cerveau était resté échoué quelque part dans le passé glutineux. Je crois que j'avais eu auparavant un courage superficiel, né de la conviction – imbue de suffisance – que, si j'allais droit au-devant du danger, c'était au moins un danger que j'avais déjà affronté. Or, à présent, je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait dans ces corridors du temps !

En proie à ces morbides pensées, je m'aperçus que les changements se poursuivaient dans le ciel – comme si le démantèlement de l'ordre naturel n'avait pas encore été poussé assez loin ! Le Soleil devenait encore plus brillant. Et – il était malaisé de s'en assurer vu son éclat aveuglant – il me semblait que la forme même de l'astre était en train de changer. Il s'étalait sur le ciel pour devenir une tache lumineuse elliptique. Je me demandai si l'astre n'était pas en quelque sorte soumis à une rotation plus rapide qui causait cet aplatissement…

Et puis, tout d'un coup, le Soleil explosa.

3
Dans les ténèbres

Des panaches de lumière jaillirent des pôles de l'étoile comme des torches gigantesques. En l'espace de quelques battements de cœur, le Soleil s'était entouré d'un incandescent manteau de lumière. Chaleur et lumière cinglaient la Terre meurtrie avec une ardeur renouvelée.

Je hurlai et me cachai la tête dans les mains ; mais je voyais encore la lumière du Soleil mutant qui filtrait à travers la chair de mes doigts et étincelait sur le cuivre et le nickel de la Machine transtemporelle.

C'est alors que la tempête de lumière cessa aussi abruptement qu'elle avait commencé. Une sorte de coquille se referma sur le Soleil, comme si une Bouche immense avalait l'étoile – et je fus plongé dans l'obscurité.

Je laissai retomber mes mains et me retrouvai dans le noir complet, absolument incapable de voir quoi que ce fut, même si des taches d'éblouissement dansaient encore dans mes yeux. Je sentais sous moi la dure selle de la Machine et, lorsque je tendis la main, je touchai les cadrans des petits compteurs ; la Machine, elle, oscillait en continuant de foncer dans le temps. Je commençai à me demander si j'avais perdu la vue – et même à le craindre pour de bon !

Le désespoir monta en moi, plus noir que les ténèbres qui m'entouraient. Ma deuxième grande aventure dans le temps était-elle destinée à se terminer si vite, si ignoblement ? À tâtons, je cherchai les leviers de commande, et mon cerveau enfiévré commença à échafauder des plans dans lesquels je brisais la glace des compteurs chronométriques et, au toucher, peut-être, retrouvais le chemin du retour.

… Puis je m'aperçus que je n'étais pas aveugle : je voyais effectivement quelque chose.

À certains égards, c'était l'aspect jusque-là le plus insolite de tout le voyage – si insolite, en fait, que je n'éprouvais d'abord aucune peur.

Tout au début, je discernai une lueur dans l'obscurité. C'était un vague éclaircissement délavé, une sorte d'aube, si faible que je ne savais pas si mes yeux meurtris n'étaient pas en train de me jouer des tours. Je crus voir des étoiles tout autour de moi ; mais elles étaient peu lumineuses, leur éclat absorbé comme par un vitrail ténébreux.

C'est alors, dans cette semi-obscurité, que je commençai à voir que *je n'étais pas seul*.

La créature se tenait à quelques yards devant la Machine transtemporelle – ou, plutôt, elle flottait dans l'air, sans aucun soutien. C'était une boule de chair : une sorte de tête en suspension, de quatre bons pieds de diamètre, avec deux grappes de tentacules qui pendaient vers le sol tels des doigts grotesques. Sa bouche était un bec charnu et je n'y distinguai pas de narines. Je remarquai alors que les yeux de la créature – deux yeux, volumineux et sombres – étaient *humains*. L'être semblait émettre un bruit – un murmure sourd et confus, comme celui d'une rivière – et je compris, avec un frisson de peur, que c'était précisément le bruit que j'avais entendu précédemment dans le cours de ce voyage et même lors de ma première expédition dans le temps.

Cet être – ce *Veilleur*, ainsi le nommai-je – m'avait-il accompagné, invisible, lors de mes deux aventures transtemporelles ?

Brusquement, il se précipita sur moi. Il remplit tout mon champ de vision, à guère plus de trois pieds de mon visage !

Je perdis finalement mon sang-froid. Je hurlai et, sans penser aux conséquences, tirai sur la manette.

La Machine transtemporelle bascula – le Veilleur disparut – et je fus projeté dans les airs !

Je demeurai sans connaissance. Combien de temps ? je ne puis le dire. Je repris lentement mes esprits, découvrant que j'avais le visage pressé contre une surface dure et sablonneuse. Je m'imaginai que je sentais un souffle chaud sur ma nuque – un chuchotement, la caresse d'une mèche de cheveux effleurant ma joue –, mais, lorsque je gémis et tentai de me relever, ces sensations disparurent.

J'étais plongé dans un noir d'encre. Je ne sentais ni le chaud ni le froid. Il y avait une odeur de renfermé dans l'air immobile. La bosse que j'avais à la tête me faisait encore mal et j'avais perdu mon chapeau.

Je tendis les bras et tâtonnai tout autour de moi. À mon grand soulagement, je fus presque immédiatement récompensé par une collision en douceur avec un enchevêtrement d'ivoire et de cuivre : c'était la Machine transtemporelle, projetée comme moi dans ce désert obscurci. Je tendis les mains et caressai du doigt les traverses et les boulons du véhicule. Il s'était renversé, et, dans le noir, je ne pouvais dire s'il était endommagé.

J'avais besoin de lumière, évidemment. Je fouillai dans ma poche pour ramener quelques allumettes mais n'en trouvai aucune : j'avais été assez sot pour ranger toute ma provision dans le havresac ! Je fus un instant en proie à la panique ; mais je me ressaisis, me levai en frissonnant puis me dirigeai vers la Machine. Je l'inspectai tactilement et cherchai entre les traverses tordues jusqu'à ce que je trouvasse le havresac, toujours solidement fixé sous la selle. Impatient, je l'ouvris et fouillai à l'intérieur. Je trouvai deux boîtes d'allumettes que je glissai dans les poches de ma veste ; puis je pris une allumette et la frottai contre la boîte.

… *Il y avait là un visage,* juste en face de moi, à moins de deux pieds, qui luisait dans le cercle lumineux de la flamme : je vis une peau blanche et mate, des cheveux blond filasse qui tombaient en longues mèches et deux grands yeux gris-rouge.

La créature poussa un bizarre cri rauque, une sorte de gargouillement, puis disparut dans l'obscurité au-delà de la lueur de mon allumette.

C'était un Morlock !

L'allumette se consuma entre mes doigts et je la lâchai ; j'en cherchai désespérément une autre et faillis laisser tomber la précieuse boîte dans mon affolement.

4
La Nuit Obscure

L'âcre odeur soufrée des allumettes m'emplit les narines et je reculai sur la surface sablonneuse jusqu'à ce ma colonne vertébrale fut pressée contre les tiges de cuivre de la Machine. Après avoir cédé ainsi à la terreur pendant quelques minutes, j'eus l'idée de chercher une bougie dans mon havresac. Je la tins près de mon visage et regardai fixement sa flamme jaune, ignorant la cire chaude qui me coulait sur les doigts.

Je commençai progressivement à percevoir un certain ordre dans le monde qui m'entourait. Je voyais la Machine retournée, enchevêtrement de cuivre et de quartz, étinceler à la lueur de la bougie et une forme – une grande statue ou un édifice – dont la masse pâle et énorme me dominait, à peu de distance de l'endroit où je me trouvais. Cette contrée n'était pas totalement dépourvue de lumière. Le Soleil avait peut-être disparu, mais les étoiles brillaient encore çà et là au-dessus de ma tête, quoique décalées par rapport aux constellations de ma jeunesse. Il n'y avait aucun signe de notre amie la Lune.

Or nulle étoile ne brillait dans un certain secteur du ciel : à l'ouest, se découpant sur l'horizon noir, une ellipse aplatie que n'interrompait aucun astre s'étendait sur un bon quart du ciel. C'était le Soleil, enveloppé de son étonnante coquille !

Dès que j'eus surmonté ma peur, je décidai que mon premier geste serait d'assurer mon retour : il fallait que je redressasse la Machine, mais je ne voulais pas le faire dans l'obscurité. Je m'agenouillai et tâtai le sol alentour. Le sable était dur, ses grains finement tassés. Du pouce, j'y creusai une modeste dépression ; je plantai ma bougie dans ce chandelier improvisé, persuadé qu'il fondrait en quelques instants assez de cire pour la fixer plus solidement. Je disposais à présent d'une source lumineuse fixe pour guider mes opérations et j'avais les mains libres.

Je serrai les dents, inspirai profondément et me colletai avec le poids de la Machine. J'enfonçai les poignets et les genoux comme des coins sous le châssis pour tenter d'arracher l'engin du sol – sa construction visait la solidité et non la maniabilité – jusqu'à ce qu'enfin il cédât à mon assaut et basculât. Une tige de nickel me heurta l'épaule ; la douleur fut cuisante.

Posant la main sur la selle, je palpai les endroits où le cuir de sa surface avait été rayé par le sable de ce nouveau futur. Dans l'obscurité de ma propre ombre, je tendis la main et retrouvai du bout de mes doigts inquisiteurs les compteurs chronométriques – l'une des lunettes était cassée mais l'instrument lui-même semblait en état de marche – et les deux manettes blanches au moyen desquelles je pourrais revenir à mon point de départ. La Machine frissonna comme un spectre dès que je touchai les leviers, me rappelant qu'elle et moi n'étions pas de ce temps et qu'à tout moment que je choisirais je pourrais prendre place dans mon engin pour retrouver la sécurité de 1891 au prix de rien de plus qu'un amour-propre légèrement froissé.

Je détachai la bougie de sa niche dans le sable et la tins au-dessus des cadrans. C'était le jour 239 354 634 : par conséquent, calculai-je, l'année était 657 208. Mes folles hypothèses quant à la mutabilité du passé et de l'avenir devaient être correctes ; car ce coteau assombri était situé dans le temps à cent cinquante millénaires *avant* la naissance de Weena, et je ne pouvais envisager par quel miracle ce monde-jardin ensoleillé eût pu se développer à partir de cette obscurité privée de rayons !

Je me souviens que lorsque j'étais tout petit mon père m'avait distrait avec un jouet magique rudimentaire appelé « Diascope ». Des images aux couleurs criardes étaient projetées sur un écran par un double système de lentilles. Une image était d'abord fournie par la lentille droite du dispositif ; puis la lumière se déplaçait vers la gauche, si bien que l'image projetée par la partie droite s'assombrissait à mesure que l'autre s'éclairait. L'enfant que j'étais fut profondément impressionné par la manière dont une brillante réalité passait à l'état de fantôme pour être remplacée par une nouvelle qui n'était initialement visible que sous forme de contour. Il y avait des moments passionnants lorsque les deux images étaient exactement équilibrées et qu'il était difficile de déterminer quels

détails perdaient et gagnaient en réalité, voire s'il y avait la moindre réalité derrière les éléments de l'ensemble.

C'est ainsi que, immobile dans ce paysage assombri, je sentis la solide description du monde que je m'étais construit devenir floue et inconsistante pour n'être remplacée que par une réplique à peine ébauchée, et dans la confusion plutôt que la clarté !

La divergence des Histoires jumelles à laquelle je venais d'assister – la première marquée par la création du monde-jardin des Éloï, la seconde par l'extinction du Soleil et l'avènement de ce désert planétaire – m'était incompréhensible. Comment des événements pouvaient-ils se produire puis *ne pas* se produire ?

Je me souvins des paroles de saint Thomas d'Aquin : « Dieu ne peut faire qu'une chose passée n'ait pas existé. C'est encore moins possible que de ressusciter les morts… » Je l'avais cru, moi aussi ! Je ne suis pas excessivement porté à la spéculation philosophique, mais j'avais envisagé l'avenir comme une extension du passé : un avenir fixé pour toujours, immuable, même pour un Dieu – et assurément pour la main de l'homme. Le futur, dans mon esprit, était comme une immense salle, fixe et statique, dont je pouvais, grâce à ma Machine transtemporelle, explorer le mobilier.

Mais à présent, semblait-il, j'avais appris qu'il se pouvait que l'avenir ne fut pas un état fixe, mais quelque chose de variable ! S'il en est ainsi, songeai-je, quel sens pourrait-on donner à la vie des individus ? Il était déjà pénible d'endurer la pensée que tout ce qu'on a accompli fut sapé jusqu'à l'insignifiance par l'érosion du temps – et moi, entre tous les hommes, j'étais bien placé pour le savoir ! – mais, au moins, on avait toujours l'impression que les monuments qu'on avait érigés et les choses qu'on avait aimées *avaient existé*. Mais si l'Histoire était capable de s'effacer et de se modifier intégralement, quelle valeur pourrait-on assigner à quelque activité humaine que ce fut ?

En réfléchissant à ces inquiétantes possibilités, j'eus l'impression que la solidité de ma pensée et la fermeté de mon appréhension du monde étaient en train de fondre comme neige au soleil. Je fixai la flamme de ma bougie et cherchai les contours d'une nouvelle compréhension.

Je n'étais pas encore à bout, conclus-je. Mon angoisse se dissipait, mon esprit conservait sa force et sa résistance. J'explorerais ce monde bizarre et prendrais toutes les

photographies que je pourrais avec mon Kodak puis retournerais en 1891. De meilleurs philosophes que moi pourraient alors essayer de méditer sur l'énigme présentée par deux futurs mutuellement exclusifs.

M'accrochant aux guidons de la Machine, je dévissai les petits leviers qui me projetteraient dans le temps et les mis à l'abri dans ma poche. Puis je tâtonnai jusqu'à ce que je trouvasse la forme robuste de mon tisonnier, toujours logé là où je l'avais laissé, dans le bâti de la machine. Je saisis son épaisse poignée et le soupesai. Je repris confiance en m'imaginant en train de fendre avec cet instrument d'une technicité primitive les crânes mous de quelques-uns de ces Morlocks. Je passai le tisonnier dans une boucle de ma ceinture. Il y pendait, un peu incongru, certes, mais terriblement rassurant avec son poids et sa solidité et les souvenirs de ma maison et de l'âtre qu'il éveillait en moi.

J'élevai la bougie en l'air. La statue – ou l'édifice – fantomatique que j'avais remarquée à proximité de la machine apparut, illuminée sur fond d'ombres. C'était bel et bien un monument – silhouette colossale sculptée dans une pierre blanche et dont la forme était difficile à distinguer à la lueur vacillante de la bougie.

Je m'en approchai. Chemin faisant, je crus voir, à la périphérie de mon champ visuel, une paire d'yeux gris-rouge qui s'écarquillaient et un dos blanc qui s'enfuyait en tremblant sur le sol sablonneux dans un léger froissement de pieds nus. Je posai la main sur la tige de cuivre serrée dans ma ceinture et poursuivis ma route.

La statue se dressait sur un piédestal, apparemment en bronze, décoré de panneaux en filigrane profondément renfoncés. Ce socle était maculé de taches comme s'il avait été jadis attaqué par du vert-de-gris à présent desséché depuis longtemps. La statue elle-même était de marbre blanc ; deux grandes ailes se déployaient d'un corps léonin et semblaient planer au-dessus de moi. Je me demandai comment étaient soutenues ces grandioses plaques de pierre, car je ne voyais nulle part d'arcs-boutants. Peut-être y avait-il une armature métallique, supputai-je – à moins que ne subsistassent dans cette période désolée quelques éléments de cette maîtrise de la pesanteur dont j'avais émis l'hypothèse lors de mon tout dernier passage dans l'ère des Grands Édifices. La face humaine du monstre

de marbre était tournée vers moi ; j'eus l'impression que ces yeux de pierre vides m'observaient et qu'un sourire sardonique et cruel se formait sur les lèvres usées par les intempéries…

Je sursautai en reconnaissant brusquement cette construction ; n'eût été la peur des Morlocks, j'aurais crié ma joie de retrouver ce repère rassurant ! C'était le monument que j'avais fini par appeler le Sphinx Blanc – structure qui m'était devenue familière, en ce lieu même, lors de ma première incursion dans l'avenir. C'était presque comme si je saluais un vieil ami !

J'arpentai en tous sens le versant sablonneux de la colline derrière la machine et me remémorai l'aspect sous lequel je l'avais découvert. Ce site était alors une pelouse entourée de rhododendrons mauves et violets – ces arbustes qui avaient déversé leurs fleurs sur moi lors d'une tempête de grêle le jour de mon arrivée. Et, dominant confusément le tout de sa masse d'abord indistincte sous l'averse, il y avait eu la forme imposante de ce Sphinx.

Et me voilà de nouveau ici, cent cinquante mille ans *avant*. Arbustes et pelouses avaient disparu – et, supposai-je, *n'accéderaient jamais à l'existence*. Le jardin ensoleillé avait été remplacé par ce désert morne et obscurci et n'existait plus à présent que dans les profondeurs de mon esprit. Mais le Sphinx était bien là, solide comme la vie et presque indestructible, semblait-il.

Je tapotai les panneaux de bronze de son piédestal avec un sentiment proche de l'affection. En quelque sorte, l'existence du Sphinx, ce prolongement de ma précédente visite, m'assurait que tout ceci n'était pas le fruit de mon imagination, que je n'étais pas en train de perdre la raison dans quelque recoin sombre de ma demeure en 1891 ! Tout cela était objectivement réel et, sans aucun doute, se conformait – comme le reste de la Création – à une logique quelconque. Le Sphinx Blanc était un élément de cette logique et c'était seulement mon ignorance et les limitations de mon esprit qui m'empêchaient d'en apercevoir le reste. J'en fus ragaillardi et me sentis à nouveau pleinement déterminé à poursuivre mes explorations.

Instinctivement, je contournai le côté du piédestal le plus proche de la Machine et, à la lueur de ma bougie, examinai le panneau de bronze décoré. C'est à cet endroit, me souvins-je, que les Morlocks – dans l'autre Histoire – avaient ouvert le socle creux du

Sphinx, avaient traîné la Machine à l'intérieur du piédestal dans l'intention de me prendre au piège. Je m'étais approché du Sphinx avec un caillou et avais martelé ce même panneau – *ici*, exactement ; je caressai les ornements du bout des doigts. J'avais aplati quelques-uns des serpentins du panneau, en vain. Et voici qu'à présent je trouvais ces serpentins fermes et non déformés sous mes doigts, absolument intacts. Il était étrange de penser que ces serpentins ne connaîtraient pas le courroux de ma pierre avant des millénaires – et même ne le connaîtraient jamais.

Je décidai de m'éloigner de la machine et de poursuivre mon exploration. Mais la présence du Sphinx m'avait rappelé l'horreur qui m'avait étreint quand j'avais perdu la Machine saisie par les griffes des Morlocks. Je tapotai ma poche – au moins, sans les manettes en ma possession, il serait impossible de faire fonctionner la Machine – mais il n'y avait pas d'autre obstacle qui pût empêcher ces repoussantes créatures de grimper sur mon véhicule dès que je l'aurais quitté, voire de le démonter et de le dérober une fois de plus.

En outre, dans ce paysage de ténèbres, comment pourrais-je éviter de me perdre ? Comment pourrais-je être sûr de retrouver la Machine dès que je me serais éloigné d'elle de plus de quelques yards ?

J'y réfléchis quelques instants ; mon désir d'aller plus avant luttait avec mon appréhension. Puis j'eus soudain une idée. J'ouvris mon havresac et en tirai mes bougies et mes blocs de camphre. Dans une brutale précipitation, j'enfonçai ces objets dans des crevasses ménagées par la construction complexe de l'engin. Puis j'en fis le tour avec des allumettes enflammées jusqu'à ce que resplendissent tous les blocs de camphre et toutes les bougies.

Je me reculai pour admirer non sans quelque orgueil mon œuvre rougeoyante. Les flammes des bougies se reflétaient sur le nickel et le cuivre polis, si bien que la Machine transtemporelle s'illuminait comme une décoration de Noël. Dans ce paysage obscurci, avec la Machine plantée sur ce flanc de colline dénudé, je pourrais voir ma balise depuis une distance respectable. Avec un peu de chance, les flammes éloigneraient les éventuels Morlocks. Dans le cas contraire, je devrais immédiatement constater la réduction des flammes et pourrais revenir au pas de course livrer bataille aux intrus.

Je caressai la lourde poignée du tisonnier. Je crois qu'une partie de mon être souhaitait précisément pareille issue ; je ressentis un picotement dans les mains et les avant-bras au souvenir du choc bizarrement flasque de mes poings sur les mufles des Morlocks.

En tout cas, j'étais maintenant paré pour mon expédition. Je ramassai mon Kodak, allumai une petite lampe à huile et traversai la colline, faisant halte tous les quatre ou cinq pas pour vérifier que la Machine transtemporelle demeurait intacte.

5
Le puits

J'élevai ma lampe, mais sa lumière ne portait qu'à quelques pieds. Le silence était total – pas un souffle de vent, pas le moindre filet d'eau ; et je me demandai si la Tamise coulait encore.

Faute de destination précise, je résolus de me diriger vers le site du vaste réfectoire dont je me souvenais du temps de Weena. Il était situé à quelque distance, au nord-ouest, en continuant à flanc de colline après le Sphinx Blanc. Et me voilà en train de suivre encore une fois ce chemin – reproduisant dans l'Espace, sinon dans le Temps, ma première promenade dans le monde de Weena.

Lorsque j'avais pour la dernière fois accompli ce modeste trajet, je me souviens qu'il y avait du gazon sous mes pieds ; ni entretenu ni taillé, il restait ras, libre de mauvaises herbes. À présent, un sable mou et crissant s'accrochait à mes bottes tandis que je cheminais sur la colline.

Ma vision commençait à s'adapter tout à fait à cette nuit égayée d'une clarté stellaire sporadique, mais, bien qu'ici et là des constructions se découpassent sur le ciel, je ne vis aucun signe du réfectoire. J'en conservais un souvenir tout à fait précis : c'était un édifice en pierre grise et usée, vaste et délabré, avec une entrée décorée de sculptures ; et, lorsque j'étais passé sous cette arche sculptée, les petits Éloï aux membres pâles, délicats et charmants, avaient papillonné autour de moi dans leurs robes soyeuses.

Je ne tardai pas à arriver à un point où il me fut évident que j'avais dû dépasser l'emplacement de l'édifice. Il était clair que, contrairement au Sphinx et aux Morlocks, le palais des festins n'avait pas survécu dans cette Histoire-ci – *ou qu'il n'avait peut-être jamais été construit*, songeai-je avec un frisson. Peut-être avais-je marché – dormi, voire m'étais restauré ! – dans un édifice qui n'existait pas.

Le chemin me conduisit à un puits que je me rappelai avoir vu lors de mon précédent voyage. Exactement comme dans mon

souvenir, cette structure était cerclée de bronze et protégée des intempéries par une petite coupole étrangement délicate. Il y avait un peu de végétation – d'un noir de jais sous la clarté stellaire – blottie autour de la base du puits. J'examinai tout cela non sans quelque crainte, car ces profonds tunnels avaient été les voies par lesquelles les Morlocks, s'élevant de leurs infernales cavernes, pénétraient dans le monde ensoleillé des Éloï.

La bouche du puits était silencieuse, ce qui me parut bizarre, car je me rappelais avoir entendu, montant de ces autres puits, la sourde pulsation des gigantesques machines des Morlocks au tréfonds de leurs cavernes souterraines.

Je m'assis près de la paroi du puits. La végétation que j'y avais observée était un genre de lichen ; elle était douce et sèche au toucher, bien que je ne l'eusse pas sondée plus avant et n'eusse pas tenté d'en déterminer la structure. Je levai la lampe avec l'intention de la tenir au-dessus de la margelle et de voir si elle produirait un reflet dans l'eau ; mais la flamme vacilla comme sous un fort courant d'air et, un instant affolé à l'idée de me retrouver dans le noir, je la retirai vivement.

Je baissai la tête sous la coupole et me penchai par dessus la margelle du puits : je fus accueilli par un violent souffle d'air brûlant et humide en plein visage – comme si j'avais ouvert la porte d'un bain turc – tout à fait inattendu dans cette nuit chaude mais aride du futur. J'eus l'impression d'une grande profondeur et mes yeux adaptés à l'obscurité crurent voir une lueur rouge au fond du puits. En dépit des apparences, ce puits ne ressemblait absolument pas à ceux des premiers Morlocks. Il n'y avait aucune trace des crochets métalliques en saillie sur la paroi et conçus pour aider à l'ascension, et je ne détectai pas encore le moindre écho des bruits de machines que j'avais entendus la première fois ; et j'avais l'impression bizarre, invérifiable, que ce puits était bien plus profond que les forages des Morlocks cavernicoles.

Par caprice, j'avais brandi mon Kodak et mis la lampe-éclair en batterie. Je remplis de *blitzlichtpulver* la gouttière du plateau, levai l'appareil et inondai le puits de lumière magnésique. Les reflets m'éblouirent et l'embrasement fut si brillant qu'on n'avait peut-être rien vu d'aussi lumineux sur Terre depuis l'occultation du Soleil, cent mille ans ou plus auparavant. Voilà qui aurait dû à tout le moins faire fuir les Morlocks ! Et je commençai à imaginer des

dispositifs de protection grâce auxquels je pourrais relier la lampe-éclair à la Machine non gardée de manière que la poudre s'enflammât dès qu'on toucherait un tant soit peu le véhicule.

Je me relevai et passai quelques minutes à recharger la lampe-éclair et à photographier en long et en large la déclivité autour du puits. Un nuage dense d'une âcre fumée blanche ne tarda pas à se former autour de moi. Peut-être aurais-je de la chance, me dis-je, d'enregistrer pour l'ébahissement de l'Humanité la croupe d'un Morlock en fuite, terrorisé !

… Il y eut un grattement, doux et insistant, pas très loin de la margelle du puits, à moins de trois pieds de l'endroit où je me tenais.

Laissant échapper un cri, je cherchai maladroitement le tisonnier passé dans ma ceinture. Les Morlocks m'avaient-ils surpris pendant que je rêvassais ?

La tige de fer en main, j'avançai prudemment. Les grattements provenaient de la couche de lichen : une forme se propulsait d'un mouvement régulier au milieu des minuscules et sombres végétaux. Il n'y avait là point de Morlock, aussi abaissai-je mon arme et me penchai-je au-dessus du lichen. J'aperçus une petite créature, une sorte de crabe, pas plus large que ma main ; le bruit que j'avais entendu était le frottement de sa pince unique et hypertrophiée contre le lichen. La carapace du crabe me sembla d'un noir de jais, et la créature était absolument dépourvue d'yeux, comme quelque habitant aveugle des profondeurs océanes.

La lutte pour la survie, me dis-je en observant ce drame miniature, continuait donc, même dans cette obscurité nocturne. Il me vint à l'esprit que je n'avais pas vu de signes de vie – hormis ces aperçus fugitifs des Morlocks – loin de ce puits pendant toute ma visite. Je ne suis pas biologiste, mais il semblait clair que la présence de cette source d'air chaud et humide dût fatalement attirer la vie sur cette planète changée en désert, tout comme elle avait attiré ce crabe fermier aveugle qui récoltait le lichen. Je supposai que cette tiédeur venait de l'intérieur sous pression de la Terre, dont la chaleur volcanique, manifeste à notre propre époque, n'aurait pas sensiblement diminué dans cet intervalle de six cent mille ans. Et peut-être l'humidité venait-elle de nappes phréatiques encore présentes en profondeur.

Il se pouvait, conjecturai-je, que la surface de la planète fût parsemée de pareils puits à coupole. Mais leur fonction n'était pas de permettre l'accès au monde souterrain des Morlocks – comme dans l'autre Histoire – mais de libérer les ressources intrinsèques de la Terre pour réchauffer et humidifier cette planète privée de son Soleil ; et toutes les formes de vie qui avaient survécu à la monstrueuse prouesse technique dont j'avais été témoin se rassemblaient à présent autour de ces sources de chaleur et d'humidité.

Mon assurance reprenait le dessus : trouver des explications était un tonique puissant pour mon courage, et, après la fausse alerte du crabe, je ne me sentais plus menacé. Alors, je me rassis sur le bord du puits. J'avais dans ma poche ma pipe et un peu de mon tabac. Je bourrai le fourneau et l'allumai. Je commençai à spéculer sur la manière dont cette Histoire-ci aurait pu diverger de celle que je connaissais déjà. Il y avait manifestement quelques parallèles – il y avait eu des Morlocks et des Éloï en ce lieu – mais cette sinistre dualité avait été résolue des siècles auparavant.

Je me demandai pourquoi pareil affrontement entre les races avait pu se produire – car les Morlocks, tout ignobles fussent-ils, dépendaient autant des Éloï que les Éloï dépendaient d'eux, et cet arrangement avait une certaine stabilité.

J'imaginai un scénario plausible. Les Morlocks étaient, après tout, une race dégénérée mais humaine, et il n'est pas dans la nature de l'Homme d'être logique. Le Morlock devait savoir que son existence même dépendait de l'Éloï ; il devait prendre en pitié et mépriser son lointain cousin réduit à l'état de bétail. *Et pourtant…*

Et pourtant, quel glorieux matin que la courte vie des Éloï ! Les petits êtres riaient, chantaient et aimaient sur toute l'étendue d'un monde transformé en jardin tandis que le Morlock moyen devait peiner dans les nauséabondes profondeurs de la Terre pour fournir aux Éloï la trame de leur luxueuse existence. Certes, le Morlock, conditionné à demeurer à sa place dans la Création, se fut sans doute détourné avec dégoût du soleil, de l'eau pure et des fruits chers aux Éloï, même s'ils les lui avaient offerts, mais, tout de même, à sa manière obtuse et roublarde, n'aurait-il pas envié aux Éloï leur *oisiveté ?*

Peut-être la chair des Éloï tournait-elle à l'aigre dans la bouche repoussante du Morlock dès l'instant où il la mordait dans sa sordide caverne.

Je m'imaginais donc les Morlocks – ou une de leurs factions – montant une nuit de leurs tunnels souterrains et fondant sur les Éloï avec leurs armes et leurs bras musclés comme des fouets. Il y aurait un grand Prélèvement, et, cette fois-ci, ce ne serait pas une moisson de chair disciplinée mais une attaque déchaînée avec un seul et impensable but : l'extinction définitive des Éloï.

Comme le sang avait dû couler sur les pelouses et dans les palais dont les pierres vénérables retentissaient des bêlements enfantins des Éloï !

Dans une lutte pareille, il ne pouvait évidemment y avoir qu'un vainqueur. Les fragiles humains du futur, à la fiévreuse et consomptive beauté, ne pourraient jamais se défendre contre les attaques des Morlocks organisés et sanguinaires.

Je me représentai tout cela – ou du moins le crus-je ! Les Morlocks, enfin vainqueurs, avaient hérité de la Terre. N'ayant plus besoin du monde-jardin des Éloï, ils l'avaient laissé tomber en ruine ; ils avaient jailli des bouches de la terre en apportant – d'une manière ou d'une autre – leurs propres ténèbres stygiennes pour en couvrir le Soleil ! Je me rappelai à quel point le peuple de Weena craignait les nuits de la nouvelle lune, qu'elle appelait les « Nuits Obscures ». À présent, me semblait-il, les Morlocks avaient créé une Nuit Obscure finale pour couvrir à jamais la Terre. Les Morlocks avaient fini par assassiner les derniers des véritables enfants de la Terre et avaient assassiné la Terre elle-même.

Telle était ma première hypothèse : délirante, pittoresque… et en tout point erronée !

… Et je me rendis compte, avec un choc presque physique, qu'au milieu de toutes ces spéculations historiques j'avais totalement négligé de surveiller régulièrement la Machine abandonnée.

Je me levai et scrutai l'autre bout de la colline. Je ne tardai pas à repérer la lueur de bougie émise par le véhicule – mais les luminaires que j'y avais installés tremblotaient et vacillaient, à croire que des formes opaques évoluaient autour de la machine.

Ce ne pouvaient être que des Morlocks !

6
Ma rencontre avec les Morlocks

Avec un sursaut de peur – et, il me faut le reconnaître, une envie de sang qui palpitait dans ma tête – je brandis mon tisonnier en rugissant et rebroussai chemin d'un pas décidé. Je laissai étourdiment choir mon Kodak ; j'entendis derrière moi un léger tintement de verre brisé. Autant que je sache, cet appareil repose « encore » – si je puis dire – là où il est tombé, abandonné dans l'obscurité.

En approchant de la Machine, je constatai qu'il y avait bien là des Morlocks – environ une douzaine – qui trépignaient autour du véhicule. Ils semblaient alternativement attirés et repoussés par les lumières, tout comme des phalènes autour d'une bougie. C'étaient les mêmes créatures simiesques dont je gardais le souvenir – un peu plus petites, peut-être –, avec ces longs cheveux filasse qui leur retombaient sur le visage et le dos, une peau blanchâtre, des bras longs comme ceux d'un gorille et puis ces yeux gris-rouge obsédants. Ils poussaient des cris de joie et baragouinaient entre eux dans leur bizarre langage. Je remarquai non sans quelque soulagement qu'ils n'avaient pas encore touché la Machine, mais je savais qu'il ne s'écoulerait que quelques minutes avant que ces doigts insolites – des doigts de singe mais d'une dextérité tout humaine – ne se tendissent vers le cuivre et le nickel étincelants.

Mais ils n'en auraient pas le temps, car je me jetai sur ces Morlocks tel un ange exterminateur.

Je frappai à droite et à gauche du poing et du tisonnier. Jacassant et piaulant, les Morlocks tentèrent de s'enfuir. J'attrapai au passage l'une de ces créatures et sentis à nouveau la froideur de la chair morlock et sa pâleur de lombric. Des cheveux frôlèrent le dos de ma main comme une toile d'araignée et l'animal me mordilla les doigts avec ses petits crocs, mais je ne cédai pas. Je brandis ma tige de fer et sentis l'effondrement mou et visqueux de la chair et de l'os.

Les yeux gris-rouge s'ouvrirent tout grands et se fermèrent.

C'était comme si j'observais toute la scène depuis une fraction de mon cerveau détachée de ma personne. J'avais complètement oublié tous mes projets de ramener la preuve de l'existence du voyage dans le temps, voire de retrouver Weena : je soupçonnai qu'alors c'était pour *cela* que j'étais retourné dans le temps – pour cet instant de revanche. Pour venger Weena, l'assassinat de la Terre, et me faire oublier mon humiliation antérieure. Je laissai tomber le Morlock – inconscient ou mort, il n'était qu'un tas d'os et de cheveux – et cherchai à saisir ses compagnons, le tisonnier levé.

C'est alors que j'entendis une voix – typiquement morlock mais très différente des autres par son ton et sa profondeur – émettre une syllabe unique et impérieuse. Je me retournai, les bras trempés de sang jusqu'aux coudes, et me préparai à un nouveau combat.

Devant moi se tenait à présent un Morlock qui ne reculait pas. Quoiqu'il fut nu comme les autres, son pelage semblait avoir été soigneusement peigné, si bien qu'il faisait un peu l'effet d'un chien pomponné qu'on obligeait à se dresser sur deux pattes comme un homme. Je fis un grand pas en avant, brandissant mon arme à deux mains.

Calmement, le Morlock leva la main droite – quelque chose brilla entre ses doigts –, il y eut un éclair vert, et je sentis le monde basculer sous moi et me renverser à côté de ma Machine illuminée ; et je perdis conscience.

7
La Cage de Lumière

Je repris mes esprits lentement, comme si j'émergeais d'un sommeil tranquille et profond. J'étais couché sur le dos, les yeux fermés. Je me sentais si bien qu'un instant j'imaginai que je devais être dans mon propre lit, chez moi, à Richmond, et que la lueur rose qui filtrait à travers mes paupières devait être le soleil matinal qui sourdait aux marges des rideaux…

Je m'aperçus alors que la surface qui me soutenait – bien que cédant à la pression et assez chaude – n'avait pas le moelleux d'un matelas. Je ne sentais ni draps sous moi ni couvertures au-dessus de moi.

Puis, en un éclair, tout me revint : ma deuxième excursion dans le temps, l'obscurcissement du Soleil et ma rencontre avec les Morlocks.

La peur m'envahit, raidissant mes muscles et me comprimant l'estomac. J'avais été fait prisonnier par les Morlocks ! J'ouvris brusquement les yeux…

Et je fus instantanément ébloui par une brillante clarté. Elle provenait d'un disque éloigné d'intense lumière, juste au-dessus de moi. Poussant un cri, je plaquai un bras sur mes yeux aveuglés ; je roulai sur le ventre et pressai mon visage contre le sol.

Je me forçai à ramper. Le sol avait la souplesse et la tiédeur du cuir. Ma vision fut d'abord emplie d'images dansantes du disque flamboyant, mais je finis par pouvoir distinguer ma propre ombre en dessous de moi. C'est alors que, toujours à quatre pattes, je remarquai l'aspect le plus prodigieux de ce spectacle : la surface en dessous de moi était transparente, à croire qu'elle était faite d'une sorte de verre flexible, et – là où mon ombre occultait la lumière – *je voyais des étoiles*, parfaitement observables au travers du plancher sous mes pieds. J'avais donc été déposé sur quelque plate-forme transparente avec un diorama étoilé en contrebas : c'était comme si j'avais été transporté dans un planétarium inversé.

J'avais mal au cœur, mais je réussis à me relever. Je dus me protéger les yeux de la main contre l'impitoyable lumière zénithale ; j'avais hélas perdu le chapeau que j'avais ramené de 1891 ! Je portais encore mon complet d'été, bien qu'il fut à présent souillé de sang mêlé aux grains de sable, en particulier sur les manches. Or je fus surpris de constater qu'on avait fait quelques efforts pour me nettoyer, que mes mains et mes bras étaient lavés de tout sang, mucus et ichor morlock. Mon tisonnier avait disparu et je ne voyais nulle part mon havresac. On m'avait laissé ma montre, qui pendait de ma chaîne giletière, mais mes poches étaient délestées des allumettes et des bougies. Ma pipe et mon tabac avaient eux aussi disparu et j'en ressentis une pointe de regret – bien incongrue au milieu de tous ces mystères et périls !

Une pensée me vint brusquement à l'esprit ; mes mains allèrent droit à la poche de mon gilet et y trouvèrent les deux manettes de la Machine. Je soupirai de soulagement.

Je regardai autour de moi. Je me tenais sur un sol plat et horizontal fait de la substance transparente souple comme cuir que je viens de décrire. J'étais près du centre d'un cercle lumineux d'environ trente yards de diamètre projeté sur ce Sol énigmatique par la source au-dessus de moi. L'air était chargé de poussière, si bien qu'il était facile de distinguer les rayons qui ruisselaient sur moi. Il faut m'imaginer debout dans la lumière, comme au fond de quelque puits de mine empoussiéré, en train de ciller sous le soleil de midi. On eût effectivement dit du soleil, en vérité, mais je ne pouvais comprendre comment le Soleil eût pu être exposé ni comment il eût fini par s'immobiliser au-dessus de moi. La seule hypothèse soutenable était que j'avais été transporté, encore inconscient, en quelque lieu situé sur l'équateur.

Luttant contre la panique qui me gagnait, je fis le tour de mon cercle lumineux. J'étais absolument seul et le Sol était nu, si l'on exceptait des plateaux, au nombre de deux, supportant des récipients et des cartons, le tout posé sur le Sol à dix pieds environ de l'endroit où l'on m'avait allongé. Je scrutai les ténèbres qui m'environnaient sans pouvoir rien distinguer, même en m'abritant soigneusement les yeux. Je ne voyais pas de murs qui eussent contenu cette salle. Je frappai dans mes mains, faisant danser les grains de poussière dans l'air illuminé. Le son fut amorti et nul écho ne me revint. Soit les murs étaient invraisemblablement reculés,

soit ils étaient revêtus d'une substance absorbante ; dans un cas comme dans l'autre, il m'était impossible d'estimer leur éloignement.

Aucune trace de la Machine transtemporelle.

J'éprouvai une peur viscérale, insolite. Perché sur cette plaine de verre meuble, je me sentais nu et sans défense, sans aucune paroi où je pusse m'adosser ni aucune encoignure que je pusse changer en forteresse.

Je m'approchai des plateaux. Je scrutai les cartons et en soulevai les couvercles : il y avait dans le premier un grand seau, vide, dans le second un bol de ce qui ressemblait à de l'eau pure et, dans le dernier, des sortes de briques grosses comme le poing de ce que je supposai être de la nourriture – mais de la nourriture comprimée en plaquettes lisses, jaunes, vertes ou rouges, et, par conséquent, totalement méconnaissable. Je la touchai, à contrecœur, du bout du doigt : les plaquettes ressemblaient à des tranches de fromage froid. Depuis le petit déjeuner préparé par M^me^ Watchets, c'étaient de nombreuses heures de ma vie embrouillée que j'avais passées sans manger et j'étais conscient d'une pression croissante dans ma vessie, pression que le récipient vide, supposai-je, était destiné à soulager. Je ne voyais pas pour quelle raison les Morlocks, m'ayant épargné si longtemps, eussent pu choisir de m'empoisonner, mais j'étais néanmoins peu disposé à accepter leur hospitalité – et encore moins à perdre ma dignité en me servant du seau !

Je fis donc à pas comptés le tour des plateaux, sans quitter le cercle lumineux, reniflant tel un animal qui soupçonne un piège. Je ramassai même les cartons et les plateaux pour voir si je pouvais m'en servir comme armes – peut-être pourrais-je façonner une sorte de lame par martelage –, mais la matière des plateaux était un métal argenté, si ténu et si mou qu'il s'effrita dans mes mains. Je ne pourrais pas plus poignarder un Morlock avec cette arme qu'avec une feuille de papier.

Il me vint à l'esprit que ces Morlocks s'étaient conduits avec une douceur remarquable. Il ne leur eût fallu qu'un instant pour m'achever pendant que j'étais inconscient, mais ils avaient retenu leurs mains de brutes et s'étaient même efforcés, avec un talent surprenant, semblait-il, de faire ma toilette.

J'eus immédiatement des doutes. Dans quel dessein m'avaient-ils laissé la vie sauve ? Avaient-ils l'intention de me maintenir en vie

pour m'arracher par d'ignobles méthodes le secret de la Machine à voyager dans le Temps ?

Me détournant délibérément de la nourriture, je sortis du cercle lumineux et m'enfonçai dans l'obscurité. Mon cœur battait à tout rompre ; il n'y avait rien de tangible qui pût m'empêcher de quitter ce puits éblouissant, mais mon appréhension et ma soif de lumière m'y maintenaient presque aussi efficacement.

Finalement, je choisis une direction au hasard et avançai dans les ténèbres, les bras ballants, les poings serrés et prêts à frapper. Je comptai mes pas – *huit, neuf, dix…* Sous mes pieds, plus clairement visibles à présent que j'étais loin de la lumière, je voyais les étoiles dans leur hémisphère inversé ; une fois de plus, j'eus l'impression d'être debout sur la coupole de quelque planétarium. Je me retournai et regardai derrière moi : la trouble colonne lumineuse s'élevait jusqu'à l'infini ; à sa base, sur le Sol nu, étaient dispersés les plats et la nourriture.

Le tout m'était absolument incompréhensible !

Le Sol immuable continuait de défiler sous mes pieds et je cessai bientôt de compter mes pas. L'unique éclairage était la lueur émanant de ce puits lumineux fin comme une aiguille, augmentée de la faible clarté des étoiles en dessous de moi, qui me permettait tout juste de discerner le contour de mes jambes. Les seuls sons étaient le frémissement rauque de ma respiration et l'impact amorti de mes bottes sur la surface vitreuse.

Quand je me fus éloigné d'environ cinq cents yards, j'obliquai et commençai à décrire un cercle autour de l'aiguille lumineuse. Encore une fois, je ne trouvai que l'obscurité et les étoiles sous mes pieds. Je me demandai si je n'allais pas, au sein de toute cette obscurité, rencontrer ces étranges Veilleurs flottants qui m'avaient accompagné dans mon deuxième voyage transtemporel.

Je tournais en rond, au propre et au figuré ; le désespoir commença à s'insinuer au tréfonds de mon âme et je ne tardai pas à souhaiter qu'on m'arrachât de ce lieu pour me transporter dans le monde-jardin de Weena, et même dans le paysage nocturne où j'avais été capturé – n'importe où, pourvu qu'il y eût des pierres, des plantes, des animaux et un ciel reconnaissable ! Dans quelle sorte de lieu étais-je ? Dans quelque chambre enterrée au profond d'une Terre artificiellement creuse ? Quelles horribles tortures les

Morlocks me préparaient-ils ? Étais-je condamné à passer le reste de ma vie dans cet insolite désert ?

J'eus un instant de délire, troublé que j'étais par mon isolement et l'atroce impression d'être abandonné. Je ne savais où j'étais ni où se trouvait la Machine transtemporelle et je ne m'attendais pas à regagner un jour ma maison. J'étais un animal exotique échoué dans un monde inconnu. J'interpellai les ténèbres, tantôt proférant des menaces, tantôt suppliant qu'on m'épargnât ou qu'on me relâchât. Je martelai des poings le Sol nu et inflexible. En vain. Je sanglotai et me mis à courir, maudissant l'incommensurable stupidité que j'avais eue, après avoir une première fois échappé aux griffes des Morlocks, de me précipiter derechef dans le même piège !

J'avais dû finir par m'époumoner comme un enfant frustré jusqu'à épuiser mes forces. Je m'effondrai sur le sol dans le noir, complètement exténué.

Je crois que je sommeillai quelque temps. Lorsque je repris conscience, rien n'avait changé pour moi. Je me relevai. Ma colère et ma frénésie s'étaient consumées et, bien que je me sentisse aussi désemparé que jamais, je répondis aux besoins humains essentiels de mon corps, au premier chef, la faim et la soif.

Exténué, je regagnai mon puits de lumière. La pression avait continué de monter dans ma vessie. Résigné, je ramassai le seau qui m'avait été fourni, l'emportai à quelque distance dans le noir – pour préserver ma pudeur, car je me savais observé par les Morlocks – et, quand j'eus terminé, je le laissai là, hors de ma vue.

J'examinai les provisions déposées par les Morlocks. Il n'y avait là rien de quoi me réjouir. La nourriture n'avait pas l'air plus appétissante que tantôt, mais j'avais tout aussi faim. Je pris le bol d'eau – il était de la taille d'un bol de soupe – et le portai à mes lèvres. Cette boisson – tiède et insipide comme si tous les éléments minéraux en avaient été extraits par distillation – n'était certes pas agréable, mais le liquide limpide me rafraîchit la bouche. Je le conservai quelques secondes sur ma langue, hésitant devant ce dernier obstacle, puis l'avalai délibérément.

Quelques minutes plus tard, je ne souffrais d'aucun effet indésirable que je pusse détecter ; je repris donc un peu de cette

eau. J'en imbibai le coin de mon mouchoir et m'essuyai le front et les mains.

Je me tournai vers la nourriture et pris l'une des plaquettes verdâtres. J'en mordis le coin : elle se brisait facilement, était verte dans la masse et avait légèrement tendance à s'effriter, comme du cheddar. Mes dents s'enfoncèrent doucement dans cette matière. Quant au goût, si l'on a déjà mangé des légumes verts, des brocolis ou des choux de Bruxelles, par exemple, bouillis jusqu'à l'extrême limite de la désintégration, on en aura quelque idée ; les membres de certains clubs londoniens dont le service de bouche n'est pas le meilleur reconnaîtront ces symptômes ! Je n'en mordis pas moins dans ma plaquette jusqu'à ce qu'elle fût à moitié consommée. Puis je goûtai aux autres : bien qu'elles fussent de couleurs diverses, ni leur texture ni leur goût n'étaient différents.

Quelques bouchées de cette substance suffirent à me rassasier ; je laissai tomber les fragments sur le plateau et le repoussai.

Je m'assis sur le Sol et scrutai l'obscurité. Je fus intensément reconnaissant aux Morlocks de m'avoir fourni cet éclairage. J'imaginai que, si l'on m'avait déposé sur cette surface vide et unie dans une obscurité seulement tempérée par la clarté stellaire en dessous de moi, j'eusse pu devenir complètement fou, tout en sachant très bien que les Morlocks avaient produit ce cercle lumineux pour servir leurs propres desseins avec ce moyen efficace de me maintenir en ce lieu. J'étais totalement à leur merci et prisonnier d'un simple rayon lumineux !

Une grande lassitude m'accabla. Je me refusai à perdre connaissance une fois de plus – à rester sans défense –, mais je ne voyais guère quel intérêt j'eusse eu à demeurer indéfiniment éveillé. Je sortis du cercle lumineux et fis quelques pas dans l'obscurité afin de me sentir quelque peu à l'abri sous le couvert de cette nuit. Je quittai ma veste et la pliai pour m'en faire un oreiller. L'air était assez tiède et le Sol moelleux semblait être chauffé. Je n'aurais donc pas froid.

Ainsi m'endormis-je, mon corps replet allongé sur les étoiles.

8
Un visiteur

Je m'éveillai après un laps de temps que je ne pus mesurer. Je levai la tête et regardai alentour. J'étais seul dans le noir et rien ne semblait avoir changé. Je tapotai la poche de mon gilet ; les manettes de la Machine transtemporelle y étaient encore en sécurité.

Lorsque j'essayai de bouger, mes jambes et mon dos courbaturés s'irradièrent de douleurs lancinantes. Je me redressai sur mon séant puis me relevai avec l'impression de sentir chaque année de mon âge ; je remerciai le ciel de ne pas avoir été forcé de passer brutalement à l'action pour repousser une tribu de Morlocks en maraude ! J'exécutai quelques mouvements saccadés pour me dérouiller les muscles, puis je ramassai ma veste, la défroissai et l'endossai.

J'entrai dans le cercle lumineux.

Je constatai que les plateaux, avec les cartons de nourriture et le seau d'aisances, avaient été renouvelés. Donc, ils me surveillaient ! Certes, je m'en étais douté. Je retirai le couvercle des cartons et n'y trouvai que les mêmes déprimantes plaquettes de pitance anonyme. Je pris en guise de petit déjeuner de l'eau et un peu de la substance verdâtre. Ma peur avait disparu, remplacée par un ennui paralysant : l'esprit humain peut s'accommoder des changements de situation les plus insolites avec une rapidité déconcertante. Serait-ce là mon destin à partir de maintenant ? L'ennui, une couche sans douceur, de l'eau tiède et un régime à base de plaquettes de chou bouilli ? C'était comme si j'étais retourné à l'école, songeai-je avec tristesse.

— *Pau*.

Cette simple syllabe, doucement prononcée, résonna à mes oreilles comme un coup de feu au milieu de tout ce silence.

En hurlant, je sautai sur mes pieds et brandis mes plaquettes de nourriture. Geste absurde, peut-être, mais je n'avais pas d'autre

arme. Le son était venu de derrière moi et je fis volte-face dans un crissement de bottes.

Un Morlock était là, immobile, juste en lisière du cercle lumineux, à demi éclairé. Il se tenait droit – il n'avait pas l'attitude de singe accroupi des créatures que j'avais jusque-là rencontrées – et portait des lunettes enveloppantes comme un bouclier de verre bleu qui revêtait ses yeux volumineux d'un écran opaque.

— *Tik… pau*, énonça cette apparition dans un bizarre gargouillis.

Je reculai en trébuchant bruyamment sur un des plateaux. Je levai les poings.

— Ne m'approchez pas !

Le Morlock avança d'un pas et se rapprocha du faisceau lumineux ; malgré ses lunettes, il eut un léger mouvement de recul devant l'éblouissante clarté. C'était un spécimen de la nouvelle race – apparemment plus évoluée – de Morlocks, l'un de ceux, compris-je, qui m'avaient assommé ; il semblait nu, mais le pâle pelage qui lui revêtait le dos et la tête était tondu – délibérément – dans un style plutôt sévère, et taillé au carré au niveau du sternum et des épaules, ce qui donnait l'impression d'une sorte d'uniforme. Il avait un visage étroit, dépourvu de menton, comme celui d'un enfant disgracieux.

Un écho fantomatique de la douce sensation éprouvée en fracassant le crâne d'un Morlock sous ma matraque me revint en mémoire. J'envisageai de me jeter sur cet individu et de le précipiter à terre. Mais en quoi cela m'avancerait-il ? Il y avait sans aucun doute d'innombrables êtres comme lui tapis dans le noir, là derrière. Je n'avais pas d'armes, pas même mon tisonnier, et je me rappelai comment le cousin de ce gaillard avait levé contre moi son bizarre pistolet et m'avait terrassé sans effort aucun.

Je décidai d'attendre le moment propice.

Et, de surcroît – cela peut sembler étrange ! –, je m'aperçus que ma colère se dissipait pour se changer en une sorte d'incompréhensible ironie. Ce Morlock, malgré la pâleur habituelle de sa peau de cloporte, était assurément comique : qu'on imagine un orang-outang, le poil tondu ras et teint en un blanc jaunâtre blafard, qu'on eût encouragé à se tenir debout et à porter une paire de lunettes criardes, et l'on aura une idée de l'effet qu'il produisait.

— *Tik… pau,* répéta-t-il.

Je fis un pas vers lui.

— Que me dis-tu là, brute ?

Il tressaillit – j'imaginai qu'il réagissait au ton de ma voix plutôt qu'à mes paroles – puis montra, l'une après l'autre, les plaquettes de nourriture dans mes mains.

— *Tik, dit-il. Pau.*

Je compris.

— Juste ciel ! dis-je. Tu essaies de me parler, n'est-ce pas ?

Et de lui montrer mes plaquettes, l'une après l'autre.

— *Tik. Pau.* Un. Deux. Parlez-vous anglais ? *Un. Deux…*

Le Morlock pencha la tête sur le côté, comme les chiens le font parfois, puis dit, presque aussi distinctement que moi :

— *Un. Deux.*

— Exactement ! Et ça continue : *un, deux, trois, quatre…*

Le Morlock avança d'un grand pas dans mon cercle lumineux, mais je remarquai qu'il restait hors de portée de mon bras. Il montra du doigt mon bol d'eau.

— *Agua.*

Agua ? Cela me rappelait du latin, même si les langues classiques n'avaient jamais été mon point fort.

— Eau, répondis-je.

Une fois de plus, le Morlock écouta en silence, la tête inclinée.

Et nous poursuivîmes ainsi. Le Morlock montrait du doigt des objets ordinaires – des pièces de mon costume ou des parties du corps comme la tête ou un membre – et me présentait un mot de son cru. Certaines de ses propositions étaient franchement impossibles à identifier, d'autres ressemblaient à de l'allemand ou à du vieil anglais. Je lui indiquais alors le vocable moderne. Une ou deux fois j'essayai de l'entraîner dans une conversation plus longue – car je voyais mal comment nous pourrions aller très loin avec ce simple glossaire de substantifs –, mais il restait immobile, attendant que je me tusse, puis reprenait son patient jeu de correspondances. J'essayai sur lui un peu de ce qui me restait de la langue de Weena, cet idiome mélodique et simplifié fondé sur des phrases de deux mots ; mais, une fois de plus, le Morlock attendit patiemment que j'abandonnasse.

Ce jeu continua pendant plusieurs heures. Finalement, sans cérémonie, le Morlock prit congé de moi : il s'éloigna dans l'obscurité et je ne le suivis pas (*pas encore !* me dis-je de nouveau).

Je mangeai et dormis puis, lorsque je me réveillai, il revint et nous reprîmes nos leçons.

Tandis qu'il arpentait ma Cage de Lumière, montrant les objets et les nommant, le Morlock évoluait avec des mouvements passablement fluides et gracieux et son corps semblait expressif ; mais je finis par me rendre compte à quel point on se fie, dans la vie quotidienne, à l'interprétation des mouvements de ses semblables. Je ne pouvais absolument pas *décoder* ainsi ce Morlock. Il m'était impossible de deviner ce qu'il pensait ou ressentait – avait-il peur de moi ? s'ennuyait-il ? – et je me sentis, du coup, grandement désavantagé.

À la fin de notre deuxième séance d'apprentissage, le Morlock se recula et dit :

— Cela devrait suffire. Me comprenez-vous ?

Je le regardai, ébahi, stupéfié par cette soudaine aisance dans ma propre langue ! Sa prononciation était approximative – le langage fluide des Morlocks n'est apparemment pas conçu pour les rudes consonnes et les coups de glotte de l'anglais – mais les mots étaient tout à fait compréhensibles.

Comme je ne répondais pas, il répéta :

— Me comprenez-vous ?

— Je…, oui. Je veux dire : oui, je vous comprends ! Mais comment avez-vous fait ? Comment avez-vous pu apprendre ma langue… à partir d'un si petit nombre de mots ?

Car j'estimais que nous avions couvert à peine cinq cents mots, dont la plupart étaient des noms concrets et des verbes simples.

— J'ai accès aux archives de toutes les langues anciennes de l'Humanité – telles qu'elles ont été reconstituées –, du nostratique au groupe indo-européen et à ses prototypes. Il suffit d'un nombre réduit de mots clés pour retrouver la variante appropriée. Vous devez m'informer chaque fois que je dis quelque chose d'inintelligible.

Prudemment, j'avançai d'un pas.

— Anciennes ? Et comment pouvez-vous savoir que j'appartiens à cette Antiquité ?

D'énormes paupières balayèrent les yeux sous la courbure des lunettes.

— Votre apparence physique est archaïque. Et le contenu de votre estomac, d'après l'analyse.

Il frissonna pour de bon, songeant manifestement aux restes du petit déjeuner de M^me^ Watchets. J'étais stupéfait : j'avais affaire à un Morlock délicat !

— Vous n'êtes pas de ce temps, poursuivit-il. Nous ne comprenons pas encore comment vous êtes arrivé sur Terre. Mais je ne doute pas que nous allons le savoir.

— Et en attendant, dis-je avec une certaine énergie, vous me gardez dans cette…, cette *Cage de Lumière*. Comme si j'étais une bête et non un homme ! Vous me donnez un plancher pour dormir et un seau pour mes besoins…

Le Morlock ne dit rien : il m'observait, impassible.

La frustration et la gêne qui m'assaillaient depuis mon arrivée en ce lieu débordèrent, à présent qu'elles pouvaient s'exprimer, et je décidai que l'échange de politesses avait assez duré.

— Maintenant que nous pouvons nous parler, dis-je, vous allez me dire en quel point de la Terre je suis. Et où vous avez caché mon véhicule. Comprenez-vous cela, l'ami, ou faut-il que je vous le *traduise ?*

Et j'allongeai le bras vers lui avec l'intention de saisir les touffes de poils sur sa poitrine.

Lorsque je fus arrivé à moins de deux pas de lui, il leva la main. Ce fut tout. Je me souviens d'un étrange éclair vert – je ne vis jamais l'instrument qu'il avait dû tenir tout le temps qu'il était resté près de moi – puis je tombai sur le Sol, parfaitement inconscient.

9
Révélations et remontrances

Je revins à moi, étendu encore une fois sur le Sol, en plein sous cette diabolique lumière verticale.

Je me hissai sur les coudes et frottai mes yeux éblouis. Mon ami morlock était encore là, immobile, juste à l'extérieur du cercle lumineux. Je me relevai sans joie aucune, ayant compris que ces Néo-Morlocks allaient me donner du fil à retordre.

Le Morlock s'avança dans la lumière ; ses grosses lunettes bleues lançaient des éclairs. Il s'adressa à moi comme si rien n'avait interrompu notre dialogue.

— Je m'appelle Nebogipfel, dit-il en reprenant avec ce nom la diction informe coutumière aux Morlocks.

— *Nebogipfel. Très bien.*

À mon tour, je lui dis mon nom ; au bout de quelques minutes, il était capable de le répéter clairement et distinctement.

C'était le premier Morlock dont j'eusse appris le nom – le premier qui se distinguât de la masse de ceux que j'avais rencontrés et combattus ; le premier qui fût doté des attributs d'une *personne* distincte.

— Nebogipfel, soit.

Assis en tailleur à côté de mes plateaux, je frottai la trace rouge des ecchymoses que ma toute dernière chute avait infligées à la partie supérieure de mon bras.

— Vous avez été désigné pour être mon gardien dans ce zoo.

— *Zoo.*

Il trébucha sur ce mot puis dit :

— Non. Je n'ai pas été *désigné*. J'étais volontaire pour travailler avec vous.

— Travailler avec moi ?

— Je… nous… voulons comprendre comment vous êtes arrivé ici.

— Tonnerre ! C'est cela que vous voulez ?

Je me relevai et me mis à tourner en rond dans ma Cage de Lumière.

— Et si je vous disais que je suis venu ici à bord d'une machine qui peut transporter un homme dans le temps ? (Je levai les mains.) Et que j'ai moi-même construit pareille machine, avec les mains que voici ? Qu'en dites-vous ?

Il sembla y réfléchir.

— Votre ère, autant qu'on puisse la dater par votre langue et votre apparence physique, est très éloignée de la nôtre. Vous êtes capable de prouesses d'une haute technologie – à preuve votre machine, qu'elle puisse ou non vous transporter dans le temps comme vous le prétendez. Et les vêtements que vous portez, l'état de vos mains et l'usure de vos dents, tout cela indique un stade élevé de civilisation.

— Je suis flatté, dis-je avec une certaine excitation, mais si vous croyez que je suis capable de pareilles choses – que je suis un homme et non un singe –, alors pourquoi suis-je ainsi enfermé dans une cage ?

— Parce que, dit-il d'une voix égale, vous avez déjà essayé de m'attaquer, avec l'intention manifeste de me faire du mal. Et, sur Terre, vous avez grièvement blessé les…

Je sentis ma colère se ranimer. Je marchai sur lui.

— Vos singes étaient en train de tripoter ma machine ! criai-je. Qu'aurais-je dû faire ? J'étais en état de légitime défense. Je…

— *C'étaient des enfants, dit-il.*

Ses paroles transpercèrent ma rage. Je tentai de me raccrocher aux vestiges de ma colère autojustifiée, mais ils étaient déjà loin de moi.

— Qu'avez-vous dit ?

— *Des enfants*. C'étaient des enfants. Depuis l'achèvement de la Sphère, la Terre est devenue une… *nursery,* un lieu où les enfants peuvent errer à leur guise. Votre machine a éveillé leur curiosité. C'est tout… Ils n'auraient pas sciemment fait de mal ni à vous ni à votre machine. Or vous les avez attaqués avec une grande sauvagerie.

Je reculai. Je me rappelai – j'avais à présent tout loisir d'y penser – que les Morlocks qui trépignaient sans succès autour de ma Machine m'avaient semblé plus petits que ceux que j'avais rencontrés lors de mon premier voyage. Et qu'ils n'avaient jamais

tenté de me blesser… à la seule exception de la malheureuse créature que j'avais capturée et qui m'avait alors mordu la main… avant que je lui fendisse le crâne !

— La créature…, celle que j'ai frappée…, a-t-elle survécu ?

— Les blessures physiques étaient réparables. Mais…

— Oui ?

— Les cicatrices intérieures, les cicatrices de l'esprit…, elles, par contre, risquent de ne jamais guérir.

Je baissai la tête. *Était-ce possible ?* Avais-je été aveuglé par ma haine des Morlocks au point de ne pas reconnaître les créatures qui tournaient autour de la Machine pour ce qu'elles étaient : non pas les créatures, féroces comme des rats, du monde de Weena mais d'inoffensifs enfants ?

— Je ne sais pas si vous comprenez de quoi je parle… mais j'ai l'impression d'être emprisonné dans une de ces « images diascopiques »…

— Vous exprimez de la honte, dit Nebogipfel.

De la honte… Jamais je n'aurais pensé que j'entendisse et acceptasse un jour pareille remontrance de la part d'un Morlock ! Je lui jetai un regard de défi.

— Oui. Très bien ! Et, d'après vous, cela m'élève-t-il au-dessus de la bête, ou cela réduit-il ma bestialité ?

Il ne dit rien.

Alors même que j'affrontais cette horreur intime, une phrase de Nebogipfel accaparait un secteur de mon cerveau moins sentimental. « Depuis l'achèvement de la Sphère, la Terre est devenue une nursery…»

— *Quelle Sphère ?*

— Vous avez beaucoup à apprendre de nous.

— Parlez-moi de la Sphère !

— C'est une Sphère autour du Soleil.

Quelle surprenante révélation dans ces quelques mots ! Et pourtant… C'était donc cela ! L'évolution solaire que j'avais observée dans le ciel accélérée par le temps, la Terre privée de la lumière de son étoile…

— Je comprends. J'ai assisté à la construction de la Sphère.

Les yeux du Morlock semblèrent s'écarquiller dans une mimique tout à fait humaine tandis qu'il considérait cette information inattendue.

Et je commençais à comprendre certains autres aspects de ma situation.

— Vous avez dit, hasardai-je, « Sur Terre, vous avez grièvement blessé… » ou quelque chose d'approchant.

Drôle de façon de s'exprimer, songeai-je alors, *si j'étais encore sur Terre*. Je levai la tête et laissai la lumière tomber sur moi.

— Nebogipfel… sous mes pieds… Que voit-on à travers ce Sol transparent ?

— Des étoiles.

— Pas des représentations, pas une sorte de planétarium…

— Des étoiles.

J'opinai du chef.

— Et cette lumière qui vient d'en haut…

— C'est celle du Soleil.

J'aurais dû le savoir. J'étais éclairé par la lumière d'un Soleil au zénith vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; je me tenais sur un Sol *au-dessus* des étoiles…

J'eus l'impression que le monde bougeait autour de moi ; j'avais des vertiges et j'entendais dans mes oreilles comme un lointain tintement. Mes aventures m'avaient, une fois déjà, fait traverser les déserts du temps mais, à présent – grâce à ma capture par ces étonnants Morlocks –, *j'avais été projeté dans l'espace*. Je n'étais plus sur Terre : j'avais été transporté à l'intérieur de la Sphère solaire des Morlocks !

10
Dialogue avec un Morlock

— Vous dites que vous êtes venu jusqu'ici à bord d'une « Machine à voyager dans le temps » ?

J'arpentai mon petit disque de lumière en prisonnier qui ne tient pas en place.

— Ce terme est correct. C'est une machine qui voyage indifféremment dans les deux directions du temps et à toute vitesse relative qu'il plaît à son pilote de déterminer.

— Vous prétendez donc avoir voyagé jusqu'ici, depuis le passé lointain, à bord de cette machine..., la machine qu'on a trouvée avec vous sur Terre.

— Précisément.

Il ne répugnait pas au Morlock de rester debout, quasi immobile, pendant de longues heures tandis qu'il procédait à mon interrogatoire. Mais je suis un homme d'une tournure moderne, et nos humeurs ne coïncidaient pas.

— Que le diable vous emporte, l'ami ! Vous avez vous-même remarqué que je suis d'un « modèle archaïque ». Comment pouvez-vous expliquer ma présence ici, en l'an 657 208, si ce n'est par le voyage dans le temps ?

Les énormes cils, épais comme des rideaux, se mirent à battre lentement.

— Il y a un certain nombre d'autres explications, la plupart plus vraisemblables que le voyage dans le temps.

— Par exemple ? le provoquai-je.

— Le reséquençage génétique.

— Génétique ?

Nebogipfel entra dans les détails et je compris *grosso modo* de quoi il s'agissait.

— Vous parlez du mécanisme par lequel s'accomplit l'hérédité..., par lequel des traits se transmettent d'une génération à l'autre ?

— Il n'est pas impossible d'engendrer des simulacres de formes archaïques en développant des mutations subséquentes.

— Vous pensez donc que je ne suis rien d'autre qu'un *simulacre*, reconstitué comme le squelette fossile d'un vulgaire mégathérium exposé dans un musée ? Hein ?

— Il y a des précédents, bien que ce ne soient pas des formes humaines de votre millésime. Oui. C'est possible.

Je me sentis insulté.

— Et dans quel but aurais-je été ainsi fabriqué de bric et de broc ?

Je me remis à arpenter la Cage. L'aspect le plus déconcertant de ce lieu désolé était l'absence de murs et l'impression permanente et instinctive d'être menacé par-derrière. J'eusse préféré être précipité dans quelque cachot de ma propre ère – primitif et sordide, sans doute, mais *fermé*.

— Je ne mordrai pas à pareil appât. Ce ne sont là que billevesées. J'ai conçu et fabriqué une Machine transtemporelle et voyagé jusqu'ici à son bord ; et restons-en là !

— Nous utiliserons votre explication comme hypothèse de travail, dit Nebogipfel. À présent, veuillez me décrire les principes opératoires de votre Machine.

Je continuai de tourner en rond, en proie à un dilemme. Dès que j'avais compris que Nebogipfel était doué de raison et d'intelligence, au contraire des Morlocks que je connaissais déjà, je m'étais attendu à un interrogatoire de cette sorte ; après tout, si un Voyageur transtemporel venant de l'Égypte ancienne s'était présenté dans le Londres du dix-neuvième siècle, je me serais battu pour faire partie de la commission qui l'aurait examiné. Mais devais-je partager le secret de ma Machine – mon seul atout dans ce monde – avec ces Néo-Morlocks ?

Après un court débat intérieur, je compris que je n'avais guère le choix. Il ne faisait pas de doute que ces informations pussent m'être soutirées de force, si tel était le désir des Morlocks. En outre, la construction de ma Machine était intrinsèquement plus simple que celle, disons, d'une horloge de précision. Une civilisation capable d'envelopper le Soleil dans une coquille n'aurait guère de mal à reproduire le travail de mes modestes tours et presses ! Et, si je parlais à Nebogipfel, peut-être pourrais-je lui donner le change tout en cherchant à tirer quelque avantage de ma situation difficile. Je

n'avais toujours aucune idée de l'endroit où la Machine était détenue, encore moins de la manière dont je pourrais la rejoindre et avoir une chance de rentrer chez moi.

En outre – et c'était la stricte vérité –, le souvenir de ma sauvage agression contre les enfants Morlock sur Terre me pesait encore lourdement sur la conscience. Je ne désirais nullement que Nebogipfel me prît – moi ou la phase de l'Humanité dont j'étais forcément le représentant – pour une brute. Aussi, tel un enfant soucieux de faire bonne impression, voulus-je montrer à Nebogipfel à quel point j'étais intelligent et quel expert j'étais en science et en mécanique, bref, à quelle hauteur les hommes de mon type s'étaient élevés au-dessus du singe.

Il n'empêche que ce fut la première fois où je m'enhardis à exprimer quelques exigences personnelles.

— Très bien, dis-je à Nebogipfel. Mais d'abord…

— *Oui ?*

— Écoutez. Les conditions dans lesquelles vous me détenez sont un peu primitives, n'est-ce pas ? Je ne suis plus très jeune, et je ne peux rester debout toute la journée. Et si j'avais une chaise ? Est-ce là une demande bien déraisonnable ? Et des couvertures sous lesquelles je puisse dormir, si je dois rester ici ?

— *Chaise*.

Il lui avait fallu une seconde pour répondre, comme s'il cherchait ce substantif dans quelque dictionnaire invisible.

J'émis d'autres exigences. Il me fallait, lui dis-je, plus d'eau pure, et quelque chose qui ressemblât à du savon ; et je demandai – m'attendant à un refus – une lame pour me raser la barbe.

Nebogipfel se retira. Lorsqu'il revint, un moment plus tard, il apporta des couvertures et une chaise ; et, après ma période de sommeil suivante, je découvris qu'à mes deux plateaux de provisions s'était ajouté un troisième qui contenait un supplément d'eau.

Les couvertures étaient faites d'une substance moelleuse, trop finement fabriquée pour que je pusse y détecter la moindre trace de tissage. Le siège – une simple chaise à dossier droit – aurait pu, à en juger par son poids, être en bois léger, mais sa surface rouge était lisse, sans solution de continuité, et je ne pus ni en gratter la peinture avec mes ongles ni détecter la moindre trace de chevilles, de clous, de vis ni de moulage ; il semblait avoir été fabriqué d'une

pièce par quelque procédé d'extrusion inconnu. Quant à mon nécessaire de toilette, l'eau supplémentaire n'était pas accompagnée de savon ni ne daignait mousser, mais le liquide avait une certaine onctuosité et je soupçonnai qu'il avait été additionné d'un détergent quelconque. L'eau était livrée chaude et – petit miracle ! – elle le restait tout le temps qu'elle séjournait dans le bol.

On ne m'apporta cependant aucune lame. Je n'en fus pas surpris.

Lorsque Nebogipfel me laissa seul une fois de plus, je me déshabillai par étapes et me lavai de la transpiration accumulée en plusieurs jours tout comme des traces tenaces du sang morlock ; j'en profitai également pour rincer soigneusement ma chemise et mes sous-vêtements.

Mon existence dans la Cage de Lumière prit donc une tournure un peu plus civilisée. Si l'on imagine le contenu d'une chambre d'hôtel minable jeté au milieu de la piste d'une immense salle de bal, on aura une idée de la manière dont je vivais. Lorsque que je rassemblais la chaise, les plateaux et les couvertures, je disposais d'une sorte de nid douillet et me sentais un peu moins à découvert. Je pris l'habitude de placer ma veste-oreiller sous la chaise et, par conséquent, de dormir la tête et les épaules sous la protection de cette minuscule forteresse. Je pouvais, la plupart du temps, oublier le panorama étoilé sous mes pieds – je me disais que ces lumières dans le Sol étaient quelque illusion raffinée –, or il arrivait parfois que mon imagination me fît défaut et que j'eusse l'impression d'être suspendu au-dessus d'un précipice infini avec ce Sol immatériel pour seule protection.

Le tout était bien sûr parfaitement illogique ; mais l'humain que je suis ne peut que céder aux peurs et aux besoins instinctifs de sa nature !

Rien de cela n'échappait à Nebogipfel. Je ne pouvais dire si sa réaction était de la curiosité ou de la confusion, voire quelque chose de plus hautain – de la même manière, peut-être, que j'eusse observé les évolutions acrobatiques d'un oiseau en train d'édifier son nid.

Ainsi s'écoulèrent les quelques jours suivants – cinq ou six, je crois –, tandis que je m'efforçais de décrire à Nebogipfel le fonctionnement de ma Machine transtemporelle tout en cherchant

subtilement à lui soutirer quelques informations sur l'Histoire dans laquelle je m'étais malencontreusement retrouvé.

Je décrivis les recherches en optique physique qui m'avaient conduit à mes intuitions quant à la possibilité du voyage dans le temps.

— On sait de mieux en mieux (du moins *savait*-on, à mon époque) que la propagation de la lumière est dotée de propriétés anormales. La vitesse de la lumière dans le vide est extrêmement élevée – elle parcourt des centaines de milliers de milles à chaque *seconde* – mais elle est finie. Et, plus important encore, ainsi que cela fut très clairement démontré par Michelson et Morley quelques années avant mon départ, cette vitesse est *isotrope*…

J'expliquai soigneusement cette bizarrerie dont l'essentiel est que la lumière, en voyageant dans l'espace, ne se comporte pas comme un objet matériel – à l'instar d'un train express.

Qu'on imagine un rayon lumineux émis par quelque étoile lointaine et qui dépasse la Terre en janvier, par exemple, tandis que notre planète décrit son orbite autour du Soleil. La vitesse de la Terre sur son orbite est d'environ soixante-dix mille milles à l'heure. On pourrait penser – si l'on pouvait mesurer la vitesse de ce rayon passager de lumière stellaire – que le résultat serait réduit de ce soixante-dix mille milles à l'heure.

Inversement, en juillet, la Terre sera de l'autre côté de son orbite : elle se déplacera en sens *inverse* de ce fidèle rayon de lumière étoilée. Si l'on mesurait à nouveau la vitesse du rayon, on s'attendrait que la vitesse relevée fut *augmentée* par la vélocité de la Terre.

Ce serait sans aucun doute le cas si des trains à vapeur arrivaient chez nous en provenance des étoiles. Or Michelson et Morley ont démontré que, dans le cas de la lumière, il n'en est rien. La vitesse de la lumière stellaire mesurée à partir de la Terre – que le rayon se déplace dans la même direction que nous ou vienne à notre rencontre – est *exactement la même !*

Ces observations avaient corrélé le genre de phénomène que j'avais observé sur la plattnérite quelques années plus tôt – bien que je n'eusse pas publié les résultats de mes expériences –, et j'avais formulé une hypothèse.

— Il n'est besoin que de relâcher la bride de l'imagination – en particulier quant aux Dimensions – pour voir ce que pourraient être les éléments d'une explication. Comment mesurons-nous la vitesse, après tout ? Uniquement avec des dispositifs qui enregistrent des intervalles dans des Dimensions différentes : une distance parcourue dans l'Espace, évaluée avec une simple mesure de longueur, et un intervalle dans le Temps, qui peut être relevé par une horloge.

« Si nous prenons donc au sérieux les preuves expérimentales de Michelson et Morley, alors il nous faut considérer la vitesse de la lumière comme une quantité fixe, *et les Dimensions comme des variables*. L'Univers s'ajuste lui-même afin de rendre constantes nos mesures de la vitesse luminique.

« Je compris qu'on pourrait exprimer cela, géométriquement, comme une *torsion* des Dimensions.

Je tendis la main, avec deux doigts maintenus à angle droit du pouce.

— Si nous sommes dans le cadre des Quatre Dimensions, imaginons alors d'imprimer une rotation à l'ensemble, comme ceci – je fis tourner mon poignet –, si bien que la Longueur vienne reposer là où était la Largeur, et la Largeur là où était la Hauteur, et, suprêmement important, *que la Durée et une Dimension de l'Espace soient interverties*. Me suivez-vous ? On n'aurait évidemment pas besoin d'une transposition complète, juste d'un certain emmêlement de l'une et de l'autre pour expliquer la compensation Morley-Michelson.

« J'ai gardé pour moi ces spéculations. Je ne suis pas très connu comme théoricien. En outre, je n'étais pas disposé à publier en l'absence de vérifications expérimentales. Mais il y a – il y avait – d'autres chercheurs spéculant dans la même direction – au moins Fitzgerald à Dublin, Lorenz à Leyde et Henri Poincaré en France – et il est très probable que sera sous peu exposée une théorie plus complète, qui concernera la relativité des cadres référentiels…

« Voilà donc, conclus-je, le principe essentiel de ma Machine transtemporelle. La Machine tord sur lui-même l'Espace-Temps, changeant ainsi le Temps en une Dimension spatiale… et c'est ainsi que se déplacer dans le passé ou l'avenir est aussi facile que d'aller à bicyclette !

Je me laissai aller contre le dossier de ma chaise ; vu les circonstances inconfortables de cet exposé, me dis-je, je m'en étais remarquablement bien tiré.

Mais mon Morlock n'était pas bon public. Il restait là, debout, à me fixer derrière ses grosses lunettes bleues. Puis il finit par dire :

— Oui. Mais *comment*, exactement ?

11
Hors de la Cage

Cette question m'irrita intensément !

Je me levai et me mis à arpenter ma Cage. Je m'approchai de Nebogipfel mais réussis à résister à l'envie de me laisser aller à des gestes simiesques menaçants. Je refusai carrément de répondre à toute nouvelle question jusqu'à ce qu'il me donnât quelques aperçus de son monde sphérique.

— Écoutez, lui dis-je, ne croyez-vous pas que vous êtes un peu injuste ? Après tout, j'ai parcouru six cent mille ans pour voir un peu de votre monde. Et jusqu'ici je n'ai eu droit qu'à une colline obscurcie à Richmond et – désignant de la main les ténèbres qui m'entouraient – à *ça*, et à vos interminables questions !

« Considérez la situation comme ceci, Nebogipfel. Je sais que vous allez vouloir que je vous présente un rapport complet sur mon voyage dans le temps et vous dise ce que j'ai vu de l'Histoire qui se déroula jusqu'à votre présent. Comment puis-je raconter pareil récit si je ne puis aucunement en appréhender la conclusion, sans parler de celle de cette autre Histoire dont j'ai été témoin ?

J'en restai là, espérant avoir été suffisamment convaincant.

Il porta la main à son visage ; de ses doigts grêles et blafards il replaça ses lunettes comme un gentleman rajustant son pince-nez.

— Je vais consulter à ce sujet, finit-il par dire. Nous en reparlerons.

Et il partit. Je le regardai s'éloigner ; il traversait à pas de velours le Sol mou et étoilé sur les plantes de ses pieds nus.

Après que j'eus dormi une fois de plus, Nebogipfel revint. Il leva la main et me fit signe d'approcher ; le geste était raide, peu naturel, comme s'il venait de l'apprendre.

— Venez avec moi, dit-il.

Saisi d'une joie soudaine – teintée d'une peur non négligeable – je ramassai d'un geste brusque ma veste posée sur le Sol.

J'accompagnai Nebogipfel dans l'obscurité qui m'encerclait depuis tant de jours. Mon faisceau de soleil recula derrière moi. Je me retournai vers l'espace exigu qui avait été mon abri inhospitalier, ses plateaux épars, ses couvertures en tas et ma chaise – peut-être la seule chaise au monde ! Je ne dirai pas que je le vis disparaître avec la moindre nostalgie, car j'avais été malheureux et angoissé tout le temps de mon séjour en cette Cage de Lumière, mais je me demandai tout de même si je le reverrais un jour.

Sous nos pieds flottaient les étoiles immuables comme un million de lampions chinois portés par un fleuve invisible.

Chemin faisant, Nebogipfel me tendit des lunettes bleues enveloppantes, très semblables à celles qu'il portait lui-même. Je les pris, non sans protester :

— Pourquoi en aurais-je besoin ? Je ne suis pas ébloui comme vous…

— Elles ne sont pas faites pour la lumière. Elles sont pour l'obscurité. Mettez-les.

Je portai les lunettes à mon visage. La monture était formée de deux cercles d'une substance élastique qui prenaient en sandwich le verre bleu de la partie optique ; lorsque j'appliquai les lunettes contre mes yeux, les cercles s'adaptèrent facilement à ma tête, qu'ils enserrèrent avec douceur.

Je tournai la tête. Je ne voyais pas de bleu, malgré la teinte des lunettes. Le faisceau de rayons solaires n'avait en rien perdu de sa brillance et l'image de Nebogipfel était aussi claire qu'auparavant.

— On dirait que cela ne fonctionne pas, dis-je.

Pour toute réponse, Nebogipfel inclina la tête vers le bas. Je l'imitai… et n'osai plus avancer. Car, sous mes pieds et à travers le Sol moelleux, les étoiles resplendissaient. Leur éclat n'était plus masqué par le chatoiement du Sol ni par l'adaptation imparfaite de mes yeux à l'obscurité ; c'était comme si j'étais en équilibre au-dessus de quelque nuit étoilée dans les montagnes du pays de Galles ou d'Écosse ! Je fus brusquement saisi d'un intense vertige, ainsi qu'on peut se l'imaginer.

Je détectai à présent une pointe d'impatience chez Nebogipfel, qui semblait pressé d'avancer. Nous continuâmes en silence.

Au bout de ce qui me sembla être quelques pas, Nebogipfel ralentit et je m'aperçus alors, grâce à mes lunettes, qu'un mur se dressait à quelques pieds de nous. Je tendis la main et en touchai la surface d'un noir fuligineux ; elle n'avait que la texture tiède et molle du Sol. Je me demandai si nous avions d'une manière ou d'une autre marché sur quelque trottoir mobile qui avait accéléré notre avance, mais Nebogipfel ne fit aucun commentaire.

— Dites-moi ce qu'est ce lieu avant que nous le quittions, demandai-je.

La tête à la chevelure filasse se tourna vers moi.

— Une enceinte vide.

— De quel diamètre ?

— Environ deux mille milles.

J'essayai de dissimuler mon étonnement. *Deux mille milles* ? Avais-je été seul dans une cellule de prison suffisamment vaste pour contenir un océan ?

— Vous avez beaucoup de place, ici, dis-je d'une voix égale.

— La Sphère est *vaste*. Si vous n'êtes habitué qu'à des distances planétaires, il se peut que vous ayez du mal à apprécier son volume. Cette Sphère remplit l'orbite de la planète originelle que vous appeliez Vénus. Sa superficie correspond à celle de quelque trois cents millions de Terres…

— *Trois cents millions ?*

Le Morlock ne répondit à ma stupéfaction que par un regard vide et un surcroît de subtile impatience. J'avais beau le comprendre, je lui en voulais – tout en étant quelque peu gêné. Pour le Morlock, j'étais comme un irritant indigène du Congo qui vient d'arriver à Londres et qui est obligé de demander la destination et la provenance des articles les plus simples, comme une fourchette ou un pantalon !

La Sphère était pour moi une stupéfiante construction, mais les Pyramides auraient pu produire une impression comparable chez un Néandertalien. Pour ce suffisant Morlock, la Sphère autour du Soleil faisait partie du mobilier historique du monde, aussi peu digne d'intérêt qu'un paysage assagi par mille ans d'agriculture.

Une porte s'ouvrit devant nous – elle ne se déplia pas, voyez-vous, mais sembla plutôt s'élargir à partir d'une fente dans la paroi, comme le diaphragme d'un objectif photographique –, et nous en franchîmes le seuil.

J’en eus le souffle coupé et faillis tomber à la renverse. Nebogipfel m’observa avec son calme analytique coutumier.

Depuis une salle de la taille d’une planète – une salle tapissée d’étoiles –, un million de visages morlock pivotèrent vers moi.

12
Les Morlocks de la Sphère

Qu'on s'imagine ce lieu : une *salle* unique, immense, avec un tapis d'étoiles et un plafond complexe, artificiel, le tout s'étendant à l'infini sans aucun mur. Y régnaient le noir et l'argent, à l'exclusion de toute autre couleur. Le Sol était divisé par des séparations à hauteur de poitrine ; l'espace n'était pas compartimenté : il n'y avait nulle part de lieux clos, rien qui ressemblât à nos bureaux ni à nos maisons.

Et il y avait ces Morlocks blêmes, éparpillés sur toute la surface du Sol transparent ; leurs visages étaient des flocons de neige gris saupoudrés sur le tapis étoilé. L'endroit était rempli de leurs voix : leur babillage fluide et permanent déferlait sur moi, océanique, éloigné des sons émis par le palais humain et tout aussi éloigné de la voix sèche que Nebogipfel s'était accoutumé à utiliser en ma compagnie.

Il y avait une ligne à l'infini, absolument droite et quelque peu estompée par la brume et la poussière, où le Toit rencontrait le Sol. Et cette ligne ne montrait aucune trace de l'effet de courbure que l'on voit parfois lorsqu'on examine un océan. Ce n'est pas facile à décrire – il semble que pareilles choses passent la portée de l'intuition tant qu'on n'en a pas eu soi-même l'expérience –, mais, à ce moment précis *Je compris que je n'étais pas à la surface de quelque planète que ce fût*. Il n'y avait pas d'horizon reculé derrière lequel des rangées de Morlocks fussent cachées comme des vaisseaux s'éloignant sur la mer ; au lieu de quoi je compris que les contours fermes et compacts de la Terre étaient hors de portée. Mon cœur se serra et je fus tout à fait intimidé.

Nebogipfel se rapprocha de moi. Il avait quitté ses lunettes et j'avais l'impression qu'il en était soulagé.

— Venez, dit-il doucement. Avez-vous peur ? C'est ce que vous vouliez voir. Nous allons marcher. Et nous poursuivrons notre conversation.

Non sans hésitation – je dus véritablement me forcer à avancer, à m'éloigner du mur de mon immense cellule pénitentiaire –, je le suivis.

Je fis quelque peu sensation chez les Morlocks. Leurs petits visages m'entouraient de tous côtés, avec leurs yeux énormes et leurs mentons fuyants. Tout en marchant, je gardais mes distances, ressentant à nouveau l'horreur de leur chair froide. Certains essayèrent de me toucher et tendirent leurs longs bras velus. Je sentais quelque peu l'odeur de leurs corps, ce relent douceâtre et musqué que je ne connaissais que trop bien. La plupart marchaient droit comme des hommes, bien que certains préférassent avancer par bonds comme des orangs-outangs en frôlant le Sol de leurs doigts. Beaucoup avaient les cheveux et le poil du dos taillés dans des styles variés, certains d'une façon simple et sévère, comme Nebogipfel, d'autres dans un style plus fluide et plus décoratif. Mais il y en avait un ou deux dont la tignasse était tout aussi follement ébouriffée que celle des Morlocks que j'avais rencontrés dans le monde de Weena, et je crus d'abord que ces individus étaient encore à l'état sauvage, même dans cet espace urbanisé ; mais ils se comportaient aussi normalement que les autres, et j'en déduisis que ces crinières hirsutes n'étaient qu'une forme d'affectation parmi d'autres – de la même manière qu'un homme se laisse parfois pousser la barbe à un degré extravagant.

Je finis par m'apercevoir que je passais ces Morlocks en revue à une vitesse remarquable, beaucoup plus vite que mes pieds me l'eussent permis. Je faillis trébucher sous le coup de cette révélation. Je baissai les yeux sans rien voir qui différenciât la section de Sol transparent sur laquelle je marchais ; mais je compris alors que ce devait être une forme quelconque de trottoir mobile.

Le grouillement blafard des faciès morlock, l'absence de toute couleur, la rectitude de l'horizon, la vitesse surnaturelle à laquelle je traversais ce bizarre paysage – et, pour couronner le tout, l'illusion que je flottais au-dessus d'un abîme sans fond semé d'étoiles – conspiraient à simuler un rêve. C'est alors que quelque Morlock curieux s'approchait trop près, qu'une bouffée de son écœurante odeur me parvenait aux narines et que la réalité reprenait ses droits.

Ce n'était pas un rêve : j'étais perdu, égaré dans cette mer de Morlocks et, une fois de plus, je devais m'efforcer d'avancer sans

relâche, d'éviter de serrer les poings et de les écraser sur les visages curieux qui se pressaient autour de moi.

Je regardai les Morlocks vaquer à leurs mystérieuses occupations. Les uns marchaient, d'autres conversaient, certains mangeaient des rations de la nourriture insipide qui m'avait été servie, sans plus d'inhibition que des chatons. Ce détail, associé au manque absolu d'espaces clos, me fit comprendre que les habitants de la Sphère n'avaient nul besoin de l'intimité au sens où nous l'entendons.

La plupart des Morlocks donnaient l'impression de s'adonner à un travail, bien que sa nature m'échappât totalement. À la surface de certaines de leurs cloisons étaient sertis des panneaux d'un verre bleu et luminescent ; les Morlocks touchaient ces vitres de leurs doigts grêles et vermiformes ou parlaient dedans avec le plus grand sérieux. En réponse, des graphiques, des images et du texte défilaient sur les dalles de verre. En certains endroits, cette remarquable machinerie était poussée à un stade supérieur et je vis des maquettes détaillées, représentant des objets que je ne pouvais identifier, se matérialiser brusquement dans le vide. Sur l'ordre d'un Morlock, ces modèles pivotaient, s'ouvraient pour révéler leur intérieur ou se désintégraient en rangées qui se rapetissaient de cubes flottants de lumière colorée.

Et, comme on l'imagine, toute cette activité baignait en permanence dans la langue fluide et gutturale des Morlocks.

Nous passâmes alors près d'un lieu où une séparation neuve était en train d'émerger du Sol. Elle en sortit complètement terminée et finie comme un objet qui émerge d'une cuve de mercure ; lorsque sa croissance fut terminée, elle était devenue une mince dalle d'environ quatre pieds de haut pourvue de trois des omniprésentes lucarnes bleues. M'accroupissant pour la scruter à travers le Sol transparent, je ne vis rien sous sa surface : pas de caisson ni de machine élévatrice. C'était comme si cette cloison s'était matérialisée à partir du néant.

— D'où vient cet objet ? demandai-je à Nebogipfel.

Il réfléchit un instant – il lui fallait manifestement chercher ses mots – puis dit :

— La Sphère a une *Mémoire*. Elle a des machines qui lui permettent d'emmagasiner cette Mémoire. Et la forme des blocs de données – il voulait dire les séparations – est conservée dans la

Mémoire de la Sphère, pour être extraite à la demande sous cette forme matérielle.

Pour m'amuser, Nebogipfel suscita de nouvelles extrusions : je vis un plateau de nourriture et d'eau monter du Sol sur un pilier, à croire qu'il avait été préparé par quelque invisible maître d'hôtel !

Je fus frappé par ces extrusions issues d'un Sol uniforme et vide. Elles me rappelèrent la théorie platonicienne de la pensée que professaient certains philosophes, à savoir qu'il existe pour chaque objet, dans quelque royaume, une Forme idéale – l'essence d'une Chaise, la Table absolue, et ainsi de suite – et qu'à chaque fois qu'un objet est fabriqué dans notre monde il y a référence à des modèles conservés dans le sur-monde platonicien.

J'étais donc dans un univers platonicien devenu réalité : toute cette gigantesque Sphère qui enveloppait le Soleil baignait dans une Mémoire artificielle, quasi divine, bibliothèque dont je parcourais les salles alors même que nous parlions. Au sein de cette Mémoire était conservé l'Idéal de tous les objets que le cœur pût désirer ou, du moins, que pût désirer le cœur d'un Morlock.

Combien ce serait pratique de pouvoir fabriquer et dissoudre outils et mobilier à volonté ! Je me rendis compte que ma grande maison de Richmond, pleine de courants d'air, pourrait être réduite à une seule Chambre. Le matin, je pourrais ordonner au mobilier de la chambre à coucher de disparaître dans le tapis d'où il était sorti, pour être remplacé par l'équipement de la salle de bains et, ensuite, par la table de la cuisine. Comme par magie, je pourrais faire couler des murs et du plafond les divers appareils de mon laboratoire jusqu'à ce que je fusse prêt au travail. Et pour finir, le soir, je pourrais convoquer la table du dîner confortablement entourée de la cheminée et du papier peint ; et – qui sait ? – la table pourrait être fabriquée toute garnie de victuailles !

Les professions de maçon, de plombier, de menuisier et autres disparaîtraient toutes du jour au lendemain. Le maître de céans – le propriétaire de pareille Chambre intelligente – n'aurait besoin de s'assurer d'autres services que ceux d'une femme de ménage à domicile (bien que la Chambre pût peut-être remplir aussi ces fonctions !), et peut-être y aurait-il, à l'occasion, des mises à jour de la mémoire mécanique de la Chambre pour tenir compte des toutes dernières modes…

Ainsi délirait mon imagination féconde, absolument incontrôlée…

Je ne tardai pas à être fatigué. Nebogipfel m'emmena dans un espace dégagé – bien qu'il y eût des Morlocks au loin, tout autour de moi – et tapa légèrement du pied sur le Sol. Une manière d'abri apparut par extrusion ; d'environ quatre pieds de haut, ce n'était guère plus qu'un toit posé sur quatre piliers ventrus : une sorte de table massive, peut-être. De l'intérieur de la table apparurent une pile de couvertures et un porte-rations. J'entrai dans cette cabane, plein de reconnaissance – c'était le premier lieu fermé qu'on m'octroyât depuis mon arrivée dans la Sphère – et je sus gré à Nebogipfel de me l'avoir fourni. Je déjeunai d'eau et d'un peu de la substance caséeuse verdâtre puis retirai mes lunettes. Je fus plongé dans l'obscurité sans limites du monde morlock et pus dormir, la tête reposant sur une couverture roulée.

J'habitai cet insolite petit abri pendant les quelques jours qui suivirent, tandis que je continuais de parcourir la ville-chambre des Morlocks en compagnie de Nebogipfel. Chaque fois que je me levais, Nebogipfel faisait réabsorber l'abri par le Sol, et il le faisait à nouveau apparaître quel que fut l'endroit où nous nous arrêtions, si bien que nous n'avions pas de bagages à transporter. J'ai déjà noté que les Morlocks ne dorment pas et je crois que mes évolutions dans la cabane furent pour les natifs de la Sphère la source d'une fascination considérable – tout comme celles d'un orang-outang attirent l'attention de l'homme civilisé, j'imagine – et ils se seraient bousculés autour de moi tandis que je tentais de m'endormir, auraient pressé leurs petites têtes dans l'embrasure et auraient rendu tout repos impossible, si Nebogipfel n'était pas resté auprès de moi pour décourager pareille curiosité.

13
Comment vivaient les Morlocks

Tout au long des jours pendant lesquels Nebogipfel me fit visiter le monde des Morlocks, nous ne rencontrâmes pas une seule fois un mur, une porte ni aucune autre barrière substantielle. Autant que je pusse m'en rendre compte, nous évoluions en permanence à l'intérieur d'une seule et même chambre, mais c'était une chambre de dimensions phénoménales. Et qui était, en général, isomorphe, car partout je retrouvais ce même tapis de Morlocks vaquant à leurs obscures occupations. La simple existence physique d'un tel système avait déjà de quoi faire réfléchir ; j'envisageai, par exemple, le problème bassement matériel que constituait le maintien d'une atmosphère stable et homogène, à température, pression et hygrométrie constantes, sur pareille superficie. Or Nebogipfel me laissa entendre que ce n'était là qu'une chambre parmi d'autres formant une sorte de mosaïque qui carrelait la Sphère sur toute sa surface.

Je finis par comprendre qu'il n'y avait pas de *villes* sur cette Sphère, au sens moderne du mot. La population morlock était disséminée sur toute la surface de ces immenses chambres, et il n'y avait pas de sites fixes pour quelque activité que ce fût. Si les Morlocks désiraient construire une aire de travail – ou la supprimer dans un but quelconque –, le matériel en question pouvait sortir directement du Sol par extrusion ou y être absorbé. Ainsi y avait-il, plutôt que des villes, des points nodaux de population à haute densité, foyers qui se déplaçaient et migraient si besoin était.

Après une période de sommeil, je m'étais extrait de mon abri et, assis en tailleur sur le Sol, je buvais de l'eau à petites gorgées. Nebogipfel restait debout sans donner de signes de fatigue. C'est alors que je vis s'approcher de nous un couple de Morlocks, dont la vue me fit avaler de travers ; je toussai, et des gouttelettes d'eau tombèrent en pluie sur ma veste et mon pantalon.

Je présumai qu'il s'agissait de Morlocks, bien qu'ils ne ressemblassent à aucun des Morlocks que j'eusse déjà vus : alors que Nebogipfel accusait un peu moins de cinq pieds sous la toise, ceux-là étaient comme des caricatures et atteignaient près de douze pieds ! L'une de ces longilignes créatures remarqua ma présence et s'approcha en sautillant dans un claquement d'attelles métalliques fixées à ses jambes ; elle passait *par-dessus* les séparations comme une gazelle géante.

Le Morlock se pencha pour m'examiner. Ses yeux gris-rouge étaient grands comme des assiettes et je reculai en défaillant devant lui. Son odeur prononcée rappelait les amandes grillées. Il avait les membres longs et fragiles d'aspect ; sa peau semblait être tendue sur ce squelette démesuré : je pus voir, incrusté dans un mollet et très visible à travers la peau mince comme celle d'un tambour, le profil d'un tibia de pas moins de quatre pieds de long. Des attelles d'une sorte de métal mou étaient attachées à ces longs membres, manifestement pour les renforcer et les empêcher de se briser. Cette bête élongée semblait ne pas avoir plus de follicules que le Morlock moyen, si bien que sa pilosité était dispersée sur toute sa grande carcasse, produisant un effet d'une laideur extrême.

Il échangea quelques syllabes fluides avec Nebogipfel puis rejoignit son compagnon et – non sans se retourner plus d'une fois sur moi – poursuivit son chemin.

Stupéfait, je regardai Nebogipfel ; même *lui* semblait une oasis de normalité après cette vision.

— Ce sont des… (un mot liquide que je serais bien en peine de répéter) des hautes latitudes, dit-il en jetant un coup d'œil à nos deux visiteurs. Comme vous le voyez, ils ne sont pas adaptés à cette région équatoriale.

Des attelles sont nécessaires pour les aider à marcher, et…

— Je ne vois rien du tout, coupai-je. Qu'est-ce que les hautes latitudes ont de si différent ?

— La pesanteur, dit-il.

La lumière se fit peu à peu dans mon esprit.

La Sphère des Morlocks était, comme je l'ai déjà noté, une construction titanesque qui remplissait l'orbite jadis occupée par Vénus. Et – Nebogipfel me l'apprenait à l'instant – l'ensemble tournait sur un axe. L'année vénusienne avait jadis deux cent vingt-

cinq jours. À présent – disait Nebogipfel –, la grande Sphère tournait en sept jours et treize heures seulement !

— Cette rotation…, commença-t-il.

— … Induit donc des effets centrifuges qui simulent la pesanteur terrestre à l'équateur. Oui, je comprends.

La rotation de la Sphère nous maintenait tous collés à ce Sol. Mais, loin de l'équateur, le cercle décrit par un point de la Sphère autour de l'axe était plus petit et la pesanteur résultante en était diminuée : elle s'amenuisait jusqu'à devenir nulle aux pôles. Et sur ces prodigieux vastes continents de faible pesanteur vivaient des animaux remarquables, à l'image de ces deux Morlocks sautillants, qui s'étaient adaptés à leur environnement.

Je me frappai le front du dos de la main.

— Parfois, je pense je suis le plus grand niais qui ait jamais vécu ! m'exclamai-je sous les yeux d'un Nebogipfel intrigué.

Car je n'avais pas songé à m'inquiéter de l'origine de mon « poids », ici, sur la Sphère. Quelle sorte de savant étais-je pour ne pas avoir contesté – ni même avoir correctement observé – ladite « pesanteur » qui, en l'absence de rien d'aussi opportun qu'une *planète*, appliquait mon corps à la surface de cette Sphère ? Je me demandai combien d'autres prodiges m'avaient échappé, uniquement parce qu'il ne m'était pas venu à l'idée de poser des questions à leur sujet, alors que pour Nebogipfel ils faisaient tout simplement partie du monde et n'étaient pas plus insolites qu'un coucher de soleil ou l'aile d'un papillon.

Je soutirai à Nebogipfel des informations sur la vie des Morlocks. Ce fut difficile, car c'est à peine si je savais ne fut-ce que comment formuler mes questions. Cela peut sembler bizarre, mais comment aurais-je dû poser des questions, par exemple, sur le mécanisme qui étayait ce Sol transformateur ? Il était douteux que ma langue contînt les concepts nécessaires ne fut-ce que pour cerner la question, tout comme il manquerait à un Néandertalien les outils linguistiques pour se renseigner sur le fonctionnement d'une horloge. Quant aux arrangements, sociaux et autres, qui, sans qu'on les remarquât, gouvernaient l'existence de millions de Morlocks dans cette immense chambre, je continuais à les ignorer tout comme un indigène fraîchement arrivé à Londres d'Afrique centrale eût ignoré les mouvements sociaux, les fils du téléphone et

du télégraphe, le service des Messageries, et cetera. Même leur système d'égouts demeurait un mystère pour moi !

Je demandai à Nebogipfel comment les Morlocks se gouvernaient entre eux.

Il m'expliqua – d'un ton quelque peu condescendant, à ce qu'il me sembla – que la Sphère était un lieu assez vaste pour loger plusieurs « nations » de Morlocks. Ces « nations » se distinguaient principalement par le mode de gouvernement qu'elles avaient choisi. Presque toutes avaient mis en place une forme quelconque de processus démocratique. Dans certaines régions, un Parlement représentatif était choisi par un Suffrage Universel, tout à fait à l'image de notre Parlement de Westminster. Ailleurs, le droit de vote était limité à un sous-groupe élitiste composé de ceux censés particulièrement aptes à gouverner, de par leur tempérament et leur formation : je crois que les modèles les plus proches dans notre philosophie sont les républiques antiques ou, peut-être, la forme idéale de République imaginée par Platon ; et j'avoue que cette approche était conforme à mes penchants personnels.

Mais, dans la plupart des régions, les machines de la Sphère avaient rendu possible une forme de suffrage universel *véritable*, où les habitants étaient maintenus en permanence au fait des débats en cours par l'intermédiaire des lucarnes bleues de leurs cloisons, et enregistraient instantanément leurs préférences sur chaque problème par des moyens similaires. Ainsi le processus de gouvernement avançait-il par étapes successives et toutes les décisions importantes étaient-elles soumises au caprice collectif de la populace.

Pareil système ne m'inspirait pas confiance.

— Mais il doit sûrement y avoir dans la masse au moins quelques individus qui ne peuvent recevoir une telle autorité ! Et les fous, et les faibles d'esprit ?

Nebogipfel me toisa avec une certaine raideur.

— Ces sortes de défauts n'existent pas chez nous.

J'eus envie de contredire cet Utopiste – même ici, au cœur de son Utopie !

— Et comment vous en assurez-vous ?

Il ne me répondit pas immédiatement mais poursuivit :

— Chaque membre de notre population adulte est rationnel et capable de prendre des décisions pour le compte des autres ; et on

lui fait confiance. En pareilles circonstances, la forme la plus pure de démocratie est non seulement possible mais souhaitable, car de nombreux esprits s'associent pour produire des décisions supérieures à celles d'un seul.

— Mais alors, rétorquai-je d'un ton méprisant, à quoi servent tous les autres Parlements et Sénats que vous avez décrits ?

— Il n'y a pas unanimité pour dire que les arrangements pratiqués dans cette partie de la Sphère sont parfaits, dit-il. N'est-ce pas là l'essence de la liberté ? Nous ne nous intéressons pas tous au fonctionnement du gouvernement au point de vouloir y participer ; et, pour certains, confier le pouvoir à autrui au moyen de la représentation – voire sans représentation aucune – est préférable. C'est un choix valide.

— Très bien. Mais que se passe-t-il lorsque de tels choix entrent en conflit ?

— *Nous avons de la place*, dit-il sur un ton appuyé. Ne l'oubliez pas ; vous êtes encore prisonnier d'attentes à l'échelle planétaire. Tout dissident est libre de partir et d'établir ailleurs un système concurrent…

Ces « nations » morlock étaient des entités fluides que des individus rejoignaient et quittaient au gré de l'évolution de leurs préférences. Il n'y avait ni territoires ni possessions, ni même de frontières fixes, pour autant que je pusse m'en rendre compte : ces « nations » étaient de simples regroupements commodes, des amas dispersés sur toute la Sphère.

Il n'y avait pas de guerre chez les Morlocks.

Il me fallut quelque temps pour le croire, mais je finis par en être convaincu : il n'y avait pas de *causes* de guerre. Grâce aux mécanismes du Sol, il n'y avait jamais pénurie de provisions, si bien qu'aucune « nation » ne pouvait mettre en avant des projets d'acquisition économique. La Sphère était tellement vaste que le territoire inoccupé disponible était quasiment illimité, si bien que les conflits territoriaux n'avaient pas de sens. Et – point crucial, s'il en fut – l'esprit des Morlocks était libéré du chancre de la *religion*, source de tant d'affrontements au long des siècles.

— Vous n'avez donc pas de Dieu, dis-je à Nebogipfel avec comme un frisson exquis.

Bien que n'ayant pas moi-même de penchant religieux, je m'imaginai en train de choquer les ecclésiastiques de mon époque avec un récit de cette conversation !

— Nous n'avons pas *besoin* d'un Dieu, répliqua Nebogipfel.

Les Morlocks considéraient une tournure d'esprit religieuse – opposée à un état *rationnel* – comme un trait *héréditaire* sans plus de signification intrinsèque que des yeux bleus ou des cheveux bruns.

Plus Nebogipfel développait cette idée, plus je lui trouvais de sens.

Quel concept de la Divinité a survécu à toute l'évolution mentale de l'Humanité ? Pourquoi était-ce précisément la forme qu'il plût à la vanité humaine d'inventer : un Dieu aux pouvoirs immenses et pourtant encore plongé dans les mesquines affaires de l'Homme. Qui pourrait adorer un Dieu glacial, même omnipotent, s'il ne manifestait pas le moindre intérêt aux luttes infiniment triviales des humains ?

On pourrait imaginer que dans tout conflit entre humains *rationnels* et humains *religieux* ce soient les rationnels qui triomphent. Après tout, c'est la rationalité qui a inventé la poudre à canon ! Et pourtant – du moins jusqu'à notre dix-neuvième siècle – c'est la tendance *religieuse* qui a généralement triomphé, et la sélection naturelle a fonctionné, nous donnant une population de moutons portés sur la religion, capables – m'a-t-il parfois semblé – de se laisser séduire par le premier prédicateur à la langue bien pendue.

L'explication de ce paradoxe est que la religion fournit aux hommes un *but* pour lequel se battre. L'homme religieux trempera de son sang un bout quelconque de terre « sacrée », sacrifiant ainsi beaucoup plus que, par exemple, la valeur économique intrinsèque de cette terre.

— Mais nous avons dépassé ce paradoxe, me confia Nebogipfel. Nous avons maîtrisé notre héritage : nous ne sommes plus gouvernés par les diktats du passé, que ce soit dans notre corps ou dans notre esprit…

Toutefois, je ne le suivis pas sur ce terrain passionnant – la question à poser étant manifestement : « En l'absence d'un Dieu, quel est alors le but de notre existence ? » – car j'étais fasciné à la pensée que M. Darwin, avec tous les critiques contemporains qu'il

avait dans l'Église, eût adoré assister à cet ultime triomphe de ses idées sur les Religionistes !

En fait, il se trouva que je ne compris que bien plus tard le vrai but de la civilisation des Morlocks.

Je ne sais pas si le présent compte rendu a bien traduit mon admiration mêlée de terreur, mais j'étais impressionné par tout ce que je voyais de leur monde artificiel. Ces Morlocks avaient effectivement triomphé de leurs faiblesses congénitales ; ils avaient écarté l'héritage de la bête brute – que nous leur avions nous-mêmes légué – et avaient ainsi atteint une stabilité et des capacités inimaginables pour un homme de 1891 : un homme comme moi, qui avais grandi dans un monde quotidiennement déchiré par la guerre, la cupidité et l'incompétence.

Et cette maîtrise de leur propre nature était encore plus frappante par rapport aux *autres* Morlocks – les Morlocks de Weena – qui, manifestement, avaient cédé aux bas instincts de la brute malgré leurs aptitudes techniques et autres.

14
Constructions et divergences

Je m'entretins avec Nebogipfel de la construction de la Sphère.

— J'imagine de grandioses entreprises d'ingénierie qui morcelèrent les planètes géantes Jupiter et Saturne, ensuite…

— Non, dit-il. Il n'y eut pas d'entreprises de cette sorte ; les planètes originelles – la Terre et les planètes supérieures – tournent toujours autour du cœur du Soleil. Il n'y aurait pas eu assez de matériaux dans toutes les planètes réunies ne fut-ce que pour entamer la construction d'une entité comme cette Sphère.

— Alors, comment… ?

Nebogipfel me décrivit comment le Soleil avait été encerclé par une importante flotte de vaisseaux spatiaux, lesquels portaient de gigantesques aimants dont le principe – impliquant des circuits électriques dont la résistance était en quelque sorte réduite *à zéro* – m'échappait totalement. Ces vaisseaux tournèrent autour du Soleil avec une vitesse croissante et une ceinture de magnétisme, large de plusieurs millions de milles, se resserra autour de la taille de l'astre du jour. Puis – comme si cette énorme étoile n'eût été qu'un fruit mou serré dans un poing de fer – de prodigieuses quantités de la matière solaire interne, elle-même magnétisée, furent expulsées de l'équateur et jaillirent des pôles.

De nouvelles flottes de vaisseaux spatiaux manipulèrent alors ce gigantesque nuage de matière éjectée et finirent par le façonner en une coquille protectrice ; cette coquille fut ensuite comprimée avec, une fois de plus, des champs magnétiques directionnels, pour créer les structures solides que je voyais autour de moi.

Le Soleil enfermé brillait encore, car les énormes masses, retranchées de l'étoile, nécessaires à la construction de ce grandiose artefact n'étaient elles-mêmes qu'une fraction invisible de la substance solaire totale : à l'intérieur de la Sphère, le Soleil brillait perpétuellement au-dessus de continents géants, dont chacun eût pu engloutir des millions de Terres mises à plat.

— Une planète comme la Terre, disait Nebogipfel, ne pouvait intercepter qu'une infime portion du rayonnement solaire, tandis que le reste disparaissait en pure perte dans le vide intersidéral. À présent, l'intégralité de l'énergie du Soleil est absorbée par la Sphère qui l'englobe. Et voilà la justification essentielle de la construction de cette Sphère : *nous avons domestiqué une étoile…*

Dans un million d'années, m'assura Nebogipfel, la Sphère aurait capturé suffisamment de matière solaire pour augmenter son épaisseur d'un vingt-cinquième de pouce – pellicule d'une minceur infinie mais qui couvrirait une aire stupéfiante ! La matière solaire, une fois transformée, était utilisée pour continuer la construction de la Sphère tandis qu'une certaine quantité d'énergie solaire était mise à profit pour faire fonctionner l'Intérieur de la Sphère et permettre aux Morlocks de réaliser leurs divers projets.

Non sans émotion, je décrivis ce dont j'avais été témoin au cours de mon voyage dans le futur : l'augmentation d'éclat du Soleil, les éruptions polaires puis la disparition de l'astre dans le noir lorsque la Sphère fut placée autour de lui.

Nebogipfel me considéra avec ce que j'imaginai être de l'envie.

— Donc, dit-il, vous avez effectivement assisté à la construction de la Sphère. Elle a duré dix mille ans…

— Mais pour moi, à bord de ma Machine, ce ne fut que quelques battements de cœur.

— Vous m'avez dit que c'est à présent votre deuxième voyage dans l'avenir. Avez-vous décelé des différences ?

— Oui.

J'affrontai une fois de plus ce troublant mystère.

— Des différences dans le déroulement de l'Histoire. Nebogipfel, la première fois que j'ai voyagé dans l'avenir, *votre Sphère n'avait jamais été construite*.

Je lui exposai brièvement comment j'étais arrivé bien au-delà de la présente année 657 208. Lors de ma première expédition, j'avais observé la colonisation du paysage par une marée de riche verdure, tandis que l'hiver s'abolissait et que l'éclat du Soleil augmentait inexplicablement. Mais – *contrairement* à ma seconde expérience – je ne constatai aucun indice de la régulation de l'inclinaison axiale de la Terre ni n'assistai au moindre ralentissement de sa rotation. Et, différence spectaculaire, sans la construction de la Sphère écran,

la Terre avait conservé sa beauté et n'avait pas été condamnée aux ténèbres stygiennes des Morlocks.

— Ainsi, poursuivis-je, arrivai-je en l'an 802 701 – cent cinquante mille ans dans votre futur à vous –, or je ne puis croire que j'eusse retrouvé le même monde si j'avais poussé aussi loin cette fois-ci !

Je relatai ce que j'avais vu du monde de Weena, avec ses Éloï et ses Morlocks dégénérés. Nebogipfel réfléchit puis dit :

— Il n'y a pas eu pareil état de choses dans l'évolution de l'Humanité, et ce dans toute l'Histoire dont le souvenir a été conservé… *mon* Histoire. Et comme la Sphère, une fois construite, est autoentretenue, il est difficile d'imaginer que pareille descente dans la barbarie soit possible dans notre avenir.

— Vous y êtes. J'ai parcouru deux versions mutuellement exclusives de l'Histoire. L'Histoire peut-elle être remodelée telle l'argile en attente de cuisson ?

— Peut-être, murmura Nebogipfel. Quand vous êtes retourné dans votre propre ère – en 1891, donc –, aviez-vous rapporté la moindre preuve de votre voyage ?

— Pas grand-chose, avouai-je. Mais j'ai quand même rapporté quelques fleurs, de jolies fleurs blanches, des sortes de malvacées, que Weena…, qu'un Éloï avait placées dans ma poche. Mes amis les ont examinées. Ces fleurs appartenaient à un ordre qu'ils ne purent identifier, et je me rappelle les avoir entendus dire que le gynécée…

— Des amis ? dit Nebogipfel d'un ton brusque. Vous avez laissé une relation de votre voyage avant de repartir ?

— Rien d'écrit. Mais j'ai fait devant quelques amis le récit intégral de cette affaire. Autour d'une table, dis-je en souriant. Et, si je connais bien un membre de ce cercle, toute l'histoire a sans aucun doute fini par être publiée sous une forme vulgarisée et spectaculaire, peut-être même présentée comme une fiction…

Nebogipfel se rapprocha de moi.

— Alors voilà, me dit-il de sa voix tranquille, bizarrement mélodramatique, voilà l'explication.

— Quelle explication ?

— Celle de la divergence des Histoires.

Je le regardai en face, horrifié par ce que je commençais à comprendre.

— Vous voulez dire qu'avec mon récit – ma prophétie – *j'ai changé l'Histoire ?*

— Oui. Munie de cet avertissement, l'Humanité a réussi à éviter la décadence et les conflits qui eurent pour résultat le monde cruel et primitif des Éloï et des Morlocks. Au lieu de quoi, nous avons continué de progresser ; au lieu de quoi, nous avons dompté le Soleil.

Je me sentis totalement incapable d'assumer les conséquences de cette hypothèse bien que j'en perçusse instantanément la justesse et la clarté.

— Mais il y a des choses qui n'ont pas changé ! m'écriai-je. Vous autres Morlocks rôdez toujours dans le noir !

— Nous ne sommes pas des Morlocks, dit doucement Nebogipfel. Pas ceux dont vous gardez le souvenir. Et quant à cette obscurité… à quoi nous servirait un flot de lumière ? Nous *choisissons* l'obscurité. Nos yeux sont des instruments de précision, capables de révéler beaucoup de beauté. Sans l'éclat aveuglant du soleil, toute la subtilité du ciel nous est perceptible…

Je ne pouvais me distraire de ma responsabilité en provoquant Nebogipfel et je fus obligé de regarder la vérité en face. Je contemplai mes mains – ces grosses mains meurtries portant les stigmates de décennies de travail.

Mon unique dessein, auquel j'avais consacré les efforts de ces mains, avait été d'explorer le temps ! De déterminer comment les choses évolueraient à l'échelle cosmologique, au-delà des quelques dizaines d'années de mon éphémère existence. Or il semblait que j'eusse accompli beaucoup plus que cela.

Mon invention était bien plus puissante qu'une simple Machine transtemporelle : c'était une Machine à changer l'Histoire, un engin destructeur de mondes !

J'étais l'assassin du futur : j'avais assumé plus de pouvoirs que Dieu Lui-même (s'il faut en croire saint Thomas d'Aquin). En faussant le mécanisme de l'Histoire, j'avais effacé des milliards de vies à naître – des vies qui n'accéderaient jamais à l'existence.

Je pouvais à peine tolérer ne fut-ce que la connaissance de cette présomption de culpabilité. Je m'étais toujours méfié du *pouvoir personnel* – car je n'ai jamais rencontré un homme qui fut assez sage pour qu'on puisse le lui confier –, mais, à présent, j'avais moi-même pris plus de pouvoir qu'aucun homme n'en avait jamais eu !

Je me fis la promesse, si jamais je rentrais en possession de ma Machine transtemporelle, de retourner dans le passé pour procéder à un ajustement final et définitif de l'Histoire et abolir ma propre invention de l'infernal instrument.

… C'est alors que je compris que je ne retrouverais *jamais* Weena. Car non seulement j'avais causé sa mort mais j'avais en somme annulé son existence même !

Dans tout ce tourbillon d'émotions, la douleur de cette petite perte sonna douce et claire comme la note d'un hautbois dans la clameur d'un grand orchestre.

15
Vie et mort chez les Morlocks

Un jour, Nebogipfel me mit en présence de ce qui fut peut-être la chose la plus troublante que j'eusse vue pendant tout le temps que je séjournai dans cette ville ouverte sur l'espace.

Nous nous approchâmes d'une zone d'environ un demi-mille de côté où les séparations semblaient plus basses que d'ordinaire. Lorsque nous fûmes arrivés, je pris conscience d'un bruit de plus en plus fort – un brouhaha de voix liquides – et d'une brutale accentuation de l'*odeur morlock*, de cet effluve caractéristique, douceâtre et écœurant. Nebogipfel me pria de m'arrêter en lisière de cette clairière.

Grâce à mes lunettes, je vis que la surface de cet endroit dégagé était vivante, qu'elle palpitait, animée par les formes miaulantes, rampantes et trébuchantes de petits enfants. Ils étaient des milliers, ces cabriolants bébés morlock, en train de tendre leurs mains et leurs pieds minuscules pour tirer mutuellement sur leurs touffes de poils ébouriffés. Ils pirouettaient comme de jeunes singes et posaient leurs doigts sur des versions enfantines des cloisons informatives que j'ai décrites par ailleurs, quand ils n'enfournaient pas de la nourriture dans leurs bouches sombres : ici et là, des adultes passaient dans la foule, relevant un enfant, séparant les acteurs d'un pugilat miniature ou encore consolant un bébé en pleurs.

Je contemplai cette mer d'enfants, perplexe. Peut-être pareille collection d'enfants humains eût-elle eu du charme – pas pour un célibataire endurci comme moi –, *mais c'étaient des Morlocks*… Il ne faut pas oublier que les Morlocks, même enfants, ne sont pas des entités attirantes pour la sensibilité humaine, avec leur pâleur de lombric, leur peau froide au toucher et cette tignasse inextricable. Qu'on se représente une table immense grouillante de vers blancs et l'on aura quelque idée de ce que je ressentis alors !

— Mais où sont leurs parents ? dis-je en me tournant vers Nebogipfel.

Il hésita, comme s'il cherchait l'expression correcte.

— Ils n'ont pas de parents. Ceci est un *élevage*. Lorsqu'ils seront suffisamment développés, ces enfants seront transférés dans une pouponnière collective, soit sur la Sphère, soit…

Je n'écoutais plus : je toisai Nebogipfel de la tête aux pieds, mais son pelage masquait la forme de son corps.

Avec un frisson d'étonnement, je constatai encore une de ces réalités qui auraient dû me crever les yeux depuis mon arrivée ici mais que j'avais été bien trop intelligent pour déceler : il n'y avait aucune marque de différenciation sexuelle – ni chez Nebogipfel ni chez aucun des Morlocks qu'il m'avait été donné de rencontrer –, pas même chez nos deux visiteurs des hautes latitudes, dont le corps était sporadiquement velu et donc plus facile à observer. Le Morlock moyen était formé comme un enfant, sexuellement indifférencié, avec la même absence d'accentuation sur les hanches ou la poitrine… Je me rendis brutalement compte que je ne savais rien des processus de l'amour et de la conception chez les Morlocks, et que je n'avais pas songé à les mettre en question !

Nebogipfel m'éclaira alors sur l'éducation et l'instruction des jeunes Morlocks.

Les Morlocks commençaient leur existence dans les élevages et pouponnières ; c'est à cette activité que la Terre – douloureux souvenir – était intégralement consacrée. En plus des rudiments d'un comportement civilisé, on y inculquait aux jeunes un talent essentiel : la capacité d'*apprendre*. C'était comme si un écolier du dix-neuvième siècle – au lieu de s'être bourré le crâne avec une somme d'inepties grecques et latines et d'obscurs théorèmes de géométrie – savait se concentrer, se servir des bibliothèques, avait appris les mécanismes de l'assimilation des connaissances et, avant tout, comment *penser*. Après quoi, l'acquisition de tout savoir spécifique dépendait des besoins de la tâche assignée et du zèle de l'individu.

Lorsque Nebogipfel me résuma cela, la simplicité de cette logique me frappa avec une force presque physique. Bien sûr, me dis-je, voilà qui enterre les écoles ! Quel contraste avec le champ de bataille de l'Ignorance et de l'Incompétence que fut une scolarité sur laquelle je ne pleurerai pas !

Je me sentis obligé de demander à Nebogipfel quelle était sa profession.

Il m'expliqua qu'une fois que la date de mon origine avait été fixée il avait par lui-même acquis une sorte d'expertise quant à ma période et à ses mœurs en consultant les archives de son peuple ; et il avait fini par déceler plusieurs différences significatives entre les us et coutumes de nos deux races.

— Nos occupations ne sont pas aussi accaparantes que les vôtres, dit-il. J'ai deux amours – deux vocations…

Ses yeux étaient invisibles, ce qui rendait ses émotions encore plus difficiles à déchiffrer.

— La physique et la formation des jeunes, dit-il.

L'instruction et une formation polyvalente continuaient tout au long de la vie d'un Morlock, et il n'était pas inhabituel qu'un individu poursuivît successivement, voire parallèlement, trois ou quatre « carrières ». Le niveau général de l'intelligence chez les Morlocks était, me sembla-t-il, quelque peu plus élevé que celui de mes contemporains.

Les vocations choisies par Nebogipfel furent pour moi une surprise ; j'eusse cru qu'il avait été obligé de se spécialiser uniquement en sciences physiques, tant était grande sa capacité à suivre mes explications parfois décousues de la théorie de la Machine transtemporelle et de l'évolution historique.

— Dites-moi, dis-je d'un ton badin, lequel de vos talents vous a valu d'être chargé de ma personne ? Votre expertise en physique ou vos aptitudes de nourrice ?

J'imaginai que sa bouche étroite, aux crocs noirs, s'étira en un sourire.

Puis la vérité se fit dans mon esprit et j'éprouvai une cuisante humiliation rien qu'en y pensant. Moi qui suis un homme éminent de mon époque, j'ai été confié aux soins d'un individu plus qualifié pour la surveillance des enfants !

Et pourtant, songeai-je alors, mon comportement maladroit en débarquant en l'an 657 208 était-il autre chose que celui d'un enfant ?

Nebogipfel me conduisit à présent dans un coin de la nursery. Ce lieu particulier était recouvert d'une structure comparable en forme et en dimensions à la verrière d'une petite serre, exécutée dans la même matière pâle et translucide que le Sol – en fait, c'était l'un des

rares endroits de cette chambre à être abrité de quelque manière que ce fût. Nebogipfel me fit entrer dans cette structure. L'abri était dénué de tout mobilier ou appareillage ; hormis une ou deux des cloisons à écrans lumineux que j'avais remarquées ailleurs. Et, au centre de l'enclos, il y avait ce qui ressemblait à un petit paquet – de vêtements, peut-être – en train de s'exhausser du Sol par extrusion.

Je remarquai que les Morlocks présents en ce lieu avaient une tournure plus sérieuse que ceux qui surveillaient les enfants. Par-dessus leur pelage blafard, ils portaient d'amples tabliers – des sortes de gilets aux multiples poches – bourrés d'outils dont la plupart m'étaient incompréhensibles. Certains luisaient faiblement. Les Morlocks de cette toute dernière catégorie avaient un peu l'air d'ingénieurs : bizarre caractéristique au milieu de cette mer de nourrissons, pensai-je. Et, bien qu'ils fussent distraits par ma maladroite présence, les ingénieurs observaient ce petit paquet sur le Sol et promenaient périodiquement des instruments au-dessus de lui.

Mû par la curiosité, je me dirigeai vers cet objet central. Nebogipfel resta en retrait et me laissa avancer seul. La chose n'avait que quelques pouces de long et était encore à demi incrustée dans le verre, comme une sculpture que le ciseau est en passe de dégager d'une surface rocheuse. En fait, elle ressemblait un peu à une statue : il y avait là les prémices bourgeonnantes des bras et ce qui allait peut-être devenir un visage : un disque revêtu de poils et fendu d'une bouche étroite. L'extrusion semblait lente et je me demandai pour quelle raison les dispositifs sous-jacents avaient tant de mal à fabriquer cet artefact particulier. Une exceptionnelle complexité, peut-être ?

Et puis – ce fut un instant qui me hantera tout le temps que je vivrai – cette minuscule bouche s'ouvrit. Les lèvres s'écartèrent avec un léger plop ! et un miaulement, plus doux que celui du plus petit chaton, émergea et flotta dans l'air ; le visage miniature se fripa comme sous l'effet d'une détresse bénigne.

Je reculai en titubant, aussi choqué que si j'avais reçu un coup de poing.

Nebogipfel semblait avoir quelque peu prévu mon désarroi.

— N'oubliez pas que vous êtes en décalage d'un demi-million d'années dans le temps : l'intervalle qui nous sépare est de *dix fois* l'âge de votre espèce…

— Nebogipfel, c'est incroyable ! Est-il possible que vos jeunes – que *vous-même* – soyez produits par extrusion de ce Sol sans plus de majesté qu'un gobelet d'eau ?

Les Morlocks avaient effectivement « maîtrisé leur héritage génétique », car ils avaient aboli les sexes et supprimé la naissance.

— Nebogipfel, protestai-je, c'est…, c'est *inhumain*.

Il pencha la tête ; manifestement, ce mot n'avait pas de sens pour lui.

— Notre politique est d'optimiser le potentiel de la forme humaine… *car nous sommes humains nous aussi*, dit-il d'un ton sévère. Cette forme est dictée par une séquence d'un million de gènes, si bien que le nombre d'individus humains possibles, bien que très grand, est fini. Et tous ces individus sont peut-être… *imaginés* par l'intelligence de la Sphère.

La sépulture, m'informa-t-il, était également du ressort de la Sphère, et les corps abandonnés des défunts passaient dans le Sol sans plus de cérémonie ni de respect, en vue de leur démembrement et de la réutilisation de leurs matériaux.

— La Sphère rassemble les matériaux nécessaires pour donner la vie à l'individu choisi, et…

— « Choisi » ?

Je regardai le Morlock en face ; la colère et la violence que j'avais si longtemps exclues de mes pensées refluèrent dans mon âme.

— Très *rationnel*, n'est-ce pas ? Et qu'as-tu rationalisé d'autre, Morlock ? Et la tendresse ? *Et l'amour ?*

16
Décision et départ

Je sortis en titubant de cette sinistre aire d'enfantement et contemplai à la ronde l'immense chambre et ses rangées de Morlocks patients qui vaquaient à leurs incompréhensibles activités. J'eus ardemment envie de les invectiver, de fracasser à grands cris leur répugnante *perfection* ; mais je savais, même en cette heure sombre, que je ne pouvais me permettre de leur donner encore une fois une piètre opinion de ma conduite.

Je voulais m'enfuir et me réfugier auprès de Nebogipfel. Je me rendis compte qu'il avait envers moi fait preuve d'une certaine bonté, montré une certaine considération – plus, peut-être, que je ne l'eusse mérité, et plus, probablement, que les hommes de mon époque n'en eussent accordé à quelque violent sauvage venu d'il y a cinq cents millions d'années avant le Christ. J'avais cependant l'impression qu'il avait été fasciné et amusé par mes réactions devant le processus d'enfantement. Peut-être avait-il mis en scène cette révélation précisément pour susciter en moi une réaction aussi extrême ! Eh bien, si telle était son intention, Nebogipfel avait réussi. Mais, à présent, mon humiliation et ma colère aveugle étaient telles que je pouvais à peine supporter le spectacle de son faciès élégamment coiffé.

Or je n'avais nulle part où aller ! Je savais que Nebogipfel était mon seul repère dans cet insolite monde des Morlocks, que cela me plût ou non : le seul individu vivant dont je connusse le nom et – d'après ce que savais de la politique morlock – mon seul protecteur.

Peut-être Nebogipfel pressentit-il obscurément le conflit qui me déchirait. En tout cas, il ne m'imposa pas sa compagnie ; au lieu de quoi il me tourna le dos et, une fois de plus, fit se matérialiser du Sol mon modeste abri nocturne. Je me baissai pour y entrer puis allai me recroqueviller dans le coin le plus sombre, comme quelque animal de la forêt qu'on vient d'amener à New York.

Je restai là quelques heures et peut-être dormis-je. Je sentis enfin revenir une certaine énergie mentale ; je pris un peu de nourriture et fis une toilette sommaire.

Je crois qu'avant l'incident du centre d'élevage j'avais fini par être intrigué par les aperçus que j'avais eus du monde des Morlocks. Moi qui me suis toujours cru un Homme Rationnel, j'avais été fasciné de découvrir comment une société d'Êtres Rationnels pouvait imposer de l'ordre partout – comment on pouvait utiliser la Science et l'Ingénierie pour construire un monde meilleur. J'avais été impressionné par la tolérance des Morlocks dans leurs approches diversifiées de la politique et du gouvernement, par exemple. Mais la vision de cet homuncule à demi formé m'avait complètement perturbé. Peut-être ma réaction prouve-t-elle à quel point sont enracinés les valeurs et instincts essentiels de notre espèce.

S'il était vrai que les Néo-Morlocks avaient maîtrisé leur héritage génétique, ce legs empoisonné des océans primitifs, alors, à cet instant précis de tourmente intérieure, je leur enviai leur tranquillité d'esprit.

Je savais à présent qu'il me fallait prendre mes distances par rapport aux Morlocks : il se pouvait qu'on me tolérât, mais il n'y avait pas de place pour moi en ce lieu, pas plus qu'il n'y en aurait pour un gorille dans un hôtel de Mayfair. Je commençai donc à ébaucher de nouvelles résolutions.

J'émergeai de mon abri. Nebogipfel était là, il m'attendait, comme s'il n'avait pas quitté les abords de la cabane. Frôlant un piédestal d'un revers de main, il fit redisparaître l'abri inutile dans le Sol.

— Nebogipfel, dis-je vivement, il doit vous être évident que je suis aussi déplacé ici qu'un animal échappé d'un zoo qui se retrouve dans une ville.

Il ne dit rien ; son regard était impassible.

— À moins que vous n'ayez l'intention de me garder comme prisonnier ou comme spécimen de laboratoire, je ne désire nullement rester ici. J'exige que vous me permettiez d'avoir accès à ma Machine transtemporelle, afin que je puisse retourner dans ma propre époque.

— Vous n'êtes pas *prisonnier*, dit-il. Ce mot n'a pas de traduction dans notre langue. Vous êtes un être pensant et, en tant que tel, vous avez des droits. Les seules contraintes qui pèsent sur votre comportement sont : que vous ne fassiez plus de mal aux autres par vos actions…

— Contrainte que j'accepte, dis-je avec raideur.

— Et que vous ne partiez pas à bord de votre machine.

— Autant dire que je n'ai pas de droits ! répliquai-je d'un ton méprisant. Je suis effectivement prisonnier ici… et prisonnier dans le temps !

— Bien que la théorie du voyage dans le temps soit assez claire et que la structure mécanique de votre véhicule soit manifeste, nous ne comprenons pas encore les principes mis en jeu, dit Nebogipfel.

Je crus que cela signifiait que les Morlocks ne comprenaient pas encore la signification de la plattnérite.

— Mais, poursuivit-il, nous estimons que cette technologie pourrait être d'une grande utilité pour notre espèce.

— Et comment !

J'eus soudain la vision de ces Morlocks, avec leurs appareils magiques et leurs armes stupéfiantes, retournant à bord de Machines transtemporelles modifiées dans le Londres de 1891.

Les Morlocks maintiendraient mon Humanité à l'abri du danger et du besoin. Mais je prévoyais que, dépossédé de son âme et, peut-être, finalement, de ses enfants, l'Homme moderne ne survivrait pas plus que quelques générations !

La pensée de cette horrible perspective fit affluer le sang à mes tempes ; or, dans le même temps, quelque lointain recoin rationnel de mon esprit me signalait certaines difficultés dans sa réalisation. « Réfléchis, me dis-je. Si tous les hommes modernes étaient effectivement détruits de cette manière – mais l'Homme moderne est néanmoins l'ancêtre du Morlock – alors les Morlocks ne pourraient jamais accéder par évolution à l'existence, ni par conséquent s'emparer de ma Machine pour voyager à rebrousse-temps… Paradoxal, n'est-ce pas ? Car on ne peut pas tout avoir. » Il ne faut pas oublier que l'énigme non résolue de mon deuxième passage dans le temps et de la divergence des Histoires que j'avais constatée fermentait encore dans un autre recoin de mon esprit et que je savais au tréfonds de mon âme que ma compréhension de la

philosophie sous-jacente aux voyages transtemporels était encore pour le moins limitée.

Mais je repoussai toutes ces idées lorsque j'affrontai à nouveau Nebogipfel.

— *Jamais*. *Jamais* je ne vous aiderai à acquérir la technique du voyage dans le temps.

Nebogipfel me regarda.

— Alors, à l'intérieur des limites que je vous ai fixées, vous êtes libre de voyager partout dans nos mondes.

— Dans ce cas, je vous demande que vous me conduisiez dans un lieu, où qu'il puisse être dans ce système solaire aménagé, où existent encore des humains comme moi.

Je lançai ce défi en m'attendant à un refus. Or je fus surpris de voir Nebogipfel s'avancer vers moi.

— Pas précisément comme *vous*, dit-il. Mais qu'importe…, venez.

Sur ce, il s'élança une fois de plus dans cette immense plaine habitée. Je détectai comme une menace dans ses derniers propos sans pouvoir comprendre ce qu'il avait voulu dire. De toute façon, je n'avais guère d'autre choix que de le suivre.

Nous atteignîmes un espace dégagé d'environ un quart de mille de diamètre. J'avais depuis longtemps perdu tout sens de l'orientation dans cette immense chambre habitée. Nebogipfel chaussa ses lunettes et je conservai les miennes.

Tout à coup – sans avertissement d'aucune sorte – un faisceau lumineux jaillit en parabole du toit et nous embrocha. Levant les yeux, je perçus une lumière jaune et chaude et vis danser des grains de poussière ; je crus un instant que j'étais revenu dans ma Cage de Lumière.

Nous attendîmes quelques secondes ; je n'avais pas vu Nebogipfel émettre le moindre ordre aux machines invisibles qui gouvernaient ce lieu, mais le Sol sous mes pieds s'agita violemment. Je chancelai, car on eût dit une légère secousse sismique, totalement inattendue ici ; mais j'eus tôt fait de retrouver mon aplomb.

— Qu'était-ce ?

— Peut-être, répondit Nebogipfel, nullement troublé, aurais-je dû vous avertir. Notre montée a commencé.

— Notre « montée » ?

Je constatai alors qu'un disque de verre d'environ un quart de mille de diamètre était en train de s'élever au-dessus du Sol et de nous emporter dans les airs. C'était comme si j'étais au sommet d'une immense colonne qui jaillissait de la plaine. Nous étions déjà à une dizaine de pieds du sol et notre vitesse ascensionnelle semblait s'accélérer ; je sentis comme une légère brise me souffler sur le front.

Je fis quelques pas vers le rebord du disque et regardai s'ouvrir sous moi l'immense et complexe plaine des Morlocks. La chambre s'étendait à perte de vue, absolument plate, également peuplée. Le Sol ressemblait à une carte complexe – celle des constellations, peut-être –, dessinée en fil d'argent sur fond de velours noir et superposée au panorama des étoiles réelles. Un ou deux visages argentés se tournèrent vers nous lorsque nous nous élevâmes, mais la plupart des Morlocks montrèrent une totale indifférence.

— Nebogipfel… Où allons-nous ?

— Dans l'Intérieur, dit-il calmement.

Je pris conscience d'une modification de la lumière. Elle semblait plus forte et plus diffuse : elle n'était plus limitée à un unique faisceau comme on peut en voir du fond d'un puits.

Je tendis le cou. Le disque lumineux au-dessus de moi s'élargissait sous mes yeux, si bien que je pouvais à présent discerner un anneau dans le ciel, autour du disque central du Soleil. Ce ciel était bleu, tavelé de nuages lointains et cotonneux ; mais il avait une texture bizarre, des inégalités de couleur que j'attribuai d'abord aux épaisses lunettes que je portais.

Nebogipfel se détourna de moi. Il tapa du pied sur la base de notre plate-forme, d'où se matérialisa un objet que je ne pus d'abord reconnaître : c'était une vasque peu profonde avec une tige s'élevant de son centre. Ce ne fut que lorsque Nebogipfel le ramassa et le tint au-dessus de sa tête que je le reconnus pour ce qu'il était : une simple ombrelle pour protéger du soleil sa chair étiolée.

Ainsi parés, nous montâmes dans la lumière – le faisceau s'évasa –, et ma tête d'homme du dix-neuvième siècle émergea dans une plaine gazonnée !

17
Dans l'Intérieur

— Bienvenue à l'Intérieur, annonça Nebogipfel, comique avec son ombrelle.

Notre colonne de verre d'un quart de mille de section parcourut absolument sans bruit les quelques derniers yards de sa montée. J'eus l'impression d'être l'assistant que l'illusionniste fait apparaître sur la scène d'un théâtre. Je retirai mes lunettes et me protégeai les yeux de la main.

La plate-forme ralentit jusqu'à l'arrêt complet et son rebord se fondit dans la prairie d'herbe courte et raide qui l'entourait, sans solution de continuité, comme un soubassement en béton qu'on eût édifié là. Mon ombre était une tache noire aux bords tranchés juste sous moi. Il était midi, évidemment ; partout, dans l'Intérieur, il était midi toute la journée et tous les jours ! Le soleil aveuglant me tapait sur la tête et le cou – je présumai que j'allais bientôt être brûlé –, mais le contact exquis de ce rayonnement captif valait bien alors ce désagrément.

Je me retournai pour examiner le paysage.

De l'*herbe* partout ! Une plaine unie qui allait jusqu'à l'horizon – sauf qu'il n'y avait pas d'*horizon* dans ce monde aplati. Je levai les yeux, m'attendant à le voir s'incurver vers le haut : car, après tout, je n'étais plus collé à la surface externe d'une petite boule de roc comme la Terre mais à l'intérieur d'une immense coquille creuse. Or il n'y avait aucun effet optique de la sorte ; je ne vis que de l'herbe, encore de l'herbe et, peut-être, quelques bouquets d'arbres ou d'arbustes dans le lointain. Le ciel était une plaine de nuages de haute altitude, légers et teintés de bleu, qui se fondait avec la terre dans une barre de brume et de poussière.

— J'ai l'impression de me trouver sur une immense table, dis-je à Nebogipfel. Je m'attendais à une gigantesque coupole inversée. Le paradoxe est que je ne puis dire si je suis à l'intérieur d'une Sphère démesurée ou à la surface d'une planète géante !

— Il y a des moyens de s'en rendre compte, répondit Nebogipfel de sous son ombrelle. Regardez en l'air.

Et je renversai la tête en arrière. D'abord, je ne voyais que le ciel et le Soleil – c'eût pu être n'importe quel ciel terrestre. Puis, peu à peu, je commençai à distinguer quelque chose *au-delà* des nuages. C'était cette texture tavelée du ciel que j'avais observée lors de notre montée et que j'avais attribuée à un défaut de mes lunettes. Ces taches évoquaient une aquarelle vue de loin, peinte en bleu, gris et vert mais avec une grande finesse de détails, si bien que les taches les plus vastes n'étaient rien en regard du moindre filament de nuage. On eût plutôt dit une carte, ou plusieurs cartes entassées les unes sur les autres et vues de très loin.

Et ce fut cette analogie qui me conduisit à la vérité.

— *C'est l'autre côté de la Sphère*, derrière le Soleil… Je suppose que les couleurs que je vois sont des océans, des continents, des chaînes de montagnes et des prairies, peut-être des villes !

C'était un spectacle remarquable – comme si les dépouilles rocheuses de milliers de Terres dépecées avaient été suspendues telles des peaux de lapins. Il n'y avait aucune suggestion de courbure, vu les dimensions considérables de la Sphère. J'avais plutôt l'impression d'être pris en sandwich entre cette prairie aplatie et le couvercle du ciel texturé, avec le Soleil suspendu entre les deux comme une lanterne… et les profondeurs de l'espace à un mille ou deux seulement sous mes pieds !

— N'oubliez pas que lorsque vous regardez vers l'autre côté de l'Intérieur votre regard parcourt le diamètre de l'orbite de Vénus, me rappela Nebogipfel. Vue d'une telle distance, la Terre elle-même serait réduite à un simple point lumineux. Ici, bien des entités topographiques sont construites à une échelle bien plus grande que la Terre elle-même.

— Il doit y avoir des océans assez vastes pour engloutir la Terre ! songeai-je tout haut. Je suppose que les forces géologiques dans une structure pareille sont…

— Il n'y a pas de *géologie* ici, coupa Nebogipfel. L'Intérieur et ses paysages sont artificiels. Tout ce que vous voyez a été conçu pour être ainsi et est maintenu dans cet état tout à fait intentionnellement.

Il semblait réfléchir plus qu'à l'ordinaire.

— Cette Histoire, poursuivit-il, diffère sur bien des points de cette autre que vous avez décrite. Mais il y a quelques constantes : ce monde-ci connaît un jour perpétuel, au contraire de mon propre monde nocturne. Nous nous sommes effectivement scindés en espèces opposées, celle de la Lumière et celle des Ténèbres, tout comme dans l'autre Histoire.

Nebogipfel me conduisit alors au bord de notre disque de verre. Il resta sur la plate-forme, l'ombrelle inclinée au-dessus de sa tête tandis que j'avançais audacieusement sur l'herbe environnante. Le sol était dur sous mes pieds, mais j'étais heureux de sentir sous moi une surface différente après des jours de cet autre Sol insipide et flexible. Bien que courte, l'herbe était de la sorte raide et robuste qu'on rencontre communément près du bord de la mer ; et, lorsque je me baissai pour enfoncer mes doigts dans la terre, je m'aperçus que le sol était sablonneux et très sec. Je déterrai un petit coléoptère dans la rangée de petites excavations creusées par mes doigts ; il détala et disparut en s'enfonçant dans le sable.

Une brise sifflait parmi les herbes. Je remarquai l'absence de chants d'oiseaux, de cris d'animaux.

— Ce sol n'est pas tellement fertile, criai-je à Nebogipfel.

— Non, mais le… (ici un vocable liquide que je ne pus identifier) est en train de se reconstituer.

— Qu'avez-vous dit ?

— Je parle du complexe de plantes, d'insectes et d'animaux qui fonctionnent ensemble en interdépendance. Il ne s'est écoulé que quarante mille ans après la guerre.

— Quelle guerre ?

C'est alors que Nebogipfel *haussa les épaules* jusqu'à en faire se hérisser les poils de son dos, geste qu'il avait forcément appris de moi !

— Qui sait ? Ses causes sont oubliées, les combattants – les nations et leurs enfants – sont tous morts.

— Vous m'aviez dit qu'il n'y avait pas de conflits armés ici, lui dis-je d'un ton accusateur.

— Pas chez les Morlocks, dit-il. Mais dans l'Intérieur… Celui-ci fut très destructeur. De grosses bombes tombèrent. Le pays fut dévasté, toute vie en fut oblitérée.

— Mais, sûrement, les végétaux, les petits animaux…

— Toute vie. Vous ne comprenez pas. *Tout* est mort, sauf l'herbe et les insectes, sur un million de milles carrés. Et c'est seulement maintenant que le terrain ne recèle plus de danger.

— Nebogipfel, quelle sorte de gens vivent ici ? Sont-ils comme moi ?

Il attendit avant de répondre.

— Certains imitent votre variante archaïque. Mais il y a même quelques formes encore plus anciennes. J'ai entendu parler d'une colonie de Néandertaliens reconstitués qui ont réinventé les légendes de ce peuple disparu… Et puis il y a ceux qui ont évolué plus loin que vous : qui divergent de vous autant que moi, mais sous des aspects différents. *La Sphère est vaste*. Si vous le désirez, je vous emmène dans une colonie qui est une approximation de votre propre race…

— Oh… Je ne sais pas vraiment ce que je veux ! Je me sens écrasé par ce lieu, ce monde des mondes, Nebogipfel. Je veux voir ce que je peux en tirer avant de choisir l'endroit où je passerai ma vie. Comprenez-vous cela ?

Il ne discuta pas cette proposition : il semblait impatient de se mettre à l'abri du soleil.

— Très bien. Lorsque vous voudrez me revoir, retournez sur la plate-forme et appelez-moi par mon nom.

Ainsi commença mon séjour solitaire dans l'Intérieur de la Sphère.

Dans ce monde de midi perpétuel, point de cycle de jours et de nuits pour évaluer le passage du temps. J'avais toutefois ma montre de gousset : l'heure qu'elle affichait n'avait évidemment pas de sens après mes transits dans le temps et l'espace ; mais elle me servait à délimiter des périodes de vingt-quatre heures.

Nebogipfel avait matérialisé un abri à partir de la plateforme : une méchante cabane carrée avec une unique petite fenêtre et une porte à diaphragme comme celle que j'ai déjà décrite. Il me laissa un plateau de nourriture et d'eau et me montra comment renouveler ces provisions : je repoussais le plateau dans la surface de la plateforme – bizarre sensation ! –, et, quelques secondes plus tard, un nouveau plateau s'élevait de la surface, complètement garni. Ce processus contre nature me soulevait le cœur, mais je n'avais pas d'autre source de ravitaillement et refoulai donc mon

dégoût. Nebogipfel me montra également comment insérer les objets dans la plate-forme pour les laver, ainsi qu'il le faisait pour laver jusqu'à ses doigts. Ainsi nettoyai-je mes vêtements et mes chaussures – mon pantalon, toutefois, me revint non repassé –, mais jamais je ne pus me résoudre à introduire ainsi une partie de mon corps. L'idée de mettre une main, un pied – ou, pis encore, mon visage – à l'intérieur de cette surface unie m'était intolérable et je continuai à me laver à l'eau.

Il me manquait toujours un nécessaire de rasage, d'ailleurs. J'avais maintenant la barbe longue et fournie, mais c'était une masse tristement compacte de couleur gris acier.

Nebogipfel me montra comment je pouvais développer l'usage de mes lunettes. En en touchant la surface sous certains angles, je pouvais leur faire grossir les images d'objets lointains et les rapprocher avec une netteté toute réaliste. Je chaussai immédiatement les lunettes et les braquai sur une ombre lointaine que j'avais prise pour un bouquet d'arbres mais qui se révéla n'être qu'un simple affleurement d'une roche apparemment érodée, voire fondue.

Les tout premiers jours, je me contentai d'*être* simplement là, dans cette prairie meurtrie. Je pris l'habitude de faire de longues promenades ; je retirais mes bottes pour savourer le plaisir de sentir l'herbe et le sable entre mes orteils et il m'arrivait souvent de ne conserver que mon caleçon sous le chaud soleil. Je ne tardai pas à être hâlé comme un brugnon – bien que la proue de mon front dégarni fut quelque peu calcinée – et ce fut comme une cure de repos à Bognor Régis !

Le soir, je me retirais dans ma cabane. Elle était confortable une fois la porte close et j'y dormais bien, ma veste enroulée en guise d'oreiller, avec, sous moi, la chaude douceur de la plate-forme.

Je consacrais le plus clair de mon temps à examiner l'Intérieur avec mes lunettes grossissantes. Assis au bord de ma plate-forme ou couché au creux de l'herbe moelleuse, la tête calée sur ma veste, je scrutais toute l'étendue de ce ciel complexe.

La portion de l'Intérieur diamétralement opposée, derrière le Soleil, devait être située sur l'équateur de la Sphère. Je présumai donc que cette région serait très semblable à la Terre : un lieu où la pesanteur était la plus forte et où l'air était comprimé. Cette zone centrale était relativement étroite et devait avoir tout au plus

quelque dix millions de milles de largeur. (Je dis « tout au plus » sans hésiter, bien qu'évidemment je n'ignorasse pas que la Terre ne serait pas plus visible qu'un grain de poussière devant cette titanesque toile de fond !) Au-delà de cette zone centrale, la surface, d'un gris terne, était difficile à voir derrière le filtre bleu du ciel et je ne pouvais guère y distinguer de détails. Dans une de ces fameuses régions des hautes latitudes s'étalait une large tache blanc argenté où s'inscrivaient des formes d'un gris délicat qui me rappelèrent les mers lunaires ; dans une autre, j'aperçus une tache orange vif – presque parfaitement elliptique – dont je ne pus en rien appréhender la nature. Je me souvins des deux Morlocks modifiés que j'avais rencontrés, venus des régions à faible pesanteur des enveloppes extérieures, loin de l'équateur ; et je me demandai si d'aventure il n'y aurait pas des humains déformés vivant dans ces lointains planisphères des hautes latitudes de l'Intérieur.

Or, lorsque j'examinai la ceinture centrale interne géomorphe, elle me sembla en grande partie inhabitée ; je voyais des océans gigantesques et des déserts assez vastes pour engloutir des planètes, le tout brillant sous un soleil éternel. Ces vaines immensités de terre ou d'eau séparaient des *mondes-îles* : des régions guère plus étendues que la Terre ne l'eût été si on l'avait dépecée et étalée sur la même surface, et riches en détails.

Ici, je vis un monde de prairies et de forêts où des villes aux édifices étincelants se dressaient au-dessus des arbres. Là, je distinguai un monde enfermé dans la glace, dont les habitants devaient survivre comme l'avaient fait mes ancêtres lors des glaciations en Europe ; peut-être, me demandai-je, était-il refroidi parce qu'il était monté sur d'immenses plates-formes qui l'exhaussaient au-dessus de l'atmosphère. Certains de ces mondes portaient la marque de l'industrie : une texture urbaine complexe, la fumée brumeuse des usines, des baies hachurées de ponts, les sillages empanachés des navires sur des mers intérieures et, parfois, une traînée de vapeur dans la haute atmosphère que je supposais être issue de quelque engin volant.

Tout cela m'était passablement familier, mais certains mondes étaient totalement au-delà de ma compréhension.

J'aperçus fugitivement des villes qui *flottaient* au-dessus de leur propre ombre ; et d'immenses constructions, dont l'ampleur aurait écrasé la Grande Muraille de Chine, qui s'étalaient sur des paysages

artificiels… Je n'arrivais pas à imaginer quelle sorte d'Hommes pût habiter pareils endroits.

Certains jours, je m'éveillais dans une relative obscurité. Une vaste chape de nuages pesait sur la terre et une forte pluie ne tardait pas à tomber. Il me vint à l'idée que le temps dans l'Intérieur devait être contrôlé – comme l'étaient sans doute tous les autres aspects de sa morphologie –, car je n'avais aucune peine à imaginer les gigantesques énergies cycloniques qui pouvaient être engendrées par la rotation rapide de ce monde démesuré. Je me promenais alors sous l'ondée, savourant l'odeur piquante de l'eau fraîchement tombée. En ces jours-là, la prairie prenait une apparence beaucoup plus terrestre tandis que l'énigmatique face opposée de l'Intérieur et son incertain horizon étaient cachés par la pluie et les nuages.

Après de longues observations à l'aide des lunettes télescopiques, je découvris que la plaine herbue qui m'entourait était tout aussi uniforme qu'elle m'avait semblé au premier coup d'œil. Un jour de chaleur et de plein soleil, je décidai de gagner l'affleurement rocheux mentionné plus haut, seul repère visible au sein de l'horizon embrumé, même par le plus clair des temps. J'emportai de l'eau et un peu de nourriture dans un balluchon que j'improvisai avec ma pauvre veste, et me voilà parti. J'allai aussi loin que je pus avant de me fatiguer puis je m'allongeai et essayai de dormir. Mais je ne pouvais pas rester sur place, pas sous ce soleil sans ombre, et, au bout de quelques heures, je renonçai au sommeil. Je continuai encore un peu, mais apparemment sans me rapprocher de l'affleurement rocheux, et je commençai à avoir peur, si loin de la plateforme. Et si je tombais d'épuisement ou étais victime de quelque accident ? Je ne pourrais jamais plus appeler Nebogipfel et devrais renoncer à tout projet de retour à ma propre époque : en vérité, je devrais mourir dans l'herbe comme une gazelle blessée. Et tout cela pour aller voir de plus près un amas de rochers anonyme !

Convaincu de ma stupidité, je rebroussai chemin et regagnai ma plate-forme.

18
Les nouveaux Éloï

Quelques jours après cette tentative, je sortais de ma cabane, tout juste réveillé, lorsque je m'aperçus que la lumière était un peu plus forte que d'habitude. Levant les yeux, je vis que ce surcroît d'éclairement provenait d'un point lumineux aveuglant à quelques degrés d'arc du Soleil statique. Je m'emparai de mes lunettes et examinai cette nouvelle étoile.

C'était un monde-île en train de brûler. Sous mes yeux, de gigantesques explosions en pulvérisèrent la surface, soulevant des nuages qui s'épanouirent en fleurs d'une mortelle beauté. Ce monde-île devait déjà être privé de vie, car rien ne pouvait survivre à la conflagration dont je venais d'être témoin, mais des explosions continuaient de pleuvoir sur toute sa surface, et ce dans un silence irréel !

Ce monde-île fulgura, plus brillant que le Soleil, plusieurs heures durant, et je compris que j'assistais à une tragédie titanesque écrite par l'Homme ou les descendants de l'Homme.

Partout dans mon ciel rocheux – à présent que je les cherchais – je vis les marques de la Guerre.

Ici, un monde dans lequel de vastes bandes de terrain semblaient avoir été abandonnées à une guerre de positions destructrice et débilitante : je vis des couloirs bruns de campagne bouleversée, immenses tranchées, larges de plusieurs centaines de milles, dans lesquelles, imaginai-je, des hommes combattaient et mouraient année après année. Là, une ville brûlait, son ciel strié d'arcs de vapeur blanche ; et je me demandai si on n'exploitait pas une arme aérienne quelconque. Plus loin, je découvris un monde dévasté par les séquelles de la guerre, aux continents noircis et stériles, où les contours des villes étaient à peine visibles sous un amoncellement mouvant de nuages noirs.

Je me demandai combien de ces réjouissances avaient honoré ma propre Terre dans les années qui avaient suivi mon départ !

Au bout de quelques jours de ces observations, je pris l'habitude de quitter mes lunettes pendant de longues périodes. Je commençai à trouver intolérablement oppressif ce plafond céleste peint de toutes parts aux couleurs de la guerre.

Certains hommes de mon époque ont parlé en faveur de la guerre ; ils l'auraient, par exemple, bien accueillie en tant que libération de la tension entre les grandes puissances. Les hommes envisageaient la guerre – la prochaine, au moins ! – comme un grand nettoyage, comme la *dernière* des guerres qu'on eût jamais besoin de faire. Mais il n'en était pas ainsi, j'en avais la preuve sous les yeux : les hommes se faisaient la guerre à cause de l'héritage que la brute avait laissé en eux, et toute justification n'était que rationalisation fournie par nos cerveaux hypertrophiés.

Je me représentai l'Angleterre et l'Allemagne projetées comme deux taches colorées parmi d'autres quelque part dans ce ciel rocheux. Je songeai à ces deux nations qui me parurent alors, de mon point de vue distancié, dans un état de confusion économique et morale sans perspective d'avenir. Et je doutai qu'il y eût en 1891 dans l'un ou l'autre de ces pays un homme qui pût me vanter les bienfaits d'une guerre, quelle qu'en fut l'issue ! Et combien ridicule et futile pareil conflit nous semblerait si l'Angleterre et l'Allemagne étaient effectivement projetées à l'Intérieur de cette monstrueuse Sphère !

D'un bout à l'autre de la Sphère, des millions de vies humaines irremplaçables étaient anéanties dans ces guerres que je trouvais aussi lointaines et dénuées de signification que les fresques au plafond d'une cathédrale. On eût pu croire que des Hommes vivant dans cette Sphère – et capables de voir un million de mondes-îles comme le leur – eussent abandonné leurs petites ambitions mesquines et découvert la sorte de perspective que je comprenais à présent. Mais, semblait-il, il n'en était rien : les bas instincts humains triomphaient encore, même en l'an 657 208. Ici, dans la Sphère, même la leçon que donnaient quotidiennement mille ou un million de guerres se déroulant aux quatre coins du ciel de fer ne suffisait apparemment pas pour en faire apercevoir aux Hommes la cruauté et la futilité !

Je me surpris à me tourner, à l'opposé, vers Nebogipfel et son peuple, et leur société rationnelle. Je ne cacherai pas qu'une certaine répugnance troublait encore mon esprit quand je pensais

aux Morlocks et à leurs pratiques contre nature, mais je comprenais à présent qu'elle était issue de mes préjugés primitifs et de mes expériences malheureuses dans le monde de Weena, qui étaient tout à fait hors de propos s'il me fallait juger Nebogipfel.

J'eus tout le temps et tout le loisir de déterminer comment avait pu survenir l'érosion des différences sexuelles chez les Morlocks. Je réfléchis à la manière dont, chez les humains, la loyauté s'étendait en cercles concentriques autour de l'individu. Au premier chef, il faut lutter pour préserver sa propre existence et celle de ses enfants. Ensuite, on se bat pour ses frères ou sœurs, avec, peut-être, une intensité réduite, puisque l'héritage commun doit être partagé en deux. Au stade de priorité suivant, on se battrait pour les enfants de ses frères et sœurs, puis pour des parents et alliés de plus en plus éloignés, en zones d'intensité décroissante.

C'est ainsi qu'on peut, avec une déprimante exactitude, prédire les actions et les loyautés des hommes ; car c'est uniquement par semblable hiérarchie d'allégeances – dans un monde de pénurie et d'instabilité – qu'on peut conserver son héritage au profit des générations futures.

Or l'héritage des Morlocks était effectivement préservé, et ce non par l'entremise d'un enfant ou d'une famille individuelle, mais grâce à la grandiose ressource commune qu'était la Sphère. Ainsi la différenciation et la spécialisation des sexes devinrent-elles inutiles, sinon nuisibles à l'évolution ordonnée de l'espèce.

Par une admirable ironie, c'était précisément ce diagnostic – la disparition des sexes dans un monde rendu stable, riche et pacifique – que j'avais auparavant appliqué à l'exquise décadence des Éloï. Et j'étais ici forcé de constater que c'étaient leurs repoussants cousins les Morlocks qui, dans cette version de l'Histoire, avaient réellement atteint ce lointain objectif !

Toutes ces pensées cheminèrent dans mon esprit. Et, lentement – quelques jours furent nécessaires –, j'aboutis à une décision concernant mon avenir.

Je ne pouvais rester dans cet Intérieur ; après la perspective quasi divine que m'avait fait miroiter Nebogipfel, je ne pourrais tolérer d'engager ma vie et mon énergie dans un quelconque des absurdes conflits qui ravageaient comme des incendies de brousse ces plaines démesurées.

Je ne pourrais non plus rester avec Nebogipfel et ses Morlocks ; car je ne suis pas un Morlock, et mes besoins humains essentiels me rendraient l'existence intolérable s'il fallait que je vécusse comme Nebogipfel.

En outre – comme je l'ai déjà dit –, je ne pourrais pas supporter la pensée que ma Machine transtemporelle, cet engin ô combien capable de bouleverser l'Histoire, existât encore.

Je commençai à formuler un plan pour résoudre tout cela, et je convoquai Nebogipfel.

— Lorsque la Sphère a été construite, dit Nebogipfel, il y a eu un schisme. Ceux qui voulaient vivre comme les Hommes avaient de tout temps vécu se sont installés dans l'Intérieur. Et ceux qui voulaient se délester de l'immémoriale domination du gène…

— Sont devenus des Morlocks. Aussi les guerres – absurdes et éternelles – déferlent-elles comme autant de vagues sur cette surface interne illimitée.

— Oui.

— Nebogipfel, le rôle de la Sphère est-il d'entretenir l'existence de ces quasi-humains – ces nouveaux Éloï –, de leur fournir un lieu pour s'adonner à leurs guerres sans détruire l'Humanité ?

— Non.

Très digne, il releva son ombrelle dans une pose que je ne trouvais plus comique.

— Non, bien sûr que non. La Sphère *sert les desseins des Morlocks*, comme vous nous appelez : elle sert à mettre l'énergie d'une étoile au service de l'acquisition du savoir. Car, dit-il en clignant ses yeux géants, quel but y a-t-il pour des créatures intelligentes hormis la collecte et la sauvegarde de toutes les informations disponibles ?

La Mémoire mécanique de la Sphère, expliqua-t-il, était comme une immense Bibliothèque qui sauvegardait la sagesse de la race accumulée depuis un demi-million d'années ; et le travail patient que j'avais observé chez les Morlocks était, pour une bonne part, consacré à poursuivre la collecte des informations ou à classer et à réinterpréter les données déjà rassemblées.

Ces Néo-Morlocks étaient une race d'érudits ! Et l'énergie du Soleil contribuait intégralement à la lente croissance, quasi corallienne, de cette grandiose Bibliothèque.

Je me passai la main dans la barbe.

— Je comprends cela…, du moins les raisons. Je suppose qu'elles se rapprochent assez des impulsions qui ont gouverné ma propre vie. Mais ne craignez-vous pas qu'un jour vous arriviez au terme de cette quête ? Que ferez-vous lorsque, par exemple, les mathématiques atteindront leur perfection et que sera démontrée la Théorie finale de l'univers physique ?

Il secoua la tête : encore un geste qu'il avait appris de moi.

— Cela n'est pas possible. Un homme de votre propre époque, Kurt Gödel, fut le premier à le démontrer.

— Qui ?

— Kurt Gödel : un mathématicien qui naquit une dizaine d'années après votre départ dans le temps…

Je fus étonné d'apprendre – tandis que Nebogipfel démontrait une fois de plus sa connaissance profonde de mon époque – que ce Gödel démontrerait, dans les années 1930, que les mathématiques ne peuvent jamais avoir de fin ; au contraire, leurs systèmes logiques doivent éternellement s'enrichir en incorporant la vérité ou la fausseté de nouveaux axiomes.

— J'en ai la migraine rien que d'y songer ! Je puis imaginer l'accueil qu'on fit à ce malheureux Gödel lorsqu'il apprit au monde cette nouvelle. Mon vieux professeur d'algèbre l'aurait proprement mis à la porte de sa classe.

— Gödel, dit Nebogipfel, a démontré que notre quête, l'acquisition du savoir et de l'entendement, *ne peut jamais être achevée*.

Je compris.

— Il vous a donné un but infini.

Les Morlocks étaient comme un monde de moines patients qui travaillaient inlassablement à appréhender les mécanismes de notre grandiose Univers.

À la fin – à la Fin du Temps –, cette énorme Sphère, avec son Esprit mécanique et ses Morlocks patients, deviendrait une sorte de Dieu englobant le Soleil.

Je convins avec Nebogipfel qu'il ne pouvait y avoir de but plus élevé pour une espèce intelligente.

Je m'étais entraîné à prononcer les paroles suivantes, et les énonçai soigneusement :

— Nebogipfel, je désire retourner sur Terre. Je veux travailler avec vous sur ma Machine transtemporelle.

Sa tête s'inclina.

— Je suis content. Ce sera d'une valeur immense pour le progrès de notre entendement.

Nous entrâmes ensuite dans les détails de cette proposition, mais il n'en avait pas fallu plus pour le persuader ! Car Nebogipfel ne se montra pas soupçonneux et ne m'interrogea pas.

Je fis donc mes brefs préparatifs pour quitter cette prairie vide de sens. Tout en y travaillant, je me gardai d'exprimer tout haut mes pensées.

Je savais que Nebogipfel – impatient qu'il était d'acquérir la technologie du voyage transtemporel – accepterait ma proposition. Et j'éprouvai quelque douleur, à présent que je comprenais la dignité essentielle des Néo-Morlocks, à l'idée que je fusse alors obligé de lui mentir.

Je retournerais certes sur Terre avec Nebogipfel, mais je n'avais nullement l'intention d'y rester, car, dès que je remettrais la main sur mon véhicule, je comptais m'échapper à son bord en direction du passé.

19
Comment j'ai traversé l'espace interplanétaire

Je fus forcé d'attendre trois jours jusqu'à ce que Nebogipfel s'estimât lui-même prêt au départ ; il s'agissait, dit-il, d'attendre que la Terre et notre région de la Sphère entrassent dans une configuration mutuellement propice.

J'envisageai ce voyage imminent avec non pas de la peur, car j'avais, après tout, déjà survécu à pareille traversée de l'espace interplanétaire, mais avec un intérêt croissant. Je spéculai sur les moyens par lesquels le yacht spatial de Nebogipfel pût être propulsé. Je songeai à Jules Verne et aux raisonneurs de son Gun Club mettant à feu ce ridicule canon qui tirait un obus habité en direction de la Lune. Mais il ne fallait qu'un minimum de calcul mental pour démontrer qu'une accélération suffisante pour propulser un projectile au-delà de l'attraction terrestre eût été assez forte pour étaler comme de la confiture de fraises ma misérable chair et celle de Nebogipfel sur les parois internes de l'obus.

Comment, alors ?

C'est un lieu commun que de dire que l'espace interplanétaire est dépourvu d'air ; nous ne pourrions donc pas voler jusqu'à la Terre comme des oiseaux, car les oiseaux utilisent la capacité de leurs ailes à s'appuyer sur l'air. Sans air, pas de poussée ! Peut-être, spéculai-je, mon yacht spatial serait-il propulsé par une forme perfectionnée de fusée de feu d'artifice, car une fusée, qui se meut en repoussant derrière elle la masse de son propre combustible, pourrait fonctionner dans le vide de l'espace, à condition d'emporter de l'oxygène pour entretenir sa combustion…

Mais c'étaient là spéculations bien terre à terre, enracinées dans ma pensée d'homme du dix-neuvième siècle. Comment pouvais-je dire ce qui serait possible en l'an 657 208 ? J'imaginai des yachts louvoyant sous l'attraction du Soleil comme en face d'un vent invisible ; ou alors, songeai-je, y avait-il une manipulation quelconque de champs magnétiques ou autres ?

Ainsi se déchaînaient mes suppositions jusqu'à ce que Nebogipfel m'invitât pour l'ultime fois à quitter l'Intérieur.

Lorsque nous tombâmes dans l'obscurité morlock, je penchai la tête en arrière et regardai s'amenuiser le disque solaire ; et, juste avant de chausser mes lunettes, je me fis la promesse que la prochaine fois que mon visage sentirait la chaleur de l'astre des Hommes, ce serait dans mon propre siècle !

Je m'attendais à être emmené dans l'équivalent morlock d'un port, avec de grands yachts spatiaux noirs comme ébène blottis contre la Sphère tels des paquebots à quai.

Or il n'y eut rien de tel ; Nebogipfel m'escorta – sur une distance de quelques milles seulement, parcourue grâce à des trottoirs roulants découpés dans le Sol – jusqu'à une zone vide d'artefacts, de cloisons et de Morlocks en général, mais sans autres particularités. En son centre s'élevait une enceinte close de dimensions réduites, une capsule aux parois transparentes légèrement plus grande que ma personne – comme une cabine d'ascenseur –, carrément posée sur le Sol éclaboussé d'étoiles.

Sur un geste de Nebogipfel, j'entrai dans ce compartiment. Nebogipfel me suivit, et, dans un sifflement, la porte à diaphragme se ferma hermétiquement derrière nous. Le compartiment était grossièrement rectangulaire, ses coins et ses angles arrondis lui donnaient un peu l'apparence d'une pastille oblongue. Pas de mobilier ; il y avait toutefois des barres verticales fixées ici et là dans la cabine.

Nebogipfel enserra de ses doigts pâles l'une de ces colonnes.

— Vous devriez vous préparer. Lors du lancement, la pesanteur effective change brutalement.

Ces calmes paroles eurent le don de m'inquiéter. Les yeux de Nebogipfel, obscurcis derrière ses lunettes, me considéraient avec leur habituel mélange déconcertant de curiosité et de profondeur ; et je vis ses doigts raffermir leur prise sur le pilier.

C'est alors – la chose se passa plus vite que je ne puis la décrire – que *le Sol s'ouvrit*. Le compartiment tomba de la Sphère, entraînant Nebogipfel et moi dans sa chute.

Je poussai un cri et agrippai un pilier tel un enfant s'accrochant à la jambe de sa mère.

Je levai les yeux : la surface de la Sphère était à présent transformée en un toit noir, immense, qui occultait la moitié de l'Univers à mes regards. Au centre de ce plafond, je voyais un rectangle d'une noirceur plus pâle : la porte par laquelle nous avions émergé. Sous mes yeux, cette embrasure rapetissait avec notre éloignement et, de toute manière, elle était déjà en train de se replier. Elle traversa mon champ de vision avec une majestueuse lenteur, mettant en évidence le fait que notre capsule commençait à culbuter dans le vide. Ce qui s'était passé était clair : le premier écolier venu peut aboutir au même résultat en faisant tourbillonner une fronde autour de sa tête et en lâchant la ficelle. Eh bien, la « ficelle » qui nous avait retenus à l'intérieur de la Sphère en rotation – la solidité de son Sol – avait à présent disparu et nous avions été projetés sans cérémonie dans l'espace.

Et, en dessous de moi – c'est à peine si j'osais baisser les yeux –, s'ouvrait un gouffre d'étoiles, caverne sans fond dans laquelle nous tombions à jamais, Nebogipfel et moi !

— Nebogipfel, pour l'amour de Dieu, que nous est-il arrivé ? Une catastrophe s'est-elle produite ?

Il me dévisagea. Par quelque déconcertant prodige, ses pieds flottaient à quelques pouces au-dessus du plancher de la capsule, car, tandis qu'elle tombait dans le vide, nous tombions nous aussi, tels des petits pois dans une boîte d'allumettes !

— Nous avons été libérés de la Sphère. Les effets de sa rotation…

— Je comprends tout cela, dis-je. Mais pourquoi ? Devons-nous tomber ainsi jusqu'à la Terre ?

Je trouvai sa réponse tout à fait terrifiante.

— Essentiellement, oui.

Ensuite, je n'eus plus la force de poser d'autres questions, car je m'aperçus que je commençais moi aussi à flotter dans l'exiguë cabine comme un ballon ; cette révélation s'accompagna d'une lutte contre la nausée qui dura de longues minutes.

Je recouvrai enfin une maîtrise partielle de mon corps.

Je demandai à Nebogipfel de m'expliquer les principes de son vol vers la Terre. Et, lorsqu'il eut fini, je compris combien élégante et économique était la solution trouvée par les Morlocks pour relier la Sphère à son cordon de planètes survivantes – à un tel point que j'aurais dû la deviner et réfuter toutes mes élucubrations impliquant

des fusées. Et pourtant c'était là un nouvel exemple de la tendance à l'inhumanité de l'âme morlock ! Au lieu du grandiose yacht spatial que j'avais imaginé, j'allais voyager de l'orbite de Vénus jusqu'à la Terre dans rien de plus reluisant que ce cercueil en forme de pastille.

Peu d'hommes de mon siècle se rendaient compte à quel point l'Univers n'est que vacuité avec, flottant çà et là, quelques poches de chaleur et de vie, et quelles prodigieuses vitesses sont donc nécessaires pour franchir des distances interplanétaires en un laps de temps raisonnable. Or la Sphère des Morlocks se mouvait *déjà,* à son équateur, avec une incommensurable vélocité. Les Morlocks n'avaient donc nul besoin de fusées ni de canons pour atteindre des vitesses interplanétaires. Ils laissaient simplement tomber leurs capsules hors de la Sphère et la rotation faisait le reste.

Ainsi avaient-ils procédé pour nous. À pareille allure, m'informa le Morlock, nous devrions atteindre les parages de la Terre en quarante-sept heures exactement.

J'examinai la capsule mais ne pus voir la moindre trace de fusées ni d'aucun autre moyen de propulsion.

Je lévitais comme un géant maladroit dans cette petite cabine ; ma barbe flottait devant mon visage telle une nuée grise et ma veste ne cessait de remonter sous mes omoplates.

— Je comprends les principes du lancement, dis-je à Nebogipfel, mais comment cette capsule est-elle guidée ?

Il hésita quelques secondes puis dit :

— Elle ne l'est pas. Avez-vous mal compris ce que je vous ai dit ? La capsule n'a besoin d'aucune force motrice, car la vélocité qui lui est impartie par la Sphère…

— Oui, dis-je impatiemment, j'ai compris tout cela. Mais supposons qu'à la suite d'une erreur dans le lancement nous soyons en train de dévier de notre trajectoire et allions manquer la Terre…

Car j'étais conscient que la moindre erreur au départ de la Sphère, ne fut-ce que d'une fraction de degré, pouvait, vu l'immensité des distances interplanétaires, nous faire manquer la Terre de plusieurs millions de milles, et qu'ensuite, vraisemblablement, nous continuerions de voler à jamais dans le vide entre les étoiles, maudissant les responsables jusqu'à l'expiration de notre réserve d'air !

Il parut troublé.

— Il n'y a pas eu d'erreur.

— Mais tout de même, insistai-je, s'il y avait une erreur, à la suite, peut-être, d'un défaut mécanique, comment alors pourrions-nous, dans cette capsule, rectifier notre trajectoire ?

Il réfléchit quelque temps avant de répondre :

— Il n'existe pas de défauts, répéta-t-il. Aussi cette capsule n'a-t-elle pas besoin de la propulsion correctrice que vous suggérez.

Je ne pus d'abord le croire tout à fait, et il me fallut demander à Nebogipfel de le répéter plusieurs fois avant que je n'acceptasse cette vérité. Car c'était vrai : une fois éjecté, l'engin filait entre les planètes sans plus d'intelligence qu'une pierre qu'on lance. Et ma capsule traversait l'espace aussi passivement que l'obus lunaire de Jules Verne.

Lorsque je protestai devant la légèreté de cet arrangement, j'eus l'impression que le Morlock était scandalisé – comme si je tentais d'imposer à un ecclésiastique aux idées ostensiblement larges la discussion d'un sujet moralement douteux –, et je renonçai.

La capsule tournait lentement sur elle-même, faisant pivoter autour de nous les étoiles lointaines et l'immense muraille qu'était la Sphère ; je crois que sans cette rotation il m'eût été possible de m'imaginer en sécurité dans un lieu fixe – quelque désert nocturne, peut-être. Mais ce mouvement de culbute me rappelait constamment que j'étais dans une boîte fragile, perdue au profond de l'espace et tombant sans soutien, ni attache, ni possibilité de direction. Je passai mes premières heures dans cette capsule paralysé par la peur. Je ne pouvais m'habituer à la transparence des parois qui nous entouraient ni à l'idée qu'à présent que nous étions lancés nous n'avions aucun moyen de modifier notre trajectoire. Ce voyage avait tout du cauchemar – une chute libre dans une insondable obscurité sans pouvoir rectifier la situation pour sauver ma vie. Voilà donc résumée la différence essentielle entre l'esprit d'un Homme et celui d'un Morlock. Car quel Homme confierait sa vie à un parcours balistique sur des distances interplanétaires sans avoir un moyen quelconque d'infléchir sa trajectoire ? Mais ainsi raisonnaient les Néo-Morlocks : après un demi-million d'années d'une technologie continuellement perfectionnée, un Morlock ferait sans réfléchir confiance à ses machines, car ses machines ne le trompaient *jamais*.

Mais je n'étais pas un Morlock !

Peu à peu, toutefois, mon humeur se radoucit. Mis à part le lent basculement de la capsule, qui se poursuivit tout au long de mon voyage vers la Terre, les heures s'écoulèrent dans un calme et un silence seulement interrompus par la respiration chuchotée de mon compagnon morlock. Il faisait juste assez chaud à l'intérieur de l'engin et je flottais dans un confort physique total. Les parois étaient faites de la matière infiniment modulable du Sol et, sur un geste de Nebogipfel, je disposai de nourriture, de boissons et d'autres commodités, bien que le choix en fût plus limité que dans la Sphère, dotée d'une plus grande mémoire que notre capsule.

Nous traversâmes donc la grandiose cathédrale de l'espace interplanétaire avec une aisance parfaite. Je commençai à avoir l'impression d'être désincarné, et un sentiment de détachement et de liberté absolus s'empara de moi. Cette expérience ne ressemblait pas à un voyage, ni même – à l'issue de ces premières heures – à un cauchemar, mais elle prenait les couleurs du rêve.

20
Ma relation du futur lointain

Au deuxième jour de notre vol, Nebogipfel me demanda une fois de plus de lui relater mon premier voyage dans le futur.

— Vous avez réussi à reprendre votre véhicule aux Morlocks, me souffla-t-il. Et vous avez poursuivi votre course dans l'avenir de cette autre Histoire…

— Longtemps je me suis contenté de rester accroché à ma machine, me souvins-je, tout comme je m'agrippe à ces barres, sans me soucier de ma destination. À la fin, je me forçai à regarder mes indicateurs chronométriques et je découvris que les aiguilles se déplaçaient, avec une rapidité énorme, toujours plus avant dans le futur.

« N'oubliez-pas, lui dis-je, que dans cette autre Histoire ni l'inclinaison de l'axe de la Terre ni sa rotation n'avaient été modifiées. Le jour et la nuit battaient comme des ailes au-dessus de la Terre et la trajectoire solaire s'infléchissait encore entre ses solstices tandis que les saisons s'estompaient. Mais, peu à peu, je pris conscience d'un changement : en dépit de mon inflexible vélocité dans le temps, le scintillement de la nuit et du jour réapparut et devint plus prononcé.

— La rotation terrestre se ralentissait, commenta Nebogipfel.

— Oui. Finalement, les journées s'étalaient sur des siècles. Le Soleil était devenu un dôme, énorme et courroucé, rougeoyant d'une chaleur amoindrie. Son éclat se ravivait par intermittence dans des spasmes qui évoquaient son ancienne splendeur. Mais il retrouvait à chaque fois sa morose teinte cramoisie.

« Je commençai à freiner ma chute dans le temps…

« Lorsque je m'arrêtai, ce fut dans le genre de paysage dont j'avais toujours imaginé qu'il régnât sur Mars. Énorme, immobile, le Soleil pesait sur l'horizon ; dans l'autre moitié du ciel, des étoiles luisaient encore, comme des ossements. Les rochers qui parsemaient le terrain étaient d'un rouge virulent et couverts de

taches d'un vert intense, comme autant de lichens, sur leurs versants exposés à l'ouest.

« Mon véhicule était posé sur une plage descendant en pente douce vers une mer si tranquille qu'elle eût pu être figée dans une gangue de verre. L'air était froid et raréfié ; j'avais l'impression d'être immobilisé au sommet de quelque lointaine montagne. Il ne subsistait pas grand-chose de la topographie familière de la vallée de la Tamise ; je présumai que le rabotage des glaciations et la lente respiration des océans avaient dû oblitérer toute trace du paysage que j'avais connu, et toute trace de l'Humanité…

Nebogipfel et moi flottions au milieu du vide tandis que je lui faisais à voix basse ma relation du futur lointain. Dans ce calme de notre étincelante capsule, je redécouvris des détails dont je n'avais peut-être pas parlé devant mes amis à Richmond.

— Je vis un être qui ressemblait à un kangourou, me souvins-je. L'animal avait peut-être trois pieds de haut… il était trapu, les membres massifs et les épaules arrondies. Il traversait par bonds la plage – dont l'aspect désolé me reste en mémoire –, sa fourrure grise était emmêlée et il grattait sans force les rochers, manifestement pour en détacher les poignées de lichens qui constitueraient sa maigre pitance. Il me donnait l'impression d'être fortement dégénéré. Je fus alors surpris de constater que la créature avait cinq doigts malingres aux pattes antérieures et postérieures… Et qu'elle avait un front proéminent et des yeux qui regardaient droit devant eux. Ses vestiges d'humanité étaient du plus désagréable effet !

« Soudain je sentis quelque chose me toucher l'oreille, comme un cheveu qui m'aurait caressé – et je me retournai sur ma selle.

« Il y avait une créature juste derrière le véhicule. C'était une sorte de mille-pattes, songeai-je, mais de dimensions gigantesques : trois ou quatre pieds de diamètre, environ trente pieds de longueur, le corps segmenté avec des plaques chitineuses écarlates qui frottaient les unes contre les autres lorsque le monstre avançait. Des cils humides, d'un pied de long, battaient l'air ; et c'était l'un d'eux qui m'avait touché. La bête leva alors le moignon qui lui tenait lieu de tête, ouvrit sa gueule toute grande et agita ses mandibules humides ; ses yeux disposés en hexagone pivotèrent pour se fixer sur moi.

« Je touchai mon levier et m'éclipsai dans le temps, loin de ce monstre.

« J'émergeai sur la même plage désolée, mais je vis à présent un essaim de ces mille-pattes qui se bousculaient et s'entassaient les uns sur les autres, entrechoquant leurs carapaces. Ils rampaient sur leurs pattes innombrables et avançaient en se tortillant. Au milieu de cet essaim, j'aperçus un monticule sanglant, de faible hauteur, et je songeai au triste kangourou que j'avais précédemment observé.

« Je ne pus supporter le spectacle de cette boucherie ! J'appuyai sur les manettes et avançai d'un million d'années.

« Cette plage atroce persistait encore. C'est alors que, me détournant de la mer, je vis, tout en haut de la pente stérile derrière moi, une sorte de papillon géant qui chatoyait en voletant dans le ciel. Son torse aurait pu être mince comme celui d'une femme de petite taille et ses ailes, pâles et translucides, étaient démesurées. Sa voix était lugubre – humaine jusqu'à en être irréelle – et un profond désarroi accapara mon âme.

« Je remarquai alors un mouvement transversal dans le paysage non loin de moi, comme si un affleurement rocheux d'un rouge martien avançait vers moi dans le sable. C'était une sorte de crabe : une chose de la taille d'un sofa dont les pattes multiples se frayaient un chemin sur la plage, avec des yeux – d'un rouge grisâtre mais anthropomorphes – montés sur des tiges et qui s'agitaient dans ma direction. Sa bouche aussi complexe qu'une pièce mécanique tressautait et dardait sa langue et sa coque métallique était tachée du vert du patient lichen.

« Tandis que le papillon, fragile et disgracieux, planait au-dessus de moi, la créature en forme de crabe brandit sa pince massive dans sa direction. Elle manqua son but, mais je pense avoir vu des lambeaux d'une chair pâle incrustés dans ce redoutable godet.

« Comme j'ai depuis lors réfléchi à cette scène, cette amère appréhension s'est confirmée dans mon esprit. Car il me semble que cette configuration impliquant un prédateur trapu et une proie fragile ait pu résulter de la relation entre Morlocks et Éloï que j'avais auparavant observée.

« Mais l'apparence physique avait démesurément évolué : des mille-pattes, ensuite des crabes…

« Tout au long de déserts temporels d'une pareille magnitude, insistai-je, la pression évolutive est telle que les formes des espèces

deviennent parfaitement plastiques – ainsi que nous l'enseigne Darwin –, et la régression zoologique est une force dynamique. N'oubliez pas que vous et moi – ainsi que les Éloï et Morlocks – ne sommes tous, quand on prend le recul adéquat, que des cousins à l'intérieur de la même famille de poissons qui vivaient dans la boue.

Peut-être l'espèce des Éloï avait-elle gagné les airs dans une tentative désespérée pour échapper aux Morlocks ; et ces prédateurs avaient émergé de leurs cavernes, abandonnant enfin toute simulation d'invention mécanique, et rampaient à présent sur ces plages glaciales dans l'attente qu'un Éloï-papillon s'épuise et tombe du ciel. Ainsi cet ancestral conflit, enraciné dans la décadence sociale, s'était-il enfin réduit à ses principes bassement matériels.

Je repris mon récit :

— Je continuai mon voyage dans le futur par bonds d'un millénaire. Cette foule de crustacés rampait encore sur les plaques de lichen et les rochers. Le Soleil grossissait en perdant de son éclat.

« Je fis mon ultime halte à trente millions d'années dans le futur ; le Soleil était devenu un dôme qui occultait un vaste secteur du ciel. La neige tombait, dure et impitoyable, mêlée de pluie. Je grelottais et étais forcé de serrer mes mains sous mes aisselles. Je distinguais de la neige au sommet des collines, pâle sous la clarté stellaire, et d'énormes icebergs dérivaient sur la mer éternelle.

« Les crabes avaient disparu, mais le vert vivace des tapis de lichens persistait. Dans la mer, sur un haut-fond, je crus voir un objet noir tressauter avec un semblant de vie.

« Une éclipse, causée par le passage sur le disque solaire de quelque planète inférieure, précipitait à présent une ombre sur la Terre. Nebogipfel, vous eussiez peut-être été à l'aise là-bas, mais je fus saisi d'une horreur sans nom et descendis de mon véhicule pour me remettre. Alors, à l'instant où le premier arc de soleil cramoisi réapparut dans le ciel, je vis que la chose sur le haut-fond bougeait pour de bon. C'était une boule de chair, une sorte de tête privée de corps, d'environ trois pieds de diamètre, avec deux grappes de tentacules qui pendaient comme des doigts dans l'eau. L'être avait un bec à la place d'une bouche et n'avait pas de nez. Ses deux yeux – énormes et sombres – semblaient humains…

Alors même que je décrivais cette apparition au patient Nebogipfel, je reconnus la similarité entre cette vision du futur et

l'étrange accompagnateur de ma toute dernière expédition transtemporelle – l'être flottant dans une lueur verdâtre que j'avais baptisé le « Veilleur ». Je me tus. Se pouvait-il, songeai-je, que mon Veilleur ne fut qu'une apparition venue de la fin du temps lui-même ?

— Donc, repris-je enfin, je me hissai une fois de plus à bord de mon engin, car j'avais grand-peur de mourir abandonné dans ce terrible froid, et je retournai dans mon siècle d'origine.

Je continuai ainsi à voix basse ; les yeux globuleux de Nebogipfel étaient fixés sur moi et je vis clignoter dans son regard les lueurs résiduelles de la curiosité et de l'étonnement qui caractérisent l'espèce humaine.

Ces quelques jours dans l'espace ne semblent avoir guère de rapports avec le reste de ma vie ; parfois, la période que j'ai passée à flotter dans ce compartiment est comme une pause momentanée, une fraction de seconde dans le cours de mon existence, et, à d'autres moments, j'ai le sentiment d'avoir passé une éternité dans la capsule à dériver entre les mondes. J'avais l'impression de m'être détaché de ma vie et de pouvoir la considérer de l'extérieur, comme un roman inachevé. Je me revoyais alors, encore jeune, bricolant avec mes expériences, mes machines et des monceaux de plattnérite, négligeant les occasions de fréquenter la société de mes semblables et d'apprendre la vie, l'amour, la politique et l'art – négligeant même le sommeil ! – dans ma quête de l'inaccessible perfection de l'entendement. Je supposai même que je vis ma propre personne *après* l'achèvement de ce voyage interplanétaire, avec mon projet de tromper les Morlocks et de m'échapper pour regagner mon ère d'origine. J'avais encore pleinement l'intention de mettre ce plan à exécution – il faut me comprendre –, mais c'était comme si j'observais les actions d'un autre, de moindre stature que moi.

Je finis par apercevoir que j'étais en train de devenir une créature extérieure non seulement au monde de ma naissance mais à *tous* les mondes et à l'Espace-Temps lui-même. Qu'allais-je devenir dans mon propre futur si ce n'était un grain de conscience ballotté par les Vents du Temps ?

Ce ne fut que lorsque la Terre se rapprocha sensiblement – ombre plus sombre tranchant sur le vide, dans laquelle la clarté

stellaire se réfléchissait sur le ventre de l'océan – que je me sentis ramené aux préoccupations ordinaires de l'Humanité ; une fois de plus, les détails de mes projets – et mes espoirs et craintes quant à l'avenir – entamèrent dans les rouages de mon cerveau une ronde qui perdure encore.

Je n'ai jamais oublié ce bref interlude interplanétaire, et parfois – lorsque je flotte entre la veille et le sommeil – j'imagine que je dérive à nouveau entre la Sphère et la Terre, avec un Morlock patient pour unique compagnie.

Nebogipfel médita sur ma vision du futur lointain.

— Vous dites que vous avez parcouru trente millions d'années.

— Sinon plus, répliquai-je. Je peux peut-être me souvenir plus précisément de la chronologie, si cela vous…

Il repoussa ma suggestion d'un geste de la main.

— Il y a un problème. Votre description de l'évolution du Soleil est plausible, mais sa destruction, à ce que nous dit notre science, devrait durer des *milliards* d'années et non quelques dizaines de millions.

Je me sentis sur la défensive.

— Je vous ai fait une relation sincère et précise de ce que j'ai vu.

— Je n'en doute pas, dit Nebogipfel. Mais la seule conclusion possible est que dans cette autre Histoire, comme dans la mienne, l'évolution du Soleil ne s'est pas déroulée sans intervention extérieure.

— Vous voulez dire que…

— Je veux dire qu'il a dû y avoir une tentative maladroite pour modifier l'intensité du Soleil, ou sa longévité, voire peut-être pour extraire de l'astre des matériaux habitables, comme nous l'avons fait.

L'hypothèse de Nebogipfel était que l'évolution de l'Humanité dans cette triste Histoire perdue ne se limitait pas aux Éloï et aux Morlocks que j'avais connus. Peut-être, supposait Nebogipfel, une race d'ingénieurs avait-elle quitté la Terre et essayé de modifier le Soleil, à l'instar des propres ancêtres de Nebogipfel.

— Mais cette tentative a échoué, dis-je, consterné.

— Oui. Les ingénieurs ne sont jamais revenus sur la Terre, qui fut alors livrée à la lente tragédie des Éloï et des Morlocks. Et le Soleil, rendu instable, vit sa longévité abrégée.

Horrifié, je ne pus supporter de continuer à parler de ce sujet. Je m'agrippai à un pilier et me réfugiai dans mes pensées.

Je songeai une fois de plus à cette plage désolée, à ces formes hideuses, dégénérées, à leurs vestiges d'humanité et à leur totale absence d'intellect. Cette vision était déjà assez repoussante lorsque je l'avais considérée comme la victoire finale des inexorables pressions de l'évolution et de la régression sur le rêve humain d'un Intellect omnipotent. Or je voyais à présent que c'était peut-être l'Humanité elle-même, dans son ambition démesurée, qui avait rompu l'équilibre entre ces forces opposées et précipité ainsi sa propre destruction.

Notre capture par la Terre fut une opération complexe. Nous dûmes perdre quelques millions de milles par heure afin de nous régler sur la vitesse orbitale de la Terre autour du Soleil.

Nous passâmes plusieurs fois autour de la planète en décrivant des boucles de plus en plus serrées ; Nebogipfel m'informa que la capsule allait être couplée aux champs gravitationnel et magnétique terrestres, accouplement facilité par certains matériaux de la coque et par la manipulation de satellites : des lunes artificielles qui tournaient autour de la Terre et compensaient ses effets naturels. Essentiellement, à ce que je compris, nous *échangions* notre vitesse contre celle de la Terre, laquelle tournerait alors pour l'éternité autour du Soleil sur une orbite légèrement plus excentrée et légèrement plus rapide.

Je m'approchai de la paroi de la capsule et regardai se dérouler le paysage obscurci de la Terre. J'apercevais ici et là le rougeoiement des puits de chauffage morlock les plus importants. Je remarquai plusieurs tours immenses et effilées qui semblaient dépasser de l'atmosphère elle-même. Nebogipfel m'apprit que ces tours étaient utilisées pour des capsules quittant la Terre à destination de la Sphère.

Je vis des points lumineux progresser lentement le long de ces tours : c'étaient des capsules interplanétaires contenant des Morlocks qui allaient être transportés dans leur Sphère. C'était au moyen d'une tour semblable, compris-je, qu'on m'avait, encore inconscient, lancé dans l'espace et acheminé jusqu'à la Sphère. Les tours étaient des ascenseurs pour sortir de l'atmosphère, et une série de manœuvres d'accouplement similaires aux nôtres – mais

effectuées à l'envers, si vous me suivez bien – précipitait chaque capsule dans l'espace.

La vitesse acquise par les capsules lors du lancement n'atteignait pas celle de la rotation de la Sphère ; le voyage aller prenait donc plus de temps que le retour à la Terre. Mais, à l'arrivée dans la Sphère, des champs magnétiques captureraient aisément les capsules pour les accélérer vers un rendez-vous sans heurts.

Nous plongeâmes enfin dans l'atmosphère terrestre. La coque rougeoyait sous la chaleur de la friction et la capsule tremblait – c'était la première sensation de mouvement que j'eusse éprouvée depuis des jours –, mais Nebogipfel m'avait prévenu et je me cramponnais déjà aux barres de maintien.

C'est dans ce flamboiement digne d'un météore que nous perdîmes le reliquat de notre élan interplanétaire. Non sans quelque inquiétude, j'observai le paysage obscurci qui s'étalait en dessous de nous à mesure que nous tombions – je crus voir le large ruban sinueux de la Tamise – et je commençai à me demander si, au terme d'une si longue traversée, je n'allais pas après tout être drossé contre les roches impitoyables de la Terre !

Mais alors…

Mes impressions de la phase finale de notre descente agitée sont floues et fragmentaires. Qu'il me suffise de conserver le souvenir d'un engin, sorte d'immense oiseau, qui fondit sur nous du ciel et nous engloutit en un instant dans une soute en forme d'estomac. Dans l'obscurité, je perçus une forte secousse lorsque ce vaisseau pesa contre l'air pour perdre sa vitesse ; ensuite, notre descente se poursuivit avec une extrême douceur.

Dès que je pus revoir les étoiles, il n'y avait plus trace du mécanique oiseau. Notre capsule s'était posée sur le sol desséché et sans vie de Richmond Hill, à moins d'une centaine de yards du Sphinx Blanc.

21
Sur Richmond Hill

Nebogipfel fit s'ouvrir la capsule et j'en sortis, pressant sur mon visage mes lunettes enveloppantes. Le paysage enténébré s'illumina brusquement et je pus pour la première fois voir en détail ce monde de l'an 657 208 après J.-C.

Sur le ciel resplendissant d'étoiles se dessinait, précise et menaçante, la cicatrice obscure de la Sphère. Une odeur de rouille montait du sable omniprésent, accompagnée d'une certaine humidité, celle des mousses et des lichens, peut-être ; et, partout, l'air était alourdi par l'odeur fétide et douceâtre des Morlocks.

J'étais soulagé d'être sorti de cette pastille et de sentir la terre ferme sous mes bottes. Je gravis la colline d'un pas décidé jusqu'au piédestal en bronze du Sphinx et m'arrêtai là, à mi-pente de Richmond Hill, sur le site qui fut jadis, je le savais, celui de mon domicile. Un peu plus haut sur la colline s'élevait une nouvelle structure, une petite cabane quadrangulaire. Je ne voyais pas de Morlocks, contraste saisissant avec les impressions de ma première visite, lorsque je marchais à l'aveuglette dans une obscurité où ils étaient apparemment partout.

Aucun signe de ma Machine transtemporelle : rien que des sillons profondément tracés dans le sable et les bizarres empreintes étroites caractéristiques des pieds morlock. Le véhicule avait-il été encore une fois traîné jusqu'à l'intérieur du socle du Sphinx ? Ainsi l'Histoire se répétait-elle. Du moins le pensai-je. Je sentis mes poings se serrer, tant s'était rapidement évaporée mon exaltation interplanétaire ; et la panique montait en moi. Je me calmai. Étais-je stupide au point de croire que la Machine m'attendrait devant la capsule lorsqu'elle s'ouvrirait ? Je ne pouvais recourir à la violence – pas maintenant, vu l'état d'achèvement de mon plan d'évasion. Nebogipfel me rejoignit.

— Il semble que nous sommes seuls, dis-je.

— Les enfants ont été évacués de cette région.

Je sentis la honte m'accabler à nouveau.

— Suis-je si dangereux ? Dites-moi où est mon véhicule.

Il avait retiré ses lunettes, mais je ne pouvais déchiffrer son regard gris-rouge.

— Il est à l'abri. Il a été transféré dans un endroit plus approprié. Si vous le désirez, vous pourrez l'examiner.

J'eus l'impression qu'un câble d'acier m'attachait à ma Machine transtemporelle et me tirait vers elle ! Il me tardait de me ruer sur l'engin et de l'enfourcher : d'en finir avec ce monde de ténèbres et de Morlocks et de regagner le passé !... Mais il me fallait user de patience. Luttant pour conserver un ton de voix égal, je répondis :

— Ce n'est pas nécessaire.

Nebogipfel me conduisit à flanc de colline jusqu'au petit édifice que j'avais remarqué tantôt. Simple et lisse, il obéissait aux normes habituelles des Morlocks ; c'était comme une maison de poupée, avec une simple porte articulée et un toit en pente. À l'intérieur, une paillasse avec une couverture en guise de lit, une chaise et un petit plateau de nourriture et d'eau, le tout donnant une revigorante impression de concret. Mon havresac reposait sur le lit.

Je me tournai vers Nebogipfel.

— C'est très aimable de votre part, dis-je en toute sincérité.

— Nous respectons vos droits.

Il s'éloigna de l'abri. Lorsque je retirai mes lunettes, il se fondit dans l'ombre.

Je refermai la porte non sans quelque soulagement. Ce fut un plaisir que de retrouver un moment ma propre compagnie humaine. J'avais honte de projeter si méthodiquement de les tromper, lui et son peuple ! Mais mon plan m'avait déjà fait franchir des centaines de millions de milles – et amené à quelques centaines de yards de la Machine transtemporelle – et je ne pouvais à présent plus supporter l'idée que je pusse échouer.

Je savais que, s'il me fallait blesser Nebogipfel pour m'enfuir, je le ferais !

Dans le noir, j'ouvris le havresac puis y trouvai une bougie, que j'allumai. Une réconfortante lumière jaune et une volute de fumée transformèrent cette boîte inhumaine en un petit chez-soi. Les Morlocks avaient gardé mon tisonnier – c'était prévisible – mais m'avaient laissé la plus grande partie de mon équipement. Même mon couteau à cran d'arrêt était là. M'aidant de cet instrument et

d'un plateau morlock en guise de grossier miroir, je tranchai mon irritante barbe superflue et me rasai d'aussi près que je le pus. Il me fut possible de me débarrasser de mes sous-vêtements et d'en passer de neufs – jamais je n'aurais imaginé que le contact de chaussettes absolument propres pût éveiller en moi pareils sentiments de plaisir sensuel ! – et j'eus une pensée attendrie pour M^me^ Watchets, qui avait ajouté à mon bagage ces effets d'une inestimable valeur.

Finalement – et avec un plaisir extrême –, je tirai une pipe du havresac, la bourrai de tabac et l'allumai à la flamme de la bougie.

C'est ainsi, entouré de mes maigres possessions et de l'odeur rémanente et capiteuse de mon meilleur tabac, que je m'allongeai sur le lit étroit, tirai sur moi la couverture et m'endormis.

Je m'éveillai dans le noir.

Il ne m'était pas naturel de m'éveiller sans la lumière du jour – comme si j'avais été dérangé au milieu de la nuit –, et jamais je ne trouvai le sommeil reposant tout le temps que je séjournai dans la Nuit Obscure des Morlocks ; à croire que mon corps n'arrivait pas à déterminer quelle heure il était.

J'avais finalement informé Nebogipfel que je désirais examiner la Machine transtemporelle, et ce fut dans un état de grande nervosité que j'expédiai toilette et petit déjeuner. Mon plan n'atteignait pas un très haut niveau de stratégie : c'était tout bonnement de m'emparer du véhicule à la première occasion ! J'escomptais que les Morlocks, après des millions d'années de machines sophistiquées capables de changer jusqu'à leur forme, ne sussent que faire d'un appareil aussi grossier dans sa construction que ma Machine transtemporelle. Je me dis qu'ils ne s'attendraient pas qu'un geste aussi simple que le rattachement de deux manettes pût redonner à l'engin sa fonctionnalité. Du moins l'espérais-je.

J'émergeai de mon abri. Après toutes mes aventures, les commandes de la Machine étaient en sécurité dans la poche intérieure de ma veste.

Nebogipfel s'approcha de moi, les mains vides ; ses pieds minces traçaient dans le sable leurs empreintes de limace. Je me demandai depuis combien de temps il était là, tout près, attendant que je sortisse.

Ensemble, nous longeâmes le flanc de la colline, vers le sud, en direction de Richmond Park. Nous partîmes sans préambule, car les Morlocks n'avaient que faire des conversations inutiles.

J'ai déjà dit que ma maison était située sur la portion de Petersham Road en contrebas de Hill Rise. Elle était donc à mi-pente de l'épaulement de Richmond Hill, à quelques centaines de yards du fleuve, avec ce qui, sans les arbres qui s'interposaient, eût été une belle vue vers l'ouest : je voyais un peu des prairies de Petersham sur l'autre rive. Eh bien, en l'an 657 208, tout le fouillis qui faisait écran avait été balayé ; et mon regard plongeait le long des flancs d'une vallée recreusée jusqu'à la Tamise qui résidait dans son nouveau lit, miroitante sous la clarté stellaire. J'apercevais çà et là les bouches des puits de chauffage des Morlocks, brûlantes de charbon, qui trouaient le paysage obscurci. La plus grande partie de la colline était couverte de sable nu ou abandonnée à la mousse ; or je voyais briller sous la clarté amplifiée des étoiles des lambeaux d'un sol rappelant le verre meuble qui tapissait la Sphère.

Le fleuve lui-même s'était creusé un nouveau chenal à un mille environ de son emplacement du dix-neuvième siècle ; il semblait avoir délaissé le méandre entre Hampton et Kew, si bien que Twickenham et Teddington se trouvaient à présent sur la rive est, et j'eus l'impression que la vallée était considérablement plus profonde qu'à mon époque – à moins que Richmond Hill n'eût été exhaussée par quelque autre processus géologique : je me rappelai une migration similaire de la Tamise lors de mon premier voyage dans le temps. Ainsi, me sembla-t-il, les irrégularités de l'Histoire humaine ne sont-elles qu'une écume superficielle ; en profondeur, les lents processus de la géologie et de l'érosion poursuivent néanmoins leur patient ouvrage.

Je m'accordai un instant pour regarder dans la direction de Richmond Park, car je me demandai combien de temps ces vénérables forêts et leurs troupeaux de cerfs et de daims avaient survécu aux outrages du temps. À présent, le parc ne pouvait plus être qu'un désert obscurci, seulement peuplé de cactus et de rares oliviers. Je sentis mon cœur se durcir. Peut-être ces Morlocks étaient-ils sages et patients – et peut-être fallait-il applaudir leur industrieuse recherche de la connaissance sur la Sphère –, mais leur négligence de la vénérable Terre était honteuse !

Nous atteignîmes l'entrée du parc à Richmond Gate, près de l'emplacement du Star-and-Garter, à un demi-mille environ de celui de ma maison. Une plate-forme rectangulaire de verre mou avait été érigée sur une parcelle de terrain plat. Chatoyante sous la clarté stellaire, elle semblait taillée dans ce matériau magique apparenté au verre et qui formait le Sol de la Sphère. De sa surface s'était matérialisée toute une gamme des podiums et des cloisons que j'avais fini par reconnaître comme les outils, caractéristiques des Morlocks. Ils étaient à présent abandonnés ; Nebogipfel et moi étions seuls. Et là, au centre de la plate-forme, je vis un enchevêtrement trapu et disgracieux de cuivre et de nickel, avec de l'ivoire luisant comme des ossements blanchis sous la clarté des étoiles, et une selle de bicyclette au milieu : c'était ma Machine transtemporelle, manifestement intacte, et prête à me ramener chez moi !

22
Rotation et trahison

Je sentis mon cœur battre précipitamment ; j'avais du mal à marcher à une allure régulière mais ne m'arrêtai pas pour autant. Plongeant les mains dans les poches de ma veste, je saisis les deux leviers de commande qui s'y trouvaient. J'étais déjà assez près du véhicule pour distinguer les goujons sur lesquels ces manettes doivent être fixées pour que l'engin fonctionne, et j'avais l'intention de lancer la Machine dès que je le pourrais et de quitter cet endroit au plus vite.

— Ainsi que vous pouvez le constater, disait Nebogipfel, la machine n'a pas été endommagée. Nous l'avons déplacée, mais n'avons pas tenté d'en examiner le mécanisme…

Je cherchai à tromper sa vigilance.

— Dites-moi : maintenant que vous avez étudié ma Machine et écouté mes théories sur ce sujet, quelle est votre impression ?

— Votre machine est une réussite extraordinaire, en avance sur son époque.

Je n'ai jamais été homme à écouter complaisamment des compliments.

— Mais, dis-je, c'est la plattnérite qui m'a permis de la construire.

— Oui. J'aimerais étudier cette « plattnérite » de plus près.

Nebogipfel chaussa ses lunettes, examina les barreaux de quartz chatoyants de la Machine et dit :

— Nous avons parlé – un peu – d'Histoires multiples : de l'existence possible de plusieurs éditions du monde. Vous en avez connu deux vous-même…

— L'Histoire des Éloï et des Morlocks, et l'Histoire de la Sphère.

— Il vous faut envisager ces versions de l'Histoire comme des couloirs parallèles qui s'étendent devant vous. Votre machine vous permet d'avancer et de reculer dans l'un de ces couloirs. Ils existent

indépendamment les uns des autres : en regardant devant lui à partir d'un point quelconque, un Homme verra une Histoire complète et cohérente : il ne peut avoir connaissance d'aucun autre couloir et les couloirs ne peuvent s'influencer mutuellement.

« Mais, dans certains couloirs, les conditions peuvent être très différentes. Dans certains, même les lois de la physique peuvent être différentes…

— Continuez.

— Vous avez dit que le fonctionnement de votre machine dépendait d'une torsion du Temps et de l'Espace, dit-il.

— De la transformation d'un déplacement dans le Temps en un déplacement dans l'Espace. Là-dessus, je suis d'accord : c'est en effet ainsi que la plattnérite exerce ses effets. Mais comment cela se produit-il ?

— Représentez-vous, dit-il, un Univers – une autre Histoire – dans lequel cette torsion de l'Espace-Temps est fortement prononcée.

Il décrivit alors une variante de l'Univers que j'eus presque du mal à imaginer, dans laquelle la *rotation* faisait partie intégrante du tissu même de celui-ci.

— La rotation investit tout point du Temps et de l'Espace. Une pierre, projetée d'un point quelconque, semblerait suivre une trajectoire spiralée : son inertie agirait comme une boussole, oscillant autour du point de lancement. D'aucuns estiment même que notre propre Univers subit pareille rotation mais à une échelle démesurément lente : il mettrait cent mille millions d'années pour accomplir une seule rotation…

« L'idée d'un Univers en rotation a été décrite pour la première fois quelques décennies après votre époque… par Kurt Gödel, en fait.

— Gödel ?

Il me fallut un moment pour identifier ce personnage.

— L'homme qui démontrera l'imperfectibilité des mathématiques ?

— Lui-même, dit Nebogipfel.

Nous fîmes le tour du véhicule ; mes doigts ne desserraient pas leur étreinte sur les manettes. Mon intention était de me placer précisément à l'endroit le plus propice pour atteindre la Machine.

— Dites-moi comment cela explique le fonctionnement de ma Machine.

— Cela est lié à une torsion axiale. Dans un Univers en rotation, *un déplacement dans l'espace mais qui atteint le passé ou l'avenir* est possible. Notre Univers tourne sur lui-même, mais si lentement qu'un tel trajet serait long de cent mille *millions* d'années-lumière et il faudrait un bon million de millions d'années pour l'accomplir !

— L'utilité pratique en serait donc limitée.

— Mais imaginons un Univers de densité plus élevée que le nôtre : un Univers aussi dense, en tous ses points, que le cœur d'un atome de matière. Là, une rotation serait effectuée en quelques fractions de seconde.

— Mais nous ne sommes pas dans un tel Univers, dis-je en agitant la main dans le vide. C'est manifeste.

— Mais peut-être y êtes-vous, l'espace de quelques fractions de seconde et grâce à votre machine ou, du moins, à la plattnérite qu'elle comporte.

« Mon hypothèse est qu'en vertu d'une propriété quelconque de la plattnérite votre machine transtemporelle vibre entre notre Univers et cet Univers ultradense et qu'à chaque fois elle exploite la torsion axiale de cette réalité-là pour voyager en une succession de boucles dans le passé ou l'avenir ! Vous circulez donc en spirale dans le temps…

Je réfléchis à ces idées. Elles étaient extraordinaires, évidemment, mais n'étaient, me sembla-t-il, rien de plus qu'une extension quelque peu fantasmagorique de mes pensées préliminaires sur l'enchevêtrement du Temps et de l'Espace et la fluidité de leurs axes respectifs. De plus, mon impression subjective du voyage temporel était associée à des sensations de torsion. De rotation, donc.

— Ces idées sont surprenantes, mais je crois qu'elles résisteraient à un examen plus approfondi, commentai-je.

Nebogipfel leva les yeux vers moi.

— Votre flexibilité intellectuelle est impressionnante pour un homme de votre stade évolutif.

C'est à peine si j'entendis cette remarque méprisante. J'étais suffisamment près de mon but. Nebogipfel toucha d'un doigt prudent l'une des traverses du véhicule, qui chatoya, démentant son encombrement, et une brise ébouriffa les poils fins sur le bras du

Morlock. Il retira vivement sa main. Je ne quittai pas les goujons des yeux, répétant dans mon esprit la manœuvre simple consistant à tirer les manettes de mes poches et à les fixer sur les goujons. Il me faudrait moins d'une seconde. Parviendrais-je à achever mon geste avant que Nebogipfel pût me rendre inconscient avec son rayon vert ?

L'obscurité m'oppressait et l'odeur fétide du Morlock était accablante. En un instant, songeai-je dans un élan d'irrésistible impatience, je serais peut-être loin de tout cela.

— Qu'y a-t-il ?

Nebogipfel observait mon visage de ses gros yeux sombres ; il se tenait droit, le corps tendu. Il avait déjà des soupçons ! M'étais-je trahi ? Et je ne doutai point que dans l'obscurité alentour les canons d'innombrables armes étaient déjà braqués sur moi : il ne me restait que quelques secondes avant d'agir ou de perdre la partie !

Le sang me cogna aux tempes, je sortis les leviers de mes poches et, poussant un cri, me jetai sur la Machine. J'enfonçai les petites manettes sur leurs goujons et, d'un seul mouvement, les tirai violemment en arrière. Le véhicule fut ébranlé – en cet ultime instant il y eut un éclair vert et je crus que tout était fini pour moi ! – puis les étoiles disparurent et le silence retomba. J'éprouvai une sensation de torsion extraordinaire, suivie de l'atroce impression de chute libre, inconfort que j'accueillis sans déplaisir, car je reconnaissais en lui la marque du voyage transtemporel.

Je hurlai tout haut. J'avais réussi – j'étais en train de remonter le temps –, j'étais libre !

… Puis je pris conscience d'une froideur autour de mon cou, d'un contact soyeux, comme si un insecte s'y était posé, d'un *frôlement*.

Je portai la main à ma gorge… et touchai des poils de Morlock !

LIVRE DEUX

Paradoxe

1
Les Chronargonautes

Serrant ce grêle avant-bras dans l'étau de ma main, je l'arrachai à ma gorge. Un corps velu gisait de tout son long sur le nickel et le cuivre à côté de moi ; un visage étroit serré dans des lunettes enveloppantes était tout près du mien, l'odeur morlock, fétide et douceâtre, était écœurante !

— *Nebogipfel !*

Sa voix était faible et essoufflée, sa poitrine se soulevait. Avait-il peur ?

— Vous vous êtes donc enfui. Et si facilement…

Agrippé à ma monture, il avait l'air d'une poupée de chiffon. Il était le rappel vivant du monde cauchemardesque duquel je m'étais échappé. J'aurais pu – j'en suis convaincu – le désarçonner instantanément. Or je me retins.

— Vous autres Morlocks avez peut-être sous-estimé mes capacités d'homme d'action, lui dis-je sèchement. Mais vous…, vous vous êtes douté de quelque chose, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais à la dernière seconde… Je crois que je suis devenu expert dans l'interprétation de votre langage corporel inconscient. Je me suis rendu compte que vous aviez l'intention de mettre la machine en marche, et j'ai juste eu le temps de vous rattraper avant que… Croyez-vous que nous pourrions nous redresser ? chuchota-t-il. Je suis dans une position quelque peu inconfortable et je crains de tomber de la machine.

Il m'observa tandis que je méditais cette proposition. Il me semblait qu'il me fallait prendre une décision, en quelque sorte ; devais-je l'accepter comme passager à bord du véhicule ?

Mais il était hautement improbable que je lui fisse lâcher prise. Je me connaissais trop bien pour cela !

— Très bien.

Les deux Chronargonautes que nous étions exécutâmes donc un extraordinaire ballet au milieu de l'enchevêtrement de la Machine. Retenant Nebogipfel par le bras – afin de l'empêcher de tomber et de m'assurer qu'il ne tentât pas d'atteindre les commandes du véhicule –, je me contorsionnai jusqu'à ce que je fusse assis, bien droit, sur la selle. Je n'étais pas agile, même dans ma jeunesse, et lorsque j'eus atteint mon but j'étais déjà essoufflé et irritable tandis que Nebogipfel, lui, se logeait dans une section opportunément dégagée du bâti.

— Nebogipfel, pourquoi m'avez-vous suivi ?

Nebogipfel fixa le paysage sombre et comme filtré par la vitesse transtemporelle mais refusa de me répondre.

Je crus toutefois comprendre. Je me souvins de la curiosité et de l'émerveillement qu'il avait manifestés pendant ma relation du monde futur lorsque nous nous partagions la capsule interplanétaire. C'est mû par une impulsion soudaine que le Morlock s'était élancé derrière moi – pour découvrir si le voyage dans le temps était une réalité –, impulsion provoquée par une curiosité remontant, comme la mienne, à celle du singe ! J'en fus obscurément ému et ressentis un peu de sympathie envers Nebogipfel. L'Humanité avait beaucoup changé au long des années qui nous séparaient, mais il y avait là la preuve que la curiosité, cet inextinguible désir de *trouver*, et l'imprudence qui l'accompagnait ne s'étaient pas totalement éteintes.

Et, lorsque nous jaillîmes hors de la pénombre – je vis au-dessus de ma tête le démantèlement de la Sphère – une lumière solaire crue entra à flots dans la Machine et Nebogipfel hurla.

Je me débarrassai de mes lunettes. D'abord stationnaire dans le ciel, le Soleil mis à nu ne tarda pas à s'éloigner de sa position ; il décrivit un arc de plus en plus rapide et la Terre fut à nouveau soumise à la pulsation du jour et de la nuit. Enfin, l'astre fila d'un trait dans le ciel, trop vite pour que le regard pût le suivre, jusqu'à devenir une bande lumineuse, et l'alternance du jour et de la nuit fut remplacée par la clarté nacrée habituelle, uniforme et assez froide.

Ainsi, constatai-je, se défaisait la régulation de l'inclinaison axiale et de la rotation terrestres.

Le Morlock se recroquevillait, la tête cachée contre la poitrine. Il portait ses grosses lunettes, mais leur protection semblait insuffisante ; on eût dit qu'il essayait de s'enterrer dans les profondeurs du véhicule, et son dos luisait d'un éclat blanc sous le rayonnement solaire dilué.

Je ne pus m'empêcher de rire. Je me souvins qu'il avait négligé de m'avertir lorsque notre capsule, en route pour la Terre, était tombée en chute libre de la Sphère : maintenant, je me vengeais !

— Nebogipfel, ce n'est que le soleil !

Il releva la tête. Sous le rayonnement accru, ses lunettes s'étaient obscurcies jusqu'à l'opacité totale. Les poils de son visage étaient collés et, apparemment, mouillés de larmes. La chair de son corps, luisante sous son pelage, était blanc pâle.

— Il n'y a pas que mes yeux, dit-il. Même filtrée, la lumière me fait mal. Quand nous émergerons sous le plein éclat d'un soleil aveuglant…

— Un coup de soleil ! m'exclamai-je.

Après de si nombreuses générations d'obscurité, ce Morlock serait plus vulnérable, même au terne soleil de l'Angleterre, que ne le serait la rousse la plus pâle sous les tropiques. Je retirai ma veste.

— Tenez, dis-je, voici qui devrait vous protéger.

Nebogipfel s'enveloppa du vêtement, sous les plis duquel il se recroquevilla.

— Et, de plus, lorsque j'arrêterai la Machine, je ferai en sorte que nous arrivions la nuit, afin que nous puissions vous trouver un abri.

Réflexion faite, je me rendis compte qu'une arrivée dans l'obscurité serait de toute façon une bonne idée : j'imagine le spectacle si j'étais apparu sur Richmond Hill avec ce monstre descendu du futur au milieu d'une foule de promeneurs ébahis !

La verdure pérenne se retira du flanc de la colline et nous retrouvâmes le cycle des saisons. Nous commençâmes à retraverser l'ère des Grands Édifices que j'ai décrite plus haut. Nebogipfel, la veste sur la tête, risquait un œil manifestement fasciné pour apercevoir les ponts et les pylônes qui traversaient comme une brume le paysage fluctuant. J'étais, quant à moi, intensément soulagé à la pensée que nous approchions de mon propre siècle.

Soudain Nebogipfel se mit à siffler – un son inhumain, quasi félin – et s'aplatit encore plus près contre les parois du véhicule. Il regardait droit devant lui, les yeux énormes, exorbités.

Je me retournai et m'aperçus que les extraordinaires effets optiques que j'avais observés lors de mon expédition vers l'an 657 208 se manifestaient à nouveau. J'avais l'impression que des champs stellaires, denses et multicolores, essayaient de traverser la surface diluée de la réalité qui m'entourait… Et voici qu'à quelques yards de mon véhicule flottait le Veilleur, mon improbable compagnon. Ses yeux étaient fixés sur moi ; je me cramponnai à une traverse. Ébahi, je considérai cette grotesque parodie de tête humaine et ses tentacules pendants et, une fois de plus, je fus frappé par sa ressemblance avec la créature tressautante que j'avais aperçue sur la lointaine plage à trente millions d'années de là.

Fait bizarre, les lunettes qui m'avaient si bien aidé à résoudre les ténèbres morlock ne me furent d'aucun secours pour observer cette créature ; je ne la voyais pas plus distinctement qu'à l'œil nu.

Je perçus alors un sourd marmonnement, une sorte de pleurnichement. C'était Nebogipfel, agrippé à son alvéole dans le véhicule, avec tous les signes du désarroi.

— Il ne faut pas avoir peur, dis-je un peu maladroitement. Je vous ai parlé de ma rencontre avec cette créature en allant vers votre siècle. Son aspect est insolite, mais il semble qu'elle soit inoffensive.

Nebogipfel geignait toujours, le corps agité de tremblements.

— Vous ne comprenez pas, dit-il. Ce que nous voyons est *impossible*. Votre Veilleur possède apparemment la faculté de *franchir* les couloirs, de circuler transversalement entre des versions potentielles de l'Histoire…, peut-être de pénétrer l'environnement neutralisé d'un véhicule transtemporel en marche. C'est impossible !

Alors, aussi facilement qu'il était apparu, le flamboiement stellaire pâlit, le Veilleur s'éloigna jusqu'à devenir invisible et la Machine continua de foncer vers le passé.

Je finis par annoncer au Morlock, d'un ton sans pitié :

— Nebogipfel, vous devez comprendre ceci : je n'ai nullement l'intention de retourner dans le futur après ce dernier voyage.

Il étreignit de ses longs doigts les entretoises du véhicule.

— Je sais que je ne peux pas revenir, dit-il. Je le savais déjà lorsque je me suis précipité sur la machine. Même si vous aviez l'intention de retourner dans le futur…

— Oui ?

— En repartant une fois de plus dans le temps, cette machine va forcément induire une nouvelle et imprévisible modification de l'Histoire.

Il se tourna vers moi ; ses yeux étaient énormes derrière les lunettes.

— Comprenez-vous ? Mon Histoire, ma patrie sont perdues, détruites, peut-être. Je suis déjà devenu un réfugié du temps… Tout comme vous.

Ses paroles me glacèrent le sang. Se pouvait-il qu'il eût raison ? Se pouvait-il que je fusse en train d'infliger de nouveaux outrages au cadavre de l'Histoire à l'instant même, perché sur cette selle ?

Ma résolution de tout remettre en ordre – d'imposer un terme à l'action destructrice de la Machine transtemporelle – s'affermit en moi.

— Mais, si vous saviez cela, votre témérité en me poursuivant était une folie de première grandeur…

— Peut-être.

Sa voix était assourdie, car il s'abritait la tête dans ses bras.

— Mais voir les merveilles que j'ai déjà vues, voyager dans le temps, *rassembler de telles informations…* aucun membre de mon espèce n'a jamais eu pareille chance !

Il se tut et je le trouvai encore plus sympathique. Je me demandai comment j'aurais moi-même réagi si, comme le Morlock, je n'avais eu qu'une seconde pour saisir l'occasion !

Les aiguilles des compteurs chronométriques continuaient de rétrograder et je vis que nous approchions de mon propre siècle. Le monde se reconstitua en une configuration plus familière, avec une Tamise fermement ancrée entre ses anciennes rives et des ponts que je crus reconnaître à mesure qu'ils se matérialisaient au-dessus d'elle dans un jour tremblotant.

Je ramenai les manettes en avant. Le Soleil devint visible sous forme d'un objet distinct qui filait au-dessus de nous comme un bolide de feu ; le passage de la nuit était un papillotement perceptible. Deux des compteurs étaient déjà stationnaires ; il ne restait que des milliers de jours – quelques années – à parcourir.

Je m'aperçus que Richmond Hill s'était solidifiée autour de moi, plus ou moins sous la forme que je lui connaissais à mon époque. L'écran des arbres étant réduit à une transparence transitoire par ma vitesse, je voyais très bien les prairies de Petersham et de

Twickenham parsemées de bouquets d'arbres vénérables. Spectacle rassurant et familier, en dépit du fait que ma vélocité transtemporelle était encore si élevée qu'il m'était impossible de distinguer des humains, des cerfs, des vaches ou d'autres hôtes de la colline, des prairies ou du fleuve ; et le scintillement du jour et de la nuit baignait toute la scène d'une clarté surnaturelle. Qu'importe : j'étais presque arrivé !

Je regardai l'aiguille des milliers s'approcher du zéro – j'étais arrivé chez moi, et il me fallut toute ma détermination pour ne pas arrêter la machine *hic et nunc* car mon désir de revenir à mon année de départ était extrême –, mais je maintins la pression sur les manettes et regardai les aiguilles entamer leur course négative.

Autour de moi, Richmond Hill scintillait au gré des nuits et des jours avec, çà et là, une tache colorée lorsqu'un groupe de pique-niqueurs restait sur l'herbe assez longtemps pour que ma rétine les enregistrât. Enfin, lorsque les cadrans indiquèrent six mille cinq cent soixante jours *avant* mon départ, je ramenai les manettes en butée.

J'immobilisai la Machine transtemporelle au profond d'une nuit nuageuse et sans lune. Si mes calculs étaient corrects, j'avais atterri en juillet 1873. À l'aide de mes lunettes morlock, je vis la pente de la colline, la berge du fleuve et la rosée qui scintillait sur l'herbe ; et, bien que les Morlocks eussent déposé ma Machine dans un espace dégagé à flanc de coteau, à un demi-mille de ma demeure, je constatai qu'il n'y avait personne pour être témoin de mon arrivée. Les sons et les odeurs de mon siècle m'inondèrent : l'odeur âcre du bois se consumant dans quelque cheminée, le murmure lointain de la Tamise, le frémissement d'une brise dans les arbres, les lanternes au naphte des marchands des quatre-saisons. Tout cela était délicieusement familier et bienvenu !

Nebogipfel se releva prudemment. Il avait glissé les bras dans les manches de ma veste, et le lourd vêtement pendait sur lui comme sur un enfant.

— Sommes-nous en 1891 ?

— Non, dis-je.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que je nous ai ramenés *plus loin* dans le passé.

Je jetai un coup d'œil vers ma maison, de l'autre côté de la colline.

— Nebogipfel, là-haut, dans un laboratoire, un jeune présomptueux se lance dans une série d'expériences qui l'amèneront finalement à la création d'une Machine à voyager dans le temps…

— Alors…

— Nous sommes en 1873, et je me prépare à me rencontrer moi-même quand j'étais jeune homme !

Sa tête sans menton, ceinte des lunettes, pivota vers moi avec ce qui sembla être de l'étonnement.

— Allons, Nebogipfel, aidez-moi à trouver une cachette pour dissimuler cet engin.

2
Retour

Je ne puis décrire tout l'insolite qu'il y avait pour moi à descendre Petersham Road dans l'air nocturne et à arriver enfin à mon domicile… avec un Morlock à mes côtés !

La maison était la dernière de la rue, avec de grandes baies, des sculptures assez modestes sur l'encadrement de la porte et un porche avec deux fausses colonnes grecques. Sur le devant, un jardinet avec des marches descendant à l'entresol, délimité par une délicate grille de métal ouvragé peinte en noir. Le résultat était en fait une imitation des demeures authentiquement grandioses bordant le Green ou s'alignant sur la partie de la Terrace située au sommet de Richmond Hill ; mais c'était une grande maison spacieuse que j'avais achetée pour une bouchée de pain quand j'étais plus jeune et que je n'avais jamais eu l'intention de quitter.

Je passai devant la porte d'entrée et contournai la maison. Sur l'arrière, des balcons avec vue à l'ouest s'ornaient de minces pilastres de fer peints en blanc. Je distinguais les fenêtres du fumoir et de la salle à manger, à présent assombris (il me vint à l'esprit que je ne savais pas avec précision quelle heure de la nuit il était), mais je percevais comme une bizarre absence derrière le fumoir. Il me fallut quelques instants pour me rappeler ce qu'elle représentait, tant une chose dont l'*absence* est inattendue est difficile à identifier, bien plus qu'une *présence* incongrue. C'était en fait l'emplacement de la salle de bains que j'y ferais construire plus tard. Ici, en 1873, j'étais encore obligé de me laver dans un tub qu'un domestique apportait dans ma chambre !

Et, dans cette serre disproportionnée qui dépassait de l'arrière de la maison, se trouvait mon laboratoire où – comme je le constatai avec un frisson de plaisir anticipé – la lumière brûlait encore. Les éventuels invités étaient partis et les domestiques étaient depuis longtemps dans leurs appartements. Mais le maître de céans – *moi-même* – travaillait encore.

Je fus envahi par un mélange d'émotions qu'aucun homme n'avait, je présume, éprouvées avant moi ; j'étais ici chez moi et pourtant je n'avais aucun droit d'y être !

Je retournai à la porte d'entrée. Nebogipfel se tenait un peu en retrait sur la chaussée déserte ; il semblait craindre de s'approcher de l'escalier de l'entresol, car le gouffre dans lequel il descendait était d'une noirceur absolue, même avec les lunettes.

— N'ayez aucune crainte, lui dis-je. Il est tout à fait habituel d'avoir des cuisines et autres locaux en dessous du niveau du sol dans des maisons comme celle-ci… L'escalier et la rampe sont suffisamment solides.

Nebogipfel, anonyme derrière ses lunettes, examina les marches avec circonspection. J'imagine que sa prudence découlait de son ignorance de la robustesse de la technologie du dix-neuvième siècle – j'avais oublié à quel point mon époque primitive devait lui sembler bizarre –, mais, néanmoins, un je-ne-sais-quoi dans son attitude me troubla.

Contre toute attente, elle me rappela un fragment isolé de ma propre enfance. La demeure où j'avais grandi était vaste et morcelée – peu pratique, en fait – et comportait des passages souterrains qui reliaient la maison aux écuries, au garde-manger et autres dépendances – passages caractéristiques des habitations de cette époque. Il y avait des grilles échelonnées à même le sol, circulaires, peintes en noir, recouvrant des puits qui assuraient la ventilation des dits passages. Je me rappelai à présent la peur qu'inspiraient au bambin que j'étais ces puits enterrés dans le sol. Peut-être étaient-ils effectivement de simples boyaux d'aération ; et si, me suggérait mon imagination enfantine, quelque Main osseuse se contorsionnait pour passer entre ces gros barreaux et m'attrapait par la cheville ?

Il me vint alors à l'esprit – je crois que tout cela fut déclenché par l'attitude prudente de Nebogipfel – qu'il y avait une certaine ressemblance entre ces puits de mon enfance et les sinistres puits des Morlocks… Était-ce pour cela qu'à la fin je m'étais autant déchaîné contre cet enfant morlock de l'an 657 208 ?

Je ne suis pas homme à me repaître de pareilles introspections dans ma propre affectivité ! Très injustement, je lançai à Nebogipfel :

— En plus, je croyais que vous autres Morlocks aimiez l'obscurité !

Sur quoi je me détournai de lui et gravis les marches du perron.

Tout était si familier… et pourtant *différent* à un point déconcertant. Au premier coup d'œil, je pouvais déjà détecter mille petits écarts par rapport à mon époque, dix-huit ans plus tard. Il y avait, par exemple, le linteau affaissé que je ferais ultérieurement remplacer, et l'espace libre destiné au lampadaire à col de cygne que j'y installerais un jour sur le conseil de M^me^ Watchets.

Une fois encore, je m'émerveillai du caractère prodigieux du voyage transtemporel. On s'attendrait aux changements les plus spectaculaires dans le survol de milliers de siècles – et j'en avais constaté –, mais ce simple petit bond de quelques décennies avait fait de moi un anachronisme.

— Que dois-je faire ? Devrais-je vous attendre ?

Je considérai la présence silencieuse de Nebogipfel à mes côtés. Avec ses grosses lunettes et ma veste qui pendait sur lui, il était à la fois comique et inquiétant !

— Je crois qu'en l'occurrence il est plus risqué pour vous de rester dehors. Et si un agent de police venait à vous repérer ? Il pourrait croire que vous êtes un cambrioleur d'un genre insolite. Si vous étiez arrêté…

Je ne savais si l'apparition d'un Morlock dans un poste de police de 1873 aurait de quoi inquiéter ou faire rire. Privé du réseau de services de la technologie morlock, Nebogipfel était absolument sans défense ; il s'était lancé dans l'Histoire tout aussi peu préparé que moi-même lors de ma première expédition.

— Et les chiens ? Ou les chats ? Je me demande ce que le matou moyen des années soixante-dix ferait d'un Morlock. Un bon repas, à mon avis… Non, Nebogipfel, je crois qu'il serait moins dangereux de rester avec moi.

— Et le jeune homme auquel vous rendez visite ? Que faites-vous de sa réaction ?

— Eh bien, soupirai-je, j'ai toujours eu la chance d'avoir un esprit ouvert et tolérant. Ou du moins me plais-je à le penser ! Je ne vais peut-être pas tarder à être fixé là-dessus. En outre, votre présence pourrait me convaincre – *le* convaincre – de la véracité de mon récit.

Et, sans me permettre d'hésiter plus longtemps, je tirai sur la sonnette.

J'entendis claquer des portes à l'intérieur de la maison et un cri irrité – « Ça va, j'y vais ! » – suivi du bruit des pas qui résonnèrent dans le bref couloir reliant mon laboratoire au reste de la demeure.

— C'est moi, soufflai-je à Nebogipfel. *Lui,* donc. Il doit être tard : les domestiques sont couchés.

Une clé cliqueta dans la serrure.

— Vos lunettes, dit Nebogipfel entre ses dents.

J'arrachai de mon visage ces anachronismes choquants et les fourrai dans ma poche de pantalon juste au moment où la porte pivota sur ses gonds.

Un jeune homme se tenait sur le seuil, le visage rougeoyant comme la pleine lune à la lueur de sa bougie. Le regard qu'il posa sur ma personne en bras de chemise fut on ne peut plus bref ; et son examen de Nebogipfel fut encore plus sommaire. (Et voilà les facultés d'observation dont je me vantais !)

— Que diable voulez-vous ? Il est une heure du matin, au cas où vous ne le sauriez pas.

J'ouvris la bouche pour parler, mais le petit préambule que j'avais répété s'évanouit de mon esprit.

Ainsi me retrouvai-je devant ma personne à l'âge de vingt-six ans !

3
Moïse

Depuis cette expérience, j'ai fini par être persuadé que nous tous, sans exception, nous servons du miroir pour nous tromper nous-mêmes, tant nous avons la *maîtrise* du reflet que nous y voyons : nous sélectionnons – inconsciemment, peut-être – nos traits les plus avantageux et arrangeons nos maniérismes en une systématique que nos amis les plus intimes seraient incapables de reconnaître. Il va sans dire que rien ne nous force à nous considérer sous des angles moins favorables, comme vu de dos, ou de profil avec un nez proéminent bien en évidence.

Or il y avait là enfin un reflet dont je n'avais décidément pas la maîtrise, et l'expérience ne laissait pas d'être troublante.

L'autre était de la même taille que moi, évidemment ; à tout le moins, ainsi que je fus alarmé de le découvrir, j'avais légèrement rapetissé dans cet intervalle de dix-huit ans. Son front m'intriguait : il était étrangement large, exactement comme maintes personnes me l'ont peu aimablement fait remarquer tout au long de ma vie, et poudré de fins cheveux noirs qui ne s'étaient pas encore raréfiés et n'avaient pas commencé à grisonner. Les yeux étaient gris clair, le nez droit, la mâchoire ferme ; mais je n'avais jamais vraiment été un beau ténébreux : l'autre était naturellement pâle, et cette pâleur était renforcée par les longues heures qu'il avait passées, depuis ses années de formation, dans des bibliothèques, bureaux, salles de cours et laboratoires.

J'éprouvai comme une vague répugnance ; il y avait en fait un peu du Morlock en moi ! Et mes oreilles avaient-elles *jamais* été aussi proéminentes ?

Mais ce fut sa mise qui attira mon regard. Quelle horreur !

Il portait ce que dans mon souvenir j'appelai un costume de *mirliflore* : une courte veste rouge vif sur un gilet jaune et noir aux massifs boutons en laiton, de hautes bottes jaunes, un bouquet au revers de la veste.

Avais-je jamais été pareillement attifé ? Forcément, mais tout ce qui s'éloignait de mon style sobre eût été difficile à imaginer.

— Zut, alors, ne pus-je m'empêcher de dire, vous êtes habillé en clown !

Il sembla troublé – il avait manifestement trouvé quelque chose de bizarre dans mon faciès –, mais il répliqua vertement :

— Peut-être devrais-je vous claquer cette porte au nez, monsieur. Avez-vous gravi Richmond Hill pour insulter ma mise ?

Je remarquai que son bouquet était quelque peu fané et je crus détecter du brandy dans son haleine.

— Dites-moi, sommes-nous jeudi ?

— Question très insolite. Je devrais vous…

— Oui ?

Levant la bougie, il scruta mon visage. Il était tellement fasciné par ma personne – par ce reflet flou de lui-même – qu'il en ignora le Morlock : un homme, ou plutôt un être du futur lointain, qui se tenait à moins de deux yards de lui ! Je me demandai s'il n'y avait pas quelque maladroite métaphore dans cette petite scène : n'avais-je voyagé dans le temps, après tout, que pour aller à la recherche de moi-même ?

Mais l'ironie ne me sied pas et je me sentis quelque peu gêné d'avoir ne fut-ce qu'envisagé pareille pensée littéraire !

— Il se trouve que nous sommes jeudi. Ou, plutôt, que nous l'étions : nous sommes dans les premières heures de vendredi. Et alors ? Et pourquoi ne le savez-vous pas, d'ailleurs ? Et qui êtes-vous au juste, monsieur ?

— Je vais vous dire qui je suis…

Je montrai le Morlock, et notre hôte peu empressé écarquilla les yeux.

— … Et qui est celui-ci. Et pourquoi je ne sais pas exactement l'heure ni même le jour. Mais, d'abord, pouvons-nous entrer ? Car j'apprécierais bien un peu de votre brandy.

Il resta immobile sur le seuil une bonne demi-minute, laissant la mèche de la bougie grésiller dans son bain de cire ; au loin, j'entendais la Tamise alanguie soupirer sous les ponts de Richmond. Puis il finit par dire :

— Je devrais vous jeter à la rue ! Mais…

— Je sais, dis-je doucement.

Je considérai mon être antérieur avec une certaine indulgence ; je n'avais jamais reculé devant les spéculations les plus échevelées et je n'avais aucune peine à imaginer les hypothèses insensées qui se formaient déjà dans cet esprit fécond et indiscipliné.

Il décida enfin de s'écarter de la porte.

Je fis signe à Nebogipfel d'avancer. Les pieds du Morlock, revêtus de son seul pelage, trottèrent à pas feutrés sur le parquet du vestibule. Mon double ouvrit encore de grands yeux – Nebogipfel lui répondit par un regard intéressé – et dit :

— Il est..., hum..., il est tard. Je ne veux pas faire se lever les domestiques. Allons dans la salle à manger ; c'est probablement l'endroit le plus chaud de la maison.

Le vestibule obscur s'ornait de lambris d'appui peints et d'une rangée de patères. Son large crâne mis en relief par l'unique bougie, notre hôte réticent nous fit passer devant la porte du fumoir. Des braises rougeoyaient encore dans l'âtre de la salle à manger. Le maître de céans alluma des bougies avec celle qu'il tenait et la pièce s'illumina, car il y avait là une bonne douzaine de bougies : deux dans des chandeliers en cuivre sur le linteau de la cheminée, encadrant un pot à tabac ventru et satisfait, et les autres fichées dans des appliques.

J'examinai sous tous les angles cette pièce chaude et confortable – si familière et pourtant rendue si différente par les plus subtils des changements dans la disposition du mobilier et la décoration ! Il y avait le guéridon près de la porte, avec sa pile de journaux – remplis, sans doute, d'analyses lugubres des toutes dernières déclarations de M. Disraeli ou, peut-être, d'articles atrocement arides sur la question d'Orient – et il y avait mon fauteuil au coin du feu, confortablement bas. Mais il n'y avait aucun signe de mon jeu de petites tables octogonales ni de mes lampes à incandescence avec leurs lys d'argent.

Notre hôte s'approcha du Morlock. Il se pencha en avant, les mains reposant sur les genoux.

— Qu'est-ce que c'est ? On dirait une forme de singe, ou alors un enfant contrefait. Et ça porte votre veste, non ?

Sa façon de parler eut le don de me hérisser, et je fus surpris de ma propre réaction.

— Ça », comme vous dites, est en fait un être masculin. Et qui peut s'exprimer tout seul.

— Ah oui ? dit-il en pivotant pour interroger Nebogipfel. Et c'est vrai ? Grand Dieu !

Il continua de fixer le visage velu du pauvre Nebogipfel et je restai planté sur le tapis de la salle à manger, essayant de ne pas trahir mon impatience – pour ne pas dire ma gêne – devant cette absence de courtoisie.

Il se rappela ses devoirs de maître de maison.

— Oh, excusez-moi. Je vous en prie, asseyez-vous. Nebogipfel, englouti sous ma veste, s'immobilisa au milieu de la carpette devant la cheminée. Il regarda le sol puis tout autour de lui dans la pièce. Il semblait attendre quelque chose, et, au bout d'un moment, je finis par comprendre quoi. Le Morlock était tellement habitué à la technologie de son époque qu'il attendait que le mobilier sortît par extrusion du tapis ! Même si, plus tard, Nebogipfel devait manifester d'assez bonnes connaissances mécaniques et une certaine flexibilité d'esprit, il était alors aussi désemparé que je l'eusse été si j'avais cherché un manchon à gaz sur la paroi de quelque caverne préhistorique.

— Nebogipfel, dis-je, nous sommes dans une époque plus fruste. Les formes sont *fixes*.

Je lui montrai la table de la salle à manger puis les chaises.

— Vous êtes obligé d'en choisir une.

Mon être antérieur écouta ce dialogue avec une curiosité manifeste.

Après quelques secondes d'hésitation, le Morlock se dirigea vers l'une des chaises les plus volumineuses.

Je le devançai.

— En fait, pas celle-ci, Nebogipfel, dis-je doucement. Je ne crois pas que vous la trouveriez confortable. Elle essaierait peut-être de vous faire un massage, voyez-vous, mais elle n'est pas adaptée à votre poids…

Mon hôte me regarda, brusquement inquiet.

Guidé par moi – j'avais l'impression d'être un père maladroit s'affairant autour de son rejeton –, Nebogipfel prit une simple chaise à dossier droit et grimpa dessus ; il y était juché, les jambes pendantes, comme un enfant velu.

— Comment connaissiez-vous l'existence de mes Chaises Actives ? demanda mon hôte. Je n'en ai fait la démonstration qu'à

un petit groupe d'amis et le principe n'en est même pas encore breveté.

Je ne répondis pas : je soutins son regard pendant de longues secondes. Je voyais que l'extraordinaire réponse à sa question se formait déjà dans son esprit.

Il détourna les yeux.

— Asseyez-vous, me dit-il. Je vous en prie. Je vais chercher le brandy.

Je restai assis en compagnie de Nebogipfel – un Morlock, à ma propre table, dans ma salle à manger ! – et regardai autour de moi. Dans un angle de la pièce, sur son trépied, se dressait le vieux télescope à miroir que j'avais ramené de la maison de mes parents ; cet instrument sommaire donnait des images d'une netteté douteuse, et pourtant ce fut pour l'enfant que j'étais une fenêtre s'ouvrant sur le ciel et ses merveilles et sur les mystères troublants de l'optique physique. Au-delà de cette pièce se trouvait le couloir sombre menant au laboratoire, dont les portes étaient négligemment restées ouvertes ; j'entrevis par l'embrasure des aperçus frustrants de mon propre atelier : les établis surchargés de machines, des feuilles de croquis étalées à même le sol, divers outils et dispositifs.

Notre hôte nous rejoignit ; il portait, gauchement, trois verres à brandy et une carafe. Il remplit généreusement les trois verres, et le spiritueux étincela à la lumière des bougies.

— Et voilà, dit-il. Avez-vous froid ? Voulez-vous que j'allume le feu ?

— Non, merci, dis-je.

Je soulevai le brandy, le humai puis en fis couler quelques gouttes sur ma langue.

Nebogipfel ne prit pas son verre en main. Il plongea un doigt pâle dans le liquide, le retira et lécha une goutte au bout de son doigt. Il sembla frissonner. Puis, délicatement, il repoussa le verre, comme s'il était plein à ras bord de la bière la plus nocive qu'on pût imaginer !

Mon hôte observa ce manège avec curiosité. Puis, avec un effort manifeste, il se tourna vers moi.

— Vous avez un avantage sur moi. Je ne vous connais pas. Mais vous me connaissez, apparemment.

— Oui, dis-je en souriant. Mais je me trouve quelque peu dans l'embarras pour vous trouver un nom.

Il fronça les sourcils, mal à l'aise.

— Je ne vois pas où est le problème. Je m'appelle…

Je levai la main ; je venais d'avoir une idée.

— Non. Je vais vous appeler, si vous le permettez, *Moïse*.

Il lampa une bonne gorgée de brandy et me considéra d'un regard vraiment courroucé.

— Comment connaissez-vous ce détail ?

Moïse, prénom dont j'avais horreur, qui m'avait valu des tourments sans fin à l'école et que je gardais secret depuis que j'avais quitté le domicile familial !

— Qu'importe, dis-je. Avec moi, votre secret est bien gardé.

— Écoutez, je commence à me lasser de ces petits jeux. Vous débarquez ici avec votre… compagnon et faites toutes sortes de commentaires méprisants sur ma mise. Et je ne sais même pas comment vous vous appelez !

— Peut-être que si.

Ses longs doigts se refermèrent sur son verre. Il comprit qu'il se passait quelque chose de prodigieusement insolite…, mais quoi ? Je lisais très clairement sur son visage ce mélange à base d'excitation, d'impatience et d'un peu de peur que j'avais ressenti si souvent lorsque j'avais affronté l'Inconnu.

— Écoutez, dis-je, je suis prêt à vous raconter tout ce que vous voudrez savoir, exactement comme je vous l'ai promis. Mais d'abord…

— Oui ?

— Je serais très honoré de visiter votre laboratoire. Et je suis sûr que Nebogipfel serait curieux de le voir. Parlez-nous un peu de *vous* et, ce faisant, vous apprendrez qui je suis.

Il resta assis un instant, les doigts serrés sur son verre. Puis, d'un mouvement vif, il regarnit nos verres, se leva et prit sa bougie sur la cheminée.

— Suivez-moi.

4
L’expérience

Portant bien haut sa bougie, il nous conduisit par le froid couloir jusqu’au laboratoire. Ces quelques secondes sont gravées dans ma mémoire : les ombres énormes du large crâne de Moïse projetées par la lueur de la bougie, sa veste et ses bottes luisant dans l’incertaine clarté ; derrière moi, les pas feutrés du Morlock et son odeur de pourriture douceâtre concentrée dans cet espace confiné.

Arrivé au laboratoire, Moïse contourna cloisons et établis pour allumer des bougies et des lampes à incandescence. Le local fut bientôt brillamment illuminé. Les murs blanchis à la chaux étaient dépourvus d’ornements – hormis les notes de Moïse, grossièrement punaisées –, et l’unique bibliothèque était bourrée de revues scientifiques, d’ouvrages de référence et de recueils de tables mathématiques et de mesures physiques. L’endroit était froid ; privé de ma veste, je me surpris à grelotter et m’enveloppai de mes bras.

Nebogipfel trottina sur le sol de l’atelier jusqu’à la bibliothèque. Il s’accroupit et examina les reliures usées des volumes qui s’y trouvaient ; je me demandai s’il savait lire l’anglais, car je n’avais vu aucune trace de livres ni de journaux dans la Sphère et les inscriptions sur les omniprésentes dalles de verre bleu étaient dans un alphabet inconnu.

— Cela ne m’intéresse pas tellement de vous présenter un résumé biographique, dit Moïse. Et (encore plus sèchement) je ne comprends toujours pas pourquoi vous vous intéressez autant à ma personne. Mais je suis disposé à jouer le jeu avec vous. Écoutez : et si je vous présentais mes découvertes expérimentales les plus récentes ? Qu’en dites-vous ?

Je souris. C’était tout à fait conforme à mon – à son – caractère : guère plus que l’énigme du moment à la surface de son esprit !

Il s’approcha d’une table sur laquelle étaient posés, pêle-mêle, des porte-cornues, des lampes, des grilles et des lentilles.

— Je vous serai reconnaissant de ne rien toucher ici. Il y a peut-être une apparence de désordre, mais je vous assure qu'il y a un système là-dessous ! J'ai un mal de chien à éloigner d'ici Mme Penforth avec ses plumeaux et ses balais, croyez-moi.

Mme Penforth ? Je fus instinctivement tenté de lui demander ce qu'était devenue Mme Watchets, mais je me rappelai alors que Mme Penforth avait précédé Mme Watchets. Je l'avais congédiée quelque quinze ans avant mon départ dans le temps lorsque je l'avais surprise en train de se servir dans mon maigre stock de diamants industriels. Je songeai à mettre Moïse en garde contre pareil incident, or le préjudice n'avait pas été bien grand et puis – songeai-je dans une disposition étrangement paternelle envers mon juvénile double – cela ferait probablement du bien à Moïse de s'intéresser de plus près aux affaires de sa maison une fois de temps en temps et de ne pas s'en remettre au hasard pour toute chose.

— Ma spécialité principale, poursuivit Moïse, est l'optique physique, c'est-à-dire les propriétés physiques de la lumière, qui…

— Nous savons, dis-je doucement.

Il fronça les sourcils.

— Très bien. Récemment, donc, je me suis quelque peu laissé distraire par une bizarre énigme : l'étude d'un minéral nouveau, dont j'ai par hasard trouvé un échantillon il y a deux ans.

Et de nous montrer un flacon gradué de huit onces obturé par un bouchon en caoutchouc ; la fiole était à moitié remplie d'une fine poudre verdâtre qui luisait d'un éclat insolite.

— Regardez, dit-il. N'avez-vous pas l'impression qu'il y a là une légère translucidité, comme si la substance brillait de l'intérieur ?

Et, de fait, elle brillait comme si elle était composée de minuscules perles de verre.

— Mais où est la source d'énergie qui alimente pareille illumination ? poursuivit Moïse.

« Ainsi commencèrent mes recherches – d'abord à mes moments perdus, car j'ai du travail à faire ! Je dépends de subventions et de commissions, lesquelles dépendent à leur tour du flot respectable de résultats que je suis censé produire. Je n'ai pas le temps de chercher la pierre philosophale… Mais, plus tard, cette substance finit par absorber une grande part de mon temps ; je la baptisai « plattnérite » en l'honneur du personnage assez

énigmatique qui m'en avait fait cadeau et se faisait appeler Gottfried Plattner.

« Je ne suis pas chimiste – même circonscrite aux Trois Gaz, ma chimie pratique avait toujours été un peu balbutiante –, mais je m'attelai à la tâche avec détermination. J'achetai des tubes à essai, des brûleurs à gaz, du papier de tournesol et tout le reste de cette nauséabonde panoplie. Je versai ma poussière verte dans des tubes à essai et l'éprouvai avec de l'eau puis avec des acides – sulfurique, nitrique et chlorhydrique – sans rien découvrir. Puis j'en répandis un tas sur une plaque et la tins au-dessus de mon brûleur. L'explosion qui suivit, dit-il en se frottant le nez, pulvérisa une lucarne et endommagea sérieusement un mur.

Il s'agissait du mur sud-ouest et je ne pus m'empêcher de me tourner précisément dans cette direction ; mais il n'y avait rien à voir : les dégâts avaient été parfaitement réparés. Moïse remarqua mon regard, perplexe, car il ne m'avait pas indiqué le mur en question.

— Après cet échec, poursuivit-il, je désespérai d'élucider rapidement les mystères de la plattnérite. C'est alors que je commençai à réfléchir un peu plus sérieusement. La translucidité, après tout, est un phénomène optique. Donc, raisonnai-je, la clé des secrets de la plattnérite résidait peut-être dans ses propriétés optiques et non dans sa chimie.

J'éprouvai une satisfaction particulière – une sorte d'amour-propre au second degré – à entendre ce résumé de mes lucides processus mentaux. Et je voyais que Moïse jouissait de l'élan de son propre récit : j'ai toujours pris plaisir à raconter une bonne histoire à quelque auditoire que ce soit et je pense qu'il y a en moi un peu du bateleur.

— Je mis donc au rancart ma panoplie de Petit Chimiste, poursuivit Moïse, et entamai une nouvelle série d'expériences. Et, très rapidement, je découvris des anomalies frappantes : de bizarres résultats concernant l'indice de réfraction, lequel – vous le savez peut-être – dépend de la vitesse de la lumière à l'intérieur de la substance. Et il se trouva que le comportement des rayons lumineux traversant la plattnérite est hautement insolite.

Il se tourna vers l'appareillage monté sur la table de manipulation.

— Maintenant, regardez ceci : c'est la démonstration la plus claire des anomalies optiques de la plattnérite que j'aie pu concevoir.

Moïse avait aligné les trois éléments de son expérience les uns derrière les autres. Il y avait une petite lampe électrique munie d'un miroir concave à l'arrière et, à environ trois pieds, un écran blanc maintenu vertical par un porte-cornue ; entre les deux, serré dans les pinces d'un autre support, se trouvait un écran en carton portant des traces de fines rayures. À côté de la lampe, des fils pendants aboutissaient à un accumulateur électrolytique posé sous la table.

Cette installation était d'une lumineuse simplicité : j'ai toujours cherché à établir une démonstration aussi directe que possible de tout nouveau phénomène, afin de mieux concentrer l'esprit sur ce phénomène lui-même et non sur les insuffisances de l'appareillage expérimental, voire – la chose est toujours possible – quelque supercherie de la part de l'expérimentateur.

Moïse actionna alors un interrupteur et la lampe s'alluma, petite étoile jaune dans la pièce éclairée aux bougies. Le panneau opaque protégeait l'écran de la lumière, sauf dans une zone centrale faiblement brillante projetée par des rayons admis par les fentes du carton.

— La lumière émise par le sodium, dit Moïse, est une couleur quasi pure, contrairement à la lumière blanche du soleil, qui est un mélange de toutes les couleurs. Le réflecteur derrière la lampe est un miroir parabolique qui projette donc l'intégralité de la lumière de la lampe en direction de l'écran en carton intermédiaire.

Il indiqua d'un geste la trajectoire des rayons lumineux se dirigeant sur l'obstacle.

— J'ai pratiqué deux entailles dans ce carton. Ces fentes ne sont éloignées que d'une fraction de pouce l'une de l'autre, or la structure de la lumière est si fine que les fentes sont tout de même éloignées de quelque trois cents longueurs d'onde. Les rayons émergent des fentes, dit-il en les accompagnant du doigt, et aboutissent à cet écran. Mais les rayons émis depuis les deux fentes *interfèrent* les uns avec les autres : leurs crêtes et leurs creux se renforcent et s'annulent successivement.

Il se tourna vers moi, doutant de ma compréhension.

— L'idée vous est-elle familière ? Vous obtiendriez le même effet en jetant deux pierres dans une mare tranquille et en observant le chevauchement des rides concentriques…

— Je comprends.

— Donc, exactement de la même manière, ces ondes de lumière – des rides dans l'éther – interfèrent les unes avec les autres et déterminent un motif que l'on peut observer, là, sur ce dernier écran.

Il indiqua la zone lumineuse jaune qui avait atteint l'écran situé derrière les fentes.

— Vous voyez quelque chose ? À vrai dire, il faudrait une loupe, mais ici, juste au centre, vous verrez des bandes lumineuses alternant avec des bandes obscures à quelques dixièmes de pouce d'intervalle. Eh bien, ce sont là les endroits où se combinent les rayons issus des deux fentes.

Moïse se redressa.

— Cette interférence est un effet bien connu. Ce dispositif expérimental est communément utilisé pour déterminer la longueur d'onde de la lumière du sodium, qui est d'un cinquante millième de pouce, si cela vous intéresse.

— Et la plattnérite ? demanda Nebogipfel.

Moïse sursauta en entendant les syllabes liquides du Morlock mais poursuivit crânement sa démonstration. Il prit sur un coin de la table une lame de verre d'environ six pouces de côté et maintenue verticale par un support. Elle était colorée en vert.

— J'ai là un peu de plattnérite. En réalité, cette lame est un sandwich de deux couches de verre avec de la plattnérite en poudre répandue entre les deux, comme ceci. Maintenant, regardez ce qui se passe lorsque j'interpose la plattnérite entre le carton et l'écran…

Après quelques nécessaires ajustements, Moïse réussit à faire en sorte qu'une des fentes restât dégagée tandis que l'autre était recouverte par la lame de plattnérite. Ainsi l'un des deux faisceaux de rayons en interférence serait-il obligé de traverser la mystérieuse substance avant d'atteindre l'écran.

L'image des franges d'interférence devint moins distincte – elle se teinta de vert –, et leur motif fut décalé et déformé.

— Les rayons perdent évidemment de leur pureté, dit Moïse. Une petite partie de la lumière du sodium est dispersée par la plattnérite elle-même et émerge donc avec une longueur d'onde

correspondant à la partie plus froide du spectre. Il n'empêche qu'il en reste assez pour traverser la plattnérite sans dispersion et donc permettre au phénomène d'interférence de se poursuivre. Mais… voyez-vous les changements que cela a produits ?

Nebogipfel se pencha pour mieux voir ; la lumière du sodium se réfléchissait sur ses lunettes.

— Le déplacement de quelques taches lumineuses sur un écran peut paraître sans importance au profane, continua Moïse, mais l'effet en est lourd de sens si on l'analyse avec soin. Car – et je peux vous en montrer les preuves mathématiques, dit-il en agitant vaguement la main en direction d'une pile de paperasses sur le plancher – les rayons lumineux, en traversant la plattnérite, subissent une *distorsion temporelle*. C'est un effet d'une ampleur infime, mais mesurable, qui se manifeste, voyez-vous, dans la déformation du motif des interférences.

— Une « distorsion temporelle » ? dit Nebogipfel en levant les yeux. Vous voulez dire que…

— Oui.

L'épiderme de Moïse baignait dans la froide lumière du sodium.

— Je crois, dit-il, que les rayons lumineux, en traversait la plattnérite, sont *transférés temporellement*.

Je considérai avec une sorte de ravissement cette démonstration sommaire avec son ampoule, ses écrans et ses pinces. Car tout avait commencé ainsi : c'était à partir de ces naïves prémices qu'un long et difficile cheminement expérimental et théorique conduirait enfin à la construction de la Machine transtemporelle elle-même !

5
Sincérité et doute

Je ne pouvais évidemment révéler tout ce que je savais ; je fis de mon mieux pour simuler la surprise et le choc devant ses déclarations.

— Eh bien, dis-je vaguement, ça alors !

Il me regarda, mécontent. Il commençait manifestement à se former l'opinion que j'étais un sot dépourvu d'imagination. Il se détourna et commença à bricoler avec ses appareils.

Je saisis l'occasion de prendre le Morlock à part.

— Qu'avez-vous pensé de cela ? La démonstration était ingénieuse.

— Oui, dit-il, mais je suis surpris qu'il n'ait pas remarqué la radio-activité de votre mystérieuse substance, la plattnérite. Les lunettes montrent clairement…

— *Radio-activité ?*

Il me regarda.

— Ce terme est-il inconnu ?

Il me donna un compte rendu succinct de ce phénomène, qui implique, semble-t-il, des éléments qui se scindent et volent en éclats. Tous les éléments le font – d'après Nebogipfel – à des vitesses plus ou moins perceptibles ; certains, comme le radium, le font d'une manière assez spectaculaire pour être mesurable… si l'on sait quoi mesurer !

Tout cela réveilla quelques souvenirs.

— Je me rappelle, dis-je à Nebogipfel, un jouet appelé spinthariscope. Le radium y est maintenu à proximité immédiate d'un écran revêtu de sulfure de zinc…

— Et l'écran devient fluorescent. Oui. C'est la désintégration des noyaux des atomes de radium qui en est la cause.

— Mais l'atome est insécable, du moins c'est ce qu'on croit…

— L'existence d'une structure subatomique sera démontrée par Thomson à Cambridge, guère plus de quelques années, si ma chronologie est exacte, après votre départ dans le temps.

— La structure subatomique ! Découverte par Thomson ! Oui, j'ai moi-même rencontré Joseph Thomson plusieurs fois. Je l'ai toujours pris pour un prétentieux, et il n'avait que quelques années de moins que moi…

Ce n'était pas la première fois que je regrettais profondément ma chute précipitée dans le temps ! Si seulement j'étais resté pour participer à pareille agitation intellectuelle, j'aurais pu me trouver dans le feu de l'action, même sans mon expérience du voyage dans le temps, et c'eût été à coup sûr une aventure suffisante pour remplir une existence.

Moïse semblait en avoir terminé ; il tendit la main pour éteindre la lampe au sodium… et la retira vivement en poussant un cri.

Nebogipfel avait touché les doigts de Moïse de sa paume glabre.

— Pardon, dit-il.

Moïse se frotta la main comme pour tenter de la nettoyer.

— Votre peau, dit-il, est si *froide* au toucher.

Il toisa Nebogipfel comme s'il le voyait pour la première fois dans toute son étrangeté.

Nebogipfel s'excusa à nouveau.

— Je n'avais pas l'intention de vous faire peur. Mais…

— Oui ? dis-je.

Le Morlock tendit un doigt vermiforme et désigna la lame de plattnérite.

— *Regardez.*

Moïse et moi nous penchâmes et scrutâmes la plaque illuminée.

Je ne pus d'abord rien discerner d'autre que le reflet moucheté de l'ampoule au sodium et l'éclat lustré d'une fine poussière à la surface des lames de verre… puis je pris conscience d'une lumière qui s'accentuait, d'une lueur issue du tréfonds de la substance même de la plattnérite : une illumination verte aussi vive que si la plaque était une minuscule fenêtre ouverte sur un autre monde.

La lueur redoubla d'intensité et engendra des reflets scintillants sur les tubes à essai, les plaques de verre et autres accessoires de laboratoire.

Nous regagnâmes la salle à manger. Le feu était éteint depuis de longues heures déjà et la pièce devenait glaciale, mais Moïse semblait ne s'apercevoir aucunement de mon inconfort. Il me versa un autre verre de brandy et j'acceptai le cigare qu'il me proposa ; Nebogipfel demanda un peu d'eau pure. J'allumai mon cigare en soupirant tandis que Nebogipfel m'observait d'un air stupéfait comme s'il avait oublié tous les maniérismes humains qu'il avait acquis.

— Eh bien, monsieur, dis-je, quand avez-vous l'intention de rendre publiques ces remarquables découvertes ?

Moïse se gratta l'occiput et desserra sa cravate criarde.

— Je n'en suis pas sûr, dit-il franchement. Je n'ai guère plus, voyez-vous, qu'un catalogue d'observations des anomalies d'une substance dont la provenance est incertaine. Il n'empêche qu'il y a peut-être dans le monde des individus plus intelligents que moi qui pourraient en tirer quelque chose, apprendre, par exemple, à fabriquer de la plattnérite. Peut-être…

— Non, dit Nebogipfel, sibyllin. Les moyens nécessaires à la fabrication de matériaux radio-actifs n'existeront pas avant plusieurs décennies.

Moïse regarda le Morlock avec curiosité mais ne l'entreprit point sur ce chapitre.

— De toute façon, dis-je carrément, vous n'avez pas l'intention de publier quoi que ce soit.

Il m'adressa un clin d'œil complice – encore un maniérisme irritant ! – et dit :

— Je le ferai le moment venu. Vous m'accorderez qu'à certains égards je ne suis pas tout à fait un Vrai Savant. Vous voyez ce que je veux dire : le genre de petit bonhomme soigneux qui finit par se faire dans la presse une réputation de « savant distingué ». Représentez-vous ce personnage en train de prononcer sa petite causerie sur quelque obscur aspect des alcaloïdes toxiques, peut-être, et, s'élevant de l'obscurité de lanterne magique, vous saisirez au vol, de temps à autre, un fragment de ce qu'il croit lire à haute voix ; et vous pourrez peut-être apercevoir fugitivement des lunettes cerclées d'or et des bottes toilées avec des fentes pour les cors aux pieds…

— Mais vous…, lui soufflai-je.

— Oh, loin de moi l'intention de décrier les patients maniaques du labeur qui hantent ce monde ! Il me semble que j'ai ma part de labeur à accomplir dans les années à venir…, mais j'ai aussi une certaine impatience. C'est que, voyez-vous, je veux toujours savoir comment les choses finissent.

Il but une gorgée de brandy et reprit :

— J'ai effectivement quelques articles à mon actif – dont un publié dans les *Philosophical Transactions* – et un certain nombre d'autres études en cours qui devraient faire l'objet de comptes rendus. Mais les recherches sur la plattnérite…

— Oui ?

— J'ai ma petite idée là-dessus. Je veux voir jusqu'où je peux les pousser moi-même…

Je me penchai en avant. Dans son verre, les bulles accrochaient la lumière des bougies ; je voyais son visage s'animer, vivre. Nous étions au cœur tranquille de la nuit et j'avais l'impression de voir chaque détail du mobilier, d'entendre le tic-tac de toutes les horloges de la maison avec une acuité surnaturelle.

— Dites-moi ce que vous entendez par là.

— Je vous ai déjà parlé, dit-il en tirant sur sa ridicule veste de mirliflore, de mon hypothèse selon laquelle un rayon lumineux traversant la plattnérite est temporellement transféré. J'entends par là que ce rayon se déplace entre deux points dans l'espace sans qu'il y ait intervalle de temps. Mais il me semble, énonça-t-il lentement, que, si la *lumière* peut ainsi traverser ces intervalles de temps, des *objets matériels* le peuvent peut-être aussi. Je suppose que si l'on mélangeait la plattnérite à une substance cristalline quelconque – quartz, cristal de roche –, alors…

— Oui ?

Il sembla se ressaisir. Il posa son verre de brandy sur une table près de sa chaise et se pencha en avant ; ses yeux gris brillaient à la lueur des bougies, pâles et sérieux.

— Je ne suis pas sûr de vouloir en dire plus. Écoutez : j'ai été très franc avec vous. Et c'est le moment d'être à votre tour franc avec moi. Le voulez-vous ?

En guise de réponse, je le regardai bien en face, plongeant dans des yeux qui, bien qu'entourés d'une chair plus lisse, étaient indéniablement les miens, ces yeux qui me regardaient dans la glace tous les matins quand je me rasais !

Manifestement incapable de se détourner, il dit entre ses dents :

— *Qui êtes-vous ?*

— Vous savez très bien qui je suis. N'est-ce pas ?

L'instant s'étira dans le silence. Le Morlock était une présence spectrale à peine remarquée par nous.

— Oui, dit finalement Moïse. Oui, je crois que je le sais.

Je voulais lui donner le temps d'absorber tout cela. La réalité du voyage transtemporel – pour tout objet plus substantiel qu'un rayon lumineux – était encore pour Moïse du domaine du quasi-fantasme ! Être si brutalement mis en présence de sa preuve physique et, pis encore, se retrouver face à face avec son être futur devait être un choc considérable.

— Peut-être devriez-vous considérer ma présence ici comme la conséquence inévitable de vos propres recherches, suggérai-je. Pareille rencontre ne doit-elle pas *forcément* survenir si vous poursuivez jusqu'à son terme le cheminement expérimental que vous vous êtes vous-même fixé ?

— Peut-être…

Or je m'aperçus que sa réaction – loin de se conformer à la terreur mêlée de respect que j'attendais – ressemblait plutôt à de l'insolence. Il me toisait à nouveau, scrutant de son regard mobile mon visage, mes cheveux, mes vêtements.

J'essayai de me voir par les yeux de cet effronté de vingt-six ans. Et, chose absurde, je me sentis gêné ; je ramenai en arrière mes cheveux – qui n'avaient pas été peignés depuis l'an 657 208 – et rentrai un estomac qui n'était pas aussi nettement défini qu'il l'avait jadis été. Mais la désapprobation s'attarda sur son visage.

— Regardez bien, dis-je avec emphase. Voilà ce que vous allez devenir !

Il se gratta le menton.

— Vous ne faites pas beaucoup d'exercice, n'est-ce pas ? Et lui… Nebogipfel, dit-il en désignant du pouce mon compagnon, c'est un…

— Oui, dis-je. C'est un Homme du Futur, de l'an 657 208, considérablement évolué par rapport à notre état présent, *et que j'ai ramené à bord de ma Machine transtemporelle,* le véhicule dont vous êtes déjà en train d'ébaucher les plans.

— Je suis tenté de vous demander ce que l'avenir me réserve : est-ce que vais réussir, me marier ? et cetera. Mais il me semble que

je ferais mieux de me passer de ces informations. Quant à l'avenir de l'espèce, dit-il avec un regard appuyé sur Nebogipfel, c'est une autre histoire.

— Vous me croyez, n'est-ce pas ?

Il prit son verre de brandy, s'aperçut qu'il était vide et le reposa.

— Je ne sais pas. N'importe qui peut entrer dans une maison et vous dire qu'il est votre Moi Futur…

— Mais vous avez déjà envisagé vous-même la possibilité du voyage dans le temps. Et… regardez-moi !

— J'avoue qu'il y a une certaine ressemblance superficielle, mais il est tout aussi possible qu'il s'agisse d'une mise en scène facétieuse, voire malveillante, visant à me faire passer pour un charlatan.

Il posa sur moi un regard sévère.

— Si vous êtes qui vous prétendez être, si vous êtes moi, donc, alors vous êtes sûrement venu ici dans un but précis.

— Oui.

J'essayai de refouler ma colère ; j'essayai de me souvenir que communiquer avec ce jeune homme retors et assez arrogant était d'une importance vitale.

— Oui, j'ai une mission.

— Théâtral ! ironisa-t-il en se pinçant le menton. Mais comment puis-je être d'une importance aussi vitale ? Je suis un savant…, même pas, probablement ; je suis un bricoleur, un dilettante, je ne suis ni un politicien ni un prophète.

— Non. Mais vous êtes – ou allez être – l'inventeur de l'arme la plus redoutable qui se puisse concevoir : la Machine transtemporelle.

— Et qu'êtes-vous venu me dire ?

— Que vous devez détruire la plattnérite ; et trouver un autre domaine de recherche. Il ne faut pas que vous mettiez au point la Machine transtemporelle. C'est essentiel !

Il joignit les doigts en pagode et me considéra.

— Très bien. Manifestement, vous avez une histoire à raconter. Sera-ce un long récit ? Voulez-vous encore du brandy, ou du thé, peut-être ?

— Non. Non, merci. Je serai aussi bref que possible.

Je commençai donc mon récit avec un court résumé des découvertes qui m'avaient conduit à la construction finale du

véhicule, puis racontai comment j'étais monté pour la première fois à son bord et m'étais lancé dans l'Histoire des Éloï et des Morlocks et décrivis ce que j'avais découvert quand j'étais reparti et avais tenté d'aller une fois de plus dans le futur.

J'imagine que je parlais d'une voix lasse – je ne pouvais me rappeler combien d'heures s'étaient écoulées depuis la dernière fois que j'avais dormi –, mais je retrouvai mon allant au fil du récit et gardai les yeux fixés sur le visage rond et sincère de Moïse entouré du lumineux halo des bougies. Au début, j'étais conscient de la présence de Nebogipfel, car il restait assis sans rien dire pendant que je parlais, et, de temps à autre – lors de ma première description des Morlocks, par exemple – Moïse se tournait vers Nebogipfel comme pour lui demander confirmation de quelque détail.

Mais, au bout d'un moment, il ne le fit même plus et se contenta d'observer mon visage.

6
Persuasion et scepticisme

La précoce aube estivale était déjà bien avancée lorsque j'eus terminé.

Moïse n'avait pas bougé ; les yeux toujours fixés sur moi, il se tenait le menton.

— Eh bien, dit-il finalement comme pour rompre un charme. Voilà.

Il se leva, s'étira puis traversa la pièce pour s'approcher des fenêtres ; il tira les rideaux, révélant un ciel nuageux mais qui s'éclaircissait.

— C'est un récit remarquable.

— C'est plus que ça, dis-je d'une voix enrouée. Ne le voyez-vous pas ? Lors de ma deuxième expédition dans le futur, j'ai voyagé dans une *Histoire différente*. La Machine transtemporelle est une Machine à bouleverser l'Histoire, à détruire les Mondes et les Espèces. Ne voyez-vous donc pas pourquoi il ne faut pas la construire ?

Moïse se tourna vers Nebogipfel.

— Si vous êtes un Homme du Futur, qu'avez-vous à répondre à tout cela ?

La chaise de Nebogipfel était encore dans l'ombre, mais il tremblait déjà à l'approche de la lumière diurne.

— Je ne suis pas un Homme, dit-il de sa voix froide et calme. Mais je suis d'un Futur parmi d'autres dans un nombre infini, peut-être, de variantes possibles. Et il semble exact – et c'est certainement logiquement possible – qu'une Machine transtemporelle puisse changer le cours de l'Histoire, engendrant ainsi de nouvelles variantes des événements. En fait, le principe même du fonctionnement de la Machine semble être fondé sur son extension, grâce aux propriétés de la plattnérite, dans une Histoire parallèle.

Moïse s'approcha de la fenêtre et le soleil levant illumina son profil.

— Quant à abandonner mes recherches, dit-il, sur la foi de vos racontars non vérifiés…

— « Racontars » ? Je crois que je mérite un peu plus de respect que cela, fulminai-je. Après tout, je suis vous ! Oh, comme vous êtes entêté ! J'ai ramené un Homme du Futur ; que vous faut-il de plus pour être convaincu ?

Il secoua la tête.

— Écoutez, dit-il, je suis fatigué : je n'ai pas dormi de la nuit et tout ce brandy n'a pas arrangé les choses. Quant à vous deux, on dirait qu'un peu de repos ne vous ferait pas de mal non plus. J'ai des chambres d'amis ; je vais vous y conduire.

— Je connais le chemin, répliquai-je avec quelque hauteur.

Il me laissa marquer ce point, non sans humour.

— Je vais demander à M^me^ Penforth de vous monter le petit déjeuner… ou alors, dit-il en se retournant vers Nebogipfel, peut-être le ferai-je servir ici. Venez. Le Destin de la Race peut bien attendre quelques heures.

Fait remarquable, je dormis profondément. Je fus réveillé par Moïse, qui m'apporta une cruche d'eau chaude.

J'avais plié mes effets sur une chaise ; ils avaient souffert de mes aventures transtemporelles.

— Oserais-je vous demander si vous pourriez me prêter des vêtements de rechange ?

— Je peux vous donner une robe de chambre, si vous voulez. Désolé, mon vieux : je ne pense pas que j'aie quoi que ce soit qui vous irait.

Cette froide arrogance m'irrita.

— Un jour, vous aussi serez un peu plus vieux. Alors, j'espère que vous vous souviendrez… Et puis qu'importe !

— Écoutez : je vais demander à mon valet de brosser vos vêtements et de rapiécer le plus gros. Descendez quand vous serez prêt.

Dans la salle à manger, le petit déjeuner avait été disposé en une sorte de buffet. Moïse et Nebogipfel étaient déjà là. Moïse portait le même costume que la veille ou, du moins, une copie identique. Sous

le brillant soleil matinal, sa veste aux couleurs de perroquet resplendissait encore plus abominablement qu'auparavant. Quant à Nebogipfel, notre Morlock était ridicule en blazer élimé porté sur une culotte courte. Une casquette trop grande était perchée sur sa tête velue ceinte des lunettes et il attendait patiemment, debout devant le buffet.

— J'ai dit à M^me^ Penforth de ne pas entrer ici, annonça Moïse. Quant à Nebogipfel, votre veste fatiguée – qui est sur le dossier de cette chaise, d'ailleurs – semblait à peine suffisante pour lui. Alors j'ai déniché un vieil uniforme scolaire, la seule chose en ma possession qui pût avoir des chances de lui aller. Il empeste la naphtaline, mais votre compagnon semble être un peu plus heureux. Attention !

Il s'approcha de Nebogipfel.

— Laissez-moi vous aider, monsieur. Qu'est-ce que vous prendrez ? Vous voyez que nous avons du lard, des œufs, des toasts, des saucisses…

De sa voix fluide et tranquille, Nebogipfel demanda à Moïse d'expliquer la provenance de ces divers ingrédients. Moïse le fit, et en détail ; par exemple, il piqua une tranche de lard au bout de sa fourchette puis décrivit la Nature du Cochon.

Lorsque Moïse eut terminé, Nebogipfel choisit un fruit, un seul – une pomme –, qu'il partit manger avec un verre d'eau dans le coin le plus sombre de la pièce.

Quant à moi, après avoir si longtemps subsisté avec pour seul régime l'insipide nourriture morlock, je n'eusse pas plus apprécié mon petit déjeuner si j'avais su que c'était le dernier repas du dix-neuvième siècle auquel j'aurais jamais droit !

Le petit déjeuner terminé, Moïse nous conduisit dans son fumoir. Nebogipfel s'installa dans le coin le plus sombre, Moïse et moi-même prîmes place dans deux fauteuils l'un en face de l'autre. Moïse trouva sa pipe, la bourra d'un tabac pris dans une blague qu'il tira de sa poche puis l'alluma.

Je bouillais en l'observant. Il était d'un calme à rendre fou !

— N'avez-vous rien à dire ? Je vous ai transmis un lugubre avertissement du futur – de plusieurs futurs – qui devrait…

— Oui, c'est spectaculaire. Mais, dit-il en tassant le tabac dans le fourneau, je ne suis pas encore sûr…

— Pas encore sûr ? m'écriai-je en bondissant sur mes pieds. Quelles preuves vous faudrait-il encore pour vous persuader ?

— Il me semble qu'il y a quelques lacunes dans votre raisonnement. Oh, asseyez-vous, je vous en prie.

— Des lacunes ? dis-je, me sentant brusquement faiblir.

— Considérez les choses ainsi. Vous prétendez que je suis vous, et que vous êtes moi. Oui ?

— Exactement. Nous sommes deux faces de la même entité quadridimensionnelle, prises à des points différents et juxtaposées par ma Machine transtemporelle.

— Très bien. Mais considérez ceci : si vous avez été moi, alors *vous devriez partager mes souvenirs*.

— Je…

Je me tus.

— Alors, dit Moïse avec une note triomphale dans la voix, quels souvenirs avez-vous d'un inconnu assez costaud et de son insolite compagnon qui se seraient présentés à votre porte une nuit ? Hein ?

La réponse, évidemment-terrifiante ! impossible ! –, était que je n'avais *aucun* souvenir de la sorte. Accablé, je me tournai vers Nebogipfel.

— Comment se peut-il que ceci ne me soit pas arrivé ! Bien sûr, ma mission est impossible. Et l'a toujours été. Je ne pourrais jamais convaincre le jeune Moïse parce que je n'ai aucun souvenir d'avoir été convaincu quand j'étais moi-même Moïse !

— La Cause et l'Effet, répliqua le Morlock, sont des concepts assez peu commodes lorsqu'on a affaire à des Machines transtemporelles.

Moïse ajouta, sans se démettre de son insupportable arrogance :

— Voici une autre énigme pour vous. Supposons que je sois d'accord avec vous. Supposons que j'accepte votre histoire de voyages dans le temps, vos visions d'Histoires parallèles, et cetera. Supposons que je sois d'accord pour détruire la Machine transtemporelle.

Je devinai où il voulait en venir.

— Alors, si la Machine transtemporelle n'était jamais construite…

— Vous ne pourriez jamais revenir en arrière dans le temps pour en empêcher la construction…

— Donc la Machine serait construite quand même…

— Et vous retourneriez dans le passé pour en empêcher la construction une fois de plus… et cela continuerait comme un manège perpétuel ! dit-il en joignant le geste à la parole.

— Oui. C'est une boucle causale pathologique, dit Nebogipfel. La Machine transtemporelle doit être construite afin qu'on puisse en empêcher la construction…

J'ensevelis mon visage dans mes mains. En plus du désespoir que j'éprouvais en voyant mon raisonnement détruit, j'avais l'impression inconfortable que le jeune Moïse était plus *intelligent* que moi. J'aurais dû repérer ces difficultés logiques ! Peut-être était-il vrai – horrible pensée ! – que l'intelligence, à l'instar de facultés physiques plus grossières, décline avec l'âge.

— Mais, chuchotai-je, en dépit de tout cet imbroglio logique, *c'est néanmoins la vérité*. Et il faut que la Machine ne soit jamais construite.

— Alors vous m'expliquez, dit Moïse avec moins de sympathie. « Être ou Ne Pas Être », semble-t-il, n'est pas la question. Si vous êtes moi, vous vous rappellerez avoir été forcé de jouer le rôle d'Hamlet dans cette funeste production scolaire.

— Je me le rappelle très bien.

— Il me semble que la question est plutôt : comment les choses peuvent-elles *Être* et, simultanément, *Ne Pas Être ?*

— Mais c'est vrai, dit Nebogipfel.

Le Morlock s'avança un peu dans la lumière et nous regarda tour à tour.

— Mais nous devons élaborer, dit-il, une logique d'un ordre *plus élevé*, une logique qui puisse prendre en compte l'interaction d'une Machine transtemporelle avec l'Histoire, une logique capable de gérer une Multiplicité d'Histoires…

C'est alors, à ce moment précis – au plus fort de mon incertitude –, que j'entendis un grondement, comme celui de quelque gigantesque automobile, qui résonna jusqu'en haut de Richmond Hill, à l'extérieur de la maison. Le sol sembla en être ébranlé – comme si quelque monstre marchait là dehors – puis j'entendis des clameurs et, bien qu'il fut totalement exclu que pareille chose pût arriver ici, à Richmond, encore dans les limbes du matin, le *crépitement d'une arme à feu !*

Moïse et Nebogipfel se regardèrent, ahuris.

— Grand Dieu, dit Moïse, qu'est-ce que c'est ?

Je crus entendre l'arme tirer à nouveau puis un cri qui s'enfla en un hurlement avant de s'arrêter net.

Ensemble, nous abandonnâmes le fumoir et nous élançâmes dans le vestibule. Moïse ouvrit brusquement la porte – elle était déjà déverrouillée –, et nous nous précipitâmes dans la rue. Il y avait là M^me^ Penforth, maigre et sévère, et Poole, le valet alors au service de Moïse. M^me^ Penforth tenait un chiffon jaune vif et s'accrochait au bras de Poole. Ils nous accordèrent à peine un regard puis se détournèrent, feignant d'ignorer le Morlock comme s'il n'était pas plus bizarre qu'un Français ou un Écossais !

Un certain nombre de personnes se tenaient dans Petersham Road, les yeux fixés sur un objet au loin. Moïse toucha ma manche et tendit le bras vers le bout de la rue en direction de la ville.

— Là-bas, dit-il. La voilà, votre anomalie !

On eût dit qu'un cuirassé avait été soulevé de la mer et déposé par quelque vague géante en plein sur Richmond Hill. Il était à quelque deux cents yards de la maison : une grande boîte métallique qui reposait le long de Petersham Road comme un immense insecte de fer d'au moins quatre-vingts pieds de longueur.

Mais ce n'était pas un monstre marin échoué. Je m'aperçus alors qu'il rampait vers nous, lentement mais avec détermination, et je vis qu'il avait sur son passage entaillé la chaussée d'une série d'empreintes parallèles comme les traces d'un oiseau. La surface supérieure du cuirassé était une moucheture complexe de hublots et de sabords que je supposai être des meurtrières de tir ou des fenêtres de périscopes.

La circulation matinale avait été contrainte de laisser passer l'engin ; deux dog-carts étaient renversés sur la chaussée devant lui, tout comme une charrette de brasseur, avec un malheureux cheval encore empêtré dans les brancards et la bière qui se répandait des fûts rompus.

Un jeune homme à casquette, téméraire, lança un morceau de pavé contre la peau métallique du monstre. La pierre rebondit sur la coque sans y laisser la moindre éraflure, mais la riposte ne se fit pas attendre : je vis un fusil pointer le nez à l'une des ouvertures de la partie supérieure et tirer sur le jeune homme avec une sèche détonation.

L'imprudent tomba sur place et ne bougea plus.

Sur quoi la foule se dispersa rapidement et les cris redoublèrent. M^me^ Penforth pleurait dans son chiffon ; Poole la raccompagna dans la maison.

Un panneau à l'avant de ce cuirassé terrestre s'ouvrit dans un claquement métallique – j'aperçus brièvement un intérieur sombre –, et je vis un visage, masqué, certes, mais qui regardait dans notre direction.

— La chose vient du Temps, dit Nebogipfel. Et c'est nous qu'elle est venue chercher.

— Absolument, dis-je en me tournant vers Moïse. Eh bien, me croyez-vous maintenant ?

7
L’Automoteur Lord Raglan

Le sourire de Moïse était tendu et nerveux, son visage plus pâle que d’ordinaire et son large front trempé de sueur.

— Manifestement, conclut-il, vous n’êtes pas le seul Voyageur transtemporel !

Le fortin mobile – si c’en était bien un – remontait laborieusement la rue en direction de mon domicile. Cette longue boîte plate surmontée d’un genre de couvercle était peinte de taches alternant le vert et le marron boueux comme si son habitat naturel était un champ labouré. Une jupe métallique l’entourait comme un socle, peut-être pour protéger ses parties les plus vulnérables des balles et de la mitraille de ses adversaires. Il me faut ajouter que ce fortin se déplaçait à la vitesse approximative de six milles à l’heure et que – grâce à quelque méthode inédite de locomotion dont je ne pouvais deviner les détails, à cause de cette jupe – il réussissait à demeurer plus ou moins à l’horizontale malgré la déclivité de Richmond Hill.

Hormis nous trois – et l’infortuné cheval du brasseur –, il n’y avait plus âme qui vive dans la rue ; le silence n’était troublé que par le sourd grondement des moteurs du fortin et les hennissements désespérés du cheval pris au piège.

— Je ne me souviens de rien de tel, dis-je à Nebogipfel. Ceci ne s’est pas passé en l’an 1873 de mon Histoire.

Le Morlock examina le fortin en marche avec ses lunettes.

— Encore une fois, dit-il d’une voix égale, il nous faut envisager la possibilité d’Histoires multiples. Vous avez vu plus d’une version de l’an 657 208 ; il semble qu’à présent vous soyez obligé de subir de nouvelles variantes de votre propre siècle.

Le fortin s’arrêta. Son moteur grondait comme un gigantesque estomac ; je voyais des visages masqués qui nous scrutaient depuis ses diverses ouvertures ; un fanion flottait paresseusement au-dessus de sa coque.

— Croyez-vous que nous puissions lui échapper ? dit Moïse entre ses dents.

— J'en doute. Vous voyez les canons de fusil qui dépassent de ces meurtrières ? Je ne connais pas les règles du jeu, mais ces gens-là ont manifestement les moyens et l'intention de nous faire prisonniers. Montrons un peu de dignité. Allons au-devant d'eux. Prouvons-leur que nous n'avons pas peur.

Et nous avançâmes vers le fortin sur les humbles pavés de Petersham Road.

Les divers fusils et canons de calibre plus conséquent nous suivirent pendant ce trajet, et des visages masqués, certains munis de jumelles, observèrent notre progression.

Lorsque nous approchâmes du fortin, je vis plus clairement comment il était construit. Ainsi que je l'ai déjà dit, il avait plus de quatre-vingts pieds de long et environ dix pieds de haut ; ses flancs ressemblaient à des plaques d'un épais métal à l'épreuve des obus, bien que le système de sabords et de hublots périscopiques sur son rebord supérieur donnât une impression de moindre uniformité. Des jets de vapeur montaient de l'arrière de la machine. J'ai mentionné la jupe d'un pied de hauteur qui en entourait la base ; je voyais à présent que la jupe était soulevée du sol et que la machine se tenait non pas sur des roues, comme je l'avais supposé, mais sur des pieds ! C'étaient des appendices larges et plats évoquant des pieds d'éléphant mais en beaucoup plus gros ; aux encoches qu'ils laissaient sur la chaussée derrière eux, je déduisis que la surface inférieure de ces pieds devait être striée pour améliorer leur adhérence. Je compris alors que c'était grâce à ce système de pieds que le fortin restait plus ou moins horizontal sur la rue en pente.

Un dispositif ressemblant à un fouet était fixé à l'avant du fortin : il consistait en de longues chaînes attachées à un tambour inséré entre deux cadres de métal devant la proue du véhicule. Ce tambour était soulevé, si bien que les chaînes pendaient dans le vide comme des fouets de charretier et accompagnaient d'un bizarre cliquetis la marche de l'engin, mais ce tambour pouvait manifestement être abaissé de sorte que les chaînes pussent venir battre le sol tandis que le fortin progressait. L'utilité de ce système m'échappait totalement.

Nous fîmes halte à dix yards environ de la proue émoussée de la machine. Les occupants braquaient toujours sur nous les canons de leurs armes. Une brise adventice poussait vers nous des volutes de vapeur.

Je ressentais une horreur viscérale devant cette ultime péripétie absente de ma mémoire. Il semblait que même *mon propre passé* ne fût plus un lieu stable et sûr : il était lui-même sujet au changement au gré des caprices de Voyageurs transtemporels ! Je ne pouvais échapper à l'influence de la Machine : c'était comme si, une fois le véhicule inventé, ses ramifications s'étendaient vers le passé et l'avenir telles des rides suscitées par une pierre jetée dans le paisible Fleuve du Temps.

— Je crois que ce sont des Anglais, dit Moïse, interrompant mon introspection.

— Quoi ? Pourquoi dites-vous cela ?

— À votre avis, là, juste au-dessus de la jupe, n'est-ce pas l'insigne d'un régiment ?

Je l'examinai plus attentivement ; manifestement, Moïse avait une meilleure vue que moi. Je ne me suis jamais vraiment intéressé à la signalétique militaire, mais il semblait que Moïse eût raison.

Il lut alors d'autres fragments de texte, peints en noir au pochoir sur cette coque redoutable :

— « Munitions Chargées ». « Accès Carburant ». C'est soit de l'anglais des colonies, soit de l'américain…, et cela provient d'un futur assez proche pour que la langue n'ait pas beaucoup évolué.

Il y eut un frottement de métal contre métal et je vis qu'une roue insérée au flanc du fortin se mettait à tourner. Lorsqu'elle eut terminé sa rotation, une écoutille s'ouvrit vers l'extérieur – le métal poli de sa tranche étincela sur la peinture mate de la coque – et j'entrevis un intérieur sombre évoquant une caverne d'acier.

Une échelle de corde fut jetée par l'embrasure. Un soldat descendit et s'avança vers nous sur la chaussée. Il portait une lourde combinaison d'une seule pièce en toile, ouverte au niveau du col, où je distinguai une doublure de tissu kaki. Des épaulettes en métal d'une ampleur spectaculaire complétaient sa carrure. Il portait un béret noir avec l'insigne de son régiment. Un pistolet se balançait devant lui dans un étui en toile, en dessous d'une petite poche contenant manifestement ses munitions. Je constatai que le

rabat de l'étui était ouvert et que la main gantée de l'homme ne s'éloignait pas de son arme.

Et – détail le plus saisissant – le visage du soldat était dissimulé par un masque des plus extraordinaires : avec de larges lunettes noircies et un museau, rappelant la trompe d'une mouche, qui lui couvrait la bouche, ce masque enfermait totalement la tête en dessous du béret.

— Grand Dieu, me chuchota Moïse. Quelle vision !

— En effet, dis-je d'une voix lugubre, car j'avais immédiatement compris le sens de cette apparition. Il est protégé contre les gaz, voyez-vous. Pas un pouce carré de la peau de ce gaillard n'est visible. Ces épaulettes doivent servir à le préserver des fléchettes, peut-être empoisonnées ; je me demande quelles autres couches protectrices il porte encore sous cette volumineuse combinaison en toile.

« Quelle sorte d'ère juge nécessaire d'envoyer dans le temps une brute pareille jusqu'à l'innocente époque de 1873 ? Moïse, cette forteresse roulante nous vient d'un futur des plus sombres, un Futur où règne la Guerre !

Le soldat se rapprocha un peu plus de nous. D'une voix aux sèches intonations – étouffées par le masque mais indéniablement autoritaires –, il nous interpella dans une langue que je ne pus immédiatement reconnaître.

Moïse se pencha vers moi.

— C'est de l'allemand ! Et sacrément mal accentué, en plus. Que diable signifie tout cela ?

J'avançai d'un pas, les mains en l'air.

— Nous sommes anglais. Vous comprenez ?

Je ne pouvais voir le visage de ce soldat, mais je crus détecter dans le relâchement de ses épaules la preuve d'un certain soulagement. Sa voix était juvénile. Ce n'était, m'aperçus-je, qu'un tout jeune homme emprisonné dans une carapace guerrière.

— Très bien, dit-il vivement. Veuillez me suivre.

Nous n'avions guère le choix.

Le jeune soldat resta près de son fortin, les mains reposant sur la crosse de son pistolet, tandis que nous gravissions les quelques marches qui menaient à l'intérieur.

— Il y a une chose que j'aimerais savoir, demanda Moïse au soldat. À quoi sert le dispositif muni d'un treuil et de chaînes à l'avant du véhicule ?

— C'est le fouet antimines.

— *Antimines ?*

— Les chaînes fouettent le sol à mesure que le *Raglan* avance.

Il mimait la scène de ses mains gantées tout en surveillant Moïse. Il était manifestement anglais ; il nous avait pris, nous, pour des Allemands !

— Le principe, c'est de faire exploser les mines avant qu'on roule dessus. Vu ?

Moïse réfléchit puis monta derrière moi dans le fortin.

— Charmant usage de l'ingéniosité britannique ! me dit-il. Et… voyez l'épaisseur de cette coque. Des balles s'écraseraient dessus comme des gouttes de pluie. Assurément, seul un canon de campagne pourrait ralentir pareille créature.

Le lourd panneau de l'écoutille se referma derrière nous ; il vint en butée avec un choc sourd et massif, plaquant contre la coque des joints en caoutchouc.

La lumière du jour était ainsi totalement exclue.

On nous conduisit jusqu'au centre d'une étroite galerie qui courait sur toute la longueur de la forteresse. Le grondement des moteurs résonnait fortement dans cette enceinte close où flottaient des relents d'huile et d'essence et l'odeur âcre de la cordite ; la chaleur était excessive et je sentis immédiatement la sueur commencer à mouiller mon col. L'unique lumière était fournie par deux lampes électriques, parfaitement insuffisantes dans cet espace encombré et tout en longueur.

L'intérieur du fortin se dessina dans mon esprit à partir d'impressions fugitives composées sur fond d'ombres par le chiche éclairage. Je discernais les contours de huit grandes roues de dix pieds de diamètre alignées sur chaque flanc du fortin et protégées par le blindage de la coque. À l'avant du véhicule, à l'intérieur de la proue, un unique soldat était assis sur une chaise en toile surélevée, entouré de manettes, de cadrans et de ce qui ressemblait à des oculaires de périscope ; ce devait être le conducteur. Le compartiment arrière du fortin était affecté aux moteurs et à la transmission. J'entrevoyais les formes de machines gigantesques ; dans cette pénombre, les moteurs ressemblaient plus aux

silhouettes menaçantes de grands fauves qu'à de quelconques machines créées par la main de l'homme. Entre ces moteurs évoluaient des soldats masqués et portant des gants épais ; on eût dit des officiants attachés au service d'idoles de métal.

De petites cabines, encombrées et peu accueillantes, étaient fixées au long plafond ; et dans chacune je voyais le profil d'un soldat. Chaque servant disposait d'un assortiment d'armes à feu et d'instruments d'optique – dont la plupart m'étaient inconnus – qui dépassaient de la coque de ce vaisseau. Il devait y avoir deux douzaines de ces tireurs et ingénieurs – tous masqués et portant les combinaisons de toile et les bérets caractéristiques – et tous, sans exception, nous dévisageaient ouvertement. On imagine combien le Morlock attirait leurs regards !

L'endroit était sinistre et intimidant : un temple mobile dédié à la Force Brute. Je ne pouvais m'empêcher de l'opposer à la subtile ingénierie des Morlocks de Nebogipfel.

Notre jeune soldat s'approcha de nous ; à présent que le fortin était redevenu hermétique, il s'était débarrassé de son masque – qui lui pendait au cou comme la peau écorchée d'un visage –, et je constatai qu'il était en fait très jeune, les joues cernées de sueur.

— Avancez, je vous en prie, dit-il. Le capitaine voudrait vous souhaiter la bienvenue à bord.

Nous commençâmes à marcher prudemment derrière lui, en file indienne, sous le regard inflexible et silencieux des soldats, vers la proue du fort. Le plancher était à ciel ouvert et nous fûmes obligés d'emprunter d'étroites passerelles ; les pieds nus de Nebogipfel trottinaient presque sans bruit sur le métal nervuré.

Près de la proue de ce vaisseau terrestre et à quelque distance derrière son conducteur se trouvait une coupole en cuivre et acier qui se prolongeait jusque sur le toit. Sous cette coupole se tenait un individu – masqué, les mains derrière le dos – dont l'attitude était celle du gouverneur de cette forteresse. Le capitaine portait un béret et une combinaison très semblables à ceux du simple soldat qui nous avait accueillis, avec les bizarres épaulettes et une arme de poing à la ceinture ; mais cet officier supérieur arborait aussi, croisés sur sa poitrine, un ceinturon, un baudrier et un porte-épée en cuir, et d'autres marques de son rang, dont des insignes d'unité et des pattes d'épaule en tissu. Des rubans de campagnes serrés sur plusieurs pouces décoraient le plastron de l'uniforme.

Moïse observait les alentours avec une curiosité dévorante. Il montra une échelle installée au-dessus du capitaine.

— Regardez, dit-il. Je parie qu'il peut faire descendre cette échelle au moyen de ces manettes sur la rambarde, là, derrière lui, et puis grimper dans cette coupole juste au-dessus. Ainsi pourrait-il voir tout autour de cette forteresse afin de guider d'autant mieux les techniciens et les servants.

Il semblait impressionné par l'ingéniosité mise à contribution pour construire ce mastodonte guerrier.

Le capitaine avança mais en boitant visiblement. Puis le masque fut retiré et son visage se révéla. Je constatai que cette personne était encore toute jeune, apparemment en assez bonne santé – bien qu'extraordinairement pâle – et d'un type qu'on associe avec la marine : alerte, calme, intelligente, profondément compétente. Un gant fut retiré, une main me fut tendue. Je la pris – elle était petite et la mienne l'enveloppait comme une main d'enfant – et je scrutai, sans pouvoir dissimuler ma stupéfaction, ce visage limpide.

— Je ne m'attendais pas à de si nombreux passagers, dit le capitaine – je ne crois pas que nous savions ce qui nous attendait –, mais vous êtes tous les bienvenus ici et je veillerai à ce que vous soyez bien traités.

La voix était ténue mais enflée pour couvrir le grondement des moteurs. Des yeux bleu pâle allèrent de Moïse à Nebogipfel avec une lueur d'ironie.

— Bienvenue à bord du *Lord Raglan*. Je m'appelle Hilary Bond, capitaine attaché au neuvième bataillon du régiment royal d'Automoteurs.

C'était vrai ! Ce capitaine – soldat expérimenté et blessé au feu, commandant de l'engin de combat le plus meurtrier que je pusse jamais imaginer – était une *femme*.

8
Retrouvailles

Elle sourit, révélant une cicatrice sur son menton, et je constatai qu'elle ne pouvait avoir plus de vingt-cinq ans.

— Écoutez, capitaine, dis-je, j'exige de savoir de quel droit vous nous retenez.

Aucunement troublée, elle dit :

— Ma mission est une priorité pour la Défense nationale. Je m'excuse de…

Mais Moïse avait fait un pas en avant, dans son criard costume de mirliflore, remarquablement déplacé dans ce terne intérieur militaire.

— Madame le capitaine, il n'y a pas *besoin* d'une Défense nationale en l'an 1873 !

— Mais il en faut une en 1938.

Ce capitaine, je le voyais bien, était absolument imperturbable ; il rayonnait d'elle une impression d'inflexible autorité.

— Ma mission a consisté jusqu'ici à sauvegarder la recherche scientifique qui se poursuit dans cette maison au bout de Petersham Road et, en particulier, à décourager toute interférence anachronique avec son cours normal.

Moïse grimaça.

— « Interférence anachronique », dit-il. Je présume que vous parlez de Voyageurs transtemporels.

— « Décourager », dis-je en souriant. Le terme est joliment choisi ! Croyez-vous avoir ramené assez d'artillerie pour *décourager* efficacement ces gens-là ?

Nebogipfel s'avança à son tour.

Capitaine Bond, dit lentement le Morlock, vous voyez sûrement que votre mission est une absurdité logique. Savez-vous qui sont ces hommes ? Comment pouvez-vous sauvegarder cette recherche

lorsque son procréateur originel, dit-il en désignant Moïse d'une main velue, est ravi à son époque légitime ?

Sur quoi Bond observa le Morlock pendant de longues secondes ; puis elle se tourna vers Moïse – et vers moi – et j'eus l'impression qu'elle s'apercevait pour la première fois de notre ressemblance. Elle nous posa sèchement une série de questions visant à confirmer la véracité de la remarque du Morlock et l'identité de Moïse. Je ne la niai pas. Je ne voyais guère quel intérêt nous aurions à mentir ni d'ailleurs à dire la vérité. Peut-être, calculai-je, serions-nous traités avec plus de considération si l'on nous accordait une signification historique ; mais je minimisai autant que je pus mon identité partagée avec Moïse.

Enfin Hilary Bond chuchota de brèves instructions à l'oreille du soldat, qui partit dans un autre secteur du véhicule.

— J'informerai les gens du ministère de l'Air lorsque nous rentrerons, dit-elle. Je suis sûre que vous les intéresserez énormément et que vous ne manquerez pas d'occasions de débattre de ce sujet avec les autorités après notre retour.

— *Retour* ? fis-je sèchement. Vous voulez dire que nous retournerons à votre 1938 ?

Elle avait l'air épuisée.

— Les paradoxes du voyage dans le temps me dépassent quelque peu, j'en ai peur. Mais je ne doute pas que les experts du ministère sauront débrouiller tout cela.

J'entendis Moïse rire à côté de moi – d'un rire sonore, avec une trace d'hystérie.

— Oh, c'est impayable ! s'exclama-t-il. Absolument grandiose : maintenant, je n'ai plus du tout besoin de construire cette fichue Machine transtemporelle !

Nebogipfel me regarda d'un air sombre.

— Je crains que ces coups multiples portés à la causalité ne nous éloignent de plus en plus de la version originelle de l'Histoire : celle qui existait avant la première mise en fonction de la Machine transtemporelle…

— Je comprends votre consternation, coupa le capitaine Bond. Mais je puis vous assurer qu'il ne vous arrivera rien de fâcheux ; au contraire, ma mission est de vous protéger. En outre, dit-elle avec une grâce non affectée, j'ai pris la peine d'emmener quelqu'un qui

vous aidera à vous adapter à notre vie. Un autochtone de cette période, pourrait-on dire.

Une autre silhouette s'avança lentement vers nous depuis le fond assombri du passage. Elle portait, comme les autres, les épaulettes, l'arme de poing et le masque qui lui pendait à la ceinture ; mais sa combinaison – noire et terne – ne comportait aucun insigne militaire. Ce nouvel individu se déplaçait lentement, péniblement même, sur les incommodes passerelles, exhibant tous les signes de la vieillesse ; le tissu de son uniforme se tendait sur un ventre affaissé.

Sa voix était faible, à peine audible par-dessus le vacarme des moteurs.

— Mon Dieu, c'est toi ! me cria-t-il. Si je suis armé jusqu'aux dents, c'est à cause des Allemands…, mais, tu sais, je ne m'attendais pas tellement à te voir réapparaître après ce dernier dîner de jeudi, et pas en de pareilles circonstances !

Lorsqu'il arriva à la lumière, j'eus un choc à mon tour. Car, bien que les yeux fussent ternis, la posture voûtée, et qu'à peine une trace de roux subsistât dans cette tignasse grise – et bien que le front de l'homme fut défiguré par une vilaine balafre –, c'était, sans aucun doute possible, Filby !

— Que le diable m'emporte si ce n'est pas toi ! m'écriai-je.

Filby s'approcha de moi en ricanant tout bas. Je lui serrai la main – fragile et marbrée de taches de son – et jugeai qu'il ne devait pas avoir moins de soixante-quinze ans.

— Tu peux aller au diable, dit-il. Et peut-être qu'on finira tous par y aller ! Mais ça fait quand même plaisir de te revoir.

Il jeta des coups d'œil inquiets en direction du Morlock ; ce qui n'avait rien d'étonnant, quand on y songe !

— Filby…, je grouille littéralement de questions, mon vieux.

— Eh, pardi ! C'est pour ça qu'ils m'ont sorti de l'abri pour vieillards sous le Dôme de Bournemouth. Je suis chargé de l'« acclimatation », comme ils disent : aider vous autres, natifs de cette période, à vous adapter… Tu vois ce que je veux dire ?

— Mais, Filby… je me souviens de toi comme si c'était hier… Comment as-tu abouti à…

— À ça ? dit-il en désignant sa carcasse fatiguée d'un geste méprisant et cynique. Comment j'ai abouti à ça ? Avec le *temps*, mon ami. Ce Fleuve prodigieux sur le sein duquel, à t'entendre,

nous pourrions glisser comme des araignées d'eau. Eh bien, le temps n'est pas l'ami du vulgaire mortel ; j'ai voyagé dans le temps, moi, mais à la dure, et voilà ce que le voyage a fait de moi. Pour moi, ça fait quarante-sept ans depuis cette dernière séance à Richmond et tes tours de passe-passe douteux avec la maquette de la Machine transtemporelle – tu te rappelles ? – et ta subséquente disparition dans le Pays du Surlendemain.

— Tu es toujours le même, Filby, dis-je affectueusement en lui prenant le bras. Même toi tu devras admettre – enfin – que j'avais raison en ce qui concerne le voyage dans le temps !

— Pour tout le bien que ça nous a fait ! grogna-t-il.

— Et maintenant, dit le capitaine, excusez-moi, messieurs, mais je dois commander cet Automoteur. Nous serons parés à partir dans quelques minutes.

Elle hocha la tête à l'adresse de Filby et se tourna vers son équipage. Filby soupira.

— Venez, dit-il. Il y a un endroit, à l'arrière, où on peut s'asseoir ; c'est un peu moins bruyant et moins sale qu'ici.

Nous nous dirigeâmes vers l'arrière de la forteresse.

Tandis que nous empruntions le passage central, je pus examiner de plus près les moyens de locomotion du véhicule. Sous les passerelles médianes, je voyais un système d'essieux allongés, dont chacun était libre de pivoter autour d'un axe commun, avec un plancher métallique en dessous ; et ces essieux étaient reliés aux immenses roues latérales. Les pieds éléphantesques que j'avais aperçus tantôt pendaient des roues sur des moignons de jambes. De la boue et des fragments de la chaussée émiettée retombaient en pluie des roues et aboutissaient dans l'intérieur mécanisé. Je vis qu'au moyen de ces essieux les roues pouvaient être élevées ou abaissées par rapport au corps principal du véhicule et il semblait que les pieds et les jambes pussent aussi être relevés sur des pistons pneumatiques. C'était grâce à ce système qu'était obtenue l'inclinaison variable du fortin, lui permettant de circuler sur les terrains les plus accidentés ou de conserver l'horizontale sur des pentes prononcées.

Moïse me montra du doigt le robuste châssis quadrangulaire en acier qui formait le soubassement de la forteresse.

— Regardez, me dit-il doucement, voyez-vous quelque chose de bizarre dans cette section ? Et ça, là-bas ? Ces tiges qui ressemblent à des barreaux de quartz. On a du mal à voir quel rôle structural elles jouent.

Je regardai de plus près ; il était difficile de conclure avec certitude sous la chiche lumière des lointaines lampes électriques, mais je crus déceler une insolite translucidité verte dans les sections de quartz et de nickel, translucidité qui m'était ô combien familière !

— C'est de la *plattnérite*, soufflai-je à Moïse entre mes dents. Les barreaux en sont dopés… Moïse, je suis convaincu – et je ne peux me tromper, malgré cet éclairage défaillant – qu'il s'agit là de composants prélevés dans mon propre laboratoire : pièces de rechange ou de rebut et prototypes que j'ai produits au cours de la construction de la Machine transtemporelle.

— Donc, dit Moïse en hochant la tête, nous savons au moins que ces gens n'ont pas encore appris la technique de la fabrication de la plattnérite.

Le Morlock s'approcha de moi et me montra un objet logé dans une cavité sombre du compartiment moteur. En écarquillant les yeux, je finis par comprendre que cette forme volumineuse était ma propre Machine ! Entière et intacte, manifestement extraite de Richmond Hill et ramenée dans cette forteresse, les traverses encore tachées d'herbe. Le véhicule était enveloppé de cordages comme s'il était emprisonné dans une toile d'araignée.

En voyant ce puissant symbole de sécurité, j'eus grandement envie d'échapper à ces militaires – si possible – et de rejoindre mon propre véhicule. Peut-être pourrais-je rentrer chez moi, même dans les circonstances présentes…

Mais je savais que ce serait là une tentative futile et je me calmai. Même si j'arrivais jusqu'à la Machine – et c'était impossible, car ces soldats m'abattraient sur-le-champ –, je ne pourrais pas me retrouver chez moi. Après ce dernier incident, aucune version de 1891 que je pusse atteindre ne ressemblerait en quoi que ce soit à l'année paisible et prospère que j'avais si étourdiment abandonnée. J'étais échoué dans le temps !

Filby me rejoignit.

— Qu'est-ce que tu penses de cette mécanique, hein ? dit-il en me tapant sur l'épaule avec toute la faiblesse d'un vieillard. Tout a

été conçu par sir Albert Stern, qui s'est montré expert en la matière depuis les premiers jours de la Guerre. Je me suis intéressé à ces monstres, à leur évolution au fil des ans… J'ai toujours été fasciné par la mécanique, comme tu sais.

« Regarde-moi ça, dit-il en désignant les profondeurs du compartiment moteur. Des moteurs Rolls-Royce, type « Meteor »…, toute une série ! Et une boîte de vitesses Merrit-Brown, tu la vois, là-bas ? Nous avons une suspension Horstmann, avec trois bogies de chaque côté…

— Oui, interrompis-je, mais, mon cher vieux Filby, tout cela sert à *quoi ?*

— À *quoi* ça sert ? À la poursuite de la Guerre, pardi ! Ça, dit-il en désignant d'un geste vague l'intérieur du véhicule, c'est un Automoteur de la classe Kitchener, un des tout derniers modèles. Le rôle essentiel des Automoteurs est de briser le Siège de l'Europe, vois-tu ; ils peuvent avancer rapidement dans les tranchées les plus larges, même s'ils sont chers, ont tendance à tomber en panne et sont vulnérables aux bombardements. *Raglan* est un nom assez approprié, pas vrai ? Car lord Fitzroy Raglan était le vieux briscard qui a tout bousillé devant lui au siège de Sébastopol, en Crimée. Peut-être que ce pauvre vieux Raglan aurait…

— Le « Siège de l'Europe » ?

— Excuse-moi, dit-il en me regardant tristement. Peut-être qu'ils n'auraient pas dû m'envoyer, après tout – j'oublie tout le temps que tu as des tas de choses à apprendre ! Je crois bien que je suis devenu un vieux birbe des plus assommants. Alors écoute : il faut que je t'apprenne que nous sommes en guerre depuis 1914.

— En *guerre*, et avec qui ?

— Eh bien, avec les Allemands, pardi ! Qui d'autre ? Et c'est vraiment pas beau à voir…

Ces paroles et la vision d'une Europe future assombrie par vingt-quatre années de guerre me glacèrent jusqu'à la moelle des os.

9
Plongée dans le temps

Nous arrivâmes dans une cabine d'environ dix pieds de côté, guère plus qu'une boîte métallique boulonnée à la coque interne de l'Automoteur. Une unique ampoule électrique brillait au plafond et les parois étaient capitonnées de cuir, ce qui atténuait l'austérité de fer du vaisseau et étouffait le bruit des moteurs, bien qu'une pulsation plus sourde filtrât par l'intermédiaire de la structure de la forteresse. Six simples chaises à dossier droit boulonnées au plancher se faisaient face, munies de harnais en cuir. Il y avait également une sorte d'armoire basse.

D'un geste, Filby nous invita à prendre place sur les chaises puis commença à s'affairer autour de l'armoire.

— Vous devriez vous attacher, dit-il. Cette absurdité de projection transtemporelle est absolument vertigineuse.

Moïse et moi-même nous assîmes l'un en face de l'autre. Je me harnachai confortablement ; Nebogipfel avait du mal à fermer les boucles, et les courroies flottaient autour de lui jusqu'à ce que Moïse l'aidât à en régler la tension.

Filby s'approcha alors tout doucement de moi avec quelque chose à la main ; c'était, sur une soucoupe de porcelaine fêlée, une tasse de thé accompagnée d'un petit biscuit. Je ne pus m'empêcher de rire.

— Filby, les vicissitudes du destin m'étonneront toujours. Nous voilà prêts à partir en voyage dans le temps à bord de cette intimidante forteresse mobile et tu nous sers du thé avec des petits gâteaux !

— C'est que pareille expédition est déjà suffisamment pénible sans les petites consolations de l'existence. Tu es bien placé pour le savoir !

Je bus le thé ; il était tiède et par trop infusé. Ainsi fortifié, je devins, contre toute attente, assez facétieux.

Quand j'y réfléchis, je crois que mon état mental était un peu fragile et que je répugnais à affronter mon propre avenir ou la sinistre perspective de cette Guerre de 1938.

— Filby, le taquinai-je, ne remarques-tu rien de… hum…, *bizarre* chez mes compagnons ?

— Bizarre ?

Je le présentai à Moïse, et le pauvre Filby entama une séance de comparaison faciale au bout de laquelle le thé lui dégoulinait sur le menton.

— Et voilà l'authentique choc du voyage dans le temps, dis-je à Filby avec émotion. Oublie toutes ces histoires d'Origine des Espèces ou de Destin de l'Humanité : c'est seulement quand on se retrouve face à face avec soi-même jeune homme qu'on comprend toute la signification du mot « choc » !

Filby nous questionna un peu plus longuement sur le problème de notre identité. Brave Filby, sceptique jusqu'au bout !

— Je croyais avoir vu assez de changements et de merveilles dans ma vie, même sans ces histoires de voyage dans le temps. Mais maintenant…

Il soupira, et je le soupçonnai d'avoir vu un peu *trop* de choses dans sa vie, le pauvre ; il avait toujours été porté à une certaine lassitude de l'intellect, même quand il était jeune homme.

Je me penchai en avant, aussi loin que mon harnais me le permettait.

— Filby, c'est à peine si je puis croire que des hommes aient pu tomber si bas, être devenus aveugles à ce point. Franchement, de mon point de vue, cette infernale Guerre future semble assez bien signifier la fin de la civilisation.

— Pour des gens de notre génération, dit-il solennellement, peut-être. Mais pour ceux de la nouvelle génération, qui ont grandi sans connaître autre chose que la Guerre, qui n'ont jamais senti le soleil sur leurs visages sans la crainte des torpilles volantes… Ma foi, je crois qu'ils y sont habitués ; c'est comme si nous étions en train de devenir une espèce souterraine.

Je ne pus m'empêcher de couler un regard vers le Morlock.

— Filby, pourquoi cette mission dans le temps ?

— Ça ne concerne pas tellement *toi,* mais la *Machine*. Il a fallu *s'assurer* de la construction de cette Machine transtemporelle, vois-

tu. La technologie transtemporelle est vitale pour l'Effort de Guerre. Enfin, c'est ce que pensent certains.

« On savait assez bien comment tu avais procédé pour ta recherche, à partir des notes fragmentaires que tu avais laissées, même si tu n'avais jamais rien publié sur ce sujet ; il n'y avait que cette bizarre relation de ton premier voyage dans le futur lointain que tu nous avais faite après ton bref retour. Le *Raglan* a donc été envoyé garder ta maison contre toute intrusion d'un Voyageur transtemporel… comme toi !

Nebogipfel leva la tête.

— Encore des confusions au sujet de la causalité. Manifestement, les savants de 1938 n'ont pas encore commencé à appréhender le concept de Multiplicité : à savoir qu'on ne peut *s'assurer* d'aucun événement du passé : on ne peut pas changer l'Histoire ; on ne peut que générer de nouvelles versions de…

Filby était en arrêt devant lui : cette vision bavarde en uniforme scolaire, avec du poil qui lui poussait partout !

— Pas maintenant, dis-je à Nebogipfel. Filby, tu as dit « on ». Qui est ce « on » ?

Il sembla surpris par cette question.

— Le gouvernement, évidemment.

— Quel parti ? demanda sèchement Moïse.

— *Parti* ? Oh…, tout ça, c'est vraiment du passé.

C'est en ces termes anodins qu'il nous annonça la terrible nouvelle : la mort de la démocratie en Angleterre.

— Je crois, poursuivit-il, que nous nous attendions tous à trouver la *Zeitmaschine* ici, en train de se balader dans Richmond Park avec des idées meurtrières…

Il prit un air funèbre.

— C'est les Allemands, vous savez. Ces foutus Allemands ! Ils mettent une pagaille atroce partout… Comme ils l'ont toujours fait !

Sur ce, l'unique ampoule électrique s'assombrit et j'entendis rugir les moteurs ; j'eus cette impression familière de chute libre qui m'indiquait que le *Raglan* m'avait projeté dans le temps. Une fois de plus.

LIVRE TROIS

La Guerre avec les Allemands

1
Une nouvelle vision de Richmond

Ce dernier voyage dans le temps fut agité de secousses et même plus désorientant que d'ordinaire, sans doute, supputai-je, à cause de la répartition inégale des fragments de plattnérite dans l'Automoteur. Mais le trajet fut bref, et l'impression de chute libre finit par s'atténuer complètement.

Les bras repliés, les bajoues pressées contre la poitrine pendant tout le voyage, Filby avait été l'image même de la détresse. Il leva alors les yeux vers ce que j'avais pris pour une horloge murale et fit claquer sa main contre son genou osseux.

— Ah ! ça y est ! Une fois de plus, nous voici le seize juin de l'an de grâce 1938.

Et de commencer à détacher ses liens.

Je me levai de ma chaise et regardai cette « horloge » de plus près. Je découvris que, même si les aiguilles formaient un cadran horaire conventionnel, l'instrument comportait aussi plusieurs petits cadrans chronométriques. Je tapotai d'un geste méprisant la lunette en verre et dis à Moïse :

— Regardez-moi ceci ! C'est une horloge chronométrique, mais qui donne les années et les mois : un superflu technologique, Moïse, typique des projets gouvernementaux. Je suis étonné de ne pas voir de petites poupées avec des imperméables et des chapeaux de soleil pour indiquer les saisons !

Quelques minutes plus tard, nous fûmes rejoints par le capitaine Hilary Bond et le jeune soldat qui nous avait pris en charge à Richmond Hill et qui s'appelait, nous dit Bond, Harry Oldfield. La petite cabine devint encore plus exiguë.

— J'ai reçu des instructions à votre sujet, dit le capitaine Bond. Ma mission est de vous escorter jusqu'au Collège impérial, où s'effectuent des recherches sur la Guerre par déplacement transtemporel.

Je n'avais jamais entendu parler de cet établissement, mais je ne cherchai pas à en savoir plus.

Oldfield nous apporta une caisse de masques à gaz et d'épaulettes métalliques.

— Servez-vous, dit-il, et vous auriez intérêt à les mettre.

Moïse brandit un masque à gaz avec un dégoût manifeste.

— Vous ne pouvez vous attendre que j'introduise ma tête dans pareil dispositif.

— Oh, si, il le faut, dit Filby, impatient.

Et je vis qu'il boutonnait déjà le masque sur son visage joufflu.

— Vous savez, nous avons un peu de chemin à faire à l'air libre, expliqua-t-il. Et c'est dangereux. Oui, dangereux.

— Allons, dis-je à Moïse tout en prenant d'un air farouche un masque et des épaulettes. Nous ne sommes plus chez nous, mon vieux, j'en ai peur.

Malgré leur poids, ces épaulettes se fixèrent facilement sur ma veste ; mais le masque qu'Oldfield me donna, bien que spacieux et parfaitement adapté à ma tête, était des plus inconfortables. Les oculaires jumelés s'embuèrent presque immédiatement et les renforts de cuir et de caoutchouc ne tardèrent pas à se couvrir de sueur.

— Jamais je ne pourrai m'y habituer, dis-je.

— J'espère que nous n'allons pas rester ici assez longtemps pour nous y habituer, dit Moïse entre ses dents, la voix étouffée par son propre masque.

Je me tournai vers Nebogipfel. Le malheureux Morlock – déjà fagoté dans son uniforme d'écolier – était à présent affublé d'un masque ridicule trop gros pour lui de plusieurs tailles : lorsqu'il bougeait la tête, le filtre en trompe de mouche à l'avant du masque oscillait véritablement.

Je lui tapotai la tête.

— Vous allez enfin vous fondre dans la masse, Nebogipfel.

Il s'abstint de répondre.

Nous émergeâmes de la matrice métallique du *Raglan* à la vive lumière d'un jour d'été. Il était environ deux heures de l'après-midi et le soleil éclaboussait les ternes couleurs de l'Automoteur. Mon masque s'emplit immédiatement de sueur et de buée et j'eus grande envie de retirer ce lourd accessoire qui me serrait la tête.

Le ciel au-dessus de nous était immense, bleu foncé et sans nuages, bien que j'aperçusse ça et là de minces lignes et tortillons blancs, traînées de vapeur ou de cristaux de glace gravées sur le firmament. Je vis un point brillant à l'extrémité d'une de ces traînées ; peut-être était-ce la lumière du soleil renvoyée par le métal de quelque machine volante.

L'Automoteur était perché sur une version de Petersham Road qui avait beaucoup changé par rapport à celle de 1873 et même à celle de 1891. Je reconnus la plupart des maisons de mon époque : même la mienne était encore debout ; la grille était attaquée par la corrosion et couverte de vert-de-gris. Mais les jardins et les bas-côtés semblaient avoir été uniformément labourés et affectés à la culture d'un légume que je ne reconnus pas. Et je constatai que bien des maisons avaient subi de gros dégâts. Certaines étaient réduites à guère plus qu'une façade : le toit et les cloisons intérieures avaient été soufflés. Çà et là, des immeubles avaient été noircis et éventrés par le feu ; et d'autres n'étaient plus que décombres. Même ma propre maison avait été atteinte et le laboratoire était entièrement démoli. Et ces dégâts n'étaient pas récents : une verdure résurgente et vitale s'était approprié l'intérieur de nombre de ces demeures ; la mousse et de jeunes plantes tapissaient les vestiges des salons et couloirs, et le lierre pendait en insolites rideaux sur les fenêtres béantes.

Je constatai que les arbres s'étageaient encore jusqu'à la Tamise sur la même pente boisée. Mais les arbres eux-mêmes avaient été touchés : je vis des moignons de branches cassées, des troncs roussis, et d'autres atteintes suggérant qu'un grand vent ou un grand incendie était passé par là. La jetée était intacte, mais de Richmond Bridge ne restaient plus que les appuis latéraux, noircis et tronqués ; la travée était complètement détruite. La plupart des prés bordant la Tamise en direction de Petersham avaient été affectés à la culture du même insolite légume qui peuplait les jardins et une écume brune flottait sur le fleuve lui-même.

On ne voyait personne. Il n'y avait pas de circulation ; les mauvaises herbes poussaient au travers des chaussées défoncées. Je n'entendais ni gens – ni cris, ni rires, ni jeux d'enfants – ni bêtes : pas d'animaux, pas de chevaux, pas de chants d'oiseaux.

De la gaieté qui avait jadis caractérisé un après-midi de juin au pied de la colline – les éclairs lancés par les avirons, les rires des plaisanciers qui remontaient le fleuve –, rien ne subsistait.

Tout cela avait à présent disparu en cette sinistre année et peut-être pour toujours. Richmond était un désert, une ville morte. Je songeai alors aux ruines splendides du monde-jardin de l'an 802 701. J'avais cru tout cela loin de moi ; jamais je n'avais imaginé voir mon Angleterre natale dans un tel état !

— Mon Dieu ! dit Moïse. Quelle catastrophe, quelle destruction ! L'Angleterre est-elle abandonnée ?

— Oh non ! dit vivement le soldat Oldfield. Mais des lieux comme celui-ci ne sont plus sûrs, voilà tout. Il y a le gaz, et puis les torpilles aériennes. La plupart des gens, voyez-vous, se sont réfugiés dans les dômes.

— Mais, protestai-je, tout est tellement délabré. Filby, qu'est devenu le moral de notre peuple ? Où est la volonté de s'atteler à la tâche et de réparer tout cela ? Ce serait faisable, non ?

Filby appuya une main gantée sur mon bras.

— Un de ces jours, quand cette maudite guerre sera terminée, on fera revivre tout ça, hein ? Et tout redeviendra comme avant. Mais pour l'instant…

La voix lui manqua et je ne pus voir son expression.

— Allons, dit-il. Nous ferions mieux de nous mettre à couvert.

Laissant le *Raglan* derrière nous, nous descendîmes en hâte la rue vers le centre-ville, Moïse, Nebogipfel et moi-même, Filby et les deux militaires. Nos compagnons de 1938 avançaient à demi accroupis et lançaient en permanence des regards inquiets vers le ciel. Je remarquai à nouveau que Bond était affligée d'une claudication prononcée affectant sa jambe gauche.

Je me retournai avec nostalgie vers l'Automoteur car je savais qu'à l'intérieur se trouvait ma Machine transtemporelle – mon unique chance de rentrer chez moi en échappant à ce cauchemar d'Histoires multiples en voie de déploiement –, mais je savais qu'il n'était pas question de rejoindre mon véhicule à présent ; tout ce que je pouvais faire, c'était attendre la suite des événements.

Nous descendîmes Hill Street puis tournâmes dans George Street. Il n'y avait aucune trace de l'animation et de l'élégance qui avaient caractérisé de mon temps cette artère commerçante. Des

grands magasins comme Gosling's et Wright's avaient leurs vitrines condamnées par des planches, lesquelles avaient même pâli après des années de soleil. Je vis qu'un coin de la vitrine de Gosling's avait été forcé, manifestement par des pillards ; on eût dit que le trou avait été fait à coups de dents par un rat de taille humaine. Nous passâmes devant un abri trapu au toit prolongé par un auvent, à côté d'une borne avec une peinture à damier et une face vitrée à présent fissurée. Cet édicule avait l'air d'être abandonné lui aussi ; la surface jaune et noir de la borne était ébréchée, la peinture écaillée.

— C'est un abri contre les attaques aériennes, m'informa Filby en réponse à ma question. L'un des premiers modèles. Tout à fait insuffisant en cas d'impact direct… Passons ! Et cette borne indique un point de premier secours, équipé de masques et de respirateurs. À peine utilisé, avant que commence le repli en masse à l'intérieur des dômes.

— *Attaques aériennes*… C'est un bien triste monde, Filby, qui a créé pareils termes.

Il soupira.

— C'est que, vois-tu, ils ont des torpilles aériennes. Les Allemands, je veux dire. Des machines volantes qui peuvent atteindre un endroit situé à deux cents milles, lâcher une Bombe dessus et rentrer au bercail ! Et le tout mécaniquement, sans l'intervention d'un seul homme. Le monde est plein de merveilles, car la Guerre est une fantastique motivation pour l'esprit inventif. Tu vas adorer ça !

— Les Allemands…, dit Moïse. Nous n'avons eu que des ennuis avec les Allemands depuis l'arrivée au pouvoir de Bismarck. Ce vieux fourbe est-il toujours en vie ?

— Non, mais il a de dignes successeurs, dit Filby d'un ton funèbre.

À quoi je ne pus rien répliquer. De mon point de vue, à présent si détaché de celui de Moïse, même une brute comme Bismarck ne semblait guère justifier la perte d'une seule vie humaine.

Filby évoquait pour moi, en fragments haletants, toute la gargantuesque et prodigieuse folie guerrière de cette époque arriérée : sous-marins de combat conçus pour la guerre des gaz, dotés d'un rayon d'action pratiquement illimité et contenant chacun une demi-douzaine de projectiles aériens, tous pourvus d'une

redoutable charge de bombes à gaz ; un torrent de quincaillerie mobile que j'imaginais en train de traverser les plaines meurtries de l'Europe, dévastant tout sur son passage ; d'autres « Automoteurs » capables de flotter, d'aller sous l'eau ou de forer des tunnels sous terre ; à cet arsenal s'opposait un assortiment tout aussi redoutable de mines et de canons des plus variés.

J'évitais le regard de Nebogipfel : je ne pouvais affronter son jugement ! Car il ne s'agissait pas ici d'une tache flottant sur une Sphère dans le ciel et peuplée de lointains descendants infrahumains : c'était mon *monde*, ma *race,* emportés par un délire guerrier ! Pour ma part, je conservais un peu de la perspective plus vaste que j'avais acquise à l'Intérieur de cette grandiose construction. C'est à peine si je pouvais supporter de voir ma propre nation en proie à pareille folie, et j'étais peiné d'entendre les commentaires de Moïse, bien évidemment influencés par les mesquins préjugés de son époque. Je ne pouvais guère lui en tenir rigueur ! Mais j'étais consterné à la pensée que ma propre imagination eût jamais pu être si limitée, si *malléable*.

2
Voyage en train

Nous atteignîmes une gare de chemin de fer rudimentaire. Mais ce n'était pas la gare que j'utilisais en 1891 pour aller de Richmond à Waterloo via Barnes. Située juste à côté de Kew Road, cette nouvelle construction était éloignée du centre de la ville. Et c'était une gare insolite : il n'y avait ni portillons de contrôle des billets ni panneaux indicateurs de destination, et le quai était une simple avancée de béton. La voie ferrée, toute récente, était grossièrement tracée. Un train nous attendait : la locomotive était sombre et terne, la vapeur s'élevait en bouffées lugubres de sa chaudière maculée de suie qui ne tractait qu'un seul wagon. Il n'y avait pas de phares sur la locomotive ni le moindre insigne de la compagnie des chemins de fer à laquelle elle appartenait.

Le soldat Oldfield tira la portière du wagon, qui s'ouvrit vers l'extérieur ; elle était massive et munie d'un joint en caoutchouc sur sa tranche. Les yeux d'Oldfield, visibles derrière les oculaires du masque, ne cessaient de regarder de tous côtés. Richmond, par un après-midi ensoleillé de 1938, était un lieu dangereux !

Le wagon était Spartiate : des rangées d'inconfortables banquettes en bois et rien d'autre – ni capitonnage ni décoration. La peinture était d'un brun sourd uniforme, sans caractère. Les fenêtres étaient hermétiquement fermées ; des stores pouvaient être abaissés devant elles.

Nous nous installâmes sur deux banquettes opposées dans un face-à-face plutôt rigide. En ce jour ensoleillé, la chaleur à l'intérieur du wagon était étouffante.

Une fois qu'Oldfield eut refermé la portière, le train s'ébranla immédiatement dans une sorte de cahot.

— Manifestement, nous sommes les seuls voyageurs, murmura Moïse.

— C'est que ce train est un peu bizarre, dis-je. Le confort est plutôt limité, hein, Filby ?

— Ce n'est plus tellement l'ère du confort, mon vieux.

Nous traversâmes quelques milles de cette campagne désolée que nous avions vue autour de Richmond. La terre avait été presque intégralement affectée à l'agriculture, me sembla-t-il, et était pratiquement vide d'hommes, bien que j'aperçusse une ou deux silhouettes en train de gratter dans quelque champ. On eût dit une scène du quinzième siècle, et non du vingtième, n'étaient les maisons en ruine et bombardées qui jonchaient le paysage, avec, çà et là, l'imposant renflement des abris antiaériens : de grandes carapaces de béton à demi enterrées. Des soldats armés patrouillaient le périmètre de ces abris, scrutant le monde derrière leurs masques à gaz insectoïdes comme pour mettre tout réfugié au défi de s'approcher.

Près de Mortlake, je vis quatre hommes pendus à des poteaux télégraphiques au bord d'une route. Leurs corps étaient flasques et noircis et les oiseaux en avaient manifestement fait leur affaire. Je signalai à Filby cet horrible spectacle – ni lui ni les soldats n'avaient remarqué la présence des cadavres. Il tourna son regard trouble dans cette direction et marmonna quelque chose comme : « Ils ont dû se faire prendre en train de piquer des rutabagas ou un truc dans ce goût-là. »

On me fit comprendre que pareils spectacles n'étaient pas rares dans cette Angleterre de 1938.

C'est alors que, tout à coup, le train dévala une pente et plongea dans un tunnel. Deux faibles ampoules électriques s'allumèrent au plafond et nous restâmes assis sous leur lumière jaune à échanger des regards sinistres.

— Est-ce une rame du chemin de fer souterrain ? demandai-je à Filby. Nous sommes sur une prolongation quelconque de la Metropolitan Line, je présume.

Filby sembla gêné.

— Oh, je suppose que cette ligne a un numéro ou un autre…

Moïse commença à tripoter son masque.

— Nous pouvons enfin nous séparer de ces monstruosités.

— Non, dit Bond en lui prenant le bras, il y a des risques. Filby opina du chef.

— Le gaz pénètre partout.

Je crus le voir frissonner, mais, avec son ample combinaison sombre, il était malaisé de m'en assurer.

— Tant qu'on n'a pas été dedans…

Et, en quelques formules brèves mais frappantes, il me brossa un tableau d'une attaque aux gaz dont il avait été témoin dans les premiers stades de la Guerre, à Knights-bridge, quand les bombes étaient encore lancées à la main depuis des aérostats et que la population n'y était pas encore habituée.

Il me laissa entendre que de telles atrocités étaient devenues communes dans cet état de guerre permanent.

— Je trouve remarquable que le moral de la population ne se soit pas effondré, Filby.

— Les gens ne sont pas comme ça, apparemment. Ils tiennent le coup. Bien sûr, il y a eu des moments difficiles. Je me souviens d'août 1918, par exemple… C'était un moment où il semblait que les Alliés occidentaux allaient enfin triompher de ces satanés Allemands et mener la Guerre à son terme. C'est alors qu'il y a eu la Bataille du Kaiser : le *Kaiserschlacht*, la grande victoire de Ludendorff, qui l'a vu passer en force entre les lignes britanniques et françaises… Après quatre ans de guerre des Tranchées, ç'a été une grande percée pour eux. Bien sûr, le bombardement de Paris, qui a décimé l'état-major français, n'a pas arrangé les choses pour nous…

Le capitaine Bond hocha la tête.

— Cette victoire rapide sur le front de l'Ouest a permis aux Allemands de s'occuper des Russes à l'Est. Ensuite, en 1925…

— En 1925, poursuivit Filby, ces foutus Allemands avaient déjà constitué la *Mitteleuropa* dont ils rêvaient.

Bond et lui me décrivirent la situation. La *Mitteleuropa* : l'Europe de l'Axe, un marché unique allant de la côte atlantique jusqu'au-delà des monts Oural. En 1925, l'emprise du Kaiser s'étendait de l'Atlantique à la Baltique et, à travers la Pologne russe, jusqu'à la Crimée. La France était devenue un État croupion affaibli dépossédé de la plupart de ses ressources. Le Luxembourg fut contraint de devenir un État de l'Allemagne fédérale. La Belgique et la Hollande durent mettre leurs ports à la disposition des Allemands. Les mines de France, de Belgique et de Roumanie furent exploitées pour alimenter l'expansion du Reich vers l'Est ; les Slaves furent repoussés et des millions de non-Russes furent « libérés » de la domination de Moscou…

Et ainsi de suite, avec des détails tous plus absurdes les uns que les autres…

— Puis, en 1926, dit Bond, les Alliés – la Grande-Bretagne et son empire et l'Amérique – ont rouvert le front de l'Ouest. Et ç'a été l'Invasion de l'Europe : le plus gros transfert de troupes et de matériel par voie maritime et aérienne qu'on ait jamais vu.

« Tout a bien commencé. Les populations de la France et de la Belgique se sont soulevées et les Allemands ont été repoussés…

— Mais pas très loin, dit Filby. Et, bientôt, c'est 1915 qui a recommencé : deux gigantesques armées embourbées dans les tranchées de France et de Belgique.

C'est ainsi qu'avait débuté le Siège. Mais, à présent, les ressources disponibles pour mener la Guerre étaient considérablement plus importantes : toutes les forces vives de l'Empire britannique et du continent américain d'un côté et de la *Mitteleuropa* de l'autre furent jetées dans cet atroce conflit.

Et puis vint la Guerre contre les civils, méthodiquement menée : les torpilles aériennes, les gazages…

— « Les guerres des peuples seront plus terribles que celles des rois », cita Moïse d'une voix funèbre.

— Mais les gens du peuple, Filby… Que sont-ils devenus ?

Sa voix, brouillée par le masque, sonnait à la fois familière et distante.

— Il y a eu des mouvements de contestation populaires, surtout à la fin des années vingt, je m'en souviens encore. Mais les autres ont fait voter la loi 1305, qui a interdit les grèves, les lock-out et tout le reste. Et voilà, terminé ! Depuis, eh bien, on a tous fini par s'accommoder de la situation, j'imagine.

Je m'aperçus alors que les parois s'étaient éloignées des fenêtres, comme si le tunnel s'évasait. Nous entrions dans une sorte de vaste halle souterraine.

Bond et Oldfield déboutonnèrent leurs masques avec tous les signes d'un soulagement ; Filby desserra lui aussi ses courroies, et, quand sa pauvre tête fût libérée de son humide prison, je distinguai des marques blanches sur son menton, là où le joint d'étanchéité s'était enfoncé dans sa peau.

— Ah ! ça va mieux, dit-il.

— Nous sommes en sécurité ?

— En principe, oui, dit-il. Il n'y a pas d'endroit plus sûr.

Je déboutonnai mon masque et le retirai ; Moïse se débarrassa prestement du sien puis aida le Morlock. Lorsque le chétif visage de Nebogipfel fut révélé, Oldfield, Bond et Filby ne purent s'empêcher d'ouvrir de grands yeux – je ne pouvais leur en vouloir ! – jusqu'à ce que Moïse l'aidât à remettre sa casquette et ses lunettes à leur place habituelle.

— Où sommes-nous ? demandai-je à Filby.

— Tu ne te reconnais pas ? dit-il en désignant d'un geste l'obscurité derrière les vitres.

— Je…

— C'est Hammersmith, mon vieux. Nous venons de traverser la Tamise.

— C'est Hammersmith Gate, m'expliqua Hilary Bond. Nous sommes arrivés au Dôme de Londres.

3
Londres en guerre

Le *Dôme* de Londres !

Rien dans ma propre époque ne m'avait préparé à cette stupéfiante prouesse architecturale. Qu'on s'imagine une grandiose terrine de béton et d'acier de près de deux milles de diamètre s'étendant d'un bout à l'autre de la capitale, de Hammersmith à Stepney et d'Islington à Clapham… Partout les rues étaient percées par des piliers, des entretoises et des arcs-boutants qui s'enfonçaient dans l'argile de Londres, dominant et emprisonnant la populace comme les jambes d'une foule de géants.

Traversant Hammersmith, puis Fulham, le train continua de s'enfoncer dans le Dôme. Lorsque mes yeux se furent habitués à la pénombre, je commençai à voir, tracée par l'éclairage urbain, l'image d'un Londres que je pouvais encore reconnaître : « Ici, c'est Kensington High Street, derrière cette barrière ! Et là, c'est Holland Park. » Et ainsi de suite. Or, malgré tous ces repères et noms de rues familiers, c'était un Londres nouveau que j'avais sous les yeux, un Londres soumis à une nuit perpétuelle, une ville qui ne pourrait jamais profiter du ciel de juin au-dessus d'elle, mais une ville qui avait accepté tout cela en échange de sa survie, me dit Filby. Car bombes et torpilles ricochaient sur ce toit massif ou explosaient en vol sans faire de victimes, laissant intacte la « Grosse Verrue » chère à Cobbett.

Partout, disait Filby, les villes des hommes – qui avaient jadis étincelé de lumières, changeant la face obscure de notre planète tournante en un brillant joyau – avaient été recouvertes par de telles coquilles imposantes et dissimulatrices ; c'est à peine désormais si l'on se déplaçait entre les grandes Cités-Dômes, et les hommes préféraient se tapir dans leur obscurité artificielle.

La ligne de chemin de fer, toute neuve, semblait avoir été tranchée à vif dans le tissu des anciennes rues. Les voies que nous franchissions étaient très encombrées mais par des piétons ou des

cyclistes ; je ne vis pas de voitures, ni à cheval ni à moteur, contrairement à mes attentes. Il y avait même des pousse-pousse ! – véhicules légers tirés par des cockneys décharnés et en sueur, qui se bousculaient autour des obstacles présentés par les piliers du Dôme.

En observant la foule depuis la fenêtre du train qui roulait au ralenti, j'eus une impression, malgré l'animation générale, de désarroi, de découragement et de désillusion… Je vis des têtes baissées, des épaules avachies, des visages las et des fronts ridés ; je crus déceler une certaine obstination dans la manière dont les gens menaient leur vie, mais il me sembla – et ce n'était pas surprenant – qu'il n'y avait là guère de *joie*.

Il était remarquable qu'on ne vît nulle part des enfants. Bond m'apprit que les écoles étaient à présent presque toutes souterraines, afin d'augmenter leur protection contre les éventuelles bombes, tandis que les parents travaillaient dans les fabriques de munitions ou les immenses aérodromes qui avaient surgi autour de Londres, à Balham, Hackney et Wembley. C'était peut-être là un arrangement offrant plus de sécurité, mais quel lieu sinistre qu'une ville d'où sont absents les rires et les jeux des enfants ! Même un célibataire endurci comme moi était disposé à le reconnaître. Et quelle préparation à la vie donnait-on à ces malheureux petits êtres souterrains ?

Encore une fois, me dis-je, mes voyages m'avaient propulsé dans un monde obscur, sans le moindre rayon de soleil, un monde qui aurait fait les délices d'un Morlock. Mais les gens qui avaient construit ce grandiose édifice n'étaient pas des Morlocks : ils étaient de ma propre espèce, terrorisés par la Guerre au point d'abandonner la Lumière à laquelle ils avaient droit de par leur naissance ! Une dépression profonde et tenace s'abattit sur moi, état d'esprit qui devait perdurer pendant la plus grande partie de mon séjour en 1938.

Ça et là, je vis des preuves plus directes de l'horreur de la Guerre. Dans Kensington High Street, j'aperçus un pauvre hère qui cheminait sur le trottoir, aidé par une jeune femme maigre à ses côtés. Ses lèvres étaient minces et tirées, ses yeux étaient comme des perles enfoncées dans leurs orbites. La peau de sa face était un réseau de marques blanches et violacées sur fond gris.

Filby renifla quand je le lui fis remarquer.

— *Brûlé au combat*, dit-il. Ils se ressemblent tous… C'est un combattant de l'air, probablement ; un jeune gladiateur dont nous adorons tous les exploits quand les Baratinoscopes nous les claironnent aux oreilles ! Mais voilà, qu'est-ce qu'il leur reste comme avenir ?

Il se tourna vers moi et posa une main desséchée sur mon bras.

— Ce n'est pas que je sois insensible, mon cher ami. Je suis toujours le Filby que tu as connu. C'est simplement – mon Dieu ! –, c'est simplement qu'il faut apprendre à s'endurcir.

La plupart des immeubles de Londres semblaient avoir survécu, bien que certains des édifices les plus élevés eussent été démolis pour permettre à la carapace de béton de s'étendre – je me demandai si la colonne de Nelson était encore debout – et les immeubles neufs étaient bas, sinistres et lestés de toits en surplomb. Il y avait cependant quelques cicatrices datant des débuts de la Guerre, avant l'achèvement du Dôme : de grands cratères de bombes, comme des orbites vides, et des montagnes de décombres que personne n'avait encore eu l'idée ni l'énergie de disperser.

Le Dôme atteignait sa hauteur maximale d'environ deux cents pieds juste au-dessus de Westminster, au cœur de Londres ; lorsque nous approchâmes du centre de la capitale, je vis des faisceaux de lumière vive jaillir en tremblotant des rues centrales et éclabousser ce Toit universel. Et, partout, montant des chaussées de Londres et d'immenses pontons sustenteurs ancrés dans le fleuve, des piliers : grossièrement taillés, en rangs serrés, avec des assises évasées et renforcées d'arcs-boutants. C'étaient dix mille Atlas de béton qui soutenaient ce toit, des colonnes qui avaient transformé Londres en un gigantesque temple mauresque.

Je me demandai si le bassin de calcaire et d'argile meuble dans lequel reposait Londres pouvait supporter ce poids colossal. Et si tout cet assemblage sombrait dans la boue, entraînant avec lui sa précieuse cargaison de millions de vies ? Je songeai non sans quelque mélancolie à cette future ère des Grands Édifices, où la maîtrise de la pesanteur dont j'avais entrevu des exemples rendrait triviale la construction d'un Dôme aussi grand…

Et pourtant, malgré l'aspect rudimentaire de cette architecture et la hâte manifeste dans laquelle elle avait été mise en place, j'étais, malgré moi, impressionné par le Dôme. Parce qu'il était intégralement taillé dans une simple pierre et fixé à l'argile

londonienne avec guère plus que l'expertise de mon propre siècle, cet inquiétant édifice était pour moi plus remarquable que toutes les merveilles que j'avais vues en l'an 657 208.

Notre voyage se poursuivait ; toutefois, il approchait manifestement de son terme, car le train roulait au pas, ou peu s'en fallait. Des boutiques étaient ouvertes, mais leurs vitrines étaient loin d'être brillamment illuminées ; j'aperçus des mannequins portant les mornes vêtements de l'époque et des chalands qui les regardaient à travers les vitres sommairement rafistolées. Le luxe n'était plus qu'un souvenir dans cette Guerre âpre et interminable.

Le train s'arrêta.

— Nous sommes arrivés, dit Bond. Ici, c'est Canning Gate, à quelques minutes de marche seulement du Collège impérial.

Le soldat Oldfield pesa sur la porte du wagon. Elle s'ouvrit avec un bruit de succion – comme si le Dôme était en surpression –, et une explosion sonore déferla sur nous. D'autres soldats, portant ceux-là la tenue de combat vert olive des fantassins, nous attendaient sur le quai.

Mon masque à gaz d'emprunt à la main, c'est ainsi que je débarquai dans le Dôme de Londres.

Le bruit était stupéfiant ! Telle fut ma première impression. C'était comme à l'intérieur d'une immense crypte qu'on partageait avec des millions d'autres humains. Le brouhaha des voix, le crissement des roues des trains et le bourdonnement des tramways semblaient vibrer en tous sens sous cette coupole et retomber en pluie sur moi. Il faisait terriblement chaud, bien plus qu'à bord du *Raglan*. Il y avait toute une gamme d'effluves, dont tous n'étaient pas agréables : odeurs de cuisine, ozone des machines, vapeur et relents d'huile des trains et, par-dessus tout, l'odeur *humaine* de millions d'individus qui respiraient et transpiraient dans cette grande bulle d'air.

Des lumières étaient placées çà et là dans l'architecture du Dôme lui-même : elles n'étaient pas assez nombreuses pour illuminer les rues mais suffisamment pour qu'on pût distinguer l'arrondi de la coupole. Je vis voleter de petites formes entre les lumières : c'étaient, m'apprit Filby, les pigeons de Londres, qui survivaient encore, bien qu'étiolés par des années d'obscurité, alternant avec

quelques colonies de chauves-souris qui s'étaient rendues impopulaires dans certains quartiers.

Dans un coin du Toit, au nord, des projections lumineuses composaient comme un spectacle. Je perçus aussi l'écho d'une voix amplifiée venant de cette direction. C'était ce que Filby appelait le « Baratinoscope » – un genre de cinématographe, à ce que je compris – mais trop éloigné pour que je pusse en distinguer le moindre détail.

Je constatai que notre ligne toute neuve avait été taillée sans aucun raffinement dans la chaussée de la rue originelle et que la « gare » n'était guère plus qu'une flaque de béton au milieu de Canning Place. Toutes les marques des changements qui avaient amené ce monde nouveau indiquaient la hâte et la précipitation.

Les soldats formèrent un petit losange autour de nous, et, quittant la gare, nous longeâmes Canning Place en direction de Gloucester Road. Moïse serrait les poings. Dans son costume de mirliflore aux vives couleurs, il semblait vulnérable, et je sentis une pointe de remords à la pensée de l'avoir entraîné dans ce monde implacable d'épaulettes métalliques et de masques à gaz.

Par l'enfilade de De Vere Gardens, je coulai un regard vers le Kensington Park Hôtel où j'avais eu l'habitude de dîner en des temps meilleurs ; les portiques à colonnes de cet édifice étaient encore debout, mais sa façade n'était plus entretenue, nombre de fenêtres étaient condamnées et l'hôtel semblait faire désormais partie du nouveau terminus ferroviaire.

Nous débouchâmes dans Gloucester Road. Il y passait beaucoup de monde, sur les trottoirs comme sur la chaussée, et le tintement des sonnettes des bicyclettes offrait un riant contrepoint au découragement général. Notre petit groupe aux rangs serrés – en particulier Moïse, dans son costume criard – ne cessait d'attirer des regards prolongés, mais personne ne s'approcha trop près ni ne nous adressa la parole. S'il y avait là beaucoup de soldats portant en guise d'uniforme les mêmes mornes combinaisons que l'équipage de l'Automoteur, la plupart des hommes étaient vêtus de complets, lesquels – tout mal coupés et disgracieux qu'ils fussent – n'auraient pas semblé déplacés en 1891. Les femmes portaient des jupes et des corsages délicats, sans ornements et très fonctionnels, et la seule source de choc dans tout cela était le fait que la plupart des jupes fussent coupées très court, jusqu'à trois ou quatre pouces en

dessous du genou, si bien qu'en quelques yards il y avait plus de chevilles et de mollets féminins à découvert que je n'en avais jamais vu de toute ma vie ! (Ce qui ne m'intéressait que médiocrement en regard de tous les autres changements, mais semblait receler une certaine fascination pour Moïse, et je jugeai ses regards appuyés indignes d'un gentleman.)

Mais tous les passants sans exception arboraient les bizarres épaulettes métalliques et tous portaient sur eux, même dans cette chaleur estivale, de lourds étuis en toile contenant leurs masques à gaz.

Je finis par m'apercevoir que les soldats qui nous accompagnaient étaient tous prêts à dégainer, étui débouclé ; je compris que les armes ne nous étaient pas destinées, car je voyais les yeux perçants des militaires balayer la cohue des gens qui se pressaient autour de nous.

Nous obliquâmes vers l'est dans Queen's Gate Terrace. Cette partie de Londres m'était familière. La Terrace était une large rue élégante bordée de hautes façades longilignes ; et je constatai qu'ici les habitations étaient restées plus ou moins intactes depuis mon époque. Les façades des demeures arboraient encore la décoration faussement gréco-romaine dont je me souvenais – colonnes sculptées de motifs floraux et autres imitations –, et le trottoir était bordé des mêmes grilles peintes en noir.

Bond nous fit nous arrêter devant l'une de ces maisons, à mi-chemin dans la rue. Elle gravit les marches du perron et frappa sèchement à la porte de sa main gantée ; un soldat – encore un deuxième classe en tenue de combat – vint l'ouvrir.

— Toutes ces maisons ont été réquisitionnées par le ministère de l'Air il y a quelque temps, nous informa Bond. On vous fournira tout ce dont vous aurez besoin – vous n'aurez qu'à demander aux soldats –, et Filby restera avec vous.

Moïse et moi échangeâmes un regard.

— Mais que sommes-nous censés *faire*, à présent ? demandai-je.

— Attendre, c'est tout, dit-elle. Faites un brin de toilette et dormez un peu. Dieu seul sait l'heure qu'il est pour votre corps !…

Bond se tourna vers moi.

— J'ai reçu des instructions du ministère de l'Air ; on aimerait beaucoup vous rencontrer. Un savant du ministère va se charger de

votre cas. Il vous verra ici demain matin. Alors, bonne chance..., peut-être nous reverrons-nous.

Sur ce, elle me serra virilement la main, puis celle de Moïse, et appela le soldat Oldfield ; ils redescendirent Queen's Gate Mews : deux jeunes combattants courageux, la tête haute..., et tout aussi fragiles que le malheureux brûlé au combat que j'avais aperçu peu avant dans Kensington High Street.

4
La maison de Queen's Gate Terrace

Filby nous fit faire le tour du propriétaire. Les pièces étaient spacieuses, propres et lumineuses bien que les rideaux fussent tirés. Le mobilier était d'une confortable austérité, d'un style qui n'eût pas été déplacé en 1891 ; la différence essentielle était une prolifération de dispositifs électriques, notamment un assortiment de luminaires et d'autres appareils tels qu'une grande cuisinière, des armoires réfrigérantes, des ventilateurs et des radiateurs.

Je m'approchai de la fenêtre de la salle à manger et en ouvris l'épais rideau. La vitre était une double couche de verre dont l'étanchéité était assurée par un joint en caoutchouc et cuir – il y avait aussi des joints sur le chambranle des portes ; au-delà, dans cette soirée de juin anglaise, il n'y avait que l'obscurité du Dôme, interrompue par le lointain scintillement des faisceaux lumineux projetés sur son toit. Sous la fenêtre, je trouvai une caisse, décorée ou plutôt camouflée par un motif incrusté, qui contenait une série de masques à gaz.

Les rideaux tirés et les lumières allumées, il était néanmoins possible d'oublier, momentanément, la morne tristesse du monde derrière ces murs.

Le fumoir était abondamment pourvu en livres et en journaux ; Nebogipfel les examina, manifestement sans en appréhender la fonction. Il y avait aussi un grand coffret dont l'avant s'ornait de multiples grilles ; Moïse l'ouvrit et se trouva devant un déroutant paysage de tubes, de bobines et de cônes en papier noirci. De la forme et de la taille d'une horloge à coucou, ce « radiophone » comportait sur sa face avant des indicateurs électriques de pression barométrique, une horloge électrique avec calendrier et divers aide-mémoire ; il était capable de capter des paroles et même de la musique diffusées par une extension sophistiquée de la télégraphie sans fil de mon époque, et avec une grande fidélité. Moïse et moi-même passâmes un certain temps à nous familiariser avec les

commandes de ce dispositif. Il pouvait être réglé pour capter des ondes électromagnétiques de différentes fréquences au moyen d'un condensateur ajustable – ingénieux dispositif qui permettait à l'auditeur de choisir la fréquence harmonique des circuits récepteurs –, et il se trouva qu'il y avait un nombre remarquable de stations émettrices : pas moins de trois ou quatre !

Filby s'était confectionné un whisky à l'eau plate et observait nos tentatives d'un air indulgent.

— Une merveille que ce radiophone ! dit-il. Il fait de nous un seul peuple – n'est-ce pas ? – même si toutes les stations relèvent du M. I. C., évidemment.

— M. I. C. ?

— M. I. C. : ministère de l'Information et des Communications.

Filby essaya alors de susciter notre curiosité en évoquant la mise au point d'un radiophone d'un type nouveau qui pouvait transmettre des images.

— C'était à la mode avant la Guerre, mais ça n'a jamais pris à cause des déformations induites par la courbure des Dômes. Et si vous voulez des images, il y a toujours le Baratinoscope, pas vrai ? – encore un truc du M. I. C., bien sûr –, mais si vous aimez les vibrants discours des politiciens et des militaires et de revigorantes homélies sur la Grandeur et le Souverain Bien, alors, c'est ce qu'il vous faut !

Il avala une gorgée de whisky avec une grimace.

— Mais on n'y peut rien. C'est la Guerre, après tout.

Moïse et moi-même ne tardâmes pas à nous lasser du flot de nouvelles insipides retransmises par le radiophone et des médiocres orchestres dont les accents flottaient dans l'éther, et nous éteignîmes l'appareil.

On nous donna à chacun une chambre. Il y avait des vêtements de rechange pour nous tous – même pour le Morlock –, bien que ces effets fussent manifestement confectionnés à la hâte et peu seyants. L'un des soldats, un gaillard au visage étroit du nom de Puttick, devait rester avec nous dans la maison ; bien qu'il portât sa tenue de combat chaque fois que je le voyais, ce Puttick nous servait efficacement de valet et de cuisinier. Cependant, il y avait toujours d'autres soldats devant la maison et plus loin dans Queen's Gate Terrace. Il était assez évident que nous étions sous bonne garde, sinon prisonniers !

Puttick nous appela pour le dîner vers sept heures. Nebogipfel ne se joignit pas à nous. Il ne voulut que de l'eau et une assiette de légumes crus ; et il resta dans le fumoir, les lunettes toujours plaquées sur son visage velu, à écouter le radiophone et à examiner les revues.

Notre repas s'avéra simple quoique acceptable, avec, comme pièce de résistance, une assiette de ce qui ressemblait à un rôti de bœuf accompagné de pommes de terre, de chou et de carottes. Je piquai la viande avec ma fourchette ; elle se fragmenta assez facilement, et ses fibres étaient courtes et molles.

— Qu'est ceci ? demandai-je à Filby.

— Du soja.

— Du quoi ?

— Des germes de soja. On en cultive dans tout le pays, à l'extérieur des Dômes – même sur le Kennington Oval, un terrain de cricket redevenu jardin maraîcher ! –, car la viande n'est pas simple à trouver par les temps qui courent. C'est que, vois-tu, il n'est pas facile de persuader les moutons et les vaches de garder leurs masques à gaz !

Il se coupa une tranche du légume industriel et la lança dans sa bouche.

— Goûte donc ! C'est à peu près mangeable ; les ingénieurs de l'industrie alimentaire moderne sont très forts.

Cette pâte à la texture sèche s'émiettait sur la langue et son goût évoquait pour moi le carton humide.

— Ce n'est pas si mauvais que ça, dit crânement Filby. Tu finiras par t'y habituer.

Je ne sus que répondre. J'accompagnai la viande d'un verre de vin – qui me sembla être un honorable bordeaux, bien que je m'abstinsse d'en demander l'origine –, et le reste du dîner se passa en silence.

Je pris un bain rapide – il y avait de l'eau chaude en abondance au robinet – puis, après un verre de brandy et un cigare, nous regagnâmes sans tarder nos chambres. Seul Nebogipfel veilla, car les Morlocks ne dorment pas comme nous, et demanda un bloc de papier à lettres et quelques crayons (il fallut lui montrer comment se servir du taille-crayon et de la gomme).

Je reposais au chaud dans ce lit étroit, les fenêtres hermétiquement fermées dans la chambre où l'air se viciait

progressivement. Au-delà des murs, les bruits d'un Londres brimé par la Guerre résonnaient jusqu'aux confins de son Dôme, et, entre les pans des rideaux, je vis les nouvelles lampes du ministère percer la nuit en tremblotant.

J'entendis Nebogipfel se déplacer dans le fumoir. Pour étrange que cela parût, je trouvai assez rassurant d'entendre trottiner les petits pieds du Morlock et ses crayons crisser maladroitement sur le papier.

Enfin je m'endormis.

Une petite horloge était posée sur la table de nuit. Elle m'indiqua que je m'étais éveillé à sept heures du matin, bien qu'évidemment il fît nuit noire dehors.

Je me hissai hors du lit. Je dénichai des sous-vêtements, une chemise et une cravate propres, puis mis le complet d'été fatigué qui avait déjà vécu tant d'aventures. L'air était moite en dépit de l'heure matinale ; j'avais l'esprit embrumé, les membres lourds.

J'ouvris le rideau. Je vis que le Baratinoscope cher à Filby continuait ses projections tremblotantes sur le toit et crus entendre des bribes d'une musique entraînante, une marche militaire, peut-être, sans doute conçue pour forcer les travailleurs réticents à entamer au plus vite une nouvelle journée de labeur pour l'Effort de Guerre.

Je descendis à la salle à manger. Je m'y retrouvai seul avec Puttick, le soldat valet, qui me servit un petit déjeuner avec toasts, saucisses (farcies d'un ersatz de viande non identifiable) et – friandise exceptionnelle, me laissa entendre Puttick – un œuf au plat encore moelleux.

Lorsque j'eus terminé, je me dirigeai vers le fumoir en emportant un dernier morceau de pain grillé. C'est là que je trouvai Moïse et Nebogipfel penchés sur des livres et des piles de papiers posés sur le grand bureau entre maintes tasses de thé froid.

— Aucun signe de Filby ? demandai-je.

— Pas encore, dit Moïse.

Mon moi juvénile était en robe de chambre ; il n'était pas rasé et ses cheveux étaient ébouriffés.

— Tonnerre, Moïse, dis-je en m'asseyant au bureau, on dirait que vous n'avez pas dormi.

Avec un grand sourire, il passa la main dans les cheveux qui surplombaient son large front.

— Non, je n'ai pas dormi. Je n'arrivais pas à me détendre ; je crois que j'ai vécu un peu trop de choses, et je commence à en avoir le vertige… Je savais que Nebogipfel était encore debout, alors je suis descendu ici.

Il me regarda avec des yeux rougis et marqués de cernes noirs.

— Nous avons passé une nuit fascinante, oui, fascinante ! Nebogipfel m'a initié aux mystères de la *Mécanique Quantique*.

— La quoi ?

— Exactement, dit Nebogipfel. Et Moïse, à son tour, m'a appris à lire l'anglais.

— C'est qu'il apprend sacrément vite, dit Moïse. Il ne lui a fallu guère plus que l'alphabet et un rapide survol des principes de la phonétique, et le voilà parti.

Je feuilletai les papiers abandonnés sur le bureau. Plusieurs feuilles étaient couvertes de symboles énigmatiques : l'écriture de Nebogipfel, conclus-je. Lorsque je regardai une feuille à la lumière, je vis avec quelle maladresse il s'était servi des crayons ; en plusieurs endroits, le papier avait été carrément perforé. Il faut dire que l'infortuné n'avait encore jamais été obligé de se contenter d'instruments aussi primitifs qu'une *plume* ou un *crayon*. Je me demandai comment j'aurais brandi les outils en silex de mes ancêtres, qui m'étaient plus proches dans le temps que Nebogipfel l'était de 1938 !

— Je suis surpris que vous n'ayez pas écouté le radiophone, dis-je à Moïse. Ne vous intéressez-vous donc pas aux détails du monde dans lequel nous nous trouvons ?

— Mais la plupart de ses émissions sont soit de la musique, soit de la fiction, cette dernière étant de l'espèce martialement moralisatrice que je n'ai jamais goûtée, comme vous le savez ! Et j'ai fini par être totalement écrasé sous le flot de trivialités qui passe pour de l'information. On voudrait traiter des Grands Problèmes du Jour : *Où sommes-nous ? Comment en sommes-nous arrivés là ? Où allons-nous ?* Au lieu de quoi l'auditeur est inondé d'une masse de billevesées sur les retards des trains, les insuffisances du rationnement et les détails obscurs de lointaines campagnes militaires dont il est déjà censé connaître l'arrière-plan historique !

— À quoi vous attendiez-vous ? dis-je en lui tapotant le bras. Réfléchissez : nous plongeons dans l'Histoire en touristes transtemporels. C'est un fait que les gens sont en général obsédés par la surface des choses – et ils n'ont pas tort ! Combien de fois dans votre propre année trouvez-vous les quotidiens remplis d'analyses en profondeur des Causes de l'Histoire ? Quelle part de votre conversation est dévolue à des explications du mode de vie en 1873 ?

— J'en conviens, dit-il.

Il témoignait peu d'intérêt à cet entretien ; il répugnait, semblait-il, à se concentrer fortement sur le monde qui nous entourait.

— Écoutez, dit-il, il faut que je vous raconte ce que votre ami morlock m'a dit de cette nouvelle théorie.

Ses yeux brillaient, sa voix était claire, et je compris que c'était là un sujet beaucoup plus agréable pour lui et une manière d'échapper, conjecturai-je, aux complexités de notre situation pour se réfugier dans les mystères épurés de la science.

Je résolus de lui faire ce plaisir : il aurait largement le temps de regarder la réalité en face dans les jours à venir.

— Je présume que ce n'est pas sans rapport avec notre présente situation…

— Absolument, dit Nebogipfel en se frottant les tempes de ses doigts boudinés dans un geste de lassitude manifeste et ô combien humaine. La Mécanique Quantique est le cadre à l'intérieur duquel je dois élaborer ma compréhension de la multiplicité des Histoires dont nous faisons l'expérience.

— C'est un développement théorique remarquable, dit Moïse avec enthousiasme. Tout à fait imprévu à mon époque, et même inimaginable ! Il est surprenant de constater à quelle vitesse l'ordre des choses peut être bouleversé.

Je reposai la feuille écrite par Nebogipfel.

— Racontez-moi, lui demandai-je.

5
L'interprétation des Mondes Divergents

Nebogipfel s'apprêta à parler, mais Moïse leva la main.

— Non. Vous permettez ? Je veux voir si j'ai bien compris. Alors, écoutez : vous imaginez que le monde est pratiquement constitué *d'atomes*, n'est-ce pas ? Vous ne connaissez pas la composition de ces objets, car ils sont bien trop petits pour être visibles, mais c'est à peu près tout ce qu'on peut savoir sur eux : un tas de petites particules solides qui rebondissent partout comme des boules de billard.

Je fronçai les sourcils en entendant cette excessive simplification.

— Je crois que vous devriez vous rappeler à qui vous parlez.

— Oh, laissez-moi faire comme je l'entends, mon vieux ! Et maintenant, attention : il faut que je vous informe que cette vision des choses est *fausse* de bout en bout.

— Comment cela ? dis-je.

— Pour commencer, vous pouvez remiser votre Particule, *car pareille créature n'existe pas*. Il se trouve que – malgré les assurances de Newton – l'on ne peut jamais déterminer *précisément* où se trouve une particule ni où elle va.

— Mais si l'on disposait de microscopes à la résolution adéquate pour examiner une particule avec toute la précision requise…

— Oubliez cela ! m'ordonna-t-il. Il y a une limitation fondamentale à la mesure – appelée, je crois, Principe d'incertitude – qui oppose une sorte de niveau minimal à pareils exercices.

« Il nous faut faire une croix sur l'image d'un monde absolument défini, voyez-vous. Il nous faut penser en termes de *probabilités* – les chances qu'il y a de trouver un objet physique à un endroit donné avec une vitesse donnée, et cetera. Il y a un certain flou dans la réalité, qui…

— Mais, dis-je brusquement, supposons que je procède à une expérience simple. Je veux mesurer, à un instant donné, la position d'une particule, et ce avec un microscope dont je connais la précision. Vous ne nierez pas, je l'espère, la plausibilité d'une telle expérience. Et voilà : j'ai ma mesure ! Où est l'incertitude là-dedans ?

— Mais l'important, intervint Nebogipfel, est qu'il y a une probabilité finie pour que, si vous pouviez revenir en arrière et refaire l'expérience, vous trouviez la particule à un autre endroit, peut-être très éloigné du premier…

Ils continuèrent d'argumenter quelque temps dans la même veine.

— Assez, dis-je. Je veux bien en être d'accord, pour ne pas entraver cette discussion. Mais en quoi cela s'applique-t-il à nous ?

— *Il y a, ou plutôt il y aura une nouvelle philosophie appelée l'Interprétation des Mondes Divergents ou Plurimondiale de la Mécanique Quantique, dit Nebogipfel.*

Les insolites sonorités liquides de sa voix prononçant cette phrase frappante me firent froid dans le dos.

— Il s'écoulera encore dix à vingt ans avant que les articles cruciaux soient publiés, reprit-il. Je me souviens du nom d'Everett…

— C'est comme ceci, dit Moïse. Supposons que vous ayez une particule qui peut être en deux endroits seulement – *ici* ou *là*, dirons-nous – avec une certaine probabilité associée à chaque position. D'accord ? Vous la cherchez alors avec votre microscope et la trouvez *ici*…

— Selon la Plurimondialité, dit Nebogipfel, *l'Histoire se scinde en deux* lorsque vous faites pareille expérience. Dans l'autre Histoire, il y a *un autre vous-même*… qui vient de trouver l'objet *là* plutôt qu'ici.

— Une autre Histoire ?

— Avec toute la réalité et la cohérence de celle-ci, dit Moïse avec un grand sourire. Il y a un autre vous-même, il y a un nombre *infini* de « vous-même », qui prolifèrent comme des lapins à chaque instant !

— Quelle répugnante idée ! dis-je. Je croyais que deux étaient plus que suffisants. Mais écoutez, Nebogipfel, ne pourrions-nous pas savoir si nous sommes ainsi divisés ?

— Non, dit-il, parce que toute mesure de cette sorte, dans l'une ou l'autre Histoire, devrait intervenir *après* la scission. Il serait impossible de mesurer les conséquences de la scission elle-même.

— Serait-il possible de détecter l'existence de ces autres Histoires ? Ou de m'y transporter pour rencontrer une nouvelle brassée de ces doubles que je devrais, d'après vous, y avoir ?

— Non, dit Nebogipfel. C'est absolument impossible. À moins que…

— Oui ?

— À moins que certains principes de la Mécanique Quantique ne se révèlent faux.

— Vous voyez que cette théorie pourrait nous aider à élucider les paradoxes que nous avons mis au jour, dit Moïse. S'il peut assurément exister plus d'une Histoire…

— Il est alors facile de rendre compte des violations de la causalité, dit Nebogipfel. Par exemple, supposons que vous soyez retourné dans le temps avec un pistolet et que vous ayez exécuté Moïse…

À ces mots, Moïse pâlit quelque peu, mais Nebogipfel poursuivit :

— Nous avons donc là un Paradoxe de la Causalité classique dans sa formulation la plus simple. Si Moïse est *mort*, alors il ne construira pas la Machine transtemporelle et ne deviendra pas vous, et il ne pourra donc pas revenir en arrière dans le temps pour accomplir le meurtre.

Or, si le meurtre n'a pas lieu, Moïse continue de vivre, construit le véhicule, retourne dans le temps… et tue son être antérieur. Par conséquent, il ne peut pas construire le véhicule, le meurtre ne peut pas être commis, et…

— Assez, dis-je. Je crois avoir compris.

— C'est une défaillance pathologique de la causalité, dit Nebogipfel, une boucle qui n'a pas de fin.

« Or, si la Plurimondialité existe, *il n'y a pas de paradoxe*. L'Histoire se scinde en deux : dans une version, Moïse vit ; dans la deuxième, il meurt. Vous, en tant que Voyageur transtemporel, êtes simplement passé d'une Histoire à l'autre.

— Je vois, dis-je, émerveillé. Et ce phénomène de Plurimondialité doit être précisément ce à quoi nous avons assisté,

Nebogipfel et moi : nous avons déjà observé le développement de plus d'une version de l'Histoire…

Je me sentis extrêmement rassuré par tout cela. Pour la première fois, je vis qu'il y avait peut-être une lueur de logique dans toute cette tourmente d'Histoires conflictuelles qui me pleuvaient sur la tête depuis ma deuxième expédition dans le temps ! La découverte d'une sorte de cadre théorique expliquant la situation était pour moi aussi importante que peut l'être pour un homme qui se noie la découverte d'un sol ferme sous ses pieds, bien que je ne pusse pas encore imaginer quelle application pratique nous pourrions en tirer.

Et il me vint à l'esprit que, si Nebogipfel avait raison, peut-être n'étais-je pas responsable après tout de la destruction intégrale de l'Histoire de Weena. Peut-être, en un certain sens, cette Histoire existait-elle encore ! Je sentis mes remords et mon chagrin s'alléger quelque peu à cette pensée.

C'est alors que la porte du fumoir s'ouvrit avec fracas et que Filby entra en catastrophe. Il n'était pas encore neuf heures du matin ; Filby n'était ni lavé ni rasé et une vieille robe de chambre recouvrait sa carcasse.

— Il y a un visiteur pour toi, me dit-il. Ce savant du ministère de l'Air dont Bond nous a parlé…

Je repoussai ma chaise et me levai. Nebogipfel retourna à ses études et Moïse leva les yeux vers moi, les cheveux encore en désordre. Je le considérai avec une certaine inquiétude ; je commençais à m'apercevoir qu'il prenait très mal toutes ces dislocations temporelles.

— Écoutez, lui dis-je, il faut que j'aille travailler, apparemment. Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi ? Vos intuitions me seraient très utiles.

Il sourit sans une trace d'humour.

— *Mes* intuitions sont *vos* intuitions. Vous n'avez pas besoin de moi.

— Mais j'aimerais votre compagnie… Après tout, cet avenir pourrait être le vôtre. Ne croyez-vous pas que vous auriez avantage à vous démener un peu ?

Son regard était profond et je crus y reconnaître cette nostalgie qui était si forte chez moi.

— Pas aujourd'hui. Un autre jour..., demain, peut-être. Soyez prudent, dit-il en hochant la tête.

Je ne trouvai rien à ajouter. Pas encore.

Je laissai Filby me précéder dans le vestibule. L'homme qui m'attendait devant la porte ouverte était grand et disgracieux, avec une tignasse de cheveux grisonnants. Un soldat était posté dans la rue derrière lui.

Lorsque ce colosse m'aperçut, il s'avança avec une gaucherie adolescente inattendue chez un homme de cette stature. Il s'adressa à moi par mon nom et me serra vigoureusement la main ; il avait des mains puissantes et comme usées, et je compris que c'était un expérimentateur, peut-être un homme selon mon cœur !

— Enchanté de faire votre connaissance, dit-il. Je travaille sous contrat avec la D. G. D. T., la Direction de la Guerre par déplacement transtemporel, qui dépend du ministère de l'Air.

Il avait le nez droit, les traits fins, et son regard était franc derrière des lunettes à monture métallique. C'était manifestement un civil, car, sous les inévitables épaulettes et sacoche pour masque à gaz, il portait un complet strict, plutôt démodé, avec une cravate rayée et une chemise jaunie. Un insigne numéroté était accroché au revers de sa veste. Il avait environ cinquante ans.

— Enchanté, dis-je. Bien que votre visage ne me soit pas familier...

— Pourquoi diable le serait-il ? Je n'avais que huit ans quand votre prototype de V. D. T. est parti dans le futur... Excusez-moi : c'est l'abréviation de « Véhicule à déplacement transtemporel ». Vous finirez peut-être par vous retrouver dans tous nos acronymes, ou peut-être que non ! Je n'y suis jamais arrivé ; et l'on dit que lord Beaverbrook lui-même doit se forcer pour se rappeler les noms de toutes les directions qui dépendent de son ministère.

« Je ne suis pas très connu..., je suis loin d'être aussi célèbre que vous ! Jusqu'à ces derniers temps, je n'étais rien de plus grandiose que Chef de projet adjoint chez Vickers-Armstrong, dans le Bunker de Weybridge. Lorsque mes propositions concernant la Guerre par déplacement transtemporel ont commencé à recevoir quelque écho, j'ai été placé à la disposition du quartier général de la D. G. D. T., ici, à l'Impérial. Écoutez, dit-il avec un sérieux appuyé, je suis vraiment très heureux que vous soyez ici ; c'est un hasard remarquable qui vous a amené chez nous. Je crois que *nous* – vous

et moi – sommes à même de forger une association qui pourrait changer l'Histoire : qui pourrait mettre à jamais un terme à cette satanée Guerre !

Je ne pus m'empêcher de frissonner, car j'avais déjà mon content des changements de l'Histoire. Et cette idée de Guerre Transtemporelle, l'idée que ma Machine, qui avait déjà causé tant de dégâts, fut délibérément mise au service de la destruction, me remplit d'un effroi profond et je ne savais plus que faire.

— Maintenant, où allons-nous nous entretenir ? demanda-t-il. Aimeriez-vous le calme de ma chambre à l'Impérial ? J'ai quelques documents que…

— Plus tard, dis-je. Écoutez : cela peut vous paraître bizarre, mais je viens seulement d'arriver ici et il me serait agréable de voir un peu plus votre monde. Est-ce possible ?

Son visage s'illumina.

Mais bien sûr ! Nous pourrons parler en chemin. Il jeta par-dessus son épaule un coup d'œil au soldat, qui lui signifia son approbation d'un hochement de tête.

— Je vous remercie, dis-je, monsieur…

— *Docteur*, en fait. Docteur Wallis. Barnes Wallis.

6
Hyde Park

Le Collège impérial était situé à South Kensington, à quelques minutes à pied de Queen's Gate Terrace. Cet établissement avait été fondé peu après mon époque, en 1907, à partir de trois collèges qui m'étaient familiers : le Collège royal de chimie, l'École royale des mines et le Collège de la ville et des guildes. Il se trouve que j'avais à mes débuts enseigné quelque temps à l'École normale des sciences, elle aussi absorbée par l'Impérial ; et, en arrivant alors dans South Kensington, je me rappelai combien j'avais profité de mon séjour à Londres, avec de nombreuses visites à d'agréables établissements tels que l'Empire à Leicester Square. En tout cas, j'avais fini par bien connaître ce quartier. Mais il avait beaucoup changé !

En sortant de Queen's Gate Terrace, nous nous dirigeâmes vers le Collège puis remontâmes Queen's Gate jusqu'à Kensington Gore, à l'angle sud-est de Hyde Park.

Nous étions escortés d'une demi-douzaine de soldats – très discrets, car ils évoluaient autour de nous en une sorte de cercle –, mais je m'interrogeai sur l'importance des forces qu'on pût envoyer contre nous au moindre incident. La chaleur moite ne mit pas longtemps à saper mes moyens – c'était comme si nous étions dans un vaste immeuble surchauffé – et je retirai ma veste et desserrai ma cravate. Sur le conseil de Wallis, j'agrafai à ma chemise mes lourdes épaulettes et rattachai ma sacoche porte-masque à la ceinture de mon pantalon.

Les rues avaient été considérablement transformées, et je fus surpris de constater que tous les changements intervenus entre mon époque et celle-ci n'avaient pas été négatifs. Le bannissement des chevaux pollueurs, de la fumée des foyers domestiques et des vapeurs de l'automobile – toutes raisons qui expliquaient la qualité de l'air sous le Dôme – avait contribué à une certaine fraîcheur. Dans les grandes artères, la chaussée était recouverte d'un nouveau matériau, plus solide, d'aspect vitreux, maintenu propre par une

noria de cantonniers qui poussaient des chariots équipés de balais et d'arroseurs. Les rues étaient encombrées de bicyclettes, de pousse-pousse et de trams électriques guidés par des câbles qui sifflaient et jetaient des étincelles bleues dans la pénombre ; mais il y avait de nouvelles voies réservées aux piétons, appelées « coursives », qui s'étiraient le long des façades à hauteur du premier étage, voire du second et du troisième en certains endroits. Des ponts, légers et ajourés, franchissaient les rues pour relier entre elles ces coursives à intervalles fréquents et donnaient à Londres, même dans ces ténèbres stygiennes, un petit air italien.

Moïse, qui couvrit ensuite un peu plus de terrain que moi dans sa visite de la capitale, me signala des boutiques bien achalandées dans le West End – malgré les privations de la Guerre – et de nouveaux théâtres autour de Leicester Square, avec des façades en porcelaine armée, le tout rayonnant de reflets et de réclames lumineuses. Mais les pièces insipides qu'on y représentait étaient du genre éducatif ou formateur, et deux théâtres donnaient exclusivement un cycle perpétuel des œuvres de Shakespeare.

Wallis et moi-même passâmes devant le Royal Albert Hall, que j'ai toujours considéré comme une monstruosité : un carton à chapeaux rose ! Dans l'obscurité du Dôme, l'édifice était mis en relief par une série de brillants faisceaux lumineux (projetés par des « lampes Aldis », m'expliqua Wallis), rendant encore plus grotesque ce mémorable tas de briques qui resplendissait de toute sa suffisance. Puis nous entrâmes dans Hyde Park au niveau d'Alexandra Gate, retournâmes à l'Albert Mémorial et partîmes vers le nord par Lancaster Walk. Devant nous, je voyais palpiter contre la coupole les projections du Baratinoscope et entendais l'écho lointain de voix monstrueusement amplifiées.

Wallis ne cessa de me commenter le paysage durant cette promenade. Sa compagnie n'était pas désagréable, et je commençai à me rendre compte qu'il était effectivement le genre d'homme que j'eusse appelé ami dans une Histoire différente.

De Hyde Park j'avais gardé le souvenir d'un lieu civilisé : calme et séduisant avec ses larges allées et ses arbres clairsemés. Certains repères qui m'étaient devenus familiers étaient encore là – je reconnus la coupole vert-de-grisée du kiosque à musique, où un chœur de mineurs gallois chantait des hymnes dans un tempétueux unisson –, mais cette version du Parc était une étendue d'ombres

trouée d'îles lumineuses autour des réverbères. L'herbe avait disparu – morte, sans doute, dès que le soleil fut occulté –, et une grande partie de la terre nue avait été recouverte de planches. Je demandai à Wallis pourquoi Hyde Park n'avait pas été tout simplement bétonné ; il me laissa entendre que les Londoniens se plaisaient à croire qu'un jour le disgracieux Dôme qui couvrait leur ville pourrait être démoli et que leur capitale retrouverait ses espaces verts et tout le reste de sa beauté d'avant-guerre.

Une partie du Parc, près du kiosque à musique, était dévolue à une sorte d'agglomération d'abris de fortune : par centaines, des tentes se rassemblaient autour de grossières constructions en béton qui se révélaient être des cuisines et des bains communautaires. Adultes, enfants et chiens grattaient le sol piétiné entre les tentes dans leur traversée sans fin des mornes processus de l'existence.

— Notre pauvre capitale a absorbé beaucoup de réfugiés ces dernières années, expliqua Wallis. La densité de la population est bien plus élevée qu'avant… et pourtant il y a du travail utile pour tous. Ils souffrent certes dans ces campements, mais on ne sait pas où les loger ailleurs.

Abandonnant Lancaster Walk, nous nous approchâmes de la pièce d'eau ronde au centre du Parc. C'était jadis un lieu attrayant et dégagé, d'où l'on avait une belle vue sur Kensington Palace. La pièce d'eau était encore là, mais fermée par une palissade ; Wallis m'apprit qu'elle servait de réservoir pour subvenir aux besoins d'une populace toujours plus nombreuse. Quant au palais lui-même, ce n'était plus qu'une carcasse éventrée par les bombes et abandonnée.

Nous nous arrêtâmes devant une buvette où l'on nous servit une limonade assez tiède. Une foule de gens tournaient en rond, certains à bicyclette. Dans un coin, on jouait au football ; des masques empilés servaient de poteaux de but. J'entendis même des rires sporadiques. Wallis me dit qu'on se pressait toujours au Speaker's Corner pour l'entendre l'Armée du Salut, l'Association Laïque Nationale, la Guilde du Témoignage Catholique, la Ligue Anti-Cinquième Colonne (qui menait campagne contre les espions, les traîtres et quiconque risquait de donner du réconfort à l'ennemi), et cetera.

C'était la première fois que je voyais des gens heureux dans cette époque rétrograde ; n'eussent été les inévitables masques et

épaulettes – la stérilité du sol sous nos pieds et l'affreux Toit oppressant partout au-dessus de nos têtes –, on eût dit une foule de jour chômé à une époque quelconque, et je fus une fois de plus frappé par les capacités d'endurance du genre humain.

7
Le Baratinoscope

Au nord de la pièce d'eau circulaire, des rangées de chaises longues crasseuses avaient été disposées pour quiconque désirait regarder les informations projetées sur le toit au-dessus de nous. Ces sièges étaient presque tous occupés ; Wallis paya un employé – les pièces étaient des jetons métalliques beaucoup plus petits que la monnaie de mon époque –, et nous nous installâmes, la tête renversée en arrière.

Les soldats de notre escorte silencieuse se disposèrent autour de nous, surveillant à la fois la foule et nos personnes.

Des doigts d'une lumière poussiéreuse s'élancèrent des lampes Aldis situées – me dit Wallis – à Portland Place et éclaboussèrent le toit de gris et de blanc. Des voix et de la musique amplifiées déferlèrent sur la foule passive. La coupole étant blanchie à la chaux à cet endroit-là, les images cinématographiques étaient tout à fait nettes. La première séquence montrait un homme mince à l'air plutôt égaré serrant la main d'un autre personnage puis posant à côté de ce qui ressemblait à une pile de briques ; les voix et les mouvements des lèvres n'étaient pas exactement synchrones, mais la musique était émouvante et l'ensemble facile à suivre.

Wallis se pencha vers moi.

— Nous avons de la chance ! C'est un documentaire sur le Collège impérial. C'est Kurt Gödel, un jeune savant autrichien. Il se peut que vous le rencontriez. Nous avons récemment réussi à ramener Gödel du Reich ; il semble qu'il ait voulu faire défection parce qu'il entretient l'hypothèse délirante que le Kaiser est mort et a été remplacé par un imposteur… Un drôle de pistolet – ne le répétez pas ! –, mais un cerveau remarquable.

— *Gödel ?* relevai-je, sentant mon intérêt se raviver fugitivement. L'homme derrière le Caractère Non Fini des Mathématiques et toute cette théorie ?

— Lui-même, dit-il en me regardant d'un air surpris. Comment le savez-vous ? C'est après votre époque. Mais qu'importe. Ce n'est pas pour ses succès dans la philosophie des mathématiques que nous avons besoin de lui. Nous l'avons mis en contact avec Einstein, à Princeton – je me retins de lui demander qui était cet *Einstein* –, et il va poursuivre les recherches qu'il avait commencées dans le Reich. Ce sera pour nous une autre manière de voyager dans le temps, du moins l'espérons-nous. Ç'a été un beau coup et je suppose que les gens du Kaiser sont furieux et s'accusent mutuellement de négligence…

— Et la construction en brique à côté de lui ? Qu'est-ce ?

— Oh, une expérience, dit-il en regardant prudemment autour de lui. Je ne devrais pas trop en parler, on passe cela sur le Scope uniquement pour meubler un peu. Le principe de base en est la *fission atomique*… Je peux vous l'expliquer plus tard, si cela vous intéresse. Il semble que Gödel tienne tout particulièrement à faire des expériences avec ; je crois même que nous avons déjà mis en train quelques essais pour lui.

On nous présenta alors l'image d'une troupe d'hommes d'un certain âge, accoutrés de tenues de combat mal ajustées, et qui souriaient à la caméra. Celle-ci isola un individu maigre, au regard intense.

— La Home Guard, dit Wallis. Des hommes et des femmes qui, bien qu'ayant dépassé l'âge du service actif, s'adonnent à quelques activités militaires, si jamais l'Invasion de l'Angleterre devait un jour se produire. Celui-ci, c'est Orwell – George Orwell. Un écrivain à ses heures… je doute que vous ayez entendu parler de lui.

Les informations étaient apparemment terminées et une nouvelle forme de distraction s'épanouit au-dessus de nos têtes. C'était un *dessin animé* avec un accompagnement musical plein d'entrain. Il présentait un personnage appelé Desperate Dan, à ce que je crus comprendre, qui habitait dans un Texas de fiction grossièrement ébauché. Après avoir dévoré un énorme pâté de bœuf, ce Dan essayait de se tricoter un chandail en fil électrique avec des poteaux télégraphiques en guise d'aiguilles. Sans le vouloir, il tricota une chaîne ; et, lorsqu'il la lança dans la mer, elle coula. Dan repêcha la chaîne et s'aperçut qu'elle n'avait capturé pas moins de trois Automoteurs sous-marins allemands. Ce que voyant,

un officier de marine donna à Dan une récompense de cinquante livres… et ainsi de suite.

J'avais cru que cette distraction n'eût convenu qu'à des enfants mais je constatai qu'elle suscitait assez facilement le rire des adultes. Je jugeai qu'il s'agissait là d'une grossière propagande, sommairement conçue, et conclus que le terme d'argot commun de « Baratinoscope » s'appliquait assez bien à ce spectacle cinématographique.

Nous eûmes ensuite droit à quelques bribes d'informations. Je vis une grande ville en train de brûler – c'eût pu être Glasgow ou Liverpool – et la lueur rouge du ciel nocturne éclairé par des flammes gigantesques. Puis il y eut des images d'enfants qu'on évacuait d'un Dôme effondré dans les Midlands. Souriant à la caméra, ils m'avaient l'air de petits citadins avec leurs bottes trop grandes et leur peau sale : des orphelins totalement désemparés dans les remous de cette Guerre.

Nous abordâmes alors une partie du spectacle intitulée *Postscriptum*. Il y avait d'abord un portrait du roi ; c'était, contre toute attente, un maigrichon du nom d'Egbert, qui se révéla être un parent lointain de la vieille reine dont j'avais gardé le souvenir. Cet Egbert était l'un des rares membres de la famille qui eussent survécu à d'audacieuses attaques allemandes au tout début de la Guerre. Entre-temps, un comédien à la voix d'or nous récita un poème qui se terminait ainsi :

… Et tout ira bien
Et toutes choses iront bien
Lorsque se replieront les langues de flamme
Dans le nœud couronné de feu
Et que le feu et la rose ne feront qu'un.

Pour autant que je pusse m'en rendre compte, cette pièce représentait les effets de la Guerre sous forme d'une sorte de Purgatoire qui, en fin de compte, laverait de toute souillure les âmes de l'Humanité. J'eusse jadis approuvé ce raisonnement, me dis-je ; mais, après mon séjour dans l'Intérieur de la Sphère, je crois que j'avais fini par considérer la Guerre plus ou moins comme une ténébreuse excroissance, un défaut de l'âme humaine ; et, quelque

justification qu'on y apportât, ce n'était que cela : une justification a posteriori.

Je crus comprendre que Wallis n'appréciait guère cette sorte de littérature.

— T. S. Eliot, dit-il en haussant les épaules, comme si cela expliquait tout.

Apparut alors un vieux bonhomme joufflu, l'air quelque peu farouche et frustré, rongé par les soucis, la moustache rebelle, les yeux fatigués, les oreilles disgracieuses. Assis au coin d'une cheminée, sa pipe – manifestement éteinte – à la main, il commença à déclamer d'une voix ténue une sorte de commentaire des événements du jour. Il me sembla que ce visage ne m'était pas inconnu, mais je ne pus l'identifier immédiatement. Il n'était pas très impressionné par les prouesses du Reich, semblait-il : « Leur énorme machine ne peut faire poindre la moindre lueur de cette poésie de l'action qui distingue la Guerre du Massacre. C'est une machine, elle n'a donc pas d'âme ! »

Il nous exhorta tous à redoubler nos efforts. Il mit à contribution les mythes de la campagne anglaise – « les vertes et rondes collines qui se fondent dans le bleu embrumé du ciel » – et nous demanda d'imaginer ce paysage britannique en train de se déchirer – « pour révéler l'ancien Front des Flandres, des tranchées et des cratères d'obus, des villes en ruine, une campagne meurtrie, un ciel crachant la mort et les visages des enfants assassinés » –, cette dernière tirade étant prononcée avec ce qui me sembla une certaine allégresse apocalyptique.

Brusquement, je me souvins de lui. C'était mon vieil ami l'Écrivain, devenu un vieillard flétri !

— Dites, n'est-ce pas là M. *** ? demandai-je.

— Oui, dit Wallis. Le connaissiez-vous ? Je suppose que c'est possible… Mais bien sûr que si ! Car c'est lui qui a couché sur le papier le récit à succès de vos voyages dans le temps. Il a paru en feuilleton dans la *New Review*, si je me souviens bien, avant d'être édité sous forme de livre. Ç'a été un véritable tournant dans ma vie, croyez-moi, le jour où je suis tombé par hasard dessus… Le pauvre homme commence à être usé, évidemment – je ne crois pas qu'il ait jamais joui d'une très bonne santé –, et sa fiction n'est plus ce qu'elle était, à mon avis.

— Non ?

— Trop de philosophie et pas assez d'action, vous voyez ce que je veux dire ! Il n'empêche que ses ouvrages de vulgarisation scientifique et d'histoire populaire ont toujours été bien accueillis. Il est très lié avec Churchill – le Premier lord de l'Amirauté – et je soupçonne votre ami d'avoir beaucoup d'influence sur la conception officielle de ce que nous réserve l'avenir lorsque la Guerre sera terminée. Vous savez, quand nous atteindrons les « Hautes Terres du Futur », dit Wallis en citant un discours de mon ancien ami. Il travaille sur une Déclaration des Droits de l'Homme, ou quelque chose d'approchant, à laquelle nous devrons tous adhérer après la Guerre…, un rêve de plus, comme vous vous en doutez. Mais il n'est pas très bon orateur. Dans le genre, je préfère Priestley.

Nous écoutâmes pérorer l'Écrivain pendant quelques minutes. J'étais, pour ma part, heureux d'apprendre que mon vieil ami avait survécu aux vicissitudes de cette sinistre Histoire et s'était même trouvé un rôle à sa mesure ; mais j'étais irrémédiablement attristé en voyant ce que le temps avait fait de l'impétueux jeune homme que j'avais connu. Comme lorsque j'avais retrouvé Filby, je fus brusquement saisi de pitié pour les multitudes anonymes qui m'entouraient, engluées dans un temps qui s'écoulait goutte à goutte et condamnées à une inexorable décrépitude. Et c'était, songeai-je, une atroce ironie qu'un homme qui croyait si fortement à la perfectibilité du genre humain ait vu l'essentiel de sa vie dominé par la plus grande guerre de toute l'histoire.

— Allons, dit vivement Wallis. Continuons encore un peu notre promenade. De toute façon, les projections se répètent très rapidement…

Wallis me donna plus de détails sur sa formation. Dans le Bunker de Weybridge, en travaillant pour la société Vickers-Armstrong, il était devenu un concepteur d'engins aéronautiques assez apprécié, avec une réputation de « sorcier », selon ses propres termes.

Lorsque la Guerre avait commencé à s'enliser, le cerveau manifestement fertile de Wallis avait cherché des moyens pour en avancer le terme. Il avait envisagé, par exemple, comment procéder pour anéantir les sources d'énergie de l'ennemi – les réservoirs, les barrages, les mines et autres installations – au moyen de quantités massives d'explosifs larguées depuis la stratosphère par des

machines volantes dites « Bombardiers Géants ». À cette fin il avait effectué des recherches sur la « Variation de la vitesse des vents avec l'altitude », la « Visibilité des objets depuis les altitudes élevées », les « Effets des ondes sismiques sur les puits des mines de charbon », et cetera.

— Vous au moins pouvez comprendre le potentiel de tout cela, n'est-ce pas ? Il n'est besoin que d'avoir la tournure d'imagination adéquate. Avec dix tonnes d'explosif, on pourrait détourner le cours du Rhin !

— Et comment ces propositions ont-elles été accueillies ?

— Il y a toujours pénurie de ressources en temps de guerre, soupira-t-il, même pour des besoins prioritaires, et pour des projets expérimentaux comme ceux-ci, dont l'efficacité reste à prouver… On a parlé de « sornettes », d'« élucubrations des plus délirantes », et on a souvent évoqué dans les milieux de l'Armée les « inventeurs » de mon acabit qui « gaspillent » les vies de leurs « petits gars ».

Il était manifestement blessé par ces souvenirs.

— Vous au moins savez que des hommes comme vous et moi doivent s'attendre à du scepticisme…, mais tout de même !

Wallis avait pourtant persévéré dans ses recherches et avait finalement reçu l'autorisation de construire son « Bombardier Géant ».

— Il s'appelle le *Victory*, dit-il. Volant à quarante mille pieds, avec une capacité d'emport en bombes de vingt mille livres, il peut atteindre plus de trois cents milles à l'heure avec un rayon d'action de quatre mille milles. C'est un spectacle magnifique au décollage : avec ses six moteurs Hercules crachant le feu, il ne lui faut pas moins de deux tiers de mille pour s'élever lourdement dans l'air… Et les bombes sismiques qu'il peut larguer ont déjà commencé à faire des ravages, au cœur même du Reich !

Ses beaux yeux au regard profond brillaient derrière ses lunettes poussiéreuses.

Wallis s'était pendant quelques années lancé corps et âme dans la mise au point d'une machine volante du type *Victory*. Il changea ensuite de direction après avoir lu le récit vulgarisé de mes voyages dans le temps et comprit immédiatement que mon véhicule transtemporel pouvait être adapté à la Guerre.

Cette fois, ses idées avaient été assez bien accueillies ; sa cote était en hausse et il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour voir le potentiel militaire illimité d'une Machine transtemporelle. La Direction de la Guerre par déplacement transtemporel fut donc créée avec Wallis comme directeur civil des recherches. Le premier geste de la D. G. D. T. fut de placer sous séquestre ma vieille maison, qui était restée abandonnée à Richmond depuis mon départ dans le temps, et d'exhumer les reliques de mes recherches.

— Mais que voulez-vous de moi ? Vous disposez déjà d'une Machine transtemporelle : l'Automoteur qui m'a amené ici.

Il croisa les mains derrière le dos, l'air à la fois sérieux et triste.

— Le *Raglan*. Évidemment…, mais vous-même avez vu la bête sur pied. En ce qui concerne ses capacités transtemporelles, il a été construit avec les seuls rebuts retrouvés dans les ruines de votre laboratoire : des morceaux de quartz et de cuivre, dopés à la plattnérite, impossibles à équilibrer ou à étalonner. Le *Raglan* est un pesant mastodonte qui peut à peine s'éloigner d'un demi-siècle du présent. Si nous avons pris le risque d'envoyer le *Raglan,* c'était uniquement pour nous assurer qu'il n'y avait pas d'interférence anachronique induite par nos ennemis qui eût entravé le développement de votre machine originelle. Mais voilà que, par un heureux hasard, il vous a amené jusqu'à nous.

« Nous pouvons déjà aller plus loin, évidemment : nous avons retiré la plattnérite de votre machine, dont nous avons confié la coque au Musée impérial de la Guerre. Aimeriez-vous la voir ? Ce sera comme une inauguration.

Je fus chagriné à la pensée de voir mon fidèle chariot connaître une telle fin – et troublé en constatant la destruction du seul moyen dont je disposais pour quitter 1938 ! Je secouai la tête avec raideur.

— Nous avons besoin de vous, dit Wallis, pour produire en quantité la substance que vous avez appelée plattnérite. Il en faut des tonnes, alors, indiquez-nous le procédé !

Wallis croyait donc que c'était moi qui avais fabriqué la plattnérite ?… Je gardai cette réflexion pour moi.

— Nous voulons, poursuivit-il, reprendre la technologie de votre Machine transtemporelle et la pousser plus loin, l'appliquer à des usages qui vont peut-être au-delà de vos rêves les plus extraordinaires…

« Avec un V. D. T., on pourrait bombarder l'Histoire et en changer le cours… C'est comme mon projet de détournement du Rhin ! Et pourquoi pas ? C'est le défi technique le plus passionnant qu'on puisse imaginer, et qui profite intégralement à l'Effort de Guerre, par-dessus le marché !

— *Bombarder* l'Histoire ?

— Réfléchissez : on pourrait revenir en arrière et intervenir aux premiers stades de la Guerre. Ou assassiner Bismarck, pourquoi pas ? Quelle bonne farce ce serait !

Et qui empêcherait pour commencer la formation de l'Allemagne.

« Ne comprenez-vous pas, monsieur ? *Une Machine transtemporelle est une arme contre laquelle il n'existe aucune parade*. Quiconque met au point le premier une technologie fiable du déplacement transtemporel sera le maître du monde…, et cette place revient à l'Angleterre !

Ses yeux brillaient, et je commençai à trouver plutôt inquiétant cet enthousiasme vertigineux pour la destruction et le pouvoir.

8
Les Hautes Terres du Futur

Nous atteignîmes Lancaster Walk et commençâmes à revenir sans nous presser vers la lisière sud de Hyde Park, toujours discrètement flanqués de notre escorte militaire.

— J'aimerais en savoir plus, dis-je, sur ce qu'il est prévu de faire lorsque la Grande-Bretagne et ses Alliés auront gagné cette Guerre transtemporelle. Parlez-moi de vos « Hautes Terres du Futur ».

Il se frotta le nez et prit un air indécis.

— Monsieur, je ne suis pas un politicien. Je ne peux…

— Mais non ! Dites-le-moi à votre manière.

— Très bien.

Il leva les yeux vers la coupole du Dôme.

— Pour commencer…, cette Guerre nous a enlevé nombre de nos aimables illusions.

— Vraiment ?

Inquiétant préambule. Et mes craintes ne tardèrent pas à se justifier !

— L'illusion de la démocratie, pour commencer. Voyez-vous, il est à présent clair qu'il ne sert à rien de *demander* aux gens ce qu'ils veulent. Il faut d'abord réfléchir à ce qu'ils *devraient* vouloir s'il faut sauver la société. Il faut ensuite leur *indiquer* ce qu'ils veulent et faire en sorte qu'ils l'obtiennent.

« Je sais que cela peut sembler bizarre à un homme de votre siècle, mais la pensée moderne est ainsi ; vous avez d'ailleurs entendu votre célèbre ami émettre des opinions très semblables au radiophone, et il est de votre âge, n'est-ce pas ?

« Je connais peu de chose à l'Histoire, mais il me semble que l'État Moderne que nous développons actuellement en Grande-Bretagne et en Amérique – la forme de gouvernement que nous avons l'intention de partager avec le reste du monde – ressemble plus aux républiques de l'Antiquité – Carthage, Athènes, Rome –,

lesquelles étaient d'une nature essentiellement aristocratique. Nous avons encore un Parlement et des députés, mais ils ne sont plus désignés par un procédé aussi grossier que le suffrage populaire.

« Quant au vieux système des partis d'opposition…, eh bien, nous l'avons abandonné aussi. Écoutez : des gens comme vous et moi savent que dans la plupart des affaires il ne peut y avoir deux opinions respectables et opposées. Il y a une seule manière *correcte* et d'innombrables manières *erronées* de faire quoi que ce soit. Un gouvernement essaie de procéder de la manière correcte, sinon, il est criminel. Cela ne se discute pas. L'Opposition du passé était essentiellement une sorte de temporisation à laquelle on s'adonnait pour se mettre en valeur. Ce sabotage doit cesser.

« Et certains éléments de la jeune génération vont beaucoup plus loin dans leur conception du futur. À les entendre, la famille, par exemple, est en train de tomber en déliquescence. Elle a été la cellule sociale commune tout au long de notre passé agricole. Mais à présent, dans notre monde moderne, la famille perd de sa spécificité et s'est délitée en des structures de parenté plus vastes.

L'émancipation de tous nos jeunes, y compris les femmes, est en rapide extension.

À ces mots, je songeai au capitaine Hilary Bond.

— Mais par quoi la famille va-t-elle être remplacée ? demandai-je.

— Eh bien, on ne voit pas encore ce que cela recouvre, mais les jeunes parlent d'une *renucléarisation* de la société autour de différents germes : enseignants, écrivains, orateurs qui nous conduiront à un nouveau mode de pensée et nous éloigneront du tribalisme ancestral pour nous amener à une vie meilleure.

— De « Hautes Terres », en effet.

Je doutai que tout ou partie de ce raisonnement pseudophilosophique émanât de Wallis lui-même ; il se contentait de refléter son époque selon les perspectives tracées par les volubiles faiseurs d'opinion sévissant dans les milieux gouvernementaux et au-delà.

— Et quelle est votre opinion personnelle là-dessus ? lui demandai-je.

— Moi ? dit-il en riant dans une modestie affectée. Oh, je suis bien trop vieux pour changer… et puis (sa voix trembla) je n'aimerais pas perdre mes filles… Mais je ne veux pas non plus les

voir grandir dans un monde comme… (il désigna d'un geste ample le Dôme, le Parc mort, les soldats)… comme celui-ci ! Et s'il faut pour cela changer le cœur de l'Homme, alors ainsi soit-il.

« Voyez-vous maintenant pourquoi nous avons besoin de votre collaboration ? Avec une arme telle que le V. D. T. – une Machine transtemporelle –, l'établissement de cet État Moderne, au lieu d'être trivial, n'en devient que plus réalisable. Et si nous échouons…

— Oui ?

Il se tut. Nous approchions du mur sud du Parc et les promeneurs étaient plus rares.

— Il y a, dit-il en baissant la voix, des rumeurs selon lesquelles les Allemands sont en train de construire leur propre Machine transtemporelle. S'ils y arrivent avant nous, si le Reich dispose d'armes de Guerre par déplacement transtemporel au stade opérationnel…

— Oui ?

Et il me brossa un tableau succinct mais terrifiant, manifestement influencé par des années de propagande, de la Guerre transtemporelle future. Les officiers du vieux Kaiser élaboraient froidement des plans visant à projeter dans notre noble Histoire leurs soldats fous, à moitié drogués, leurs *guerriers du Temps*. Wallis en faisait des bombes humaines qui se lanceraient en masse dans cent de nos anciennes batailles comme autant de pantins mortels…

— Ils détruiraient la Grande-Bretagne, l'étoufferaient dans son berceau. Voilà ce que nous devons empêcher. Vous comprenez cela, n'est-ce pas ?

J'affrontai son regard profond et sérieux, absolument incapable de répondre.

Wallis retourna avec moi à la maison de Queen's Gate Terrace.

— Je ne veux pas vous forcer à prendre la décision de travailler pour moi, mon vieux : je sais à quel point c'est difficile pour vous. Après tout, ce n'est pas votre Guerre…, mais le temps presse. Et d'ailleurs, que signifie le mot « temps » en pareille circonstance ? Hein ?

Je rejoignis mes compagnons au fumoir. J'acceptai le whisky à l'eau que me proposa Filby et me laissai choir dans un fauteuil.

— Ce qu'il fait lourd, ici ! dis-je. On se croirait en Birmanie ! Et ce fichu Dôme ! Et n'est-ce pas bizarre ? Il fait nuit noire dehors alors qu'il est midi !

Moïse leva les yeux de son livre.

— « L'expérience relève de l'intensité et non de la durée », cita-t-il avec un grand sourire. Ne serait-ce pas là l'épitaphe idéale pour un Voyageur transtemporel ? L'*intensité* : voilà ce qui compte.

— Qui est l'auteur ?

— Thomas Hardy. Il était presque votre contemporain, non ?

— Je n'ai rien lu de lui.

Moïse regarda la préface.

— 1928… Il n'est plus de ce monde. Qu'avez-vous appris de Wallis ? demanda-t-il en refermant le livre.

Je résumai mes conversations pour mes auditeurs et conclus :

— J'étais heureux de le quitter. Un salmigondis de propagande et d'idéologie politique sommaire…, sans parler de la confusion la plus totale quant à la causalité, et ainsi de suite.

Les paroles de Wallis avaient accentué la dépression dont je souffrais depuis mon arrivée ici en 1938. Il me semble qu'il y a un conflit fondamental dans le cœur de l'homme. Il est poussé par les forces de sa propre nature. Mieux que tout autre, j'ai constaté l'action implacable des courants évolutifs dont les pulsations accompagnent l'Humanité, et qui dérivent même des océans primitifs ; or ces jeunes et brillants Anglais et Américains, endurcis par la Guerre, étaient déterminés à planifier, à contrôler, à lutter contre la Nature et à se mettre, eux et leurs collègues, dans une sorte de stase, d'Utopie congelée !

Si j'étais un citoyen de l'État Moderne qu'ils envisageaient, je savais que je serais bientôt devenu l'un de ces esprits contestataires qui se débattraient dans son étreinte impitoyablement bienveillante.

Mais, alors même que j'entretenais ces pensées, je me demandai, au tréfonds de mon être, jusqu'à quel point j'aurais adopté le mode de pensée de Wallis – de cet État Moderne avec ses Contrôles et ses Plans – avant que mes voyages transtemporels m'eussent ouvert les yeux sur les limitations de l'Humanité.

— Au fait, Nebogipfel, dis-je, j'ai vu l'une de nos vieilles connaissances, Kurt Gödel…

Sur quoi le Morlock éructa un mot insolite dans sa propre langue ; pivotant sur son siège, il se leva dans un mouvement brusque et fluide, plus animal qu'humain. Filby blêmit et je vis les doigts de Moïse se refermer sur le livre qu'il tenait.

— *Gödel ?* Il est ici ?

— Il est dans le Dôme, oui. En fait, il est à moins d'un quart de mille d'ici, au Collège impérial.

Je leur décrivis la séance de Baratinoscope à laquelle j'avais assisté.

— Une *pile à fission*. C'était ça ! dit Nebogipfel entre ses dents. Je comprends, maintenant. C'est lui la clé… Gödel est la clé de toute cette histoire. C'était forcément lui, avec ses intuitions d'Univers en rotation, qui…

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Écoutez : vous voulez vous échapper de cette affreuse Histoire ?

Évidemment ! Et pour mille raisons : fuir ce sinistre conflit, essayer de rentrer chez moi, mettre un terme au voyage dans le temps avant le début de cette Guerre transtemporelle insensée…

— Mais pour cela il nous faut trouver une Machine transtemporelle.

— Oui. Il faut donc que vous nous ameniez jusqu'à Gödel. Il le faut. À présent, je vois la vérité.

— Quelle vérité ?

— Barnes Wallis se trompe au sujet des Allemands. Leur Machine transtemporelle est plus qu'une menace. *Elle a déjà été construite !*

Nous étions tous debout et parlions tous en même temps.

— Quoi ?

— Que dites-vous ?

— Mais comment…

— En ce moment même, dit Nebogipfel, nous sommes déjà dans une branche de l'Histoire qui a été manipulée par les Allemands.

— Comment le savez-vous ? demandai-je.

— N'oubliez pas que j'ai étudié votre ère dans mon Histoire, dit le Morlock. Et, dans *mon* Histoire, il n'y avait pas de Guerre européenne comme celle-ci, qui dure déjà depuis des décennies. Dans mon Histoire, il y a certes eu une Guerre en 1914, mais qui s'est terminée en 1918 par la victoire des Alliés sur les Allemands.

Une nouvelle Guerre a éclaté en 1939, mais sous une nouvelle forme de gouvernement en Allemagne. Et…

Saisi de vertige, je cherchai à tâtons une chaise derrière moi et me rassis.

Filby avait l'air terrifié.

— Ces satanés Allemands ! Je vous l'avais bien dit ! Je vous ai dit qu'ils allaient encore nous faire des ennuis !

— Je me demande, dit Moïse, si le combat final que Filby a décrit, ce *Kaiserschlacht*, n'a pas été quelque peu modifié en faveur des Allemands. Peut-être l'assassinat d'un commandant allié aurait-il suffi…

— Le bombardement de Paris, dit Filby, troublé. Est-ce possible ?

Je me souvins des répugnantes descriptions de Wallis où des soldats allemands robotisés débarquaient dans l'Histoire anglaise.

— Que devons-nous faire ? Il nous faut empêcher cette horrible Guerre transtemporelle !

— *Conduisez-nous jusqu'à Gödel ! dit le Morlock.*

— Mais pourquoi ?

— Parce que ce ne peut être que Gödel qui a fabriqué la plattnérite des Allemands !

9
Le Collège impérial

Wallis revint me voir après le déjeuner. Sans préambule, il insista pour que je prisse une décision quant à ma participation à son projet de Guerre transtemporelle.

J'exigeai qu'on me conduisît au Collège impérial afin que je pusse rencontrer ce Kurt Gödel. Wallis fût d'abord réticent.

— Gödel est un homme difficile. Je ne vois pas très bien ce que vous pourriez tirer de cette rencontre. De plus, le dispositif de sécurité est très complexe.

Mais je n'en démordis pas et Wallis finit bientôt par céder.

— Accordez-moi trente minutes, et je fais le nécessaire.

Le Collège impérial semblait n'avoir guère souffert du passage du temps ni de la nouvelle affectation des collèges originels dont j'avais gardé le souvenir. La Queen's Tower s'y dressait toujours, monument central en pierre taillée blanche, flanqué de lions et entouré par les édifices en brique rouge assez démodés qui composaient ce très fonctionnel établissement d'enseignement. Mais je constatai que certains des édifices voisins avaient été réquisitionnés pour les besoins de l'Effort de Guerre : en particulier, le Musée des Sciences avait été attribué à Wallis et à sa Direction de la Guerre par déplacement transtemporel, et il y avait plusieurs nouvelles structures dans l'enceinte universitaire, pour la plupart basses et sévères, manifestement construites à la hâte sans grand souci d'élégance architecturale. Tous ces édifices étaient reliés par un réseau de couloirs fermés qui traversaient le parc du Collège comme d'énormes déjections de lombrics.

Wallis jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il nous reste un petit moment avant que Gödel soit prêt à nous recevoir. Venez par ici : j'ai l'autorisation de vous montrer autre chose. Notre fierté et notre joie ! s'écria-t-il avec un grand sourire plein d'enthousiasme juvénile.

Il me conduisit donc dans cette garenne de couloirs vermiformes. À l'intérieur, ils étaient revêtus de béton brut et éclairés de loin en loin par des ampoules électriques isolées. Cet éclairage inégal trahissait – je m'en souviens encore – les épaules timides et la démarche gauche de Wallis qui me précédait dans les profondeurs de ce labyrinthe. Nous franchîmes plusieurs portes ; à chaque fois, on contrôla l'insigne de Wallis, on lui demanda de présenter divers documents, de fournir des empreintes digitales, on compara son visage à des photographies, et ainsi de suite ; je dus moi aussi être photographiquement identifié et nous fûmes par deux fois fouillés à corps, l'un comme l'autre.

Bien que le trajet comportât des coudes et des retours en arrière, je pris soin de me repérer et me construisis ainsi une carte mentale des diverses annexes du Collège.

— Le Collège s'est étendu quelque peu, dit Wallis. Nous avons hélas perdu le Collège royal de musique, le Collège des beaux-arts et même le Musée d'histoire naturelle. Tout cela à cause de cette satanée Guerre ! Et, comme vous le voyez, il a fallu dégager assez d'espace pour toutes ces nouvelles constructions.

« Il y a encore quelques établissements scientifiques de valeur dispersés dans tout le pays : les Manufactures royales de Munitions à Chorley et à Woolwich, les usines Vickers-Armstrong à Newcastle, Barrow, Weybridge, Burhill et Crawford, les Ateliers royaux d'Aéronautique à Farnborough, le Centre expérimental des Armements et de l'Aéronautique à Boscombe Down…, entre autres. La plupart ont été transférés dans des Bunkers et des Dômes. Néanmoins, l'Impérial – modifié comme il l'est – est devenu le premier centre britannique de recherches en Technologie Militaire.

Après d'autres contrôles de sécurité, nous entrâmes dans une sorte de hangar, brillamment éclairé, où flottait une revigorante odeur de graisse de machine, de caoutchouc et de métal brûlé. Sur le sol de béton maculé de taches reposaient des véhicules à moteur à divers stades de leur inachèvement ; des hommes en bleu de travail évoluaient au milieu d'eux, certains en sifflotant. Je sentis mon moral s'élever un peu au-dessus de l'état dépressif induit par le Dôme. J'ai souvent remarqué que peu de choses peuvent perturber un homme qui a l'occasion de travailler de ses mains.

— Ceci, annonça Wallis, est notre Service de Recherche et Développement V. D. T.

— V. D. T. ? Ah ! je me souviens : « Véhicule à déplacement transtemporel ».

Dans ce hangar, ces ouvriers s'affairaient allègrement à construire des Machines transtemporelles et, semblait-il, à l'échelle industrielle !

Wallis me conduisit jusqu'à l'un de ces engins, qui avait l'air presque terminé. Ce « Chronomobile » – ainsi le nommai-je – était une sorte de parallélépipède anguleux d'environ cinq pieds de hauteur ; la cabine, apparemment assez grande pour contenir trois ou quatre personnes, reposait sur trois trains de roues autour desquelles s'enroulaient des chenilles. Il y avait des lampes, des supports et d'autres accessoires dispersés un peu partout. Dans chaque angle de la coque était boulonné un cylindre de quelque deux pouces de diamètre ; ces cylindres étaient manifestement creux, car ils comportaient des bouchons à vis. Sans peinture, le gris acier du châssis réfléchissait la lumière.

— Voilà qui vous change un peu de votre prototype, n'est-ce pas ? dit Wallis. La base est en fait un véhicule militaire, le Porteur Polyvalent. Regardez : un moteur Ford V8 entraîne les chenilles par l'intermédiaire de ces pignons, là, vous voyez ? Et vous le dirigez en déplaçant le bogie antérieur… (il mima le mouvement) comme ceci ; si vous devez exécuter un virage plus abrupt, vous pouvez essayer de bloquer une chenille. L'engin est intégralement blindé…

Je me pinçai le menton. Je me demandai si j'eusse vu grand-chose des mondes que j'avais visités en risquant un œil anxieux depuis l'abri d'un tel cuirassé chronomobile !

— La plattnérite est essentielle, évidemment, continua Wallis, mais nous ne pensons pas qu'il faille en imprégner les composants de l'engin comme vous l'aviez fait. Il devrait suffire de remplir ces bouteilles avec la substance pure.

Joignant le geste à la parole, il dévissa le bouchon d'un des cylindres.

— Vous voyez ? Et l'on peut diriger l'engin dans le temps, si *diriger* est bien le terme exact, de l'intérieur de cette cabine.

— Et vous avez essayé ?

Il se passa les doigts dans les cheveux, dont une bonne partie restèrent dressés sur son crâne.

— Bien sûr que non ! Car nous n'avons pas de plattnérite. Et c'est là que vous intervenez, me dit-il en me tapant sur l'épaule.

Wallis m'emmena dans une autre partie du centre de recherches. Après de nouveaux contrôles de sécurité, nous entrâmes dans une salle longue et étroite comme un couloir. Un mur de cette salle était entièrement en verre et, au-delà de cette vitre, je voyais l'intérieur d'une autre salle, plus grande, à peu près de la taille d'un court de tennis. Cette grande salle était vide. Dans cette salle en longueur, six ou sept chercheurs étaient assis à des bureaux ; portant tous la blouse blanc sale avec laquelle tout expérimentateur semble être né, ils se penchaient au-dessus de cadrans et d'interrupteurs. Ces chercheurs se retournèrent vers moi lorsque j'entrai – trois étaient des femmes – et je fus frappé par leurs traits tirés malgré leur jeunesse apparente. Un groupe d'instruments ne cessait d'émettre un léger tic-tac tout le temps que nous passâmes en ce lieu ; c'était, m'informa Wallis, le bruit des « compteurs de radiations ».

La grande salle derrière la vitre était une simple enceinte de béton, aux murs non peints. Elle était vide, à l'exception d'un monolithe en brique d'environ dix pieds de hauteur et de six de largeur, qui se dressait, silencieux, au centre de cette salle. Les briques étaient de deux sortes, gris clair et gris foncé, dont l'alternance dessinait un motif bien défini. Ce monolithe était posé sur un socle de dalles plus épaisses, d'où partaient des fils qui disparaissaient dans des orifices étanches de la paroi.

Wallis regarda fixement à travers la vitre.

— Ne trouvez-vous pas remarquable qu'une chose si laide, si *simple*, puisse avoir des implications aussi profondes ? En principe, nous ne risquons rien ici – c'est du verre au plomb –, et, de plus, la réaction est à présent ralentie.

Je reconnus le tas de briques aperçu lors de la séance de Baratinoscope.

— C'est votre machine à fission ?

— C'est le *deuxième* réacteur à graphite du monde, dit Wallis. C'est une assez bonne réplique du premier, que Fermi a construit à l'université de Chicago. Il paraît qu'il l'a logé dans un court de squash, dit-il en souriant. Une histoire remarquable.

Je commençai à m'irriter.

— Oui, mais qu'est-ce qui réagit avec quoi ?

— Ah, dit-il en retirant ses lunettes pour les essuyer sur le bout de sa cravate. Je vais essayer de vous expliquer…

Il va sans dire qu'il lui fallut un certain temps pour cela, mais je réussis à en distiller la quintessence pour mon entendement personnel.

J'avais déjà appris par Nebogipfel qu'il y avait une sous-structure au sein de l'atome, et que Thomson ferait l'un des premiers pas vers sa compréhension. J'apprenais à présent que cette sous-structure était susceptible d'être *modifiée*. Cela peut se produire par la fusion d'un noyau atomique avec un autre ou, spontanément, peut-être, par la dislocation d'un atome massif ; et cette désintégration s'appelle la fission atomique.

Et, puisque cette sous-structure détermine l'identité de l'atome, le résultat de pareilles modifications n'est rien de moins, évidemment, que la transmutation d'un élément en un autre : le vieux rêve des Alchimistes !

— Maintenant, dit Wallis, vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'à chaque désintégration atomique une certaine quantité d'énergie est libérée, car les atomes tendent toujours vers un état énergétique inférieur, plus stable. Vous me suivez ?

— Bien sûr.

— Nous avons donc dans cette pile six tonnes de carolinum, cinquante tonnes d'oxyde d'uranium et quatre cents tonnes de blocs de graphite… et elle produit un flot d'énergie invisible en ce moment même.

— Du « carolinum » ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— C'est un nouvel élément, artificiellement produit par bombardement. Sa demi-période est de dix-sept jours, ce qui signifie qu'il perd la moitié de son énergie dans ce laps de temps.

Je regardai à nouveau ce tas de briques anonyme : il avait l'air si anodin, si modeste ! Et pourtant, songeai-je, si ce que Wallis avait dit sur l'énergie du noyau atomique était vrai…

— Quelles sont les applications de cette énergie ?

Wallis replaça ses lunettes d'un geste sec.

— Nous voyons trois domaines principaux. D'abord, la fourniture d'énergie à partir d'une source compacte : avec pareille pile à bord, nous pouvons envisager des Automoteurs sous-marins qui pourraient passer des mois en plongée sans avoir besoin de se ravitailler ; ou bien nous pourrions construire des Bombardiers de haute altitude capables de faire le tour de la Terre des douzaines de fois avant d'être obligés d'atterrir, et ainsi de suite.

« Ensuite, nous utilisons actuellement la pile pour *irradier* des matériaux. Nous pouvons nous servir des sous-produits de la fission de l'uranium pour transmuter d'autres matériaux ; en fait, un certain nombre d'échantillons sont en cours de traitement ici pour le professeur Gödel, afin d'étayer l'une de ses obscures expériences. Vous ne pouvez pas les voir, bien sûr : les récipients les contenant sont à l'intérieur même de la pile…

— Et la troisième application ?

— Ah, dit-il.

Et, une fois de plus, il eut ce regard distant et calculateur.

— Je la vois déjà, dis-je tristement. Cette énergie atomique ferait une excellente *Bombe*.

— Bien entendu, il y a plusieurs problèmes pratiques à résoudre, dit-il. La production des isotopes appropriés en quantités suffisantes…, la séquence d'amorçage des explosions préliminaires… Mais, oui, il semble que l'on puisse construire une Bombe assez puissante pour détruire une ville – avec le Dôme et le reste –, *une Bombe assez petite pour tenir dans une valise*.

10
Le professeur Gödel

Empruntant une nouvelle série d'étroits couloirs de béton, nous finîmes par émerger dans le bâtiment administratif principal du Collège. Nous arrivâmes dans un corridor tapissé d'une épaisse moquette avec, sur les murs, les portraits d'éminents personnages du passé. Bref, le Mausolée des Savants Défunts que l'on imagine ! Il y avait des soldats, mais discrètement présents.

C'est là qu'on avait octroyé un bureau à Kurt Gödel.

Wallis me résuma en quelques phrases efficaces la vie de Gödel. Né en Autriche, il avait obtenu son diplôme de mathématiques à Vienne. Influencé par les volubiles adeptes du Positivisme logique qu'il y avait trouvés (je n'ai moi-même jamais eu beaucoup de temps pour m'adonner à la Philosophie), Gödel se tourna alors vers la logique et les fondements des mathématiques.

En 1931 – il n'avait que vingt-cinq ans – Gödel avait déjà publié sa surprenante thèse sur l'éternelle Indécidabilité des Mathématiques.

Il s'intéressa ensuite aux études de l'Espace-Temps nouvellement abordées par les physiciens et produisit quelques articles théoriques sur la possibilité du voyage transtemporel. (Il devait donc s'agir des études publiées auxquelles Nebogipfel avait fait allusion.) Bientôt, sous la pression du Reich, il fut transféré à Berlin, où il commença à travailler sur les applications militaires du voyage transtemporel.

Nous arrivâmes devant une porte sur laquelle avait été fixée une plaque de cuivre portant le nom de Gödel – si récemment, en fait, que je remarquai juste en dessous sur la moquette des tortillons de bois résultant du perçage.

Wallis m'avertit que je ne pourrais disposer que de quelques minutes pendant cette visite. Il frappa à la porte.

— Entrez ! dit une voix fluette et aiguë à l'intérieur.

Nous pénétrâmes dans un spacieux cabinet de travail au plafond élevé, à la moquette raffinée, aux murs revêtus d'un papier somptueux, au bureau incrusté de cuir vert. Cette pièce avait dû jadis être ensoleillée car les larges fenêtres, à présent garnies de rideaux, donnaient à l'ouest : dans la direction, en fait, de Queen's Gate Terrace, où j'étais logé.

L'homme assis au bureau ne cessa pas d'écrire lorsque nous entrâmes ; il gardait le bras replié sur la page, manifestement pour nous empêcher de la voir. C'était un petit homme maigre à l'air maladif, au front haut et fragile ; son costume de laine était passablement froissé. Je lui donnai environ trente-cinq ans.

Wallis me fit un clin d'œil et chuchota :

— C'est un drôle de zigue, mais un cerveau *remarquable*.

Il y avait partout des rayonnages, quoique à présent vides de livres ; sur la moquette s'entassaient des caisses à claire-voie, et des ouvrages et revues scientifiques, presque tous en allemand, étaient répandus en piles inégales. Dans l'une de ces caisses j'entrevis du matériel scientifique et divers flacons à échantillons ; et dans l'un d'eux j'aperçus quelque chose qui me donna des palpitations !

Je me détournai résolument de la caisse et tentai de dissimuler mon émoi.

Enfin, avec un soupir d'exaspération, l'homme jeta au loin son stylographe – qui rebondit contre un mur – puis roula en boule les pages déjà écrites et les écrasa de ses poings avant de tout jeter – tout ce qu'il avait écrit – dans une corbeille à papier !

Il leva alors les yeux comme s'il remarquait pour la première fois notre présence.

— Ah, fit-il. Wallis.

Gödel cacha ses mains sous son bureau et sembla se faire tout petit.

— Professeur Gödel, c'est très aimable à vous de nous accorder cette visite. Voici…

Et il me présenta.

— *Ah,* dit à nouveau Gödel en souriant de toutes ses dents irrégulières. Évidemment.

Il se redressa alors par secousses anguleuses, contourna le bureau et me tendit la main. Je la pris ; elle était maigre, osseuse et froide.

— Tout le plaisir est pour moi, dit-il. J'imagine que nous allons avoir de nombreuses discussions passionnantes.

Il parlait bien l'anglais, avec un léger accent.

Wallis prit l'initiative et nous dirigea d'un geste vers des fauteuils disposés près de la fenêtre.

— J'espère que vous allez trouver votre place dans cette Ère Nouvelle, me dit Gödel en toute sincérité. Il se peut qu'elle soit un peu plus sauvage que le monde dont vous avez le souvenir. Mais peut-être, comme moi, serez-vous toléré en tant qu'Excentrique indispensable. Oui ?

— Allons, professeur…, laissa échapper Wallis.

— Excentrique, dit-il sèchement. *Ekkentros*, hors du centre.

Ses yeux pivotèrent pour se fixer sur moi.

— C'est ce que nous sommes, vous et moi, il me semble : un peu à l'écart de l'action. Allons, Wallis, je sais que vous autres impeccables Britanniques me trouvez un peu bizarre.

— À vrai dire…

— Ce pauvre Wallis ne peut s'habituer à ma manière de faire sans cesse de nouveaux brouillons de lettres, me dit Gödel. Quelquefois, je rédige une douzaine de brouillons, ou plus, et je finis par abandonner complètement mon projet, comme vous l'avez constaté ! N'est-ce pas étrange ? Oui. Mais c'est ainsi.

— Vous devez regretter un peu, dis-je, d'avoir quitté votre patrie, professeur.

— Non. *Pas du tout*. Il fallait que je quitte l'Europe, me dit-il à voix basse, comme un conspirateur.

— Pourquoi ?

— *À cause du Kaiser, évidemment !*

Barnes Wallis me lança des regards appuyés.

— J'ai des preuves, vous savez, dit posément Gödel. Prenez deux photographies, l'une de 1915, par exemple, et l'autre de cette année, de l'homme *prétendant* être le Kaiser Wilhelm. Si vous mesurez la longueur du nez et divisez par cette valeur la distance entre le bout du nez et la pointe du menton, vous trouverez une différence.

— Je… ah… Grand Dieu !

— Justement. Et avec pareil simulacre à la barre, *qui sait* où va l'Allemagne ? Hein ?

— Absolument, se hâta de dire Wallis. De toute façon, quelles que soient vos raisons, nous sommes heureux que vous ayez accepté

une chaire de professeur ici… et que vous ayez choisi de vous installer en Angleterre.

— Oui, dis-je. N'auriez-vous pas pu trouver un poste en Amérique ? À Princeton, peut-être, ou alors…

Il sembla choqué.

— Je suis sûr que je le pourrais. Mais ce serait impossible. Tout à fait impossible.

— Pourquoi ?

— À cause de la Constitution, évidemment !

Et ce personnage extraordinaire se lança alors dans un interminable discours pour exposer comment il avait découvert une faille logique dans la Constitution américaine qui eût permis la création d'une dictature légale.

Wallis et moi-même l'écoutâmes stoïquement.

— Eh bien, dit Gödel quand il eut terminé, qu'en pensez-vous ?

Malgré de nouveaux regards sévères de la part de Wallis, je décidai d'être franc.

— Je ne peux mettre votre logique en défaut, dis-je, mais cette application me semble incongrue jusqu'à l'extrême.

— Peut-être ! ricana-t-il. Mais la logique est tout. Ne croyez-vous pas ? La méthode axiomatique est très puissante.

Il sourit puis dit :

— J'ai aussi une preuve ontologique de l'existence de Dieu, absolument sans défauts, autant que je puisse m'en rendre compte, et avec des antécédents honorables remontant à l'archevêque Anselme, il y a huit cents ans…

— Une autre fois, peut-être, professeur, dit Wallis.

— Ah oui. Très bien.

Ses yeux se posaient alternativement sur Wallis et sur moi. Son regard acéré était déconcertant.

— Donc, reprit-il, le *voyage dans le temps*. Je vous envie vraiment beaucoup, vous savez.

— À cause de mes voyages ?

— Oui. Mais pas à cause de tout ce laborieux va-et-vient dans l'Histoire.

Ses yeux mouillés brillaient sous le puissant éclairage électrique.

— Pour quoi, alors ?

— Pour les aperçus d'autres Mondes que celui-ci, d'autres Possibilités… Vous me suivez ?

J'étais transi de peur ; son extraordinaire emprise avait une qualité presque télépathique.

— Dites-moi ce que vous entendez par là.

— La réalité d'autres Mondes contenant un *sens* qui dépasse celui de notre brève existence me semble évidente. Quiconque a éprouvé l'émotion magique de la découverte mathématique doit *savoir* que les Vérités mathématiques existent indépendamment des esprits en lesquels elles résident : que ces Vérités sont des éclats des pensées de quelque Esprit supérieur…

« Réfléchissez : nos existences sur cette Terre n'ont qu'une signification douteuse. Leur vraie signification doit alors forcément se trouver à l'extérieur de ce monde-ci. Me suivez-vous ? Simple question de logique. Et l'idée que toute chose en ce monde ait une Signification ultime est l'analogue exact du principe voulant que tout ait une Cause, principe sur lequel repose toute la science.

« Il s'ensuit directement qu'en un lieu quelconque au-delà de notre Histoire se trouve le Monde Final, le Monde où toute Signification est résolue.

« De par sa nature même, le voyage transtemporel induit une perturbation de l'Histoire et, partant, la génération, ou la découverte de Mondes autres que celui-ci. La tâche du Voyageur transtemporel est donc de chercher sans trêve jusqu'à ce que ce Monde Final soit découvert… ou construit !

Lorsque nous prîmes congé de Gödel, mes pensées tournaient déjà follement dans ma tête. Je résolus de ne plus jamais me moquer des philosophes mathématiciens, car cet étrange petit bonhomme avait, sans jamais quitter son bureau, voyagé plus loin dans le Temps, l'Espace et l'Entendement que je ne l'avais fait moi-même à bord de ma Machine transtemporelle ! Et je savais qu'il me faudrait bientôt revoir Gödel… car j'étais persuadé que j'avais vu un flacon de plattnérite brute serré à l'intérieur de cette caisse !

11
Le nouvel ordre mondial

On me reconduisit à notre logement vers six heures du soir. J'entrai en saluant la compagnie et retrouvai le reste de mes amis au fumoir. Le Morlock était toujours penché sur ses notes, à croire qu'il tentait de reconstituer l'intégralité de cette future science de la Mécanique Quantique à partir de ses propres souvenirs imparfaits. Mais il se releva d'un bond lorsque j'entrai.

— Vous l'avez trouvé ? Gödel ?

— Oui, dis-je en souriant. Et… oui, vous aviez raison.

Je regardai Filby à la dérobée, mais le pauvre homme sommeillait le nez dans une revue et ne pouvait nous entendre.

— *Je crois que Gödel a un peu de plattnérite, dis-je.*

— *Ah.*

Le faciès du Morlock était toujours aussi inexpressif, mais il frappa du poing sur la paume de sa main en un geste décidément humain.

— Alors, dit-il, il y a de l'espoir.

Puis Moïse vint vers moi. Il me tendit un verre de ce qui s'avéra être du whisky à l'eau. J'avalai le liquide avec gratitude, car la chaleur du matin s'était maintenue tout au long de la journée.

Moïse se rapprocha encore un peu de moi, nous baissâmes tous les trois la tête et conversâmes à voix basse.

— Je suis moi aussi arrivé à une conclusion, dit Moïse.

— Laquelle ?

— Qu'il nous faut justement sortir d'ici et par n'importe quel moyen !

Moïse me raconta sa journée. Lassé de son enfermement, il avait engagé la conversation avec les jeunes militaires qui nous gardaient. Il y avait parmi eux de simples soldats, mais aussi des officiers ; et tous ceux chargés de nous garder et affectés à d'autres tâches dans cet établissement scientifique étaient en général intelligents et

instruits. Ils avaient, semble-t-il, trouvé Moïse sympathique et l'avaient invité dans un estaminet proche, le Queen's Arms dans Queen's Gate Mews. Ils s'étaient ensuite rendus dans le West End en pousse-pousse. Quelques verres aidant, ces jeunes gens avaient évidemment pris plaisir à discuter de leurs idées – et des concepts de leur État Moderne – avec cet inconnu venu du passé.

J'étais pour ma part satisfait de constater que Moïse semblait se débarrasser de sa timidité et manifester un certain intérêt pour le monde dans lequel nous nous trouvions. Fasciné, j'écoutai ce qu'il avait à dire.

— Ces jeunes sont tous éminemment sympathiques, dit-il. Compétents, réalistes, manifestement courageux. Mais alors, leurs idées !

Le concept moteur de l'avenir, d'après ce que Moïse avait compris, était la *Planification*. Lorsque l'État Moderne serait en place, dirigé par l'Angleterre victorieuse et ses Alliés, un Contrôle Aérien et Maritime prendrait effectivement possession de tous les ports, mines de charbon et autres, puits de pétrole et centrales thermiques. De même, un Contrôle des Transports prendrait en main les chantiers navals du monde entier et leur ferait abandonner la construction de vaisseaux de guerre pour produire à la chaîne des cargos à coque d'acier. Le Contrôle Allié du ravitaillement organiserait la production du fer, de l'acier, du caoutchouc, des métaux, du coton, de la laine et des substances végétales. Quant au Contrôle des denrées…

— Et voilà ! dit Moïse. Vous savez de quoi il retourne. C'est la fin de la Propriété, voyez-vous. Tout sera possédé par le nouvel État Allié Mondial. Les ressources du monde entier seront mises à contribution pour œuvrer ensemble, enfin, à la reconstruction des pays ravagés par la Guerre et, plus tard, à l'amélioration de l'Humanité. Le tout *planifié*, voyez-vous, par une Communauté omnisciente et d'une sagesse infinie, dont les membres s'éliront d'ailleurs par cooptation !

— À part ce dernier détail, cela ne me semble pas si mauvais que cela, songeai-je tout haut.

— Peut-être…, mais cette Planification ne s'arrêtera pas aux ressources physiques de la planète. Elle concernera aussi les ressources *humaines*.

« Et c'est là que commencent les problèmes. D'abord, il y a le *comportement*. Ces jeunes gens, dit-il en me regardant, ne manifestent pas beaucoup d'indulgence pour notre époque. Nous souffrons d'un « relâchement profond de la conduite individuelle », à ce qu'il paraît ! Ces hommes nouveaux ont régressé dans l'autre sens : vers une sévère austérité de mœurs, notamment en ce qui concerne la stimulation sexuelle. Décence et plein emploi, tel est l'ordre du jour !

Je fus saisi d'un bref accès de nostalgie.

— Je suppose que cela augure mal de l'avenir de l'Empire… celui de Leicester Square.

— Il est déjà fermé ! Démoli ! Pour laisser la place à un « Bureau de planification des chemins de fer ».

« Et ce n'est pas tout. Dans la phase suivante, il va y avoir un peu plus d'action. Nous verrons la destruction sans douleur des « catégories d'arriérés les plus pitoyables » – ce n'est pas moi qui le dis ! – et également la stérilisation de certains sujets qui autrement posséderaient des tendances héréditaires qui sont, je cite, « carrément indésirables ».

« Dans certaines parties de l'Angleterre, il semblerait que ce processus de purification ait déjà commencé. On utilise certains gaz appelés « kinétogènes de Pabst »…

« Bien. Vous voyez qu'ici l'on commence à diriger l'hérédité raciale humaine.

— Hum ! fis-je. Je me méfie beaucoup d'une pareille *normalisation*. Est-il vraiment souhaitable que l'avenir de l'espèce humaine soit filtré par la « tolérance » de l'Anglais moyen de 1938 ? L'ombre de pareil ancêtre devrait-elle s'étendre sur les millions d'années à venir ?

— Tout est affaire de *Planification*, voyez-vous, dit Moïse. En plus, disent-ils, la seule autre voie possible est une retombée dans la barbarie chaotique, et ce jusqu'à l'extinction finale.

— Les hommes – les hommes *modernes* – sont-ils capables d'actes aussi mémorables ?

— Il y aura sûrement effusions de sang et conflits à une échelle dont on n'a pas encore idée – même à l'aune de cette Guerre atroce et monotone – lorsque la majorité des nations du monde résistera à l'imposition par les technocrates alliés d'un Plan imparfait.

Mon regard rencontra celui de Moïse, et j'y reconnus une certaine colère vertueuse, cette indignation devant la stupidité de l'humanité qui avait marqué mon âme de jeune homme. J'avais toujours considéré avec méfiance le progrès plus ou moins forcé de la civilisation, car ce me semblait être un édifice instable qui devrait, un jour ou l'autre, s'effondrer sur la tête de ses stupides créateurs ; et cette description de l'État Moderne me semblait être l'élucubration la plus extrême que j'eusse entendue depuis longtemps ! C'était comme si je voyais les pensées de Moïse derrière ses yeux gris : libéré de son trac, il était devenu une version plus jeune et plus résolue de moi-même, et jamais je ne m'étais senti aussi proche de lui depuis notre rencontre.

— Dans ce cas, dis-je, la décision est prise. Je ne crois pas qu'aucun de nous puisse tolérer pareil avenir.

Moïse secoua la tête, Nebogipfel sembla acquiescer et, en ce qui me concernait, je renouvelai ma résolution de mettre fin une fois pour toutes au voyage transtemporel.

— Nous devons nous enfuir. Mais comment…

Avant même que je pusse finir de formuler ma question, la maison trembla.

Je fus précipité à terre et faillis heurter le bureau de la tête. Il y eut un roulement, un choc sourd comme le claquement d'une porte au tréfonds de la Terre. Les lampes vacillèrent mais ne s'éteignirent pas. On criait tout autour de moi – le pauvre Filby pleurnichait –, et j'entendis le tintement du verre brisé et le fracas des meubles renversés.

L'immeuble sembla se stabiliser. En toussant, car une quantité considérable de poussière avait été soulevée, je me relevai tant bien que mal.

— Rien de cassé, vous autres ? Moïse ? Nebogipfel ?

Moïse s'était déjà porté au secours de Nebogipfel. Le Morlock semblait indemne, mais il avait été surpris par la chute d'un rayonnage.

Les laissant là, je cherchai Filby. Le vieillard avait eu de la chance : il n'avait même pas été jeté à bas de son fauteuil. Il se leva et s'approcha de la fenêtre, dont la vitre était nettement fendue de part en part.

Je le rejoignis et passai les bras autour de ses épaules voûtées.

— Filby, mon vieux, ne reste pas ici.

Mais il m'ignora. Les yeux chassieux ruisselants de larmes, le visage encroûté de poussière, il désigna la fenêtre d'un doigt crochu.

— *Regarde.*

Je me penchai plus près de la vitre, les mains en visière pour occulter le reflet des lampes électriques. Les projecteurs Aldis du Baratinoscope étaient éteints, ainsi que de nombreux réverbères. Je vis des gens courir, affolés, une bicyclette abandonnée, un soldat masqué qui tirait en l'air… et là, un peu plus loin, se dressait une brillante colonne de lumière, une tranche verticale de poussières tournoyantes ; elle découpa dans le noir une portion typique de Londres : des rues, des maisons et un coin de Hyde Park. Figés sur place par la lumière éblouissante, les gens cillaient comme des hiboux et se protégeaient le visage des mains.

Ce brillant faisceau était la lumière du soleil. Le Dôme avait été perforé.

12
L'attaque de Londres par les Allemands

La porte d'entrée, manifestement ouverte par le souffle de l'explosion, pendait sur ses gonds. Aucune trace des soldats qui nous gardaient, pas même du fidèle Puttick. Dehors, dans Queen's Gate Terrace, nous entendîmes des bruits de pas précipités, des hurlements de douleur et de colère, le trille aigu des sifflets, le tout dans une odeur de poussière, de fumée et de cordite. Ce fragment de soleil de juin, éblouissant et acéré, pesait sur toute la ville ; les habitants de Londres, sous sa carapace, clignaient des yeux comme des hiboux dérangés, ébahis et terrifiés.

Moïse me tapa sur l'épaule.

— Ce chaos ne va pas durer longtemps ; c'est le moment de saisir notre chance.

— Très bien. Je vais chercher Nebogipfel et Filby ; vous allez dans la maison et rassemblez quelques provisions…

— Des provisions ? Quelles provisions ?

J'étais impatient et irrité : quel fou allait partir dans le temps avec pour tout bagage une robe de chambre et des pantoufles ?

— Oh…, des bougies. Et des allumettes ! Tout ce que vous pourrez trouver. Et tout ce qui pourrait servir d'arme. Un couteau de cuisine fera l'affaire, faute de mieux.

Et quoi d'autre ? Quoi d'autre ?

— Du camphre, s'il y en a ici. Des sous-vêtements ! Bourrez vos poches !

— Je comprends, dit-il en hochant la tête. Je vais remplir une sacoche.

Il tourna le dos à la porte et se dirigea vers la cuisine.

Je revins en toute hâte au fumoir. Nebogipfel avait mis sa casquette d'écolier ; il avait rassemblé ses notes et était en train de les glisser dans un classeur en carton. Filby – le pauvre diable ! – était accroupi sous le cadre de la fenêtre, ses genoux osseux serrés

contre sa poitrine concave, les mains levées devant son visage comme un boxeur.

— Filby, dis-je en m'agenouillant devant lui. Filby, mon vieux…

Je tendis la main vers lui, mais il se recula.

— Il faut que tu viennes avec nous. C'est dangereux, ici.

— Dangereux ? Et ça sera moins dangereux avec toi ? Hein ? Espèce d'illusionniste ! Charlatan !

Ses yeux irrités par la poussière, inondés de larmes, brillaient comme des fenêtres et il me lançait ces épithètes à la figure comme si c'étaient les plus viles insultes qu'on pût imaginer.

— Je me rappelle quand tu nous as tous fait une peur bleue avec ton satané tour de passe-passe lors de ce fameux Noël. Eh bien, je ne me laisserai pas berner une seconde fois !

Je me retins de le secouer.

— Un peu de bon sens, mon vieux ! Le voyage transtemporel n'a rien d'un truc de magie… et votre Guerre délirante n'en est pas un non plus, assurément !

On me toucha l'épaule. C'était Nebogipfel ; ses doigts pâles semblaient briller sous la lumière fragmentée qui tombait de la fenêtre.

— Nous ne pouvons rien faire pour lui, dit-il doucement.

Filby se tenait à présent la tête de ses mains tremblantes, tachées de son, et j'étais convaincu qu'il ne pouvait plus m'entendre.

— Mais nous ne pouvons pas le laisser dans cet état ! protestai-je.

— Qu'allez-vous faire ? Le ramener en 1891 ? Le 1891 dont vous vous souvenez n'existe même plus, sauf dans quelque autre Dimension inaccessible.

C'est alors que Moïse fit irruption dans le fumoir, un petit havresac plein à craquer à la main ; il avait mis ses épaulettes et portait son masque à gaz à la ceinture.

— Je suis prêt, dit-il, haletant.

Ni moi ni Nebogipfel ne répondîmes immédiatement, et Moïse jeta des coups d'œil inquiets de l'un à l'autre.

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce que vous attendez ?

Tendant le bras, je pressai l'épaule de Filby. Au moins ne résista-t-il pas, ce que j'interprétai comme un dernier vestige de contact amical entre nous.

Je ne devais plus jamais le revoir.

Nous regardâmes dans la rue. Pour autant qu'il m'en souvînt, ce secteur était un quartier de Londres relativement tranquille ; mais ce jour-là, courant, trébuchant, se bousculant, les gens se déversaient dans Queen's Gate Terrace. Ces hommes et ces femmes avaient carrément abandonné leur maison et leur travail. Presque tous avaient la tête dissimulée sous leur masque à gaz mais, chaque fois que je voyais un visage, j'y lisais la douleur, la détresse et la peur.

Des enfants arrivaient de tous côtés, la plupart vêtus de leur triste uniforme scolaire complété d'un petit masque à gaz moulant. Les écoles avaient manifestement été fermées. Les enfants erraient dans la rue en pleurant, désespérant de retrouver leurs parents ; je tentai d'envisager le calvaire d'une mère cherchant son enfant dans l'immense fourmilière grouillante qu'était devenu Londres, et mon imagination, saisie d'horreur, s'y refusa.

Certains fuyards portaient encore la panoplie du travailleur – serviette ou sac à main, familiers et désormais inutiles – et d'autres avaient déjà rassemblé dans des ballots leurs effets personnels, ou les portaient dans des valises ventrues, ou encore enveloppés dans des draps et des rideaux. Nous vîmes un homme maigre, au regard intense, qui progressait en titubant avec un énorme buffet, sans doute bourré d'objets de valeur, posé en équilibre sur les guidons et la selle d'une bicyclette dont la roue avant heurtait des dos et des jambes.

— Avancez ! Avancez ! criait-il à ceux qui étaient devant lui.

Il y avait une absence flagrante de tout service d'ordre, de toute autorité publique. S'il y avait des policiers ou des soldats, ils avaient dû être débordés, à moins qu'ils n'eussent arraché leurs insignes pour rejoindre la cohue. J'aperçus un homme en uniforme de l'Armée du Salut ; debout sur une marche, il glapissait : « Éternité ! Éternité ! »

— Regardez ! dit Moïse en tendant le bras, le Dôme est ébréché à l'est, du côté de Stepney. Et voilà pour l'invincibilité de ce merveilleux Toit !

Je constatai qu'il avait raison. On eût dit qu'une grosse Bombe avait creusé un énorme trou dans cette gangue de béton, tout près de l'horizon est. Au-dessus de cette blessure principale, le Dôme

s'était fissuré comme une coquille d'œuf et un long ruban irrégulier de ciel bleu était visible presque jusqu'au zénith du Dôme au-dessus de ma tête. Je vis que la destruction se poursuivait, car des fragments de maçonnerie – dont certains étaient gros comme une maison – tombaient en pluie sur toute cette partie de la capitale, et j'en déduisis que les dégâts matériels et les pertes en vies humaines au sol devaient être énormes.

Dans le lointain – au nord, me sembla-t-il –, j'entendis une succession de sourdes détonations, tels les pas d'un géant. Tout autour de nous, l'air était déchiré par le ululement des sirènes et les gigantesques grincements du Dôme brisé.

Je m'imaginai au sommet de cette coupole, en train d'observer un Londres passant en quelques instants de l'état de ville inquiétante mais vivable à celui de réceptacle du chaos et de la terreur. Toutes les voies menant à l'ouest, au sud et au nord, loin de la fracture du Dôme, devaient être noircies par un pointillis de réfugiés, chaque point représentant un être humain, un atome de souffrance physique et de détresse : un enfant perdu, un conjoint isolé ou un parent sans famille.

Moïse fut obligé de crier par-dessus la cacophonie de la rue.

— Ce fichu Dôme va nous tomber dessus d'une minute à l'autre !

— Je sais. Nous devons absolument nous rendre au Collège impérial. Venez ! Jouez des coudes ! Nebogipfel, aidez-nous si vous le pouvez.

Nous avançâmes jusqu'au milieu de la chaussée encombrée. Nous étions obligés d'aller vers l'est, à contre-courant de la foule. Nebogipfel, manifestement ébloui par la lumière du jour, fut presque renversé par un quidam à face lunaire qui courait avec ses épaulettes passées sur un costume d'homme d'affaires et qui brandit le poing à l'adresse du Morlock. Après quoi, Moïse et moi-même gardâmes Nebogipfel entre nous, empoignant chacun l'un des ses bras maigres. Je heurtai un cycliste et faillis le jeter à bas de sa monture ; il me hurla des insultes incohérentes et voulut me donner un coup de poing, que j'esquivai en me baissant ; puis il continua de fendre la foule en vacillant derrière nous, la cravate plaquée sur l'épaule. Arriva alors une grosse femme qui titubait en marchant à reculons, tirant derrière elle un tapis enroulé ; sa jupe était remontée au-dessus des genoux et ses mollets étaient marbrés de poussière. Tous les deux ou trois pas, un autre réfugié foulait le

tapis ou un cycliste roulait dessus, et la femme trébuchait ; elle portait son masque et je voyais des larmes s'accumuler derrière les oculaires tandis qu'elle se démenait avec le fardeau absurdement encombrant auquel elle tenait tant.

Chaque fois que je voyais un visage humain, ce n'était pas aussi tragique, car j'étais capable de ressentir une parcelle de compassion pour l'employé de bureau aux yeux rougis ou la vendeuse exténuée aperçus au hasard de la cohue. Mais avec leurs masques à gaz et sous cet éclairage lacunaire, aux ombres dures, les gens dans la foule devenaient des insectes anonymes. C'était comme si j'avais été une fois de plus transporté loin de la Terre dans quelque lointaine planète de cauchemar.

Un bruit nouveau se fit alors entendre – un son ténu, uniformément aigu, qui déchirait l'air. Il me sembla qu'il provenait de la brèche, à l'est. Autour de nous, les gens cessèrent de se bousculer, comme pour écouter. Moïse et moi échangeâmes un regard, perplexes devant la signification de cette nouvelle et menaçante péripétie.

Puis le sifflement s'arrêta.

Dans le silence qui suivit, une voix isolée lança le cri d'alarme :

— Un obus ! C'est un putain d'obus !

Je compris alors le sens de ces pas de géant lointains vers le nord : c'étaient les impacts d'un pilonnage d'artillerie.

La pause s'interrompit. Et ce fut autour de nous l'affolement, plus frénétique que jamais. Contournant Nebogipfel, j'attrapai Moïse par les épaules ; je les jetais sans ménagement sur le sol, lui et le Morlock, et une couche de réfugiés s'affala autour de nous, nous recouvrant d'une chair tiède et agitée. En cet ultime instant, tandis que bras et jambes me frappaient le visage, j'entendis la voix grêle du salutiste qui hurlait toujours son refrain : « É-ter-ni-té ! É-t-er-ni-té ! »

Puis il y eut un éclair, dont la lumière traversa même cet entassement de chair, et une violente secousse qui laboura le sol. Je fus soulevé – mon crâne heurta avec fracas celui d'un autre homme –, puis je fus projeté à terre et perdis connaissance.

13
Le bombardement

Quand je repris conscience, je découvris Moïse, les mains sous mes aisselles, en train de me tirer de sous les corps qui étaient retombés sur moi. Mon pied se prit dans quelque objet – le cadre d'une bicyclette, ce me semble – et je poussai un cri ; Moïse m'accorda un instant pour extraire mon pied de cet obstacle puis me hissa à l'air libre.

— Vous n'avez rien de cassé ?

Il me palpa le front du bout des doigts ; quand il les retira, ils étaient pleins de sang. Je vis qu'il avait perdu son havresac.

J'étais pris de vertiges, une douleur immense planait au-dessus de ma tête, prête à fondre sur moi ; je savais que j'allais souffrir pour de bon lorsque je sortirais de cet engourdissement momentané. Mais le temps pressait.

— Où est Nebogipfel ?

— Ici.

Le Morlock se tenait au milieu de la chaussée, indemne ; il avait toutefois perdu sa casquette et ses lunettes avaient été étoilées par quelque éclat de maçonnerie. Ses notes s'étaient éparpillées, le classeur ayant crevé, et il regardait le vent emporter les pages.

Les gens avaient été balayés comme un jeu de quilles par le souffle et l'onde de choc. Ils gisaient tout autour de nous, corps contre corps, les uns sur les autres, dans des positions inconfortables, le bras tendu, les pieds tordus, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, des vieillards couchés sur des jeunes femmes, un enfant allongé sur le dos d'un soldat. Cette masse s'agitait et gémissait, chacun essayant désespérément de se relever – je songeai à rien de moins qu'à un tas d'insectes grouillant –, et, çà et là, je vis les taches sombres du sang éclaboussant la chair et les vêtements.

— Mon Dieu, dit Moïse avec ferveur. Il faut porter secours à ces gens. Ne voyez-vous pas…

— Non, coupai-je. C'est *impossible* : ils sont trop nombreux. Nous avons la chance d'être en vie, et c'est cela qui compte ! Et maintenant que les artilleurs ont réglé leur tir… Venez ! Ne dévions pas de notre intention première : nous échapper d'ici et repartir dans le temps.

— Je n'en peux plus, dit Moïse. Je n'ai jamais vu de pareilles horreurs.

Le Morlock s'approcha alors de nous.

— Je crains que vous n'en voyiez de bien pires avant que nous quittions votre siècle, dit-il d'une voix lugubre.

Nous poursuivîmes donc notre route, trébuchant sur une chaussée gluante de sang et d'excréments. Nous passâmes devant un jeune garçon qui gémissait, impuissant, la jambe manifestement brisée. Oubliant mes remontrances, Moïse et moi-même fûmes tout à fait incapables de résister à ses plaintifs pleurnichements et à ses appels au secours ; nous nous penchâmes pour le soulever de là où il gisait, près du cadavre d'un laitier, et l'assîmes contre un mur. Une femme émergea de la foule, vit le triste état de l'enfant et s'approcha de lui ; elle commença à lui essuyer de visage avec un mouchoir.

— Est-ce sa mère ? me demanda Moïse.

— Je ne sais pas. Je…

L'insolite voix liquide résonna derrière nous comme l'appel d'un autre monde.

— *Venez.*

Nous continuâmes et atteignîmes enfin l'angle formé par Queen's Gate et la Terrace. Et nous vîmes que c'était là que se situait l'épicentre de l'explosion.

— Pas de gaz, au moins, dis-je.

— Non, dit Moïse, la voix serrée. Mais… oh, mon Dieu !

C'est en trop !

Devant lui, un cratère de quelques pieds de diamètre avait éventré la chaussée. Des portes étaient enfoncées, et, à perte de vue, il n'y avait plus une fenêtre intacte ; les rideaux pendaient, inutiles. Il y avait des cratères secondaires dans les trottoirs et les murs, creusés par des fragments de shrapnel lors de l'explosion de l'obus.

Quant aux gens…

Il arrive que le langage soit impuissant à retranscrire une scène dans toute son horreur ; il arrive que la communication entre humains des événements dont ils se souviennent soit impossible. Nous en étions arrivés là : je ne pouvais communiquer l'horreur de cette rue de Londres à quiconque n'en avait pas été témoin.

Des têtes avaient été tranchées par le souffle. L'une d'elles gisait sur le trottoir, comme rangée à côté d'une petite valise. Des bras et des jambes, la plupart habillés, jonchaient la chaussée ; ici, je vis un bras tendu avec une montre au poignet – je me demandai si elle marchait encore –, et là, sur une petite main coupée qui reposait tout près du cratère, je vis des doigts s'incurver comme des pétales de fleur. Il semble absurde – voire comique – de décrire les choses ainsi. Même en cet instant je dus me forcer à accepter que ces *composants* détachés formaient encore, quelques minutes plus tôt, des êtres humains conscients, doués chacun de vie et d'espoir. Mais ces portions de chair refroidie ne me semblaient pas plus humaines que les morceaux d'une bicyclette fracassée que je vis là, éparpillés sur toute la largeur de la rue.

Je n'avais jamais vu pareille scène ; j'avais beau me sentir détaché de tout ce spectacle, comme si j'évoluais dans un paysage onirique, je savais que je reverrais à jamais ce carnage dans mon esprit. Je songeai à l'Intérieur de la Sphère des Morlocks et l'imaginai comme une vasque remplie de milliers d'atomes d'horreur et de souffrance, chacun aussi effroyable que cette scène. Et la pensée que pareille folie pût s'abattre sur Londres – ma capitale ! – me remplit d'une angoisse qui déclencha dans ma gorge une sensation de réelle douleur physique.

Moïse était livide, la peau couverte d'un film ténu de sueur et de poussière ; ses yeux exorbités regardaient fixement de tous côtés. J'observai Nebogipfel. Derrière ses lunettes, ses yeux volumineux ne cillaient pas tandis qu'il contemplait cet ignoble carnage. Et je me demandai s'il avait commencé à croire que je l'avais transporté non pas dans le passé mais dans quelque Cercle inférieur de l'Enfer.

14
La Mine rotative

Nous parcourûmes à grand-peine les quelques dernières douzaines de yards qui nous séparaient des murailles du Collège impérial ; et là, nous découvrîmes, à ma grande consternation, qu'un soldat masqué, fusil en main, nous en interdisait l'accès. Ce gaillard courageux mais manifestement dépourvu de toute imagination était demeuré à son poste tandis que, devant lui, les caniveaux ruisselaient de sang. Ses yeux devinrent énormes derrière leurs disques protecteurs en verre dès qu'il vit Nebogipfel.

Il ne me reconnut pas et refusa tout net de nous laisser passer sans autorisation adéquate.

Il y eut un autre sifflement dans l'air ; nous eûmes tous un mouvement de recul – même le soldat serra son arme contre sa poitrine comme un bouclier totémique –, mais l'obus tomba cette fois-ci à une certaine distance de nous ; il y eut un éclair, un fracas de verre brisé, un ébranlement du sol.

Moïse marcha sur le soldat en serrant les poings. Son impuissance devant le bombardement s'était changée en colère.

— Tu as entendu ça, espèce de pantin en uniforme ? rugit-il. C'est partout le chaos, de toute façon ! Qu'est-ce que tu gardes ? Ça ne sert plus à rien ! Tu ne vois donc pas ce qui se passe ?

Le factionnaire braqua son arme sur la poitrine de Moïse.

— Je t'avertis, mon brave…

— Mais non, il ne le voit pas.

Je m'interposai entre Moïse et le soldat ; j'étais consterné par le manque de sang-froid manifeste de Moïse, quel qu'ait pu être son désarroi.

— Il se peut que nous trouvions une autre entrée. Si les murs du Collège sont endommagés…

— Non, dis-je résolument. Par ici, je connais le chemin.

Je m'avançai vers le factionnaire.

— Écoutez, soldat, je n'ai pas qualité pour vous ordonner de me laisser passer, mais il faut que je vous prouve que je suis important pour l'Effort de Guerre.

Derrière le masque, les yeux du factionnaire se plissèrent.

— Téléphonez donc, insistai-je. Demandez le docteur Wallis. Ou le professeur Gödel. Ils se porteront garants pour moi, j'en suis convaincu ! Essayez, au moins !

Finalement, sans cesser de braquer son arme sur nous, le soldat recula dans l'encoignure de la porte et décrocha du mur un petit combiné téléphonique.

Il lui fallut plusieurs minutes pour obtenir la communication. J'attendais avec une angoisse croissante ; je n'eusse pas supporté d'être empêché de fuir dans le temps par un obstacle aussi mesquin, pas après avoir traversé tant d'épreuves ! Enfin, de mauvaise grâce, l'homme annonça :

— Vous êtes attendus dans le bureau du docteur Wallis.

Sur quoi notre vaillant deuxième classe s'écarta et, sortant du chaos, nous entrâmes dans l'enceinte comparativement calme du Collège impérial.

— Nous rendrons compte à Wallis, dis-je au factionnaire. Ne vous inquiétez pas. Merci…

Nous entrâmes dans le dédale de couloirs de béton que j'ai précédemment décrit.

Moïse laissa échapper un grognement de soulagement.

— C'est bien notre veine, dit-il, de tomber sur le seul soldat encore à son poste dans toute cette fichue ville de Londres ! Ah, le petit crétin…

— Comment pouvez-vous avoir tant de mépris ? le coupai-je. C'est un homme du rang, qui accomplit du mieux qu'il peut la tâche qu'on lui a confiée au milieu de tout ce chaos…, de cette folie dont il n'est pas responsable ! Qu'attendez-vous de plus d'un homme ? Hein ?

— Euh… Et l'imagination ? Le flair, l'intelligence, l'esprit d'initiative…

Nous nous étions arrêtés et restions nez à nez.

— *Messieurs*, dit Nebogipfel, est-ce bien le moment de vous contempler le nombril ?

Moïse et moi-même nous retournâmes vers le Morlock puis nous regardâmes. Je vis dans le visage de Moïse une sorte de peur

vulnérable qu'il dissimulait sous sa colère – le regarder dans les yeux était comme regarder un animal terrifié au fond d'une cage –, et je hochai la tête pour essayer de le rassurer.

L'instant passa, et nous nous séparâmes.

— Évidemment, dis-je pour tenter de rompre la tension, il ne vous arrive jamais de vous contempler le nombril, pas vrai, Nebogipfel ?

— Non, dit le Morlock sans hésiter. Et, d'abord, je n'ai pas de nombril.

Nous repartîmes en toute hâte. Nous atteignîmes le bâtiment administratif central et partîmes à la recherche du bureau de Wallis. Nous traversâmes des couloirs revêtus de moquette où s'alignaient des portes à plaques de cuivre. Les lumières étaient encore allumées – je supposai que le Collège disposait d'une source d'électricité autonome – et le tapis étouffait le bruit de nos pas. Nous ne vîmes personne. Les portes de certains bureaux étaient ouvertes, et il y avait des signes de départ précipité : une tasse de thé renversée, une cigarette se consumant dans un cendrier, des papiers éparpillés sur le plancher.

On avait du mal à croire que le carnage régnait à quelques douzaines de yards de là !

Nous arrivâmes devant une porte ouverte d'où émanait une lueur bleue tremblotante. Lorsque nous franchîmes le seuil, l'unique occupant – c'était Wallis – était perché sur un coin du bureau.

— Oh ! c'est vous ! Je ne sais pas si je m'attendais à vous revoir.

Il portait ses lunettes à monture métallique, une veste en tweed avec une cravate en laine ; il avait attaché l'une de ses épaulettes et posé son masque à gaz à côté de lui sur le bureau ; il était manifestement en train de se préparer à évacuer l'immeuble avec les autres mais s'était laissé distraire.

— La situation est désespérée, dit-il. Désespérée !

Puis il nous regarda de plus près ; on eût dit qu'il nous voyait pour la première fois.

— Seigneur ! Vous êtes dans un drôle d'état !

Nous entrâmes dans la pièce et je vis que le scintillement bleu provenait de l'écran d'une petite boîte vitrée. L'image montrait un fleuve, sans doute la Tamise, avec une forte granulation.

Moïse se pencha en avant, les mains sur les genoux, pour mieux voir le petit récepteur.

— La netteté est assez médiocre, mais le procédé est tout nouveau, dit Wallis.

Malgré l'urgence du moment, je fus moi aussi intrigué par l'appareil. C'était manifestement le prolongement visuel du radiophone évoqué par Filby.

Wallis actionna un interrupteur sur son bureau et l'image changea ; c'était, en gros, la même – le fleuve qui serpentait dans un paysage urbain –, mais un peu plus éclairée.

— Regardez, dit-il, je n'ai pas cessé de me repasser ce film depuis la catastrophe. Je n'arrive pas vraiment à en croire mes yeux… Eh bien, si nous pouvons imaginer des trucs pareils, je suppose qu'ils peuvent le faire eux aussi !

— Qui ? demanda Moïse.

— Les Allemands, bien sûr. Ces satanés Allemands ! Regardez : cette vue est prise par une *caméra* fixée au sommet du Dôme et orientée vers l'est, en direction de Stepney : vous voyez la courbe du fleuve. Maintenant, regardez… La voilà !

Nous vîmes un engin volant noir et cruciforme raser le fleuve miroitant. Il venait de l'est.

— Voyez-vous, dit Wallis, il n'est pas facile de bombarder un Dôme. C'est ce qui en fait tout le prix, évidemment. La maçonnerie est très solide, et tout est maintenu autant par la pesanteur que par l'acier : les petites fissures ont tendance à s'obturer d'elles-mêmes…

La machine volante largua alors un petit paquet en direction de l'eau. Malgré la granulation de l'image, la forme cylindrique du projectile était perceptible ; il jetait des éclats sous le soleil, comme s'il tournait sur lui-même en tombant.

— En général, poursuivit Wallis, les fragments d'un projectile explosif aérien ricochent tout simplement sur le béton. Même une Bombe appliquée d'une manière ou d'une autre directement contre la paroi du Dôme ne l'endommagera pas, dans des circonstances ordinaires, car l'explosion se dissipe en grande partie dans l'air. Vous me suivez ?

« Mais il y a un moyen. Je le savais ! La *Mine rotative* ou Torpille de Surface… J'ai moi-même rédigé une proposition à ce sujet, mais le projet n'a jamais abouti, et puis je n'avais pas l'énergie requise, pas avec cette histoire de D. G. D. T. à mener en parallèle…

Là où le Dôme rejoint le fleuve, voyez-vous, la carapace se prolonge sous la surface de l'eau. Le but est d'empêcher une attaque par des engins submersibles. Structurellement parlant, on a affaire à un barrage.

« Supposons donc que vous puissiez placer votre Bombe contre la partie subaquatique du Dôme, dit-il en étendant ses mains larges et soignées pour mimer l'opération. Alors, voyez-vous, l'eau va vous aider ; elle contient l'explosion et en dirige l'énergie vers l'intérieur, contre la structure du Dôme.

Sur l'écran, le paquet – la Bombe allemande – heurta l'eau. Elle rebondit dans une brume de gouttelettes argentées et s'élança vers le Dôme en rasant la surface du fleuve. La machine volante s'inclina sur la droite et s'éloigna dans un gracieux virage tandis que sa Mine rotative poursuivait sa trajectoire dans une série d'arcs paraboliques.

— Mais comment placer une Bombe avec précision sur un objectif aussi inaccessible ? dit Wallis d'un ton songeur. On ne peut se contenter de la larguer en chute libre… Si on laisse tomber une mine d'une altitude aussi modeste que, disons, quinze cents pieds, un vent de travers de dix nœuds seulement déterminera déjà une imprécision de deux cents yards.

« Mais c'est alors que l'idée m'est venue de lui imprimer un mouvement de rotation dans le sens inverse à son déplacement : la Bombe pourrait ainsi rebondir sur l'eau ; on peut déterminer les lois du ricochet avec quelques essais systématiques et donner une grande précision à la trajectoire… Vous ai-je parlé des expériences que j'ai faites chez moi à ce sujet avec les billes de ma fille ?

« La Mine arrive par rebonds successifs jusqu'au pied du Dôme puis glisse le long de sa paroi, sous l'eau, jusqu'à ce qu'elle atteigne la profondeur requise… Et voilà : un placement parfait !

Avec son sourire radieux, ses cheveux blancs et ses lunettes de travers, il avait tout l'air d'un vieil oncle.

Moïse plissa les yeux devant les images floues.

— J'ai plutôt l'impression que cette Bombe va manquer son but… Elle n'aura sûrement plus assez d'élan pour… *Ah !*

Un panache de fumée d'un blanc incandescent même sur l'image médiocre avait jailli de l'arrière de la Mine rotative. La Bombe s'élança sur l'eau, comme revigorée.

Wallis sourit.

— Ah, ces Allemands ! Ils sont géniaux, il faut le reconnaître ! Même moi je n'aurais jamais songé à cette petite impulsion auxiliaire…

La Mine rotative, dont le moteur à fusée flamboyait encore, passa sous la courbe du Dôme et sortit du champ de l'objectif. Puis l'image trembla et l'écran se remplit d'une lumière bleue informe.

Barnes Wallis soupira.

— Ils nous ont eus, on dirait !

— Et les tirs d'obus allemands ? demanda Moïse.

— L'artillerie ? dit Wallis, que le sujet semblait laisser indifférent. Probablement des pièces légères de 105 larguées par les régiments aéroportés. Le tout en préparation de l'Invasion par Mer et par Air qui va suivre, sans aucun doute.

Il retira ses lunettes et se mit à les nettoyer avec le bout de sa cravate.

— Nous ne sommes pas encore vaincus. Mais la situation est désespérée. Absolument…

— Docteur Wallis, dis-je, et Gödel ?

— Hum ! Qui ?

Il me considéra avec de grands yeux cernés.

— Oh, Gödel. Et alors ?

— Est-il ici ?

— Oui, je crois bien. Dans son bureau.

Moïse et Nebogipfel se dirigèrent vers la porte ; d'un regard impatient, Moïse me pressa de les suivre. Je levai la main.

— Docteur Wallis ? Vous ne venez pas avec nous ?

— Et pourquoi donc ?

— Il se peut qu'on nous arrête avant que nous puissions atteindre Gödel. Il faut absolument que nous le trouvions.

Il éclata de rire et remit d'un geste brusque ses lunettes sur l'arête de son nez.

— Oh, je ne pense pas que la sécurité et ce genre de chose comptent encore beaucoup. Vous n'êtes pas convaincu ? Mais qu'importe. Tenez.

Il porta la main à son revers et en détacha l'insigne numéroté qui y était agrafé.

— Prenez ceci. Dites que vous avez mon autorisation… si vous tombez sur qui que ce soit d'assez fou pour être resté à son poste.

— Vous allez avoir des surprises, dis-je avec emphase.

— Hum ?

Il se retourna vers son appareil radiovisuel qui montrait à présent un assortiment de scènes enchaînées au hasard, manifestement prises par une série de « caméras » réparties à l'extérieur du Dôme. Je vis des machines volantes s'élever dans les airs comme des moustiques noirs et des opercules dans le sol se rétracter, révélant une armée d'Automoteurs qui s'extirpaient du sol en crachant de la vapeur pour se disposer en un cordon qui s'étendait, à ce qu'il me sembla, de Leytonstone à Bromley. Et toute cette horde imposante avançait en fendant la terre à la rencontre des envahisseurs allemands. Mais Wallis appuya sur un commutateur et ces fragments d'Harmaguédon disparurent : il refaisait passer son enregistrement de la Mine rotative.

— La situation est désespérée, me dit-il. Nous aurions pu être les premiers à avoir l'arme ! Mais quelle prodigieuse invention… Même moi je n'étais pas sûr que la chose fût réalisable.

Son regard était rivé à l'écran, ses yeux cachés par l'absurde reflet scintillant des images.

C'est ainsi que je le quittai. Mû par une bizarre et soudaine pitié, je refermai doucement derrière moi la porte de son bureau.

15
Le Chronomobile

Kurt Gödel se tenait les bras croisés devant la fenêtre de son bureau, dépourvue de rideaux.

— Au moins, il n'y a pas encore de gaz, dit-il sans préambule. J'ai été une fois témoin d'une attaque aux gaz. Exécutée, en l'occurrence, par des bombardiers anglais sur Berlin. Je descendais Unter den Linden puis la Siegesallee et quand je suis arrivé sur les lieux… Quel manque de dignité ! Le corps se corrompt très rapidement, vous savez.

Il se tourna vers moi en souriant tristement.

— Le gaz est très *démocratique*, ne croyez-vous pas ?

Je m'approchai de lui.

— Professeur Gödel. S'il vous plaît… Nous savons que vous avez de la plattnérite. Je l'ai vue.

Pour toute réponse, il se dirigea sans hésiter vers une armoire. Il passa à moins de trois pieds de Nebogipfel mais ne lui accorda qu'un bref coup d'œil ; de tous les hommes que j'avais rencontrés en 1938, c'est le savant qui avait manifesté le plus d'indifférence envers le Morlock. Gödel prit dans l'armoire un bocal en verre ; il contenait une substance d'un vert étincelant qui semblait capter et retenir la lumière.

— De la plattnérite, soupira Moïse.

— Parfaitement. Remarquablement facile à synthétiser à partir du carolinum… si vous connaissez la recette et disposez d'une pile à fission pour l'irradier. Je voulais vous la montrer, me dit-il avec un air malicieux. J'espérais que vous la reconnaîtriez. Je trouve délicieusement facile de mener par le bout du nez ces pompeux Anglais, avec leurs Directions de Ceci ou de Cela, qui étaient incapables de reconnaître le trésor qu'ils avaient sous le nez ! Et maintenant ce sera le prix de votre départ de cette Vallée de larmes… Oui ?

— Je l'espère, dis-je avec ferveur.

— Alors, venez ! cria-t-il. À l'atelier du V. D. T.

Brandissant la plattnérite comme une torche, il nous conduisit hors de son bureau.

Nous pénétrâmes une fois de plus dans le labyrinthe de couloirs en béton. Wallis avait raison : les gardes avaient tous quitté leur poste et, bien qu'à une ou deux reprises nous ayons trouvé des savants ou des techniciens en blouse blanche qui détalaient dans les couloirs, ils ne firent aucune tentative pour nous arrêter ni même pour nous demander où nous allions.

Et puis – boum ! –, un nouvel obus fit mouche.

Les lumières électriques s'éteignirent et le couloir vacilla, me projetant au sol. Mon visage heurta le béton poussiéreux, le sang tiède commença à couler de mon nez – je ne devais pas être très beau à voir – et je sentis un corps léger, celui de Nebogipfel, je crois, culbuter contre ma jambe.

L'ébranlement des fondations cessa en quelques secondes. Les lampes ne se rallumèrent pas.

Je fus pris d'une quinte de toux, car l'air était chargé de poussière de béton, et un peu de ma vieille peur de l'obscurité me revint. Puis j'entendis le chuintement d'une allumette, j'aperçus fugitivement la tête volumineuse de Moïse, et je le vis mettre la flamme au contact d'une mèche. Il éleva la bougie en l'air, protégeant la flamme de ses mains, et la lumière se répandit comme une flaque jaune dans le couloir.

— J'ai perdu le havresac, me dit-il en souriant, mais j'avais pris la précaution de mettre dans mes poches une partie des provisions que vous m'aviez recommandées.

Gödel se releva dans un mouvement un peu raide. Je fus soulagé de constater qu'il tenait la plattnérite contre sa poitrine et que le bocal était intact.

— Je crois que celui-ci a dû tomber dans l'enceinte du Collège, dit-il. Nous devons nous estimer heureux d'être en vie ; car ces murs auraient très bien pu s'effondrer sur nous.

Nous repartîmes donc dans ces sinistres couloirs. Nous fûmes arrêtés deux fois par des éboulis mais parvînmes avec un peu d'effort à escalader l'obstacle. J'étais à présent complètement désorienté, mais Gödel, que je voyais devant moi, son bocal de

plattnérite luminescent sous le bras, avançait sans aucune hésitation.

Quelques minutes plus tard, nous atteignîmes le bâtiment annexe que Wallis avait appelé Service de Recherche et Développement V. D. T. Moïse leva sa bougie et la lumière éclaira le vaste atelier. Mis à part l'absence d'éclairage et une longue et délicate lézarde qui fissurait le plafond en diagonale, l'atelier était plus ou moins conforme à l'image que j'en avais conservée. Des pièces de moteur, des roues et des chenilles de rechange, des bidons d'huile et de carburant, des chiffons et des combinaisons de travail – tout l'attirail d'un atelier de mécanique – jonchaient le sol ; des chaînes pendaient depuis des poulies fixées à des potences au plafond et projetaient des ombres longues et complexes. Au milieu du hangar, j'aperçus une grosse tasse de thé à moitié pleine, apparemment posée sur le sol avec un certain soin ; une fine couche de poussière de béton faisait comme une écume à la surface du liquide.

L'unique Chronomobile presque achevé trônait au centre de l'atelier ; le gris acier de sa carrosserie brillait à la lueur de la bougie. Moïse s'approcha du véhicule et passa la main sur le rebord de l'habitacle quadrangulaire.

— C'est donc cela ?

— Le sommet de la technologie des années 1930, dis-je avec un large sourire. Un « Porteur Polyvalent », je crois, d'après ce que m'a dit Wallis.

— Il faut avouer, dit Moïse, que la forme n'en est guère élégante.

— Je ne crois pas que l'élégance soit le but recherché. Il s'agit d'une arme de guerre et non d'un engin pour le loisir, l'exploration ou la science.

Gödel s'approcha du Chronomobile, posa le bocal de plattnérite sur le sol et se mit en devoir d'ouvrir l'une des bouteilles d'acier soudées à la carrosserie du V. D. T. Il serra à deux mains le bouchon à vis et grogna sous l'effort, sans parvenir à le faire bouger. Il se recula, haletant.

— Il nous faut amorcer le châssis avec la plattnérite, dit-il. Sinon…

Moïse posa sa bougie sur une étagère, piocha dans les piles d'outils et rapporta une grosse clé à molette.

— Laissez-moi essayer avec ceci.

Il referma les mâchoires de la clé sur la tranche du bouchon, qu'il desserra sans trop de peine.

Gödel prit le bocal de plattnérite et versa la substance dans la bouteille pendant que Moïse dévissait les trois autres bouchons.

À l'arrière du véhicule, je trouvai une porte retenue par une goupille métallique. Je retirai cette dernière, repliai la porte vers le bas et me hissai dans la cabine. Il y avait deux banquettes en bois, chacune assez large pour accueillir deux ou trois personnes, et, à l'avant, un unique siège en baquet face à une lucarne horizontale. Je m'installai donc à la place du conducteur.

Devant moi, un simple volant, sur lequel j'appuyai les mains, et un petit tableau de commande muni de cadrans, d'interrupteurs, de manettes et de boutons ; il y avait encore d'autres leviers plus près du plancher, manifestement prévus pour être actionnés par les pieds. Les commandes avaient un aspect brut, inachevé ; cadrans et interrupteurs n'étaient pas identifiés, des câbles et des tringles de transmission mécanique dépassaient de l'arrière du tableau.

Nebogipfel me rejoignit dans la cabine et se tint à côté de moi ; l'odeur morlock, forte et douceâtre, était presque délétère dans cette enceinte confinée. Par la lucarne avant je voyais Gödel et Moïse en train de remplir les bouteilles.

Gödel m'appela :

— Vous comprenez le principe du V. D. T. ? Toute la conception est de Wallis, évidemment. Je n'ai guère participé à la construction du prototype.

Je plaçai mon visage contre la lucarne.

— Je suis aux commandes. Mais elles ne sont pas identifiées. Et je ne vois rien qui ressemble à un compteur chronométrique.

Gödel, occupé à transvaser soigneusement la substance, ne releva pas la tête.

— Je soupçonne que des raffinements tels que des compteurs chronométriques ne sont pas encore installés.

C'est un véhicule d'essai inachevé, après tout. Cela vous perturbe-t-il ?

— Je dois avouer que la perspective de perdre mes repères dans le temps ne m'attire pas énormément, dis-je. Mais non, ce n'est pas très important… On peut toujours se renseigner auprès des autochtones !

— Le principe du V. D. T. est assez simple, dit Gödel. La plattnérite se répand dans les éléments du châssis par un réseau de capillaires qui forme une sorte de circuit… Lorsque vous fermerez le circuit, vous voyagerez dans le temps. Vous me suivez ? La plupart des commandes que vous avez là concernent le moteur à essence, la transmission, et cetera ; car ce véhicule fonctionne également comme une automobile. Mais, pour fermer le chrono-circuit, il y a un interrupteur à bascule bleu, sur votre tableau de bord. Le voyez-vous ?

— Je l'ai.

Moïse venait de revisser le dernier bouchon. Il contourna le Chronomobile pour entrer par la porte arrière. Il plaça sa clé à molette sur le plancher et cogna du poing sur les parois intérieures de la cabine.

— Bonne construction, dit-il. C'est du solide.

— Je crois que nous sommes prêts à partir, dis-je.

— Mais pour où ? Je veux dire… pour *quand ?*

— Quelle importance ? *Loin d'ici,* c'est tout ce qui compte. Et dans le passé, pour essayer de rectifier la situation… Moïse, nous n'avons plus rien à voir avec le vingtième siècle. Nous devons à présent faire un autre saut dans l'inconnu. Notre aventure n'est pas terminée !

Le trouble disparut de son visage et fut remplacé par une implacable détermination ; les muscles de sa mâchoire se raidirent.

— Alors, allons-y, et que le diable nous emporte !

— Je crois qu'il y a de grandes chances qu'il y parvienne, dit Nebogipfel.

— Professeur Gödel, criai-je, montez à bord !

— Oh non, dit-il en levant les mains. Ma place est ici.

Moïse vint me rejoindre.

— Mais les murs de Londres s'effondrent tout autour de nous, les canons allemands ne sont plus qu'à quelques milles… La situation est intenable, professeur !

— Je vous envie, bien sûr, dit Gödel. Quitter ce misérable monde et sa misérable *Guerre*…

— Alors, venez avec nous, dis-je. Cherchez ce Monde Final dont vous parliez…

— J'ai une femme, dit-il.

Son visage était une lame blafarde à la lueur de la bougie.

— Où est-elle ?

— Je l'ai perdue. Nous n'avons pas réussi à quitter le Reich ensemble. Je suppose qu'elle est à Vienne… Je ne peux imaginer qu'ils lui fussent du mal pour la punir de ma défection.

Il y avait une question derrière cette phrase et je compris alors que cet homme suprêmement logique attendait de moi, en cet instant extrême, le réconfort le plus illogique !

— Non ! dis-je. Je suis sûr qu'elle est…

Mais je n'eus pas le temps d'achever ma phrase car, sans même un sifflement prémonitoire, un nouvel obus tomba, et ce fut l'impact le plus direct de tous !

L'ultime vacillation de notre bougie me montra, dans une tranche de temps figée comme par une lampe éclair, le mur ouest de l'atelier en train d'éclater littéralement vers l'intérieur : en une fraction de seconde, sa surface lisse et stable se changea en un nuage tourbillonnant de fragments et de poussière.

Puis nous fûmes plongés dans l'obscurité.

Le véhicule oscilla.

— Couchez-vous ! cria Moïse.

Je me baissai, et une grêle de tessons de maçonnerie – mortels projectiles – tambourina contre la carrosserie du Chronomobile.

Nebogipfel escalada la banquette pour me rejoindre à l'avant ; je sentis son odeur douceâtre. Sa main souple m'agrippa l'épaule.

— Mettez le contact, dit-il.

Je scrutai l'espace derrière la lucarne et ne vis que ténèbres.

— Et Gödel, alors ? criai-je. Professeur ?

Pas de réponse. J'entendis un gros craquement des plus inquiétants quelque part au-dessus du véhicule ; et la maçonnerie continua de tomber avec fracas.

— *Mettez le contact*, répéta Nebogipfel, impatient. Vous n'entendez rien ? Le toit est en train de s'effondrer… Nous allons être écrasés !

— Je vais le chercher, dit Moïse.

Dans l'obscurité absolue, j'entendis ses bottes résonner sur le plancher du véhicule tandis qu'il gagnait l'arrière.

— Aucun problème, j'ai encore des bougies…

Sa voix s'affaiblit lorsqu'il atteignit la porte et j'entendis ses pieds écraser les débris qui jonchaient le sol.

Puis il y eut une sorte de grotesque hoquet démesurément prolongé et un appel d'air venant du plafond. Moïse cria.

Je pivotai avec l'intention de bondir hors de la cabine pour le rattraper… et je sentis de petites dents me mordre le gras de la main – des crocs de Morlock !

À cet instant où j'étais encerclé par la Mort et plongé une fois de plus dans les ténèbres primitives, la présence du Morlock, ses crocs plantés dans ma chair, le contact de son pelage sur ma peau…, c'en fut trop pour moi ! En rugissant, j'enfonçai mon poing dans la chair molle du visage de Nebogipfel.

Mais il ne poussa pas le moindre cri ; alors même que je le frappais, je sentis sa main me contourner pour atteindre le tableau de bord.

Les ténèbres se dissipèrent sous mes yeux, le grondement du béton qui s'écroulait s'amenuisa jusqu'au silence complet et je me retrouvai une fois de plus en train de tomber dans la clarté grise du voyage transtemporel.

16
Chute dans le temps

Le Chronomobile oscilla violemment. Je cherchai à me rattraper au siège du conducteur mais je fus projeté au sol ; ma tête et mes épaules vinrent heurter avec fracas la banquette en bois. La morsure du Morlock était comme une douleur superflue.

Une lumière blanche inonda la cabine dans une explosion silencieuse. Nebogipfel poussa un cri. Ma vision était brouillée, gênée par les caillots de sang qui s'accrochaient à mes joues et à mes sourcils. Par la porte arrière et diverses lucarnes, une clarté pâle et uniforme s'infiltrait dans l'habitacle agité de secousses ; d'abord intermittente, elle se stabilisa bientôt en un gris délavé. Je me demandai s'il y avait eu quelque nouvelle catastrophe : peut-être l'atelier était-il la proie des flammes…

Mais la lumière était trop fixe, trop neutre pour cela. Je compris alors que nous étions déjà bien au-delà de ce laboratoire et de cette Guerre.

Cette clarté était évidemment la lumière du soleil rendue uniforme par le chevauchement du jour et de la nuit, trop rapide pour être suivi par l'œil. Nous étions bel et bien tombés dans le temps ; ce véhicule – pour rudimentaire et mal équilibré qu'il fût – fonctionnait correctement. Je ne pouvais dire si nous tombions dans le futur ou dans le passé, mais le Chronomobile nous avait déjà transportés dans une période au-delà de l'existence du Dôme de Londres.

J'essayai de me soulever sur les mains, mais il y avait du sang – le mien ou celui du Morlock – sur mes paumes et elles glissèrent sous moi. Je retombai lourdement sur le plancher, heurtant une fois de plus la banquette avec ma tête.

Je fus saisi d'une immense lassitude qui m'engourdit jusqu'à la moelle des os. Le choc dû à l'ébranlement des obus, décalé par les péripéties de mon départ, m'assaillait à présent de toute sa force. Je

laissai ma tête reposer sur les nervures du plancher métallique et fermai les yeux.

— À quoi ça sert, de toute façon ? demandai-je à la cantonade.

Moïse était mort…, perdu, avec le professeur Gödel, sous des tonnes de gravats, dans les décombres du laboratoire. Je ne savais pas au juste si le Morlock avait survécu. Et cela m'était d'ailleurs indifférent. Que le Chronomobile m'amène où il veut dans le futur ou le passé ! Qu'il continue sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il s'écrase et se pulvérise contre les murailles de l'Infini et de l'Éternité ! Et qu'on en finisse. Je n'en pouvais plus.

— Le jeu n'en vaut pas la chandelle, marmonnai-je. Non, vraiment pas.

Je crus sentir des mains caresser doucement les miennes et des cheveux me frôler le visage ; mais je protestai et, avec le peu qui me restait de force, repoussai ces mains.

Je sombrai dans une obscurité inconfortable, profonde et sans rêves.

Je fus réveillé par une série de fortes secousses.

Mon corps était ballotté contre le plancher de l'habitacle. Une masse molle gisait sous ma tête, mais elle se déroba et mon crâne alla percuter l'angle vif d'une banquette. Ce regain de douleur me fit reprendre conscience et, non sans mauvaise grâce, je me dressai sur mon séant.

La douleur irradiait ma tête et mon corps avait l'impression de sortir d'un éprouvant match de boxe. Paradoxalement, mon moral allait un peu mieux. J'avais encore à l'esprit la mort de Moïse – événement considérable qu'il me faudrait un jour ou l'autre regarder en face –, mais, après ces moments de bienheureuse inconscience, il me fut possible de m'en détacher, de la même manière qu'on se détournerait de la lumière aveuglante du soleil, et de réfléchir à d'autres sujets.

Le mélange terne et nacré de jour et de nuit baignait encore l'intérieur du véhicule. Il faisait incroyablement froid ; je frissonnais et mon haleine se condensait devant moi. Assis sur le siège baquet du pilote, Nebogipfel me tournait le dos. De ses doigts blancs, il sondait les instruments du rudimentaire tableau de bord et cherchait à identifier les fils qui pendaient de la colonne de direction.

Je me levai. L'oscillation du véhicule, s'ajoutant au choc que j'avais subi en 1938, me faisait chanceler. Pour assurer mon équilibre, il me fallut m'accrocher aux parois nervurées de l'habitacle ; le métal était glacé sous mes mains nues. L'objet mou qui m'avait servi d'oreiller se trouvait être le blazer du Morlock. Je le pliai et le plaçai sur une des banquettes. J'aperçus aussi, abandonnée sur le plancher, la lourde clé dont Moïse s'était servi pour ouvrir les bouteilles de plattnérite. Je la soulevai du bout des doigts ; elle était éclaboussée de sang.

J'avais encore mes pesantes épaulettes ; écœuré par ces portions d'armure, je les arrachai de mes vêtements et les laissai choir sur le plancher dans un fracas métallique.

À ce bruit, Nebogipfel regarda dans ma direction ; je constatai que ses lunettes bleues étaient fendues en deux et qu'un de ses yeux volumineux n'était plus qu'une masse informe de sang et de chair mutilée.

— Préparez-vous, dit-il d'une voix sourde.

— À quoi ? Je…

Et l'habitacle fut plongé dans l'obscurité.

Je trébuchai et faillis tomber à la renverse. Un froid intense aspira la chaleur qui subsistait encore dans l'air de la cabine et dans mon sang ; mon mal de tête redoubla. J'enveloppai mon torse de mes bras.

— Qu'est-il arrivé à la lumière du jour ?

— Cela ne durera que quelques secondes. Prenons patience…

La voix du Morlock était presque acérée dans cette noirceur mouvante.

Et, tout aussi rapidement qu'elle était venue, l'obscurité disparut et la lumière grise s'infiltra une fois de plus dans l'habitacle. Le froid perdit quelque peu de son intensité, mais je continuai de frissonner violemment. Je m'agenouillai sur le plancher à côté du siège de Nebogipfel.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi cette obscurité ?

— C'était de la glace, dit-il. Nous traversons une ère de glaciation périodique ; banquises et glaciers descendent en masse du nord et recouvrent les terres, nous ensevelissant au passage, puis fondent. Je suppose qu'il y a par moments jusqu'à cent pieds de glace au-dessus de nous.

Je regardai par les lucarnes avant du véhicule. Je vis une vallée de la Tamise changée en une toundra désolée où ne poussaient qu'une herbe robuste, une bruyère violette, agressivement flamboyante, et quelques rares arbres et arbustes. Ils parcouraient en frissonnant leur cycle annuel trop rapidement pour que l'œil pût les suivre, mais j'eus l'impression qu'il s'agissait des variétés les plus résistantes : chêne, saule, peuplier, aulne, aubépine. Aucun signe de Londres : je ne pouvais même pas discerner les fantômes d'édifices évanescents, et il n'y avait dans tout ce paysage grisâtre aucune trace de l'Homme ni de la moindre vie animale. Même la forme des collines et des vallées, sans cesse modifiée par les glaciers, ne m'était plus familière.

Et, soudain – je la vis approcher dans un bref jaillissement de clarté blanche avant qu'elle nous engloutît –, la Glace revint. Dans l'obscurité, je jurai et m'enfouis les mains sous les aisselles ; mes doigts et mes pieds étaient engourdis et je commençais à craindre des gelures. Lorsque les glaciers se retirèrent une fois de plus, ils laissèrent un paysage habité, autant que je pusse le constater, par la même gamme de plantes robustes, mais aux contours remodelés, manifestement, d'une période glaciaire à l'autre, bien que je ne pusse déterminer si nous allions vers le futur ou le passé. Sous mes yeux, des rochers plus grands que des hommes semblaient se déplacer d'un bout à l'autre du paysage en rampant ou en culbutant lentement ; c'était sans nul doute quelque bizarre effet de l'érosion terrestre.

— Combien de temps suis-je resté inconscient ?

— Pas très longtemps. Trente minutes, peut-être.

— Le Chronomobile nous emmène-t-il dans le futur ?

— Nous nous enfonçons dans le passé, dit le Morlock.

Il se tourna vers moi et je vis que ses mouvements gracieux avaient été réduits à de sèches saccades par la correction que je lui avais infligée.

— J'en suis sûr, dit-il. J'ai entrevu à plusieurs reprises Londres en train de régresser, de se flétrir en retournant à ses origines… À partir des intervalles entre les glaciations, j'estime que nous voyageons à la vitesse de plusieurs dizaines de milliers d'années par minute.

— Peut-être devrions-nous étudier comment arrêter la chute libre du véhicule dans le temps. Si nous trouvons une ère suffisamment calme…

— Je ne crois pas que nous ayons la possibilité de mettre fin à la course du véhicule.

— Quoi ?

Le Morlock étendit les mains – je vis que leur pilosité était saupoudrée d'un léger givre – et nous fumes, une fois de plus, plongés dans un ténébreux sépulcre de glace. Sa voix s'éleva de l'obscurité :

— N'oubliez pas qu'il s'agit d'un véhicule grossier, d'un prototype inachevé. Bien peu de commandes et d'indicateurs sont connectés ; ceux qui le sont effectivement semblent pour la plupart inactifs. Même si nous savions comment modifier leur fonctionnement sans détruire le véhicule, je ne vois pas comment nous pourrions sortir de la cabine et avoir accès au mécanisme interne.

Émergeant de la glace, nous retrouvâmes la toundra aux contours changeants. Nebogipfel contemplait le paysage avec une certaine fascination.

— Figurez-vous que les fjords de Scandinavie ne sont pas encore creusés et que les lacs d'Europe et d'Amérique du Nord, remplis par la fonte des glaces, sont des fantasmes du futur.

« Nous avons déjà dépassé l'aube de l'histoire humaine. En Afrique, nous trouverions peut-être des races d'Australopithèques, certains disgracieux, d'autres élégants, d'autres encore carnivores mais tous dotés de la démarche bipède et de traits simiens : une petite boîte crânienne, des dents et des mâchoires proéminentes…

Une solitude glaciale s'abattit sur moi. Je m'étais déjà égaré dans le temps, mais jamais je n'avais souffert d'un isolement si intense ! Était-il vrai – se pouvait-il – que Nebogipfel et moi, dans notre Chronomobile endommagé, représentions les seules lueurs d'intelligence existant sur toute la planète ?

— Nous sommes donc en perdition, dis-je. Il se peut que nous ne nous arrêtions pas avant d'atteindre le début du temps…

— Je doute que nous en arrivions là, dit Nebogipfel. La plattnérite doit avoir une capacité finie. Elle ne peut nous propulser *éternellement* dans le temps ; elle doit s'épuiser. Prions qu'elle le fasse avant que nous traversions l'ordovicien et le cambrien, avant

que nous atteignions une ère où il n'y aura plus d'oxygène pour nous maintenir en vie.

— Réjouissante perspective, dis-je. Et cela peut encore empirer, je suppose.

— Comment ?

J'étirai mes jambes raidies et m'assis sur le plancher froid et nervuré.

— Nous n'avons pas de provisions d'aucune sorte. Ni eau ni nourriture. Et nous sommes tous les deux blessés. Nous n'avons même pas de vêtements chauds ! Combien de temps pourrons-nous survivre à bord de ce glacial esquif transtemporel ? Quelques jours ? Moins ?

Nebogipfel ne répondit pas.

Je ne suis pas homme à me soumettre facilement au Destin. J'investis donc une certaine énergie dans l'étude des commandes et des connexions évoquées par Nebogipfel. Je ne tardai pas à comprendre qu'il avait raison : je ne pouvais en aucune manière reconstruire cet enchevêtrement de composants pour en faire un véhicule dirigeable. Mon énergie déjà sapée fut bientôt épuisée et je tombai dans une sorte de morne apathie.

Nous traversâmes encore une brève et brutale glaciation puis entrâmes dans un long et sinistre hiver. Les saisons apportaient encore neige et frimas qui papillotaient d'un bout à l'autre du paysage, mais l'ère de la Glace éternelle était désormais dans le futur. Je constatai peu de changements dans la morphologie du terrain d'un millénaire à l'autre, hormis, peut-être, un léger enrichissement dans la texture de la verdure floue qui revêtait les collines. Un crâne énorme, qui me rappela celui d'un éléphant, se matérialisa sur le sol non loin du Chronomobile, nu, blanchi et effrité. Il perdura assez longtemps – environ une seconde – pour que je pusse en distinguer les contours puis s'abolit aussi vite qu'il était apparu.

— Nebogipfel, à propos de votre blessure. Je..., il faut que vous compreniez...

Il me considéra de son œil valide. Je vis qu'il avait retrouvé ses maniérismes morlock, abandonnant la coloration humaine qu'il avait adoptée.

— *Quoi ?* Que faut-il que je comprenne ?

— Je n'avais pas l'intention de vous blesser.

— Vous ne l'avez pas en ce moment, énonça-t-il avec une précision chirurgicale, mais vous l'aviez alors. Des excuses sont futiles, voire absurdes. Vous êtes ce que vous êtes…, nous sommes deux espèces différentes, aussi loin l'une de l'autre qu'elles le sont de l'Australopithèque.

Je me sentis comme un disgracieux animal aux poings énormes souillés une fois de plus par le sang d'un Morlock.

— Vous me faites honte, dis-je.

Il secoua sèchement la tête.

— Honte ? Ce concept n'a pas de sens dans ces circonstances.

Je ne devais pas plus avoir honte, compris-je, que quelque bête sauvage de la jungle. Si j'étais attaqué par une créature pareille, irais-je débattre avec elle pour lui faire la morale ? Non : dépourvue d'intelligence, elle ne pouvait contrôler son comportement. Je devrais m'en tenir à ses actes.

Pour Nebogipfel, je venais – une fois de plus – de me révéler guère supérieur à ces brutes grossières des plaines d'Afrique, précurseurs des Hommes en cette période désolée.

Je me réfugiai sur la banquette en bois où je m'allongeai, reposant sur mon bras ma tête endolorie, et j'observai le scintillement des Âges au-delà de la porte encore ouverte du véhicule.

17
Le Veilleur

Le sinistre froid hivernal se dissipa et le ciel acquit une texture plus complexe, bigarrée. De temps en temps, la bande solaire oscillante était occultée une seconde entière par une gangue de nuages sombres. Sous ce climat plus doux prospéraient de nouvelles essences – des arbres à feuilles caduques, pour autant que je pusse m'en rendre compte : érables, chênes, peupliers, cèdres et d'autres encore. Parfois, ces forêts primitives déferlaient sur le véhicule, nous enfermant dans un crépuscule d'un vert-brun scintillant, puis se retiraient comme un rideau qu'on écarte.

Nous avions abordé une époque de puissants bouleversements terrestres, m'informa Nebogipfel. Les Alpes et l'Himalaya surgissaient du sol et de gigantesques volcans vomissaient cendres et poussières dans l'atmosphère, obscurcissant parfois le ciel des années durant. Dans les océans évoluaient de gros requins aux dents acérées comme des poignards. Et, en Afrique, les ancêtres de l'Homme, créatures au cerveau en voie d'atrophie, à la démarche voûtée et aux doigts grossiers et malhabiles, régressaient vers la stupidité primitive. Nous traversâmes cette ère longue et sauvage pendant une douzaine d'heures.

J'essayais d'ignorer la faim et la soif qui me tenaillaient le ventre tandis que siècles et forêts défilaient en papillotant devant l'habitacle. C'était le plus long voyage transtemporel que j'eusse entrepris depuis mon expédition initiale dans le futur lointain au-delà de l'Histoire de Weena, et l'immense et futile vacuité de toute cette entreprise commença, au fil monotone des heures, à déprimer mon âme. La brève éclosion de l'Humanité était déjà un lointain éclat de lumière à l'autre bout du temps ; même la distance entre l'homme et le Morlock – de quelque variété qu'ils fussent – n'était qu'une fraction de celle que j'avais parcourue.

L'énormité du temps était écrasante devant la petitesse de l'homme et de ses accomplissements ; et mes mesquines

préoccupations personnelles étaient d'une insignifiance absurde. L'histoire de l'Humanité devenait triviale : un éclair de magnésium perdu sous les voûtes obscures et indifférentes de l'Éternité.

L'écorce terrestre se soulevait comme la poitrine d'un homme qui étouffe et le Chronomobile montait ou retombait au gré de l'évolution du paysage oscillant telle la houle d'une mer immense. La végétation devint plus verte, plus luxuriante, de nouvelles forêts se pressèrent contre le véhicule – des arbres à feuilles caduques, me sembla-t-il, bien que notre vitesse réduisît uniformément fleurs et feuilles à d'imprécises traînées vertes –, et l'air se réchauffa.

Les millénaires glacés relâchèrent enfin leur douloureuse emprise sur mes doigts ; je me débarrassai de ma veste et déboutonnai ma chemise ; j'abandonnai mes bottes et m'activai à remuer les pieds pour y faire circuler le sang. L'insigne de sécurité numéroté de Barnes Wallis tomba de la poche de ma veste. Je ramassai ce modeste témoignage de la méfiance de l'Homme envers ses semblables ; je ne crois pas que j'eusse pu trouver, dans cette verte forêt des premiers âges, symbole plus parfait de l'intolérance et de l'absurdité qui gaspillent tant d'énergie humaine ! Je jetai l'insigne dans un recoin sombre du véhicule.

Comme suspendues dans cette charmille, les longues heures passaient plus lentement que jamais ; je dormis donc un certain temps. À mon réveil, la qualité de la verdure environnante sembla avoir changé – elle était plus translucide, dans une nuance rappelant quelque peu la plattnérite –, et je crus entrevoir des cieux étoilés : à croire que nous étions immergés dans des émeraudes et non plus dans des feuillages.

C'est alors que je le vis : l'être flottait dans l'air humide et sombre de l'habitacle, insensible aux oscillations du véhicule, avec ses yeux énormes, sa bouche charnue en forme de V et ses tentacules articulés qui pendaient vers le plancher sans toutefois le toucher. Ce n'était pas un fantasme – je ne pouvais voir *à travers* lui les détails de la forêt – et il était tout aussi réel que moi, Nebogipfel ou les bottes que j'avais posées sur la banquette.

Le Veilleur me considérait froidement comme s'il me disséquait du regard.

Je n'avais pas peur. Je tendis la main vers lui, mais il s'éloigna en se dandinant dans le vide. J'étais persuadé que ses yeux gris étaient fixés sur mon visage.

— Qui êtes-vous ? demandai-je. Pouvez-vous nous aider ?

S'il pouvait m'entendre, il ne me répondit cependant pas. Mais l'éclairage était déjà en train de changer : la luminosité interne de l'air redevenait peu à peu le vert de la végétation. J'eus l'impression que l'être *pivotait* – que ce vaste crâne, tel un jouet invraisemblable, tournait sur son axe –, puis il disparut.

Nebogipfel s'approcha de moi sur ses longs pieds, évitant les nervures du plancher. Il s'était débarrassé de ses vêtements du dix-neuvième siècle et évoluait dans le plus simple appareil, seulement vêtu de ses grosses lunettes cabossées et du pelage blanc ébouriffé qui lui pendait à présent sur l'échine.

— Qu'y a-t-il ? Êtes-vous malade ?

Je lui parlai du Veilleur, mais il n'avait rien vu. Je retournai me reposer sur ma banquette, sans savoir si ce dont j'avais été témoin était la réalité ou le prolongement d'un rêve.

La chaleur était accablante et je commençai à étouffer dans la cabine.

Je songeai à Gödel et à Moïse.

Gödel, ce personnage peu engageant, avait *déduit* l'existence d'Histoires multiples à partir de principes ontologiques purs, tandis que le sot que j'étais avait eu besoin de plusieurs voyages transtemporels avant que cette possibilité ne lui vînt à l'esprit ! Or l'homme qui avait rêvé ces rêves magnifiques du Monde Final, un monde où toute Signification était résolue, gisait écrasé, les membres rompus, sous un tas de décombres, tué par l'intolérance et la stupidité de ses semblables.

Quant à Moïse, je portais son deuil. C'était un peu, je crois, comme le chagrin qu'on éprouve lorsqu'un enfant ou un frère cadet est tué. Moïse était mort à vingt-six ans ; et pourtant moi, *le même individu*, je continuais de vivre à quarante-quatre ans ! Mon passé s'était dérobé sous moi ; c'était comme si le sol s'était évaporé, m'abandonnant dans le vide. J'avais néanmoins réussi à connaître Moïse, si brièvement que ce fût, en tant que personne à part entière. Il s'était montré gai, excentrique, impulsif, un peu absurde – tout comme moi ! – et immensément sympathique.

Encore une mort à porter à mon crédit !

Toutes les leçons ambiguës de Nebogipfel sur une Multiplicité des Mondes – tous les arguments possibles selon lesquels le Moïse

que j'avais connu n'avait jamais été, en fin de compte, destiné à être *moi* mais quelque autre *variante* de ma personne – ne changeaient rien à l'impression que j'avais de l'avoir perdu.

Mes pensées se délitèrent en fragments à demi cohérents – je luttai pour garder les yeux ouverts, craignant de ne plus me réveiller –, mais, une fois de plus, épuisé par la confusion et le chagrin, je m'endormis.

Je fus réveillé en entendant mon nom prononcé à la bizarre manière fluide et gutturale des Morlocks. L'air était tout aussi vicié qu'avant et une nouvelle palpitation, causée par la chaleur et le manque d'oxygène, bousculait sous mon crâne les vestiges de mes précédentes blessures.

Les yeux meurtris de Nebogipfel étaient énormes dans cette pénombre arborée.

— Regardez autour de vous, dit-il.

La verdure se pressait contre nous avec autant d'insistance qu'auparavant, et pourtant sa texture semblait à présent différente. Je découvris qu'avec un peu d'attention je pouvais suivre l'évolution des feuilles sur les branches touffues. Chaque feuille jaillissait de la poussière, subissait une sorte de flétrissement inversé et se recroquevillait dans son bouton en moins d'une seconde, mais alors…

— Nous ralentissons, soupirai-je.

— Oui. Je crois que la plattnérite est en train de perdre de son efficacité.

Je remerciai le Ciel dans une courte prière, car j'avais repris suffisamment de forces pour ne plus vouloir mourir dans quelque plaine rocheuse et privée d'air à l'aube des temps géologiques !

— Savez-vous où nous sommes ?

— Quelque part dans le paléocène. Nous voyageons depuis vingt heures. Nous sommes à peut-être cinquante millions d'années du présent…

— De quel présent ? Du mien, celui de 1891, ou du vôtre ?

Il toucha le sang séché qui collait encore à son visage.

— À pareille échelle temporelle, cela n'a guère d'importance.

L'épanouissement des feuilles et des fleurs était devenu très lent, presque solennel. Je pris conscience d'un scintillement, d'intrusions passagères d'une obscurité plus profonde se superposant à la verte et uniforme pénombre.

— Je distingue la nuit et le jour, constatai-je. Nous ralentissons.

— Oui.

Assis en face de moi sur sa banquette, le Morlock en agrippait le rebord de ses longs doigts. Je me demandai s'il avait peur ; il en avait tout à fait le droit ! Je crus détecter un mouvement sur le plancher du véhicule, un léger bombement vers le haut, sous la banquette de Nebogipfel.

— Que devrions-nous faire ?

Il secoua la tête.

— Nous ne pouvons qu'attendre la suite des événements. Nous n'avons guère la maîtrise de la situation.

L'alternance de la nuit et du jour se ralentit jusqu'à devenir une palpitation régulière. Le plancher grinça et je vis des lignes de fatigue apparaître dans ses plaques de métal.

Brusquement, je compris.

— Attention ! criai-je.

Je me levai, tendis les bras et saisis Nebogipfel aux épaules. Il ne résista pas. Je le soulevai comme un enfant maigre et velu, chancelai et tombai à la renverse…

… Tandis qu'un arbre se matérialisait sous mes yeux, tranchant le métal du véhicule comme du papier. Une branche interminable se dirigea à tâtons vers le tableau de bord comme le bras d'un homme de bois, gigantesque et décidé, et pulvérisa le panneau avant.

Nous arrivions manifestement à l'endroit occupé par cet arbre dans cette ère reculée !

Je retombai sur l'une des banquettes, Nebogipfel dans les bras. L'arbre rapetissa légèrement tandis que nous régressions vers l'instant de sa naissance. Le battement de la nuit et du jour ralentit encore, devint plus pesant. Le tronc continua de rétrécir… et puis, dans un énorme craquement, l'habitacle du véhicule se brisa en deux, ouvert de l'intérieur comme une coquille d'œuf.

Je lâchai prise, abandonnant Nebogipfel, et le Morlock et moi roulâmes sur la terre meuble et humide sous une grêle de bois et de métal.

LIVRE QUATRE

La mer du Paléocène

1
Diatryma gigantica

Je me retrouvai sur le dos, les yeux au ciel, en train de contempler l'arbre qui avait fendu notre Chronomobile lorsque nous avions recouvré notre pleine densité. J'entendais Nebogipfel respirer superficiellement à côté de moi mais ne pouvais le voir.

Notre arbre, à présent figé dans le temps, s'élançait pour rejoindre ses semblables dans une couverture forestière épaisse et uniforme, très loin au-dessus de moi ; jeunes pousses et sauvageons crevaient le sol autour de sa base et traversaient les pièces de l'épave. La chaleur était intense, l'air humide et éprouvant pour mes poumons fatigués, et le monde alentour était plein des toussotements, des trilles et des soupirs de la jungle qui se détachaient sur un sourd murmure, plus riche et plus profond, laissant soupçonner la présence d'une importante masse d'eau non loin de là : soit un fleuve – quelque version archaïque de la Tamise –, soit un océan.

On se serait cru sous les tropiques plutôt qu'en Angleterre !

Toujours allongé, je contemplais ce décor lorsqu'un animal descendit vers nous en s'accrochant au tronc de l'arbre. Il ressemblait à un écureuil d'environ dix pouces de long, mais son pelage, volumineux et flasque, lui pendait sur le corps comme une cape. Il transportait un fruit entre ses petites mâchoires. À dix pieds du sol, la créature remarqua notre présence ; elle inclina sa tête effilée, ouvrit la bouche – laissant choir son fruit – et siffla. Je vis que ses incisives s'évasaient en crêtes à cinq pointes. Puis elle sauta franchement dans le vide, écartant les pattes antérieures et postérieures ; sa membrane se déploya en claquant et transforma l'animal en une sorte de cerf-volant doublé de fourrure. Il s'élança en vol plané dans l'ombre et je le perdis de vue.

— Drôle de comité d'accueil, haletai-je. On eût dit un lémur volant. Mais avez-vous vu ses dents ?

Nebogipfel, toujours invisible, répondit :

— C'était un *Planetatherium*. Et l'arbre est un *Dipterocarps*, guère différent de l'espèce qui survivra dans les forêts de votre propre époque.

Enfonçant les mains dans la litière végétale, toute pourrie et visqueuse, j'essayai de me retourner afin de voir mon compagnon.

— Nebogipfel, êtes-vous blessé ?

Le Morlock gisait sur le flanc, la tête déjetée, si bien qu'il regardait le ciel.

— Je ne suis pas blessé, souffla-t-il. Je suggère que nous commencions à chercher…

Mais je ne l'écoutais plus, car j'avais aperçu juste derrière lui un bec, prolongeant une tête, grosse comme celle d'un cheval, qui écartait le feuillage et se penchait vers le frêle corps du Morlock !

Je restai un instant paralysé par le choc. Le bec crochu s'ouvrit avec un « pop ! » visqueux et des yeux en forme de disque se fixèrent sur moi avec toutes les marques de l'intelligence.

Puis, s'élançant lourdement, la tête massive se baissa et serra dans son bec la jambe du Morlock. Nebogipfel hurla et ses doigts menus grattèrent le sol ; des morceaux de feuilles s'accrochaient à son pelage.

Je jouai des pieds et des mains dans les feuilles pour me dégager et vins heurter un tronc d'arbre derrière moi.

Alors, dans un crépitement de branches cassées, le corps de la bête se traîna dans la verdure et m'apparut. Il avait près de sept pieds de haut et était revêtu de plumes noires squameuses ; les pattes dodues, aux griffes puissantes, étaient couvertes d'une chair jaune et flasque. Des ailes résiduelles, extrêmement chétives sur ce thorax immense, battaient l'air. Le monstrueux volatile rétracta la tête et l'infortuné Morlock fut traîné sur le sol spongieux.

— Nebogipfel !

— C'est une *Diatryma*, hoqueta-t-il. Une *Diatryma gigantica,* je… oh !

— Oubliez sa phylogénie ! criai-je. Éloignez-vous d'elle !

— Je crains que…, de ne pouvoir me… oh !

Une fois de plus, son discours se désintégra en un glapissement d'angoisse inarticulé. La tête de la créature oscillait à présent de droite à gauche. Je compris qu'elle tentait d'assommer le Morlock

contre un tronc d'arbre, manifestement avant de se repaître de sa chair blafarde !

Il me fallait une arme, et je ne voyais que la clé à molette de Moïse. Je me relevai et me précipitai dans l'épave de notre Chronomobile. Entretoises, panneaux et câbles jonchaient le sol ; le métal et le bois poli de 1938 étaient singulièrement déplacés dans cette forêt des premiers âges. Je ne vis pas de clé à molette. Je plongeai les bras jusqu'au coude dans le sol en décomposition et me mis à chercher. Les secondes s'écoulaient avec une insupportable lenteur tandis que la *Diatryma* entraînait sa proie de plus en plus loin dans la forêt.

Et puis je la trouvai. Ma main droite émergea du compost en serrant le manche de l'outil.

En rugissant, je brandis la clé à hauteur d'épaule et m'élançai sur le sol spongieux. Les yeux ronds de la *Diatryma* me regardèrent approcher ; la bête ralentit son hochement de tête mais ne desserra pas son étreinte sur la jambe de Nebogipfel. Elle n'avait bien sûr encore jamais vu d'humains ; je doutai qu'elle comprît que je pouvais constituer une menace pour elle. Je continuai de charger, essayant d'ignorer l'ignoble peau écailleuse qui ceignait les griffes, l'énormité du bec et les relents de viande faisandée qui émanaient de la créature.

Je brandis comme une batte de cricket ma matraque improvisée et en frappai la *Diatryma* à la tête ; le coup fut amorti par les plumes et la chair, mais je perçus l'impact rassurant de l'arme contre l'os.

L'oiseau ouvrit le bec, laissant choir le Morlock, et piaula comme de la tôle qu'on déchire. L'énorme bec était maintenant juste au-dessus de moi et tous mes instincts me disaient de fuir. Mais je savais que nous serions alors perdus l'un et l'autre. Brandissant mon arme au-dessus de ma tête, je visai le sommet du crâne de la *Diatryma*. Cette fois, la créature se baissa et le coup fut dévié ; je fis donc une troisième passe en relevant la clé qui vint frapper l'oiseau sous le bec.

J'entendis un craquement et la tête de la *Diatryma* eut un sursaut de recul. La créature chancela puis me contempla avec des yeux brillants et calculateurs. Elle émit un piaulement si grave qu'il tenait plus du grognement.

Puis, brusquement, elle frissonna de toutes ses plumes noires, fit demi-tour et s'éloigna en boitant dans la forêt.

Je rangeai la clé dans ma ceinture et m'agenouillai près du Morlock. Il était inconscient. Sa jambe était une masse informe et sanglante ; le pelage de son dos était mouillé par la bave spiralée du monstrueux volatile.

— Eh bien, mon compagnon dans le temps, chuchotai-je, il y a peut-être des occasions où il est utile d'avoir sous la main un sauvage primitif, après tout !

Je retrouvai ses lunettes dans le compost, les essuyai sur ma manche pour en retirer les débris de feuilles et les plaçai sur son visage.

Je scrutai la pénombre de la forêt et me demandai ce que je devais faire. J'avais peut-être voyagé dans le temps et traversé l'espace jusqu'à la Sphère géante des Morlocks, mais, dans mon propre siècle, je n'avais jamais visité aucune contrée tropicale. Je n'avais que de confus souvenirs de récits de voyageurs et autres sources d'information populaires pour orienter ma recherche de la survie.

Mais, au moins, me consolai-je, les défis qui m'attendaient seraient comparativement *simples*. Je ne serais pas obligé d'affronter mon moi antérieur ni, puisque le Chronomobile était détruit, de me colleter avec les ambiguïtés morales et philosophiques de la Multiplicité des Histoires. Il me faudrait uniquement chercher de la nourriture et un abri pour nous protéger de la pluie, des fauves et des oiseaux de ce temps reculé.

Je décidai que la recherche d'eau douce devait être ma première mission ; même en faisant abstraction des besoins du Morlock, j'étais dévoré par la soif, car je n'avais rien ingéré depuis le bombardement de Londres. Je retirai ma veste et la glissai sous le dos de Nebogipfel, afin de le protéger de l'humidité du compost… et de toute vermine rampante et vorace qui pût y résider ! Puis, après un instant d'hésitation, je tirai la clé à molette de ma ceinture et la posai sur le corps du Morlock de façon que ses doigts se refermassent sur le lourd manche de l'arme.

Répugnant à rester moi-même sans défense, je fouillai l'épave du véhicule et finis par trouver une section courte et trapue de nervure métallique ; je la tordis latéralement jusqu'à ce qu'elle se

détachât de la carcasse. Je soupesai l'objet. Il n'avait pas la rassurante densité de la clé, mais c'était mieux que rien.

Je décidai de me diriger vers l'eau que j'entendais bruire dans la direction opposée au soleil. Ma matraque sur l'épaule, j'entrepris donc de traverser la forêt.

2
La mer du Paléocène

Je n'eus guère de peine à me frayer un chemin, car les arbres se répartissaient en groupes clairsemés d'essences multiples avec abondance de terrain plat entre eux ; la dense et uniforme couverture de feuilles et de branches privait le sol de lumière et semblait l'étouffer la végétation.

Ce dais verdoyant grouillait d'une vie robuste. Des épiphytes – orchidées et plantes grimpantes – s'accrochaient à l'écorce des troncs, des lianes pendaient des branches. Il y avait une grande variété d'oiseaux et des colonies de créatures arboricoles, singes ou autres primates – du moins le crus-je à première vue. Une sorte de martre des pins, d'environ huit pouces de long, dotée d'articulations, d'épaules flexibles et d'une queue dense et touffue, prit la fuite et bondit dans les branches en émettant un cri rauque et étranglé. Un autre grimpeur, sensiblement plus gros – trois pieds de long –, arborait des griffes recourbées et une queue préhensile. Lui ne fuit pas à mon approche mais agrippa le dessous d'une branche et me regarda de haut avec un aplomb troublant.

Je continuai. Si les animaux indigènes ne connaissaient pas l'homme, ils avaient manifestement développé de puissants instincts de conservation grâce à l'existence de la *Diatryma* de Nebogipfel et sans doute d'autres prédateurs, et ils déjoueraient mes tentatives pour les chasser.

Lorsque mes yeux se furent accoutumés à l'ambiance de la forêt, je constatai que le camouflage et la tromperie étaient omniprésents. Ici, par exemple, une feuille desséchée s'accrochait au tronc d'un arbre – du moins le crus-je jusqu'à ce qu'en me voyant la « feuille » se hérissât de pattes d'insecte et qu'une sorte de criquet s'enfuît en bondissant. Là, sur un affleurement rocheux, j'aperçus ce que je pris pour un semis de gouttes de pluie étincelant comme des joyaux miniatures sous la lumière filtrée par les feuillages. Mais, lorsque je me penchai pour les examiner, je constatai que c'était un groupe de

coléoptères aux carapaces transparentes. Il y avait encore une éclaboussure de guano – une tache noir et blanc – sur un tronc d'arbre, et je fus à peine surpris de la voir déplier lentement des pattes d'araignée.

Après environ un demi-mille de ce paysage, les arbres s'espacèrent : je traversai une lisière de palmiers et me retrouvai sous un soleil aveuglant ; un sable jaune et grossier crissait contre mes bottes. J'étais au bord d'une plage. Au-delà d'une bande de sable blanc miroitait une étendue liquide si vaste que je n'en voyais pas la rive opposée. Le soleil était bas sur l'horizon derrière moi, mais son éclat était intense ; je sentais sa chaleur presser la chair de ma nuque et mon cuir chevelu.

À quelque distance de moi, sur cette plage rectiligne et interminable, je vis une famille d'oiseaux du genre *Diatryma*. Cous enlacés, les deux adultes se lissaient mutuellement les plumes tandis que trois oisillons marchaient dans l'eau sur leurs pattes disgracieuses en s'éclaboussant et en criant ou flottaient en frissonnant, leurs plumes huileuses auréolées de gouttelettes. Leur robe noire, leur carcasse dégingandée et leurs ailes minuscules donnaient un air comique à leur quatuor, mais je surveillai attentivement leurs évolutions tout le temps que je restai sur le bord, car même le plus petit des jeunes atteignait trois ou quatre pieds et semblait puissamment musclé.

J'approchai du bord de l'eau, m'humectai les doigts et les léchai. L'eau était salée. De l'eau de mer !

J'eus l'impression que le soleil avait encore perdu de la hauteur, comme s'il allait se coucher dans la forêt, qui devait être à l'ouest. J'avais par conséquent parcouru environ un demi-mille vers l'*est* par rapport à la position du Chronomobile ; j'étais donc – imaginai-je – quelque part près de l'intersection de Knightsbridge avec Sloane Street. En cette ère du paléocène, c'était là le rivage d'une mer ! Mon regard se perdait sur cet océan qui semblait recouvrir tout Londres jusqu'à l'est de Hyde Park Corner. Peut-être cette mer était-elle une extension de la mer du Nord ou de la Manche qui avait envahi la capitale. Si c'était le cas, nous avions eu beaucoup de chance ; le niveau des eaux se fut-il un tant soit peu élevé, Nebogipfel et moi aurions émergé…, mais dans les profondeurs de l'océan et non sur sa grève.

Je retirai mes bottes et mes chaussettes, les attachai par les lacets à ma ceinture et fis quelques pas dans l'eau. Le liquide qui s'infiltra entre mes orteils était frais ; je fus tenté d'y plonger mon visage mais je me retins, craignant l'interaction du sel avec mes blessures. Je repérai sur la plage un creux qui semblait capable de retenir l'eau à marée basse. Je plongeai les mains dans le sable et en tirai séance tenante toute une collection d'animaux : des bivalves fouisseurs, des gastéropodes et ce qui ressemblait à des huîtres. La variété des espèces semblait être limitée, mais il y avait manifestement abondance de spécimens dans cette mer fertile.

Et là, sur la grève de cet océan, tandis que l'eau clapotait bruyamment sur mes pieds et mes doigts et que le chaud soleil me caressait la nuque, une grande paix descendit sur moi. Enfant, j'avais suivi mes parents dans des excursions d'une journée à Lympne et à Dungeness ; je marchais jusqu'au bord de la mer – tout comme aujourd'hui – et imaginais que j'étais seul au monde. Mais, à présent, c'était presque vrai ! Nul vaisseau ne voguait sur ce nouvel océan, où que ce fût dans le monde ; il n'y avait pas de villes humaines de l'autre côté de la jungle derrière moi. En fait, les seules lueurs vacillantes d'intelligence sur la planète étaient moi-même et l'infortuné Morlock blessé. Mais ce n'était pas là une perspective redoutable, bien au contraire, pas après l'atroce obscurité et le chaos de 1938 dont je venais tout récemment de m'échapper.

Je me redressai. Cette mer était charmante, mais nous ne pouvions pas boire de l'eau salée. Je notai soigneusement l'endroit où j'étais sorti de la jungle – je n'avais aucune envie de perdre Nebogipfel dans ces ténèbres arborées – puis partis pieds nus le long de la grève, loin de la famille de *Diatryma*.

Au bout d'environ un mille, j'arrivai devant un ruisseau qui sortait en babillant de la forêt et s'écoulait sur la plage jusqu'à la mer en un mince filet d'eau. Lorsque je l'eus goûtée, je constatai qu'il s'agissait d'eau douce, apparemment très limpide. Je fus grandement soulagé : au moins, nous ne mourrions pas ce jour-là ! Je tombai à genoux et plongeai la tête et le cou dans le liquide frais et pétillant. Je bus à longs traits puis retirai ma veste et ma chemise pour me laver. Du sang encroûté, bruni par l'exposition à l'air, s'éloigna en tourbillonnant vers la mer ; et, lorsque je me redressai, je me sentis tout à fait ragaillardi.

Se posa alors un problème : comment acheminer cette manne jusqu'à Nebogipfel ? Il me fallait une tasse ou un récipient quelconque.

Je passai quelques minutes assis près du ruisseau à jeter de tous côtés des regards perplexes. Toute mon ingéniosité semblait s'être épuisée dans ma dernière culbute transtemporelle et cette énigme finale était un cran au-dessus des capacités de mon cerveau fatigué.

De guerre lasse, je détachai mes bottes de ma ceinture, les rinçai aussi soigneusement que je le pus et les remplis au ruisseau ; puis je m'en retournai le long de la plage et traversai la forêt pour les apporter au Morlock, qui m'attendait. Tandis que je baignais le visage meurtri de Nebogipfel et essayais de le forcer à boire, je me jurai de trouver dès le lendemain quelque chose de plus approprié qu'une vieille botte pour servir de carafe.

La jambe droite de Nebogipfel avait été mutilée par l'agression de la *Diatryma* ; le genou semblait avoir été écrasé et le pied reposait en un angle peu naturel. À l'aide d'un fragment tranchant de la coque du Chronomobile – faute de couteau – je m'efforçai tant bien que mal de raser les poils blanchâtres qui couvraient les régions atteintes. Je lavai la chair exposée du mieux que je pus : au moins, les plaies superficielles semblaient s'être refermées, et il n'y avait aucun signe d'infection.

Pendant mes maladroites manipulations – je ne suis pas médecin – le Morlock, toujours inconscient, grogna et miaula comme un chat.

Après avoir nettoyé les plaies, je palpai la jambe des mains mais sans pouvoir y détecter la moindre fracture significative du tibia ou du péroné. Comme je l'avais déjà remarqué, les atteintes les plus sévères se situaient au genou et à la cheville, ce qui me consterna car, alors que j'eusse pu remettre un tibia fracturé au toucher, je ne voyais pas comment je pouvais guérir les blessures subies par Nebogipfel. Je fouillai quand même dans l'épave de notre véhicule jusqu'à ce que je trouvasse deux sections de châssis rectilignes. Tranchant dans ma veste avec mon couteau improvisé – je n'envisageai pas que ce vêtement me fut terriblement utile sous un tel climat – je découpai une série de bandelettes, que je lavai.

Puis, prenant mon courage à deux mains, je redressai la jambe et le pied du Morlock. Je ligotai sa jambe aux attelles et l'attachai à la jambe indemne pour assurer sa rigidité.

Les hurlements du Morlock, qui se répercutaient sur les arbres, étaient affreux à entendre.

Épuisé, je dînai ce soir-là d'huîtres crues, car je n'avais pas la force de faire du feu, puis m'installai près de Nebogipfel, le dos calé contre un tronc, la clé à molette de Moïse dans la main.

3
Comment nous vivions

J'installai mon camp sur le rivage de la mer du Paléocène – ainsi la nommai-je –, près du ruisseau et de son eau douce. Je décidai que l'endroit serait pour nous plus salubre et moins exposé aux attaques des prédateurs que la pénombre de la forêt. Je confectionnai un parasol pour Nebogipfel avec des morceaux du Chronomobile sur lesquels j'avais tendu des vêtements.

Je pris le Morlock dans mes bras et le transportai jusqu'à ce site. Il était aussi léger qu'un enfant et encore à demi conscient ; il leva les yeux sur moi, impuissant, derrière les débris de ses lunettes, et j'eus du mal à me rappeler qu'il était le représentant d'une espèce qui avait traversé l'espace et domestiqué le Soleil !

Ma seconde priorité était le feu. Le bois disponible – essentiellement des branches tombées à terre – était humide et moisi ; je décidai de le transporter jusqu'au bord de la plage pour le faire sécher. Avec quelques feuilles mortes en guise de bois d'allumage et une étincelle obtenue en frottant une pierre contre le métal du Chronomobile, je pus assez facilement produire une flamme. Je m'en tins d'abord au rituel du rallumage quotidien mais ne tardai pas à découvrir le procédé sans doute connu depuis la nuit des temps et consistant à laisser des braises rougeoyer dans le foyer pendant la journée, ce qui permettait de faire sans difficulté reprendre le feu au gré des besoins.

La convalescence de Nebogipfel progressa lentement. Chez un membre d'une espèce qui ne connaît pas le sommeil, l'inconscience forcée est une affaire grave et troublante. Dès qu'il eut repris ses esprits, il resta assis à l'ombre quelques jours, passif et peu disposé à parler. Il se révéla toutefois capable, non sans une profonde répugnance, de manger les huîtres et les bivalves que j'allais chercher sur la grève. L'expérience aidant, je pus varier notre régime avec la chair cuite des tortues, créatures qui abondaient tout au long du rivage. Au bout de quelques tentatives, je réussis à faire

tomber par grappes les fruits des palmiers de la plage en jetant des pierres et des morceaux de métal très haut dans les branches. Les noix se révélèrent très utiles : leur lait et leur chair agrémentaient le menu du jour ; leurs coques vides servaient de récipients à divers usages ; même les fibres brunes qui s'accrochaient aux coques pouvaient être tissées en une toile grossière. Je ne suis toutefois pas vraiment doué pour une tâche aussi raffinée ; aussi ne réussis-je guère plus qu'à me confectionner un chapeau à large bord comme celui d'un coolie.

Malgré la générosité de la mer et des palmiers, notre régime n'en restait pas moins monotone. Je regardai avec envie les petites créatures succulentes qui grimpaient, hors de ma portée, dans les branches des arbres au-dessus de moi.

J'explorai le rivage de la mer. De nombreux types d'animaux habitaient ce monde océanique. J'observai des ombres en forme de large losange qui frôlaient la surface et que j'estimai être des raies ; et, par deux fois, j'aperçus des ailerons verticaux, d'au moins un pied de hauteur et battant l'eau résolument, qui ne pouvaient être que ceux de requins géants.

Je repérai une forme ondulante qui fendait la surface de l'eau à environ un demi-mille de la terre. Je distinguai une large mâchoire articulée, garnie de petites dents cruelles, sur un fond de chair blanche. Je signalai cette découverte à Nebogipfel, qui, puisant un peu plus dans la masse encyclopédique de données emmagasinée sous son crâne étroit, l'identifia comme étant un *Champsosaurus*, animal primitif apparenté au crocodile et survivant de l'ère des Dinosaures, période disparue depuis longtemps déjà au paléocène.

Nebogipfel m'apprit que dans cette période les mammifères océaniques de mon siècle – baleines, veaux marins, et cetera – étaient encore, à mi-chemin de leur adaptation évolutive à la mer, de lents et volumineux animaux terrestres. J'ouvrais l'œil au cas où je découvrirais une baleine terrestre en train de se prélasser au soleil, car je serais sûrement capable de chasser à la course une créature aussi poussive, mais je n'en vis jamais.

Lorsque je retirai pour la première fois les attelles de Nebogipfel, les fractures semblaient en voie de guérison. Or, lorsque Nebogipfel palpa ses articulations, il déclara qu'elles avaient été incorrectement remises. Je n'en fus pas surpris, mais nous ne pouvions ni l'un ni

l'autre imaginer un moyen d'améliorer son état. Toutefois, au bout de quelque temps, Nebogipfel put marcher – pour ainsi dire – en s'aidant d'une béquille faite d'une branche taillée et se mit à arpenter notre modeste campement en boitillant tel un magicien desséché.

Mais son œil – que j'avais irrémédiablement abîmé lors de mon agression dans le Chronomobile – ne guérit pas et resta aveugle, à ma grande honte.

L'infortuné Morlock était loin d'être à l'aise sous l'intense lumière du soleil. Il se mit donc à dormir pendant la journée, à l'intérieur de l'abri que j'avais construit, et à se déplacer pendant les heures d'obscurité. Je m'en tenais à une activité diurne, et chacun de nous passait donc le plus clair de ses heures de veille en solitaire. Nous nous rencontrions et nous entretenions à l'aube et au crépuscule, bien qu'il me faille ajouter qu'après quelques semaines de plein air, de chaleur et d'éprouvant travail physique j'étais déjà pratiquement exténué lorsque le soleil se couchait.

Les palmiers avaient de larges feuilles ; je décidai donc d'en prélever quelques-unes pour construire un meilleur abri. Mais les nombreux efforts que je déployai à lancer divers objets dans la ramure des arbres ne purent jamais me procurer de feuilles et je ne disposai d'aucun moyen d'abattre les palmiers eux-mêmes. Je fus donc réduit à me dévêtir, ne gardant que mon pantalon, et à grimper aux arbres à la manière des singes. Une fois parvenu à la cime d'un palmier, il me fallait quelques instants seulement pour arracher les feuilles du tronc et les précipiter au sol. Je trouvais ces ascensions épuisantes. Exposé au soleil et à l'air vif de la mer, je gagnai en santé et robustesse. Or je ne suis plus un jeune homme, et j'arrivai bientôt aux limites de mes capacités athlétiques.

Je nous construisis un abri plus substantiel, fait de branches ramassées dans la forêt sur lesquelles des palmes tressées formaient un toit. Je confectionnai pour Nebogipfel un grand chapeau en feuilles de palmier. Assis dans l'ombre avec pour tout vêtement ce couvre-chef attaché sous le menton, il était grotesque.

Quant à moi, j'ai toujours eu le teint pâle ; après les premiers jours, je souffris grandement de l'exposition au soleil et appris à m'en défendre. La peau se détachait de mon dos, de mes bras et de mon nez. Je me laissai pousser une barbe nourrie pour me protéger le visage, mais mes lèvres se boursouflèrent de la manière la plus

disgracieuse, et le pire de tout fut la cuisante insolation du sommet dégarni de mon crâne. Je me mis à baigner mes brûlures et à porter en permanence un chapeau et ce qui restait de ma chemise.

Un jour, au bout d'environ un mois, pendant que je me rasais (avec des morceaux du Chronomobile en guise de lame et de miroir), je m'aperçus soudain à quel point j'avais changé. Mes dents et mes yeux d'un blanc éclatant resplendissaient sur un visage brun comme l'ébène, mon estomac était aussi plat qu'il l'avait été lorsque j'étais étudiant et je me promenais pieds nus, en pantalon coupé au genou, avec un chapeau en feuilles de palmier, comme si j'avais toujours vécu ainsi.

Je me tournai vers Nebogipfel.

— Regardez-moi ! C'est à peine si mes amis me reconnaîtraient. Je suis en train de devenir un aborigène.

Son visage au menton absent ne montra aucune expression.

— Mais vous êtes bien un aborigène. Nous sommes en Angleterre, au cas où vous l'auriez oublié.

Nebogipfel insista pour que nous ramenions de la forêt les éléments de notre Chronomobile accidenté. Je voyais la logique de cette démarche, car je savais que, dans les jours à venir, nous allions avoir besoin de toutes les matières premières dont nous disposions, et surtout des morceaux de métal. Nous récupérâmes donc les pièces de notre véhicule et rassemblâmes ces vestiges dans une fosse creusée sur la plage. Lorsque furent satisfaits les besoins les plus urgents de notre survie, Nebogipfel commença à consacrer beaucoup de temps à cette épave. Au début, je n'y regardai pas de trop près, car je présumais qu'il construisait une annexe de notre abri ou fabriquait une arme pour la chasse.

Un matin, cependant, lorsqu'il se fut endormi, j'examinai son entreprise. Il avait reconstitué le châssis du Chronomobile ; il avait étalé sur le sol le plancher démembré et élevé tout autour une cage de tiges métalliques liées ensemble par des fils prélevés sur la colonne de direction. Il avait même retrouvé l'interrupteur à bascule bleu qui avait fermé le circuit de la plattnérite.

Je l'interpellai à son réveil :

— Vous êtes en train de construire une nouvelle Machine transtemporelle, n'est-ce pas ?

Il planta ses petits crocs dans la chair d'une noix de palme.

— Non, je suis en train d'en *reconstruire* une.

— Votre intention est évidente. Vous avez refait le châssis qui contenait le circuit principal de la plattnérite.

— C'est évident, vous l'avez dit.

— Mais c'est futile, mon ami !

Je baissai les yeux sur mes mains calleuses et ensanglantées et me surpris à détester ce détournement de ses efforts alors que moi je me démenais pour nous maintenir en vie.

— Nous n'avons pas de plattnérite. Celle avec laquelle nous sommes arrivés est épuisée et, de toute façon, dispersée dans la jungle ; et nous ne disposons d'aucun moyen d'en fabriquer encore.

— Si nous construisons une Machine transtemporelle, dit-il, *peut-être* ne pourrons-nous pas nous échapper de cette ère. Mais, si nous n'en construisons pas, il est *certain* que nous ne pourrons pas nous échapper.

— Nebogipfel, grondai-je, je crois que vous devriez voir les choses en face. Nous sommes échoués dans cet abîme du temps. Nous ne trouverons jamais de plattnérite ici, car c'est une substance qui n'existe pas dans la nature. Nous ne pouvons la fabriquer, et personne ne nous en apportera un échantillon, car personne ne se doute que nous sommes à dix millions d'années dans le passé !

Pour toute réponse, il lécha la chair succulente de sa noix de palmier.

— Pouah ! fis-je.

Frustré et irrité, je tournai autour de l'abri.

— Vous seriez plus inspiré d'employer votre ingéniosité et votre énergie à me fabriquer une arme à feu, afin que je puisse tirer un de ces singes.

— Ce ne sont pas des singes, dit-il. Les espèces les plus répandues sont le *Miacis* et le *Chriacus*…

— Si vous le dites…, et puis qu'importe !

Furieux, je m'éloignai à grands pas.

Mes arguments n'eurent aucun effet, évidemment, et Nebogipfel poursuivit sa patiente reconstruction. Il ne m'en aida pas moins de multiples façons dans ma recherche de moyens d'assurer notre survie et, au bout d'un certain temps, je finis par accepter la présence du rudimentaire engin, étincelant, complexe et délicieusement inutile, sur cette plage du paléocène.

Nous avons tous besoin d'espoir, conclus-je, pour donner un but et une structure à notre existence. Et cette machine, aussi incapable de voler que la *Diatryma* géante, représentait le dernier espoir de Nebogipfel.

4
Maladie et guérison

Je tombai malade.

Je fus incapable de me lever de la grossière couche de feuilles de palmier que je m'étais confectionnée. Nebogipfel fut forcé de me soigner, devoir qu'il accomplit sans la grâce d'une infirmière mais avec patience et persévérance.

Une fois, dans l'abîme sombre de la nuit, je m'éveillai dans une demi-inconscience où je sentis les doigts du Morlock m'effleurer doucement le visage et la nuque. Je m'imaginai que j'étais une fois de plus emprisonné dans le piédestal du Sphinx Blanc, assailli par les Morlocks acharnés à ma destruction. Je poussai un cri et Nebogipfel se recula précipitamment, mais pas avant que j'eusse réussi à lever le poing et à le frapper en pleine poitrine. Affaibli comme je l'étais, j'avais conservé suffisamment de force pour lui faire perdre l'équilibre.

Du coup, j'avais épuisé mon énergie et je retombai dans l'inconscience.

Lorsque je me réveillai, Nebogipfel était encore à mes côtés et s'efforçait patiemment de me faire avaler une bouchée de soupe aux fruits de mer.

Je finis par retrouver mes esprits. J'étais seul dans notre petite hutte, le buste calé sur mon lit. Le soleil était bas, mais la chaleur de la journée pesait encore sur moi. Nebogipfel avait laissé à mon chevet une coque de noix remplie d'eau, que je bus.

La lumière du soleil se résorba et la chaude obscurité du soir tropical enveloppa notre appentis. Le coucher de l'astre du jour, colorant le ciel jusqu'au zénith, avait été grandiose : c'était dû, m'apprit Nebogipfel, à un surplus dans l'atmosphère de cendres déposées par des volcans à l'ouest de l'Écosse. Ce volcanisme conduirait un jour à la formation de l'océan Atlantique ; la lave coulait jusqu'à l'Arctique, l'Écosse et l'Irlande, et la zone climatique

chaude dans laquelle nous nous trouvions s'étendait vers le nord jusqu'au Groenland.

La Grande-Bretagne était déjà une île au paléocène, mais, par rapport à sa configuration du dix-neuvième siècle, son angle nord-ouest était relevé à une plus grande altitude. La mer d'Irlande ne s'était pas encore formée, si bien que la Grande-Bretagne et l'Irlande constituaient une masse de terres unique, tandis que le sud-est de l'Angleterre était immergé sous la mer au bord de laquelle nous séjournions. Notre mer du Paléocène était une extension de la mer du Nord ; si nous avions pu construire un bateau, nous aurions pu franchir la Manche et voguer jusqu'au cœur de la France sur le Bassin Aquitain, langue d'eau communiquant à son tour avec la mer de Thétis, vaste océan qui recouvrait les pays méditerranéens.

À la tombée de la nuit, le Morlock émergea des profondeurs obscures de la forêt. Il s'étira – bandant ses muscles plus comme un chat que comme un humain – puis massa sa jambe blessée. Il consacra ensuite quelques minutes à peigner entre ses doigts le poil de son visage, de sa poitrine et de son dos.

Enfin, il claudiqua jusqu'à moi ; la lumière violette du couchant brillait sur ses lunettes étoilées et fendues. Il alla encore me chercher de l'eau, et, la bouche humectée, je chuchotai :

— Combien de temps ?

— Trois jours.

Je dus réprimer un frisson en entendant sa voix bizarrement liquide. On eût cru que je me serais déjà habitué aux Morlocks, mais, après être resté allongé, impuissant, pendant trois jours, j'étais quelque peu ébranlé de constater que j'étais isolé dans ce monde hostile avec pour toute compagnie cette créature du futur lointain.

Nebogifpel me prépara un peu de soupe de fruits de mer. Quand je l'eus consommée, le coucher de soleil était déjà terminé et l'unique lumière provenait d'un mince croissant de lune jeune à faible hauteur sur l'horizon. Nebogipfel s'était débarrassé de ses lunettes ; je voyais son œil cyclopéen, gris-rouge, flotter comme l'ombre translucide de la lune dans les ténèbres de notre abri.

— Je veux savoir ce qui m'a rendu malade, dis-je.

— Je n'en suis pas certain.

— Pas certain ?

Je fus surpris par cet aveu inhabituel d'impuissance, car l'ampleur et la profondeur des connaissances de Nebogipfel étaient extraordinaires. Je me représentais l'esprit d'un homme du dix-neuvième siècle comme quelque chose d'analogue à mon atelier : plein d'informations, mais réparties tout à fait au hasard, avec des livres ouverts, des notes et des croquis éparpillés sur toutes les surfaces planes. Comparé à ce fouillis, l'esprit d'un Morlock, grâce aux techniques d'enseignement perfectionnées de l'an 657 208, était ordonné comme le contenu d'une encyclopédie de grand prix dont les volumes chargés d'expérience et d'érudition étaient indexés et rangés sur des rayons. Tout cela élevait le niveau *pratique* de l'intelligence et du savoir à des sommets dont n'auraient jamais rêvé les Hommes de mon temps.

— Toutefois, dit-il, nous ne devrions pas être surpris par la possibilité même d'une maladie. En fait, je suis surpris que vous n'ayez pas succombé plus tôt.

— Que voulez-vous dire ?

Il se tourna vers moi.

— *Que vous êtes un homme de votre époque*.

En un éclair, je compris ce qu'il voulait dire.

Les germes de la maladie déciment l'Humanité depuis son commencement et, en fait, s'attaquaient déjà à nos ancêtres préhumains en cette ère reculée. Mais c'est grâce à cette macabre sélection que notre espèce a développé des capacités de résistance. Notre corps lutte contre tous les microbes et est immunisé contre certains.

Je me représentai toutes les générations humaines à venir dans le futur de cette ère au plus profond du temps, et dont les âmes, telles des lucioles, brilleraient fugitivement dans l'obscurité avant de s'éteindre à tout jamais ! Mais ces minuscules combats n'auraient pas été vains, car au prix d'un milliard de morts l'homme achèterait son droit de posséder la Terre.

Il n'en était pas de même pour le Morlock. Au siècle de Nebogipfel, il ne restait plus grand-chose de la forme humaine archétypale. Tous les éléments de son corps – os, chair, poumons, foie – avaient été modifiés par des machines pour permettre, disait-il, un équilibre idéal entre longévité et richesse de l'existence. Nebogipfel pouvait être blessé, comme je l'avais constaté, mais, selon lui, son corps avait autant de chances de contracter une

infection microbienne que l'armure d'un chevalier. Effectivement, je n'avais détecté aucun signe d'infection ni sur sa jambe blessée ni sur son œil. Le monde originel des Éloï et des Morlocks avait, me souvins-je, conçu une solution différente, car là aussi j'avais constaté l'absence de maladie et d'infection et un minimum de dégénérescence, et j'en avais conjecturé que c'était un monde purgé des bactéries nocives.

Or je ne bénéficiais pas d'une pareille protection.

Après ma première escarmouche avec la maladie, Nebogipfel porta son attention sur des aspects plus subtils de nos besoins en matière de survie. Il m'envoya cueillir de quoi compléter notre régime – noix, tubercules, fruits et champignons comestibles, qui vinrent tous s'ajouter aux fruits de mer quotidiens et à la chair des animaux et oiseaux assez stupides pour se laisser surprendre par les frondes et les pierres de ma chasse maladroite. Nebogipfel essaya aussi de confectionner des remèdes simples, cataplasmes, tisanes d'herbes et autres préparations.

Ma maladie me remplit d'une tristesse profonde et durable, car c'était un danger du voyage transtemporel auquel je n'avais encore jamais été confronté. Je frissonnai et enveloppai de mes bras mon corps encore faible. Si ma force et mon intelligence pouvaient repousser les *Diatryma* et autres massifs autochtones du paléocène, elles ne m'étaient d'aucun secours contre les ravages des monstres invisibles portés par l'air, l'eau et la chair.

5
La tempête

Si j'avais eu la moindre expérience du climat tropical avant notre échouage dans le paléocène, peut-être aurais-je été prêt à affronter la tempête.

La journée avait été oppressante et plus humide que d'ordinaire et l'air du bord de mer avait cette étrange luminosité intérieure que l'on associe à un changement de temps imminent. Ce soir-là, mal à l'aise, épuisé par mes travaux, je fus heureux de me laisser tomber sur mon grabat ; au début, cependant, la chaleur était tellement forte que le sommeil fut lent à venir.

Je fus réveillé par le lent tambourinement des gouttes de pluie sur notre fragile toit de feuilles de palmier. J'entendais la pluie tomber dans la forêt derrière nous – les feuilles claquaient sous les impacts liquides – et marteler le sable de la plage. Je n'entendais ni ne voyais Nebogipfel ; nous étions au plus profond des ténèbres nocturnes.

Puis la tempête s'abattit sur nous.

Ce fut comme si un couvercle s'était ouvert dans le ciel ; des gallons d'eau de pluie se déversèrent, crevant en un instant notre toit de feuilles. Les morceaux de notre frêle cabane tombèrent avec fracas autour de moi et je fus trempé jusqu'aux os ; encore allongé sur le dos, je contemplais les trajectoires des gouttes d'eau, raides comme des tiges de métal, qui disparaissaient dans un ciel caché par les nuages.

Je me débattis pour me relever, mais les feuilles trempées du toit me gênaient, et ma paillasse se transforma en un marécage boueux. Je fus bientôt couvert de poussière et de limon, et, avec la pluie qui me martelait le crâne et me ruisselait dans les yeux, j'étais pratiquement aveugle.

Lorsque enfin je parvins à me redresser, je fus consterné par la vitesse à laquelle notre abri s'effondrait ; toutes ses perches de soutien étaient tombées ou penchaient dangereusement. Je

distinguai la structure quadrangulaire du véhicule transtemporel reconstruit par Nebogipfel, mais il était déjà pratiquement enseveli sous les débris de la hutte.

Je fouillai dans cette ruine détrempée et glissante et en retirai des feuilles de palmier et des bouts de tissu. Je retrouvai Nebogipfel : il ressemblait à un rat géant, le poil plaqué contre le corps, les genoux serrés contre la poitrine. Il avait perdu ses lunettes et frissonnait, complètement désemparé. Je fus soulagé de l'avoir si facilement trouvé, car la nuit était sa période d'activité normale et il aurait pu être n'importe où dans un rayon d'un mille autour de notre abri.

Je me penchai pour le prendre dans mes bras, mais il se tourna pour me faire face ; son œil crevé était un gouffre de noirceur.

— La Machine ! Il faut sauver la Machine !

Sa voix liquide était presque inaudible par-dessus le vacarme de l'orage. Je tendis à nouveau le bras vers lui mais, faiblement, il se dégagea.

Les gouttes de pluie me martelaient le crâne et je poussai un grondement de protestation. Mais, courageusement, je pataugeai dans les débris de notre hutte jusqu'au véhicule de Nebogipfel. J'en retirai des feuilles de palmier à pleines poignées mais trouvai le châssis pris dans une gangue de boue de plus en plus profonde, inextricablement mêlé à des vêtements, des tasses et des vestiges de notre mobilier improvisé. Je saisis les montants verticaux du châssis et tentai de hisser l'engin hors de la boue par la force brute mais je ne réussis qu'à fausser l'armature et à la désarticuler.

Je me relevai et regardai autour de moi. La cabane était à présent complètement démolie. Je vis que l'eau commençait à se déverser depuis la forêt, à couler par-dessus le sable et jusqu'à l'océan. Même notre aimable ruisseau d'eau douce s'élargissait et, de plus en plus agressif, menaçait de crever ses modestes berges et de nous inonder.

Abandonnant le Chronomobile, je rejoignis à grands pas Nebogipfel.

— Les jeux sont faits ! lui criai-je. Il faut que nous partions d'ici.

— Mais l'engin transtemporel…

— Il faut l'abandonner ! Regardez autour de vous ! Nous allons être balayés et jetés à la mer, au train où vont les choses !

Il lutta pour se mettre debout ; ses mèches de cheveux pendaient comme des bouts de chiffon mouillés. J'allai m'emparer de lui, mais il se tortilla et se dégagea ; eût-il été en bonne santé, il aurait peut-être réussi à s'enfuir, mais sa jambe blessée le handicapait et je le rattrapai.

— Je ne peux pas le sauver ! lui hurlai-je au visage. Nous aurons de la chance si nous pouvons sortir vivants de ce fichu pétrin !

Sur quoi je le jetai par-dessus mon épaule puis quittai notre cabane pour gagner la forêt. Je commençai immédiatement à patauger dans plusieurs pouces d'une eau froide et boueuse. Je glissai plus d'une fois sur le sable qui se dérobait mais gardai un bras autour du corps tressautant du Morlock.

J'atteignis la lisière de la forêt. À l'abri de la couverture de feuillages, la pression de la pluie avait diminué. Il faisait encore nuit noire et j'étais forcé d'avancer en titubant dans l'obscurité, trébuchant sur des racines et heurtant des troncs d'arbres, sur un sol détrempé et traître. Nebogipfel cessa de se rebeller et se laissa porter sur mon épaule.

J'atteignis enfin un arbre dont je crus me souvenir : épais, vénérable, avec des branches basses qui rayonnaient en éventail du tronc juste au-dessus de ma tête. J'accrochai le Morlock à une branche où il resta pendu comme un manteau trempé. Puis – non sans effort, car mes prouesses d'alpiniste sont loin derrière moi – je me hissai depuis le sol et me perchai sur une branche, le dos calé contre le tronc.

C'est là que nous restâmes jusqu'à ce que la tempête eût épuisé ses forces. Je gardai une main posée sur le dos du Morlock, afin de m'assurer qu'il ne tombât pas ni ne cherchât à retourner à la cabane ; et je fus forcé d'endurer un écoulement d'eau qui descendait le long du tronc, m'inondant les épaules et le dos.

À l'approche de l'aube, je trouvai une beauté irréelle à cette forêt. Levant les yeux vers la voûte de feuillages, j'observai comment la pluie ruisselait sur les formes *ad hoc* des feuilles et était canalisée par les troncs jusqu'au sol ; je ne suis pas botaniste, mais je vis alors que la forêt était comme une vaste machine conçue pour survivre aux déprédations de pareilles intempéries bien mieux que les grossiers édifices de l'homme.

Lorsque la lumière s'intensifia, je déchirai une bande de tissu dans ce qui restait de mon pantalon – je n'avais pas de chemise – et

l'attachai autour du visage de Nebogipfel pour lui protéger les yeux. Il ne bougea pas.

La pluie s'arrêta à midi, et j'estimai que nous pouvions redescendre sans risque. Je déposai Nebogipfel sur le sol. Il pouvait marcher, mais j'étais forcé de le conduire par la main car il était aveugle sans ses lunettes.

Au sortir de la jungle, l'air était vif, le ciel lumineux ; une agréable brise soufflait de la mer et de légers nuages s'échelonnaient sur un ciel presque anglais. On eût dit que le monde venait d'être recréé et qu'il ne restait rien de l'atmosphère étouffante de la veille.

Je m'approchai des restes de la cabane avec une certaine répugnance. Je vis des débris – morceaux de parois fracassées, une demi-noix qui servait de tasse, et autres menus objets – presque totalement ensevelis dans le sable humide. Au milieu de ce tableau, un bébé *Diatryma* picorait les décombres avec son grand bec malhabile.

— Holà ! criai-je.

Et je me jetai sur lui en claquant des mains au-dessus de ma tête. Le monstrueux volatile décampa, agitant la chair jaune et flasque de ses pattes.

Je fouillai les débris. La plupart de nos possessions avaient disparu, emportées par le courant. Cet abri n'était qu'une méchante cahute et nos maigres biens étaient des produits de l'improvisation et du bricolage. Mais ç'avait été notre demeure et je me sentis brusquement dépossédé.

— Et l'engin ? demanda Nebogipfel, tournant de-ci, de-là son visage aveugle. Le Chronomobile ? Où est-il ?

Après avoir creusé un peu, je trouvai quelques pièces : entretoises, tubes, plaques, morceaux de métal cabossés encore plus tordus et endommagés qu'avant ; mais le véhicule lui-même avait été emporté par la mer. Nebogipfel caressa ces fragments, les yeux fermés.

— Eh bien, dit-il, il faudra nous contenter de cela.

Il s'assit sur le sable et chercha à l'aveuglette des morceaux de tissu et de lianes puis se lança une fois de plus dans la patiente reconstruction de son engin transtemporel.

6
Le Cœur et le Corps

Nous ne pûmes jamais retrouver les lunettes protectrices de Nebogipfel après la tempête, ce qui fut pour lui un handicap considérable. Mais il ne se plaignait pas. Comme auparavant, il restait à l'ombre pendant le jour ; s'il était forcé de sortir à la lumière de l'aube ou du crépuscule, il portait son chapeau à large bord et, sur l'œil, un masque muni d'une fente que je lui avais taillé dans la peau d'un animal pour lui donner un minimum de vision.

La tempête fut pour moi un choc mental tout autant que physique, car j'avais commencé à me croire à l'abri de toutes les calamités que ce monde pût déchaîner contre moi. Je décidai d'assurer plus sérieusement notre sécurité. Réflexion faite, je conclus qu'une cabane aux parois sans solution de continuité et montée sur pilotis, donc plus haut que les eaux apportées par de futures moussons, était l'objectif à atteindre. Mais je ne pouvais utiliser des branches tombées au sol car elles étaient, par nature, souvent irrégulières quant à leur forme et parfois pourries. Il me fallait des troncs d'arbres, et pour cela j'avais besoin d'une hache.

Je jouai donc quelque temps les géologues amateurs, battant la campagne à la recherche de formations rocheuses adéquates. Je trouvai enfin, au sein d'une couche de débris pierreux dans les parages de Hampstead Heath, quelques silex sombres et arrondis, et aussi des pierres de corne, débris sans doute abandonnés là par quelque fleuve disparu.

Je ramenai ces précieux objets à notre campement avec autant de soin que s'ils eussent été en or, sinon plus ; car leur poids d'or équivalent ne m'eût été d'aucun secours.

Je commençai à fracasser les silex dans des espaces dégagés sur la plage. Il me fallut beaucoup d'essais et un gaspillage considérable de matière première avant que je trouvasse des méthodes permettant de fendre les nodules selon les lignes de fracture de la pierre pour former des tranchants suffisamment longs. Mes mains

étaient gauches et malhabiles. Je m'étais jadis émerveillé devant les élégantes pointes de flèches et les tranchants de haches exposés dans les vitrines de nos musées, mais ce ne fut que lorsque j'essayai de fabriquer moi-même pareils outils que je compris toute l'ampleur de l'habileté et du savoir techniques possédés par nos ancêtres de l'âge de la pierre polie.

Je réussis enfin à produire un tranchant qui me plut. Je le fixai avec des lanières de peau à un court manche en bois fendu et partis allègrement dans la forêt.

J'étais de retour moins de quinze minutes plus tard avec les fragments de mon tranchant de hache dans la main. Il avait en effet éclaté au second coup, et l'écorce de l'arbre avait été à peine entamée !

Toutefois, avec un peu plus d'expérimentation, je finis par aboutir à la forme correcte et ne tardais pas à trancher dans la forêt un sillage de jeunes arbres rectilignes.

Nous resterions sur la plage dans notre campement permanent ; je veillai cependant à ce que nous fussions bien au-dessus du niveau des marées et assez éloignés des crues éventuelles de notre ruisseau. Il me fallut un certain temps pour creuser des trous pour les fondations à la profondeur que j'estimais suffisante, mais je finis par ériger un bâti de quatre piliers verticaux fermement fixés avec une plate-forme de bûches minces attachées à environ trois pieds au-dessus du sol. Cette surface était loin d'être plane et je me promis d'acquérir un jour de meilleures compétences de charpentier ; mais lorsque, le soir, je m'y couchai, le plancher me donna une impression de solidité et de sécurité : j'étais rassuré de voir que nous étions au-dessus des divers dangers qui nous guettaient. J'en vins presque à souhaiter qu'une autre tempête s'abattît sur nos têtes pour que je pusse mettre mon nouvel abri à l'épreuve !

Nebogipfel hissa ses fragments de Chronomobile sur le plancher par une petite échelle que j'avais fabriquée pour lui et poursuivit là sa reconstruction obstinée.

Un jour que je traversais la forêt, je me rendis compte qu'une paire d'yeux brillants m'observait depuis une branche basse.

Je ralentis, prenant soin de ne pas faire de mouvements brusques, et détachai doucement l'arc que je portais en bandoulière sur le dos.

La petite créature avait peut-être quatre pouces de long et ressemblait à un lémur en miniature. Sa queue et sa tête étaient celles d'un rongeur, avec des incisives proéminentes ; elle avait des pieds griffus et des yeux soupçonneux. Elle était assez intelligente pour penser échapper à mon attention par son immobilité… à moins qu'elle ne fût tellement stupide qu'elle était incapable de reconnaître le danger que je représentais.

Il ne me fallut qu'un instant pour placer la corde de l'arc dans l'encoche d'une flèche et tirer.

Mes talents de chasseur et de trappeur s'étaient à présent améliorés à force de pratique et mes frondes et pièges avaient atteint un modeste taux de succès ; or mes arcs et mes flèches en étaient encore loin. Les projectiles étaient d'une facture suffisamment solide, mais je ne pouvais trouver un bois qui eût la flexibilité requise pour les arcs. Et, en général, au moment où mes doigts maladroits avaient paré l'arme pour le tir, la plupart de mes cibles, déconcertées par mes bouffonneries, avaient eu tout loisir de décamper pour se mettre à couvert.

Mais pas cette bestiole ! Elle me considéra avec rien de plus qu'une vague curiosité lorsque ma flèche tordue fendit mollement l'air dans sa direction. Pour une fois, j'avais visé juste, et la pointe de silex cloua son corps menu au tronc de l'arbre.

Je revins vers Nebogipfel, tout fier de ma chasse, car les mammifères nous étaient utiles non seulement comme source de viande, mais pour leur fourrure, leurs dents, leur graisse et leurs os. Nebogipfel examina le petit cadavre du rongeur derrière son masque fendu.

— Peut-être devrais-je continuer à chasser des spécimens comme celui-ci, dis-je. Jusqu'au bout, ce petit animal n'avait vraiment pas l'air de comprendre le danger qu'il courait. Pauvre bête !

— Savez-vous ce que c'est ?

— Dites-le-moi.

— Je crois que c'est le *Purgatorius*.

— Ce qui signifie… ?

— C'est un primate : le plus anciennement connu.

Nebogipfel affecta un ton amusé.

Je jurai.

— Je croyais en avoir fini avec tout cela. Mais on ne peut éviter de rencontrer des parents, même au paléocène. Voici donc, dis-je en examinant le minuscule cadavre, l'ancêtre du singe, de l'Homme et du Morlock ! Le petit gland insignifiant d'où sortira un chêne qui étouffera plus de mondes que cette Terre… Je me demande combien d'hommes, de nations et *d'espèces* eussent jailli des reins de ce modeste petit animal si je ne l'avais pas tué. Une fois de plus, j'ai peut-être détruit mon propre passé.

— Nous ne pouvons nous empêcher d'interagir avec l'Histoire, vous et moi, dit Nebogipfel. À chaque souffle d'air que nous expirons, à chaque arbre que vous abattez, à chaque animal que nous tuons, nous créons un nouveau monde dans la Multiplicité des Mondes. C'est tout. C'est inévitable.

Après quoi, je ne pus me résoudre à toucher la chair de la pauvre petite créature. Je l'emportai dans la forêt et l'enterrai.

Un jour, j'eus l'idée de remonter le cours de notre petit ruisseau d'eau douce vers l'ouest, jusqu'à sa source à l'intérieur du pays.

Je partis à l'aube. Loin de la côte, l'odeur piquante de sel et d'ozone se dissipa, remplacée par les effluves chauds et humides de la forêt de *Dipterocarps* et le parfum accablant d'une multitude de fleurs. Une végétation touffue au ras du sol rendait la marche malaisée. L'humidité redoubla, et mon chapeau en fibres de noix fut bientôt complètement trempé ; les bruits autour de moi – les froissements dans la végétation, les incessants trilles et hoquets des hôtes de la forêt – résonnaient plus lourdement dans un air qui gagnait en densité.

Vers le milieu de la matinée, après avoir parcouru deux ou trois milles, j'arrivai sur le territoire de la future commune de Brentford. J'y trouvai un lac, large et peu profond, qui alimentait notre ruisseau et un certain nombre d'autres ; le lac était à son tour alimenté par une série de modestes torrents et rivières. Les arbres se serraient autour de cette étendue d'eau isolée ; des plantes grimpantes s'accrochaient à leurs troncs et à leurs branches inférieures, et j'en reconnus certaines, comme les calebassiers et les luffas. L'eau était chaude et saumâtre et j'avais peur de la boire, mais ce lagon était grouillant de vie. Sa surface était couverte de groupes de nénuphars géants en forme de capsule à bouteille retournée et d'environ six pieds de diamètre, ce qui me rappela les

plantes que j'avais vues une fois dans la Serre des nénuphars aux Jardins botaniques royaux de Kew. (Par une coïncidence ironique, le site futur de Kew était à moins d'un mille de l'endroit où je me trouvais.) Les vasques des nénuphars semblaient assez solides et assez stables pour que je pusse me tenir dessus, mais je ne mis pas cette hypothèse à l'épreuve.

Il ne me fallut que quelques minutes pour improviser une canne à pêche à partir du tronc allongé et rectiligne d'un jeune arbre. J'y fixai une ligne et appâtai avec des asticots un hameçon en métal de Chronomobile.

Je ne tardai pas à être récompensé par des tiraillements secs sur la ligne. Je souris en imaginant l'envie que susciterait chez certains de mes amis pêcheurs – ce cher Filby, par exemple – la découverte de cette oasis halieutique.

Je fis un feu et soupai fort bien ce soir-là de poisson frit et de tubercules.

Peu avant l'aube, je fus réveillé par un bizarre ululement. Je me dressai sur mon séant et regardai autour de moi. Mon feu était pratiquement éteint. Le soleil n'était pas encore levé ; le ciel avait cette teinte irréelle bleu acier qui préfigure un jour nouveau. Il n'y avait pas de vent, et pas une feuille ne bougeait ; une brume dense flottait, immobile, à la surface de l'eau.

J'aperçus alors un groupe d'oiseaux à une centaine de yards de moi sur le bord du lac. Leur tête rappelait celle des canards futurs, leur plumage était gris-brun et ils avaient de longues pattes de flamant rose. Ils arpentaient les eaux près des berges du lac ou restaient en équilibre sur une patte comme de délicates sculptures. Ils plongeaient ces becs de flamant dans l'eau miroitante pour la filtrer, manifestement à la recherche de nourriture.

La brume se leva légèrement, dévoilant un peu plus de la surface du lac. Je constatai alors qu'il y avait là un important rassemblement de ces créatures (que Nebogipfel identifia plus tard comme étant du genre *Presbyornis) :* des milliers d'individus en une vaste colonie ouverte. Ils évoluaient comme des spectres dans cette brume vaporeuse.

Ce site, me dis-je, devait très prosaïquement correspondre à l'intersection de Gunnersbury Avenue et de Chiswick High Road, mais il était difficile d'imaginer un paysage qui ressemblât aussi peu à l'Angleterre !

Au fil des jours passés dans cette nature étouffante mais vitale, mes souvenirs de l'Angleterre de 1891 devinrent de plus en plus lointains et de moins en moins pertinents. Je trouvai mes plus grandes satisfactions dans mes activités de bâtisseur, de chasseur et de cueilleur. La chaleur du soleil et la fraîcheur de la mer qui me baignaient s'alliaient pour me donner une impression de santé, de vigueur et d'immédiateté sensorielle perdue depuis l'enfance. J'en avais fini avec la *Pensée,* décrétai-je ; il n'y avait plus que deux Esprits conscients dans toute cette complexe panoplie de la vie au paléocène, et il ne me semblait pas que le mien pût désormais m'être guère utile, hormis pour prolonger encore un peu mon existence.

Il était temps que le Cœur et le Corps prissent la parole. Et, plus les jours passaient, plus je me pénétrais de la grandeur du monde, de l'immensité du temps et de la petitesse de ma personne et de ses préoccupations devant le grandiose et multiple panorama de l'Histoire. Je n'avais plus d'importance, même à mes yeux ; et cette révélation fut comme une libération de mon âme.

Au bout d'un certain temps, même la mort de Moïse cessa d'interpeller bruyamment mes pensées.

7
Pristichampus

Le hurlement de Nebogipfel me réveilla en sursaut. Une voix morlock, très forte, une sorte de gargouillement : insolite, mais de quoi vous glacer le sang.

Je me redressai dans la fraîcheur de l'obscurité. L'espace d'un instant, je m'imaginai que j'étais encore dans mon lit, dans ma maison de Petersham Road, mais les senteurs et les textures de la nuit du paléocène m'assaillirent.

Me levant en catastrophe de mon grabat, je sautai sur le sable depuis le plancher de notre abri. Ç'avait été une nuit sans lune et les dernières étoiles pâlissaient dans le ciel à l'approche du soleil levant. La mer roulait, placide, et la forêt était une muraille noire et silencieuse.

Au milieu de toute cette fraîcheur, de cette tranquillité mouillée de bleu, le Morlock arriva de la plage en claudiquant. Il avait perdu sa béquille et j'eus l'impression qu'il pouvait à peine se tenir debout et encore moins courir. Ses cheveux ébouriffés flottaient derrière lui et il n'avait plus de masque facial : tout en courant, il était forcé de lever les mains pour couvrir son œil unique, énorme et hypersensible.

Et, derrière lui, le poursuivant…

La chose avait environ dix pieds de long et évoquait le crocodile par la disposition générale de ses membres ; mais ses pattes étaient longues et souples, lui donnant une démarche haute, comme celle d'un cheval, sans aucun rapport avec l'attitude trapue des crocodiles de mon époque : cette bête était manifestement adaptée à la chasse à courre. Ses yeux fendus étaient fixés sur le Morlock, et, lorsqu'elle ouvrit sa gueule, j'aperçus des rangées de dents de scie.

Cette apparition n'était plus qu'à quelques yards de Nebogipfel !

Je poussai un hurlement et me précipitai vers ce petit tableau en agitant les bras, mais je savais déjà que Nebogipfel était perdu. Je déplorai la triste fin du Morlock, mais – j'ai honte à l'avouer – ma

première pensée fut pour moi-même car, après cette mort, j'allais être à jamais seul dans ce paléocène sans âme…

Et c'est à ce moment précis qu'un coup de fusil claqua avec une netteté déconcertante à la lisière de la forêt.

La première balle manqua le monstre, me sembla-t-il ; elle suffit cependant à faire se tourner sa grosse tête et à ralentir le mouvement de piston de ses cuisses puissantes.

Le Morlock tomba alors de tout son long dans le sable ; mais il se haussa sur les coudes et rampa sur le ventre en se tortillant.

Il y eut un deuxième coup de feu, puis un troisième. Le crocodile tressaillait chaque fois qu'une balle se logeait dans son corps. Il se tourna vers la forêt, menaçant, ouvrit sa gueule à dents de sabre et émit un rugissement qui résonna comme le tonnerre sous les arbres. Puis il avança sur ses longues pattes, déterminé à trouver l'origine de ces piqûres inexplicables.

Un homme – petit, trapu, dans un uniforme terne – émergea de la lisière de la forêt. Il épaula à nouveau, aligna soigneusement le crocodile au bout du guidon et laissa la bête s'approcher sans se démonter.

Je rejoignis Nebogipfel et le hissai sur ses pieds ; il frissonnait. Nous restâmes ensemble sur le sable à regarder le drame suivre son cours.

Le crocodile ne devait pas être à plus de dix yards de l'homme lorsque le fusil parla à nouveau. L'animal vacilla – je voyais du sang ruisseler de sa gueule – mais se redressa sans perdre plus qu'une parcelle de son élan. Le fusil aboya, et balle sur balle vinrent se ficher dans la gigantesque carcasse.

Enfin, à moins de dix pieds de l'homme, le monstre culbuta, agitant ses puissantes mâchoires dans le vide ; et l'homme – avec un aplomb parfait – fit un pas de côté pour le laisser tomber.

Je retrouvai le masque de Nebogipfel. Le Morlock et moi suivîmes la piste du crocodile en remontant la pente de la plage. Ses griffes avaient entamé le sable et les dernières empreintes étaient souillées de bave, de mucus et de sang fumant. Ce crocodilien était encore plus intimidant de près que de loin ; ses yeux et ses mâchoires étaient grands ouverts, et, tandis que les derniers vestiges de la vie se décantaient du monstre, les énormes muscles de ses pattes postérieures se contractèrent et ses sabots labourèrent le sable.

Le Morlock examina la carcasse toute chaude.

— *Pristichampus*, conclut-il dans un grave gargouillement.

Notre sauveur était debout, le pied sur le cadavre tressautant de la bête. Il avait environ vingt-cinq ans, la mâchoire nettement dessinée, le regard direct. Malgré son flirt avec la mort, il avait l'air tout à fait détendu ; il nous gratifia d'un sourire engageant quoique édenté. Son uniforme consistait en un pantalon marron, de lourdes bottes et une veste marron et kaki ; un béret bleu était effrontément calé sur sa tête. Ce visiteur, présumai-je, aurait pu venir de n'importe quelle ère ou variante de l'Histoire ; mais je ne fus aucunement surpris d'entendre ce jeune homme dire, dans un anglais direct et sans accent :

— Une belle saloperie, n'est-ce pas ? Et coriace, en plus ! Vous avez vu ce que j'ai été obligé de lui tirer dans la gueule avant qu'il tombe ? Et ça l'a pas empêché d'avancer. Faut lui accorder au moins ça : il a été à la hauteur !

Devant ses manières décontractées d'officier, je me sentais maladroit et plutôt empoté avec mes peaux de bête et ma barbe. Je lui tendis la main.

— Monsieur, je crois que je vous suis redevable de la vie de mon compagnon.

Il prit ma main et la serra.

— N'exagérons rien.

Son sourire s'élargit.

— Monsieur ***, je présume, dit-il en me nommant. Vous savez, je voulais depuis toujours dire cette réplique.

— Et vous êtes ?

— Oh, excusez-moi. Gibson. Lieutenant-colonel Guy Gibson. Et je suis enchanté de vous avoir retrouvé.

8
Le campement

Gibson laissa entendre qu'il n'était pas seul. Il remit son fusil à l'épaule, se tourna et fit signe à l'adresse des ombres de la forêt.

Deux soldats émergèrent de ces ténèbres. La sueur avait trempé les chemises de ces hommes lourdement chargés, et, lorsqu'ils arrivèrent à la lumière du jour naissant, ils se montrèrent bien plus soupçonneux à notre égard et, en tout cas, plus mal à l'aise que ne l'avait été le lieutenant-colonel. C'étaient deux Hindous, me dis-je, des Cipayes, des soldats de l'Empire : enturbannés, la barbe taillée, les yeux noirs luisant farouchement, chemises et shorts en treillis kaki. L'un d'eux transportait sur son dos un pesant fusil-mitrailleur et ses volumineuses cartouchières en cuir contenaient manifestement les munitions de cette arme. Leurs lourdes épaulettes argentées étincelaient sous le soleil du paléocène ; ils posèrent sur le cadavre du *Pristichampus* des regards d'une férocité non déguisée.

Gibson nous apprit que lui-même et ses deux gaillards avaient participé à une expédition de reconnaissance ; ils s'étaient éloignés d'environ un mille d'un camp de base principal situé à l'intérieur des terres. Je trouvai bizarre que Gibson ne nous eût pas présenté les deux troupiers par leurs noms. Cette petite impolitesse – résultant de la reconnaissance tacite par Gibson d'une différence de rang – me sembla totalement absurde sur cette plage isolée du paléocène dans un monde à peu près vide d'humains !

Je remerciai une fois de plus Gibson d'avoir sauvé le Morlock et l'invitai à prendre un petit déjeuner dans notre abri.

— C'est juste au bout de la plage, dis-je en lui montrant l'endroit.

Gibson mit la main en visière pour mieux voir.

— Eh bien, on dirait que..., ah..., que c'est construit *en dur*, ma parole.

— En dur ? Je crois bien.

Et de me lancer dans un discours interminable sur les détails de notre abri imparfait, dont j'étais exceptionnellement fier, et sur la manière dont nous survivions au paléocène.

Guy Gibson m'écouta, les mains jointes derrière le dos, le visage figé dans une expression polie. Les Cipayes m'observaient, intrigués et soupçonneux, les mains jamais loin de la crosse de leurs armes.

Au bout de quelques minutes, je m'aperçus, un peu tard, de l'attitude détachée de Gibson. Alors j'arrêtai là mon bavardage.

Gibson parcourut la plage d'un regard brillant.

— Il me semble que vous vous en êtes remarquablement tirés, ici. Au bout de quelques semaines à jouer les Robinson Crusoé, je crois bien que je serais devenu toqué. C'est la solitude, hein, parce que… le pub du coin n'ouvrira pas avant cinquante millions d'années !

Je souris à ce bon mot – sur lequel je ne pus renchérir – et eus honte de la fierté exagérée que je tirais de prouesses aussi mesquines devant cette incarnation de pimpante compétence.

— Mais écoutez-moi, poursuivit doucement Gibson, vous ne croyez pas que vous ne feriez pas mieux de venir avec nous au Corps expéditionnaire ? Après tout, on a voyagé jusqu'ici pour vous trouver. Et puis on a du ravitaillement tout ce qu'il y a de plus convenable, et des outils modernes, et tout le reste !

Il jeta un coup d'œil à Nebogipfel et ajouta, avec un peu moins de conviction :

— Et le toubib pourrait peut-être faire quelque chose pour ce malheureux, en plus. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, ne vous gênez pas. On pourra toujours repasser plus tard.

Nous n'avions évidemment besoin de rien – je n'aurais plus jamais besoin de refaire ces quelques centaines de yards au bord de la plage ! –, mais je savais que l'arrivée de Gibson et de ses hommes sonnait la fin de mon bref séjour idyllique. Je sondai le visage franc et réaliste de Gibson et compris que je ne pourrais jamais trouver les mots pour lui faire comprendre l'impression de perte que j'éprouvais.

Les Cipayes ouvrant la marche, Nebogipfel s'appuyant à mon bras, nous nous enfonçâmes dans les profondeurs de la jungle.

Loin de la côte, l'air était chaud et moite. Nous avancions en file indienne, un Cipaye devant et un en serrefile, Gibson, Nebogipfel et

moi en sandwich entre les deux ; je transportai le frêle Morlock dans mes bras pendant la plus grande partie du trajet. Les deux Cipayes continuaient de nous couver sournoisement de leurs regards soupçonneux, même s'ils avaient au bout d'un moment laissé leurs mains s'éloigner de leurs étuis de ceinturon. Ils n'adressèrent pas une seule fois la parole ni à Nebogipfel ni à moi tout le temps que nous voyageâmes avec eux.

L'expédition de Gibson était venue de 1944, soit six ans après notre départ lors de l'attaque par les Allemands du Dôme de Londres.

— Et la Guerre continue ?

— J'en ai peur, dit-il d'une voix sinistre. Nous avons bien sûr riposté à cette brutale attaque de Londres. Nous leur avons rendu la monnaie de leur pièce.

— Et vous avez vous-même participé à de telles actions ?

Tout en marchant, il baissa les yeux – involontairement, sembla-t-il – sur les rubans de campagnes cousus au plastron de sa tunique. Sur-le-champ, je ne les reconnus pas – je ne suis pas féru d'histoire militaire et, de toute façon, certaines de ces décorations n'avaient même pas été inventées à mon époque –, mais j'appris plus tard qu'elles constituaient le *Distinguished Service Order* et la *Distinguished Flying Cross* : distinctions en effet élevées, surtout pour un aussi jeune officier.

— J'ai été un peu au feu, dit Gibson sans affectation. Quelques bonnes sorties. Et j'ai pas mal de chance d'être là pour en parler. Des tas de braves types y sont restés.

— Et ces sorties ont été efficaces ?

— C'est ce que je dirais. Nous leur avons ouvert leurs dômes sans trop attendre après qu'ils nous ont montré l'exemple !

— Et les villes qui étaient en dessous ?

Il me regarda fixement.

— Qu'est-ce que vous croyez ? Privée de son Dôme, une grande ville est pratiquement sans défense contre une attaque aérienne. Oh, on peut bien faire un tir de barrage avec des quatre-vingt-huit…

— Des quatre-vingt-huit ?

— Les Allemands ont un canon antiaérien de calibre 8,8 centimètres. Très utile comme canon de campagne et contre les Automoteurs, en plus de sa vocation principale. Une arme très bien conçue… Cela dit, si le pilote du bombardier peut passer au travers

d'une D. C. A. pareille, il peut balancer à peu près tout ce qu'il veut dans les tripes d'une ville sans dôme.

— Et les résultats… au bout de six ans de ce régime ?

Gibson haussa les épaules.

— Il ne reste plus grand-chose des grandes villes, j'imagine. Pas en Europe, en tout cas.

Nous atteignîmes les abords de ce qui, d'après mes calculs, devait être South Hampstead. Nous franchîmes alors une rangée d'arbres et arrivâmes dans une clairière. C'était un espace circulaire d'environ un quart de mille de diamètre, mais artificiellement dégagé : les souches à sa périphérie indiquaient que la forêt avait été soufflée à l'explosif ou abattue à la hache. J'apercevais déjà des escouades de fantassins, torse nu, qui continuaient de trancher dans les sous-bois avec des scies et des machettes pour agrandir l'espace. Le sol de la clairière avait été débroussaillé et renforcé par plusieurs couches de feuilles de palmier, toutes enfoncées par piétinement dans la boue.

Au centre de cette clairière se trouvaient quatre de ces gros Automoteurs que j'avais déjà rencontrés en 1873 puis en 1938. Ces monstres stationnaient aux quatre coins d'un carré d'une centaine de pieds de diagonale, immobiles, leurs hublots béant comme les gueules d'animaux assoiffés ; les fouets antimines pendaient, flasques et inutiles, des tambours fixés à l'avant des véhicules, et la peinture mouchetée vert et blanc de leurs carapaces métalliques était encroûtée de guano et de feuilles. Une série d'autres véhicules et de matériels divers étaient dispersés dans le campement, notamment des véhicules blindés légers et de petites pièces d'artillerie montées sur des chariots aux roues épaisses.

Cela, m'informa Gibson, allait être le site d'une sorte d'aire de radoub pour Automoteurs transtemporels en 1944.

Des soldats s'affairaient de tous côtés, et, lorsque j'entrai dans la clairière aux côtés de Gibson, avec un Nebogipfel qui boitait en s'appuyant sur moi, les troupiers cessèrent le travail comme un seul homme et nous dévisagèrent sans vergogne.

Nous atteignîmes la cour délimitée par les quatre Automoteurs. Au centre de cet espace trônait un mât peint en blanc, d'où pendait un drapeau de l'Union, bariolé, flasque et incongru. Une série de tentes avaient été dressées dans cette cour ; Gibson nous invita à nous asseoir sur des sièges en toile à côté de la plus grande. Un

soldat – maigre, pâle et manifestement mal à l'aise sous la chaleur – émergea d'un des Automoteurs. Je présumai que c'était l'ordonnance de Gibson, car le lieutenant-colonel lui commanda de nous apporter quelques rafraîchissements.

Le travail se poursuivait tout autour de nous ; le camp était une vraie ruche, comme tous les sites militaires semblent l'être en permanence. La plupart des soldats portaient la tenue complète : chemise en serge et pantalon vert jungle complété de socquettes, chapeau mou en feutre avec foulard kaki clair, sinon chapeau de brousse (de conception australienne, nous informa Gibson). Leurs insignes de régiment étaient cousus sur leurs chemises ou leurs chapeaux et la plupart étaient armés, comme en témoignaient les cartouchières de cuir portées en bandoulière pour les munitions d'armes de poing, les cartouchières de ceinturon et autres accessoires. Tous portaient les lourdes épaulettes déjà vues en 1938. Sous cette chaleur humide, la plupart de ces soldats étaient passablement dépeignés.

J'aperçus un mécanicien vêtu d'une combinaison d'un blanc impeccable qui l'enserrait de la tête aux pieds ; il portait d'épais gants et un casque souple enveloppant muni d'une visière. Il travaillait sur les compartiments latéraux de l'un des Automoteurs. Le malheureux devait fondre sous la chaleur dans cette enceinte close ; Gibson m'expliqua que la combinaison était en amiante pour le protéger en cas d'incendie dans les moteurs.

Les soldats n'étaient pas tous des hommes – je dirais que les deux cinquièmes de la centaine de personnes présentes étaient des femmes –, et beaucoup portaient des marques de blessures diverses : cicatrices de brûlures et atteintes similaires, et même, dans certains cas, des prothèses remplaçant des membres sectionnés. Je compris que l'effroyable anéantissement de la jeunesse européenne s'était poursuivi après 1938, rendant nécessaire l'appel sous les drapeaux de ces hommes déjà blessés et de jeunes femmes de plus en plus nombreuses.

Gibson retira ses lourdes bottes et massa ses pieds meurtris avec un sourire lugubre. Nebogipfel buvait un verre d'eau à petites gorgées tandis que l'ordonnance servait à Gibson et à moi-même une tasse de thé anglais traditionnel. Du *thé,* ici, au paléocène !

— Vous avez reconstitué une vraie petite colonie, dis-je à Gibson.

— Je crois bien. Question d'entraînement, vous savez.

Il posa ses bottes et sirota son thé.

— Bien entendu, toutes les armes sont plus ou moins mélangées ici, comme vous l'avez sans doute remarqué.

— Non, avouai-je.

— Eh bien, le gros des effectifs est fourni par l'armée de terre, c'est normal.

Il montra du doigt un jeune soldat élancé qui arborait un insigne kaki sur les épaules de sa chemise tropicale.

— Mais quelques-uns d'entre nous, comme celui-ci et moi-même, sont de la R. A. F.

— La R. A. F. ?

— La Royal Air Force. Les types en complet gris ont finalement découvert qu'on est les meilleurs pour piloter ces gros monstres de ferraille, voyez-vous.

Un fantassin qui passait fit de grands yeux en découvrant Nebogipfel, et Gibson lui accorda un sourire détendu.

— Bien sûr que ça ne nous gêne pas d'emmener la piétaille. C'est mieux que de vous laisser vous débrouiller tout seuls, hein, Stubbins ?

Le dénommé Stubbins – un rouquin mince au visage ouvert et amical – lui rendit son sourire presque timidement mais sans aucun doute charmé d'avoir attiré l'attention de Gibson, et ce en dépit du fait qu'il devait avoir une douzaine de pouces et quelques années de plus que le minuscule lieutenant-colonel. Je reconnus dans l'attitude décontractée de Gibson un peu de l'aplomb du leader-né.

— Nous sommes ici depuis déjà une semaine, me dit Gibson. C'est bizarre qu'on ne vous soit pas tombés dessus plus tôt, non ?

— Nous ne nous attendions pas à de la visite, dis-je sèchement. Sinon, j'imagine que nous aurions allumé des feux ou trouvé quelque autre manière de signaler notre présence.

Il m'accorda un clin d'œil.

— Nous étions occupés de notre côté. Nous avons eu un boulot monstre les deux premiers jours. Nous sommes bien équipés, évidemment ; avant le départ, les savants nous ont seriné que le climat de cette bonne vieille Angleterre est drôlement variable quand on prend le recul nécessaire, alors nous avons toute la gamme des tenues en stock, depuis les redingotes de la Bérézina jusqu'aux bloomers de Bombay. Mais nous ne nous attendions vraiment pas à ce climat tropical : pas ici, au beau milieu de

Londres ! On dirait que nos vêtements partent en morceaux – ils nous pourrissent littéralement sur le dos –, les accessoires en métal rouillent et nos bottes dérapent dans cette gadoue ; même mes fichues socquettes ont rétréci ! Et les rats rongent tout et le reste, dit-il d'un air renfrogné. Enfin, je crois que ce sont des rats.

— Probablement pas, en fait. Et ces Automoteurs ? Classe Kitchener, n'est-ce pas ?

Gibson me fit un clin d'œil, manifestement surpris de mon étalage de savoir fragmentaire.

— En réalité, on a un mal fou à faire avancer ces engins ; leurs pieds d'éléphant s'enfoncent dans cette boue qui n'en finit pas…

C'est alors que derrière moi résonna une voix claire et familière :

— Je crois que vous êtes un peu en retard sur les événements. La classe Kitchener, y compris ce cher vieux *Raglan*, a été mise au rancart il y a bien des années…

Je me retournai sans me lever. Une silhouette s'approchait de moi, sanglée dans une combinaison impeccable et portant le béret des unités automotrices ; ce soldat boitait d'une manière prononcée. Une main me fut tendue. Je la pris : elle était menue mais vigoureuse.

— Capitaine Hilary Bond, dis-je en souriant.

Elle me toisa de la tête aux pieds, s'attardant sur ma barbe et mes vêtements en peau de bête.

— Vous êtes un peu plus mal habillé, monsieur, mais vous n'en êtes pas moins parfaitement reconnaissable. Vous êtes surpris de me revoir ?

— Après quelques doses de ce voyage transtemporel, il n'y a plus grand-chose qui me surprenne encore, Hilary !

9
Le Corps expéditionnaire transtemporel

Gibson et Bond m'expliquèrent la fonction du Corps expéditionnaire transtemporel.

Grâce au développement des piles à fission au carolinum, l'Angleterre et l'Amérique avaient réussi à produire de la plattnérite en quantités raisonnables peu après ma fuite dans le temps. Les ingénieurs de l'époque n'étaient plus obligés de se rabattre sur les reliquats et les rebuts de mon ancien atelier.

On craignait encore beaucoup que les guerriers transtemporels allemands ne fassent en train de préparer une sournoise offensive contre le passé de l'Angleterre et, de surcroît, on savait, à l'examen de l'épave que nous avions abandonnée au Collège impérial, et par d'autres indices, que Nebogipfel et moi-même avions dû parcourir quelques dizaines de millions d'années en direction du passé. Une flotte d'Automoteurs transtemporels fut donc rapidement réunie et équipée d'instruments sensibles pouvant détecter la présence de plattnérite à l'état de traces et dont le principe était fondé, crus-je comprendre, sur l'origine radio-active de cette substance. À présent, ce Corps expéditionnaire avançait dans le passé par bonds énormes de cinq millions d'années, voire plus.

Sa mission consistait à protéger l'histoire de l'Angleterre d'une attaque anachronique de l'ennemi – rien de moins !

Lorsque des arrêts étaient effectués, on s'efforçait courageusement d'étudier la période ; un certain nombre de soldats avaient été formés – à la hâte, certes – pour jouer le rôle de savants amateurs : climatologues, ornithologues et autres spécialistes. Ils procédaient à des inventaires rapides mais efficaces de la faune et de la flore, des climats et de la géologie de cette ère, et une grande part de l'activité quotidienne de Gibson consistait à résumer ces observations. Je vis que les hommes et les femmes du rang acceptaient ces tâches dans la bonne humeur et en plaisantant, ainsi qu'il est de coutume chez les gens de cette espèce, et il me

sembla qu'ils témoignaient d'un robuste intérêt pour la nature de l'insolite vallée de la Tamise dans laquelle ils se trouvaient en ce paléocène.

Mais, la nuit, des sentinelles patrouillaient à la périphérie du campement, et des soldats munis de jumelles passaient une grande partie de leur temps à scruter le ciel ou la mer. Quand ils accomplissaient ces tâches, les soldats ne manifestaient pas du tout l'aimable humour et la curiosité qui caractérisaient leurs entreprises scientifiques et autres. Au contraire, la peur et la détermination se lisaient dans la rigidité de leurs traits et le plissement de leurs yeux.

Après tout, ce Corps expéditionnaire n'était pas là pour étudier les fleurs mais pour rechercher des *Allemands :* des ennemis humains voyageant dans le temps, ici, au milieu des merveilles du passé.

J'avais beau être fier de mes prouesses de survivant dans cette ère, ce fut avec un soulagement considérable que j'abandonnai mes haillons et mes peaux de bête pour endosser la confortable tenue tropicale de ces troupiers transtemporels. Je rasai ma barbe, me lavai – avec du savon ! – dans une eau tiède et propre et plantai ma fourchette dans une savoureuse viande de soja en conserve. La nuit, c'était avec un sentiment de paix et de sécurité que je m'étendais sous le couvert de la toile et de la moustiquaire, entouré par les puissantes épaules des Automoteurs.

Nebogipfel ne s'installa pas dans le camp. Bien que la découverte de nos personnes par Gibson fût l'occasion d'un modeste triomphe mêlé d'étonnement – car l'objectif principal de l'expédition était de nous retrouver –, le Morlock devint bientôt l'objet d'une fascination éhontée chez les soldats et, sans doute, la cible de quelques sournoises provocations. Le Morlock retourna donc à notre campement originel en bordure de la mer du Paléocène. Je ne m'y opposai pas, car je savais à quel point il était impatient de poursuivre la reconstruction de son véhicule transtemporel. Il emprunta même à cette fin des outils au Corps expéditionnaire. Toutefois, me rappelant le *Pristichampus* auquel il avait échappé de justesse, j'insistai pour qu'il ne restât pas seul mais fut accompagné soit par moi-même, soit par un soldat armé.

Quant à moi, au bout d'un jour ou deux, je me lassai de ne rien faire dans ce campement plein d'activité – je ne suis pas oisif de

nature – et demandai à participer aux corvées. Je prouvai bientôt ma valeur en partageant ma connaissance douloureusement acquise de la faune et de la flore locales et de la géographie environnante. Il y avait beaucoup de malades dans le camp, car les soldats n'avaient pas été mieux préparés que moi aux diverses infections de cette période ; je prêtai donc main-forte à l'unique médecin du camp, un jeune *naïk*, perpétuellement épuisé, affecté au 9e régiment de fusiliers gurkhas.

Après le premier jour, je vis peu Gibson, absorbé qu'il était dans les minuties de la gestion quotidienne de son Corps expéditionnaire et, à sa grande irritation, par une pesante paperasserie – formulaires, rapports et journaux de bord – dont il était tenu de s'occuper quotidiennement. Et tout cela pour un gouvernement qui n'existerait pas avant cinquante millions d'années ! J'eus l'impression que l'inaction pesait à Gibson et que le voyage transtemporel réveillait son impatience : je crois qu'il eût été comblé s'il avait pu reprendre les raids sur l'Allemagne qu'il avait dirigés et m'avait décrits avec une surprenante précision. Hilary Bond, qui disposait de beaucoup de temps libre – ses responsabilités étaient concentrées dans les périodes où les grandioses cuirassés transtemporels fendaient les siècles –, occupait les fonctions d'hôtesse pour Nebogipfel et moi-même.

Un jour, nous partîmes elle et moi nous promener à la lisière de la forêt, non loin du rivage. Bond se fraya un chemin au milieu des fourrés denses. Elle boitait, mais sa démarche était franche et énergique. Elle me décrivit l'évolution de la Guerre depuis 1938.

— J'aurais cru que la destruction des dômes aurait mis un point final, dis-je. Les gens ne peuvent-ils pas comprendre…, je veux dire, pour quoi peut-on encore se battre après cela ?

— Vous voulez dire que ç'aurait dû être la fin de la Guerre ? Oh, que non ! Ç'a été pendant quelque temps la fin de la vie urbaine, j'imagine. Nos populations ont été drôlement secouées. Mais il y a les Bunkers, évidemment : c'est de là qu'on fait désormais la Guerre, et c'est là que se trouvent la plupart des fabriques de munitions et installations du même genre. Je ne crois pas ce soit un siècle très propice aux grandes villes.

Je réfléchis à ce que j'avais vu de la barbarie régnant dans la campagne à l'extérieur du Dôme de Londres et j'essayai de me représenter la vie dans un Abri antiaérien souterrain permanent :

me vinrent alors à l'esprit des images d'enfants aux yeux caves détalant dans des tunnels obscurs, d'une population réduite par la peur à la servilité et à la quasi-sauvagerie.

— Et la Guerre proprement dite ? demandai-je. Les fronts…, votre fameux Siège de l'Europe…

Bond haussa les épaules.

— Eh bien, on entend tout le temps parler au Scope des grandes percées accomplies ici et là : *Encore un Effort*, ce genre de chose. Mais, dit-elle en baissant la voix, et je suppose que cela ne portera pas à conséquence si nous en parlons ici, les aviateurs voient un peu toute l'Europe, même si c'est de nuit et à la lumière des obus, et les informations circulent. À mon avis, je ne crois pas que ces tranchées aient avancé ou reculé d'un pouce dans la boue depuis 1935. Nous sommes coincés, et voilà.

— Je n'arrive plus à imaginer ce *pour* quoi vous combattez tous encore. Les États sont tous plus ou moins anéantis, industriellement et économiquement. Aucun d'entre eux ne peut assurément représenter de menace importante pour les autres ; et aucun ne dispose encore d'avantages qu'il vaudrait la peine d'acquérir.

— C'est peut-être vrai, dit-elle. Je ne crois pas qu'il reste encore à l'Angleterre assez de force pour faire guère mieux que reconstruire son propre territoire dévasté une fois la Guerre terminée. Nous ne ferons plus de conquêtes pendant longtemps ! Et, la situation étant uniforme comme elle l'est, les perspectives ne doivent pas être très différentes vues de Berlin.

— Alors, pourquoi continuer ?

— *Parce que nous ne pouvons pas nous permettre de nous arrêter*.

Sous le hâle qu'elle avait acquis au fin fond du paléocène, je discernais des traces de son ancienne pâleur.

— Il circule toutes sortes d'informations – dont certaines sont des rumeurs et d'autres sont plus confirmées, à ce qu'on me dit – qui indiqueraient des progrès techniques du côté allemand…

— Des progrès techniques ? Vous voulez dire des *armes ?*

Nous nous éloignâmes de la forêt et descendîmes au bord de la mer. L'air torride m'éventait le visage et nous laissions l'eau clapoter contre les semelles de nos bottes.

Je m'imaginai l'Europe de 1944 : les villes dévastées, et, de la Hollande aux Alpes, des millions d'hommes et de femmes essayant de s'infliger mutuellement le maximum de pertes… Dans cette paix tropicale, c'était aussi absurde qu'un cauchemar dû à la fièvre !

— Mais que peut-on encore inventer, protestai-je, qui puisse causer des destructions sensiblement plus grandes que celles qui ont déjà été produites ?

— On parle de Bombes d'une nouvelle sorte, plus puissantes que tout ce que nous avons pu voir jusqu'ici… des ; Bombes contenant du carolinum, paraît-il.

Je me rappelai les hypothèses que Barnes Wallis avait émises en ce sens en 1938.

— Et, bien sûr, continua Bond, il y a la Guerre par déplacement transtemporel. Voyez-vous, nous ne pouvons arrêter de nous battre si cela signifie un monopole des Allemands sur des armes de cette sorte.

Il y avait dans sa voix comme un tranquille désespoir.

— Mais vous au moins comprenez cela, n'est-ce pas ? Voilà pourquoi nous étions si pressés de construire des piles atomiques, d'acquérir du carolinum, de produire plus de plattnérite… Voilà pourquoi tant d'argent et de moyens ont été investis dans ces Automoteurs transtemporels.

— Et tout cela pour revenir dans le temps avant les Allemands ? Pour les anéantir *avant* qu'ils aient l'occasion de nous anéantir ?

Elle releva le menton et prit un air insolent.

— Ou pour réparer les dégâts qu'ils commettent. On peut voir les choses comme cela, non ?

Je ne discutai point, comme Nebogipfel l'aurait peut-être fait, de l'absolue futilité de cette quête ; car il était clair que les philosophes de 1944 n'étaient pas encore parvenus à appréhender la Multiplicité des Histoires comme je l'avais fait sous la férule du Morlock.

— Mais, protestai-je, le passé est extrêmement vaste. Vous êtes venus nous chercher, or comment pouviez-vous savoir que nous débarquerions ici ?… Comment pouviez-vous vous poser dans les parages ne fut-ce qu'à un million d'années près ?

— Nous avions des indices.

— Quelle sorte d'indices ? Vous voulez dire l'épave abandonnée dans le Collège impérial ?

— En partie. Mais également des indices archéologiques.

— *Archéologiques ?*

Elle m'interrogea du regard.

— Écoutez, je ne suis pas sûre que vous aimeriez entendre cela.

Ce qui ne fit que redoubler ma curiosité ! J'insistai pour qu'elle me dît la vérité.

— Très bien. Les autres – les savants – avaient une idée assez précise de l'endroit d'où vous étiez partis vers le passé, dans l'enceinte du Collège impérial, évidemment, et ils ont donc entamé des fouilles archéologiques intensives de ce secteur. On a creusé des puits…

— Mon Dieu ! m'exclamai-je. Vous cherchiez mes ossements fossilisés !

— Et ceux de Nebogipfel. Nous avions supputé qu'en cas de découverte d'anomalies quelconques – os, outils – nous devrions pouvoir vous repérer passablement bien grâce à votre position dans les strates…

— Et on a découvert quoi, Hilary ?

Elle se tut à nouveau, et il me fallut insister pour qu'elle me répondît :

— On a trouvé un crâne.

— Humain ?

— Plus ou moins… Petit, et plutôt déformé, mais placé dans une strate trop ancienne de cinquante millions d'années pour la présence de restes humains… *et tranché proprement en deux par un coup de dents*.

Petit et déformé. Ce devait être celui de Nebogipfel ! Se pouvait-il que ce fût là le vestige de sa rencontre avec le *Pristichampus*… mais dans une autre Histoire, dans laquelle Gibson ne serait pas intervenu ?

Et mon squelette fracassé et pétrifié gisait-il dans quelque fosse voisine, encore à découvrir ?

Je sentis un frisson glacé passer sur moi, malgré la chaleur du soleil qui pesait sur mon dos et ma tête. Le brillant monde du paléocène sembla brusquement pâlir, jusqu'à devenir un transparent au travers duquel resplendissait l'impitoyable lumière du temps.

— Vous avez donc détecté les traces de plattnérite attendues et vous nous avez localisés, dis-je. Mais j'imagine que vous avez été

déçus de ne trouver que moi – encore une fois ! – et non une horde de belliqueux Prussiens. Mais ne voyez-vous pas là comme un paradoxe ?

« Vous mettez au point vos cuirassés transtemporels parce que vous craignez que les Allemands ne fassent la même chose. Très bien. Mais la situation est symétrique : de leur point de vue à eux, les Allemands doivent craindre que vous n'exploitiez avant eux de telles machines transtemporelles. Chaque camp se comporte exactement de la manière susceptible de provoquer la pire réaction chez l'adversaire. Tant et si bien que vous allez tout doucement vers la pire situation pour les uns et les autres.

— C'est possible, rétorqua Bond. Mais la possession par les Allemands de la technologie transtemporelle serait une catastrophe pour la cause alliée. Le but de cette expédition est de traquer les voyageurs transtemporels allemands et de parer à tout dommage que les Allemands puissent infliger à l'Histoire.

Je levai les bras et l'eau du paléocène se rida autour de mes chevilles.

— Tonnerre, capitaine Bond, nous sommes cinquante millions d'années avant la naissance du Christ ! Quel sens un conflit entre l'Angleterre et l'Allemagne qui se déroule dans un avenir aussi lointain peut-il avoir *ici ?*

— Pas question de relâcher nos efforts, dit-elle avec une farouche lassitude. Ne comprenez-vous donc pas ? Nous devons pourchasser l'Allemand jusqu'à l'aube de la Création, s'il le faut.

— Et jusqu'où cette Guerre ira-t-elle ? Allez-vous consumer toute l'Éternité avant d'avoir fini d'en découdre ? Ne voyez-vous pas que *cela*… – j'agitai la main comme pour résumer l'atroce futur de villes détruites et de populations blotties dans des cavernes souterraines –, que tout cela est impossible ? Ou allez-vous continuer jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux hommes, rien que deux, et que le dernier se retourne vers son voisin et lui fracasse le crâne avec une brique arrachée aux décombres ? Hein ?

Bond se détourna – la lumière de la mer accrocha les rides de son visage – et se refusa à répondre.

Cette période de calme qui suivit notre première rencontre avec Gibson dura cinq jours.

10
L'apparition

Il était midi, le soleil brillait dans un ciel sans nuages. J'avais passé le matin à mettre mes capacités d'infirmier maladroit au service du médecin gurkha. Ce fut avec soulagement que j'acceptai l'invitation d'Hilary Bond à l'accompagner dans une promenade sur la plage, une de plus.

Nous traversâmes la forêt sans encombre – à présent, les soldats avaient dégagé des chemins d'une largeur respectable qui rayonnaient à partir du campement central –, et, lorsque nous atteignîmes la plage, je retirai mes bottes et mes chaussettes, les jetai dans un coin à la lisière de la forêt et descendis d'un pas léger vers le bord de l'eau. Hilary Bond se délesta de ses effets avec un peu plus de cérémonie et les empila sur le sable, y ajoutant l'arme de poing qu'elle portait sur elle. Elle retroussa son pantalon – je pus constater à quel point sa jambe gauche était contrefaite, la peau ratatinée par une ancienne brûlure – et s'avança à ma suite dans le ressac écumant.

J'ôtai ma chemise (nous étions très décontractés, les hommes comme les femmes, dans ce camp forestier au profond des âges) et immergeai ma tête et la partie supérieure de mon corps dans l'onde transparente sans me préoccuper de mon pantalon trempé. Je respirai profondément, savourant toutes les sensations de ce moment : la chaleur du soleil qui picotait mon visage, l'étincellement de l'eau, la douceur du sable entre mes orteils, les effluves piquants du sel et de l'ozone.

— Je vois que vous êtes heureux d'être ici, dit Hilary avec un sourire tolérant.

— Absolument.

Je lui expliquai que j'avais aidé le médecin.

— Vous savez que je suis plus que disposé à rendre service. Mais, vers les dix heures du matin, ma tête était déjà si pleine de l'odeur

fétide du chloroforme, de l'éther, de divers liquides antiseptiques… et d'autres odeurs plus terrestres que je…

— Je comprends, dit-elle en levant les mains.

Nous sortîmes de la mer et je me séchai avec une serviette. Hilary ramassa son arme, mais nous laissâmes nos bottes sur la plage et nous promenâmes nonchalamment sur la grève. Au bout de quelques douzaines de yards, je distinguai les empreintes peu profondes qui trahissaient la présence des *Corbicula*, ces bivalves fouisseurs qui peuplaient la plage en nombre considérable. Nous nous accroupîmes sur le sable, et je montrai à Hilary comment déterrer ces petites créatures compactes. En quelques minutes, nous en avions accumulé un tas respectable que nous laissâmes sécher au soleil à côté de nous.

Hilary retournait les bivalves avec une fascination d'enfant, son visage aux cheveux ras plaqués par l'eau rayonnait de plaisir devant sa modeste réussite. Nous étions tout à fait seuls sur cette plage – nous aurions pu être les deux seuls humains en ce monde du paléocène – et je sentais perler la moindre gouttelette de transpiration sur mon cuir chevelu et le frottement de chaque grain de sable sur mes mollets. Et tout cela baignait dans la chaleur animale de la femme à mes côtés ; c'était comme si les Mondes multiples que j'avais traversés s'étaient télescopés dans cette concentration unique de réalité *hic et nunc*.

Je voulais communiquer un peu de cette impression à Hilary.

— Vous savez…

Mais elle s'était relevée, le visage tourné vers la mer.

— Écoutez.

Décontenancé, je laissai errer mon regard vers la lisière de la forêt, la mer clapotante, l'altière vacuité du ciel. Les seuls bruits étaient le frémissement d'une douce brise sous la voûte des arbres et le doux murmure des vaguelettes caressant la grève.

— Écouter quoi ?

Son expression était devenue dure et soupçonneuse : le visage du soldat, intelligent et redoutable.

— *Monomoteur, dit-elle*.

Sa concentration était apparente.

— Daimler-Benz D. B., douze cylindres, ce me semble…

Elle se releva d'un bond et pressa ses mains en visière contre son front.

Et puis je l'entendis moi aussi, avec mon ouïe moins fine d'homme âgé. C'était un vrombissement lointain, comme celui d'un énorme insecte, que la brise nous apportait de la mer.

— Regardez, dit Hilary en indiquant un point du ciel.

Je visai le long de son bras et fus récompensé par l'image fugitive d'une distorsion, flottant au-dessus de la mer, loin vers l'est. Un fragment d'un *autre* monde, un tourbillon pas plus gros que la lune, une sorte de réfraction scintillante teintée de vert.

Puis j'eus l'impression de quelque chose de *solide* au milieu, qui se matérialisait en tourbillonnant… et puis il y eut une forme dure, sombre, comme une croix, qui se précipita du ciel à basse altitude, venant de l'est, du côté d'une Allemagne qui n'était pas encore née. Le vrombissement devint beaucoup plus fort.

— Mon Dieu ! dit Hilary Bond. C'est un Messerchmitt… un Aigle ; on dirait un Bf 109F…

— *Messerschmitt…,* c'est un nom allemand ! m'écriai-je stupidement.

— Évidemment que c'est un nom allemand ! dit-elle avec un regard cinglant. Vous ne comprenez donc pas ?

— Quoi ?

— Que c'est un avion allemand. C'est la *Zeitmaschine* qui vient nous pourchasser !

En approchant de la côte, l'engin vira sur l'aile comme une mouette et commença à voler parallèlement au rivage. Avec un « whoosh ! » sonore, et si vite qu'Hilary et moi fûmes forcés de pivoter sur le sable pour le suivre des yeux, il passa au-dessus de nos têtes, à moins d'une centaine de pieds du sol.

La machine avait environ trente pieds de long, et un peu plus d'un bout d'une aile à l'autre. Une hélice tourbillonnait à l'avant, rendue floue par la vitesse. Le dessous de l'engin était peint en bleu-gris, les parties supérieures en brun et vert mouchetés. De sinistres croix noires sur le fuselage et les ailes indiquaient le pays d'origine de l'engin, et d'autres motifs militaires bariolaient la carcasse peinte : une tête d'aigle, un glaive brandi, et ainsi de suite. Le dessous était parfaitement lisse, à l'exception de la charge unique de l'engin : une masse de métal en forme de goutte d'eau, d'environ six pieds de long, peinte en bleu comme le reste.

Nous restâmes quelques instants pétrifiés par cette soudaine apparition comme par quelque Visitation religieuse.

Le jeune homme enthousiaste qui sommeillait en moi – l'ombre de l'infortuné Moïse à jamais disparu – frissonna à la vue de cette élégante machine. Quelle aventure ce devait être pour le pilote ! Quelle vue superbe de là-haut ! Et quel extraordinaire courage il avait fallu pour hisser cet engin dans l'air noirci par les fumées de l'Allemagne de 1944, pour le faire monter si haut que le paysage du cœur de l'Europe fût réduit à une sorte de carte, une table texturée revêtue de sables, de mers, de forêts et d'humains aussi minuscules que des poupées – *et puis* mettre le contact qui lancerait l'engin dans le temps ! Je me représentai le soleil filant sur son orbe au-dessus du vaisseau comme un météore tandis que, sous sa proue, le paysage, rendu malléable par le temps, coulerait et se déformerait…

Puis les ailes brillantes basculèrent à nouveau et le vacarme de l'hélice se déchaîna sur nous. L'engin prit son essor et s'éloigna en direction du Corps expéditionnaire.

Hilary remonta la plage au pas de course ; sa claudication trouait le sable de cratères asymétriques.

— Où allez-vous ?

Elle arriva là où elle avait laissé ses bottes, qu'elle enfila brutalement, négligeant les chaussettes.

— Au camp, évidemment.

— Mais…

Je contemplai notre pathétique petite pile de bivalves.

— Mais vous ne pouvez pas distancer ce Messerchmitt. Qu'allez-vous faire ?

Elle ramassa son arme et se releva. Pour toute réponse, elle me fixa, le regard vide d'expression. Puis elle se retourna, bouscula les palmiers qui bordaient la lisière de la forêt et disparut dans l'ombre des *Dipterocorps*.

Le bruit de l'appareil Messerschmitt s'atténuait, absorbé par la couverture de feuillages. J'étais seul sur la plage avec les bivalves et le clapotement du ressac.

La situation me semblait totalement irréelle : la Guerre aurait-elle été exportée dans ce paysage idyllique du paléocène ? Je ne ressentis aucune peur, rien qu'une bizarre impression de dislocation.

Je sortis brusquement de mon immobilité et me préparai à suivre Bond dans la forêt.

Je n'avais pas encore atteint mes bottes qu'une petite voix fluide me parvint, flottant au ras de la plage.

— *Non !… Allez vers l'eau… Non !…*

C'était Nebogipfel : le Morlock s'approcha en titubant sur le sable dans lequel sa béquille improvisée creusait une série de trous profonds et étroits. Un pan défait de son masque facial se relevait à chaque saccade.

— Qu'y a-t-il ? Vous ne voyez pas ce qui se passe ? La *Zeitmaschine*…

— Dans l'eau.

Aussi flasque qu'une poupée de chiffon, il s'appuyait sur sa béquille, et ses halètements lui ébranlaient tout le corps. Son sifflement asthmatique était devenu si prononcé que ses syllabes étaient à peine distinctes.

— L'eau…, nous devons nous mettre dans…

— Ce n'est pas le moment de nager, mon vieux ! grondai-je, indigné. Vous ne voyez donc pas…

— Comprenez pas, hoqueta-t-il. Vous. Vous ne pouvez… Venez…

Je me retournai, désorienté, et regardai du côté de la forêt. Je distinguais à présent la forme fugitive de la *Zeitmaschine* qui volait au ras de la cime des arbres, sa peinture vert et bleu éclaboussant le feuillage de taches lumineuses. Sa vitesse était prodigieuse et son bruit lointain évoquait le bourdonnement d'un insecte en colère.

Puis j'entendis la toux saccadée de pièces d'artillerie et le sifflement des obus.

— Ils ripostent ! dis-je à Nebogipfel, embrasé par cette étincelle guerrière. Vous voyez ? La machine volante a manifestement repéré le Corps expéditionnaire, mais nos soldats sont en train de lui tirer dessus…

— *La mer*, dit Nebogipfel.

Il s'accrochait à mon bras avec des doigts aussi faibles que ceux d'un nouveau-né. Ce geste était si direct, si suppliant, que je fus obligé de m'arracher à la contemplation de ce combat aérien. Le masque à fentes crasseux n'exposait que des sections de ses yeux, sa bouche était une plaie tordue et palpitante.

— C'est le seul abri assez proche. Il suffirait peut-être…

— Un abri ? La bataille est à deux milles d'ici. Comment pourrions-nous être touchés, ici, sur cette plage déserte ?

— Mais la Bombe…, la Bombe transportée par l'Allemand ; vous ne l'avez pas vue ?…

Ses cheveux pendaient sur son crâne chétif.

— Les Bombes de cette Histoire-ci ne sont pas sophistiquées ; ce ne sont guère plus que de gros morceaux de carolinum pur. Mais ça ne les empêche pas d'être efficaces. Vous ne pouvez plus rien faire pour les gens du Corps expéditionnaire ! Pas maintenant… il nous faut attendre l'issue de la bataille.

Il leva les yeux vers moi.

— Comprenez-vous cela ? Venez, dit-il en me tirant une fois de plus par le bras.

Il avait à présent laissé tomber sa béquille et s'appuyait sur moi.

Comme un enfant, je me laissai conduire dans l'eau.

Nous atteignîmes bientôt une profondeur de quatre pieds, sinon plus. Le Morlock avait de l'eau jusqu'aux épaules ; il me pria de me baisser afin que je fusse, moi aussi, plus ou moins immergé dans l'eau salée.

Le Messerschmitt vira sur l'aile au-dessus de la forêt pour faire un deuxième passage et piqua, féroce oiseau de métal ; les pièces d'artillerie se déchaînèrent contre la *Zeitmaschine* et des obus éclatèrent en nuages de fumée qui se dispersèrent dans l'air du paléocène.

J'avoue que j'étais émoustillé par ce combat dans les airs, le premier dont j'étais témoin. Mon esprit s'emballait en imaginant les conflits aériens prolongés qui avaient dû emplir les cieux européens en 1944 : je voyais des hommes qui chevauchaient le vent, tuaient et tombaient tels les anges du *Paradis perdu*. C'était, me dis-je, l'apothéose de la Guerre ; qu'était la vie sordide des tranchées comparée à cet altier triomphe, à cette chute libre vers la gloire ou le trépas ?

Le Messerschmitt décrivit alors une spirale, évitant presque paresseusement des obus qui continuaient d'éclater, puis se mit à prendre de l'altitude. Au terme de cette manœuvre, il sembla s'immobiliser, un instant, à des centaines de pieds au-dessus du sol.

C'est alors que je vis la Bombe – cette mortelle gousse de métal peinte en bleu – se détacher de son porteur, très délicatement, et entamer sa chute vers la terre.

Un unique obus monta de la forêt sur une trajectoire incurvée et perfora l'aile de la machine volante. Des flammes jaillirent et la *Zeitmaschine* se mit à tournoyer follement, enveloppée de fumée.

Je poussai un cri de joie.

— Dans le mille ! Nebogipfel, vous avez vu ça ?

Mais le Morlock avait levé les bras hors de l'eau et pesait sur ma tête de ses mains douces.

— Baissez-vous, dit-il. Mettez-vous sous l'eau…

Mon ultime et fugitive vision du combat fut la traînée de fumée qui marquait la trajectoire du Messerschmitt en perdition et, la précédant, l'étoile rougeoyante, déjà presque trop brillante pour l'œil, qu'était la Bombe.

Je plongeai la tête dans la mer.

11
La Bombe

En un instant, l'aimable lumière du soleil du paléocène fut abolie.

Une clarté aveuglante, rouge violacé, inonda l'air au-dessus de l'eau. Un bruit énorme et complexe déferla sur moi : c'était essentiellement le fracas d'une massive explosion, à laquelle se superposaient un rugissement et un bruit de destruction et de déchirement. Tout cela avait beau être dilué par les quelques pouces d'eau au-dessus de moi, le volume sonore était néanmoins si élevé que je fus forcé de me boucher les oreilles ; je criai, et des bulles s'échappèrent de ma bouche en me frôlant le visage.

Le fracas initial s'atténua, mais le rugissement continua de plus belle. Ma provision d'air fut bientôt épuisée et je fus contraint d'émerger. J'avalai une goulée d'air et secouai la tête pour chasser l'eau de mes yeux.

Le bruit était extraordinairement puissant. La lumière qui rayonnait de la forêt était trop violente pour être regardée en face, mais mes yeux éblouis reçurent l'impression d'une grosse boule de feu cramoisi qui tourbillonnait au milieu de la forêt presque comme un être vivant. Les arbres avaient été précipités à terre comme des quilles tout autour de ce brasier pirouettant et d'énormes fragments de *Dipterocarps* démembrés étaient soulevés et projetés en l'air comme des allumettes. Je vis des animaux détaler hors de la forêt, terrorisés, fuyant la tempête : une famille de *Diatryma*, les plumes roussies et ébouriffées, se précipita vers l'eau en titubant ; puis un *Pristichampus*, un beau spécimen adulte, martelant le sable de ses sabots.

C'est alors que la boule de feu sembla s'attaquer à la terre elle-même, comme pour s'y enfouir. Jaillis du cœur de la forêt saccagée, des bouffées d'une lourde vapeur incandescente et des fragments de rochers furent projetés fort loin et à grande hauteur ; chacun de ces

derniers était manifestement saturé de carolinum, et l'on eût crut observer la naissance d'une famille de météorites.

Un incendie, dense et gigantesque, se déclara alors au milieu de la forêt, en réponse au contact destructeur quasi divin du carolinum ; les flammes s'élancèrent, hautes de plusieurs centaines de pieds, pour former un cône de lumière tourbillonnante à l'épicentre de l'explosion. Un nuage de fumée et de cendres, chargé de masses de débris volants, commença à se constituer tel un cumulonimbus au-dessus du brasier. Et, transperçant le tout comme un poing fulgurant, une colonne de vapeur surchauffée s'éleva du cratère creusé par la Bombe au carolinum, colonne éclairée de rouge comme par un volcan miniature.

Nebogipfel et moi-même ne pouvions que nous tapir sous l'eau et nous y maintenir le plus longtemps possible. Dans les intervalles où nous étions obligés de faire surface pour nous remplir les poumons, nous gardions les bras sur la tête par peur de l'averse de débris incandescents.

Au bout de plusieurs heures passées dans cette position, Nebogipfel décréta que nous pouvions prendre le risque d'approcher de la terre.

J'étais épuisé, mes membres étaient comme du plomb dans l'eau. Des brûlures me picotaient le visage et le cou et je mourais de soif ; je fus malgré tout obligé de porter le Morlock sur presque tout le trajet jusqu'au rivage, car ses forces limitées s'étaient épuisées bien longtemps avant la fin de notre calvaire.

La plage n'avait plus rien de commun avec l'aimable endroit où j'avais chassé les bivalves avec Hilary Bond, quelques heures seulement auparavant. Le sable était jonché de débris organiques, essentiellement des branches cassées et des fragments de troncs ; çà et là, le feu couvait encore ; des ruisselets fangeux se frayaient un chemin sur le sol hérissé de cloques. La chaleur qui émanait de la forêt était encore intolérable – des foyers brûlaient toujours en maints endroits – et la lueur rouge violacé de la haute colonne de carolinum illuminait les eaux agitées. Trébuchant pour éviter un cadavre calciné – celui d'une jeune *Diatryma*, ce me semble –, je trouvai une étendue de sable raisonnablement dégagée. J'époussetai la couche de cendres qui s'y était déposée et laissai choir le Morlock par terre.

Je trouvai un petit ruisseau et en recueillis l'eau au creux de mes mains. Le liquide était boueux et moucheté de cendres noires – je présumai qu'il était pollué par les restes calcinés des arbres et des animaux – mais ma soif était si forte que je n'eus d'autre choix que de boire à pleines poignées sales.

— Eh bien, constatai-je d'une voix réduite à un coassement par la fumée et la fatigue, voilà du beau travail ! Et dire que l'homme est présent au paléocène depuis moins d'un an…

Nebogipfel commençait à remuer. Il essaya de se hisser sur les bras, mais c'est à peine s'il pouvait relever la tête. Il avait perdu son masque facial ; les énormes et douces paupières de ses yeux délicats étaient encroûtées de sable. Je fus ému comme par une bizarre tendresse. Une fois de plus, cet infortuné Morlock avait été contraint d'endurer la dévastation de la Guerre chez les humains – chez les membres de ma propre race mesquine – et en avait pâti.

Aussi doucement que si je portais un enfant, je le soulevai du sable, le retournai et l'assis sur son séant ; ses jambes pendaient comme des bouts de ficelle.

— Du calme, mon vieux, dis-je. Vous ne risquez plus rien à présent.

Sa tête aveugle pivota vers moi et de son œil valide suintèrent d'énormes larmes. Il murmura quelques syllabes liquides.

— Quoi ? Que dites-vous ?

Je me penchai pour écouter.

— Pas en sécurité…, dit-il enfin en anglais.

— Quoi ?

— Nous ne sommes pas en sécurité, ici…, pas du tout.

— Mais pourquoi ? L'incendie ne peut plus nous atteindre.

— Pas l'incendie…, *les radiations*… Même lorsque la colonne lumineuse se sera éteinte… dans des semaines, voire des mois, les particules radio-actives perdureront…, les radiations nous rongeront la peau… Nous ne sommes pas en sécurité ici.

Je posai la main sur sa joue émaciée et parcheminée et, à cet instant – brûlé, en proie à une soif incroyable –, je ressentis une envie d'assumer pleinement la situation, de *m'asseoir* sur cette plage dévastée, nonobstant les incendies, les Bombes et les particules radio-actives, en attendant que l'Obscurité finale se refermât sur moi. Mais quelques lambeaux d'énergie rémanente

fusionnèrent autour de mon inquiétude devant l'agitation sans force du Morlock.

— Alors, dis-je, nous allons partir d'ici et voir si nous pouvons trouver quelque endroit où nous reposer.

Ignorant les brûlures qui craquelaient la peau de mes épaules et de mon visage, je glissai mes bras sous le corps flasque de mon compagnon et le soulevai.

Nous étions à présent en fin d'après-midi et la luminosité du ciel commençait à baisser. Au bout d'environ un mille, nous étions assez loin du foyer central pour que le ciel fût vide de fumée, mais la colonne cramoisie montant du cratère creusé par le carolinum éclairait le firmament assombri avec presque autant de stabilité que les lampes Aldis qui avaient illuminé le Dôme de Londres.

Je sursautai en voyant un jeune *Pristichampus* sortir en trombe de la forêt. Le mastodonte cherchait la fraîcheur, sa gueule jaunâtre était béante et je vis qu'il traînait l'une de ses pattes postérieures, sévèrement atteinte ; il donnait l'impression d'être presque aveugle et complètement terrorisé.

Le *Pristichampus* passa près de nous en claudiquant et s'enfuit en poussant des cris monstrueusement aigus.

Je sentis à nouveau du sable propre sous mes pieds nus et je humai l'air marin, chargé d'iode, effluve qui commença à purger ma tête de la puanteur des cendres et de la fumée. L'océan demeurait placide et immuable – une mer d'huile sous les feux du carolinum – malgré toute la folie de l'Humanité ; et je fus reconnaissant envers ce patient élément, la mer qui m'avait tenu en son sein et m'avait sauvé la vie tandis que mes frères humains s'étaient mutuellement pulvérisés.

Cette rêverie fut interrompue par un appel lointain.

— O-hé !…

Le son venait de l'autre bout de la plage. À environ un quart de mille devant moi, je discernai une silhouette qui s'avançait en agitant les bras.

Je m'arrêtai un instant, totalement incapable de bouger, car je crois que j'avais alors présumé, dans quelque morbide recoin de mon âme, que tous les membres du Corps expéditionnaire transtemporel avaient été consumés par l'explosion atomique et que

Nebogipfel et moi-même étions, une fois de plus, seuls dans le temps.

L'autre homme était un soldat qui s'était trouvé assez loin de l'action pour rester indemne, car il était vêtu de la tenue réglementaire : chemise en serge et pantalon vert jungle, chapeau en feutre et pantalon vert foncé avec socquettes. Il portait un fusil-mitrailleur et des sacoches en cuir pour les munitions. Il était grand, filiforme et roux ; et il avait comme un air de déjà-vu. Je n'avais aucune idée de l'air que je devais avoir, moi : un air de cauchemar ambulant, j'imagine, avec mon visage brûlé et noirci, mes yeux révulsés fixant le vide, mon pantalon pour unique vêtement et l'inhumain fardeau du Morlock dans les bras.

Le soldat releva son chapeau.

— Joli pétrin, n'est-ce pas, monsieur ?

Il avait l'accent sec et teutonique du nord-est de l'Angleterre.

Je me souvins de lui.

— Stubbins, c'est bien ça ?

— C'est moi, monsieur.

Il se tourna et désigna le bout de la plage d'un geste de la main.

— J'étais en train de faire des relevés par là-bas. J'étais à six ou sept milles du camp quand j'ai vu le boche s'amener au-dessus de l'eau. Et dès que j'ai vu monter cette grosse colonne de feu..., bon, j'ai compris que ça y était.

Il regarda sans conviction en direction du site du campement.

Je changeai de jambe d'appui et tentai de dissimuler ma fatigue.

— À votre place, j'attendrais quelque temps avant de retourner au camp. Le feu brûle toujours, et Nebogipfel dit qu'il y a un risque de radiations.

— Qui ça ?

Je soulevai légèrement le Morlock en guise de réponse.

— *Oh lui.*

Stubbins se gratta l'occiput, et ses cheveux en brosse crissèrent.

— Vous ne pourrez rien faire pour personne, Stubbins, pas encore.

— Alors, monsieur, soupira-t-il, qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Je crois que nous devrions continuer un peu le long de la plage et trouver un endroit abrité pour y passer la nuit. Je doute fort qu'aucune créature du paléocène soit assez téméraire pour s'en prendre aux humains cette nuit, après tout ce qui vient de se passer,

mais peut-être devrions-nous faire du feu. Avez-vous des allumettes, Stubbins ?

— Mais oui, monsieur. Ne vous faites pas de souci pour ça.

Il tapota sa poche de poitrine et les allumettes dansèrent dans leur boîte.

— Je compte sur vous.

Je me remis à marcher fermement sur la plage, mais j'avais des douleurs insolites dans les bras et mes jambes tremblaient. Stubbins remarqua mon triste état et, avec une prévenance muette, me déchargea du Morlock inconscient. Nebogipfel ne semblait pas être un fardeau pour un homme robuste comme lui.

Nous continuâmes jusqu'à ce que nous eussions trouvé un creux propice à la lisière de la forêt, et c'est là que nous campâmes pour passer la nuit.

12
Les conséquences du bombardement

Le matin s'annonça dans une aube fraîche et limpide.

Je m'éveillai avant Stubbins. Nebogipfel demeurait inconscient. Je descendis à la plage puis au bord de la mer. Devant moi, le soleil se levait au-dessus de l'océan ; sa chaleur était déjà perceptible. J'entendis les claquements gutturaux et les trilles des hôtes animaux de la forêt qui vaquaient dès l'aube à leurs menues occupations ; une forme noire et lisse – une raie, me sembla-t-il – fendait l'eau à quelques centaines de yards de la terre.

Dans ces premiers instants du jour nouveau, c'était comme si le monde du paléocène était aussi vigoureux et intact qu'il l'avait été avant l'arrivée de Gibson et de son expédition. Mais la colonne de feu violette grésillait encore depuis la blessure focale au centre de la forêt, s'élevant à un millier de pieds, sinon plus. Des caillots de feu – des fragments de sol et de roche en fusion – se précipitaient le long des flancs de cette colonne sur de rougeoyantes trajectoires paraboliques. Et, pesant sur le tout, s'y attardait encore un nuage de poussière et de vapeur en forme de parapluie, dont les bords s'effrangeaient sous l'action de la brise.

Nous déjeunâmes d'eau et de la chair des noix de palmier. Nebogipfel était passif, affaibli, sa voix était éraillée ; mais il nous déconseilla de retourner au campement dévasté. Autant que nous sachions, disait-il, nous avions été tous les trois abandonnés en plein paléocène et devions songer à notre survie future. Nebogipfel soutint que nous devions pousser encore plus loin – plusieurs milles, disait-il – et installer notre camp dans un lieu plus tranquille, hors d'atteinte des émissions radio-actives du carolinum.

Mais je lus dans les yeux de Stubbins et dans les profondeurs de ma propre âme que pareille décision était exclue pour lui comme pour moi.

— J'y retourne, dit enfin Stubbins, avec une franchise brutale qui triompha de sa déférence naturelle. J'entends bien ce que vous me

dites, monsieur, mais le fait est qu'il y a peut-être des blessés et des morts là-bas. Je ne peux pas les abandonner comme ça.

Il se tourna vers moi ; son visage franc et honnête était chiffonné par l'inquiétude.

— Ça ne serait pas juste, hein, monsieur ?

— Non, Stubbins, dis-je. Pas du tout.

Et c'est ainsi qu'à cette heure encore matinale Stubbins et moi-même repartîmes le long de la plage en direction du campement dévasté. Stubbins portait toujours sa tenue vert jungle qui n'avait pratiquement pas souffert des événements de la veille ; quant à moi, j'étais évidemment vêtu des seuls restes du pantalon kaki que je portais au moment où la Bombe avait été larguée. J'avais même perdu mes bottes, et je me sentis singulièrement mal équipé lorsque nous nous mîmes en route. Nous étions absolument démunis de toute pharmacie, à l'exception du petit nécessaire de bandages et d'onguents que Stubbins avait sur lui pour son usage personnel. Mais nous cueillîmes quelques fruits de palmier, en vidâmes le lait et remplîmes les coques d'eau douce ; Stubbins et moi-même en portions cinq ou six attachées autour du cou par des morceaux de lianes et nous pensions qu'ainsi nous pourrions apporter quelque secours aux victimes que nous trouverions éventuellement sur place.

Un bruit continu émanait de la lente détonation de la Bombe, qui se prolongeait : un son uni qui ébranlait le sol tel le rugissement d'une chute d'eau. Nebogipfel nous avait fait promettre de ne pas nous approcher à moins d'un mille du site de l'explosion ; et, lorsque nous atteignîmes la partie de la plage qui était, autant que nous puissions en juger, à un mille de l'épicentre, le soleil était haut dans le ciel. Nous étions déjà dans l'ombre de ce persistant et délétère nuage en forme de parapluie. La lueur carmin violacé de l'explosion centrale continue était si forte qu'elle projetait mon ombre sur la plage.

Nous baignâmes nos pieds dans la mer. Je reposai mes genoux et mes mollets endoloris et savourai la chaleur du soleil sur mon visage. Ironiquement, la journée demeurait belle, le ciel limpide, la mer gorgée de lumière. Je constatai à quel point l'action de la marée avait réparé la plupart des dégâts que la plage avait subis la veille grâce aux efforts exceptionnels de nous autres humains : les bivalves fouissaient à nouveau le sable et je vis une tortue détaler

par les hauts-fonds, presque assez près pour que nous pussions la toucher.

Je me sentais très vieux et immensément las : tout à fait déplacé, ici, à l'aube des temps.

Tournant le dos à la plage, nous pénétrâmes dans la forêt. J'entrai non sans effroi dans la pénombre de ce bois meurtri. Notre plan était de contourner le camp à bonne distance en décrivant dans la forêt un cercle d'un mille de rayon. Un calcul des plus élémentaires indiquait qu'il nous faudrait parcourir six milles avant de regagner le sanctuaire de la plage, mais je savais qu'il nous serait difficile, voire impossible, de décrire un cercle parfait sans dévier et j'escomptai que notre périple serait considérablement plus long et prendrait plusieurs heures.

Nous étions déjà suffisamment près de l'épicentre de l'explosion : de nombreux arbres avaient été déracinés et mis en pièces – des arbres détruits en un instant, qui autrement auraient tenu un siècle – et nous fûmes forcés d'escalader les restes mutilés et carbonisés des troncs et de nous frayer un chemin au milieu des vestiges roussis de leurs ramures. Et, même là où les effets de l'explosion initiale étaient moins marqués, nous vîmes les cicatrices de la tempête de feu qui avait transformé des bouquets entiers de *Dipterocarps* en grappes de troncs calcinés et dénudés comme d'immenses allumettes. La couverture de feuillage était ravagée en maints endroits et la lumière du jour qui filtrait jusqu'au sol de la forêt était beaucoup plus puissante que ce à quoi je m'étais accoutumé. La forêt n'en demeurait pas moins un lieu d'ombres et de ténèbres ; et la lueur violette de la mortelle et persistante explosion éclairait d'un jour malsain les restes roussis des arbres et de la faune.

Rien d'étonnant à ce que les animaux, les oiseaux et même les insectes survivants eussent fui la forêt blessée. Nous avancions dans un silence surnaturel rompu seulement par le froissement de nos propres pas et le souffle chaud et constant de la fournaise atomique.

En certains endroits, le bois tombé fumait encore et çà et là rougeoyait obscurément, et mes pieds nus se couvrirent bientôt d'ampoules et de brûlures. Je me ceignis les pieds d'herbes pour en protéger la plante et me rappelai alors que j'avais procédé de même lorsque j'étais sorti de la forêt que j'avais incendiée en l'an 802 701. À plusieurs reprises, nous trouvâmes sur notre chemin le cadavre

de quelque infortuné animal surpris par une catastrophe qui passait sa compréhension ; malgré l'incendie, les processus de putréfaction de la forêt fonctionnaient vigoureusement et nous étions forcés d'endurer l'odeur fétide de la décadence et de la mort. Une fois, je marchai sur les restes liquéfiés d'une petite créature quelconque – un *Planetetherium*, je crois –, et le malheureux Stubbins dut m'attendre tandis que je grattais les traces de l'animal sur la plante de mon pied en exprimant tout haut mon dégoût.

Au bout d'environ une heure, nous trouvâmes une forme immobile recroquevillée sur le sol de la forêt. La puanteur était si forte que je fus contraint de maintenir sur mon visage les vestiges de mon mouchoir. Le corps était si grièvement brûlé et déformé que je crus d'abord que c'était peut-être celui d'un animal – une jeune *Diatryma*, par exemple –, mais j'entendis alors Stubbins pousser un cri. Je vins le rejoindre ; et là, je vis, à l'extrémité d'un membre noirci étiré sur le sol, une main de femme. Une main qui, par quelque étrange hasard, avait pratiquement été épargnée par le feu ; les doigts étaient recourbés comme pendant le sommeil et une délicate alliance en or étincelait à l'annulaire.

Le pauvre Stubbins s'enfuit en titubant dans le sous-bois et je l'entendis vomir. Je me sentis stupide, impuissant et abandonné, planté que j'étais au milieu de cette forêt avec ces coques pleines d'eau qui me pendaient inutilement au cou.

— Et si c'est comme ça partout, monsieur ? demanda Stubbins. Comme… comme *ça*.

Il ne pouvait supporter de regarder le cadavre ni de le montrer.

— Et si nous ne trouvons pas de survivants, monsieur ? S'ils sont tous morts, racornis comme *ça ?*

Je posai la main sur son épaule et cherchai une force que je ne ressentais pas.

— S'il en est ainsi, alors nous retournerons sur la plage et trouverons bien moyen de vivre, dis-je. Nous ferons de notre mieux ; voilà ce que nous ferons, Stubbins. Mais il ne faut pas abandonner, mon vieux. Nous avons à peine entamé nos recherches.

Ses yeux étaient blancs dans un visage aussi noir de suie que celui d'un ramoneur.

— Non, dit-il. Vous avez raison. Nous ne devons pas abandonner. Nous ferons de notre mieux ; qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? Mais…

— Oui ?

— Oh… rien, dit-il.

Et il commença à rectifier son uniforme, prêt à continuer.

Il n'avait pas besoin d'aller jusqu'au bout de ses pensées pour que je comprisse ce qu'il voulait dire ! Si tous les membres de l'expédition étaient morts sauf nous deux et le Morlock, alors – et Stubbins le savait –, nous resterions tous les trois dans notre cabane sur la plage jusqu'à notre mort. Puis la marée recouvrirait nos ossements et voilà ; avec un tant soit peu de chance, nous laisserions derrière nous un fossile que retrouverait quelque propriétaire fouineur en creusant dans son jardin à Hampstead ou à Kew, dans cinquante millions d'années.

Morne et futile perspective ! Et Stubbins voulait savoir comment nous pourrions tirer le meilleur parti de tout cela.

Dans un silence sinistre, nous quittâmes le cadavre calciné de la jeune femme et continuâmes notre chemin.

Nous ne disposions d'aucun moyen d'estimer le temps écoulé dans la forêt et la journée s'éternisait dans cette macabre atmosphère ; car même le soleil avait apparemment suspendu sa course quotidienne sur la voûte céleste et les ombres des souches ne semblaient ni raccourcir ni s'allonger sur le sol. Mais, en réalité, ce ne fut peut-être qu'une heure plus tard que nous entendîmes un bruit de froissement et de branches cassées s'approchant de nous depuis l'intérieur du bois.

D'abord, nous ne pûmes discerner la source du bruit – les yeux de Stubbins, écarquillés par la peur, étaient deux billes d'ivoire dans la pénombre – et nous attendîmes, retenant notre respiration.

Une forme s'approcha de nous, se matérialisant à partir des ombres calcinées, trébuchant et heurtant les souches ; c'était une petite silhouette, manifestement désemparée, mais, néanmoins, indubitablement humaine.

La gorge nouée, je me précipitai sans me soucier des broussailles noircies qui craquaient sous mes pas. Stubbins était à mes côtés.

C'était une femme, mais le visage et le torse tellement brûlés et noircis que je ne pus la reconnaître. Elle tomba dans nos bras avec un soupir étranglé, comme soulagée.

Stubbins assit la femme sur le sol, le dos calé contre une souche. Tout en s'affairant, il murmurait gauchement des paroles réconfortantes.

— Ne vous inquiétez pas…, tout ira bien, je vais m'occuper de vous…

Et ainsi de suite, d'une voix étouffée. La femme portait encore les restes calcinés d'une chemise en serge et d'un pantalon kaki, mais le tout était noirci et en lambeaux ; ses membres supérieurs étaient grièvement brûlés, en particulier sous les avant-bras. Son visage était brûlé – elle avait dû faire face à l'explosion –, mais je vis des bandes de chair intacte sur sa bouche et ses yeux, demeurés relativement peu touchés. Je devinai qu'elle s'était protégé la tête avec les bras au moment de l'explosion, exposant ses avant-bras mais ménageant au moins un peu de son visage.

C'est alors qu'elle ouvrit les yeux : ils étaient d'un bleu perçant. Un chuchotement d'insecte émergea de sa bouche ; je me penchai tout près pour l'entendre, réprimant ma révulsion et mon dégoût devant les vestiges noircis de son nez et de ses oreilles.

— De l'eau. Pour l'amour du ciel…, *de l'eau*…

C'était Hilary Bond.

13
Le récit d'Hilary Bond

Stubbins et moi-même restâmes quelques heures avec Hilary, la nourrissant de petites gorgées d'eau prélevée dans nos coques de noix de palmier. Périodiquement, Stubbins faisait de modestes périples dans la forêt en lançant des appels vigoureux pour attirer l'attention d'autres survivants. Nous essayâmes de réduire les souffrances d'Hilary avec la trousse médicale de Stubbins, mais son contenu, prévu pour traiter ecchymoses, coupures et autres menues atteintes, était tout à fait insuffisant pour soigner des brûlures de l'ampleur et de la gravité de celles d'Hilary.

La jeune femme était affaiblie, mais ses pensées étaient tout à fait cohérentes et elle fut en mesure de me faire un récit sensé de ce qu'elle avait vu du bombardement.

Après m'avoir laissé sur la plage, elle s'était précipitée dans la forêt aussi vite qu'elle l'avait pu. Malgré tout, elle était encore à un mille du camp lorsque était arrivé le Messerschmitt.

— J'ai vu la Bombe tomber du ciel, chuchota-t-elle. À la manière dont elle brûlait, je compris que c'était du carolinum – je n'en avais jamais vu mais j'en avais lu des descriptions – et je me suis dit que j'étais perdue. Je me suis figée sur place comme un lapin – ou comme une imbécile – et, lorsque j'ai repris mes esprits, je savais déjà que je n'aurais pas le temps de me jeter au sol ni de m'abriter derrière un arbre. Je me suis couvert la tête avec les bras…

L'éclair était d'une brillance inhumaine.

— La lumière m'a brûlé la peau… C'était comme si les portes de l'enfer s'ouvraient… Je sentais mes joues qui *fondaient*, et, quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu brûler le bout de mon nez, comme une petite bougie… C'était la chose la plus extraordinaire…

Elle s'effondra dans un accès de toux.

Puis vint l'onde de choc – « comme un grand vent » –, et elle fut renversée et projetée en arrière. Elle avait roulé sur le sol de la forêt

jusqu'à ce qu'elle eût heurté une surface dure – sans doute un arbre – et était restée un moment sans connaissance.

Lorsque Hilary revint à elle, la sinistre colonne de feu rouge violacé s'élevait comme un démon de la forêt, accompagnée de ses familiers, la terre en fusion et la vapeur. Autour d'elle, les arbres étaient roussis et pulvérisés ; par un heureux hasard, cependant, elle était assez loin de l'épicentre pour échapper aux destructions les plus sévères et n'avait pas été blessée de surcroît par la chute des branches ou d'autres projectiles.

Elle avait levé la main pour toucher son nez ; et elle se rappelait n'avoir éprouvé qu'une morne curiosité lorsqu'un gros morceau de chair lui resta dans la main.

— Mais je n'ai ressenti aucune douleur, et c'est très étrange… bien que, ajouta-t-elle d'une voix lugubre, je n'aie pas tardé à être comblée de ce côté-ci…

J'écoutai ce récit dans un silence morbide. L'image de la jeune femme élancée et quelque peu gauche avec qui j'avais ramassé des bivalves quelques heures seulement avant cette terrible expérience était encore vivace dans mon esprit.

Hilary avait alors dormi, semblait-il. Lorsqu'elle reprit connaissance, la forêt était beaucoup plus sombre – les flammes initiales s'étaient résorbées –, et, sans raison apparente, ses douleurs s'étaient atténuées. Elle se demanda si ses nerfs eux-mêmes avaient été détruits.

Avec un effort considérable, car elle était à présent grandement affaiblie par la soif, elle se releva et s'approcha de l'épicentre de l'explosion.

— Je me souviens de la lumière de la déflagration prolongée du carolinum, de ce violet surnaturel qui gagnait en éclat à mesure que j'avançais au milieu des arbres… La chaleur augmentait, et je me demandais jusqu'où je pourrais aller avant d'être forcée de reculer.

Elle avait atteint la lisière de l'espace dégagé autour des Automoteurs en stationnement.

— J'y voyais à peine, à cause de la lumière éblouissante du brasier du carolinum, et j'entendais un grondement, comme le bruit d'un cours d'eau. La Bombe avait atterri exactement au centre de notre camp – cet Allemand avait très bien visé –, et c'était comme un volcan miniature qui crachait des flammes et de la fumée.

« Notre camp est rasé et incendié, la plupart de nos possessions sont détruites. Même les Automoteurs sont en miettes : sur les quatre, un seul a conservé sa forme, et il est éventré ; les autres ont éclaté, ont brûlé et explosé, ont été retournés comme des jouets. Je n'ai pas vu d'humains. Je crois que je m'étais attendue à..., à des horreurs : je m'attendais à voir des horreurs. Mais il ne restait rien d'eux. Pas la moindre trace. Ou, plutôt, si, mais quelque chose de très étrange.

Elle posa sur mon bras une main que les flammes avaient réduite à une serre.

— Sur la coque de cet Automoteur, presque toute la peinture avait été brûlée, sauf en un endroit, où subsistait une tache bien définie... C'était comme l'ombre d'un homme accroupi.

Elle leva vers moi des yeux qui brillaient dans son visage dévasté.

— Vous comprenez ? C'était une ombre : celle d'un soldat inconnu surpris par une explosion si intense que sa chair s'était évaporée, que ses os s'étaient dispersés en cendres. *Et pourtant son ombre était restée gravée dans la peinture*.

Sa voix demeurait égale, dépourvue de passion, mais ses yeux étaient pleins de larmes.

— N'est-ce pas étrange ? insista-t-elle.

Hilary avait erré en titubant à la périphérie du camp pendant un certain temps. Persuadée alors qu'elle n'y trouverait plus de survivants, elle avait formé le vague projet de chercher du ravitaillement. Mais, disait-elle, ses pensées étaient confuses et dispersées, et sa douleur résiduelle était si intense qu'elle menaçait de la terrasser ; de plus, elle s'était aperçue qu'avec ses mains mutilées elle n'arrivait pas à creuser un tant soit peu systématiquement au milieu des vestiges calcinés du camp.

Elle était donc repartie avec l'intention d'atteindre la mer. Après quoi, elle ne se souvenait pratiquement plus de sa course chancelante à travers la forêt. Elle avait marché toute la nuit mais sans s'éloigner beaucoup du site de l'explosion. J'en conclus qu'elle avait dû tourner en rond à l'aveuglette jusqu'à ce que Stubbins et moi l'eussions trouvée.

14
Survivants

Stubbins et moi décidâmes que le mieux serait d'éloigner Hilary de la forêt et des émissions nocives du carolinum, et de l'emmener à notre campement sur la plage, où Nebogipfel, avec ses connaissances techniques avancées, pourrait peut-être élaborer un moyen d'alléger ses souffrances. Mais il était déjà clair qu'Hilary n'avait pas la force de continuer à pied. Nous improvisâmes donc une civière avec deux longues branches reliées par mon pantalon et la chemise de Stubbins. Nous hissâmes Hilary sur ce dispositif de fortune avec les précautions qu'exigeait sa chair meurtrie. Elle poussa un cri lorsque nous la déplaçâmes, mais, une fois que nous l'eûmes installée sur la civière, son inconfort diminua.

Nous repartîmes donc à travers la forêt en direction de la plage. Stubbins me précédait, et je vis bientôt à quel point la sueur et la saleté hérissaient son dos nu et osseux. Il avançait en trébuchant dans la pénombre roussie. Lianes et branches basses frôlaient son visage non protégé, mais il ne se plaignait pas et gardait les mains serrées sur les brancards. Quant à moi, qui suivais en titubant, vêtu de mon seul caleçon, je fus bientôt à bout de forces et mes muscles épuisés furent affectés d'un tremblement prononcé. J'avais par moments l'impression qu'il m'était impossible de lever les pieds pour faire un pas de plus ou de serrer mes mains raidies sur ces grossiers brancards. Mais, en voyant la robuste détermination de Stubbins, je m'efforçais de masquer ma fatigue et de marcher à son allure.

Hilary gisait dans une demi-inconscience : ses membres étaient agités de convulsions et des cris confus s'échappaient de ses lèvres tandis que les échos de la douleur cheminaient dans son système nerveux.

Lorsque nous atteignîmes le rivage, nous déposâmes Hilary à l'ombre des arbres en lisière de la forêt ; Stubbins lui releva la tête et la lui maintint au creux de sa main pour la faire boire à petites

gorgées. Il était maladroit, mais ses gestes étaient empreints d'une délicatesse et d'une sensibilité inconscientes qui l'emportaient sur les limitations naturelles de sa stature ; on eût dit que tout son être se déversait dans ces simples gestes prévenants envers Hilary. Stubbins me donnait l'impression d'être un homme fondamentalement bon ; et j'acceptais le fait que les soins minutieux qu'il prodiguait à Hilary fussent essentiellement motivés par la compassion. Mais je sentais aussi qu'il eût été intolérable à l'infortuné Stubbins d'avoir survécu – uniquement parce qu'il avait eu la chance d'effectuer une mission loin du camp au moment de la catastrophe – alors que tous ses camarades avaient péri ; et j'escomptai qu'il consacrerait une bonne part du reste de ses jours à de pareils actes de contrition.

Quand nous eûmes fait de notre mieux pour soigner Hilary, nous empoignâmes les brancards et repartîmes le long de la plage. Stubbins et moi, pratiquement nus, la peau couverte de la suie et des cendres de la forêt incendiée, le corps brisé d'Hilary Bond suspendu entre nous, cheminions sur le sol humide et raffermi de la grève, foulant le sable frais tandis que des vaguelettes salées clapotaient contre nos mollets.

Lorsque nous atteignîmes notre modeste campement, Nebogipfel prit le commandement. Stubbins essayait maladroitement de se rendre utile, entravant les mouvements de Nebogipfel, qui m'adressa une série de regards hostiles jusqu'à ce que je prisse Stubbins par le bras et l'écartasse.

— Écoutez, mon vieux, dis-je, le Morlock a peut-être l'air un peu bizarre, mais il s'y connaît bien plus en médecine que moi… ou vous-même, oserais-je suggérer. Je crois que nous ferions mieux de le laisser soigner le capitaine tout seul.

Les mains puissantes de Stubbins se refermèrent.

Finalement, une idée me vint.

— Il nous faut encore rechercher d'autres survivants, dis-je. Pourquoi ne pas faire un feu ? Si vous utilisez du bois vert et produisez assez de fumée, votre signal devrait être visible à des milles à la ronde.

Stubbins s'empressa d'accepter ma suggestion et plongea séance tenante dans la forêt. Je le voyais évoluer comme un animal maladroit tandis qu'il ramenait les branchages mais j'étais soulagé d'avoir trouvé un exutoire à l'énergie inutilisée qui jaillissait de lui.

Nebogipfel avait préparé une série de demi-coquilles de noix de palmier, posées dans de petits creux sur le sable et remplies chacune d'une lotion laiteuse concoctée par ses soins. Il demanda le couteau à cran d'arrêt de Stubbins, avec lequel il commença à découper les vêtements de la blessée. Nebogipfel préleva poignée par poignée de sa lotion et, de ses doigts doux de Morlock, commença à la faire pénétrer dans les endroits les plus atteints de la chair d'Hilary.

Encore à demi inconsciente, elle commença à hurler sous l'effet de ce massage ; mais sa douleur ne tarda pas à s'atténuer et elle sembla glisser dans un sommeil plus profond et plus paisible.

— Qu'est cette lotion ?

— Un onguent, dit-il sans interrompre son travail, à base de lait de noix de palme, d'huile de bivalve et de plantes de la forêt.

Il rectifia la position de son masque fendu, y laissant des traînées du liquide collant.

— Il apaisera la douleur des brûlures.

Je suis impressionné par votre prévoyance dans la préparation de cet onguent, dis-je.

— Il ne fallait guère de *prévoyance*, répliqua-t-il froidement, pour s'attendre à ce genre de blessures après votre catastrophe auto-infligée d'hier.

Cette remarque eut le don de me piquer au vif. *Auto-infligée ?* Nul d'entre nous n'avait *demandé* à ce satané Allemand de traverser le temps avec sa Bombe au carolinum.

— Que le diable vous emporte ! J'essayais seulement de vous féliciter pour vos efforts envers cette jeune femme !

— Mais je préférerais de beaucoup que vous ne me présentiez pas de telles victimes de votre folie pour exercer ma compassion et mon habileté.

— Et zut !

Le Morlock était parfois carrément impossible, me dis-je. Absolument inhumain.

Stubbins et moi entretînmes notre bûcher, l'alimentant avec du bois si vert qu'il crachait de la vapeur et éclatait en émettant des volutes d'une fumée blanchâtre. Stubbins repartit plusieurs fois dans la forêt, mais ses brèves recherches furent vaines. Je fus forcé de lui promettre que si le feu ne donnait aucun résultat nous reprendrions notre périple autour de l'épicentre de l'explosion.

Ce fut le quatrième jour après la Bombe que d'autres survivants commencèrent à se rallier à notre balise. Ils arrivaient seuls ou par couples, brûlés et tuméfiés, vêtus des lambeaux de leur tenue de jungle. Nebogipfel ne tarda pas à gérer un véritable petit hôpital de campagne – une rangée de paillasses en feuilles de palmier à l'ombre des *Dipterocarps* –, tandis que les survivants valides étaient réquisitionnés pour assurer les soins rudimentaires et aller au ravitaillement.

Nous avions quelque temps espéré qu'il existât ailleurs un autre campement, mieux équipé que le nôtre. Peut-être Guy Gibson avait-il survécu, supputai-je, et avait pris la situation en main à sa manière calme et pragmatique.

Il y eut une brève flambée d'optimisme lorsqu'un véhicule motorisé léger arriva en bondissant sur la plage. Cette voiture transportait deux soldats – deux jeunes femmes. Mais nous allions déchanter. Elles formaient l'élément le plus avancé des expéditions de reconnaissance que le Corps avait envoyées depuis le camp de base : elles avaient suivi le rivage en direction de l'ouest et cherché un moyen de pénétrer à l'intérieur des terres.

Pendant quelques semaines après l'attaque, nous continuâmes d'assurer des patrouilles le long de la plage et dans la forêt, qui, à l'occasion, découvraient les restes de quelques malheureuses victimes du bombardement. Certaines semblaient avoir survécu un certain temps après l'explosion initiale, mais, affaiblies par leurs blessures, s'étaient révélées incapables d'assurer leur survie ou d'appeler à l'aide. Les patrouilles ramenaient parfois quelques éléments de leur paquetage. (Nebogipfel insistait pour que le moindre morceau de métal fut récupéré, soutenant qu'il s'écoulerait un temps considérable avant que notre petite colonie résiduelle fût capable de fondre du minerai.) Mais nous ne trouvâmes pas d'autres survivants. Les deux femmes arrivées en voiture furent les dernières à nous rejoindre.

Nous continuâmes toutefois d'entretenir notre photophore jour et nuit bien longtemps après que tout espoir raisonnable de retrouver d'autres survivants eut disparu.

Au total, sur la bonne centaine de membres qui constituaient le Corps expéditionnaire, vingt et un individus – onze femmes, neuf hommes et Nebogipfel – avaient survécu à l'explosion de la Bombe

et à la tempête de feu. On ne retrouva nulle trace de Gibson, et le médecin gurkha avait lui aussi disparu.

Nous nous occupâmes donc à soigner les blessés, à recueillir les provisions nécessaires pour assurer notre survie au jour le jour et à rassembler nos pensées sur la manière dont nous devrions construire une future colonie..., car, avec la destruction des Automoteurs, il nous fut bientôt évident que nous ne retournerions pas dans nos siècles d'origine et qu'en fin de compte cette terre du paléocène recevrait nos ossements.

15
Une nouvelle colonie

Quatre d'entre nous succombèrent à leurs brûlures et autres blessures peu après leur arrivée au camp. Ils semblaient n'avoir que légèrement souffert et je me demandai si Nebogipfel avait dosé ses drogues improvisées de manière à abréger la détresse de ces malheureux.

Je gardai cependant cette hypothèse pour moi.

Chaque décès endeuillait profondément notre petite colonie. J'étais comme paralysé, incapable de réagir, à croire que mon âme avait eu son content d'horreurs. Je regardai les jeunes soldats meurtris vaquer à leurs tristes occupations dans les lambeaux ensanglantés de leur uniforme. Et je savais que ces décès supplémentaires, au milieu de l'univers brutal et sordide dans lequel nous nous efforcions désormais de survivre, obligeaient chacun d'entre nous à affronter sous un jour inhabituel sa propre mortalité.

Pis encore, au bout de quelques semaines, une nouvelle maladie commença à hanter nos rangs clairsemés. Elle affligeait certains de ceux déjà blessés et, fait troublant, d'autres qui avaient donné l'impression d'avoir conservé leur santé après l'explosion de la Bombe. Les symptômes en étaient grossiers : vomissements, saignements par les orifices corporels, perte des cheveux, des ongles et même des dents.

Nebogipfel me prit à part.

— C'est ce que je craignais, dit-il à mi-voix. C'est une maladie provoquée par l'exposition aux radiations du carolinum.

— Certains d'entre nous sont-ils à l'abri ? Ou bien allons-nous tous succomber ?

— Il n'y a aucun moyen de soigner le mal, sauf pour alléger quelques-uns des pires symptômes. Quant à être à l'abri…

— Oui ?

Nebogipfel inséra les mains sous son masque facial pour se frotter les yeux.

— Il n'existe pas de niveau de radio-activité inoffensif, dit-il. Il n'y a que divers degrés de risque, ou de chance. Il se peut que nous survivions tous… ou que nous succombions tous.

Je trouvai cela très affligeant. À voir ces jeunes corps, déjà marqués par des années de Guerre, qui gisaient à présent brisés sur le sable, abandonnés ainsi aux mains d'un autre de leur race, avec pour tout remède à leurs blessures les soins maladroits d'un Morlock – d'un être égaré d'outre-temps –, j'eus honte de ma race et de ma personne.

— Vous savez, dis-je à Nebogipfel, je crois que jadis une part de moi-même aurait pu soutenir que la Guerre, en dernière analyse, puisse être une force œuvrant pour le bien ; parce qu'elle pourrait dégager les voies ossifiées de l'Ordre ancien et ouvrir le monde au Changement. Et j'ai une fois cru en la sagesse innée de l'Humanité, cru qu'après tant de destructions dans une Guerre pareille un certain gros bon sens l'emporterait et y mettrait fin.

Nebogipfel frotta son visage velu.

— Un gros bon sens ? répéta-t-il.

— Eh bien, c'est ce que j'imaginais alors. Mais je n'avais aucune expérience de la Guerre dans sa réalité physique. Une fois que les hommes commencent à en venir aux mains, il n'y a pas grand-chose qui puisse les arrêter avant que l'épuisement et l'usure les terrassent ! Je comprends à présent que la Guerre n'a pas de sens, même dans son issue…

Mais, d'un autre côté, poursuivis-je, j'étais frappé par le dévouement désintéressé avec lequel ces quelques survivants se soignaient mutuellement. À présent que notre situation avait été réduite à l'essentiel – à la simple souffrance humaine –, les tensions dues à la classe, à la croyance et au grade, que j'avais toutes observées dans ce Corps expéditionnaire avant l'explosion de la Bombe, s'étaient dissoutes.

Ainsi observai-je, en adoptant le point de vue neutre d'un Morlock, ce complexe contradictoire de forces et de faiblesses qui résidait dans l'âme de ceux de notre espèce ! Les humains sont à la fois plus brutaux et, cependant, à certains égards, plus *angéliques* que ce que m'avait laissé croire l'expérience superficielle des quatre premières décennies de mon existence.

— Il est un peu tard, concédai-je, pour apprendre des leçons aussi essentielles sur l'espèce avec laquelle je partage la planète depuis une quarantaine d'années. Mais c'est ainsi. Il me semble à présent que si l'homme doit un jour accéder à la paix et à la stabilité – du moins avant qu'il évolue pour devenir un être nouveau, comme un Morlock – alors l'unité de l'espèce devra commencer à la base : en s'appuyant sur la plus ferme des fondations – la seule qui soit –, le soutien instinctif que l'homme apporte à ses semblables. Voyez-vous à quoi je veux en venir ? dis-je en regardant attentivement Nebogipfel. Croyez-vous que ce que je dis ait le moindre sens ?

Mais le Morlock ne voulut ni confirmer ni démentir cette dernière argumentation. Il se contenta de me renvoyer un regard calme, attentif, analytique.

Le mal radio-actif nous enleva encore trois compagnons.

D'autres en présentèrent des symptômes – Hilary Bond, par exemple, perdit presque tous ses cheveux –, mais survécurent ; et certains, dont un homme qui s'était trouvé plus près de l'explosion initiale que la plupart d'entre nous, ne souffrirent d'aucun effet indésirable. Mais Nebogipfel me mit en garde : nous n'en avions pas encore fini avec le carolinum ; car de nouvelles maladies. – cancers et autres troubles corporels – risquaient de se développer chez n'importe lequel d'entre nous dans le cours ultérieur de sa vie.

Hilary Bond était le seul officier survivant. Dès qu'elle put se hisser sur les coudes, elle commença, depuis sa paillasse, à exercer un commandement calme et plein d'autorité. Une discipline militaire naturelle se réaffirma peu à peu dans notre groupe – très simplifiée, toutefois, puisque seuls treize des membres du Corps expéditionnaire avaient survécu –, et je crois que les soldats, surtout les jeunes, trouvaient beaucoup de réconfort dans la restauration de ce cadre familier. Cet ordre martial ne pouvait, bien sûr, pas durer. Si notre colonie s'épanouissait et prospérait au-delà de la présente génération, alors, une hiérarchie calquée sur celle d'un corps militaire ne serait ni désirable ni réalisable. Mais, pour l'instant, me dis-je, elle était indispensable.

La plupart de ces soldats avaient des conjoints, des parents, des amis – des enfants, même – « chez eux », au vingtième siècle. Ils devaient à présent s'accommoder du fait qu'aucun d'eux ne

rentrerait jamais chez lui et, tandis que le reste de leur équipement se délabrait lentement dans l'humidité de la jungle, ils finirent par comprendre qu'à l'avenir leur survie serait exclusivement assurée par leur travail, leur intelligence et leur solidarité.

Nebogipfel, songeant toujours au danger des radiations, nous pressa d'établir un campement moins provisoire encore plus loin sur la côte. Nous envoyâmes des éclaireurs, tirant parti de notre véhicule automobile tant qu'il avait encore du carburant. Finalement, nous jetâmes notre dévolu sur le delta à l'embouchure d'un grand fleuve à quelque cinq milles au sud-ouest du camp de base originel de l'expédition, dans les parages de Surbiton, dirais-je. La terre bordant notre fleuve serait fertile et irriguée si nous choisissions de développer un jour l'agriculture.

Nous procédâmes à cette migration en plusieurs étapes, car de nombreux blessés avaient besoin d'être transportés sur la plus grande partie du trajet. Nous utilisâmes d'abord l'automobile, mais sa réserve d'essence ne tarda pas à s'épuiser. Nebogipfel insista toutefois pour que nous emmenions le véhicule avec nous, afin qu'il nous serve de réserve de caoutchouc, de verre, de métal et autres matériaux. Aussi, lors de notre ultime voyage, poussâmes-nous notre automobile comme une brouette sur le sable, chargée de blessés, de provisions et de matériel.

Ainsi avancions-nous – les quatorze survivants –, clopin-clopant, le long de la plage, avec nos haillons et nos blessures grossièrement pansées. Je me dis que si un observateur impartial avait découvert cette petite expédition il n'aurait guère pu deviner que cette troupe d'éclopés était la seule représentante, en cette ère, d'une espèce qui serait un jour capable de pulvériser des planètes !

Le site de notre nouvelle colonie était suffisamment éloigné du camp de base originel pour que la forêt fut restée intacte. Nous ne pouvions cependant pas oublier la Bombe. La nuit, la funeste lueur violacée persistait à l'est – Nebogipfel dit qu'elle serait encore visible de nombreuses années –, et, épuisé par le travail de la journée, je pris l'habitude de m'asseoir à la lisière du camp, loin des lumières et des bavardages des autres, pour voir les étoiles se lever au-dessus de ce volcan créé par les hommes.

Au début, notre nouveau campement était rudimentaire : guère plus qu'une rangée d'appentis édifiés à partir de branchages et de feuilles de palmier. Mais, lorsque nous nous fûmes installés et que

le ravitaillement en eau et en vivres fut assuré, un programme de construction plus vigoureux fut mis en route. Nous convînmes que la priorité devait être donnée à une salle commune assez vaste pour nous abriter tous en cas de tempête ou d'une autre catastrophe. Les nouveaux colons s'attelèrent énergiquement à la tâche, s'inspirant des plans sommaires que j'avais tracés pour mon propre abri : une plate-forme en bois montée sur pilotis, mais de dimensions plus ambitieuses.

Un champ fut dégagé en bordure de notre fleuve, afin que Nebogipfel pût diriger la patiente culture de ce qui pourrait un jour, à partir d'hybrides de la flore aborigène, donner d'utiles récoltes. Un premier bateau – grossière pirogue creusée dans un tronc d'arbre – fut construit pour pêcher dans la mer.

Nous capturâmes non sans peine une petite famille de *Diatryma* que nous enfermâmes dans un enclos de palissades. Bien que ces monstrueux volatiles se fussent échappés à plusieurs reprises, semant la panique dans la colonie, nous persévérâmes dans leur domestication, car la perspective de manger la viande et les œufs d'un troupeau de *Diatryma* apprivoisées était séduisante ; il y eut même des expériences d'utilisation de *Diatryma* pour tirer des charrues.

Au fil des jours, les colons vinrent à me traiter avec une déférence polie, ainsi qu'il seyait à mon âge – eh oui ! – et à ma connaissance plus étendue du paléocène. Pour ma part, si j'assumais la direction de certains de nos projets à leurs débuts, grâce à ma plus grande expérience, l'inventivité des jeunes gens et l'entraînement à la survie dans la jungle qu'ils avaient subi leur permirent de surpasser rapidement mon entendement limité ; et je détectai bientôt un certain amusement tolérant dans leurs rapports avec moi. Ce qui ne m'empêcha pas de continuer à participer avec enthousiasme aux activités en plein essor de la colonie.

Quant à Nebogipfel, il menait, assez naturellement, une vie de reclus dans cette société de jeunes humains.

Lorsque les problèmes médicaux les plus pressants furent résolus et qu'il disposa de plus de loisirs, Nebogipfel commença à passer du temps loin de la colonie. Il alla revoir notre vieille cabane, qui se dressait toujours sur la plage à quelques milles au nord-est, et se lança dans de longues explorations de la forêt, dont il ne me révéla pas le but. Me souvenant du Chronomobile qu'il avait essayé

de reconstruire avant l'arrivée du Corps expéditionnaire, je soupçonnai qu'il était en train de revenir à une entreprise de cette sorte ; or je savais que la plattnérite des croiseurs terrestres de l'expédition avait été détruite par l'explosion de la Bombe et je ne voyais donc pas l'intérêt qu'il avait de continuer dans cette voie. Je ne questionnai cependant pas Nebogipfel sur ses activités, me disant qu'il était le plus isolé de nous tous – le plus éloigné de la compagnie de ses semblables – et donc, peut-être, celui qui avait le plus besoin de tolérance.

16
La fondation de Londres Un

En dépit des macabres épreuves et des souffrances qu'ils avaient endurées, les colons étaient des jeunes gens tenaces, capables d'allégresse. Peu à peu, une fois que nous en eûmes fini avec les décès dus aux radiations de la Bombe, et dès qu'il fut évident que nous n'allions pas de sitôt mourir de faim ou être engloutis par la mer, une certaine bonne humeur commença à reprendre le dessus.

Un soir, tandis que les ombres des *Dipterocarps* s'étiraient vers l'océan, Stubbins me trouva assis, comme d'habitude, à la lisière du camp, en train de regarder la lueur émise par le cratère de la Bombe. Avec une douloureuse timidité, il me demanda, à mon grand étonnement, si je voulais bien participer à un match de football ! J'eus beau protester que je n'avais jamais disputé une seule partie de ma vie, il ne voulut rien entendre et je rentrai finalement avec lui le long de la plage, jusqu'à l'endroit où un terrain avait été grossièrement délimité sur le sable. Des piquets – rebuts de la construction de la salle commune – avaient été dressés pour servir de buts ; le « ballon » était une noix de palmier vidée de son lait ; huit colons – hommes et femmes mélangés – se préparaient à jouer.

Je n'escompte guère que cette austère bataille s'inscrive dans les annales du sport. Ma contribution personnelle fut négligeable, se limitant à mettre en évidence le manque absolu de coordination physique qui m'avait handicapé tout au long de ma scolarité. Stubbins était de loin le plus agile de nous tous. Seuls trois joueurs, dont Stubbins et moi, étaient valides – et je fus à bout de forces au bout de dix minutes. Les autres étaient un assemblage mi-comique, mi-pathétique de blessures, d'attelles et de membres absents ou artificiels ! Néanmoins, tandis que la partie se prolongeait et que rires et cris d'encouragement commençaient à fuser, j'eus l'impression que mes coéquipiers n'étaient en réalité guère plus que

des enfants ; des hommes meurtris et hébétés, à présent échoués dans cette ère au fond du temps, mais des enfants tout de même.

Quelle sorte d'espèce est-ce donc, me demandai-je, qui inflige tant de ravages à sa progéniture ?

La partie terminée, nous quittâmes le terrain en riant, épuisés. Stubbins me remercia de ma participation.

— Il n'y a pas de quoi, dis-je. Vous êtes un joueur émérite, Stubbins. Peut-être auriez-vous dû pratiquer ce sport à titre professionnel.

— Mais je l'ai fait, dit-il d'une voix nostalgique. J'ai signé comme stagiaire avec Newcastle United… mais c'était aux premiers temps de la Guerre. Et après, ça a été fini pour le football. Oh, il y a eu des compétitions depuis – des tournois régionaux, et puis les coupes de la Guerre –, mais tout ça s'est arrêté depuis cinq ou six ans.

— Ma foi, je trouve que c'est dommage. Vous avez l'étoffe, Stubbins.

Il haussa les épaules, mêlant sa déception manifeste à sa modestie naturelle.

— Pour ce que ça m'a servi !

— Mais vous venez d'accomplir quelque chose de bien plus important, lui dis-je en guise de consolation. Vous avez joué dans le premier match de football jamais disputé sur Terre… et marqué trois buts de suite, par-dessus le marché.

Je lui tapai dans le dos.

— Et ça, c'est une distinction qui ne se refuse pas, Albert !

Au fil des jours, il devint de plus en plus évident – à ce niveau de l'esprit juste en dessous du plan intellectuel où réside la connaissance authentique – que nous ne rentrerions *jamais* chez nous. Lentement, inévitablement, je suppose, les relations et les liens noués au vingtième siècle s'estompèrent dans le lointain et des couples se formèrent chez les colons, sans distinction de grade, ni de race, ni de classe : Cipayes, Gurkhas et Anglais s'unirent dans de nouvelles liaisons. Seule Hilary Bond, avec son apparence résiduelle d'autorité, demeura au-dessus de tout cela.

Je lui fis remarquer qu'elle pourrait peut-être user de son rang pour procéder à des cérémonies de mariage, tout comme le commandant d'un vaisseau en mer. Elle accueillit cette suggestion

avec des remerciements polis, mais je détectai du scepticisme dans sa voix et nous en restâmes là.

À partir de notre ombilic au bord de la mer, une modeste agglomération s'étendit le long de la côte et sur la berge du fleuve. Hilary considérait tout cela d'un œil tolérant, n'imposant – pour l'instant – qu'une seule règle : toute habitation devait être à portée de vue d'au moins une autre et aucune ne devait être éloignée de plus d'un mille du site de la salle commune. Les colons acceptaient de bonne grâce ces restrictions.

La clairvoyance d'Hilary en ce qui concerne le mariage – et mon aveuglement correspondant – devint bientôt évidente, car un jour je vis Stubbins se promener le long de la plage, bras dessus, bras dessous, avec deux jeunes femmes. Je les saluai chaleureusement, mais ce ne fut que lorsque le trio m'eut croisé que je me rendis compte que je ne savais pas laquelle des deux femmes était l'« épouse » de Stubbins !

J'entrepris Hilary là-dessus et constatai qu'elle tentait de réprimer son amusement.

— Mais, protestai-je, j'ai vu Stubbins avec Sarah lors du bal dans la grange, or, quand je suis allé le voir dans sa cabane un matin de la semaine dernière, c'est l'*autre* fille qui…

Hilary éclata de rire et posa sur mon bras ses mains marquées de cicatrices.

— Mon cher ami, dit-elle, vous avez navigué sur les océans de l'Espace et du Temps, vous avez maintes fois changé l'Histoire et vous êtes sans aucun doute un génie, et pourtant vous connaissez bien mal vos semblables !

J'étais gêné.

— Que voulez-vous dire ?

— Réfléchissez.

Elle passa la main sur son crâne dégarni où s'accrochaient des touffes grisonnantes.

— Nous sommes treize, sans compter votre ami Nebogipfel. Et sur les treize, il y a huit femmes et cinq hommes, dit-elle sans me quitter des yeux. Ce décompte est définitif. Il n'y a pas d'île au-delà de l'horizon d'où viendraient d'autres jeunes gens pour épouser nos esseulées…

« Si nous concluions tous des mariages stables, si nous nous installions dans la monogamie comme vous – et vous seul – le

suggérez, alors notre petite société ne tarderait pas à se disloquer. Car, voyez-vous, huit et cinq ne s'équilibrent pas. J'estime donc qu'une certaine *souplesse* dans nos relations est appropriée. Pour le bien de tous. Qu'en pensez-vous ? De plus, cela contribuerait à la « diversité génétique » dont Nebogipfel nous rebat les oreilles.

J'étais scandalisé. Non pas, croyais-je sincèrement, par quelque gêne morale que ce fut, mais par le *calcul* qu'il y avait derrière tout cela !

Troublé, je m'apprêtai à prendre congé d'Hilary, puis une idée me vint. Je me retournai.

— Mais… Hilary…, je suis l'un des cinq hommes dont vous parlez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

Manifestement, elle se moquait de moi.

— Mais je ne…, je veux dire…, je n'ai jamais…

— Alors, dit-elle avec un grand sourire, ce serait peut-être le moment d'y songer. Vous ne semblez pas vous en rendre compte, mais vous nous compliquez la vie.

Je partis, confus. Manifestement, entre 1891 et 1944, la société avait évolué dans des directions auxquelles je n'eusse jamais songé !

Les travaux pour la grande salle commune se poursuivirent sans retard et, quelques mois seulement après l'explosion de la Bombe, la construction était pratiquement terminée. Hilary Bond annonça qu'un office inaugural aurait lieu pour célébrer l'achèvement des travaux. Nebogipfel commença par soulever des objections – son esprit morlock, excessivement analytique, ne pouvait appréhender le but de pareil exercice –, mais je le persuadai qu'il serait sage d'y assister pour le bien de nos futures relations avec les colons.

Je me lavai et me rasai, et soignai ma mise autant que faire se peut lorsqu'on ne possède pour tout vêtement qu'un pantalon déchiré. Nebogipfel peigna et coupa sa crinière de cheveux filasse. Vu les exigences pratiques de notre situation, la plupart des colons vivaient désormais dans une quasi-nudité, avec guère plus que des lambeaux d'étoffe ou de peaux de bête pour ménager la pudeur. Aujourd'hui, toutefois, ils avaient endossé ce qui restait de leur uniforme, nettoyé et rapiécé du mieux qu'ils avaient pu, et, même si cette parade n'eût guère été à la hauteur sur l'esplanade

d'Aldershot, nous réussîmes à nous présenter avec une élégance et une discipline que je trouvai touchantes.

Gravissant une volée de quelques marches inégales et peu élevées, nous pénétrâmes dans l'intérieur sombre de la salle toute neuve. Le plancher – bien qu'inégal lui aussi – avait été fixé et balayé et le soleil matinal dardait obliquement ses rayons par les fenêtres sans vitres. Je fus saisi d'un effroi respectueux : en dépit du caractère grossier de son architecture et de sa finition, ce lieu donnait l'impression d'une certaine solidité et d'une *volonté de durer*.

Hilary Bond, debout sur une estrade improvisée à partir du réservoir de l'automobile, s'appuyait d'une main sur les larges épaules de Stubbins. De son visage dévasté, surmonté de ses bizarres touffes de cheveux, émanait une dignité toute simple.

Notre nouvelle colonie, annonça-t-elle, était à présent fondée et prête à recevoir un nom ; elle proposa de l'appeler *Londres Un*. Elle nous demanda ensuite de prier avec elle. Je baissai la tête comme les autres et joignis les mains. J'avais été élevé dans une famille de stricte obédience anglicane, et les paroles d'Hilary m'emplirent de nostalgie, me transportant dans une partie plus simple de mon existence, où régnaient la certitude et la sécurité.

Finalement, tandis qu'Hilary poursuivait son allocution avec économie et efficacité, j'abandonnai mes tentatives d'analyse et m'autorisai à assister à cette célébration simple et communautaire.

17
Enfants et descendants

Les premiers fruits des nouvelles unions vinrent au monde dans le cours de l'année, sous la surveillance de Nebogipfel.

Il examina soigneusement notre premier nouveau colon. La mère, me dit-on, avait manifesté les plus grandes réticences avant de laisser un Morlock toucher son bébé ; elle avait protesté, mais Hilary Bond était présente pour la rassurer. Nebogipfel annonça enfin que l'enfant était une petite fille parfaitement normale et la rendit à ses parents.

Très vite – du moins à ce qu'il me sembla –, il y eut plusieurs enfants dans la colonie. On voyait souvent Stubbins faire sauter son petit garçon sur ses épaules – à la grande joie du petit bonhomme – , et je savais qu'il ne tarderait pas à lui apprendre à taper du pied dans les coquilles de bivalves sur la plage transformée en terrain de football.

Ces enfants étaient pour les colons une source de joie immense. Avant les premières naissances, plusieurs colons avaient eu de sévères accès de dépression produits par la solitude et le mal du pays. Mais à présent les enfants occupaient toutes leurs pensées : des enfants qui connaîtraient Londres Un comme unique patrie et dont le bien-être futur fournissait un objectif – le plus grandiose qui fût – à leurs parents.

Quant à moi, en regardant la peau douce et les membres intacts de ces enfants serrés dans la chair meurtrie de parents eux-mêmes encore jeunes, c'était comme si je voyais se dissiper, au moins pour ces familles, l'ombre de l'horrible Guerre, ombre bannie par l'abondante lumière du paléocène.

Nebogipfel n'en examinait pas moins tous les nouveau-nés.

Le jour vint finalement où il ne rendit pas un enfant à la mère qui venait de le mettre au monde. Cette naissance devint un deuil familial dont les autres membres de la colonie respectèrent le

caractère privé. Subséquemment, Nebogipfel disparut dans la forêt, poursuivant des jours durant ses secrètes occupations.

Nebogipfel consacrait une grande partie de son temps à diriger ce qu'il appelait des « groupes d'étude ». Ces séminaires étaient ouverts à tous les colons sans distinction, bien qu'en pratique trois ou quatre seulement fussent présents, au gré de leur intérêt et de leurs autres engagements. Nebogipfel discourait sur les aspects pratiques de l'existence au paléocène, comme la fabrication de bougies et de tissus à partir d'ingrédients trouvés sur place ; il élabora même une sorte de savon, pâte grossière et granuleuse confectionnée avec de la soude et de la graisse animale. Il abordait également des sujets de plus vaste envergure : la médecine, la physique, les mathématiques, la chimie, la biologie, les principes du voyage transtemporel…

J'assistai à un certain nombre de ces séances. Malgré la qualité extraterrestre de sa voix et de ses gestes, sa présentation du sujet était toujours admirablement claire, et il avait le chic pour poser des questions destinées à tester la compréhension de son public. À l'écouter, je me rendis compte qu'il aurait pu en remontrer aux enseignants de l'université anglaise moyenne !

En ce qui concerne le contenu, s'il veillait à s'en tenir à la langue de ses auditeurs – au vocabulaire, voire au jargon de 1944 –, il leur résumait les progrès essentiels réalisés dans tous les domaines au cours des décennies qui avaient suivi cette date. Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il improvisait des démonstrations en s'aidant de morceaux de bois et de métal ou dessinait des croquis sur le sable avec un bâton ; il obligeait ses « étudiants » à couvrir de retranscriptions de son savoir tous les morceaux de papier qu'il avait pu récupérer.

Je m'entretins de tout cela avec lui aux alentours de minuit par une nuit sombre et sans lune. Il s'était délesté de son tout dernier masque à fentes et ses yeux gris-rouge semblaient luminescents ; avec un mortier et un pilon grossiers, il s'affairait à broyer des feuilles de palmier dans quelque liquide.

— Du papier, expliqua-t-il. Ou, du moins, une expérience dans cette direction… Il nous faut plus de papier ! Votre mémoire verbale humaine est d'une fidélité insuffisante. Vos amis vont tout perdre quand je serai parti, dans quelques années…

Je crus – à tort, compris-je plus tard – qu'il faisait allusion à la peur ou, en tout cas, à l'attente de la mort. Je m'assis près de lui et lui enlevai des mains mortier et pilon.

— Mais à quoi tout cela peut-il servir ? Nebogipfel, c'est à peine si nous survivons. Et vous leur parlez de la Mécanique Quantique et de la Théorie unifiée de la physique ! Ont-ils vraiment besoin de pareilles connaissances ?

— Eux, non. Mais leurs enfants, oui, *s'ils doivent survivre*. Écoutez : il est scientifiquement admis que l'on a besoin, chez les grands mammifères, d'une population de plusieurs centaines d'individus pour produire la diversité génétique minimale nécessaire à une survie à long terme.

— La *diversité génétique*. Hilary m'en a parlé.

— L'échantillon d'humanité disponible ici est manifestement trop réduit pour la viabilité de la colonie, même si la totalité du matériau génétique est mise en commun.

— Donc… ? lui soufflai-je.

— Donc la seule perspective de survie au-delà de deux générations est que ces gens atteignent rapidement une maîtrise avancée de la technologie. Ils pourront ainsi devenir seuls maîtres de leur destin génétique : ils n'auront pas à tolérer les conséquences des mariages consanguins ni les lésions génétiques infligées par la radio-activité du carolinum. Alors, voyez-vous, ils ont bien besoin de la Mécanique Quantique et du reste.

— Oui, dis-je en maniant le pilon. Mais il y a là une question implicite : la race humaine *devrait-elle* survivre ici au paléocène ? C'est que… nous ne sommes pas *censés* être ici, pas avant cinquante millions d'années.

Il m'observa, puis dit :

— Mais y a-t-il une autre possibilité ? Voulez-vous que leur race s'éteigne ?

Je me rappelai avec quelle détermination j'avais voulu éradiquer l'existence de la Machine transtemporelle avant qu'elle fût jamais lancée et mettre un terme à la perpétuelle divergence des Histoires. À présent, grâce à mes errements, j'avais indirectement provoqué l'implantation de cette colonie humaine au fin fond du passé, implantation qui causerait certainement la plus significative de toutes les fractures de l'Histoire ! J'eus soudain l'impression de tomber – impression rappelant la vertigineuse sensation de chute

associée au voyage transtemporel –, et je présumai que cette divergence de l'Histoire était déjà devenue irrémédiable.

C'est alors que je songeai à l'expression sur le visage de Stubbins quand il contemplait son premier enfant.

Je suis un homme, et non un dieu ! Il importait que je me laissasse influencer par mes instincts humains, car j'étais sûrement incapable de prendre en charge l'évolution des Histoires dans une direction précise. Aucun de nous ne pouvait exercer d'influence sensible sur le cours des événements – en fait, tout ce que nous pourrions tenter risquerait d'être aléatoire au point de causer plus de dégâts que de bienfaits – et pourtant, inversement, nous ne devions pas nous laisser écraser par l'immense panorama de la Multiplicité des Histoires. La perspective de la Multiplicité rendait minuscules nos personnes et nos actes *mais ne leur ôtait pas toute signification* ; et chacun de nous devait continuer à mener sa vie courageusement, stoïquement, comme si tout le reste – le funeste Destin de l'humanité, la Multiplicité sans fin – n'existait pas.

Quel que pût en être l'impact sur l'avenir dans cinquante millions d'années, cette colonie du paléocène me semblait en bonne santé physique et mentale. Ma réponse à la question de Nebogipfel était alors inévitable :

— Non. Non, bien sûr, nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour aider les colons et leurs descendants à survivre.

— Par conséquent…

— Oui ?

— Par conséquent, nous devons trouver un procédé pour fabriquer du papier.

Et je continuai de piler les feuilles dans le mortier.

18
La Fête, et ce qui suivit

Un jour, Hilary Bond annonça que le premier anniversaire de l'explosion de la Bombe aurait lieu dans une semaine et qu'une Fête commémorative serait organisée pour célébrer la fondation de notre petit village.

Les colons se rallièrent vigoureusement à ce projet et les préparatifs ne tardèrent pas à être bien avancés. La salle commune fut décorée avec des lianes et d'immenses guirlandes de fleurs cueillies dans la forêt ; on s'apprêtait à tuer et mettre à la broche l'une des pensionnaires de notre précieux élevage de *Diatryma*.

Quant à moi, je récupérai des entonnoirs et des morceaux de tube et, à l'abri d'un vieil appentis, commençai à procéder discrètement à des expériences approfondies. Les colons se montrant curieux, je fus contraint de dormir dans l'appentis pour préserver le secret de mon appareillage improvisé. J'avais décidé qu'il était grand temps de mettre – pour une fois ! – mes compétences scientifiques à contribution.

L'aube se leva sur le jour de la Fête. Nous nous rassemblâmes devant la salle commune dans l'éclatante lumière matinale. La colonie avait retrouvé l'enthousiasme des grands jours : les vestiges des uniformes avaient été, une fois de plus, nettoyés et endossés, les enfants au berceau arboraient les nouveaux tissus décoratifs conçus par Nebogipfel à partir d'un type de coton indigène, teintés en rouge et en violet vif par des pigments végétaux. Je traversais la modeste foule et y cherchais mes amis lorsqu'il y eut un fracas de branches brisées suivi d'un rugissement grave et grinçant.

Un cri monta :

— Le *Pristichampus*… C'est le *Pristichampus* ! Attention…

C'était bien le rugissement caractéristique du grand crocodile terrestre. Les gens couraient en tous sens et je cherchai une arme, maudissant mon imprévoyance.

Puis une autre voix s'éleva, plus douce, plus familière, comme portée par la brise :

— Hé ! n'ayez pas peur. Regardez !

Le calme revint et des rires fusèrent timidement.

Le *Pristichampus* – un fier spécimen mâle – entra majestueusement dans l'espace dégagé devant la salle. Nous reculâmes pour lui faire place ; ses sabots laissaient dans le sable de profondes empreintes… et là-haut, sur son dos, souriant de toutes ses dents, ses cheveux roux flambant dans le soleil, était perché Stubbins !

Je m'approchai du crocodile. Sa peau écailleuse puait la viande faisandée ; l'un de ses yeux me fixait froidement et pivotait pour suivre mes déplacements. Stubbins, torse nu, me souriait, serrant dans ses mains vigoureuses une bride en lianes tressées étroitement enroulée autour de la tête du *Pristichampus*.

— Stubbins, dis-je, c'est un véritable exploit.

— Ouais, je sais bien que nous avons attelé des *Diatryma* à des charrues, mais cette créature est beaucoup plus agile. On pourrait parcourir des milles avec, c'est bien mieux qu'un cheval…

— Faites attention, quand même, l'admonestai-je. Et, Stubbins, si vous voulez me retrouver plus tard…

— Oui ?

— J'aurai peut-être une surprise pour *vous*.

Stubbins tendit la bride, qui tira sur la tête du *Pristichampus*. En un effort considérable, il arriva à faire tourner la bête. Le monstre sortit de la clairière et entra dans la forêt ; les muscles de ses énormes pattes s'agitaient comme des pistons.

Nebogipfel me rejoignit, la tête presque cachée sous un immense chapeau à large bord.

— C'est une belle réussite, commentai-je. Mais avez-vous remarqué qu'il arrivait tout juste à maîtriser l'animal ?

— Il finira par gagner la partie, dit Nebogipfel. Les humains ont toujours le dessus.

Il s'approcha de moi, son pelage blanc resplendissant sous le soleil matinal, et dit tout bas :

— Écoutez-moi.

Je fus alarmé par ce chuchotement soudain et incongru.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— J'ai terminé ma construction.

— Votre *construction* ? Quelle construction ?

— Je pars demain. Si vous désirez m'accompagner, vous êtes le bienvenu.

Il tourna les talons et, sans bruit, s'éloigna vers la forêt. En un instant, la tache blanche de son dos avait disparu dans l'ombre des arbres. Je restai là, le soleil sur la nuque, à suivre des yeux l'énigmatique Morlock – et c'était comme si le jour avait été transformé : le sens de ses paroles était parfaitement clair et mon esprit en était totalement bouleversé.

Une lourde main me tapa dans le dos.

— Alors, dit Stubbins, c'est quoi, ce grand secret que vous gardez pour moi ?

Je me retournai vers lui mais j'eus du mal, l'espace de quelques secondes, à me concentrer sur son visage.

— Venez avec moi, dis-je enfin, avec toute l'énergie et la bonne humeur que je pus rassembler.

Quelques minutes plus tard, Stubbins et les colons portaient à leurs lèvres des coquilles pleines à ras bord d'une liqueur maison concoctée à partir de lait de palme.

Le reste de la journée se passa dans un flou joyeux. Ma liqueur recueillit un franc succès, bien que, pour ma part, j'eusse de loin préféré pouvoir fabriquer assez de tabac pour en remplir une pipe ! On dansa beaucoup, au son des battements de mains et des voix peu exercées, dans le style d'une musique gaillarde typique de 1944 que Stubbins appelait « swing » et que j'eusse aimé mieux connaître. Je demandai à l'assistance de chanter pour moi *The Land of the Leal*. Avec ma gravité habituelle, j'exécutai aux accents de cet Hymne aux bienheureux une danse improvisée de mon invention qui suscita admiration et allégresse. La *Diatryma* fut rôtie à la broche – la cuisson prit la plus grande partie de la journée –, et le soir nous trouva allongés sur le sable piétiné, devant des assiettes chargées d'une viande succulente.

Une fois que le soleil eut sombré derrière la cime des arbres, notre groupe se dispersa rapidement, car la plupart d'entre nous s'étaient accoutumés à vivre de l'aube au crépuscule. Je criai « bonne nuit ! » une dernière fois et me retirai dans les vestiges de ma distillerie improvisée. Je m'assis sur le seuil de l'appentis,

sirotant les dernières gouttes de ma liqueur, et regardai l'ombre de la forêt s'étendre sur la mer du Paléocène. Des formes sombres fendaient l'eau : des raies, peut-être, ou des requins.

Je songeai à ma conversation avec Nebogipfel et tentai de justifier par-devers moi la décision que j'étais forcé de prendre.

Au bout d'un certain temps, le bruit léger d'un pas inégal se fit entendre sur le sable.

Je me retournai. C'était Hilary Bond – je pouvais à peine distinguer son visage aux dernières lueurs du jour, et pourtant, je ne sais pourquoi, je ne fus pas surpris de la voir.

Elle sourit.

— Puis-je me joindre à vous ? Il vous reste encore de cet élixir clandestin ?

Je lui fis signe de s'asseoir sur le sable à côté de moi et lui tendis ma coquille. Elle but avec une certaine grâce.

— La journée a été réussie, dit-elle.

— Grâce à vous.

— Non. Grâce à nous tous.

Elle allongea le bras, me prit la main – sans prévenir –, et le contact de sa peau fut comme une secousse électrique.

— Je veux vous remercier, dit-elle, pour tout ce que vous avez fait pour nous. Vous et Nebogipfel.

— Nous n'avons rien…

— Je doute fort que sans vous nous ayons survécu à ces funestes premiers jours.

Sa voix, douce et égale, était néanmoins très prenante.

— Et maintenant, avec tout ce que vous nous avez montré et tout ce que Nebogipfel nous a enseigné…, eh bien, je crois que nous avons toutes les chances de construire un nouveau monde ici.

Ses longs doigts avaient beau effleurer délicatement la paume de ma main, je n'en sentais pas moins les cicatrices de ses brûlures.

— Merci pour cet éloge, dis-je. Mais vous parlez comme si nous allions partir…

— Mais c'est la vérité, non ?

— Vous êtes au courant des projets de Nebogipfel ?

— Plus ou moins, dit-elle en haussant les épaules.

— Alors, vous en savez plus que moi. S'il a construit un Chronomobile… où a-t-il trouvé la plattnérite, par exemple ? Les Automoteurs ont été détruits.

— Dans l'épave de la *Zeitmaschine*, évidemment, dit-elle d'un ton amusé. Vous n'y avez pas pensé ?

Elle garda un instant le silence puis dit :

— Et vous voulez partir avec Nebogipfel. Pas vrai ?

Je secouai la tête.

Je ne sais pas. Vous savez, il y a des moments où je me sens vieux, vieux et fatigué, comme si j'en avais déjà trop vu !

— Balivernes ! s'exclama-t-elle d'un ton méprisant. Regardez : c'est vous qui avez déclenché tout ça.

Elle désigna le paysage d'un geste de la main.

— Tout ça. Le voyage dans le temps et tous les changements qu'il a produits.

Elle promena son regard sur l'étendue placide de la mer.

— Et ça, c'est le plus grand Changement de tous. N'est-ce pas ?

Elle secoua la tête et poursuivit :

— Vous savez, j'ai eu assez souvent affaire aux planificateurs stratégiques de la D. G. D. T. et, chaque fois, je suis repartie déprimée en songeant à l'étroitesse d'esprit de ces individus. On règle le cours d'une bataille par ici, on assassine quelque misérable despote par là… Si vous disposez d'un instrument tel qu'un Véhicule à déplacement transtemporel et si vous savez, comme nous le savons, que l'Histoire peut être modifiée, vous limiteriez-vous, ou *devriez-vous* vous limiter à d'aussi mesquins objectifs ? Pourquoi vous limiter à quelques décennies et vous contenter de bricoler l'enfance de Bismarck ou du Kaiser quand vous pouvez revenir des millions d'années en arrière, comme nous l'avons fait ? À présent, nos enfants vont avoir *cinquante millions d'années* pour refaire le monde… Nous allons reconstruire l'espèce humaine, n'est-ce pas ? Mais vous, dit-elle en se tournant vers moi, vous n'êtes pas encore allé jusqu'au bout. Quel est le Changement ultime, à votre avis ? Pouvez-vous revenir jusqu'au moment de la Création et tout reprendre de zéro à partir de là ? Jusqu'où peut aller ce… Changement ?

Je me rappelai Gödel et ses rêves d'un Monde Final.

— Je ne sais pas jusqu'où cela peut aller, dis-je en toute sincérité. Je ne peux même pas l'imaginer.

Son visage emplissait tout mon champ de vision, ses yeux étaient des gouffres d'obscurité dans la pénombre grandissante.

— Alors, dit-elle, vous devez poursuivre vos voyages jusqu'à ce que vous trouviez. Non ?

Elle se rapprocha ; je sentis ma main se resserrer autour de la sienne et son souffle chaud contre ma joue.

Je sentais en elle comme une raideur, une réticence qu'elle semblait décidée à vaincre, ne fut-ce que par la seule force de sa volonté. Je touchai son bras et trouvai de la chair meurtrie ; elle frissonna comme si mes doigts étaient de glace. Mais elle serra alors ma main dans la sienne et l'appuya contre son bras.

— Il faut me pardonner, dit-elle. Il ne m'est pas facile de me rapprocher.

— Pourquoi ? À cause des responsabilités de votre commandement ?

— Non, dit-elle, d'un ton qui souligna ma maladresse. À cause de la Guerre. Ne comprenez-vous donc pas ? À cause de tous ceux qui ont disparu… Il n'est pas facile de dormir, quelquefois. On souffre une fois, on oublie, et ça recommence : voilà le destin tragique de ceux qui survivent. On a l'impression qu'on ne peut pas oublier, et même que c'est mal de continuer à vivre. *Si vous rompez avec nous qui sommes morts/Nous ne dormirons point, bien que les coquelicots poussent/Aux champs des Flandres…*

Je l'attirai contre moi et elle se radoucit, fragile créature blessée.

Au dernier moment, je murmurai :

— Pourquoi, Hilary ? Pourquoi maintenant ?

— Pour la diversité génétique, dit-elle, le souffle court. La *diversité génétique…*

Et bientôt nous partîmes, non jusqu'aux termes du temps, mais jusqu'aux limites de notre Humanité, là, près du rivage de cette mer primitive.

Lorsque je m'éveillai, il faisait encore nuit, et Hilary n'était plus là.

J'arrivai à notre ancien campement dans la pleine lumière du jour. Nebogipfel m'accorda à peine un regard derrière ses lunettes fendues. Il était manifestement aussi peu surpris par ma décision que l'avait été Hilary.

Son Chronomobile était terminé. C'était une caisse d'environ cinq pieds de côté, autour de laquelle j'aperçus des fragments d'un métal insolite : des morceaux, présumai-je, du Messerschmitt, recueillis par le Morlock. Il y avait un banc en branches de *Dipterocarps* brêlées et un modeste tableau de bord – grossier panneau avec quelques boutons et interrupteurs – comportant le commutateur à bascule bleu que Nebogipfel avait récupéré sur notre premier Chronomobile.

— J'ai des vêtements pour vous, dit-il en brandissant des bottes, une chemise en serge et un pantalon, le tout passablement en état. Je doute qu'ils fassent défaut à nos colons.

— Merci.

Je portais une culotte courte en peau de bête. Je me changeai rapidement.

— Où voulez-vous aller ? me demanda Nebogipfel.

— Chez moi, dis-je en haussant les épaules. En l'an 1891.

Il fit la grimace.

— Il n'existe plus. Il est perdu dans la Multiplicité.

— Je sais, dis-je en grimpant dans l'habitacle. Quoi qu'il en soit, partons vers le futur et voyons de quoi il en retourne.

J'accordai un ultime regard à la mer du Paléocène. Je songeai à Stubbins, aux *Diatryma* apprivoisées et à la lumière du matin renvoyée par l'océan. Je savais qu'ici j'avais été très près du bonheur, d'un contentement qui m'avait fui toute ma vie. Mais Hilary avait raison : ce n'était pas assez.

Je ressentais encore ce puissant désir de rentrer chez moi, comme un appel porté par le grand Fleuve du Temps et aussi fort, pensai-je, que l'instinct qui dicte au saumon de remonter les eaux douces jusqu'à son lieu de reproduction. Mais je savais, ainsi que Nebogipfel me l'avait rappelé, que mon 1891 à moi, l'univers douillet de Richmond Hill, avait disparu dans les fractures de la Multiplicité.

Si je ne pouvais pas rentrer chez moi, décidai-je, je continuerais : je suivrais cette route du Changement jusqu'à ce qu'elle ne pût m'amener plus loin !

Nebogipfel se tourna vers moi.

— Êtes-vous prêt ?

Je songeai à Hilary. Mais je ne suis pas homme à me répandre en adieux.

— Je suis prêt.

Nebogipfel grimpa, tout raide, dans l'habitacle, ménageant sa jambe mal guérie. Sans cérémonie, il tendit la main vers son tableau de bord et bascula l'interrupteur bleu.

19
Lumières dans le ciel

J'eus l'ultime vision fugitive de deux humains – un homme et une femme, nus l'un et l'autre – qui semblaient traverser la plage à toute allure. Une ombre passa brièvement sur le véhicule, projetée, peut-être, par l'un des gigantesques animaux de cette ère ; mais nous ne tardâmes pas à avancer trop rapidement pour pouvoir distinguer pareils détails, et nous nous précipitâmes dans l'incolore tumulte du voyage transtemporel.

Le lourd Soleil du paléocène franchit la mer d'un bond et je me représentai la Terre, du point de vue de notre transition temporelle, en train de tourner comme une toupie sur son axe et de filer comme une fusée autour de son étoile. La Lune était elle aussi visible, disque en pleine course rendu flou par le scintillement de ses phrases. Le transit quotidien du Soleil s'abolit bientôt dans la bande de lumière argentée qui oscillait entre les bornes des équinoxes, et le jour et la nuit fusionnèrent dans la clarté uniforme gris-bleu que j'ai déjà souvent décrite.

Les *Dipterocarps* de la forêt frissonnèrent entre la naissance et la mort puis furent évincés par la poussée vigoureuse de plantes plus jeunes ; mais le décor qui nous entourait – la forêt, la mer lissée par notre vitesse transtemporelle en une plaine vitreuse – demeurait essentiellement statique, et je me demandai si, en dépit de tous mes efforts et de ceux de Nebogipfel, les hommes n'avaient pas survécu, après tout, ici, au paléocène.

Puis – contre toute attente – la forêt dépérit et disparut. On eût dit qu'un tapis de verdure avait été arraché au sol. Mais le paysage ne resta guère inoccupé ; dès que la forêt fut éliminée, un mélange anguleux de brun et gris – les édifices de Londres Un en expansion – déferla sur la terre. Les immeubles ruisselèrent sur les collines dénudées et, passant près de nous, se répandirent jusqu'à la mer pour faire éclore docks et ports. Les constructions individuelles frissonnèrent et expirèrent presque trop vite pour que nous

pussions les suivre des yeux, bien qu'une ou deux persistassent assez longtemps – plusieurs siècles, je suppose – pour devenir presque opaques, comme de grossières esquisses. La mer perdit sa teinte bleue et se mua en une couche de gris sale, ses vagues et ses marées rendues floues par notre déplacement ; le ciel sembla prendre une nuance brune, à l'image du *fog* londonien des années 1890, baignant la scène d'une lueur crépusculaire sale, et l'air autour de nous se réchauffa.

Fait remarquable, à mesure que défilaient les siècles, et quel que fût le sort des édifices individuels, les contours de la capitale persistaient dans leurs grandes lignes. Je constatai que le ruban du fleuve central – la proto-Tamise – et les cicatrices des voies principales demeuraient essentiellement inchangés au cours du temps, démontrant d'une manière frappante à quel point la géographie humaine est tributaire de la géomorphologie, c'est-à-dire de la forme du paysage.

— Nos colons ont manifestement survécu, dis-je à Nebogipfel. Ils sont devenus une race de néohumains et sont en train de changer leur monde.

— Oui, dit-il en rajustant son masque. Mais n'oubliez pas que nous voyageons à plusieurs centaines de siècles par seconde ; nous sommes au milieu d'une ville qui perdure déjà depuis quelques milliers d'années. Je doute qu'il reste le moindre vestige du Londres Un dont nous avons vécu la fondation.

Je regardai autour de moi, plein de curiosité. Les exilés de notre petit groupe devaient déjà être aussi éloignés de ces néohumains que l'avaient été les Sumériens des hommes de 1891, par exemple. Dans toute cette vaste civilisation débordante d'activité, était-il resté le moindre souvenir des fragiles origines de l'espèce humaine en cette ère reculée ?

Je pris conscience d'un changement dans le ciel ; un bizarre scintillement verdâtre de la lumière. Je compris bientôt qu'il s'agissait de la Lune, qui tournait encore autour de la Terre, croissant et décroissant au gré de son cycle éternel trop vite pour que je la suivisse des yeux ; *mais la face de cette patiente compagne était à présent teintée en vert et en bleu* : les couleurs de la Terre et de la vie.

Une Lune habitée, à l'image de la Terre ! Ces néohumains avaient manifestement gagné la sœur de notre planète à bord de

Machines spatiales, l'avaient transformée et colonisée. Peut-être avaient-ils évolué pour devenir une race de Sélénites aussi grands et filiformes que les Morlocks des hautes latitudes que j'avais rencontrés en 657 208 ! Je ne pouvais évidemment y distinguer le moindre détail, car l'orbite mensuelle de la Lune la faisait tourbillonner dans mon ciel accéléré ; ce que je déplorai, car j'eusse tant aimé braquer sur elle une lunette pour voir les eaux des nouveaux océans venir battre contre les archaïques et profonds cratères et les forêts se répandre sur la poussière des grandes mers lunaires. Comment pouvait-on prendre pied au milieu de ces plaines rocheuses, toutes attaches rompues avec notre mère la Terre ? Sous cette pesanteur réduite, on s'envolerait à chaque pas dans l'air froid et raréfié, sous un Soleil féroce et immuable ; ce serait comme le paysage d'un rêve, me dis-je, avec cette lumière aveuglante et des plantes plus éloignées de la flore terrestre que celles que j'imaginais parmi les rochers au fond de l'océan…

Hélas, c'était un spectacle dont je ne serais jamais témoin. Je m'arrachai à mon séjour imaginaire sur la Lune et me concentrai sur notre situation.

Il y avait à présent un mouvement dans la partie ouest du ciel, bas sur l'horizon : des lumières jaillirent comme autant de lucioles, traversèrent le firmament par saccades et se stabilisèrent, restant en place pendant de longs millénaires avant de pâlir pour être remplacées par d'autres. Il y eut bientôt une foule de ces étincelles, qui fusionnèrent en une sorte de pont qui franchissait le ciel d'un horizon à l'autre ; à son sommet, je dénombrai plusieurs douzaines de lumières dans cette cité céleste.

Je montrai ce phénomène à Nebogipfel.

— Sont-ce des étoiles ?

— Non, dit-il d'une voix égale. La Terre est encore en rotation, et les vraies étoiles doivent être trop floues pour être visibles. Les lumières que nous voyons sont suspendues en des positions fixes au-dessus de la Terre…

— Que sont-elles, alors ? Des lunes artificielles ?

— Peut-être. Elles sont certainement placées là par l'homme. Ces objets sont peut-être artificiels, construits à partir de matériaux acheminés depuis la Terre ou la Lune, dont le puits de gravité est beaucoup moins profond. Ou peut-être sont-ils des corps célestes naturels remorqués autour de la Terre et mis en place par des

fusées : des astéroïdes ou des comètes capturés, ce n'est pas impossible.

Je scrutai ces lumières qui se bousculaient avec autant de terreur respectueuse qu'un homme des cavernes contemplant, ébahi, la lumière d'une comète passant au-dessus de sa tête ignorante.

— Que serait l'utilité de telles stations au sein de l'espace ?

— Pareil satellite est comme une tour fixée au-dessus de la Terre, de vingt mille milles de hauteur…

— Quelle vue ! m'écriai-je avec une grimace. On pourrait s'installer là-haut et observer l'évolution des formations météorologiques sur tout un hémisphère !

— La station pourrait aussi servir à l'émission de messages télégraphiques d'un continent à l'autre. Ou, plus radicalement, on pourrait imaginer de transférer d'importantes activités – l'industrie lourde ou la production de l'énergie, peut-être – dans l'espace relativement sans danger d'une orbite terrestre à haute altitude.

Nebogipfel ouvrit les mains et poursuivit :

— Vous pouvez constater par vous-même la dégradation de l'air et de l'eau autour de nous. La Terre ne peut que jusqu'à un certain point absorber les déchets de l'industrie, humaine, laquelle pourrait même se développer jusqu'à rendre la planète inhabitable.

« En orbite, cependant, la croissance est virtuellement illimitée : à preuve, la Sphère construite par ma propre espèce.

La température continuait de s'élever et l'air devint de plus en plus vicié. Le Chronomobile improvisé de Nebogipfel était fonctionnel mais médiocrement équilibré ; il tanguait et oscillait ; je m'accrochai piteusement à ma banquette, car la combinaison de la chaleur, du balancement et du vertige habituellement associé au voyage transtemporel me donnait de sévères nausées.

20
La Cité orbitale

Une nouvelle évolution se manifesta dans cette Cité en orbite autour de l'équateur. La disposition chaotique des lumières artificielles était devenue sensiblement plus stable. Il y avait à présent une série de sept ou huit stations, plus brillantes les unes que les autres, placées à intervalles réguliers autour du globe ; j'imaginai d'autres stations semblables en place au-delà de l'horizon, continuant leur périple autour de la planète.

Des fils lumineux, ténus et délicats, se mirent alors à descendre des stations étincelantes, s'étirant vers la Terre comme des doigts hésitants. Ce mouvement était constant, et assez lent pour que nous pussions le suivre ; je compris que j'assistais à de stupéfiantes prouesses d'ingénierie – des projets couvrant des milliers de milles dans l'espace et occupant des millénaires entiers – et je fus saisi de respect devant la persévérance et l'intelligence des néohumains.

Au bout de quelques secondes, les fils précurseurs étaient descendus dans la brume dissimulatrice de l'horizon. Puis l'un de ces fils disparut, et la station à laquelle il avait été fixé s'éteignit comme la flamme d'une bougie soufflée par la brise. Manifestement, le fil était tombé ou s'était rompu, et sa station d'ancrage avait été détruite. J'observais ces images pâles et silencieuses, me demandant quelle gigantesque catastrophe – et combien de victimes – elles représentaient. En quelques instants, toutefois, une nouvelle station avait été insérée dans la position vacante de l'orbite équatoriale et un nouveau fil était apparu.

— J'ai du mal à en croire mes yeux, dis-je au Morlock. On dirait qu'ils sont en train de fixer à la Terre ces câbles qui descendent de l'espace.

— C'est ce que j'imagine, dit-il. Nous assistons à la construction d'un Ascenseur spatial : une liaison fixe entre la surface de la Terre et des stations en orbite géosynchrone.

L'idée me fit sourire.

— Un « ascenseur spatial » ! Il me plairait beaucoup d'emprunter pareil dispositif et de m'élever au milieu des nuages vers l'immensité silencieuse de l'espace, mais, si les parois de l'Ascenseur étaient en verre, ce serait à déconseiller à quiconque est sujet au vertige.

— Absolument.

C'est alors que je constatai que d'autres lignes lumineuses s'étendaient *entre* les stations « géosynchrones ». Les points incandescents furent bientôt interconnectés et les liaisons transversales s'épaissirent jusqu'à former une bande lumineuse aussi large et aussi brillante que les stations elles-mêmes. Une fois de plus – bien que je n'eusse aucune envie d'interrompre notre voyage transtemporel –, je regrettai de ne pas voir plus de cette immense Cité spatiale qui encerclait la Terre.

Le développement de la Terre pendant la même période était toutefois bien moins spectaculaire. De fait, il me sembla que Londres Un était devenu une ville statique, voire abandonnée. Certains édifices atteignaient une telle longévité qu'ils nous parurent presque solides, bien qu'ils fussent sombres, trapus et sans beauté, tandis que d'autres tombaient en ruine sans être remplacés. (Nous vîmes ce processus comme l'apparition abrupte de brèches dans l'horizon complexe des toits de la capitale.) L'air s'épaississait, la mer grise et patiente devenait plus terne et je me demandai si la Terre meurtrie avait été enfin délaissée, soit pour les étoiles, soit, peut-être, pour des refuges plus confortables dans les profondeurs du sol.

J'évoquai ces possibilités avec le Morlock.

— Peut-être, dit-il. Mais reconnaissez que plus d'un million d'années se sont déjà écoulées depuis la fondation de la colonie originelle par Hilary Bond et ses gens. Il y a, sous l'angle de l'évolution, une plus grande distance entre vous et les néohumains de cette ère-ci qu'entre vous et moi. Alors, nous ne pouvons que hasarder des hypothèses intelligentes sur le mode de vie des races présentes ici, sur leurs intentions et même leur composition biologique.

— Certes, dis-je lentement. Et pourtant…

— Oui ?

— *Et pourtant le Soleil brille encore*. L'histoire de ces néohumains a donc divergé par rapport à la nôtre. Mais s'ils

possèdent de toute évidence des Machines spatiales comme les vôtres, eux au moins n'ont pas le désir de voiler le Soleil comme vous autres Morlocks.

— Bien sûr que non, dit-il en désignant le ciel de sa main pâle. En fait, leurs intentions semblent beaucoup plus ambitieuses.

Je me tournai pour voir ce qu'il me montrait. Une fois de plus, la grande Cité orbitale était en pleine évolution. D'énormes coques – irrégulières, manifestement de plusieurs milliers de milles de diamètre – bourgeonnaient tout autour de l'étincelante cité linéaire telles des baies sur une tige. Dès qu'une coque était terminée, elle quittait la Terre, auréolée d'un feu qui illuminait le paysage, puis disparaissait. De notre point de vue, le développement de pareil artefact, depuis la forme embryonnaire jusqu'au projectile prêt à s'envoler, prenait moins d'une seconde ; mais chaque dose de cette lumière éruptive devait, estimai-je, baigner la Terre pendant des décennies.

Ce stupéfiant spectacle se prolongea quelque temps – plusieurs milliers d'années, selon mes calculs.

Ces coques étaient, bien entendu, d'énormes vaisseaux lancés dans l'espace.

— Donc, dis-je au Morlock, des hommes quittent la Terre à bord de ces énormes yachts spatiaux. Mais où croyez-vous qu'ils aillent ? Sur les planètes ? Sur Mars, Jupiter, ou…

Assis sur le banc, les mains sur les genoux, Nebogipfel inclinait vers le ciel son visage masqué ; le flamboiement des vaisseaux éclairait les poils de son visage.

— Il n'est pas besoin d'énergies aussi spectaculaires que celles que nous avons vues ici pour atteindre des destinations aussi modestes… Je crois que ces néohumains ont des ambitions plus vastes. Je crois qu'ils abandonnent le système solaire, tout comme ils semblent avoir abandonné la Terre.

Je contemplai les vaisseaux en partance avec un effroi mêlé de respect.

— Quels êtres remarquables, ces néohumains ! Je ne veux pas être méchant avec vous autres Morlocks, mon vieux, mais, tout de même, quelle différence dans l'ambition et dans la maîtrise technique ! Une Sphère autour du Soleil est une chose, mais lancer sa descendance autour des étoiles…

— Il est vrai que notre ambition à nous s'était limitée à la prudente exploitation d'une seule étoile, et c'était logique, car on obtient ainsi plus d'espace vital pour l'espèce qu'au moyen d'un millier, voire d'un million d'expéditions interstellaires.

— Peut-être, dis-je, mais ce n'est vraiment pas aussi *spectaculaire*, n'est-ce pas ?

Il rajusta son masque en peau et contempla le paysage dévasté.

— Peut-être que non. Mais l'exploitation d'une ressource finie – ne serait-ce que cette Terre – semble relever d'une compétence que ne possèdent pas vos néohumains.

Je vis qu'il avait raison. Alors même que le feu des vaisseaux spatiaux éclaboussait la mer, les restes de Londres Un ne cessaient de se dégrader – les ruines semblaient bouillonner, comme si elles tombaient en déliquescence – et la mer devint plus grise, l'air encore plus vicié. La chaleur était à présent intense, et je retirai ma chemise, qui collait à ma poitrine.

Nebogipfel s'agita sur son banc et regarda de tous côtés d'un air inquiet.

— Je crois que, si la chose se produit, elle ne va pas tarder…

— De quoi parlez-vous ?

Il refusa de me répondre. La température dépassait maintenant tout ce que je me rappelais avoir enduré dans les jungles du paléocène. Les ruines de la capitale, dispersées sur des collines de terre brune, semblèrent chatoyer, devenir irréelles…

Et puis – dans une fulguration si éblouissante qu'elle abolit le soleil – la ville s'embrasa !

21
Instabilités

Ce feu dévorant nous engloutit une infime fraction de seconde. Une onde de chaleur insolite – tout à fait insupportable – ébranla le Chronomobile et je hurlai. Mais, par bonheur, la chaleur s'atténua dès que l'incendie de la ville eut prit fin.

Ainsi disparut la cité séculaire dans ce fulgurant instant. Londres Un fut rayé de la face de la Terre et il n'en subsista que de rares affleurements de cendre et de brique fondue et, çà et là, les fragiles contours de fondations. Le sol nu fut bientôt colonisé par les besogneux processus de la vie – une verdure poussive se répandit sur les collines et dans la plaine, des arbres rabougris vécurent le cycle frissonnant de leur existence en bordure de la mer –, mais cette nouvelle vague vitale progressait lentement et semblait condamnée à une existence atrophiée, car une chape de brouillard gris nacré pesait sur le paysage, occultant la clarté patiente de la Cité orbitale.

— Londres Un est donc détruit, m'étonnai-je. Croyez-vous qu'il y ait eu une guerre ? Cet incendie a dû se prolonger pendant des décennies jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien à brûler.

— Ce n'était pas une guerre, dit Nebogipfel. Mais c'était effectivement, je crois, une catastrophe causée par l'homme.

Je fus alors témoin d'un phénomène des plus étranges. Les arbres clairsemés commencèrent à disparaître, mais non pas en se desséchant sous mon regard accéléré comme les *Dipterocarps* que j'avais observés auparavant. Au lieu de quoi, les arbres s'embrasaient et brûlaient comme des allumettes géantes puis disparaissaient ; le tout ne durait qu'un instant. Je vis aussi un noircissement général affecter l'herbe et les arbustes et persister au fil des saisons jusqu'à ce que l'herbe ne poussât plus et que le sol fût nu et sombre.

Les sinistres nuages gris nacré s'épaissirent encore, cachant les bandes lumineuses du Soleil et de la Lune.

— Je crois que ces nuages, là-haut, sont chargés de cendres, dis-je au Morlock. C'est comme si la Terre était en train de brûler… Nebogipfel, que se passe-t-il ?

— C'est ce que je craignais, dit-il. Vos amis, ces dissipateurs, ces néohumains…

— Oui ?

— *Avec leurs manipulations et leur sans-gêne, ils ont détruit l'équilibre générateur de vie du climat terrestre.*

Je frissonnai, car la température avait baissé : on eût dit que la chaleur s'échappait de la planète par quelque invisible orifice. J'avais d'abord bien accueilli ce changement qui me soulageait de l'accablante canicule, mais le froid devint vite intolérable.

— Nous passons par une phase d'excès d'oxygène, de hautes pressions au niveau de la mer, expliqua Nebogipfel. Les édifices, les plantes et les herbes et même le bois humide s'enflamment spontanément dans ces conditions. Mais cela ne durera pas. C'est une transition vers un nouvel équilibre… C'est l'instabilité.

La température chuta carrément – le paysage prit un air de novembre frileux –, et je resserrai les pans de ma chemise de jungle. J'eus brièvement l'impression d'un scintillement blanc – l'apparition et la disparition saisonnière de la neige et de la glace hivernales –, puis la glace et le permafrost s'installèrent sur le sol, insensibles aux saisons, en une couche dure, gris blanchâtre, qui se déposait avec une inéluctabilité des plus manifestes.

La Terre fut transformée. À l'ouest, au nord et au sud, les contours du terrain furent masqués par cette couche de glace et de neige. À l'est, la mer du Paléocène, notre vieille amie, avait reculé de plusieurs milles ; je voyais de la glace sur la plage, et, très loin vers le nord, un étincellement blanc permanent indiquait des icebergs. L'air était limpide, et, une fois de plus, je vis le Soleil et la Lune verte traverser le ciel, mais il émanait à présent de l'atmosphère cette clarté gris nacré qu'on associe au plein hiver, juste avant une chute de neige.

Nebogipfel s'était recroquevillé, les mains sous les aisselles, les jambes repliées sous lui. Lorsque je lui touchai l'épaule, sa peau était glacée, comme si l'essence de son être s'était retirée au tréfonds de son corps. Les poils de son visage et de sa poitrine s'étaient imbriqués hermétiquement comme les plumes d'un

oiseau. Je me sentis coupable de cette détresse, car, ainsi que je l'ai peut-être déjà signalé, je me considérais comme responsable, directement ou indirectement, des blessures de Nebogipfel.

— Courage, Nebogipfel. Nous avons déjà enduré des glaciations – et des bien pires que celle-ci – et nous avons survécu. Nous traversons un millénaire toutes les deux secondes. Nous allons sûrement laisser cela derrière nous et retrouver sans tarder le soleil.

— Vous ne comprenez pas, dit-il entre ses dents.

— Quoi ?

— Il ne s'agit pas d'une *ère glaciaire* comme les autres. Ne le voyez-vous donc pas ? Ceci est qualitativement différent… c'est *l'instabilité…*

Ses yeux se refermèrent.

— Que voulez-vous dire ? Que cela va durer plus longtemps que d'habitude ? Cent mille ans ? Cinq cent mille ? *Combien de temps ?*

Mais il ne répondit pas.

Je m'enveloppai le torse de mes bras et tentai de conserver ma chaleur. Les griffes du froid s'enfoncèrent plus profondément dans la peau de la Terre et l'épaisseur de la glace augmenta, siècle après siècle, comme le flux d'une lente marée. Le ciel sembla se dégager – la lumière de la bande solaire était dure et abondante, bien qu'apparemment sans chaleur –, et je présumai que les dégâts causés à la mince couche de gaz indispensable à la vie étaient en train de se réparer lentement, à présent que l'homme n'agissait plus sur la Terre. Lumineuse et inaccessible, la Cité orbitale demeurait suspendue dans le ciel au-dessus du paysage gelé, mais il n'y avait sur Terre aucun signe de vie et encore moins de présence humaine.

Au bout d'un million d'années de cela, je commençai à soupçonner la vérité.

— Nebogipfel, dis-je. Cette ère glaciaire ne se terminera *jamais*. N'est-ce pas ?

Il tourna la tête et marmonna quelque chose.

— Quoi ?

J'approchai mon oreille de sa bouche.

— Qu'avez-vous dit ?

Ses yeux s'étaient refermés et il avait perdu connaissance.

J'empoignai Nebogipfel et le soulevai du banc. Je l'étendis sur le plancher du Chronomobile puis m'allongeai à ses côtés et pressai

mon corps contre le sien. Cette position n'était guère confortable : le Morlock était comme un quartier de viande contre ma poitrine, me refroidissant encore plus ; et il me fallut refouler mon dégoût résiduel de la race morlock. Mais j'endurai le tout, dans l'espoir que ma chaleur corporelle le maintînt en vie un peu plus longtemps. Je lui parlai, lui frottai les épaules et les bras ; je continuai ainsi jusqu'à ce qu'il se réveillât, car je pensai qu'en restant inconscient il finirait par sombrer doucement, sans s'en apercevoir, dans la Mort.

— Parlez-moi de cette *instabilité climatique*, dis-je.

Il tourna la tête et marmonna :

— À quoi bon ? Vos amis les néohumains nous ont tués…

— En fait, j'aimerais savoir ce qui est en train de me tuer.

Après plusieurs de ces tentatives de persuasion, Nebogipfel céda.

Il m'apprit que l'atmosphère de la Terre était de nature dynamique. L'atmosphère ne connaissait que deux états naturellement stables, dont aucun ne pouvait entretenir la vie ; et l'air retombait dans l'un de ces états, loin de l'étroit faisceau des conditions favorables à la vie, s'il était par trop perturbé.

— Mais je ne comprends pas. Si l'atmosphère est un mélange aussi instable que vous le suggérez, comment se fait-il qu'elle ait réussi à nous maintenir en vie comme elle l'a fait pendant des millions d'années ?

Il m'informa que l'évolution de l'atmosphère avait été puissamment modifiée *par l'action de la vie elle-même*.

— Il existe un équilibre des gaz atmosphériques, de la température et de la pression idéal pour la vie. Aussi la vie œuvre-t-elle, au travers d'immenses cycles inconscients dont chacun implique des milliards d'organismes travaillant aveuglément, à maintenir cet équilibre.

« Mais cet équilibre est intrinsèquement *instable*. Il est, voyez-vous, comme un crayon reposant sur la pointe : pareil objet risque à tout instant de tomber à la moindre sollicitation. Nous Morlocks avons appris qu'on intervient dans les cycles de la vie à ses risques et périls ; nous avons appris que, si l'on choisit de perturber les divers mécanismes par lesquels se maintient la stabilité atmosphérique, ils doivent être alors réparés ou remplacés. Quel dommage, dit-il d'un ton appuyé, que ces néohumains, ces navigateurs de l'espace que vous idolâtrez, n'aient pas appris ces simples vérités !

— Parlez-moi de ces deux états stables, Morlock ; car il me semble que nous allons nous retrouver dans l'un ou l'autre !

Dans le premier des deux états stables mortels, m'informa Nebogipfel, la surface de la Terre se consumerait : l'atmosphère pourrait devenir opaque comme la couverture nuageuse de Vénus et emprisonner la chaleur du Soleil. De tels nuages, épais de plusieurs milles, occulteraient la plus grande partie du rayonnement solaire, ne laissant passer qu'une terne lueur rougeâtre ; le Soleil serait invisible depuis la surface de la Terre, de même que les planètes ou les étoiles. Des éclairs jailliraient continuellement dans l'atmosphère ténébreuse et le sol, porté au rouge, serait stérilisé.

— C'est possible, dis-je en tentant de réprimer mes frissons, mais, comparée à cette fichue glacière, la Terre serait une agréable station balnéaire… Et le second de vos états stables ?

— *La Terre blanche*.

Il ferma les yeux et ne voulut plus me parler.

22
Abandon et arrivée

Je ne sais combien de temps nous restâmes là, blottis au fond de ce Chronomobile, cherchant à retenir nos dernières réserves vacillantes de chaleur corporelle. J'imaginais que nous étions les seules parcelles de vie qui restassent sur la planète, hormis, peut-être, quelque robuste lichen accroché à un affleurement de roc gelé.

Je poussai Nebogipfel du coude et continuai de lui parler.

— Laissez-moi dormir, marmonna-t-il.

— Non, répondis-je aussi vivement que je le pus. Les Morlocks ne dorment pas.

— Moi, si. J'ai trop longtemps fréquenté les humains.

— Nebogipfel ! Si vous dormez, vous mourrez… Je crois que nous devrions arrêter le Chronomobile.

— Pourquoi ? dit-il après un instant de silence.

— Il faut que nous retournions au paléocène. La Terre est morte – figée dans l'étreinte de ce maudit hiver –, alors, nous devons repartir vers un passé plus accueillant.

— C'est… une… belle idée, toussa-t-il, à ce détail près qu'elle est irréalisable. Je n'avais pas les moyens de doter cette machine de commandes complexes.

— Que dites-vous ?

— Que ce Chronomobile est d'une nature essentiellement balistique. Je pouvais l'orienter vers le futur ou le passé, et pour une durée déterminée – nous arriverons en l'an 1891 de cette Histoire, ou dans les parages –, mais ensuite, après le pointage et le lancement, je ne peux en contrôler la trajectoire.

« Comprenez-vous ? Le véhicule suit une trajectoire transtemporelle gouvernée par les réglages initiaux d'une part et la force de la plattnérite allemande d'autre part. Nous terminerons notre course en 1891 – en l'an de glace 1891 – et pas avant…

Je sentis mes frissons s'espacer, non pas suite à une quelconque amélioration prononcée des conditions à l'intérieur du véhicule mais parce que, compris-je, mes propres forces commençaient finalement à m'abandonner.

Mais peut-être, spéculai-je follement, n'étions-nous pas perdus : si la planète n'était pas abandonnée – si des humains devaient un jour reconstruire la Terre –, peut-être pourrions-nous encore trouver un climat habitable pour nous.

— Et l'homme ? Qu'est devenu l'homme ? demandai-je avec insistance.

Nebogipfel grogna et roula son œil à la lourde paupière.

— Comment l'Humanité pourrait-elle survivre ? L'homme a sûrement abandonné la planète… s'il ne s'est pas éteint complètement…

— Abandonner la Terre ! protestai-je. Même vous, Morlocks, avec votre Sphère autour du Soleil, n'êtes pas allés tout à fait aussi loin !

Je m'éloignai de lui et me haussai sur les coudes de façon que je pusse voir l'horizon sud par l'embrasure du Chronomobile. Car c'était là – j'en étais sûr, à présent –, du côté de la Cité orbitale, que résideraient tous nos espoirs.

Mais ce que je vis ensuite me remplit d'une profonde terreur.

Si la ceinture équatoriale était restée en place autour de la Terre, ses étincelantes stations reliées par des maillons aussi brillants que jamais, je constatai que les lignes verticales qui ancraient la Cité à la planète avaient *disparu*. Pendant que j'étais occupé avec le Morlock, les habitants de la Cité orbitale avaient démantelé leurs Ascenseurs, abandonnant ainsi leurs liens ombilicaux avec leur mère la Terre.

Sous mes yeux, une brillante lueur jaillit de plusieurs des stations, qui scintillèrent sur les champs de glace terrestres comme une guirlande de soleils miniatures. Le cercle lumineux glissa et quitta sa position équatoriale. Au commencement, cette migration fut lente, puis la Cité se mit à tourner sur son axe – auréolée de feu telle une girandole – jusqu'à ce qu'elle bougeât si rapidement que je ne pusse en distinguer les stations individuelles.

Elle s'éloigna de la Terre dans une longue glissade et disparut.

Le symbolisme de ce grandiose abandon était saisissant et, sans le flamboiement des monstrueux moteurs, les champs de glace de la Terre déserte semblaient encore plus froids et plus gris qu'avant.

Je me rassis dans le véhicule.

— C'est vrai, dis-je à Nebogipfel.

— Quoi ?

— Que la Terre est abandonnée. La Cité orbitale a largué ses amarres et a disparu. L'histoire de la planète est terminée, Nebogipfel, et la nôtre aussi, j'en ai peur !

Nebogipfel perdit connaissance malgré tous mes efforts pour le ranimer ; au bout d'un moment, je n'eus plus assez de force pour continuer. Je me blottis contre le Morlock, essayant de protéger son corps humide et froid des pires atteintes du gel, sans beaucoup de succès, me sembla-t-il. Je savais qu'étant donné la vitesse de notre déplacement transtemporel notre voyage ne devrait pas durer plus de trente heures en tout. Et si la plattnérite allemande ou le dispositif improvisé par Nebogipfel se révélaient défectueux ? Je risquerais d'être emprisonné à jamais dans cette Dimension atténuée, succombant lentement au gel, ou d'être projeté à tout moment sur la Glace éternelle.

Je crois que je dormis ou que je m'évanouis.

Je crus voir le Veilleur – cette grosse tête massive – flotter devant mes yeux, et derrière sa carcasse dénuée de membres je discernai l'insaisissable champ étoilé teinté de vert. J'essayai de toucher les étoiles, tant elles me semblaient chaudes et lumineuses ; mais je ne pouvais bouger – peut-être était-ce un rêve –, puis le Veilleur disparut.

Enfin, dans une secousse grinçante, le pouvoir de la plattnérite expira et le Chronomobile retomba dans l'Histoire une fois de plus.

La clarté nacrée du ciel s'évanouit, la pâle lumière du Soleil disparut comme si un interrupteur avait été actionné, et je fus plongé dans l'obscurité.

Les dernières bouffées de notre chaleur du paléocène se perdirent dans l'immensité du ciel. La glace plongeait ses griffes dans ma chair – c'était comme une brûlure – et je ne pouvais plus respirer, que ce fût à cause du froid ou de poisons contenus dans

l'air ; je sentais un grand poids sur ma poitrine, comme si j'étais en train de me noyer.

Je savais que je ne pourrais pas rester conscient plus de quelques secondes encore. Je décidai que je devais au moins voir ce 1891, si éloigné qu'il fut de mon propre monde, avant de mourir. Je passai les bras sous mon corps – je n'avais déjà plus de sensations dans les mains – et me soulevai jusqu'à ce que je fusse à demi assis.

La Terre gisait dans une clarté argentée, une sorte de clair de lune, ou telle fut du moins ma première impression. Le Chronomobile reposait, comme un jouet maltraité, au centre d'une plaine de glace éternelle. C'était la nuit, et *il n'y avait pas d'étoiles*. Je crus d'abord qu'elles étaient cachées par des nuages, mais je vis alors, bas dans le ciel, le mince croissant d'une lune argentée. Je ne comprenais toujours pas l'absence des étoiles ; je me demandai si mes yeux avaient été, d'une manière ou d'une autre, endommagés par le froid. Je vis que la sœur de la Terre était verte, et je fus rassuré ; peut-être des humains y vivaient-ils encore. Quel étincelant spectacle que la Terre dans le ciel de ce jeune monde ! Près du limbe du satellite brillait une vive lumière : pas celle d'une étoile, car elle était trop proche, mais celle du Soleil, réfléchie par quelque lac lunaire, peut-être.

Un recoin de mon cerveau engourdi m'incita à me demander d'où venait ce « clair de lune » argenté qui étincelait maintenant sur le givre qui se formait déjà autour du Chronomobile. Si la Lune était encore verdoyante, elle ne pouvait pas être la source de cette féerique clarté. Quoi, alors ?

Avec mes dernières forces, je tournai la tête. Et là, dans le ciel sans étoiles au-dessus de moi, était suspendu un disque luminescent : un objet chatoyant, d'une texture arachnéenne, large comme douze pleines lunes.

Et, derrière le Chronomobile, attendant patiemment sur la plaine de glace…

Je ne pus distinguer de quoi il s'agissait ; je me demandai si ma vue n'était pas effectivement en train de m'abandonner. C'était une forme pyramidale, à peu près de la hauteur d'un homme, mais aux contours rendus flous par un mouvement incessant d'insecte.

« Êtes-vous vivant ? » voulus-je demander à cette répugnante vision. Mais ma gorge était paralysée, ma voix figée par le gel, et je ne pouvais plus poser la moindre question.

Les ténèbres se refermèrent sur moi et le froid s'éloigna enfin.

LIVRE CINQ

La Terre blanche

1
Détention

J'ouvris les yeux ou, plutôt, j'eus la sensation que mes paupières avaient été *retroussées*, ou peut-être excisées. Ma vision était trouble, mon image du monde morcelée par la réfraction ; je me demandai si mes globes oculaires étaient gelés en surface, voire complètement. Je fixai un point au hasard dans le ciel sombre privé d'étoiles ; à la périphérie de mon champ de vision, je détectai une trace de vert – la Lune, peut-être ? –, mais je ne pouvais me tourner pour le vérifier.

Je ne respirais pas. La chose est facile à dire, mais il est difficile d'exprimer la férocité de cette révélation !

J'avais l'impression d'avoir été hissé hors de mon corps ; il n'y avait rien de cette activité mécanique – le halètement des poumons, le battement du cœur, les millions de minuscules douleurs des muscles et des membranes – qui constitue, totalement inaperçue, la surface de l'existence humaine. À croire que tout mon être, toute mon identité, avait été comprimé dans ce regard fixe ouvert sur le vide.

J'aurais dû avoir peur, me dis-je ; j'aurais dû lutter pour aspirer une dernière goulée d'air, tel un homme en train de se noyer. Mais je ne perçus aucune urgence de cette sorte : j'étais au bord d'un sommeil quasi onirique, comme si j'avais été éthérisé.

Ce fut, je crois, cette absence de terreur qui me convainquit que j'étais mort.

Puis une forme passa au-dessus de moi, s'interposant entre ma ligne de vision et le ciel vide. Elle était grossièrement pyramidale, ses arêtes étaient floues ; c'était comme une montagne, entièrement dans l'ombre, qui dressait sa masse au-dessus de moi.

Je reconnus évidemment cette apparition : c'était la créature qui se dressait devant moi lorsque nous reposions à découvert sur la glace. Cette machine – car je la tenais pour telle – glissa vers moi. Elle se déplaçait avec un mouvement étrangement fluide ; si vous

pensez à la manière dont le contenu d'un sablier bascule parfois dans une sorte de translation composite lorsqu'on incline l'instrument, vous aurez une idée de l'effet produit. Du coin de l'œil, je vis l'arête floue du socle de la machine frôler ma poitrine et mon estomac. Puis je sentis une série de picotements – de minuscules piqûres – sur tout le buste et le ventre.

Mes sensations étaient donc revenues ! Et à la vitesse d'un coup de fusil. Il y eut un léger grattement sur la peau de ma poitrine, comme si une étoffe était découpée et repliée. À présent, les picotements se faisaient plus profonds ; c'était comme si de minuscules palpes d'insecte s'insinuaient sous ma peau et m'infestaient. Je ressentis de la *douleur* : un million de minuscules piqûres d'aiguille s'enfonçant dans mes entrailles.

Voilà pour la Mort ! Voilà pour l'Incorporalité ! Et, avec la révélation de la poursuite de mon existence, la Peur resurgit, instantanément, dans un afflux massif d'éléments chimiques qui lessivèrent tout mon corps avec une grande intensité.

C'est alors que l'ombre de la créature-montagne, floue et menaçante, continua d'avancer sur moi, en direction de ma tête. J'allais bientôt être étouffé ! Je voulais crier, mais je ne sentais ni ma bouche, ni mes lèvres, ni ma gorge.

Jamais, dans tous mes voyages, je ne m'étais senti aussi menacé qu'en cet instant. J'avais l'impression d'être écartelé comme une grenouille sur une table de dissection.

Au dernier moment, je sentis quelque chose bouger sur ma main. Je perçus du froid et un frôlement velu : c'était la main de Nebogipfel qui tenait la mienne. Je me demandai s'il gisait à côté de moi, en ce moment même, tandis que s'opérait cette monstrueuse dissection. J'essayai de saisir ses doigts, mais je ne pouvais bouger le moindre muscle.

L'ombre pyramidale atteignit alors mon visage, occultant mon aimable coin de ciel. Je sentis des aiguilles s'enfoncer dans mon cou, mon menton, mes joues et mon front. Il y eut un picotement – une intolérable démangeaison – sur toute la surface de mes yeux non protégés. Je voulais ardemment regarder ailleurs ou fermer les yeux ; mais je ne le pouvais pas : c'était la torture la plus exquise qu'on pût imaginer !

Puis, tandis que ce feu s'insinuait même dans mes globes oculaires, je perdis opportunément conscience.

Lorsque je revins à moi, mon retour au monde n'eut rien de la qualité cauchemardesque de mon premier éveil. Je refis surface au travers d'une couche de rêves ensoleillés : je nageais au milieu de visions fragmentaires de la plage, de la forêt et de l'océan ; je goûtais une fois de plus à la chair salée des bivalves ; et je reposais avec Hilary Bond dans l'obscurité et la tiédeur.

Puis, lentement, la réalité s'imposa.

J'étais couché sur une surface dure non identifiable. Mon dos, qui réagit par un élancement lorsque je tentai de bouger, était bien réel ; tout comme mes jambes écartées, mes bras, mes doigts agités de picotements, le sifflement de locomotive de l'air s'échappant de mes narines et le battement sourd du sang dans mes veines. Je gisais dans une obscurité absolue, mais ce simple fait, qui m'eût jadis terrifié, me semblait à présent secondaire, car j'étais à nouveau en vie, entouré du concert familier des bruits mécaniques de mon propre corps. Dans un accès de soulagement pur et intense, je poussai un cri de joie !

Je me redressai sur mon séant. Lorsque j'eus appliqué les mains sur le sol, j'y trouvai des particules à granulation grossière, comme une couche de sable reposant sur une surface plus dure. Bien que je ne portasse que ma chemise, mon pantalon et mes bottes, j'avais très chaud. J'étais toujours dans l'obscurité complète, mais les échos de cet imprudent hourra étaient revenus rapidement à mes oreilles et j'avais l'impression d'être dans un espace clos.

Je tournai la tête de-ci de-là, à la recherche d'une fenêtre ou d'une porte ; mais sans résultat. Toutefois, je pris conscience d'un poids sur mon visage – quelque chose me pinçait le nez –, et lorsque je levai les mains pour m'en assurer je découvris, posées sur mon visage, une paire de grosses lunettes aux verres intégrés à la monture.

Je touchai prudemment cet encombrant objet…, et la pièce fut inondée d'une vive lumière.

D'abord ébloui, je fermai hermétiquement les yeux. Je retirai d'un coup les lunettes et la lumière disparut, me replongeant dans l'obscurité. Et lorsque je chaussai les lunettes, la clarté revint.

Nul besoin d'être grand clerc pour comprendre que l'obscurité était la réalité et que la lumière m'était fournie par les lunettes elles-

mêmes, que j'avais accidentellement activées. Elles s'apparentaient aux lunettes enveloppantes que le malheureux Morlock avait perdues dans la tempête au paléocène.

Mes yeux s'adaptèrent à l'éclairement. Je me levai et examinai ma personne. J'étais indemne et, semblait-il, en bonne santé : je ne trouvai aucune trace sur mes mains ou mes bras de l'action sur ma peau de la trouble créature pyramidale. Je remarquai toutefois une série de marques blanches dans la serge de ma chemise et de mon pantalon de jungle ; lorsque je passai le doigt dessus, je découvris des coutures cannelées et aplaties, comme si mes effets avaient été maladroitement rapiécés.

J'étais dans une chambre d'environ douze pieds de large et haute d'autant, et c'était la pièce la plus bizarre que j'eusse visitée dans tous mes voyages transtemporels. Pour se la représenter, il faut prendre comme point de départ une chambre d'hôtel de la fin du dix-neuvième siècle. Mais cette pièce n'était pas construite sur le modèle rectangulaire habituel à mon époque ; c'était plutôt un cône arrondi, un peu comme l'intérieur d'une iourte. Il n'y avait pas de porte ni aucun mobilier que ce fût. Le sol était couvert d'une couche uniforme de sable dans laquelle se distinguait en creux l'endroit où j'avais dormi.

Aux murs, un papier tontisse d'un violet plutôt criard et ce qui ressemblait à des cadres de fenêtre garnis de lourds rideaux. Mais les cadres ne contenaient pas de vitres, simplement des panneaux tapissés du même papier en relief.

Il n'y avait pas de source de lumière dans la pièce. Au lieu de quoi, une clarté soutenue et diffuse baignait l'air telle la lumière d'une journée nuageuse. J'étais à présent convaincu, toutefois, que cette illumination était un artefact créé par mes lunettes plutôt qu'un phénomène physique quelconque. Le plafond au-dessus de moi était décoré de tableaux des plus remarquables. Çà et là dans cette cascade baroque, je discernais des fragments de la forme humaine, mais si dispersés et déformés que le motif était impossible à saisir ; l'effet n'était pas grotesque, mais plutôt maladroit et confus, comme si l'artiste possédait la dextérité technique d'un Michel-Ange alliée à la vision d'un enfant arriéré. En résumé : les éléments, je suppose, d'une vulgaire chambre d'hôtel de mon époque, mais métamorphosés par cette insolite géométrie en un lieu quasi onirique !

Je marchai de long en large et mes bottes écrasèrent le sable grossier. Je ne détectai aucune solution de continuité dans les murs, aucune trace de porte. Dans un coin de la chambre se trouvait une cabine d'environ trois pieds de côté, faite en porcelaine blanche. Lorsque je quittai le sable et posai le pied sur la plate-forme de porcelaine, de la vapeur jaillit en sifflant, contre toute attente, d'orifices pratiqués dans les murs. Je reculai, alarmé, et les jets s'arrêtèrent ; la vapeur résiduelle flottait devant mon visage.

Je trouvai une série de petits bols posés sur le sable. Larges comme la main, ils avaient des rebords peu profonds, comme des soucoupes. Certains de ces bols contenaient de l'eau, d'autres des portions de nourriture : des aliments simples – fruits, noix, baies, et cetera – mais rien que je pusse reconnaître au premier abord. Découvrant que j'avais soif, je bus deux bols d'eau. Je trouvai ces récipients peu pratiques ; avec leur faible profondeur, ils avaient tendance à renverser leur contenu sur mon menton et ressemblaient moins à des coupes qu'aux écuelles dans lesquelles on donne à boire à un chien ou à un chat. Je grignotai une petite quantité de nourriture ; les fruits étaient insipides mais acceptables.

Après quoi, mes mains et mes lèvres étaient collantes et je cherchai un lavabo ou une installation sanitaire. Il n'y en avait pas, évidemment, et j'en fus réduit à me rincer avec le contenu d'un autre bol d'eau et à me sécher le visage sur un pan de ma chemise.

Je sondai les fausses fenêtres, sautai en l'air pour essayer de toucher les grossières peintures du plafond – en vain. La surface des murs était aussi lisse qu'une coquille d'œuf mais absolument infrangible. Je creusai un peu dans la couche de sable et constatai qu'elle atteignait entre neuf pouces et un pied ; en dessous s'étendait une mosaïque de fragments brillamment colorés, de style plutôt romain, mais, à l'instar du plafond, c'était une accumulation de motifs fragmentaires ne représentant aucun personnage ni aucune scène que je pusse discerner.

J'étais absolument seul, et aucun son ne me parvenait de derrière les murs : mon univers était en fait parfaitement silencieux, mis à part le frémissement de ma respiration et le battement de mon cœur – les bruits même que j'avais été si heureux de retrouver tantôt !

Au bout d'un moment, certains besoins naturels se manifestèrent. Je résistai à ces sollicitations aussi longtemps que je

le pus mais fus finalement forcé de creuser des fosses peu profondes dans le sable pour me soulager.

En comblant le premier de ces trous, je fus assailli par une honte extraordinaire. Je me demandai ce que les Surhommes stellaires de ce 1891 pensaient de mon numéro !

Lorsque je fus fatigué, je m'installai dans le sable, le dos au mur. Je commençai par conserver les lunettes éclairantes mais trouvai la lumière trop vive pour que je pusse me reposer ; je les retirai donc et m'endormis en les serrant dans la main.

Ainsi commença mon séjour dans l'étrange cage qui me servait de chambre. À mesure que s'atténuait ma peur initiale, l'ennui et l'envie de bouger prirent le dessus. Cet emprisonnement me rappelait les jours que j'avais passés dans la Cage de Lumière des Morlocks (dont j'étais sorti sans la moindre envie de répéter l'expérience !). Je finis par penser que *tout*, même l'irruption du danger, serait préférable à la prolongation de mon séjour dans cette prison ennuyeuse et sans défauts. Mon exil au paléocène – à cinquante millions d'années du journal le plus proche – m'avait guéri, je crois, de ma vieille passion de la lecture ; néanmoins, il y eut des moments où je crus perdre la raison faute de trouver quelqu'un avec qui parler.

Les bols d'eau et de nourriture étaient regarnis chaque fois que je m'endormais. Je ne découvris jamais le fonctionnement de ce processus. Je ne vis aucun signe d'un mécanisme d'extrusion comme celui des Morlocks, mais je n'assistai jamais non plus au remplissage d'un bol par un serviteur ou un équivalent. Une fois, je fis l'expérience de m'endormir avec un bol enterré *sous* mon corps. À mon réveil, je sentis quelque chose d'humide sous mes côtes. Lorsque je me soulevai, je m'aperçus que le bol s'était une fois de plus rempli d'eau, comme par quelque phénomène miraculeux.

Je parvins à la conclusion provisoire que, d'une manière ou d'une autre, un subtil mécanisme à l'intérieur des bols eux-mêmes en fabriquait le contenu, soit à partir de la matière des bols, soit à partir des éléments de l'air. Je songeai – bien que je n'eusse aucune envie de le vérifier – que mes déchets ensevelis étaient décomposés par les mêmes discrets mécanismes. C'était une perspective insolite, et guère appétissante.

2
Expériences et réflexions

Au bout de trois ou quatre jours, je ressentis le besoin de me laver plus complètement. Comme je l'ai dit, il n'y avait là rien qui ressemblât à des installations sanitaires et j'étais de moins en moins satisfait de la toilette de chat que j'arrivais à exécuter avec mes bols d'eau potable. J'avais envie de prendre un bain ou, mieux encore, de nager dans la mer de mon cher paléocène.

Il me fallut un certain temps – on me trouvera quelque peu obtus en cette matière – avant de porter mon attention vers la cabine en porcelaine que j'ai décrite plus haut et que j'avais négligée depuis ma première et hésitante exploration de ma chambre. Je m'en approchai alors et plaçai prudemment un pied sur le socle en porcelaine. Une fois de plus, la vapeur jaillit des parois.

Soudain, je compris. Dans un sursaut d'enthousiasme, j'enlevai bottes et vêtements (conservant toutefois les lunettes) et entrai dans la petite cabine. Je fus enveloppé de volutes de vapeur ; je commençai à transpirer et mes lunettes s'embuèrent. J'eusse pensé que la vapeur se répandrait dans la chambre, la transformant en une sorte de sauna, mais elle resta confinée à l'intérieur de la cabine, sans doute grâce à un système mettant en jeu des différences de pression d'air.

J'avais donc une salle de bains, finalement : elle n'était pas équipée comme celles de mon époque… mais à quoi bon, d'ailleurs ? Ma maison de Petersham Road était perdue dans une autre Histoire, après tout. Je me souvins que les Romains, par exemple, ne connaissaient ni savon ni détergent ; ils avaient été forcés de recourir à cette sorte de cuisson à l'étuvée pour éliminer la saleté de leurs pores par la transpiration. Et ce nettoyage à la vapeur se révéla, en ce qui me concerne, très efficace, bien que, ne disposant pas des grattoirs utilisés par les Romains, je fusse contraint d'utiliser mes ongles pour racler la crasse accumulée sur ma peau.

En sortant du sauna, je cherchai un moyen de me sécher, puisque je n'avais pas de serviette. J'envisageai à contrecœur de me servir de mes vêtements, puis j'eus soudain l'idée de recourir au sable. Je découvris que ce matériau grenu, tout râpeux qu'il fût contre mon épiderme, absorbait assez bien l'humidité.

Mon expérience avec le sauna m'obligea à réfléchir. Comment avais-je pu être aussi borné pour avoir mis si longtemps à deviner l'usage de pareille installation ? Il y avait au fond, de mon temps, de nombreuses parties du monde qui ne connaissaient pas les joies de l'eau courante et de la porcelaine – de nombreux quartiers de Londres, en fait, s'il fallait en croire les récits les plus poignants de la *Pall Mall Gazette*.

Il était clair que les Surhommes inconnus de cette ère avaient fait beaucoup d'efforts pour me donner une chambre qui assurât ma subsistance. J'étais désormais dans une Histoire radicalement différente, après tout ; et, peut-être, les particularités de cette pièce – l'absence d'installations sanitaires reconnaissables, la nourriture insolite, et cetera – n'étaient-elles pas aussi significatives ni aussi bizarres que j'en avais l'impression.

On m'avait fourni les éléments d'une chambre d'hôtel de mon époque, mais en les mélangeant avec des installations sanitaires datant apparemment de la naissance du Christ ; et quant à la nourriture, ces assiettes de noix et de fruits que j'étais censé grignoter étaient plus adaptées à l'un de mes lointains ancêtres cueilleurs d'il y a, disons, quarante mille ans avant ma naissance.

C'était un pot-pourri, un mélange de fragments d'âges disparates de l'espèce humaine ! Mais je crus y déceler une sorte de cohérence.

Je considérai la différence entre moi-même et les habitants de ce monde-ci. Depuis la fondation de Londres Un, il y avait eu cinquante millions d'années d'évolution, soit plus de *cent fois* l'écart évolutif entre moi-même et le Morlock. À des échelles temporelles de cette ampleur, le temps est comprimé – tout comme les couches géologiques sont comprimées par le poids des sédiments déposés au-dessus d'elles – jusqu'à ce que l'intervalle entre moi et Caius Julius Caesar, voire entre moi-même et les premiers représentants du genre *Homo* qui eussent arpenté la Terre (intervalle apparemment gigantesque sous l'angle de ma brève existence), s'amenuise pour devenir nul.

Malgré tous ces obstacles, songeai-je, mes hôtes invisibles avaient plutôt bien deviné les conditions susceptibles de me rendre la vie agréable.

Il semblait en tout cas que mes attentes, même après toutes mes expériences, étaient encore enracinées dans mon propre siècle, et dans une petite portion du globe ! Cette pensée – la reconnaissance de ma propre étroitesse d'esprit – me rendit modeste et je consacrai malgré moi quelque temps à la méditation intérieure. Mais je ne suis pas homme à me bercer de contemplation et je ne tardai pas à ronger à nouveau mon frein devant les conditions de mon emprisonnement. C'était peut-être ingrat de ma part, mais je voulais recouvrer ma liberté ! Même si je ne voyais pas comment y parvenir.

Je crois que je séjournai dans cette cage une quinzaine de jours. Ma libération fut aussi soudaine qu'inattendue.

Je m'éveillai dans le noir.

Je me redressai sur mon séant, sans prendre mes lunettes. Je ne pus d'abord pas déterminer ce qui m'avait dérangé, et puis j'entendis… un son doux et léger, comme une lointaine *respiration*. C'était le plus subtil des sons, presque inaudible, et je savais que s'il était monté des rues de Richmond au milieu de la nuit il ne m'eût pas réveillé. Mais *ici* mes sens avaient été tendus par mon isolement prolongé : ici, je n'avais deux semaines durant entendu aucun bruit – hormis le léger sifflement du bain de vapeur – qui ne fût produit par moi-même. Je pressai mes lunettes sur mon visage. La lumière inonda mes yeux et je cillai, refoulant mes larmes, impatient de *voir*.

Les lunettes me révélèrent une douce lueur, pâle comme le clair de lune, qui filtrait dans la pièce. *Une porte était ouverte* dans la paroi de ma cellule. De forme oblongue, avec un seuil à environ six pouces du sol, elle traversait l'une des fausses fenêtres.

Je me levai, passai ma chemise – car je m'étais accoutumé à dormir avec la chemise comme oreiller de fortune – et m'approchai de l'embrasure. La douce respiration se fit plus forte, et – en contrepoint, comme le murmure d'un ruisseau par-dessus la brise – j'entendis le gargouillement liquide d'une voix : une voix presque humaine que je reconnus instantanément !

La porte menait à une autre chambre, à peu près de la même taille et de la même forme que la mienne. Mais là, pas de fausses fenêtres, pas de maladroites tentatives de décoration, pas de sable sur le sol. Les murs étaient nus, gris métallisé ; il y avait plusieurs fenêtres, couvertes par des paravents, et une porte munie d'une simple poignée. Pas de mobilier : la pièce était dominée par un unique et imposant artefact, la machine pyramidale (ou une machine identique) que j'avais vue pour la dernière fois lorsqu'elle avait entamé sa lente et douloureuse ascension de mon corps. J'avais dit qu'elle avait la hauteur d'un homme et la base correspondante ; sa surface était en gros métallique mais d'une texture complexe et changeante. Qu'on se représente une grande structure pyramidale de six pieds de haut, couverte d'une surface floue de fourmis métalliques affairées, et l'on en aura saisi l'essentiel.

Mais cette monstruosité attira à peine mon attention, car, debout tout fringant devant elle, et scrutant apparemment l'intérieur de la pyramide avec une sorte de loupe d'horloger vissée sur l'œil, se trouvait Nebogipfel.

Je m'avançai en titubant et ouvris chaleureusement les bras. Mais le Morlock resta patiemment immobile et ne réagit pas à ma présence.

— Nebogipfel, dis-je, je ne puis vous dire à quel point je suis enchanté de vous avoir retrouvé. J'ai cru devenir fou là-dedans, fou à force de solitude !

Je vis alors que l'un de ses yeux – le droit, l'œil blessé – était recouvert par l'instrument monoculaire ; ce tube se prolongeait jusqu'à la pyramide et fusionnait avec le corps de l'objet… et tout ce dispositif grouillait du fourmillement miniature qui recouvrait la machine.

Je regardai ce spectacle avec un certain dégoût, car je n'eusse pas aimé insérer pareil objet dans mon orbite !

L'autre œil de Nebogipfel pivota vers moi, énorme et gris-rouge.

— En fait, dit-il, c'est moi qui vous ai retrouvé et ai demandé à vous voir. Et, quel que soit votre état mental, je vois que vous êtes enfin en bonne santé. Comment vont vos gelures ?

— Quelles gelures ? dis-je, perplexe, en palpant ma peau tout en sachant très bien qu'elle ne portait aucune marque.

— Alors, ils ont fait du bon travail, dit Nebogipfel.

— Qui ?

— Les Constructeurs universels.

Je présumai qu'il désignait ainsi la machine pyramidale et ses semblables.

Je remarquai à quel point il se tenait droit et comme son pelage était propre et bien peigné. Je m'aperçus que, contrairement à moi, il n'avait pas besoin de lunettes pour améliorer sa vision sous cette clarté lunaire. Manifestement, cet appartement avait été conçu en vue de satisfaire ses besoins plutôt que les miens.

— Vous avez l'air superbe, Morlock, dis-je chaleureusement. Votre jambe est guérie, et votre bras aussi.

— Les Constructeurs sont parvenus à guérir mes plus anciennes blessures. Franchement, je suis maintenant en aussi bonne santé que lorsque je suis monté pour la première fois à bord de votre Machine transtemporelle.

— Cet œil mis à part, dis-je avec un peu de remords, car je parlais de l'œil que j'avais détruit dans un accès de peur et de colère. Je suppose que ces Constructeurs, comme vous dites, n'ont pas réussi à le sauver.

— Mon œil ? dit-il d'une voix étonnée.

Il éloigna la tête du monoculaire ; le tube se détacha de son visage avec un léger bruit de succion et se rétracta dans la peau métallique de la machine pyramidale.

— Pas du tout, dit-il. C'est moi qui ai choisi de le faire reconstruire ainsi. Il présente certains avantages, bien qu'il me faille avouer que j'ai eu du mal à expliquer mes désirs aux Constructeurs…

Il se tourna alors vers moi. Son orbite était un simple trou ; les débris de son œil crevé avaient été aspirés, et l'on eût dit que l'os avait été ouvert et le trou approfondi. Toute la cavité luisait de l'éclat humide du métal fourmillant.

3
Le Constructeur universel

Je n'avais qu'une cellule spartiate, mais Nebogipfel s'était vu accorder une véritable suite : quatre pièces, chacune aussi grande que la mienne et de forme grossièrement conique, munies, en plus, des portes et des fenêtres que nos hôtes n'avaient pas jugé bon de m'octroyer : manifestement, ils avaient une plus haute opinion de son intelligence que de la mienne !

Il y avait le même manque de mobilier dont j'avais souffert, bien que les Morlocks eussent des besoins plus simples et que ce ne fût pas aussi incongru pour Nebogipfel. Dans une pièce, toutefois, je découvris un objet bizarre : une sorte de table, d'environ douze pieds de long sur six de large, couverte d'une matière orange douce au toucher. Des poches étaient disposées autour du rebord de cette table, toutes renforcées aux coins par une substance dure qui émettait une lueur verte. La table était approximativement rectangulaire, quoique ses bords fussent de forme irrégulière ; une boule unique – blanche et faite d'une matière dense – reposait sur le dessus de la table. Lorsque je poussai la boule d'une chiquenaude, elle roula assez correctement, bien qu'en l'absence de feutrine elle eût tendance à s'emballer, et elle rebondit sur les bandes latérales avec une franchise satisfaisante.

J'essayai de trouver le sens profond de ce dispositif, car, selon toutes les apparences – comme on l'aura sûrement deviné d'après ma description –, il avait tout d'une table de billard ! Je me demandai d'abord si ce n'était pas, une fois de plus, un écho déformé d'une chambre d'hôtel du dix-neuvième siècle ; si c'était le cas, le choix était bizarre, et, avec une seule bille et rien qui pût servir de queue, je ne risquais pas de me distraire beaucoup.

Perplexe, j'abandonnai la table et essayai d'ouvrir les portes et les fenêtres. Les portes avaient de simples poignées, faciles à saisir et à tourner, mais elles ne s'ouvraient que sur d'autres chambres à l'intérieur de la suite ou sur ma propre chambre ; il n'y avait pas de

sortie sur le monde extérieur. Je découvris toutefois que les panneaux recouvrant les fenêtres transparentes pouvaient se relever et, pour la première fois, je pus examiner ce nouvel an 1891, cette *Terre blanche*.

Mon point de vue s'élevait à quelque trois cents pieds du sol, sinon plus ! Nous étions comme au sommet d'une gigantesque tour cylindrique dont je voyais les flancs descendre vertigineusement en dessous de moi. Tout ce que je voyais confirmait la première impression que j'avais eue lorsque j'avais jeté un ultime regard par l'embrasure du Chronomobile juste avant d'être terrassé par le froid : c'était un monde plongé dans la glace éternelle. Le ciel avait la couleur de l'acier nu et le sol gelé était du gris blanchâtre des ossements abandonnés, sans la moindre de ces auréoles bleuâtres qui font le charme de certains champs de neige. Depuis mon observatoire, je percevais très clairement la redoutable stabilité de cet état d'équilibre, exactement comme Nebogipfel me l'avait décrite : la lumière du jour étincelait férocement sur la gangue de glace crevassée qui enveloppait la Terre et la blancheur de cette carapace à l'échelle du globe renvoyait la chaleur du Soleil dans l'espace, où elle se dissipait. L'infortunée Terre était morte, à jamais prisonnière de l'abîme glacial de la stabilité climatique – de la Stabilité ultime de la Mort.

Çà et là, j'apercevais un Constructeur – exactement semblable au nôtre, celui qui résidait chez Nebogipfel – dressé sur le paysage gelé. Chaque Constructeur était toujours seul, planté là tel un grossier monument, une éclaboussure gris acier tranchant sur la blancheur macabre de la glace. Je n'en vis jamais bouger un seul ! On eût dit qu'ils se *matérialisaient* carrément aux emplacements où ils se tenaient, se recomposant, peut-être, à partir de l'air. (En fait, ainsi que je le découvris plus tard, cette première hypothèse n'était pas trop éloignée de la vérité.)

La Terre était certes morte, mais non dépourvue de signes d'une présence intelligente. D'autres grands édifices – comme le nôtre – trouaient le paysage. C'étaient des solides géométriques simples : cylindres, cônes et cubes. De mon nid d'aigle, qui donnait au sud-ouest, je voyais ces constructions géantes s'échelonner jusqu'à Battersea, Fulham, Mitcham et même au-delà, espacées d'environ un mille en moyenne ; et l'ensemble – les champs de glace, les

Constructeurs impassibles, les édifices isolés et anonymes – contribuait à suggérer un Londres sinistre et inhumain.

Je revins vers Nebogipfel, toujours en arrêt devant son Constructeur. Le pelage métallique de la créature ondulait et scintillait comme l'eau d'un étang vertical dans laquelle évoluaient des poissons d'acier. Puis une protubérance – un tube de quelques pouces de diamètre à la texture métallique argentée comme la surface de la pyramide – en jaillit et s'étira vers le visage impatient de Nebogipfel.

Je reconnus le dispositif monoculaire ; dans un instant, il allait être assujetti au crâne de Nebogipfel.

Je fis le tour du Constructeur. Ainsi que je l'avais déjà observé, il donnait l'impression d'un amas de scories fondues ; il était vivant jusqu'à un certain point – et mobile, car j'avais vu cet objet, ou un objet identique, se répandre sur mon propre corps –, mais je n'arrivais pas à deviner quel rôle il jouait. En l'examinant de plus près, je constatai que sa surface était couverte d'une série de poils métalliques, de cils vibratiles – une sorte de limaille de fer – qui s'agitaient dans l'air, tout à fait actifs et intelligents. Et j'eus la sensation douloureuse et frustrante qu'il y avait d'autres niveaux sous-jacents, trop fins pour être saisis par ma vision vieillissante. La texture de cette surface mobile était à la fois fascinante et répugnante : mécanique, mais avec une certaine apparence de vie. Je n'eus pas la tentation de la toucher – je ne pouvais supporter la pensée que ces cils grouillants s'attaquassent à ma peau – et je n'avais pas d'instrument pour la sonder. Faute de pouvoir procéder à un examen plus approfondi, je ne pouvais entreprendre l'étude de la structure interne du Constructeur.

Je remarquai une certaine activité au niveau du bord inférieur de la pyramide. M'accroupissant, je constatai que de minuscules communautés de cils métalliques – de la taille de fourmis, voire plus petites – ne cessaient de se détacher du Constructeur. En général, ces éléments semblaient se dissoudre en tombant sur le sol, se désintégrant sans doute en composants trop petits pour que je pusse les voir ; mais, à plusieurs reprises, je vis que ces débris du Constructeur continuaient de cheminer sur le sol, comme des fourmis – encore une fois –, vers des destinations inconnues. De même, j'observai à présent que d'autres groupes de cils vibratiles

émergeaient du sol, grimpaient aux basques du Constructeur et se fondaient dans sa substance, comme s'ils en avaient toujours fait partie !

J'en fis la remarque à Nebogipfel.

— C'est stupéfiant, dis-je, mais il n'est pas difficile de deviner ce qui se passe. Les composants du Constructeur s'attachent et se détachent tout seuls. Ils se répandent sur le sol – voire s'envolent dans les airs, pour autant que je sache ou puisse m'en rendre compte. Les morceaux détachés doivent soit mourir, d'une manière ou d'une autre, s'ils sont défectueux, soit rejoindre le cadavre scintillant de quelque autre malheureux Constructeur.

« Et zut ! m'exclamai-je. La planète doit être recouverte d'une couche ténue et visqueuse de ces cils détachés, fourmillant de tous côtés ! Et, au bout d'un certain temps – un siècle, peut-être –, il ne restera plus rien du corps originel du monstre que nous avons sous les yeux. Tous ses composants, qui lui tiennent lieu de cheveux, de dents et d'yeux, ont pris la route pour rendre visite à l'un de ses voisins !

— Ce processus n'est pas unique, dit Nebogipfel. Dans votre corps, et le mien, des cellules meurent et sont remplacées en permanence.

— Peut-être, mais quand même, cela veut-il dire pour autant que ce Constructeur-ci est, véritablement, un individu ? Par exemple, si j'achète une brosse et qu'ensuite je remplace le manche puis la tête, est-ce que j'ai encore la même brosse ?

L'œil gris-rouge du Morlock se retourna vers la pyramide, et le tube de métal extrudé s'enfonça dans son autre orbite avec un « plop ! » visqueux.

Ce Constructeur n'est pas une machine individuelle, comme un automobile, répliqua-t-il. C'est un objet *composite*, fait de nombreux millions de sous-machines ou de membres, si vous voulez. Ils sont disposés de façon hiérarchique, rayonnant depuis un tronc central le long de branches et de rameaux comme dans une arborescence naturelle. Les membres les plus petits, à la périphérie, sont trop fins pour que vous puissiez les voir : ils travaillent aux niveaux moléculaire ou atomique.

— Mais *à quoi*, demandai-je, servent ces membres d'insecte ? On peut certes bousculer des atomes et des molécules, mais *pourquoi* ? Quelle occupation stérile et ennuyeuse !

— Au contraire, dit-il d'une voix lasse. Si l'on peut faire descendre l'ingénierie au niveau le plus fondamental de la matière – et si l'on a assez de temps et suffisamment de patience –, on peut tout faire. La preuve, dit-il en levant les yeux vers moi, c'est que, sans l'ingénierie moléculaire des Constructeurs, ni vous ni moi, d'ailleurs, n'aurions survécu à notre première exposition à la Terre blanche.

— Que voulez-vous dire ?

— Que la « chirurgie » pratiquée sur vous l'a été au niveau de la cellule, au niveau où le gel a accompli ses ravages…

Nebogipfel m'expliqua, avec des détails macabres, comment, sous le froid rigoureux auquel nous avions été exposés, les parois de mes cellules (et des siennes) avaient éclaté à la suite du gel et de l'expansion de leur contenu et que nulle chirurgie du type qui m'était familier n'eût pu me sauver la vie.

Au lieu de quoi, les microscopiques membres externes du Constructeur s'étaient détachés du corps principal et avaient circulé à l'intérieur même de mon organisme endommagé, réparant mes cellules gelées au niveau moléculaire. Lorsqu'ils avaient atteint l'autre côté – pour parler crûment – ils avaient émergé de mon corps et rejoint leur « père ».

J'avais été reconstruit, comme Nebogipfel, de l'intérieur vers l'extérieur, par une armée grouillante de fourmis métalliques.

J'en eus froid dans le dos – plus froid qu'à n'importe quel moment depuis mon sauvetage. Je me grattai les bras, presque involontairement, comme pour tenter d'éliminer cette infection technologique.

— Mais pareille invasion est monstrueuse, protestai-je. Rien qu'en pensant à ces créatures besogneuses qui me traversent le corps…

— Je suppose que vous préféreriez les scalpels agressifs et imprécis des chirurgiens de votre époque…

— Peut-être que non, mais…

— Je vous rappelle que *vous*, par contre, n'avez même pas pu remettre un os fracturé sans m'estropier.

— Mais c'était différent. Je ne suis pas médecin !

— Et vous croyez que cette créature en est un ? En tout cas, si vous eussiez préféré mourir, je ne doute point que cela puisse encore s'arranger.

— Mais non !

Je n'en continuai pas moins à me gratter, et je savais que je mettrais longtemps à me trouver à l'aise dans mon corps reconstruit ! Je crus imaginer quand même une modeste consolation.

— Au moins, dis-je, ces microprolongements du Constructeur sont purement mécaniques.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'ils ne sont pas *vivants*. Sinon…

Il se désaccoupla du Constructeur et me fit face ; la cavité ouverte dans son visage grouillait de scintillants cils métalliques.

— Non, vous vous trompez. Ces structures sont effectivement vivantes.

— Quoi ?

— Selon toute définition raisonnable de ce terme. Elles peuvent se reproduire. Elles peuvent manipuler le monde extérieur et créer localement des conditions d'ordre accru. Elles possèdent des états internes susceptibles de changer indépendamment de données externes ; elles disposent de mémoires auxquelles elles ont accès à volonté…, toutes caractéristiques particulières à la Vie et à l'Intelligence. Les Constructeurs sont vivants *et* conscients, aussi conscients que vous ou moi. Plus, en fait.

Je n'y comprenais plus rien.

— Mais c'est impossible, dis-je en indiquant la pyramide. Ceci est une machine. Elle a été fabriquée.

— J'ai déjà rencontré les limites de votre imagination, dit Nebogipfel d'un ton sévère. Pourquoi un ouvrier mécanique serait-il construit en respectant les limitations du corps humain ? Avec la vie machinique…

— *La vie ?*

— … On est libre d'explorer d'autres morphologies, d'autres formes.

Je fronçai les sourcils à l'adresse du Constructeur.

— La morphologie de la haie de troènes, par exemple !

— Et, de plus, il était en mesure de vous fabriquer. En êtes-vous moins vivant pour autant ?

Le débat devenait trop métaphysique pour moi ! Je me mis à tourner autour du Constructeur.

— Mais s'il est vivant et conscient, est-ce une personne ? Ou plusieurs personnes ? A-t-il un nom ? Une *âme ?*

Nebogipfel se tourna une fois de plus vers le Constructeur et laissa le monoculaire se nicher dans son visage.

— Une *âme ?* demanda-t-il. C'est votre *descendant*. Comme moi, mais dans une Histoire différente. Est-ce que j'ai une âme ? Et vous ?

Il se détourna de moi et scruta le cœur du Constructeur.

4
La salle de billard

Plus tard, Nebogipfel me rejoignit dans la pièce que j'avais fini par considérer comme la salle de billard. Il mangeait ce qui ressemblait à du fromage.

J'étais assis, morose, sur le bord de la table, lançant et relançant la boule unique. Elle affectait un comportement particulier. Par exemple, je visais une poche de l'autre côté du plateau ; la plupart du temps, je faisais mouche et trottais autour de la table pour aller récupérer la bille dans son petit filet. Mais il arrivait que la trajectoire de la bille fût perturbée. Il y avait comme un *ébranlement* au milieu du plateau vide – la bille tremblait sur place, étrangement, et trop vite pour que je pusse la suivre des yeux –, puis, en général, le projectile poursuivait sa course jusqu'à destination. Parfois, cependant, la bille était sensiblement déviée de la trajectoire prévue ; en une occasion, arrivée à cette perturbation quasi invisible, elle était même revenue jusque dans ma main !

— Avez-vous vu cela, Nebogipfel ? C'est extrêmement bizarre. Il n'y a apparemment aucun obstacle au milieu de la table. Et pourtant, la moitié du temps, la course de cette bille est perturbée.

J'essayai de lui faire encore quelques démonstrations, qu'il observa d'un air distrait.

— Eh bien, dis-je, je suis au moins content de ne pas être en train de disputer une partie. Je connais un ou deux individus qui en viendraient aux mains pour de pareilles irrégularités.

Lassé de ce jeu stérile, je plaçai la bille exactement au milieu de la table et l'y laissai.

— Je me demande quelles intentions avaient les Constructeurs en mettant cette table ici. D'accord, c'est notre unique meuble – à moins que vous ne vouliez compter notre Constructeur lui-même… Et je me demande si c'est une table de *snooker* ou de billard proprement dit.

Nebogipfel sembla intrigué.

— Y a-t-il une différence ?

— Et comment ! Malgré sa popularité, le *snooker* n'est qu'un jeu de blouseurs, un passe-temps juste assez raffiné pour les officiers de l'armée des Indes qui l'ont inventé afin de tromper leur ennui, mais qui, à mon avis, n'a rien à voir avec la *science* du billard, telle que…

C'est alors – la chose se passa sous mes yeux – qu'une deuxième bille sortit spontanément de l'une des blouses et commença à rouler droit sur la bille qui reposait au centre de la table.

Je me penchai pour mieux voir.

— Que diable se passe-t-il ici ?

La bille avançait très lentement et je pus distinguer des détails de sa surface. Ma bille n'était plus ni lisse ni blanche ; après mes diverses expériences, sa surface présentait une série d'éraflures, dont l'une était très reconnaissable. Et cette bille inattendue était tout aussi éraflée.

La nouvelle venue heurta ma bille stationnaire avec un « toc ! » franc ; elle fut immobilisée par l'impact et ma bille fut projetée de l'autre côté de la table.

— Savez-vous, dis-je à Nebogipfel, que je jurerais, si je n'étais pas sûr du contraire, que cette bille qui vient d'émerger de nulle part est la même que la première ?

Il s'approcha et je lui montrai la longue éraflure caractéristique.

— Vous voyez ce détail, là ? Je reconnaîtrais cette marque dans le noir… Ces billes sont des jumelles identiques.

— Alors, dit calmement le Morlock, c'est peut-être la même bille.

Bousculée, ma bille avait heurté une bande de l'autre côté de la table et rebondi ; la non-géométrie du plateau était telle que la bille repartait en direction de la blouse dont était sortie la deuxième.

— Mais comment est-ce possible ? Certes, je conçois qu'une Machine transtemporelle puisse livrer deux copies du même objet au même endroit – Moïse et moi-même, par exemple ! –, mais je ne vois pas ici de dispositifs transtemporels. Et à quoi cela servirait-il ?

La bille originelle avait perdu beaucoup d'élan à la suite de ses nombreux impacts et n'avançait presque plus en arrivant devant la blouse ; elle glissa quand même dans la poche et disparut.

Il ne nous resta que sa copie, la bille qui avait émergé si mystérieusement de la blouse. Je la ramassai et l'examinai. Pour autant que je pusse m'en rendre compte, c'était la copie exacte de notre bille. Et, lorsque je regardai dans le réceptacle sous la blouse,

il était vide ! Notre balle originelle avait disparu, comme si elle n'avait jamais existé.

— Ça alors ! dis-je à Nebogipfel. Cette table est plus sournoise que je ne l'imaginais. Que croyez-vous qu'il s'est passé ? Est-ce le phénomène qui accompagne la perturbation des trajectoires – avec ce tremblement audible – que je vous ai montrée tout à l'heure ?

Nebogipfel ne répondit pas immédiatement mais, après cette conversation, il se mit à consacrer une partie substantielle de son temps, en ma compagnie, aux énigmes soulevées par cette étrange table de billard. Quant à moi, j'essayai d'examiner la table elle-même, dans l'espoir de trouver quelque dispositif caché, mais je ne trouvai rien, ni trucage ni trappe secrète qui pût avaler et rejeter des billes. De plus, même s'il y avait eu un aussi grossier mécanisme d'illusion, il m'aurait encore fallu trouver l'explication de l'identité apparente de l'« ancienne » et de la « nouvelle » bille !

Un détail capta mon attention, bien qu'alors je ne pusse l'expliquer : l'insolite lueur verdâtre émise par les bords des blouses, qui me rappelait irrésistiblement celle de la *plattnérite*.

Nebogipfel me rapporta ce qu'il avait appris sur les Constructeurs.

Notre ami silencieux posté dans le salon de Nebogipfel faisait, semblait-il, partie d'une espèce très répandue : les Constructeurs habitaient la Terre, les planètes transformées et même les étoiles.

— Vous devez, me dit-il, oublier vos préjugés et considérer ces créatures avec un esprit ouvert. Elles ne sont pas comme des humains.

— Je suis prêt à l'accepter.

— *Non*, insista-t-il, je ne crois pas que vous le soyez. Pour commencer, il ne faut pas vous imaginer que ces Constructeurs soient des personnalités individuelles comme nous le sommes vous et moi. Ce ne sont pas des hommes vêtus de métal ! Ce sont des êtres qualitativement différents.

— Pourquoi ? Parce qu'ils sont composés d'éléments interchangeables ?

— En partie. Deux Constructeurs pourraient fusionner comme deux gouttes de liquide pour faire un seul être et puis se séparer tout aussi facilement en formant deux nouveaux êtres. Il serait

absolument impossible – et futile – de retrouver l'origine des composants individuels.

Je compris alors comment il se faisait que je ne voyais jamais de Constructeurs se déplacer dehors, dans le paysage gelé. Ils n'avaient pas besoin de transporter leurs corps volumineux et encombrants (sauf pour des nécessités particulières, comme lorsque Nebogipfel et moi-même avions été *réparés)*. Il suffisait que le Constructeur se décomposât en ces éléments moléculaires décrits par Nebogipfel. Composants qui traverseraient la glace en se tortillant, comme autant de vers !

— Mais, poursuivit Nebogipfel, la conscience des Constructeurs ne se résume pas à cela. Ils vivent dans un monde que nous ne pouvons guère imaginer : ils habitent un océan, pour ainsi dire, un Océan d'*information*.

Nebogipfel m'expliqua comment, par radiophone et d'autres liaisons, les Constructeurs universels étaient interconnectés, et comment ils se servaient de ces liaisons pour bavarder entre eux en permanence. De l'information – de la conscience et une compréhension profonde – était émise par l'esprit mécanique de chaque Constructeur, et chacun recevait des nouvelles et des interprétations émanant de chacun de ses frères, même de ceux habitant les étoiles les plus lointaines.

Le mode de communication des Constructeurs, dit Nebogipfel, se révélait si rapide et si universel qu'il n'était pas vraiment analogue au discours humain.

— Mais vous leur avez parlé, n'est-ce pas ? Vous avez réussi à leur soustraire des informations. Comment ?

— En imitant leur propre manière d'interagir, dit Nebogipfel en palpant crânement son orbite connectrice. J'ai dû faire ce sacrifice.

Son œil naturel étincela.

Nebogipfel avait recherché un moyen d'immerger, pour ainsi dire, son cerveau dans l'Océan d'information dont il avait parlé. Via la prise monoculaire, il était en mesure d'absorber de l'information à même l'Océan, donc sans avoir à passer par l'intermédiaire conventionnel du discours.

Je me surpris à frissonner à la pensée d'une invasion pareille de la confortable obscurité de mon propre crâne !

— Et vous croyez que cela en valait la peine ? lui demandai-je. De sacrifier un œil ?

— Oh oui. Et plus que cela… Écoutez : comprenez-vous comment fonctionnent les Constructeurs ? Ils sont dans une autre catégorie du vivant, unis non seulement par ce partage au niveau bassement physique, mais par la mise en commun de leurs expériences.

« Pouvez-vous vous imaginer ce que c'est d'exister dans un continuum d'information tel que leur Océan ?

Je réfléchis. Je songeai à des séminaires à la Royal Society – ces discussions fructueuses qui naissent une fois qu'une idée nouvelle a été proposée à la communauté et que trois douzaines d'esprits agiles s'en sont emparés pour la reformuler tout en l'affinant –, voire à certains de mes dîners du jeudi soir, lorsque, à l'aide de généreuses quantités de vin, le brouhaha des idées devenait si dru et si rapide qu'il était difficile de dire quand la parole passait d'un orateur à l'autre.

— Oui, m'interrompit Nebogipfel au milieu de ces réminiscences. Oui, c'est exactement cela. Vous comprenez donc. Mais, chez ces Constructeurs universels, de telles conversations se poursuivent continuellement, *à la vitesse de la lumière*, et les pensées passent directement d'un esprit à l'autre.

« Et dans pareille atmosphère de communication, qui peut dire où finit la conscience de l'un et où commence celle de l'autre ? S'agit-il de *ma* pensée, de *mon* souvenir, ou des vôtres ? Comprenez-vous ? Voyez-vous tout ce que cela implique ?

Sur Terre – voire sur toutes les planètes habitées – devaient se trouver de gigantesques Esprits centraux, composés de millions de Constructeurs, fusionnant en de grandioses entités quasi divines, qui préservaient la conscience de la race. En un certain sens, disait Nebogipfel, c'est la race elle-même qui était consciente.

Une fois de plus, j'eus l'impression que nous nous égarions dans la métaphysique.

— Tout cela est fascinant, dis-je, et c'est sans doute très bien ainsi ; mais peut-être devrions-nous nous repencher sur les aspects pratiques de notre propre situation. Qu'est-ce que tout cela a à voir avec vous et moi ?

Je me tournai vers notre Constructeur, qui scintillait patiemment au milieu de la pièce.

— Et *lui* alors ? dis-je. Toutes ces histoires de conscience, et cetera, c'est très bien, mais que veut-il ? Pourquoi est-il ici ? Pourquoi nous a-t-il sauvé la vie ? Et… que veut-il de nous encore ?

Ou alors, si ces êtres mécaniques fonctionnent tous ensemble, comme des abeilles dans une ruche, unis par les Esprits communs dont vous parlez, avons-nous affaire à une *espèce* avec des buts communs ?

Nebogipfel se frotta le visage. Il s'approcha du Constructeur, regarda dans son monoculaire et fut récompensé, quelques minutes plus tard, par l'extrusion, *du corps même du Constructeur*, d'une assiette de cette substance nutritive caséeuse que j'avais si souvent vue dans son siècle d'origine. Je regardai avec dégoût Nebogipfel saisir l'assiette et mordre dans cette substance réingurgitée. Ce n'était à vrai dire pas plus horrible que l'extrusion de matériaux à partir du Sol de la Sphère, mais un je-ne-sais-quoi dans le mélange fluide du vivant et du mécanique chez le Constructeur me révulsait. Je tentai énergiquement de détourner mes pensées de l'origine probable de mes propres nourriture et boisson !

— Nous ne pouvons considérer ces Constructeurs comme *unis*, disait Nebogipfel. S'ils sont *connectés*, ils ne partagent pas un but commun, à l'image, disons, des diverses composantes de votre propre personnalité.

— Et pourquoi pas ? Cela semblerait éminemment sensé. Avec une communication parfaite et continue, il n'y a pas besoin de compréhension ; nul conflit…

— Mais ce n'est pas ainsi. L'univers mental total des Constructeurs est trop vaste.

Nebogipfel évoqua à nouveau l'Océan d'information et m'expliqua comment circulaient les structures de la pensée et de l'imagination – complexes, évolutives, évanescentes – qui émergeaient des matières premières de cet intellect liquide.

— Ces structures sont analogues aux théories scientifiques de votre époque : constamment menacées de rupture par de nouvelles découvertes et par les intuitions de nouveaux penseurs. Le monde de l'entendement ne connaît pas le repos, voyez-vous…

« Et, de plus, souvenez-vous de votre ami Kurt Gödel, qui nous a enseigné qu'aucun système de connaissances ne peut être définitivement codifié et circonscrit.

« L'Océan d'information est instable. Les hypothèses et les intentions qui en émergent sont complexes et multiples ; il y a rarement unanimité absolue parmi les Constructeurs sur quelque sujet que ce soit. C'est comme un débat permanent au sein duquel

peuvent se former des factions – des regroupements de quasi-individus autour d'un projet ou d'un autre. On pourrait dire que les Constructeurs sont unis dans leurs efforts pour faire progresser l'entendement de leur espèce, mais pas en ce qui concerne les moyens d'y parvenir. En fait, on pourrait spéculer qu'en général les factions ont d'autant plus tendance à se manifester que le processus mental est avancé et donne donc une image plus complexe du monde…

« Et c'est ainsi que la race progresse.

Je me souvins de ce que Barnes Wallis m'avait dit de l'ordre parlementaire nouveau de 1938, dans lequel l'opposition avait été essentiellement bannie en tant qu'activité criminelle, détournement d'énergie par rapport à la manière correcte, manifestement unique et autojustifiée, de voir les choses ! Or, si ce que disait Nebogipfel était exact, il ne pouvait y avoir de réponse universellement correcte à toute question donnée : ainsi que l'avaient appris ces Constructeurs, des opinions diversifiées sont un trait nécessaire de l'univers dans lequel nous nous trouvons !

Nebogipfel mâchait patiemment son fromage reconstitué ; lorsqu'il eut terminé, il repoussa l'assiette dans la substance du Constructeur, où elle fut absorbée. Je me dis que c'était réconfortant pour lui, tant ce processus ressemblait à la matérialisation par extrusion en vigueur sur sa Sphère d'origine.

5
La Terre blanche

Je passai de nombreuses heures seul ou avec Nebogipfel aux fenêtres de notre appartement.

Je ne voyais aucun signe de vie animale ni végétale à la surface de la Terre blanche. Pour autant que je pusse m'en rendre compte, nous étions isolés dans notre petite bulle de chaleur et de lumière au sommet de cette tour géante ; et nous ne quittâmes jamais cette bulle tout le temps que nous séjournâmes en cette époque.

La nuit, le ciel derrière nos fenêtres était généralement dégagé, avec rien de plus qu'un léger voile de cirrus haut dans l'atmosphère raréfiée et mortelle. Or, en dépit de cette limpidité, *il n'y avait pas d'étoiles*, ou très peu, une poignée comparée à la multitude qui avait jadis illuminé la Terre. Je n'arrivais toujours pas à comprendre pourquoi. J'avais fait cette observation dès notre arrivée, mais je crois que je n'en avais pas tenu compte, la prenant pour quelque artefact dû au froid ou un effet de ma désorientation. La voir confirmée, à présent que j'étais au chaud et en pleine possession de mes facultés mentales, ne laissait pas de me troubler ; c'était peut-être la chose la plus étrange de ce nouveau monde.

La Lune – cette fidèle compagne de notre planète – tournait toujours autour de la Terre, présentant ses phases avec son immémoriale régularité ; mais ses plaines archaïques conservaient leur teinte verte. Le clair de lune n'était plus une froide lumière argentée mais baignait la Terre blanche d'une glaucescence des plus douces, renvoyant à la Terre un écho de la verdure qui l'avait jadis ornée, désormais prisonnière de la glace impitoyable.

Je remarquai à nouveau cette lueur, pareille à celle d'une étoile captive, qui brillait fixement à l'extrême est du limbe lunaire. Ma première hypothèse avait été que je voyais un reflet du Soleil dans quelque lac lunaire, mais la lumière était si stable que je finis par conclure qu'elle devait être intentionnelle. J'imaginai un *miroir* – une construction artificielle – sans doute érigé sur un pic lunaire et

conçu pour renvoyer en permanence sa lumière sur la Terre. Quant à l'utilité de ce dispositif, je supposai qu'il datait d'une époque où le délabrement des conditions atmosphériques sur la planète mère n'était pas encore assez grave pour chasser les humains de la Terre mais était peut-être assez prononcé pour avoir causé l'effondrement de toutes les cultures survivantes.

J'imaginai les habitants de la Lune, ces *Sélénites*, ainsi qu'on pourrait les nommer, descendus eux-mêmes des humains. Les Sélénites avaient dû observer le mortel progrès des immenses incendies qui s'étaient déclarés sur toute la surface de la Terre étouffée par l'oxygène. Ils savaient que des hommes vivaient encore sur la Terre, mais c'étaient des hommes déchus, retournés à l'état sauvage, sinon animal, régressant peu à peu vers un stade prérationnel. Peut-être l'effondrement de la Terre avait-il eu un impact sur les Sélénites eux-mêmes, car il n'était pas certain que la société sélénite eût survécu en rupture avec la Terre nourricière.

Les Sélénites pouvaient pleurer leurs cousins restés sur leur planète d'origine mais sans les atteindre…, aussi tentèrent-ils de leur envoyer des *signaux*. Ils construisirent donc un miroir gigantesque (car il fallait qu'il eût un demi-mille de diamètre, sinon plus, pour être visible à une distance interplanétaire).

Les Sélénites avaient peut-être des projets plus ambitieux qu'une simple inspiration descendue du ciel. Par exemple, ils auraient pu envoyer, en faisant scintiller le miroir dans une sorte de code Morse, des instructions dans les domaines de l'agriculture ou de l'ingénierie – les secrets perdus de la machine à vapeur, par exemple –, en tout cas, quelque chose de plus utile que de simples messages d'encouragement.

Mais ce fut en vain. Le gantelet de la glaciation finit par se refermer sur les terres. Et le grand miroir lunaire fut abandonné tandis que les hommes disparaissaient de la face de la Terre.

Tel était le scénario que j'imaginais en regardant par les fenêtres de ma tour ; je n'ai aucun moyen de savoir si j'avais raison, car Nebogipfel était incapable de déchiffrer cette nouvelle Histoire de l'Humanité avec une telle profondeur de détails. L'éclat de ce miroir isolé sur la Lune devint toutefois pour moi un symbole suprêmement éloquent de l'effondrement de l'Humanité.

Mais le trait le plus frappant de notre ciel nocturne n'était pas la Lune ni même l'absence des étoiles : c'était ce grand disque

arachnéen, large comme douze diamètres lunaires, que j'avais remarqué le premier jour. Cette structure était extraordinairement complexe et animée de mouvements. Représentez-vous une toile d'araignée, éclairée par-derrière, à la surface de laquelle roulent d'étincelantes gouttes de rosée ; imaginez alors une centaine de minuscules araignées en train de se déplacer sur ladite surface, très lentement, mais tout à fait visibles, travaillant manifestement à renforcer et à étendre la structure, puis projetez votre vision à des centaines de milliers de milles d'espace interplanétaire et vous aurez alors une idée de ce que je voyais alors !

Je distinguais le disque arachnéen le plus clairement aux premières heures du matin – vers trois heures, peut-être –, et je pouvais alors discerner de fantomatiques fils ténus et lumineux qui s'élevaient depuis l'autre hémisphère de la Terre et traversaient l'atmosphère en direction du disque.

Je discutai de ce phénomène avec Nebogipfel.

— C'est tout à fait extraordinaire..., c'est comme si ces rayons composaient une sorte de gréement lumineux qui attache le disque à la Terre ; si bien que l'ensemble est comme une voile qui tire la Terre à travers l'espace sous quelque brise spectrale !

— Votre langage est imagé, dit-il, mais il saisit un peu de l'esprit de cette entreprise.

— Que voulez-vous dire ?

— Que c'est bien une voile, dit-il. Mais elle ne tire pas la Terre : au contraire, c'est la Terre qui fournit un point d'appui au vent qui agit sur la voile.

Nebogipfel décrivit ce type insolite de yacht spatial. Il devait avoir été construit dans l'espace même, dit-il, car il serait beaucoup trop fragile pour y être hissé à partir de la Terre. La voile était essentiellement un miroir ; et le « vent » qui gonflait la voile était de la *lumière* : car des particules lumineuses tombant sur une surface réfléchissante produisent une force propulsive, tout comme les molécules d'air qui forment la brise.

— Ce « vent » provient de faisceaux de lumière cohérente générés par des projecteurs terrestres aussi vastes qu'une grande ville, dit Nebogipfel. Ce sont ces faisceaux que vous avez observés sous la forme de « fils » reliant la planète à la voile. La pression des particules est faible mais persistante, et elle est extraordinairement

efficace dans la transmission de l'élan, surtout à l'approche de la vitesse de la lumière.

Il imaginait que les Constructeurs ne voyageraient pas à bord de pareil voilier en tant qu'entités discrètes, comme les passagers des transatlantiques de mon époque. Ils se seraient plutôt désagrégés, laissant leurs composants s'échapper pour s'intégrer à la texture du vaisseau. Une fois à destination, ils reformeraient des Constructeurs individuels sous les formes les mieux adaptées aux planètes qu'ils y trouveraient.

— Mais quelle est la destination de ce yacht spatial, à votre avis ? La Lune, une des planètes, ou…

De sa voix de Morlock, neutre et sans émotion, Nebogipfel répondit :

— Non. Les *étoiles*.

6
Le Générateur de Multiplicité

Nebogipfel poursuivit ses expériences avec la table de billard. La trajectoire de la boule était souvent interrompue par l'insolite trépidation que j'avais observée au milieu de la table, et, à plusieurs reprises, je crus voir des boules de billard – d'autres *copies* de notre original – apparaître du néant et perturber la trajectoire de notre bille. Parfois, la bille émergeait de ces collisions et continuait sur la trajectoire qu'elle eût peut-être suivie en l'absence de l'ébranlement ; parfois, cependant, elle était projetée sur une trajectoire tout à fait différente et, à une ou deux reprises, j'observai le type d'incident que j'ai décrit plus haut, dans lequel une bille *stationnaire* était bousculée sans mon intervention ni celle de Nebogipfel.

Tout cela contribuait à donner au jeu un certain intérêt. Il y avait manifestement quelque chose de louche là-dessous, que je désespérais, hélas ! de découvrir, et ce malgré la luminescence présumée de la plattnérite autour des ouvertures. La seule observation que je pusse faire était que, plus la bille circulait lentement, plus elle avait de chances d'être déviée de sa trajectoire.

Le Morlock, lui, se passionna de plus en plus pour ce problème. Il se plongeait dans l'enveloppe de l'imperturbable Constructeur, s'enfonçait dans l'Océan d'information et ressortait à chaque fois, marmonnant tout seul dans l'obscur dialecte liquide de son espèce, avec quelque nouveau fragment de savoir ; puis il allait droit à la table de billard pour éprouver ses connaissances toutes fraîches.

Enfin prêt à partager ses hypothèses avec moi, il me convoqua un jour à l'heure de mon bain de vapeur. Je me séchai avec ma chemise et me précipitai derrière lui dans la salle de billard ; ses petits pieds étroits trottinaient sur le sol dur et il courait presque lorsqu'il arriva à la table. Jamais je ne l'avais vu aussi excité.

— Je crois que je comprends à quoi sert cette table, dit-il, tout essoufflé.

— Oui ?

— C'est… comment dirais-je ?… Ce n'est qu'une démonstration, guère plus qu'un jouet, mais c'est un *Générateur de Multiplicité*. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je ne vois rien, j'en ai peur, dis-je en levant les mains.

— Vous connaissez déjà assez bien le principe de la Multiplicité des Histoires…

— Forcément ! C'est le fondement de votre explication des Histoires divergentes que nous avons parcourues.

À chaque instant, dans chaque événement (résumai-je), l'Histoire bifurque. L'ombre d'un papillon peut tomber *ici,* ou *là*, la balle de l'assassin peut passer à un millimètre de sa cible *ou bien* se loger dans le cœur d'un monarque… À chaque issue possible de tout événement correspond une nouvelle version de l'Histoire.

— Et toutes ces Histoires sont *réelles*, dis-je, et, si je comprends bien, elles résident les unes à côté des autres, dans quelque Quatrième Dimension, comme les pages d'un livre.

— Très bien. Et vous voyez également que le recours à une Machine transtemporelle – y compris votre premier prototype – a pour effet de causer des bifurcations *plus étendues*, d'engendrer de nouvelles Histoires… dont certaines sont impossibles sans l'intervention de la Machine. Celle-ci, par exemple ! dit-il en agitant les bras.

« Sans votre Machine, qui a déclenché toute cette série d'événements, des humains n'auraient jamais pu être transportés dans le paléocène. Nous ne serions pas assis au sommet de cinquante millions d'années de modification intelligente du cosmos.

Je commençai à perdre patience.

— Je comprends tout cela. Mais quel rapport avec cette table ?

— Regardez, dit-il en faisant rouler sur le plateau la bille solitaire. Voici notre boule. Il nous faut imaginer de *nombreuses* Histoires – un faisceau d'Histoires – qui se déploient à chaque instant à partir de la boule. L'Histoire la plus *vraisemblable* est évidemment celle contenant la trajectoire classique : la boule traverse le plateau en ligne droite. Mais d'autres Histoires – voisines, mais parfois très divergentes – existent parallèlement. Il est même possible, bien que très improbable, que dans l'une de ces Histoires l'agitation thermique combinée des molécules de la boule la projette en l'air et vous la lance dans l'œil.

— Soit.

— En plus…, dit-il en passant le doigt sur le rebord de la blouse la plus proche, cette incrustation verte est révélatrice.

— C'est de la plattnérite.

— Oui. Ces réceptacles agissent comme des Machines transtemporelles miniatures, limitées dans leur taille et dans leur champ d'action, mais tout à fait efficaces. Et, ainsi que nous l'avons constaté dans notre propre expérience, lorsque fonctionnent des Machines transtemporelles – lorsque des objets vont dans le passé ou l'avenir pour se rencontrer eux-mêmes –, la chaîne de la cause et de l'effet peut être perturbée, et des Histoires poussent comme du chiendent…

Il me remit en mémoire le bizarre incident dont nous avions été témoins et qui impliquait la bille stationnaire.

— C'était peut-être là, dit-il, l'exemple le plus clair de ce que je suis en train de décrire. La bille – appelons-la *notre* bille – était au repos sur la table. Puis une *copie* de notre bille a émergé d'une blouse et a bousculé notre bille. Notre bille a roulé jusqu'à la bande, a rebondi puis est tombée dans la blouse, abandonnant la *copie* au repos sur la table, exactement dans la position de l'original.

« Alors, dit lentement Nebogipfel, notre bille est revenue *en arrière* dans le temps et a émergé de la blouse dans le passé…

— Et s'est mise en devoir de se bousculer *elle-même* et de prendre sa *propre* place, dis-je en fixant la table apparemment innocente. Tonnerre ! Nebogipfel, j'y vois clair maintenant ! C'était la *même* bille, après tout. Elle reposait tranquillement sur la table, mais, en vertu des bizarres possibilités du voyage transtemporel, elle a pu décrire une boucle dans le temps pour se bousculer elle-même !

— Vous avez compris, dit le Morlock.

— Mais qu'est-ce qui a mis la bille en mouvement *au départ ?* Ni vous ni moi ne l'avons poussée vers la blouse.

— Il n'était pas nécessaire de la « pousser », dit Nebogipfel. En présence de Machines transtemporelles – et c'est là tout l'intérêt de cette démonstration –, il vous faut abandonner vos vieilles conceptions de la causalité. Les choses ne sont pas aussi simples ! La collision avec la copie n'était pour la bille qu'une possibilité parmi d'autres, ce que la table nous a démontré. Comprenez-vous ? En présence d'une Machine transtemporelle, la causalité est

tellement délabrée que même une bille stationnaire est entourée d'un nombre infini de ces bizarres possibilités. Vos questions sur « la manière dont tout a commencé » n'ont pas de sens, voyez-vous : il s'agit d'une boucle causale fermée et il *n'y a pas* eu de Cause Première.

— Peut-être, dis-je, mais écoutez-moi : j'ai encore des doutes là-dessus. Revenons aux deux billes sur la table ou, plutôt, à la seule *vraie* bille et à sa copie. Tout d'un coup, il y a deux fois plus de matière qu'avant ! D'où est-elle venue ?

Nebogipfel m'observa attentivement.

— Vous vous inquiétez de la violation des lois sur la Conservation, de l'apparition ou de la disparition de la masse.

— Exactement.

— Je n'ai pas remarqué une telle sollicitude lorsque vous avez plongé dans le temps à la recherche de votre être antérieur. Car c'était là tout autant – sinon plus ! – une violation du Principe de Conservation.

Mais je refusai de me laisser entraîner sur ce terrain.

— Néanmoins, dis-je, l'objection est valide, non ?

— En un sens, dit-il. Mais dans les limites étroites d'une vision historique unitaire.

« Les Constructeurs universels étudient maintenant ces paradoxes du voyage transtemporel depuis des siècles. Ou, plutôt, ces paradoxes *apparents*. Et ils ont formulé un type de Principe de Conservation qui fonctionne dans la dimension supérieure de la Multiplicité des Histoires.

« Commencez avec un objet, vous-même, par exemple. Si, à un moment quelconque, vous ajoutez une *copie* de vous-même qui est peut-être *absente* parce que vous avez voyagé dans le passé ou le futur – et qu'ensuite vous *soustrayez* toutes les copies *doublement présentes* parce que l'un de vous a voyagé dans le passé –, vous allez alors trouver que la somme reste globalement constante – qu'il n'y a « en réalité » qu'un seul de vous –, quel que soit le nombre de vos voyages dans l'avenir ou le passé. Il y a donc Conservation, en quelque sorte, même si, à tout moment d'une Histoire donnée, il peut *sembler* que les lois de la Conservation soient violées parce qu'il y a tout d'un coup deux fois vous ou pas de vous du tout.

En réfléchissant, je commençai à y voir clair.

— Il y a paradoxe uniquement si on limite sa pensée à une seule Histoire, observai-je. Le paradoxe disparaît dès qu'on pense en termes de Multiplicité.

— Exactement. Tout comme les problèmes de causalité se résolvent au sein du cadre plus vaste de la Multiplicité.

« Le pouvoir de cette table, voyez-vous, réside dans le fait qu'elle est capable de nous démontrer ces extraordinaires possibilités… Elle est capable de mettre à profit la technologie de la Machine transtemporelle pour nous montrer la possibilité – que dis-je, *l'existence* – d'Histoires multiples et divergentes au niveau macroscopique. De fait, elle peut sélectionner des Histoires particulières : elle est de conception très subtile.

Il me parla encore des lois de la Multiplicité énoncées par les Constructeurs.

— On peut imaginer des situations, dit-il, dans lesquelles la Multiplicité des Histoires est *nulle, unique* ou *plurielle*. Elle est nulle si l'Histoire en question est impossible – si elle n'est pas cohérente avec elle-même. Une Multiplicité *une* est la situation imaginée par vos premiers philosophes – la génération de Newton, peut-être –, dans laquelle une séquence unique d'événements se développe à chaque point du temps, cohérente et immuable.

Je compris qu'il décrivait ma propre conception originelle – et naïve ! – de l'Histoire vue comme une sorte d'immense salle, plus ou moins fixe, dans laquelle ma Machine transtemporelle me laisserait évoluer à ma guise.

— Une trajectoire « dangereuse » pour un objet comme vous ou votre boule de billard, dit-il, est celle qui peut atteindre une Machine transtemporelle.

— À qui le dites-vous ! Il est évident que j'ai semé des Histoires nouvelles tous azimuts dès le moment où j'ai mis en marche la Machine transtemporelle. Dangereuse, en effet !

— Oui. Et plus la Machine et ses versions ultérieures plongent profondément dans le passé, plus la Multiplicité générée tend vers *l'infini* et plus la divergence entre les nouvelles copies de l'Histoire s'élargit.

— Mais, dis-je, quelque peu frustré, pour revenir au sujet actuel, à quoi sert cette table ? Est-ce un simple accessoire d'illusionniste ? Pourquoi les Constructeurs nous l'ont-ils donnée ? Qu'essaient-ils de nous dire ?

— Je ne sais pas, dit-il. Pas encore. C'est difficile… L'Océan d'information est vaste, et il y a maintes factions chez les Constructeurs. L'information ne m'est pas offerte librement – comprenez-vous ? –, je suis obligé de glaner ce que je peux, de l'assimiler du mieux possible et d'élaborer ainsi une interprétation… Je crois qu'une de leurs factions caresse un certain projet – une entreprise gigantesque – dont je peux à peine discerner les contours.

— Quelle est la nature de ce projet ?

— Écoutez : nous savons qu'il y a un grand nombre, voire un nombre infini d'Histoires émergeant de chaque événement. Imaginez-vous dans deux Histoires voisines, séparées, disons, par les détails du rebond de votre boule de billard. Une question : ces deux copies de vous-même pourraient-elles communiquer l'une avec l'autre ?

Je réfléchis.

— Nous en avons déjà discuté. Je ne vois pas comment elles le pourraient. Une Machine transtemporelle me ferait circuler vers le passé ou l'avenir d'une seule branche de l'Histoire. Si j'étais revenu en arrière pour modifier le rebond de la bille, alors je m'attendrais à repartir en avant et à observer une différence, puisque, semble-t-il, si la Machine cause une bifurcation, elle tend alors à suivre l'Histoire nouvellement créée. Non, dis-je, sûr de moi, ces deux versions de moi-même ne pourraient communiquer entre elles.

— Même pas si je vous autorise n'importe quelle machine ou dispositif de mesure concevable ?

— Non. Il y aurait deux copies d'un pareil dispositif, chacune aussi disjointe de l'autre que les deux copies de moi-même.

— Très bien. Voilà une opinion raisonnable et qui peut se défendre. Elle est fondée sur la supposition implicite que des Histoires jumelles, après leur scission, ne s'affectent mutuellement en aucune façon. Techniquement parlant, vous supposez que les opérateurs de la Mécanique Quantique sont linéaires… Mais – et la voix de Nebogipfel retrouva son ton passionné – il se trouve qu'il *peut y* avoir un moyen de parler à l'autre Histoire… *si,* à un niveau fondamental quelconque, l'univers et son jumeau demeurent enchevêtrés. S'il y a la moindre quantité de Non-Linéarité dans les Opérateurs quantiques… à la limite de la détection…

— Alors, pareille communication est possible.

— *Je l'ai vu faire*..., dans l'Océan, je veux dire... Les Constructeurs y sont parvenus, mais à une échelle expérimentale des plus réduites.

Nebogipfel me décrivit ce qu'il appelait un « radio-phone Everett », d'après « le savant du vingtième siècle de votre Histoire qui en conçut le premier l'idée. Bien entendu, les Constructeurs le désignent autrement, mais c'est difficilement traduisible ».

Les Non-Linéarités évoquées par Nebogipfel opéraient aux niveaux les plus subtils.

— Imaginez-vous en train de procéder à une mesure, peut-être celle du *spin* d'un atome.

Et de décrire une interaction « non linéaire » entre cette rotation interne de l'atome et son champ magnétique.

— L'univers se scinde en deux, selon l'issue de l'expérience, évidemment. Puis, *après* l'expérience, vous laissez l'atome traverser votre champ non linéaire. C'est là l'Opérateur quantique anormal dont je parlais. Il se trouve que vous pouvez ensuite vous arranger de façon que votre action dans l'une des Histoires dépende d'une décision prise dans la *deuxième* Histoire...

Il m'exposa la chose avec force détails, dont les particularités techniques de ce qu'il appelait un « dispositif de Stern-Gerlach », mais je ne m'y arrêtai pas, impatient de saisir l'argument central.

— Donc, l'interrompis-je, la chose est-elle possible ? Êtes-vous en train de me dire que les Constructeurs ont inventé de pareils dispositifs de communication interhistoriques ? Notre table en est-elle un ?

Je commençai à ressentir une certaine excitation rien qu'en y songeant. Les boules de billard et les atomes en rotation, c'était très bien, mais si je pouvais parler, grâce à un radiophone Everett, à mes doubles existant dans d'autres Histoires, voire chez moi, à Richmond, en 1891...

Mais Nebogipfel allait me décevoir.

— Non, dit-il, pas encore. La table utilise l'effet non linéaire, mais seulement pour..., euh..., *mettre en relief* des Histoires particulières. Une certaine sélectivité, une certaine maîtrise des processus sont visibles, mais... Les effets sont extrêmement limités, voyez-vous. Et les Non-Linéarités sont supprimées par l'évolution temporelle.

— Oui, dis-je d'un ton impatient, mais qu'en concluez-vous ? Qu'en plaçant cette table ici notre Constructeur tente de nous dire que tout cela – la Non-Linéarité et la communication entre Histoires – est très important pour nous ?

— Peut-être, dit Nebogipfel. Mais c'est sûrement important pour *lui*.

7
Les héritiers mécaniques de l'homme

Nebogipfel reconstitua approximativement une histoire de l'Humanité couvrant cinquante millions d'années. Il me prévint que ce tableau était largement hypothétique, fondé qu'il était sur les rares faits incontestables qu'il avait pu extraire de l'Océan d'information.

Il y avait probablement eu plusieurs vagues de colonisation des étoiles par l'homme et ses descendants. Au cours de notre voyage en Chronomobile, nous avions assisté au lancement d'une génération de ces vaisseaux depuis la Cité orbitale.

— Il n'est pas difficile de construire un engin interstellaire, dit Nebogipfel, si l'on est *patient*. J'imagine que vos amis de 1944 installés dans le paléocène auraient pu concevoir pareil vaisseau un ou deux siècles seulement après que nous les avons quittés. Il faudrait un module de propulsion, évidemment : une fusée chimique, ionique ou à laser ; ou, peut-être, une voile photopropulsée du type que nous avons observé. Et certaines stratégies permettent d'utiliser les ressources du système solaire pour échapper à l'attraction du Soleil. On pourrait, par exemple, frôler Jupiter et mettre à profit la masse de cette planète pour précipiter le vaisseau vers le Soleil. Avec une accélération au périhélie, on pourrait très facilement atteindre la vitesse d'évasion solaire.

— Et l'on échapperait alors à l'attraction du Soleil ?

— À l'autre bout du voyage, une inversion de ce processus, l'exploitation des puits de gravité des étoiles et des planètes serait nécessaire pour s'installer dans le nouveau système. On mettrait peut-être des dizaines, voire des centaines de milliers d'années pour accomplir pareil voyage, tant sont vastes les abîmes entre les étoiles…

— Un millier de siècles ? Mais qui pourrait survivre si longtemps ? Quel vaisseau ?… La simple question du ravitaillement…

— Vous n'avez pas compris. On n'enverrait pas des *humains*. Le vaisseau serait un automate. Une *machine,* dotée de facultés de manipulation et d'une intelligence au moins équivalente à celle d'un humain. La tâche de cette machine serait d'exploiter les ressources du système stellaire d'arrivée, en utilisant les planètes, les comètes, les astéroïdes, la poussière – bref, tout ce qu'elle trouverait – pour construire une colonie.

— Vos « automates », lui fis-je remarquer, me rappellent nos amis, les Constructeurs universels.

Il ne répondit pas.

— Je vois bien l'utilité d'envoyer une machine pour collecter de l'information. Mais, en dehors de cela, où est l'intérêt ? À quoi rime une colonie sans humains ?

— Mais pareille machine pourrait fabriquer *n'importe quoi*, dit le Morlock, si elle dispose des ressources et du temps suffisants. Avec les technologies de la synthèse cellulaire et de l'utérus artificiel, elle pourrait même fabriquer des humains destinés à habiter la nouvelle colonie. Vous me suivez ?

Je protestai – car cette perspective me semblait contre nature et détestable – jusqu'à ce que je me souvinsse, à contrecœur, que j'avais un jour assisté à la « fabrication » d'un Morlock par un procédé similaire !

— Mais la tâche la plus importante de cette sonde, poursuivit Nebogipfel, serait de fabriquer de *nouvelles copies d'elle-même*. Elles seraient alimentées par des gaz extraits des étoiles, par exemple, puis expédiées vers d'autres systèmes stellaires.

« Ainsi, lentement mais sûrement, procéderait la colonisation de la Galaxie.

— Mais, protestai-je, même dans ces conditions, il faudrait un *temps* considérable. Dix mille ans pour atteindre l'étoile la plus proche, qui est à quelques années-lumière de nous…

— Quatre.

— Et la Galaxie elle-même…

— À cent mille années-lumière de diamètre. Ce serait lent. La migration dans la Galaxie serait comme l'expansion de molécules gazeuses dans le vide. Du moins au début. Ensuite, les colonies

commenceraient à interagir les unes avec les autres. Comprenez-vous ? Des empires pourraient se former, englobant plusieurs systèmes. D'autres groupes s'opposeraient aux empires. La diffusion serait encore ralentie… mais elle continuerait, inexorablement. Avec les techniques que je viens de décrire, il faudrait des dizaines de millions d'années pour achever la colonisation de la Galaxie – *mais ce serait faisable*. Et, puisqu'il serait impossible de rappeler ou de dérouter les sondes mécaniques une fois lancées, *ce serait fait* Et cela *a dû* se faire à présent, cinquante millions d'années après la fondation de Londres Un.

« Les premières générations de Constructeurs étaient, je crois, élaborées avec des contraintes anthropocentriques incorporées à leur conscience. Elles ont été créées pour servir l'homme. Mais ces Constructeurs n'étaient pas de simples dispositifs mécaniques : c'étaient des entités conscientes. Et, lorsqu'elles se sont dispersées dans la Galaxie et se sont modifiées en explorant des mondes insoupçonnés par l'homme, elles sont bientôt passées au-delà de l'entendement des humains et ont brisé les contraintes imposées par leurs créateurs… Ces machines se sont libérées…

— Grand Dieu, dis-je, je doute fort que les militaires de cette ère lointaine les aient accueillies à bras ouverts.

— En effet. Il y a eu des guerres… Les données sont fragmentaires. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait l'avoir qu'un seul vainqueur dans pareil conflit.

— Et les hommes ? Comment ont-ils réagi ?

— Certains bien, d'autres mal.

Nebogipfel tourna un peu la tête et fit pivoter ses yeux.

— Qu'est-ce que vous croyez ? dit-il. Les humains sont une espèce différenciée, aux aspirations multiples et fragmentées, même déjà de votre temps ; imaginez le degré de différenciation atteint lorsque les humains se furent répandus dans cent ou mille systèmes stellaires. Les Constructeurs ne tardèrent pas à se fragmenter eux aussi. De par leur nature physique, ils forment une espèce plus unifiée que l'homme ne l'a jamais été, mais, à cause du volume très supérieur des informations auxquelles ils ont accès, leurs objectifs sont bien plus complexes et bien plus variés.

Or, pendant tout ce conflit, expliqua Nebogipfel, la lente Conquête des étoiles s'était poursuivie.

Le lancement des premiers vaisseaux stellaires avait marqué la plus grande déviation que nous eussions jamais relevée par rapport à mon Histoire originale et intacte.

— Des hommes, vos amis, les néohumains, ont bouleversé le monde, même à l'échelle géologique, voire *cosmique*. Je me demande si vous pouvez comprendre…

— Quoi ?

— Je me demande si vous pouvez *réellement* comprendre ce que signifient un million d'années, ou dix ou même cinquante millions d'années.

— Je devrais, ce me semble. J'ai parcouru de pareils intervalles, avec vous, pour aller au paléocène et en revenir.

— Mais nous avions alors voyagé dans une Histoire *d'où l'intelligence était absente*. Écoutez : je vous ai parlé de la migration interstellaire. Si l'Esprit a l'occasion d'agir à de pareilles échelles…

— J'ai vu ce que cela peut donner sur Terre.

— Pas seulement là, pas seulement sur une planète unique ! Le patient travail de termite de l'Esprit fouisseur peut miner jusqu'à la trame même de l'Univers, dit-il tout bas, s'il dispose d'assez de temps… Nous-mêmes ne disposions que d'un demi-million d'années après notre genèse africaine, et nous avons pourtant capturé une étoile…

« Regardez le ciel, dit-il. *Où sont les étoiles ?* C'est à peine s'il y a une étoile à nu dans le ciel. Nous sommes en 1891, ou peu s'en faut, ne l'oubliez pas : il ne peut y avoir de raison cosmologique qui explique la mort des étoiles qui remplissaient le ciel de votre Richmond.

« Avec mes yeux habitués à l'obscurité, je vois un peu mieux que vous. Et je peux vous dire qu'il y a là-haut un réseau de ternes têtes d'épingle rougeâtres : du rayonnement infrarouge, donc de la chaleur.

Puis la vérité me frappa comme un coup de poing.

— C'est vrai, dis-je. Votre hypothèse de la conquête galactique est *vérifiée*. La preuve en est inscrite dans le ciel lui-même ! Les étoiles doivent être presque toutes enveloppées par des *coquilles artificielles* comme votre Sphère morlock. Mon Dieu ! Nebogipfel, m'exclamai-je en contemplant le firmament vide, les êtres humains et leurs machines ont changé les cieux eux-mêmes !

— Il était inévitable qu'on en arrivât là une fois que le premier Constructeur a été lancé. Comprenez-vous ?

Saisi d'effroi, je scrutai les profondeurs de ce ciel assombri. Ce n'était pas tant la modification même du ciel qui me stupéfiait que l'idée que tout ceci – *tout*, oui, jusqu'aux plus extrêmes confins de la Galaxie – ait été suscité par ma destruction de l'Histoire aux commandes de ma Machine transtemporelle !

— Je constate que les hommes ont disparu de la Terre, dis-je. L'instabilité climatique nous a exterminés. Mais ailleurs, dis-je avec un geste de la main, *quelque part*, dispersés dans l'espace, doivent se trouver des hommes et des femmes !

— Non, dit-il. Les Constructeurs voient partout, ne l'oubliez pas ; ils savent tout. Et je n'ai vu aucune trace d'humains comme vous. Oh, çà et là on trouvera bien des créatures biologiques descendues de l'homme, mais aussi différentes, à leur manière, de votre forme humaine que je le suis. Et diriez-vous que je suis un homme ? De plus, ces formes biologiques sont pour la plupart dégénérées…

— *Il n'y a pas de véritables humains ?*

— Il y a des descendants de l'homme *partout*. Mais vous ne trouverez nulle part de créature qui vous soit plus étroitement apparentée que, disons, une baleine ou un éléphant…

Je lui citai ce qu'il m'était resté des propos de Charles Darwin : « À en juger par le passé, nous pouvons conclure sans l'ombre d'un doute qu'aucune espèce vivante ne transmettra ses traits intacts à un futur lointain… »

— Darwin avait raison, dit doucement Nebogipfel.

L'idée qu'on est le seul exemplaire de son type dans toute la Galaxie est difficile à accepter. Je me tus et levai les yeux vers les étoiles obscurcies. Chacun de ces immenses globes était-il aussi densément peuplé que la Sphère de Nebogipfel ? Mon esprit fertile se mit à peupler ces gigantesques mondes-édifices avec les descendants des vrais hommes – hommes-poissons, hommes-oiseaux, hommes de feu et de glace – et je me demandai quel récit pourrait en être rapporté si quelque immortel Gulliver voyageait d'un de ces mondes à l'autre et visitait toute la descendance infiniment variée de l'Humanité.

— Il se peut que l'homme se soit éteint, dit Nebogipfel. Toute espèce biologique finit à la longue par s'éteindre. Mais les Constructeurs, eux, ne peuvent s'éteindre. Le comprenez-vous ?

Chez les Constructeurs, l'essence de la race n'est pas la forme, biologique ou autre, mais l'Information que la race a accumulée et emmagasinée. Et elle est immortelle. Une fois qu'une race a remis son sort aux mains de tels Enfants-machines de Métal et d'Information, elle *ne peut* s'éteindre. Voyez-vous ce que je veux dire ?

Je me tournai vers le panorama de la Terre blanche au-delà de notre fenêtre. Oui, je le voyais, et je ne le voyais que trop bien !

Les hommes avaient lancé ces ouvriers mécaniques vers les étoiles pour découvrir de nouvelles planètes et édifier des colonies. J'imaginai cette vaste armada de lumière en train de quitter la Terre devenue trop petite, de s'élever en scintillant dans le ciel et de rapetisser jusqu'à ce que l'azur l'ait engloutie… Il y avait là un million de récits perdus, songeai-je, et nous ne saurions jamais comment les hommes avaient fini par supporter les pesanteurs nouvelles, les gaz insolites et raréfiés et toutes les épreuves de l'espace.

Cette migration était certes un tournant dans l'Histoire – elle avait changé la nature du cosmos –, mais son lancement fut peut-être un ultime effort, un dernier spasme avant l'effondrement de la civilisation sur la Terre mère. Confrontés à la désintégration de l'atmosphère, les hommes s'affaiblirent et se raréfièrent – à preuve, le pathétique miroir dressé sur la Lune – et, finalement, s'éteignirent.

C'est alors que, bien plus tard, revinrent sur la Terre déserte les machines colonisatrices envoyées par l'homme, ou leurs descendants, ces Constructeurs universels immensément perfectionnés. Les Constructeurs descendaient des hommes mais étaient allés bien au-delà des possibilités humaines, car ils s'étaient débarrassés de l'Adam originel et de tous les vestiges des brutes et des reptiles restés tapis dans son corps et son esprit.

Je compris tout ! La Terre avait été repeuplée non par l'homme mais par ses héritiers mécaniques revenus, transformés, des étoiles.

Et tout cela – oui, *tout* cela – s'était propagé à partir de la petite colonie fondée au paléocène. Hilary l'avait obscurément pressenti : la reconstruction du cosmos s'était développée à partir de ce fragile groupe de douze personnes, de cette semence anodine plantée à cinquante millions d'années de profondeur.

8
Proposition

Le temps s'écoulait lentement dans cette prison aux allures de cocon.

Nebogipfel, lui, semblait très satisfait des commodités de notre logement. Il passait le plus clair de ses journées le visage enfoui dans la peau scintillante du Constructeur, immergé dans l'Océan d'information. Il n'avait guère de temps ni de patience pour moi ; c'était manifestement pour lui un effort – une perte – que de s'arracher à ce riche filon de sagesse accumulée pour affronter mon ignorance et, pis encore, mon désir primitif de compagnie.

Je me mis à tourner en rond dans l'appartement. Je mâchais mes rations de nourriture ; je prenais des bains de vapeur ; je jouais avec le générateur de Multiplicité ; je scrutais par les fenêtres une Terre devenue pour moi aussi inhospitalière que la surface de Jupiter.

Je n'avais rien à faire ! Et, dans cet esprit de futilité, car j'étais à présent si loin de mes origines et de mes semblables que je ne voyais pas comment je pourrais continuer à vivre, je tombai dans une profonde dépression.

Puis, un jour, Nebogipfel vint me trouver pour me présenter ce qu'il appela une *proposition*.

Nous étions dans la pièce où reposait notre aimable Constructeur, plus placide que jamais. Nebogipfel, comme d'habitude, était connecté au Constructeur par son tube monoculaire tout scintillant de cils vibratoires.

— Il faut que vous appréhendiez le contexte de tout ceci, dit-il en faisant pivoter son œil naturel afin de pouvoir m'observer. Pour commencer, il faut que vous compreniez que les objectifs des Constructeurs sont très différents de ceux de votre espèce ou de la mienne.

— Cela se comprend. Rien que les différences physiques…

— Cela va plus loin.

En général, lorsque nous nous lancions dans cette sorte de débat – où je tenais le rôle de l'ignorant –, Nebogipfel manifestait des signes de nervosité, brûlant tel un saumon de remonter jusqu'aux profondeurs scintillantes de son Océan d'information. Or, cette fois-ci, il s'exprimait patiemment, posément, et je me rendis compte qu'il prêtait une attention inhabituelle à ce qu'il avait à dire.

Je commençai à être mal à l'aise. Manifestement, le Morlock sentait qu'il avait besoin de me *persuader* de quelque chose !

Il continua d'évoquer les objectifs des Constructeurs.

— Voyez-vous, une espèce ne peut survivre longtemps si elle continue de transporter le fardeau des antiques motivations dont vous-même êtes alourdi, si je puis dire.

— Vous le pouvez, dis-je sèchement.

— Je veux dire, évidemment, l'esprit de territoire, l'agressivité, le règlement des différends par la violence… Des visées impérialistes et similaires deviennent inconcevables lorsque la technologie avance au-delà d'un certain seuil. Avec des armes de la puissance de la bombe au carolinum lancée par la *Zeitmaschine* – ou pis encore –, les choses doivent changer. Un homme de votre époque a dit que l'invention des armes atomiques avait tout changé, sauf la manière de penser de l'Humanité.

— Je ne peux contester votre thèse, dis-je, car il semble effectivement que les limites de l'Humanité, les vestiges du vieil Adam, aient fini par provoquer notre chute… Mais-quels sont les objectifs de vos surhommes de métal, les Constructeurs ?

Nebogipfel hésita puis dit :

En un certain sens, une espèce considérée comme un tout n'a pas d'objectifs. Les hommes avaient-ils des objectifs communs, à votre époque, hormis de continuer à respirer, à se nourrir et à se reproduire ?

— Des objectifs partagés avec le bacille le plus vil, grognai-je.

— Mais, en dépit de cette complexité, on peut, je crois, *classer* les objectifs d'une espèce selon son état d'avancement et les ressources qui lui sont par conséquent nécessaires.

Une civilisation préindustrielle, disait Nebogipfel – et je songeai à l'Angleterre du Moyen Âge –, a besoin de matières premières pour se nourrir, se vêtir, se chauffer, et cetera.

Mais, une fois que l'industrie s'est développée, des matériaux peuvent être substitués à d'autres pour compenser la pénurie d'une ressource particulière. Et les exigences essentielles deviennent alors le capital et le travail. Pareil état correspondrait à mon propre siècle, et je compris comment on pourrait en fait considérer, génériquement parlant, que les activités humaines de ce siècle arriéré étaient, dans leurs grandes lignes, suscitées par la concurrence pour obtenir ces deux ressources essentielles : le travail et le capital.

— Mais il y a un stade au-delà du stade industriel, dit Nebogipfel. C'est le stade *postindustriel*. Ma propre espèce est parvenue à ce stade – nous l'étions depuis presque un demi-million d'années quand vous êtes arrivé –, mais c'est un état qui n'a pas de fin.

— Expliquez-moi ce que cela signifie. Si le capital et le travail ne sont plus les moteurs de l'évolution sociale…

— Ils ne le sont plus, parce que leur absence est compensée par l'*Information*. Me suivez-vous ? Ainsi le Sol transmutateur de la Sphère – au moyen du savoir investi dans sa structure – pouvait-il compenser toute pénurie de ressource autre que l'énergie brute…

— Vous êtes donc en train de me dire que ces Constructeurs, étant donné leur fragmentation en une myriade de factions complexes, recherchent essentiellement à accroître leurs connaissances ?

— L'information – sa collecte, son interprétation et sa sauvegarde – est le but ultime de toute vie intelligente, dit Nebogipfel en posant sur moi un regard sévère. Nous l'avions compris et avions ainsi commencé à traduire les ressources du système solaire ; vous autres hommes du dix-neuvième siècle aviez à peine commencé à cheminer à l'aveuglette vers cette révélation.

— Très bien, dis-je en regardant vers les étoiles closes. Nous devons donc nous demander ce qui limite la collecte de l'information. Il me semble que ces Constructeurs universels ont déjà clôturé une bonne partie de cette Galaxie.

— Et il y a d'autres galaxies au-delà, dit Nebogipfel. Un million de millions de systèmes stellaires aussi vastes que celui-ci.

— Peut-être, alors, qu'en ce moment même les grandioses voiliers des Constructeurs continuent de se disperser comme des graines de pissenlit, voguant vers les confins inconnus de la

Galaxie… Peut-être que, finalement, les Constructeurs pourront conquérir la *totalité* de cet univers matériel et le consacrer à la sauvegarde et à la classification de l'information que vous décrivez. Cet univers serait devenu une gigantesque Bibliothèque, la plus vaste qu'on puisse imaginer, infinie dans son étendue et dans sa profondeur…

— Le projet est grandiose, certes – et le gros de l'énergie des Constructeurs est dévolu à ce but : étudier comment l'intelligence peut survivre dans le futur lointain, lorsque l'Esprit aura circonscrit l'Univers, que toutes les étoiles seront mortes et que les planètes auront échappé à leurs soleils… et que la matière elle-même entrera en dégénérescence.

« Mais vous vous trompez : l'Univers *n'est pas* infini. Et, par là même, *il n'est pas suffisant*. Pas pour certaines factions des Constructeurs. Comprenez-vous ? Cet Univers est borné dans l'espace et dans le temps ; il a commencé à un moment fixe du passé et devra se terminer avec la dégénérescence finale de la matière, à la fin ultime du temps…

« Certains Constructeurs – une faction – ne sont pas disposés à *accepter* cette finitude. Ils refusent d'assigner toute limite que ce soit à la connaissance. Un Univers fini ne leur suffit pas ! Et ils se préparent à agir en conséquence.

Un frisson de terreur pure me fit dresser les cheveux sur la tête. Je regardai vers les étoiles cachées. Voilà une espèce qui était déjà immortelle, qui avait conquis une galaxie, qui voulait absorber un Univers… Comment pourrait-elle encore aller plus loin pour satisfaire son ambition ?

Et, me demandai-je tristement, en quoi cela pourrait-il nous impliquer ?

Nebogipfel, toujours vissé à son monoculaire, se frotta le visage du dos de la main, à la manière d'un chat, pour enlever des fragments de nourriture restés dans les poils de son menton.

— Je n'appréhende pas encore totalement le projet de ceux-là, dit-il. Il implique le voyage transtemporel et la plattnérite ; et, je suppose, le concept de la Multiplicité des Histoires. Les données sont complexes…, tellement *brillantes*…

Je trouvai que c'était là un terme bien extraordinaire ; il me vint pour la première fois à l'esprit que le Morlock devait avoir un courage et une force intellectuelle inouïs pour descendre dans

l'Océan d'information des Constructeurs et affronter cette mer de fulgurantes Idées.

— Une flotte de Vaisseaux est en chantier, dit-il. D'énormes Machines transtemporelles bien au-delà des capacités de votre siècle ou du mien. Avec elles, les Constructeurs projettent – *crois-je* – de pénétrer le passé. Le passé profond.

— Jusqu'où ? Plus loin que le paléocène ?

— Oh, dit-il en m'observant, *beaucoup* plus loin que cela.

— Soit. Et que devenons-nous, Nebogipfel ? Quelle est cette « proposition » que vous voulez me présenter ?

— Notre bienfaiteur – le Constructeur ici présent avec nous – appartient à cette faction. Il a pu détecter notre approche dans le temps – je ne peux vous donner les détails, ils sont trop complexes –, il a pu *pressentir notre arrivée* à bord de notre Chronomobile rudimentaire, depuis le paléocène. Voilà pourquoi il était là pour nous accueillir.

Notre Constructeur avait pu détecter notre cheminement vers la surface du temps, comme si nous étions de timides poissons des profondeurs !

— Eh bien, je lui en suis reconnaissant. Après tout, s'il n'avait pas été là pour nous accueillir comme il l'a fait et nous traiter avec son énergie moléculaire, nous serions morts et bien morts.

— Exactement.

— Et maintenant ?

Nebogipfel désaccoupla son visage du monoculaire du Constructeur, qui se détacha avec un « plop ! » obscène.

— Je pense, dit-il lentement, qu'ils comprennent ce que vous signifiez : le fait que votre invention initiale a précipité les changements et la Multiplicité explosive qui a conduit à ce qui nous entoure.

— Que voulez-vous dire ?

— *J'imagine qu'ils savent qui vous êtes*. Et qu'ils veulent que nous venions avec eux. Sur leurs grands Vaisseaux… jusqu'à la Frontière au Commencement du Temps.

9
Options et introspections

Remonter jusqu'au Commencement du Temps… Mon âme défaillit rien qu'en y songeant !

Vous croirez peut-être qu'il y avait un peu de lâcheté dans cette réaction. Et c'était probablement vrai. Mais n'oubliez pas que j'avais déjà connu la vision d'une extrémité du Temps – sa triste Fin – dans l'une des Histoires que j'avais visitées : la toute première, où j'avais observé l'agonie du Soleil au-dessus de la plage désolée. Je me rappelai aussi mes vertiges, mes nausées, mon désarroi et le fait que la peur de rester sans défense dans cette obscurité m'avait à elle seule persuadé de remonter à bord de ma Machine transtemporelle et de me lancer à nouveau vers le passé.

J'avais beau savoir que l'image que j'allais découvrir à l'aube des temps serait inimaginablement différente, le souvenir de cette terreur et de cette faiblesse me faisait hésiter.

Je suis un humain – et j'en suis fier ! –, mais les extraordinaires expériences que j'ai vécues, plus insolites, dirai-je, que celles éprouvées par tout autre homme de ma génération, m'avaient permis d'appréhender les limitations de l'âme humaine ou, en tout cas, de la mienne. J'étais capable de traiter avec des descendants de l'homme comme les Morlocks et je pouvais me défendre honorablement contre des monstruosités préhistoriques du genre *Pristichampus*. Et, lorsque ce n'était qu'un exercice purement intellectuel – dans l'atmosphère feutrée d'un club de Pall Mall –, je pouvais concevoir des sujets beaucoup plus ambitieux : j'aurais pu débattre pendant de longues heures de la finitude du temps ou des opinions de von Helmholtz sur l'inévitabilité de la mort thermique de l'Univers.

… Mais, à la vérité, je trouvais la réalité beaucoup plus intimidante.

L'autre voie qui m'était offerte ne recelait cependant guère d'attraits pour moi !

Moi qui ai toujours été un homme d'action – il me plaît d'être maître de la situation ! –, j'étais là, dorloté par des créatures de métal si évoluées qu'elles ne pouvaient même pas concevoir de parler avec moi, pas plus que je n'eusse pensé m'entretenir de la nature de l'âme avec une fiole de bacilles. Il n'y avait rien que je pusse *faire,* ici sur la Terre blanche, car les Constructeurs universels avaient déjà *tout* fait.

Maintes fois je regrettai d'avoir accepté l'invitation de Nebogipfel au lieu de rester au paléocène ! Là, j'aurais fait partie d'une société évolutive en pleine croissance et mon intelligence et mes talents – tout comme ma force physique – auraient pu jouer un rôle essentiel dans la survie et le développement de l'Humanité en cette ère hospitalière. Je me surpris à tourner mes pensées vers Weena, vers ce monde de l'an 802 701 après J.-C. où je m'étais rendu lors de mon premier voyage transtemporel et dans lequel j'avais eu l'intention de retourner… jusqu'à ce que je fusse violemment dévié de ma course par la première Bifurcation de l'Histoire. Si les choses s'étaient passées différemment, songeai-je, si je m'étais comporté différemment cette première fois, peut-être aurais-je pu arracher Weena aux flammes, même au prix de ma santé ou de ma vie. Ou bien, si j'avais alors survécu à cet exploit, peut-être aurais-je pu contribuer à modifier véritablement cette malheureuse Histoire en amenant, d'une manière ou d'une autre, les Éloï et les Morlocks à regarder en face leur dégénérescence commune.

Je n'avais évidemment rien fait de tout cela ; je m'étais hâté de rentrer chez moi dès que j'avais repris possession de ma Machine transtemporelle. Et voilà qu'à présent j'étais forcé d'accepter qu'en raison de l'infini vêlage des Histoires je ne pourrais jamais retourner en 802 701 ni dans mon propre temps.

Il semblait que mes errances s'étaient terminées ici, dans ces quelques pièces dépourvues de sens !

Je serais maintenu en vie par les Constructeurs tant que mon corps demeurerait en état de marche. Puisque j'ai toujours été robuste, je supposai que je pouvais m'attendre à quelques décennies de vie supplémentaires, voire plus que cela. Car, si les Constructeurs avaient effectivement les compétences submoléculaires que leur attribuait Nebogipfel, peut-être (suggéra-

t-il, à ma grande surprise) pourraient-ils arrêter ou même inverser les processus de vieillissement de mon corps !

Il semblait toutefois que j'allais être privé de compagnie pour toujours, exception faite de ma relation inégale avec un Morlock qui m'était déjà intellectuellement supérieur et qui, avec son immersion permanente dans l'Océan d'information, ne tarderait pas à avoir des préoccupations trop évoluées pour mon entendement limité.

J'avais donc devant moi la perspective d'une vie longue et confortable, mais c'était la vie d'un animal de zoo, encagé dans ces quelques pièces sans avoir rien de significatif à accomplir. C'était un avenir en forme de tunnel à la fois clos et infini…

Mais, d'un autre côté, je savais qu'accepter le plan des Constructeurs était une décision parfaitement capable de détruire mon intellect.

Je confiai mes doutes à Nebogipfel.

— Je comprends vos craintes et vous félicite d'avoir l'honnêteté de regarder vos faiblesses en face. Vous avez accompli des progrès dans la compréhension de vous-même, depuis notre première rencontre…

— Épargnez-moi cette sollicitude, Nebogipfel !

— Il n'y a pas lieu de prendre une décision maintenant.

— Que voulez-vous dire ?

Et Nebogipfel de me décrire l'immense envergure technologique du projet des Constructeurs. Pour alimenter les Vaisseaux, il faudrait préparer d'énormes quantités de plattnérite.

— Les Constructeurs travaillent sur des échelles temporelles considérables, dit le Morlock. Or, même sous cet angle, le projet est ambitieux. D'après les prévisions des Constructeurs quant à la date d'achèvement (et ceci est vague, car les Constructeurs ne *planifient* pas au sens où le feraient des entrepreneurs humains ; ils se contentent plutôt d'édifier collectivement, pierre par pierre, avec le zèle absolu de termites), un million d'années s'écouleront jusqu'à ce que les Vaisseaux soient parés pour le départ.

— *Un million d'années* ? Les Constructeurs doivent être effectivement bien patients pour concevoir des projets à pareille échelle !

Mon imagination fut saisie par la démesure qu'il y avait à envisager un projet embrassant plusieurs ères géologiques et conçu pour envoyer des Vaisseaux à l'Aube des Temps ! Je ressentis une

certaine crainte mêlée de respect, comme si je percevais quelque intention divine.

Je m'en ouvris à Nebogipfel, qui me toisa d'un regard sceptique.

— Très bien, dit-il. Mais efforçons-nous d'être réalistes.

Il dit qu'il avait négocié pour que nous fussent ramenés les restes de notre Chronomobile improvisé, ainsi que des outils, des matières premières et une provision de plattnérite fraîche…

Je compris immédiatement ses intentions.

— Vous suggérez que nous enfourchions notre Chronomobile et franchissions d'un bond un million d'années tandis que nos patients Constructeurs achèvent de mettre au point leurs vaisseaux ?

— Pourquoi pas ? Nous n'avons pas d'autre moyen de participer au lancement. Les Constructeurs sont peut-être fonctionnellement immortels, mais pas nous.

— Eh bien…, je ne sais pas… je me demande si… Et comment les Constructeurs peuvent-ils être aussi sûrs d'avoir terminé leur programme de construction – au jour dit, et ainsi qu'ils l'ont prévu – à si longue échéance ? De mon temps, l'espèce humaine elle-même n'avait que le dixième de cet âge.

— N'oubliez pas, dit Nebogipfel, que *les Constructeurs ne sont pas humains*. Ils forment une espèce véritablement immortelle. Des foyers individuels de conscience peuvent se former puis se dissoudre à nouveau dans l'Océan commun, mais la continuité de la collecte de l'information et la cohérence du dessein sont inflexibles…

« De toute façon, dit-il en me regardant, qu'avez-vous à perdre ? Si nous remontons le temps et nous apercevons qu'après tout les Constructeurs ont abandonné le projet avant d'avoir achevé leurs Vaisseaux… et alors ?

— Eh bien, nous pourrions mourir, pour commencer. Et s'il n'y a pas de Constructeur disponible pour nous accueillir et subvenir à nos besoins à l'autre bout de votre million d'années ?

— Et alors ? répéta le Morlock. Pouvez-vous sonder votre cœur et dire que vous vous réjouissez de vivre comme *ça* le reste de votre existence ?

Et de désigner d'un geste notre petit appartement.

Je ne répondis pas, mais je crois qu'il lut mes pensées sur mon visage.

— De plus…, poursuivit-il.

— Oui ?

— Une fois le Chronomobile construit, il est possible que nous choisissions de l'utiliser pour voyager dans une direction différente.

— Que voulez-vous dire ?

— On va nous donner beaucoup de plattnérite. Nous pourrions même retourner au paléocène, si vous le désiriez.

Je jetai des regards furtifs autour de moi, comme un conspirateur.

— Nebogipfel, et si les Constructeurs vous entendent parler ainsi ?

— Et alors ? Nous ne sommes pas *prisonniers* ici. Les Constructeurs nous trouvent intéressants et ils estiment que *vous*, en tout cas, devriez accompagner les Vaisseaux dans leur quête finale, à cause de votre signification historique et causale. Mais ils ne nous forceraient pas la main ni ne nous maintiendraient ici si notre détresse était si profonde que nous ne pussions survivre.

— Et vous, lui demandai-je prudemment, que voulez-vous au juste ?

— Je n'ai pris aucune décision, répliqua-t-il. *Actuellement*, mon principal souci est de conserver un maximum d'options ouvertes sur l'avenir.

Cet avis était éminemment judicieux. La séance d'introspection terminée, Nebogipfel et moi convînmes de nous atteler à la reconstruction du Chronomobile et commençâmes à discuter en détail des outils et des matériaux nécessaires.

10
Préparatifs

Le Chronomobile fut ramené de la glace par le Constructeur. À cette fin, l'être se scinda en quatre petites pyramides et plaça ces composants sous chaque coin du châssis délabré du véhicule. Les mini-Constructeurs évoluaient avec des mouvements fluides, quasi onctueux – qu'on songe à la manière dont progresse une dune, grain par grain, sous l'influence du vent –, et je vis que des chaînes migratrices de cils métalliques reliaient les mini-Constructeurs entre eux tout le temps que dura cette insolite procession.

Lorsque les restes de notre véhicule eurent été déposés au milieu d'une des pièces, les mini-Constructeurs fusionnèrent pour redevenir le Constructeur originel : ils se répandirent vers le haut en s'abouchant, comme s'ils fondaient – spectacle que je trouvai fascinant, tout répugnant qu'il fût ; mais Nebogipfel ne tarda pas à se rebrancher sur le monoculaire sans aucun problème.

L'infrastructure du Chronomobile provenait, pour l'essentiel, de la carcasse de notre Véhicule à déplacement transtemporel de 1938, mais sa superstructure – quelques panneaux en guise de parois et de plancher – avait été construite de bric et de broc par Nebogipfel à partir des épaves des Automoteurs du Corps expéditionnaire et de celle de la *Zeitmaschine* Messerschmitt. Le rudimentaire tableau de bord avait été tout aussi grossièrement remonté. L'ensemble était à présent incomplet et en piteux état. Il était donc très clair qu'en plus de remplacer la plattnérite nous aurions besoin de procéder à une rénovation considérable du véhicule.

J'assurai une bonne partie du travail manuel spécialisé sous la direction de Nebogipfel. J'avais, au début, accepté de mauvaise grâce cet arrangement, mais c'était Nebogipfel qui avait accès à l'Océan d'information et, par là, à la sagesse accumulée des Constructeurs ; et c'était lui qui pouvait préciser au Constructeur les pièces dont nous avions besoin : un tube de tel diamètre, fileté au pas de tant, etc.

Le Constructeur produisait les éléments demandés à sa manière habituelle, par simple extrusion. Il ne lui en coûtait apparemment rien de plus qu'une perte matérielle ; mais celle-ci était toutefois rapidement compensée par un flux accru dans l'appartement des cils migratoires qui l'alimentaient.

J'avais du mal à faire confiance aux résultats de ce processus. J'avais visité des aciéries et autres usines à l'occasion de la fabrication de pièces destinées à ma propre Machine transtemporelle et à d'autres dispositifs antérieurs : j'avais regardé le fer en fusion couler depuis les hauts-fourneaux jusque dans les convertisseurs Bessemer où il serait oxydé et mélangé au spiegel et au carbone… Et ainsi de suite. Par comparaison, je trouvais difficile de m'en remettre à quelque chose qui venait d'être dégorgé par un tas informe de copeaux scintillants !

Le Morlock ne manqua évidemment pas de stigmatiser la stupidité de mon préjugé.

— La transmutation subatomique dont est capable le Constructeur est un processus bien plus raffiné que l'association de la fusion, du mélange et du façonnage au marteau que vous décrivez, processus grossier qui semble ne pas avoir évolué depuis votre sortie de l'âge des cavernes.

— Peut-être, dis-je, mais tout de même… C'est un processus invisible !

Je ramassai une clé ; comme tous les outils que nous avions demandés, elle avait été dégorgée par le Constructeur quelques instants seulement après la commande de Nebogipfel et c'était un objet lisse, sans solution de continuité, sans jointures, ni vis, ni traces de moulage.

— Quand je ramasse pareil objet, je m'attends presque qu'il soit *encore chaud*, dégoulinant de suc gastrique ou couvert de ces affreux cils métalliques…

Nebogipfel secoua la tête. Il était clair qu'il se moquait de moi.

— Que vous êtes *intolérant* envers quiconque fait autrement que vous !

En dépit de mes réserves, je fus forcé de laisser le Constructeur nous fabriquer d'autres outils et fournitures diverses. Je calculai que le voyage durerait trente heures si nous remontions jusqu'au paléocène, mais pas plus de trente minutes si nous exécutions un bond limité dans le futur pour rejoindre les Vaisseaux

transtemporels. Déterminé à ne pas partir démuni cette fois-ci, j'emportai donc dans notre nouveau Chronomobile suffisamment d'eau et de provisions pour que nous pussions tenir quelques jours, et je demandai à ce qu'on nous fournît à l'un comme à l'autre des vêtements chauds et épais. Je n'étais quand même guère rassuré lorsque je passai le lourd manteau que m'avait confectionné le Constructeur sur les vestiges de ma chemise en serge vert jungle ; le vêtement était coupé dans un tissu argenté non identifiable, fortement matelassé.

— Il me semble carrément contre nature, protestai-je, d'endosser quelque chose qui vient d'être vomi de pareille façon !

— Vos réserves commencent à devenir lassantes, répliqua le Morlock. Il est clair pour moi que vous avez une peur morbide du corps et de ses fonctions. Ce qui est prouvé non seulement par votre réaction irrationnelle devant les aptitudes manufacturières du Constructeur mais aussi par votre première réaction face aux Morlocks…

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dis-je, inquiet.

— Vous m'avez souvent décrit votre rencontre avec cette espèce… cousine de la mienne en utilisant des termes associés au corps : des analogies fécales, « des doigts comme des lombrics », et ainsi de suite.

— Attendez ! Vous êtes donc en train de me dire que si je crains le Morlock et les produits des Constructeurs c'est ma propre *biologie* que je crains ?

Sans prévenir, il ouvrit la main juste sous mon nez : la pâleur de la chair nue de sa paume, ses doigts en forme de ver de terre – tout cela était pour moi écœurant, évidemment, comme toujours, et je ne pus réprimer un sursaut de recul.

Le Morlock sentit manifestement qu'il avait réussi sa démonstration ; et je me rappelai aussi le lien que j'avais un jour relevé entre ma peur des bases souterraines des Morlocks et celle, datant de l'enfance, associée aux puits d'aération débouchant sur la cour dans la maison de mes parents.

Il va sans dire que je me sentis très mal à l'aise après ce brusque diagnostic de Nebogipfel, à la pensée que mes réactions pussent être gouvernées non par la force de mon intellect, comme je l'eusse supposé, mais par des facettes aussi bizarres et aussi secrètes de ma nature !

— Je crois, conclus-je avec toute la dignité que je pus rassembler, qu'il y a des sujets qu'il est préférable de ne pas évoquer.

Et j'arrêtai là cette conversation.

Le Chronomobile terminé était d'un aspect peu raffiné : une simple caisse métallique, ouverte en haut, non peinte et grossièrement finie. Mais les commandes étaient sensiblement plus évoluées que les mécanismes sommaires construits par Nebogipfel avec les matériaux disponibles au paléocène. Elles comprenaient même de simples compteurs chronométriques, aux cadrans peints à la main, toutefois, et nous aurions à peu près la même liberté de mouvement transtemporel que celle offerte par ma toute première Machine.

À mesure que j'avançais dans mon travail et que s'approchait le jour fixé pour notre départ, je sentais monter ma peur et mes doutes. Je savais que je ne pourrais jamais rentrer chez moi, mais, en partant d'ici avec Nebogipfel pour aller dans le futur et le passé, je risquais de me retrouver dans des univers si étranges que ni mon esprit ni mon corps n'y survivraient. Il se pourrait que j'approchasse du terme de ma vie. J'en étais conscient, et une douce terreur humaine s'empara de moi.

Finalement, tout fut prêt. Nebogipfel s'installa sur sa selle. Il était enveloppé dans la lourde combinaison matelassée en tissu argenté du Constructeur, et de nouvelles lunettes étaient fixées sur sa petite tête. Il ressemblait un peu à un jeune enfant emmitouflé contre les rigueurs de l'hiver, du moins tant qu'on ne voyait pas les cheveux qui descendaient en cascade de son visage et l'œil qui brillait derrière les verres bleus.

Je m'assis près de lui et contrôlai une dernière fois le contenu de notre véhicule.

Puis, en une seconde, les murs de notre appartement se changèrent silencieusement en verre. Tout autour de nous, à présent visibles derrière les parois transparentes de notre chambre, les plaines désolées de la Terre blanche s'étendaient jusqu'à l'horizon, ourlées de rouge par les dernières lueurs du couchant. Sur les indications de Nebogipfel – encore une fois –, les cils vibratiles du Constructeur avaient retravaillé la matière des murs de la pièce où reposait le Chronomobile. Nous continuerions à avoir besoin

d'un minimum de protection contre le rude climat de la Terre blanche mais nous voulions voir le monde pendant le voyage.

Bien que la température de l'air n'eût pas changé, j'eus immédiatement l'impression d'avoir beaucoup plus froid ; je frissonnai et resserrai les pans de mon manteau.

— Je crois que nous sommes prêts, dit Nebogipfel.

— Prêts pour tout, convins-je, sauf en ce qui concerne notre décision ! Partons-nous vers le futur qui verra l'achèvement des Vaisseaux, ou alors… ?

— Je crois que la décision vous revient, dit-il.

Je me plais à croire qu'il y eut une certaine sympathie dans son expression non humaine.

Une douce peur palpitait encore en moi car, hormis pendant ces quelques premières heures désespérées après que j'eus perdu Moïse, je n'avais jamais été homme à embrasser la perspective du trépas et je savais pourtant que le choix que j'allais faire risquait de mettre fin à ma vie. Il n'empêche que…

— Je n'ai vraiment guère le choix, dis-je à Nebogipfel. Nous ne pouvons pas rester ici.

— Non. Nous sommes des exilés, vous et moi. Je crois qu'il ne nous reste rien d'autre à faire que de continuer… jusqu'à la Fin.

— Oui, jusqu'à la Fin du Temps lui-même, on dirait. Alors, ainsi soit-il, Nebogipfel. Ainsi soit-il.

Nebogipfel bascula vers l'avant les manettes du Chronomobile – je sentis ma respiration s'accélérer et le sang me cogner aux tempes – et nous tombâmes dans l'imprécis tumulte du voyage transtemporel.

11
En avant dans le temps

Une fois de plus, le Soleil traversa le ciel comme une fusée et la Lune, encore verte, parcourut le cycle accéléré de ses phases à la cadence de plusieurs mois par seconde ; les vélocités apparentes des deux corps célestes ne tardèrent pas à atteindre le point où ils se fondirent dans la bande lumineuse habituelle oscillant d'un équinoxe à l'autre, et où le ciel prit la teinte gris acier qui mélangeait le jour et la nuit. Tout autour de nous, clairement visibles depuis notre belvédère, les champs de glace de la Terre blanche s'étendaient jusqu'au-delà de l'horizon, inchangés dans le tourbillon des années insignifiantes, ne montrant qu'un éclat superficiel lissé par la rapidité de notre déplacement.

J'eusse aimé voir ces magnifiques voiliers interstellaires s'envoler dans l'espace, mais la rotation de la Terre m'empêcha de discerner ces fragiles vaisseaux dès que commença notre voyage transtemporel.

Quelques secondes – subjectives – après notre départ, l'appartement fut démoli. Il s'évapora comme la rosée autour de nous et notre capsule transparente resta isolée sur le toit plat de la tour. Je songeai à la suite bizarre, quoique confortable, de nos pièces, avec mon étuve, le ridicule papier tontisse, l'énigmatique table de billard et le reste : *tout* s'était liquéfié pour retrouver le néant informe originel, et notre appartement, désormais inutile, avait été réduit à un rêve : un souvenir platonique dans l'imagination de métal des Constructeurs universels !

Nous n'avions toutefois pas été abandonnés par notre Constructeur attitré, l'image même de la patience. De mon point de vue accéléré, il semblait reposer *ICI*, à quelques yards de nous, pyramide trapue, les cils fourmillants gommés par notre vitesse… puis sauter brusquement *là*, s'y attarder quelques secondes, puis repartir, et ainsi de suite. Puisqu'une seule de nos secondes durait des siècles à l'extérieur du Chronomobile, je pouvais calculer que le

Constructeur restait parfois mille ans absolument immobile à proximité de la capsule.

J'en fis la remarque à Nebogipfel.

— Imaginez cela, si vous le pouvez ! Être immortel est une chose, mais se consacrer à ce point à une tâche unique… Il est comme un chevalier solitaire veillant sur son Graal tandis que s'envolent les siècles de l'Histoire et les éphémères soucis des hommes ordinaires.

Ainsi que je l'ai déjà indiqué, les édifices voisins du nôtre étaient des tours, dressées à deux ou trois milles d'intervalle, qui parsemaient toute la vallée de la Tamise. Je n'y avais relevé aucun signe de changement durant les quelques semaines que nous passâmes dans notre appartement, même pas l'ouverture d'une porte. Mais à présent, grâce à l'accélération de ma perception, je voyais avec quelle lenteur l'évolution affectait l'extérieur des édifices. À Hammersmith, la façade d'un cylindre, polie comme un miroir, gonfla comme sous l'effet de quelque maladie métallique avant de se stabiliser en une surface bossuée striée de canaux anguleux. Une autre tour, dans les environs de Fulham, disparut totalement ! Un instant elle était là, l'instant d'après elle n'y était plus… et il n'y eut même pas l'ombre des fondations pour montrer son emplacement : la glace se referma sur le sol exposé trop vite pour je pusse suivre l'opération des yeux.

Cette sorte d'évolution fluide se poursuivait en permanence. La vitesse du changement dans ce Londres inédit devait se mesurer en siècles – alors que des quartiers du Londres que je connaissais se modifiaient en quelques années –, mais il y avait du changement tout de même, fis-je remarquer à Nebogipfel.

— Nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses quant au but de cette reconstruction, dit-il. Peut-être le changement de l'apparence externe signifie-t-il un changement dans l'utilisation interne. En outre, les lents processus de la dégradation agissent même ici. Et peut-être y a-t-il, occasionnellement, des incidents plus spectaculaires, comme la chute d'une météorite.

— Les Constructeurs, avec leur intelligence démesurément étendue, pourraient sûrement prévoir un accident pareil ! Ils pourraient suivre le bolide à la trace avec leurs télescopes et, même, utiliser leurs fusées ou leurs voiliers spatiaux pour dévier ces objets de leur trajectoire.

— Jusqu'à un certain point, dit Nebogipfel. Mais le système solaire est un lieu chaotique gouverné par le hasard. On ne pourrait jamais être sûr d'éliminer *toutes* les calamités, quelles que soient les ressources disponibles, et quelle que soit l'ampleur de la prévision et des mesures de surveillance… Aussi, même les Constructeurs doivent parfois… reconstruire – *jusqu'à la tour que nous habitons*.

— Que voulez-vous dire ?

— Réfléchissez. Avez-vous chaud ? Vous sentez-vous à l'aise ?

Ainsi que je l'ai noté, mon exposition apparente aux déserts de la Terre blanche, avec pour seul bouclier l'invisible dôme des Constructeurs, m'avait laissé une impression de froid ; mais je savais que ce ne pouvait être qu'une réaction interne.

— Je me sens tout à fait bien.

— Évidemment. Moi aussi. Et, puisque nous voyageons déjà depuis un quart d'heure, nous savons que des conditions uniformes se maintiennent dans cet édifice *depuis plus d'un demi-million d'années*.

Je compris où il voulait en venir.

— Mais notre tour, dis-je, est tout aussi exposée aux outrages du temps que les autres…, par conséquent, notre Constructeur doit remettre continuellement les lieux en état pour qu'ils restent habitables pour nous.

— Oui. Sinon, le dôme qui nous abrite se serait sûrement fissuré et aurait dégringolé depuis longtemps.

Nebogipfel avait raison, évidemment. C'était là encore une facette de l'extraordinaire détermination des Constructeurs, mais je n'en fus guère rassuré pour autant ! Je regardai autour de moi et examinai le sol sous nos pieds ; j'eus l'impression que la tour était devenue aussi insubstantielle qu'une termitière, recreusée et remodelée en permanence par les Constructeurs universels, et je fus saisi de vertige.

Je pris alors conscience d'un changement dans la qualité de la lumière. Le paysage glaciaire s'étendait toujours, immuable, autour de nous, mais il me sembla que la glace s'était quelque peu assombrie.

Les bandes solaire et lunaire, rendues floues et indistinctes par leur précession, oscillaient toujours dans le ciel ; la Lune luisait

encore du vert violent de sa végétation transplantée tandis que le Soleil paraissait subir un cycle de changements.

— Il semble, observai-je, que le Soleil *scintille*, que son éclat varie avec une périodicité de l'ordre de plusieurs siècles, au bas mot.

— Je crois que vous avez raison.

C'était cette incertitude de la lumière, j'en étais à présent convaincu, qui projetait l'illusion troublante et bizarre d'une ombre sur le paysage glacé. Si l'on se tient devant une fenêtre, qu'on place la main devant son visage, les doigts écartés, et qu'on l'agite de droite à gauche devant ses yeux, on aura peut-être une certaine idée de ce que je veux dire.

— Ce satané clignotement, protestai-je, a le chic pour s'insinuer sous la rétine et peut-être perturber les rythmes du cerveau.

— Surveillez donc la lumière, dit Nebogipfel. Notez sa qualité. Elle change à nouveau.

Je m'y appliquai et fus immédiatement récompensé par des aperçus d'un aspect inédit du bizarre comportement du Soleil. L'astre avait comme une dominante *verdâtre*, à certains moments seulement – et je voyais alors un filet émeraude rayer l'écliptique –, mais néanmoins réelle.

Conscient de la présence de ce verdoiement, je pus détecter des éclairs émeraude sur les hauteurs gelées et les massifs édifices de Londres. Vision poignante comme un souvenir de la vie qui avait disparu de ces collines.

— Je soupçonne, dit Nebogipfel, que le scintillement et les éclairs verts sont liés…

Il me rappela que l'astre du jour était la plus grande source d'énergie et de matière du système solaire. Ses Morlocks avaient eux-mêmes dû l'exploiter pour construire leur Sphère héliocentrée.

— Je crois à présent, dit-il, que les Constructeurs universels eux aussi creusent ce grandiose corps céleste : ils minent le Soleil pour en tirer les matières premières dont ils ont besoin…

— La plattnérite ! dis-je, de plus en plus excité. Voilà la signification de ces éclairs verts, n'est-ce pas ? Les Constructeurs sont en train d'extraire la plattnérite du Soleil.

— Ou de mettre à profit leurs compétences alchimiques pour changer en plattnérite la matière et l'énergie solaires, ce qui revient au même.

Pour que la lueur de la plattnérite fût visible depuis la Terre, soutenait Nebogipfel, les Constructeurs devaient être en train d'édifier de vastes coquilles de cette substance autour du Soleil. Une fois terminées, ces enveloppes seraient transportées, en d'immenses convois, vers d'autres chantiers du système solaire, et l'accrétion d'une nouvelle coquille recommencerait. Le scintillement que nous voyions devait représenter le montage et le démontage accélérés de ces immenses amas de plattnérite.

— C'est extraordinaire, haletai-je. Les Constructeurs doivent retirer du Soleil des quantités de substance comparables à la masse de la plus grosse des planètes ! Ce qui éclipse même l'édification de votre grandiose Sphère, Nebogipfel.

— Nous savons que les Constructeurs ne sont pas dénués d'ambition.

Il me sembla alors que le scintillement du patient Soleil s'atténua, à croire que les Constructeurs approchaient de la fin de leur exploitation. Je voyais d'autres taches de vert plattnérite apparaître çà et là dans le ciel ; distinctes de la bande solaire, elle fonçaient plutôt dans le ciel à la manière de lunes artificielles. Je compris qu'il s'agissait de structures en plattnérite, d'énormes agglomérats de cette substance qui avaient traversé l'espace et s'installaient sur quelque paisible orbite autour de la Terre.

La lueur changeante de la plattnérite jouait sur l'enveloppe de notre Constructeur, qui se tenait près de nous, impassible, tandis que le ciel subissait ces extraordinaires évolutions.

Nebogipfel consulta ses compteurs chronométriques.

— Nous avons parcouru près de huit cent mille ans…, cela suffit, je crois.

Il tira sur ses manettes et le Chronomobile cahota, manifestant l'instabilité caractéristique du voyage transtemporel, et j'eus à lutter à la fois contre la peur et la nausée.

Notre Constructeur disparut instantanément de ma vue. Je hurlai – je ne pus m'en empêcher ! – et agrippai la banquette du Chronomobile. Je crois que je ne m'étais jamais senti aussi seul et abandonné qu'en cet instant où brusquement – semblait-il –, après huit mille siècles de route, notre fidèle compagnon nous livrait à l'inconnu.

La vibration précessionnelle du ruban solaire se ralentit, s'atténua et disparut ; au bout de quelques secondes, je perçus le

déconcertant papillotement qui marque l'alternance de la nuit et du jour, et le ciel perdit sa clarté grise et délavée.

La lumière verte de la plattnérite emplissait l'espace tout autour de moi à l'intérieur de notre dôme, dissimulant les plaines impassibles de la Terre blanche dans son scintillement laiteux.

La pulsation du jour et de la nuit ralentit jusqu'à être plus lente que le battement de mon cœur. En ce tout dernier instant, j'eus la vision fugitive – un éclair, pas plus – d'un champ stellaire crevant la surface du décor, éblouissant, tout proche ; et j'entrevis l'image ténébreuse de plusieurs larges crânes munis d'yeux énormes et humains. Puis Nebogipfel ramena ses manettes à zéro : le Chronomobile s'immobilisa, nous émergeâmes dans l'Histoire, la foule des Veilleurs disparut et nous fûmes plongés dans un flot de lumière verte.

Nous étions incrustés dans un Vaisseau de plattnérite !

12
Le Vaisseau

Moi-même, le Morlock, le mécanisme et la carrosserie de notre modeste Chronomobile baignions tous dans la clarté émeraude de la plattnérite qui nous enveloppait intégralement. Je n'avais aucune idée de la taille réelle du Vaisseau ; de fait, j'avais du mal à m'orienter au sein de sa masse. Il ne ressemblait pas à un bâtiment de mon époque, car il lui manquait une infrastructure bien définie, avec des cloisons et des panneaux pour délimiter des sections internes, la salle des machines, et cetera. Au lieu de quoi, il faut imaginer un *réseau* : un ensemble de fils et de nœuds, d'où rayonnait la lumière verte de la plattnérite, projeté sur nous par un invisible pêcheur, si bien que Nebogipfel et moi-même étions prisonniers d'un immense enchevêtrement de tiges et de courbes lumineuses.

Ce réseau ne pénétrait pas jusqu'à notre Chronomobile : il semblait s'arrêter à peu près à la distance où s'était dressée la paroi de notre dôme. Je continuais de respirer sans problème et n'avais pas plus froid qu'avant. La protection environnementale du dôme devait nous être encore fournie par des moyens quelconques et je crus que le dôme lui-même était toujours en place, car je vis d'infimes reflets dans une surface au-dessus de nous, mais la lumière de la plattnérite était si diffuse et si changeante que je ne pouvais vérifier mes suppositions.

Je ne pouvais pas non plus distinguer de sol sous le Chronomobile. Le réseau semblait se prolonger en dessous de nous et plonger profondément dans la texture de l'édifice ou de ce qu'il en restait. Or je ne voyais pas comment cette trame ténue pouvait supporter une masse aussi importante que celle de notre véhicule, et je fus soudain pris d'un accès de vertige inopportun. Je réprimai avec détermination une réaction aussi primitive. Ma situation était extraordinaire, mais je désirais bien me conduire – surtout si ces instants devaient être les derniers de ma vie ! – sans m'abaisser à

gaspiller la moindre énergie à sauver de la déconfiture le singe affolé qui résidait en moi et croyait qu'il allait tomber de cet arbre vert luminescent.

J'examinai le réseau qui m'entourait. Apparemment gros comme mon index, ses principaux fils étaient si brillants que j'avais du mal à m'assurer que cette épaisseur ne fût pas un simple artefact de ma propre sensibilité optique. Ces fils délimitaient des cellules d'environ un pied de diamètre et de formes irrégulières : aussi loin que portait mon regard, je n'en voyais pas deux semblables. Des fils plus ténus, reliant entre elles ces cellules principales, formaient une configuration subcellulaire complexe ; celle-ci était encore subdivisée par des fils plus ténus, et ainsi de suite, jusqu'à la limite de ma résolution oculaire, ce qui me rappela les cils vibratiles arborescents de l'enveloppe externe d'un Constructeur.

Aux nœuds où se rejoignaient les fils primaires étincelaient des points de lumière, aussi insolemment verts que tout le reste : ces globules ne restaient pas au repos mais se déplaçaient le long des fils ou explosaient en minuscules éclairs silencieux. Ces infimes mouvements se reproduisaient dans toute l'étendue du réseau, si bien qu'il était illuminé par la douce clarté changeante d'une structure en continuelle évolution.

J'avais une impression de fragilité, comme si nous étions dans un cocon tissé en fils d'araignée, mais toute cette architecture suggérait une vie organique et il me semblait que, si je tendais maladroitement la main et arrachais de grands lambeaux de cette structure complexe, elle ne tarderait pas à se réparer toute seule.

Et dans tout le Vaisseau, comme on peut se l'imaginer, régnait cette insolite contingence induite par la plattnérite : l'impression que l'engin n'était pas solidement implanté dans la réalité, qu'il était insubstantiel et temporaire.

La texture du réseau était suffisamment ajourée pour que je pusse contempler le monde extérieur au travers de la mince coque de « notre » Vaisseau. Les collines et les édifices anonymes du Londres des Constructeurs étaient toujours là, et la glace éternelle ne montrait aucune trace de perturbation. C'était la nuit, le ciel était dégagé ; le croissant argenté de la Lune voguait bien haut parmi les étoiles absentes…

Et, glissant dans le ciel de cette Terre abandonnée, j'aperçus d'autres Vaisseaux à plattnérite. De forme lenticulaire, immenses,

ils semblaient avoir la même structure en réseau que celui dans lequel Nebogipfel et moi étions enfermés ; de petites lumières ruisselaient, étoiles captives, d'un bout à l'autre de leurs complexes intérieurs. La glace de la Terre blanche baignait uniformément dans la clarté de la plattnérite ; les Vaisseaux dérivaient tels d'immenses nuages silencieux, trop près du sol pour être naturels.

Nebogipfel m'observait ; la plattnérite nimbait son pelage d'un lustre vert somptueux.

— Vous allez bien ? s'enquit-il. Vous me semblez quelque peu décomposé.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Vous avez la litote facile, Morlock. Décomposé ? J'aurais pu le dire moi-même…

Pivotant sur mon siège, je tendis la main derrière moi et trouvai une coupe remplie des noix et des fruits non identifiables que m'avait fournis le Constructeur. J'enfonçai les doigts dans la nourriture et me la fourrai dans la bouche ; l'activité simple et animale de la nutrition me distrayait des stupéfiants mystères, à peine compréhensibles, qui m'entouraient. Je me demandai, en fait, si ç'allait être mon dernier repas – l'*ultima cena* de la Terre !

— Je m'attendais que notre Constructeur fût ici pour nous accueillir.

— Mais je pense qu'il est effectivement ici, dit Nebogipfel.

Il leva la main, et une lumière émeraude rayonna de ses doigts blafards.

— Ce Vaisseau est manifestement conçu selon les mêmes principes architecturaux que les Constructeurs eux-mêmes. Je crois que nous pourrions dire que « notre » Constructeur est encore là : mais sa conscience est à présent représentée par une configuration de ces points lumineux animés, au sein de ce réseau de plattnérite. Et le Vaisseau est sûrement relié à l'Océan d'information ; on pourrait même dire qu'il forme lui-même un nouveau Constructeur universel. *Le Vaisseau est vivant…,* aussi vivant que les Constructeurs.

« Et pourtant, puisqu'il est composé de plattnérite, cet engin doit être bien *plus* que cela.

Nebogipfel m'observa de son œil unique, sombre et profond derrière ses lunettes.

— Comprenez-vous ? Si ceci est la vie, c'est une *nouvelle* sorte de vie – la vie de la plattnérite –, la première sorte de vie qui ne soit pas liée, comme nous autres, à la lente rotation des engrenages de l'Histoire. Et elle a été *élaborée* ici même, avec nous-mêmes en son centre… Ce Vaisseau est ici pour nous – pour nous ramener –, exactement comme le Constructeur l'a promis. Il est là, voyez-vous.

Nebogipfel avait évidemment raison. Je me demandai alors, avec une sorte d'affectation nerveuse, combien d'autres Vaisseaux comme celui-ci, qui rôdaient tels d'énormes fauves dans les cieux vides d'étoiles de la Terre, étaient aussi en ce lieu, d'une manière ou d'une autre, à cause de notre présence.

C'est alors, tandis que je levais les yeux vers le firmament saturé de plattnérite, qu'un autre détail me frappa.

— Nebogipfel ! Regardez la Lune !

Le Morlock se retourna. Je constatai que la lumière verte qui nimbait les poils de son visage était à présent auréolée d'une délicate clarté argentée.

Ma conclusion était simple : la Lune avait perdu son délicieux verdoiement. La couleur vitale, montée de la Terre pour la revêtir pendant des millions d'années, s'était fanée, révélant la blancheur macabre des montagnes poussiéreuses et les mers lunaires à leur pied. Dans sa mortelle pâleur, le satellite n'avait à présent plus rien qui le distinguât de la Lune de mon époque, si ce n'était, peut-être, un éclairement plus prononcé de sa partie obscure : une lune vieille mais vivace dans les bras de la lune jeune. Et je savais que ce regain de luminosité s'expliquait uniquement par l'albédo accru de la Terre couverte de glace qui devait étinceler comme un second Soleil dans le ciel sans atmosphère de la Lune.

— Il se peut que ce soit une conséquence des variations forcées de l'éclat du Soleil, suggéra Nebogipfel. Les travaux des Constructeurs pour extraire la plattnérite ont peut-être, finalement, rompu l'équilibre de la vie.

— Vous savez, dis-je non sans amertume, je crois qu'après tout ce à quoi nous avons assisté j'avais trouvé quelque consolation dans la persistance de cette parcelle de verdure terrestre, là-haut dans le ciel. Dans la pensée que quelque part – à une distance qui ne fût pas infranchissable – se maintînt un vestige de la Terre dont je gardais le souvenir, et qu'il y eût là quelque improbable jungle à pesanteur réduite où pourraient encore marcher les fils de l'homme… Mais il

ne peut y avoir à présent sur cette morne surface que des ruines, et des empreintes de pas à demi effacées – encore des ruines, pour faire pendant à celles qui jonchent le cadavre de la Terre.

Et c'est précisément à cet instant, pendant mon accès de nostalgie, que retentit une détonation – un improbable coup de feu ? – et que notre dôme protecteur se fissura comme une coquille d'œuf !

Je constatai qu'une série de fêlures avaient fleuri en un complexe delta sur la face du dôme. Sous mes yeux, un modeste fragment de dôme, pas plus grand que ma main, se détacha et vint flotter dans l'air comme un flocon de neige.

Et, au-delà du dôme morcelé, les fils du réseau de plattnérite se ramifiaient en progressant *vers Nebogipfel et moi-même*.

— Nebogipfel, que se passe-t-il ? Sans le dôme, allons-nous mourir ?

J'étais dans un état fébrile, comme chargé d'électricité, dans lequel toutes mes terminaisons nerveuses vibraient de doute et de crainte.

— Essayez de ne pas avoir peur, dit Nebogipfel.

Et, d'un geste d'une stupéfiante simplicité, il me prit la main dans ses minces doigts de Morlock et la tint comme un adulte tiendrait celle d'un enfant. C'était la première fois que je sentais le contact de ses doigts froids depuis les atroces moments où le Constructeur m'avait réparé, et un lointain écho de notre camaraderie du paléocène vint me réchauffer au milieu des glaces de la Terre blanche. Je crois que je criai alors, détraqué par la peur, et que je me recroquevillai sur mon siège, ne songeant qu'à m'échapper ; alors les faibles doigts de Nebogipfel resserrèrent leur prise sur les miens.

Le dôme continuait de se fissurer et j'entendis une pluie de fragments tambouriner doucement sur le Chronomobile. Les fils de plattnérite, sillonnés de nodules lumineux, s'enfoncèrent encore plus avant dans les brèches.

— Ils…, les Constructeurs, ces êtres de plattnérite, dit Nebogipfel, ont l'intention de nous emmener avec eux jusqu'à l'aube du temps, et peut-être au-delà…

« Mais pas comme ceci, dit-il en indiquant son corps fragile. Nous ne pourrions jamais survivre, ne fut-ce qu'une minute. Comprenez-vous ?

Les tentacules de plattnérite frôlèrent mon cuir chevelu, mon front, mes épaules ; je me baissai pour esquiver leur glaciale étreinte.

— Vous voulez dire qu'il nous faut devenir comme *eux* ? Comme les Constructeurs… que nous devons nous soumettre à l'invasion de ces arborescences de plattnérite ! Pourquoi ne pas m'en avoir averti ?

— À quoi cela aurait-il servi ? C'est le seul moyen. Votre peur est naturelle, mais vous devez la réprimer rien qu'un instant encore, et ensuite…, ensuite, vous serez libre…

Je sentais le poids glacial des spirales de plattnérite envahir mes jambes et mes épaules. J'essayai de rester immobile… puis j'eus l'impression qu'un de ces câbles serpentait sur mon front et je perçus, très distinctement, le fourmillement des cils vibratiles à même ma chair : je ne pus m'empêcher de hurler et de me débattre contre ce duveteux fardeau. Mais j'étais déjà incapable de me lever de mon siège.

J'étais à présent immergé dans la clarté verte, et le monde extérieur – la Lune, les plaines glacées et jusqu'à la superstructure du Vaisseau – disparut de mon champ de vision. Les globules de lumière mobiles, quasi vivants, me passèrent sur le corps, m'éblouissant la rétine. La coupe de fruits glissa de mes doigts presque engourdis et tomba bruyamment sur le plancher du véhicule ; mais même ce fracas ne tarda pas à s'abolir tandis que mes sens s'atrophiaient.

Le dôme finit par s'écrouler tout autour de moi dans une grêle de fragments. Sur mon front perla une sensation de froid – l'haleine lointaine de l'hiver –, et puis il n'y eut plus que la fraîcheur des doigts de Nebogipfel contre les miens… et l'omniprésent attouchement liquide de la plattnérite ! J'imaginai les cils en train de se détacher et – comme ils l'avaient fait une fois déjà – de se presser dans les interstices de mon corps. Cette invasion lumineuse avait progressé si rapidement que je ne pouvais plus bouger le moindre doigt ni crier, j'étais immobilisé comme par une camisole de force. Et maintenant les tentacules s'insinuaient irrésistiblement entre mes lèvres comme autant de vers, puis dans ma bouche, pour

s’y dissoudre contre ma langue ; et je sentis une pression glaciale sur mes globes oculaires…

J’étais perdu, désincarné, noyé dans cette lumière émeraude.

LIVRE SIX

Les Vaisseaux du temps

1
Départ

J'étais en dehors du Temps et de l'Espace.

Ce n'était pas comme le sommeil, car, même pendant le sommeil, le cerveau est actif, fonctionne, s'affaire à trier sa cargaison d'informations et de souvenirs ; même pendant le sommeil, soutiens-je, on demeure conscient – conscient de soi-même et de la continuité de son existence.

Cet intervalle intemporel était tout autre. C'était presque comme si la matrice de plattnérite m'avait subtilement et silencieusement mis en pièces. *Je n'étais plus là*, tout simplement ; les fragments de ma personnalité et les éclats de ma mémoire avaient été broyés et disséminés dans cet immense et invisible Océan d'information auquel Nebogipfel était si attaché.

… Et puis – fait encore plus mystérieux ! – je me retrouvai *là* – je ne peux l'exprimer plus simplement –, et ce fut moins un éveil qu'un contact qu'on remet, comme pour allumer une ampoule électrique.

Je voyais à nouveau. J'avais une vision claire du monde : la coque luminescente du Vaisseau transtemporel tout autour de moi et, au-delà, la blancheur macabre de la Terre.

Une fois de plus, j'existais ! Et une profonde panique, une réaction d'horreur devant cet intervalle de néant, se propagea dans tout mon organisme. Plus que tout enfer, j'abhorre l'inexistence et, de fait, j'avais depuis longtemps résolu d'accueillir toutes les tortures que Lucifer réserve à l'Incroyant intelligent, si ces souffrances pouvaient démontrer que ma conscience perdurait encore !

Mais il ne me fut pas permis de méditer sur mon inconfort, car j'eus alors l'incroyable sensation d'être soulevé. Je pris conscience d'une contrainte croissante appliquée à ma personne, à croire qu'un gigantesque aimant m'attirait vers le haut. La tension s'accrut – comme si j'étais un atome que se disputaient des forces

monstrueuses – puis, tout à coup, cette tension s'abolit. Je décollai, avec l'impression d'être redevenu petit enfant, d'être happé par les mains puissantes et rassurantes de mon père ; j'avais la même légèreté, la même sensation de vol. La substance du Vaisseau s'éleva avec moi, si bien que j'étais comme au centre d'un immense ballon vert luminescent en train de quitter le sol.

Je regardai vers le bas ou, du moins m'y essayai-je ; je ne pouvais sentir ma tête ni mon cou, mais le champ de ma vision panoramique bascula vers le bas. Il faut s'imaginer que le Vaisseau qui m'entourait ressemblait vaguement à un paquebot, mais démesurément dilaté – sa quille lenticulaire avait plusieurs milles de longueur –, ce qui ne l'empêchait pas de flotter au-dessus du paysage avec toute l'aisance d'un nuage. Je voyais le sol à travers la substance tissulaire du Vaisseau et regardais à présent notre Chronomobile, juste à la verticale. Bien que ma vision fût gênée par le scintillement complexe et en constante évolution du Vaisseau, je crus apercevoir deux corps dans le véhicule, une forme humaine et une silhouette plus ramassée, qui glissèrent de leur siège sur le plancher, leurs mouvements déjà raidis par le froid qui s'emparait d'eux.

Ma vision donnait la sensation bizarre d'être dépourvue de point focal, ou plutôt de ne pas être centrée. Lorsqu'on regarde un objet, une tasse à thé, par exemple, c'est elle seule qu'on voit : elle est pratiquement le centre du monde et tout le reste est repoussé dans une sorte d'arène adventice à la périphérie du regard. Mais je constatais à présent que mon monde n'avait ni centre ni périphérie. J'en voyais tous les éléments – la glace, les Vaisseaux, le Chronomobile – comme s'ils étaient tous centraux, ou tous périphériques en même temps ! C'était on ne peut plus déroutant. Mon ventre et ma tête semblaient avoir été engourdis jusqu'à la perte des sensations, et même au-delà. Je voyais, certes, mais je ne pouvais *percevoir* mon visage, mon cou, la posture de mon corps – rien, en fait, si ce n'était un léger contact, quasi fantomatique : celui des doigts de Nebogipfel, toujours enlacés aux miens. Je me consolai quelque peu à la pensée de savoir que lui au moins était encore là avec moi !

Je crus que j'étais mort, mais je me souvins que je l'avais déjà pensé lorsque j'avais été absorbé et recomposé par le Constructeur

universel. Il m'était cette fois-ci impossible de savoir ce que j'allais devenir.

Le Vaisseau recommença à s'élever, bien plus rapidement qu'auparavant. Le Chronomobile et la tour au sommet de laquelle il reposait se dérobèrent brutalement sous moi. Je fus emporté à un mille, deux milles, dix milles au-dessus de la surface ; le Londres de ce futur lointain s'étalait comme une carte sommaire en dessous de moi, visible au travers du chatoiement du Vaisseau transtemporel.

Et nous montâmes encore. Nous devions filer plus vite qu'un boulet de canon, et pourtant je n'entendais pas siffler l'air ni ne sentais de vent sur mon visage ; je me sentais en sécurité, avec cette impression enfantine de légèreté que j'ai déjà signalée. Le panorama en dessous de moi s'élargit, les détails des édifices et des champs de glace pâlirent et s'estompèrent, une sorte de gris lumineux se mélangea de plus en plus à la froide blancheur de la glace. À mesure que s'atténuait l'écran qu'interposait l'atmosphère entre moi et l'espace, le ciel nocturne, qui était tantôt gris acier, fonçait et se colorait.

Notre altitude était à présent si considérable que la courbure de la planète devint visible – on eût dit que Londres était au sommet d'une gigantesque colline – et je discernai les contours de la malheureuse Angleterre emprisonnée dans sa mer de glace.

Je demeurais sans mains ni pieds, privé de ventre et de bouche. J'avais l'impression d'avoir été brusquement coupé de la matière et considérais la situation avec une certaine sérénité.

Et nous montions toujours ! Je savais que nous étions déjà bien au-delà de l'atmosphère, et les plaines gelées du paysage devinrent la surface d'un monde sphérique qui tournait en dessous de moi, blanc, tranquille et tout à fait mort. Au-delà du limbe étincelant de la planète voguaient par centaines, en une informelle armada, d'autres Vaisseaux transtemporels, immenses esquifs lenticulaires nimbés d'une verte luminescence réfléchie par la glace ridée qui revêtait la Terre.

J'entendis mon nom. Ou, plutôt, j'en eus *conscience*, par un moyen quelconque que je serais bien en peine d'expliquer. J'essayai de me tourner et mon point de vue pivota.

Nebogipfel ? Est-ce vous ?

Oui. Je suis là. Vous allez bien ?

Nebogipfel… Je ne vous vois pas.

Je ne vous vois pas non plus. Mais cela n'a pas d'importance. Vous sentez ma main ?

Oui.

C'est alors que la Terre bascula dans mon champ de vision et que notre Vaisseau s'aligna sur ses semblables. Ils nous entourèrent bientôt de toutes parts, en une formation qui remplissait le vide interplanétaire sur des milles et des milles comme un banc de volumineux cétacés luminescents. La lumière de la plattnérite, pour brillante qu'elle fût, avait un éclat irréel, à croire qu'elle se réfléchissait depuis quelque plan invisible. Une fois de plus, j'éprouvais une impression de contingence, comme si les Vaisseaux n'appartenaient pas vraiment à cette Réalité, ni à quelque réalité que ce fut.

Nebogipfel, que nous arrive-t-il ? Où nous emmène-t-on ?

Il répondit doucement : Vous connaissez la réponse. Nous allons voyager à rebours du temps… jusqu'à sa Frontière, jusqu'à son cœur profondément caché.

Partons-nous bientôt ?

Nous sommes déjà partis, dit-il. Regardez les étoiles.

Je me tournai – ou du moins m'en donnai-je l'impression – de façon à ne plus regarder la Terre blanche, et je compris.

Aux quatre coins du ciel, les étoiles s'allumaient.

2
La rétrogenèse de la Terre

À mesure que nous reculions dans le temps, les flottes colonisatrices venues de la Terre refluaient par vagues successives jusqu'à leur point de départ et les changements opérés par l'homme sur les planètes et les étoiles se défaisaient. Et, tandis que cette marée civilisatrice et cultivatrice se retirait du cosmos, les Sphères qui occultaient les étoiles se fracturèrent une à une. Je regardai, émerveillé, les constellations se reformer comme autant de candélabres. Sirius et Orion brillaient, splendides, comme par n'importe quelle nuit d'hiver ; l'étoile Polaire luisait au-dessus de ma tête et je discernais le profil de casserole familier de la Grande Ourse. Sous moi, au-delà de la courbure de la Terre, scintillaient d'étranges groupements d'étoiles que je n'avais jamais observés depuis le sol d'Albion : si je ne connaissais pas assez bien les constellations australes pour pouvoir les identifier toutes, je distinguais néanmoins la forme tranchante de la Croix du Sud, les taches faiblement lumineuses des Nuages de Magellan et les deux brillantes jumelles, Alpha et Bêta du Centaure.

Alors, tandis que nous plongions toujours plus profond dans le passé, les étoiles commencèrent à dériver dans le ciel. En quelques instants, sembla-t-il, les constellations familières furent effacées, comme si le mouvement propre des étoiles – bien trop lent pour être perceptible au cours d'une éphémère vie humaine – devenait visible sous mon regard cosmique.

Je signalai ce nouveau phénomène à Nebogipfel.

Oui. Et regardez la Terre…

Je regardai. Le masque glaciaire qui avait défiguré ce cher globe épuisé était déjà en train de tomber. Je vis sa blancheur reculer par violentes saccades vers les pôles, révélant le brun et le bleu des continents et des océans sous-jacents.

La glace avait abruptement disparu – bannie dans ses fiefs polaires – et la planète tournait lentement sous nous, ayant

recouvré sa morphologie familière. Mais la Terre était enveloppée de nuages, et ces nuages étaient injectés de couleurs virulentes et peu naturelles – de bruns, de violets et d'orange. Les côtes étaient ourlées de lumière, d'énormes agglomérations brillaient au cœur de chaque continent. Il y avait même, constatai-je, de gigantesques cités flottant au milieu des océans. Si l'on se risquait à la surface, il eût sûrement fallu porter des masques ou des filtres, tant l'air était irrespirable dans ces mégapoles.

Nous assistons manifestement aux ultimes phases de la modification de la Terre par mes néohumains, dis-je. Nous devons franchir des millions d'années par minute…

Oui.

Alors, pourquoi ne voyons-nous pas la Terre tourner comme une toupie sur son axe et tourbillonner follement autour du Soleil ?

Ce n'est pas si simple… Ces Vaisseaux ne sont pas comme votre prototype de Machine transtemporelle. Tout ce que nous voyons est une reconstruction. C'est une sorte de projection fondée sur les observations qui, au cours de notre voyage, s'enregistrent dans l'Océan d'information ou, en tout cas, la portion qui en est transportée par les Vaisseaux. Des phénomènes tels que la rotation de la Terre ont été supprimés.

Nebogipfel, que suis-je ? Suis-je encore un homme ?

Vous êtes encore vous-même, dit-il d'un ton ferme. À cette différence près que la machine qui vous maintient à présent en vie n'est pas faite de muscles et d'os, mais de configurations de données à l'intérieur de l'Océan d'information… Vous avez des membres non de chair et de sang mais d'Entendement.

Sa voix semblait flotter dans l'espace, quelque part autour de moi ; j'avais perdu la sensation rassurante de sa main dans la mienne et ne pouvais plus dire s'il était près de moi, mais j'avais l'impression que la « proximité » n'était plus une idée pertinente, car je ne savais même pas où était « ma personne ». L'entité que j'étais devenu savait que je n'étais plus un point de conscience observant le monde depuis une caverne d'os.

L'atmosphère terrestre s'éclaircit. Partout sur la planète, avec une surprenante rapidité, les lumières des villes s'assombrirent et s'éteignirent, et bientôt la main de l'homme n'imprimait plus sa marque sur la Terre.

Il y eut des rafales de volcanisme, grandioses et fulgurantes émissions crachant des nuages de cendres qui scintillèrent au-dessus de la planète – ou, plutôt, à rebrousse-temps, les nuages se perdirent dans ces perforations volcaniques –, et il me sembla que les continents s'écartaient peu à peu de leurs positions traditionnelles. D'un bout à l'autre des vastes plaines de l'hémisphère Nord, une manière de combat – lent et millénaire – se livrait entre deux catégories de végétation : d'un côté, les prairies d'un brun-vert pâle et les forêts d'arbres à feuilles caduques qui bordaient les continents à la lisière de la calotte polaire et, de l'autre, le vert virulent des jungles tropicales. Un moment, les jungles triomphèrent et, dans une ambitieuse poussée, déferlèrent vers le nord depuis l'équateur jusqu'à ce qu'elles revêtissent les terres, à partir des tropiques, sur toute l'étendue de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Même le Groenland verdit brièvement. Puis, aussi vite qu'elles avaient conquis la Terre, les jungles souveraines se retirèrent une fois de plus dans leurs bastions équatoriaux et des nuances plus pâles de vert et de brun balayèrent les continents boréaux.

La dérive et la rotation des continents s'accentuèrent. Et, en abordant de nouvelles zones climatiques, les couleurs vitales des continents évoluèrent en conséquence, si bien que de larges bandes de vert et de brun passèrent sur les terres meurtries. D'énormes spasmes d'un volcanisme dévastateur ponctuaient ces pas de valse géologique.

Puis les continents glissèrent les uns vers les autres – on eût dit un puzzle en train de se reconstituer – pour former une masse de terres unique, immense, qui recouvrait la moitié du globe. L'intérieur de cette vaste contrée se dessécha immédiatement pour devenir un désert.

Nous sommes déjà descendus de trois cents millions d'années dans le passé, dit Nebogipfel. Il n'y a ni mammifères ni oiseaux et c'est à peine si les reptiles eux-mêmes sont apparus.

Je ne m'attendais aucunement que ce fût aussi gracieux, répondis-je. On dirait une chorégraphie rocheuse. Les géologues de mon époque ont tant à apprendre ! C'est comme si la planète tout entière était vivante et évoluait.

Le massif continent se scinda en trois énormes blocs. Je ne distinguais plus les formes familières des pays de mon époque, car

les continents tournaient comme des assiettes sur une table vernie. Lorsque l'immense désert central se morcela, le climat devint beaucoup plus varié et je vis une série de mers peu profondes cerner les terres.

Maintenant, dit Nebogipfel, les amphibiens se laissent à nouveau glisser dans la mer et leurs membres prototypiques s'atrophient. Mais il y a encore des insectes et d'autres invertébrés sur la terre ferme : mille-pattes, acariens, araignées, scorpions…

L'endroit n'est pas très hospitalier, commentai-je.

Il y a aussi des libellules géantes et d'autres merveilles : le monde n'est pas sans beauté.

La terre commença alors à perdre sa verdure – une sorte de brun sale transparaissait sous le reflux de la vie –, et je devinai que nous remontions au-delà de l'apparition des premières plantes à feuilles terrestres. La surface de la planète devint bientôt une sorte de masque uniforme, brun et bleu boueux. Je savais que la vie se maintenait dans les océans, mais, là aussi, elle se simplifiait, et des règnes entiers disparaissaient dans la matrice de l'Histoire : d'abord les poissons, puis les mollusques, les éponges, les méduses et les vers… jusqu'à ce qu'enfin il ne restât plus, sur les océans assombris, qu'une mince couche d'algues vertes s'escrimant à convertir le rayonnement solaire en oxygène. La terre était stérile et rocheuse et l'atmosphère s'était épaissie, colorée en jaune et brun par les gaz délétères. De gigantesques incendies éclatèrent sur toute la surface du globe en même temps. D'épais nuages masquèrent le sol et les océans rapetissèrent comme des flaques au soleil. Mais les nuages ne persistèrent pas longtemps. L'atmosphère se raréfia puis disparut complètement. La croûte exposée émettait une lueur rouge sombre, hormis là où de grandes cicatrices orange s'ouvraient et se fermaient comme autant de bouches. Il n'y avait plus d'océans, plus de distinction entre la mer et la terre : rien que cette croûte infinie et crevassée au-dessus de laquelle s'élevaient les Vaisseaux du Temps, gracieux et attentifs.

Puis le rougeoiement de la croûte augmenta en intensité jusqu'à être intolérablement brillant, et, dans une explosion de fragments incandescents, la jeune Terre trembla sur son axe, frissonna et vola en éclats !

Ce fut comme si l'un de ces fragments m'avait transpercé en pleine vitesse. Le rocher ardent bouscula ma conscience dans sa course ravageuse et disparut au loin dans l'espace.

Finis terrae ! Il n'y avait à présent plus que le Soleil… et un disque de débris et de gaz, informe, agité de tourbillons, qui tournait autour de l'astre resplendissant.

Une sorte d'onde ébranla notre nuage de Vaisseaux transtemporels, à croire que la condensation inversée de la Terre avait transmis un choc physique à cette armada démesurément espacée.

Nous entrons dans une ère étrange, Nebogipfel

Regardez autour de vous…

J'obtempérai et vis, d'un bout à l'autre du ciel, plusieurs étoiles – une douzaine, peut-être –, dont l'éclat augmentait. Ces étoiles avaient à présent formé une sorte de motif, un réseau dispersé sur le ciel, bien que trop lointaines encore pour apparaître autrement que sous la forme de points lumineux. Des traînées gazeuses se rassemblèrent en un nuage qui envahit le ciel et enveloppa le groupe d'étoiles.

Ce sont les vrais compagnons du Soleil, dit Nebogipfel. Ses frères et sœurs, pour ainsi dire : les étoiles qui ont partagé avec lui la même nébuleuse d'origine et qui formèrent jadis un amas aussi brillant et aussi dense que celui des Pléiades…, mais la gravitation ne pourra les retenir et elles se sépareront avant la naissance de la vie sur Terre.

L'une des jeunes étoiles, juste au-dessus de ma tête, s'épanouit et s'enfla, devenant bientôt assez volumineuse pour montrer un disque ; mais elle devint de plus en plus rouge, et de plus en plus sombre… jusqu'à ce qu'elle expirât et que la lumière s'éteignît dans cette région de la nébuleuse.

Puis une autre étoile, presque diamétralement opposée à la première, subit le même cycle : brusque flambée, expansion en un brillant disque cramoisi, extinction.

Il faut s'imaginer que ce magnifique spectacle se déroulait dans un silence absolu.

Nous assistons à la naissance des étoiles, dis-je, mais à rebours.

Oui. Les étoiles embryonnaires illuminent le nuage gazeux qui leur a donné naissance – pareilles nébuleuses sont un beau spectacle – mais après l'ignition stellaire les gaz les plus légers

sont chassés par la chaleur, ne laissant que des débris plus lourds…

Débris qui se condensent en planètes, dis-je.

Oui.

Alors – déjà ! – ce fut le tour du Soleil. Il y eut une flambée hésitante de lumière jaune-blanc dont l'éblouissant rayonnement étincela sur les proues en plattnérite des Vaisseaux, puis l'expansion rapide d'un globe immense qui noya brièvement l'armada transtemporelle dans un nuage de lumière cramoisie… et, enfin, l'ultime dispersion dans le vide général.

Les Vaisseaux étaient suspendus dans l'obscurité soudaine. Les derniers compagnons du Soleil s'embrasèrent, s'enflèrent comme des ballons et moururent. Et nous restâmes dans un nuage d'hydrogène froid et inerte qui renvoyait la lueur verte de notre plattnérite.

Les étoiles lointaines balisaient encore le ciel, mais je les vis scintiller, s'embraser et s'éteindre à leur tour. Le ciel s'assombrit rapidement, et j'en déduisis que les étoiles étaient de moins en moins nombreuses.

Puis, soudain, une nouvelle race d'étoiles s'embrasa d'un bout à l'autre du ciel. Il y en avait, semblait-il, une multitude, dont des douzaines assez proches pour montrer un disque, et j'étais sûr que la lumière de ces nouvelles étoiles était assez forte pour permettre la lecture d'un journal, quand bien même il m'était impossible de procéder à pareille expérience !

Ça alors, Nebogipfel, quel étonnant spectacle ! L'astronomie eût été quelque peu différente sous un ciel pareil hein ?

C'est la toute première génération d'étoiles. Ce sont les seules lumières qu'il y ait où que ce soit dans le cosmos tout neuf… Chacune de ces étoiles est cent mille fois plus massive que notre Soleil, mais elles brûlent leur combustible à une vitesse prodigieuse : leur durée de vie ne dépasse pas quelques millions d'années.

Et de fait, tandis qu'il parlait, je vis les étoiles grossir, rougir et se disperser comme de gros ballons surchauffés.

Ce fut bientôt fini. Et le ciel redevint noir. Il n'y avait plus que la luminescence verte des Vaisseaux du Temps qui s'enfonçaient résolument dans le passé.

3
La frontière de l'Espace et du Temps

Une clarté nouvelle, uniforme, commença à infiltrer l'espace qui m'entourait. Je me demandai si les étoiles d'une génération antérieure brillaient en cette ère primitive, génération envisagée ni par Nebogipfel ni par les Constructeurs avec qui il communiait. Mais je ne tardai pas à me rendre compte que cette clarté ne provenait pas d'une configuration de sources ponctuelles comme des étoiles ; c'était plutôt une lumière qui brillait tout autour de moi, comme si elle émanait de la structure de l'espace lui-même, bien que sa clarté se diaprât de taches plus lumineuses là où, conjecturai-je, flamboyaient des amas particulièrement denses de matière stellaire embryonnaire. Cette lumière était d'abord du rouge le plus sombre qui fût – à l'instar d'un coucher de soleil qui perce les nuages –, puis son éclat augmenta et elle escalada l'échelle familière des couleurs du spectre – orange, jaune, bleu – presque jusqu'au violet.

Je constatai que les Vaisseaux avaient resserré leurs rangs ; treillis verts découpés sur le néant éblouissant, ils se rassemblaient comme pour se rassurer. Des tentacules – des câbles de plattnérite – serpentèrent dans le vide lumineux entre les unités de la flotte transtemporelle puis se rejoignirent, intégrant leurs extrémités aux structures complexes des Vaisseaux. Toute l'armada qui m'entourait fut bientôt interconnectée par un réseau de filaments ciliés.

Même à ce stade primitif m'informa Nebogipfel, l'Univers a une structure. Les galaxies naissantes sont présentes sous forme de poches de gaz froid rassemblées dans des puits gravitationnels… Mais cette structure implose et se contracte à mesure que nous nous approchons de la Frontière.

Alors, c'est comme une explosion inversée, suggérai-je. De la mitraille cosmique qui s'effondre sur le site de la détonation. Toute la matière de l'Univers finira par fusionner en un point unique –

un centre arbitraire –, et ce sera comme si un grandiose Soleil était né au milieu du vide infini de l'espace.

Non. C'est plus subtil que cela…

Il me remit en mémoire la flexion des axes de l'Espace-Temps sous-jacente au principe du voyage transtemporel.

Cette distorsion se produit en ce moment même, tout autour de nous, dit-il. Tandis que nous voyageons à rebours dans le temps, matière et énergie ne convergent pas dans un volume fixe, comme un essaim de mouches au centre d'une pièce vide… En réalité, c'est l'espace lui-même qui se replie – se comprime – et se ratatine comme une baudruche crevée ou comme un morceau de papier roulé en boule.

Je compris cette description, mais elle me remplit de terreur car je ne voyais pas comment la vie ni l'Esprit pourraient survivre à pareil écrasement !

La lumière universelle augmenta d'intensité et, étonnamment rapide, monta la gamme spectrale jusqu'à un violet aveuglant. Grumeaux et tourbillons palpitaient dans cette mer d'hydrogène comme des flammes dans un chaudron ; les Vaisseaux encordés étaient à peine visibles, silhouettes décharnées sur fond d'inégale clarté. Le ciel finit par être si lumineux que je ne vis plus que de la blancheur, comme si je regardais directement le Soleil.

Il y eut un choc silencieux – j'eus l'impression d'avoir entendu un coup de cymbales –, la lumière se précipita sur moi comme un liquide envahissant et je fus plongé dans une sorte de cécité blanche. J'étais immergé dans une lumière suprêmement intense, une lumière qui semblait inonder tout mon être. Je n'en distinguai plus les irrégularités et je ne voyais pas non plus les Vaisseaux transtemporels, pas même le mien !

J'appelai Nebogipfel.

Je ne vois plus rien. La lumière…

Sa voix était discrète et calme au milieu de cette fracassante illumination.

Nous avons atteint l'époque de l'Ultime Dispersion… L'espace est à présent en tout point aussi chaud que la surface du Soleil et rempli de matière électriquement chargée. L'Univers n'est plus transparent comme il le sera à notre époque…

Je compris pourquoi les Vaisseaux avaient été réunis par les cordages ciliés des Constructeurs : aucun signal ne pouvait

assurément se propager dans une telle intensité lumineuse, dont l'éclat aveuglant augmenta jusqu'à ce que je fusse convaincu qu'il dépassait de loin les capacités de l'œil humain normal…, quand bien même un homme n'eût pas survécu un seul instant dans cette rayonnante fournaise cosmique !

Je flottais dans cette immensité, totalement seul. Si mes Constructeurs étaient là, je ne percevais aucunement leur présence. Mon impression de l'écoulement du temps s'affaiblit et disparut ; je ne pouvais dire si j'assistais à des événements durant des siècles ou des secondes, ou si j'observais l'évolution d'étoiles ou d'atomes. Avant d'entrer dans cette ultime soupe de lumière, j'avais conservé un sens résiduel de la spatialité : du haut et du bas, du proche et du lointain… Le monde autour de moi avait été structuré comme une vaste salle au milieu de laquelle j'étais suspendu. Mais à présent, en cette époque de l'Ultime Dispersion, tout cela m'avait abandonné. Poussière de conscience ballottée à la surface de ce grand Fleuve qui remontait à sa source tout autour de moi, je n'avais d'autre choix que de laisser cet ultime courant me porter là où il le voulait.

La soupe de radiations devint brûlante, intolérablement intense, et je vis que la matière de l'Univers, la matière qui composerait un jour les étoiles, les planètes et mon propre corps abandonné, n'était qu'une infime trace de concret, un agent contaminant dans ce bouillonnant maelström de lumière et d'astres. Enfin – j'étais apparemment capable de le voir –, même les noyaux des atomes se délitèrent sous la pression de cette lumière impitoyable. L'espace se remplit d'une soupe de particules encore plus élémentaires, qui se combinaient et se recombinaient tout autour de moi en une microscopique et complexe mêlée.

Nous sommes tout près de la Frontière, chuchota Nebogipfel. Du commencement du temps lui-même… et pourtant il vous faut vous imaginer que nous ne sommes pas seuls : que notre Histoire – ce jeune Univers rayonnant – n'est qu'un Univers parmi un nombre infini d'autres qui ont émergé de cette Frontière ; et qu'à mesure que nous reculons tous les membres de cette Multiplicité convergent vers cet instant, cette Frontière, comme des oiseaux en piqué…

Mais la contraction générale se poursuivait : la température continua de s'élever, la densité de la matière et de l'énergie continua de croître ; puis même ces ultimes fragments de radiation et de

matière furent résorbés dans le cadavre dévorant de l'Espace-Temps et leurs énergies emmagasinées dans la contrainte de cette suprême Torsion.

Jusqu'à ce que, finalement…

Les dernières particules étincelantes se détachèrent doucement de moi et l'éclat aveuglant de la radiation s'exaspéra jusqu'à l'invisibilité.

À présent, seule une clarté gris-blanc emplissait ma conscience : mais c'est là une métaphore, car je savais que ce que j'éprouvais alors n'était pas la lumière de la Physique mais cette lueur conjecturée par Platon, la lumière sous-jacente à toute conscience, la lumière devant laquelle la matière, les événements et les esprits ne sont que de simples ombres.

Nous avons atteint la Nucléation, dit tout bas Nebogipfel. L'Espace et le Temps sont tellement enchevêtrés qu'ils ne peuvent plus se distinguer. Il n'y a plus de Physique, ici… Il n'y a pas de Structure. On ne peut montrer du doigt et dire : ça, c'est là-bas, à telle distance ; et moi, je suis ici. Il n'y a pas de Mesure, pas d'Observation… Tout est Un.

Et, de même que notre Histoire s'est réduite à un seul point incandescent, la Multiplicité des Histoires a convergé. La Frontière elle-même est en train de s'abolir – le comprenez-vous ? –, perdue dans les possibilités infinies de la Multiplicité effondrée…

Puis il y eut une impulsion lumineuse, unique, très brillante, *vert plattnérite*.

4
Les Moteurs non linéaires

La Multiplicité unifiée se convulsa. Je fus déchiré – étiré, malmené – comme si le grand Fleuve de la causalité qui me portait était devenu turbulent et hostile.

Nebogipfel ?…

Sa voix était joyeuse, il exultait.

Ce sont les Constructeurs ! Les Constructeurs…

Les secousses s'atténuèrent. La dominante verte disparut, et je fus à nouveau immergé dans la lumière blanc-gris de l'instant de la Création. Apparut alors une lumière nouvelle, carrément blanche, qui ne persista qu'un moment ; puis je vis la matière et l'énergie se condenser comme de la rosée à partir d'un nouveau dénouement de l'Espace et du Temps.

J'étais reparti vers le futur, loin de la Frontière. J'avais été projeté dans une nouvelle Histoire, issue de la Nucléation. La lumière universelle demeurait aveuglante, de plusieurs magnitudes supérieure, sans aucun doute, à celle du centre du Soleil.

Les Vaisseaux du Temps ne m'accompagnaient plus – peut-être leurs formes physiques n'avaient-elles pu survivre à la traversée de la Nucléation –, et le réseau de plattnérite qui m'environnait avait disparu. Mais je n'étais pas seul ; tout autour de moi, comme des flocons de neige saisis par l'éclair du magnésium, voletaient et tournoyaient des parcelles de plattnérite. Je savais qu'elles formaient la conscience élémentaire des Constructeurs et je me demandai si Nebogipfel était parmi cette foule désincarnée et si j'apparaissais moi-même aux autres sous la forme d'un point caracolant.

Mon voyage dans le temps s'était-il inversé ? Allais-je remonter encore une fois les courants de l'Histoire jusqu'à ma propre époque ?

… Nebogipfel ? M'entendez-vous encore ?

Je suis là.

Que se passe-t-il ? Sommes-nous repartis dans le temps une fois de plus ?

Non.

Il y avait toujours dans sa voix désincarnée une note d'exultation, voire de triomphe.

Mais alors, que nous arrive-t-il ?

Ne le voyez-vous pas ? Ne l'avez-vous donc pas compris ? Nous sommes allés au-delà de la Nucléation. Nous avons atteint la Frontière. Et…

Oui ?

Considérez la Multiplicité comme une surface, dit-il. La totalité de la Multiplicité est lisse, fermée, uniforme : sphérique. Et les Histoires sont comme des méridiens tracés entre les pôles de cette sphère…

Et nous avons atteint l'un des pôles à bord des Vaisseaux transtemporels.

Oui. Ce point où convergent tous les méridiens. Et, à cet instant précis d'une infinité de possibles, les Constructeurs ont mis à feu leurs Moteurs non linéaires… Les Constructeurs ont circulé d'une Histoire à l'autre. Ils ont suivi – et nous avec eux – des trajectoires de Temps imaginaire, trajectoires griffonnées obliquement à la surface du globe de la Multiplicité, jusqu'à ce que nous eussions atteint cette nouvelle Histoire…

À présent, le nuage de Constructeurs – ils étaient des millions, songeai-je – se dispersa comme une gerbe de feu d'artifice. On eût dit qu'ils tentaient de combler le vide initial avec la lumière et la conscience rapportées par nous d'un cosmos différent. Et, tandis que se déployait le nouvel Univers, la lueur rémanente de la Création s'éteignit dans une incommensurable obscurité.

Tel était le résultat final – la conclusion logique – de mon bricolage avec les propriétés de la lumière et la distorsion du cadre de l'Espace-Temps qui lui était associée. Tout cela, même l'effondrement de l'Univers et cette grandiose traversée des Histoires multiples, tout cela s'était développé, inévitablement, à partir de mes propres expériences, à partir de ma regrettée Machine originelle de cuivre et de quartz…

Pour aboutir à ceci : le passage de l'esprit d'un Univers à l'autre.

Mais où sommes-nous parvenus ? Quelle est cette Histoire ? Est-elle comme la nôtre ?

Non, dit Nebogipfel. Non, elle n'est pas comme la nôtre.

Pourrons-nous y vivre ?

Je ne sais pas… Elle n'a pas été choisie pour nous. N'oubliez pas que les Constructeurs ont recherché – entre toutes les infinies possibilités qui sont la Multiplicité – un Univers qui soit optimal pour eux.

Oui. Mais que peut signifier « optimal » pour un Constructeur ?

Je me représentai de vagues images du ciel – paix, sécurité, beauté, lumière – mais je savais que ces représentations étaient irrémédiablement anthropomorphes.

Je vis alors une lumière nouvelle émerger de l'obscurité ambiante. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une rémanence de la boule de feu au commencement du temps, mais elle était trop douce, trop insistante pour cela ; c'était plutôt une clarté stellaire.

Les Constructeurs ne sont pas humains, dit le Morlock. Mais ils sont les héritiers de l'Humanité. Et l'audace de leur entreprise est stupéfiante.

Parmi les myriades de possibilités, les Constructeurs ont recherché cet Univers – le seul, l'unique – qui est Infini dans son étendue et Éternel quant à son âge, où la Frontière au Commencement du Temps a été rejetée dans un passé infini.

Nous avons voyagé, au-delà de la Nucléation, jusqu'à la Frontière du Temps et de l'Espace eux-mêmes. Et des doigts de singe se sont tendus vers la Singularité qui y réside et l'ont repoussée !

La lumière stellaire jaillissait à présent de sous l'obscurité tout autour de moi ; les étoiles s'embrasaient d'un bout à l'autre du ciel, qui ne tarda pas à flamboyer, aussi brillant que la surface du Soleil.

5
La vision finale

Un Univers infini !

Pour qui cherche à apercevoir, entre les nuages et les fumées de Londres, les étoiles qui délimitent la voûte céleste, le firmament semble si vaste et si immuable qu'il est facile de supposer que le cosmos est éternel et qu'il existe depuis toujours.

… Mais *il ne peut en être ainsi.* Qu'on se pose seulement une question relevant du bon sens : *pourquoi le ciel est-il sombre ?* et l'on comprendra pourquoi.

S'il y avait un Univers infini, dans lequel étoiles et galaxies s'étendraient dans un vide sans limites, alors, où que l'on portât son regard, l'œil devrait rencontrer un rayon lumineux issu de la surface d'une étoile. Le ciel nocturne brillerait partout aussi intensément que le Soleil…

Les Constructeurs avaient défié l'obscurité du ciel lui-même.

Mes impressions avaient le tranchant du diamant : il n'y avait pas de diffusion, pas de flou, pas d'atmosphère, rien que cette infinie brillance incrustée d'une myriade de points lumineux. Çà et là, je crus deviner des motifs et distinguer des structures – des constellations d'étoiles plus brillantes –, mais l'ensemble était si aveuglant que je ne pouvais jamais apercevoir deux fois le même motif.

Au-dessus et au-dessous de moi, les étincelles de plattnérite qui m'accompagnaient – les Constructeurs et, parmi eux, Nebogipfel – m'abandonnèrent comme les fragments vert luminescent d'un rêve. J'étais isolé. Je n'éprouvais ni peur ni inconfort. Les secousses que j'avais subies lors de la Non-Linéarité s'étaient abolies et je n'avais plus conscience du lieu, de l'heure ni de la durée…

Mais ensuite – au bout d'un laps de temps que je ne pus mesurer – je m'aperçus que je n'étais pas seul.

La forme se matérialisa sur fond d'étoiles comme si le cliché-verre d'une lanterne magique s'était dressé devant moi. Ce fut d'abord une simple ombre sur l'aveuglante clarté ambiante – et je n'étais pas sûr qu'il y eût vraiment là quelque chose hormis les projections de mon imagination désespérée –, mais elle finit par acquérir une certaine consistance.

C'était comme une boule de chair flottant dans le vide aussi librement que moi. J'estimai qu'elle était à huit ou dix pieds de ma personne – où que je fusse, *quoi* que je fusse – et avait environ quatre pieds de diamètre. Des tentacules pendaient de sa partie inférieure. J'entendis un murmure confus. L'être avait un bec charnu, aucune trace de narines et deux énormes paupières qui se retroussèrent alors comme des rideaux, révélant des *yeux* – des yeux humains – qui se fixèrent sur moi.

Je le reconnus, évidemment : c'était l'un des êtres que j'avais surnommés les *Veilleurs*, ces énigmatiques visiteurs aperçus lors de mes expéditions transtemporelles.

L'être flottant se rapprocha de moi. Il étira ses tentacules et je constatai que les extrémités en étaient articulées et rassemblées en deux grappes, comme des mains déformées et allongées. Ces appendices n'étaient pas mous et dépourvus d'os comme ceux d'un poulpe mais dotés de jointures multiples et semblaient se terminer par des ongles ou des sabots, mais c'étaient plutôt, à vrai dire, des sortes de doigts.

Ce fut alors comme s'il m'emportait. Rien de tout cela ne pouvait être réel – songeai-je désespérément – car je n'étais plus réel, n'est-ce pas ? J'étais une manifestation ponctuelle de conscience ; il n'y avait rien de ma personne qu'on pût soulever de cette manière…

Et, pourtant, j'avais l'impression d'être au creux de ses bras – étrangement en sécurité.

Le Veilleur était démesurément grand. Sa peau était lisse, couverte de poils fins et duveteux ; ses yeux bleu ciel, immenses, avaient toute la complexité des yeux humains, et je pouvais même à présent percevoir son odeur : animale, douceâtre, musquée, une odeur de lait, peut-être. Je fus frappé de constater à quel point il était *humain*. Cela pourra sembler bizarre, mais là – si près du monstre, suspendu dans cette immensité non structurée –, ses points communs avec la forme humaine étaient plus frappants que ses différences, plus grossières. Je me persuadai peu à peu qu'il

était effectivement humain : déformé, peut-être, par l'immensité du temps évolutif, mais apparenté à moi d'une manière ou d'une autre.

Bientôt, le Veilleur me relâcha et je sentis que je m'écartai de lui.

Ses yeux clignèrent ; j'entendis le lent froissement de ses paupières. Puis les monstrueux globes oculaires balayèrent le ciel uniformément éblouissant comme s'ils cherchaient quelque chose. Il s'éloigna de moi dans un infime soupir et pivota, laissant ses tentacules flotter derrière lui.

Un bref sursaut de panique s'empara de moi – car je ne désirais nullement rester échoué en naufragé solitaire dans la perfection désolée de l'Optimalité –, mais, un instant plus tard, flottant sans volition aucune, comme une feuille morte soulevée au passage des roues d'une voiture, je suivis le Veilleur.

J'ai évoqué ces semblants de constellations que j'avais vus resplendir sur l'arrière-plan gorgé de lumière de l'espace infini. Il me sembla alors qu'un groupe d'étoiles, devant nous, se dispersait comme un vol d'oiseaux, tandis qu'un autre, derrière nous (je pouvais faire pivoter mon point de vue), se contractait.

Était-ce possible ? Se pouvait-il que je fusse emporté à une vitesse si considérable que les étoiles elles-mêmes traversaient mon champ visuel tels des réverbères vus d'un train ?

Soudain apparurent une multitude de particules rocheuses en suspension dans le vide où elles brillaient comme des poussières dans un rayon de soleil ; elles tourbillonnèrent autour de moi et disparurent en un clin d'œil loin derrière nous. Je ne vis ni planètes ni corps rocheux quelconques tout le temps que je séjournai dans cette Histoire optimale, hormis ce banc de grains de poussière ; et je me demandai si la chaleur et la radiation intenses qui régnaient ici risquaient de perturber la condensation des planètes à partir des débris ambiants.

L'Univers défila de plus en plus vite dans un sillage de poussières tourbillonnantes sur fond de lumière uniforme. Les étoiles devinrent plus brillantes puis s'embrasèrent, points lumineux explosant en globes qui se précipitaient sur moi et disparaissaient quelques instants plus tard.

Nous prîmes de la hauteur puis survolâmes le plan d'une galaxie, grandiose girandole d'étoiles dont les couleurs variées ressortaient, pâles et atténuées, sur la blancheur générale du ciel. Mais ce gigantesque système ne tarda pas lui aussi à rapetisser en dessous

de moi, devenant alors un disque lumineux tourbillonnant et enfin une minuscule tache de lumière floue perdue au milieu de millions d'autres.

Et, tout le temps que dura ce prodigieux survol – qu'on se le représente ! –, je conservai l'image des épaules rondes et ténébreuses du Veilleur qui caracolait juste devant moi dans cette marée lumineuse, nullement troublé par les paysages stellaires que nous traversions.

Je songeai aux occasions où j'avais observé cette créature et ses compagnons. J'avais perçu comme un infime murmure au cours de mes premières expéditions dans le temps ; puis j'avais vu pour la première fois un Veilleur de près lorsque, à la lumière du Soleil moribond d'un lointain futur, j'avais vu cet objet se déplacer par bonds spasmodiques, au loin, sur un haut-fond, comme une sorte de ballon de football, tout luisant d'eau. Je l'avais alors pris pour un natif de ce monde condamné, *mais ce n'en était pas un*, pas plus que moi. Et, plus tard, il y avait eu ces images, reçues au travers d'une luminescence vert plattnérite, des Veilleurs flottant autour de la Machine tandis que je m'enfuyais dans le temps.

Tout au long de ma brève et spectaculaire carrière de Voyageur transtemporel, j'avais donc été suivi – étudié – par les Veilleurs.

Les Veilleurs devaient avoir la faculté de suivre à volonté les lignes du Temps imaginaire et de franchir les Histoires infiniment nombreuses de la Multiplicité aussi facilement qu'un paquebot traverse les courants océaniques ; les Veilleurs avaient repris les Moteurs non linéaires rudimentaires et explosifs mis au point par les Constructeurs et les avaient portés à un degré élevé de perfection.

Nous entrâmes alors dans un vide immense – un trou de l'Espace – fermé par des faisceaux et des plans, nappes de lumière composées de galaxies et de nuées stellaires à faible densité. Même ici, à des millions d'années-lumière de la plus proche de ces nébuleuses, le rayonnement général continuait de se déverser et le ciel autour de moi était saturé de lumière. Et, au-delà des grossières parois de cette cavité, je distinguai une structure plus vaste : je voyais que « mon » vide n'était qu'un exemplaire parmi bien d'autres dans un champ plus étendu de systèmes stellaires, comme si l'Univers était rempli d'une sorte de mousse dont les bulles s'enflaient en une écume de brillante matière stellaire.

Je discernai bientôt une bizarre régularité dans cette mousse. Sur un côté, par exemple, mon vide était délimité par un plan de galaxies. Cette surface plane d'une matière si densément comprimée qu'elle était sensiblement plus lumineuse que le ciel était si clairement définie – si plate et si vaste – qu'une idée germa dans mon esprit fécond : et si cette configuration n'était pas *naturelle ?*

Je l'examinai alors plus attentivement. *Ici,* me dis-je, je voyais un autre plan, nettement défini ; *là,* je distinguais une sorte de lance lumineuse, absolument rectiligne, qui semblait franchir l'espace d'une paroi à l'autre ; et, *là* encore, je voyais un vide, mais en forme de cylindre, aux contours tout à fait précis…

Le Veilleur oscillait devant moi, les tentacules baignés de clarté stellaire, les yeux grands ouverts et fixés sur moi.

Artificiel. Ce mot était inévitable, et la conclusion était si limpide que j'aurais dû la tirer depuis longtemps, n'eût été *l'échelle* monstrueuse de tout cela !

L'Histoire optimale était fabriquée, et, si les Veilleurs m'avaient emmené dans ce gigantesque voyage, c'était pour me faire comprendre cet artifice.

Je me rappelai les vieilles prédictions selon lesquelles un Univers infini risquait un catastrophique effondrement gravitationnel : encore une raison pour laquelle notre propre cosmos ne pouvait logiquement être infini. Car, tout comme la Terre et d'autres planètes s'étaient condensées à partir de nodosités dans le turbulent nuage de débris entourant le Soleil naissant, il y aurait des tourbillons dans le nuage – plus volumineux – des galaxies qui peuplaient l'Histoire optimale, tourbillons dans lesquels viendraient culbuter étoiles et galaxies à une immense échelle.

Or les Veilleurs prenaient manifestement en charge l'évolution de leur cosmos de manière à éviter pareilles catastrophes. J'avais appris comment l'Espace et le Temps étaient des entités dynamiques, modifiables. Les Veilleurs manipulaient eux-mêmes la flexion, l'effondrement, la torsion et le cisaillement de l'Espace-Temps pour aboutir à un cosmos stable.

Cette minutieuse gestion ne pouvait manifestement pas avoir de *fin* si l'Univers devait rester viable, et, songeai-je, si l'Univers était éternel, elle ne pouvait pas avoir de *commencement* non plus. Cette

idée me troubla brièvement car c'était un paradoxe, une logique circulaire. Il fallait que la Vie existât afin de manipuler les conditions qui rendent son existence possible ici…

Mais je ne tardai pas à réfuter pareilles confusions ! J'étais bien trop casanier dans mes réflexions : je ne tenais pas compte du caractère infini des choses. Puisque cet Univers était infiniment vieux – et que la Vie y existait depuis un temps infini –, le cycle de la Vie préservant les conditions de sa propre survie *n'avait pas de commencement*. La Vie existait ici *parce que* l'Univers était viable ; et l'Univers était viable *parce que* la Vie existait ici pour le prendre en charge…, et ainsi de suite, dans une régression infinie, sans commencement… et sans paradoxe !

J'eus une condescendance amusée pour ma propre confusion. Il me faudrait manifestement un certain temps pour assimiler le sens de l'Infini et de l'Éternité !

6
Le triomphe de l'Esprit

Mon Veilleur s'immobilisa et tourna sur lui-même dans le vide comme un ballon de chair. Les yeux monstrueux se posèrent sur moi : sombres, immenses, les pupilles grosses comme des soucoupes qui renvoyaient l'éclat du firmament saturé de lumière ; mon monde était enfin rempli par ce regard insistant et démesuré qui excluait tout le reste, jusqu'au flamboiement céleste…

C'est alors que le Veilleur commença à se dissoudre. Je ne voyais plus la dispersion des constellations lointaines, l'écumante structure galactique ni même le ciel de feu, ou, plutôt, j'étais conscient de tout cela en tant qu'aspect de la réalité, mais aspect superficiel seulement. Si l'on accommode sur une vitre et qu'ensuite on relâche délibérément les muscles oculaires pour fixer un paysage éloigné, si bien que la poussière déposée sur la vitre disparaît de la conscience, on aura une idée de l'effet que je décris.

Mais la modification subie par ma perception n'était évidemment pas produite par rien d'aussi concret que des mouvements oculaires et le changement de perspective que j'éprouvai impliquait un peu plus qu'un décalage de mise au point.

Je vis – ou, du moins, je crus voir – la structure interne de la Nature.

Je vis des *atomes* : des points de lumière, comme autant d'étoiles miniatures, qui remplissaient l'espace dans une sorte de réseau qui s'étendait à l'infini autour de moi et que je voyais aussi clairement qu'un médecin peut voir le contour des côtes sous la peau d'un torse. Les atomes pétillaient et étincelaient ; ils tournaient sur leurs axes minuscules et étaient connectés par une trame complexe de fils lumineux, du moins en eus-je l'impression ; je me rendis compte que je devais voir une représentation graphique des forces électrique, magnétique et gravitationnelle et d'autres encore. Comme si l'Univers était rempli d'une sorte d'horlogerie cosmique, intégralement dynamique, dans laquelle les

configurations des liaisons et des atomes évoluaient en permanence.

Le sens de cette bizarre vision me fut immédiatement clair, car je voyais ici un autre exemple de la régularité que j'avais observée dans les galaxies et les étoiles. Je voyais que la *signification* et la *structure* imprégnaient la moindre bouffée de gaz, le moindre atome vagabond. Il y avait un dessein dans l'orientation de chaque atome, le sens de sa rotation, les liaisons entre lui et ses voisins. Comme si l'Univers tout entier était devenu une sorte de Bibliothèque destinée à recueillir la sagesse collective de cette archaïque version de l'Humanité ; la plus infime trace de matière était manifestement cataloguée et exploitée… c'était là le but suprême de l'Intelligence, exactement comme Nebogipfel l'avait prédit !

Mais cette configuration était *plus* qu'une Bibliothèque, plus qu'une collection passive de données poussiéreuses, car j'avais l'impression que la vie palpitait tout autour de moi. On eût dit que la conscience était répartie d'un bout à l'autre de ces vastes assemblages de matière.

L'Esprit remplissait cet Univers, s'insinuant dans sa texture même ! Pensée et conscience déferlaient en vagues immenses sur ce déploiement d'information. J'étais stupéfait par l'échelle de tout ce processus, dont je ne pouvais appréhender la nature infinie. Ma propre espèce, elle, s'était limitée à la manipulation de la couche externe d'une insignifiante planète, les Morlocks à leur Sphère ; les Constructeurs n'avaient disposé que d'une galaxie, d'un système stellaire parmi des millions.

Mais, ici, l'Esprit avait tout dans son infinitude.

Je compris enfin *de visu* le sens et le but d'une Vie infinie et éternelle.

L'Univers était infiniment vieux et infiniment étendu ; l'Esprit lui aussi était infiniment vieux. L'Esprit s'était assuré la maîtrise de toute la Matière et de toutes les Forces, avait emmagasiné une quantité infinie d'Information.

Ici, l'Esprit était omniscient, omnipotent et omniprésent. Les Constructeurs, par leur audacieux défi lancé aux commencements du temps, avaient réalisé leur idéal. Ils avaient transcendé le fini et colonisé l'infini.

Atomes et forces passèrent à l'arrière-plan de mon attention immédiate et mes yeux s'emplirent une fois de plus de la lumière inflexible et des formations stellaires de ce cosmos. Le Veilleur qui m'accompagnait avait disparu et j'étais seul, suspendu dans l'espace comme une sorte de point de vue désincarné, et je tournais lentement sur moi-même.

L'inépuisable clarté stellaire m'entourait de tous côtés. Je percevais la petitesse des choses, de ma personne, le peu d'intérêt de mes mesquines préoccupations. Dans un Univers infini et éternel, constatai-je, il n'y a pas de Centre ; il ne peut y avoir de Commencement ni de Fin. Chaque événement, chaque point est rendu identique à tous les autres par l'incommensurabilité de l'espace dans lequel il réside… Dans un Univers infini, j'étais devenu infinitésimal.

Je n'ai jamais tellement été entiché de poésie, mais je me rappelai alors deux vers de Shelley à propos de *la vie, qui, comme un dôme de verre multicolore / teinte la radieuse blancheur de l'Éternité*… et ainsi de suite. Eh bien, j'en avais à présent fini avec la vie ; l'enveloppe du corps, l'illusion superficielle de la matière même, tout cela m'avait été arraché et j'étais immergé, à jamais peut-être, dans la radieuse blancheur dont parlait le poète.

J'éprouvai l'espace d'un instant un étrange sentiment de paix. La première fois que j'avais constaté l'impact de ma Machine transtemporelle sur le déroulement de l'Histoire, j'avais fini par croire que mon invention était une création immensément malfaisante, responsable de la destruction et de la distorsion arbitraires de l'Histoire : de l'élimination, par une simple pression sur les manettes de commande, de millions d'âmes humaines encore à naître. Or je constatai enfin que la Machine transtemporelle n'avait pas détruit d'Histoires et qu'elle en avait plutôt créé. Toutes les Histoires possibles existent au sein de la Multiplicité, serrées les unes contre les autres dans un infini catalogue des Éventualités. Toute Histoire possible, avec sa cargaison d'Intelligence, d'Amour et d'Espoir, existait quelque part dans la Multiplicité.

Mais ce n'était pas tant la réalité de la Multiplicité que ce qu'elle signifiait pour la destinée de l'homme qui me touchait à présent.

L'homme, j'en étais convaincu depuis que j'avais lu Darwin, avait été pris dans un conflit entre les aspirations de son âme,

démesurément élevées, et la bassesse de sa nature physique qui risquait, à la longue, de le clouer au sol. J'avais cru voir dans les Éloï comment la main morte de l'Évolution – l'héritage de la bête en nous – finirait par détruire les rêves de l'homme et réduire son séjour sur la Terre à une brève et glorieuse lueur d'intelligence.

Ce conflit, implicite dans la forme humaine, s'était, je crois, imposé à moi comme un conflit à l'intérieur de mon propre esprit. Si Nebogipfel avait raison de dire que je nourrissais pour le Corps une sorte de dégoût, alors c'était peut-être ma conscience accrue de ce conflit prolongé sur des millions d'années qui en était la raison ! J'avais viré de bord dans mes opinions et mes raisonnements, passant d'une sorte de morne désespoir, une haine des fondements bestiaux de notre intellect à un aimable et quelque peu imprudent utopisme : le rêve qu'un jour nos cerveaux seraient purifiés, comme guéris d'un délire épidémique, et que nous nous installerions dans une société fondée sur les principes de la logique, de la science, et d'une justice en soi évidente.

Or la découverte – ou la construction – et la colonisation de cette Histoire finale venaient de changer tout cela. *Ici*, l'homme avait enfin surmonté ses humbles origines et la dégradation de la Sélection naturelle ; *ici,* plus de retour à l'obscur oubli de la mer archaïque et vide d'intelligence dont nous avions émergé : le futur était devenu une ascension infinie dans un air peuplé d'Histoires innombrables.

Je sentis que j'étais enfin sorti de l'Obscurité du désespoir évolutif pour entrer dans la Lumière de l'infinie sagesse.

7
Émergence

Or, comme on ne sera peut-être pas surpris de l'apprendre si l'on m'a suivi jusqu'ici, cet état d'esprit – cette sorte d'acceptation élégiaque – ne dura pas longtemps !

J'essayai de voir ce qui m'entourait. Je m'efforçai de percevoir le moindre bruit, le moindre détail, de détecter la moindre marbrure dans cette sphère de lumière, mais – pendant un certain temps – il n'y eut qu'un silence infini et une brillance intolérable.

J'étais devenu un point désincarné, vraisemblablement immortel, incrusté dans le plus grandiose des artifices : un Univers dont les forces et les particules étaient totalement soumises à l'Esprit. C'était magnifique, certes, mais atrocement inhumain, et une consternation accablante s'abattit sur moi.

Avais-je quitté l'Être pour quelque chose qui n'était ni l'Être ni le Non-Être ? Si c'était le cas, je n'avais pas encore atteint la *paix* de l'Éternité. J'avais encore l'âme d'un homme, lestée de toute la curiosité et de la soif d'action qui font depuis toujours partie de la nature humaine. Il y a chez moi trop de l'Occidental, et je ne tardai pas à me lasser de cet entracte de Contemplation désincarnée !

Puis, après un laps de temps que je ne pus mesurer, je me rendis compte que l'éclat du ciel n'était pas uniformément absolu. Il y avait comme une brume – un infime assombrissement – à la périphérie de ma vision.

Je guettais l'apparition d'ères géologiques, et il me sembla qu'au fil de cette longue attente la brume devenait plus distincte, formant une sorte de cercle autour de mon champ visuel, comme si je regardais par l'ouverture d'une caverne. C'est alors, au milieu de cette embrasure spectrale, que je discernai un nuage aux contours irréguliers, une diaprure tranchant sur la luminosité ambiante. Je vis un assemblage de tiges et de disques, grossiers et indistincts, disposés comme des fantômes sur l'arrière-plan étoilé. Dans un angle de cette image se trouvait un cylindre coloré en vert pur.

Je fus saisi d'une impatience enfiévrée. Qu'était cette irruption d'ombres dans l'interminable midi de l'Histoire optimale ?

Les contours de la caverne se précisèrent ; je me demandai s'il s'agissait de quelque souvenir submergé du paléocène. Et, quant à cet assemblage imprécis de tiges et de disques, j'avais fortement l'impression de l'avoir déjà vu quelque part : il m'était aussi familier que la paume de ma main, et pourtant, dans ce contexte transformé, je n'arrivais pas à le reconnaître…

Brusquement, je compris tout. *Les tiges et autres éléments étaient ma Machine transtemporelle*. Les lignes, là-bas, qui occultaient une constellation, étaient les barres de cuivre qui formaient le châssis principal du véhicule ; et ces disques enveloppés de galaxies devaient être mes compteurs chronométriques. C'était ma Machine originelle, que j'avais crue perdue, démontée et finalement détruite dans l'attaque allemande de Londres en 1938 !

La matérialisation de cette vision s'accélérait. Les tiges de cuivre brillaient – j'aperçus un peu de poussière sur les cadrans des compteurs aux aiguilles tourbillonnantes – et je reconnus la lueur verte de la plattnérite qui imprégnait le quartz dopé de l'infrastructure. Baissant les yeux, je vis deux gros cylindres, plus sombres – mes propres jambes, vêtues de serge vert jungle ! – et ces objets complexes, pâles et velus, devaient être mes mains, reposant sur les manettes de commande de la Machine.

Je compris enfin le sens de cette caverneuse embouchure autour de mon champ visuel. C'était le cadre formé par mes orbites, mon nez et mes joues. Une fois de plus, je regardai le monde depuis la plus obscure des cavernes : mon propre crâne.

J'eus l'impression d'être déposé dans l'enveloppe de mon corps. Doigts et jambes se rattachèrent à ma conscience. Je sentais les contours froids et fermes des leviers dans ma main et le léger picotement de la sueur sur mon front. C'était un peu, j'imagine, comme lorsqu'on reprend conscience après la narcose du chloroforme ; lentement, subtilement, je recouvrais ma personnalité. Je perçus alors une oscillation, puis la sensation de chute caractéristique du voyage dans le temps.

Au-delà de la Machine transtemporelle, ce n'étaient que ténèbres – je ne voyais rien du monde extérieur –, mais je devinai, à l'ampleur décroissante du ballottement, que le véhicule ralentissait.

Je regardai autour de moi et fus récompensé par le poids d'un crâne plein sur mes vertèbres cervicales ; après ma période désincarnée, j'avais l'impression de braquer une pièce d'artillerie, mais seules d'infimes vestiges de l'Histoire optimale subsistaient dans mon champ de vision : ici, une traînée d'amas galactiques, là, un fragment de clarté stellaire. En cet ultime instant, avant que mon lien intangible ne fut finalement rompu, je vis encore l'austère visage rond de mon Veilleur aux yeux immenses et songeurs.

Puis cet Univers disparut – absolument – et je redevins intégralement moi-même. Je sentis monter en moi une joie sauvage et primitive !

La Machine transtemporelle s'arrêta dans une embardée. L'engin versa et je fus projeté, la tête la première, dans une obscurité totale.

J'entendis un coup de tonnerre. Une pluie drue et persistante martelait brutalement mon cuir chevelu et ma chemise de jungle. En un instant, je fus trempé jusqu'aux os : quel beau temps pour retrouver la corporéité ! me dis-je.

J'avais été déposé sur une plaque meuble de gazon spongieux devant la Machine retournée. Il faisait très sombre. J'étais apparemment sur une petite pelouse entourée de buissons dont les feuilles dansaient sous l'impact de la pluie. Un nuage de gouttelettes en suspension entourait la Machine. J'entendis le murmure d'une masse d'eau dans le voisinage et le crépitement de la pluie sur cette vaste surface liquide.

Je me relevai et regardai autour de moi. Juste à côté, il y avait un édifice, simple silhouette sur le ciel gris anthracite. Je remarquai à présent une faible lueur verte qui émanait de dessous le véhicule retourné. Je vis qu'elle provenait d'un flacon, cylindre de verre d'environ six pouces de hauteur : une fiole graduée usuelle de huit onces. Manifestement logée dans le bâti de la Machine, elle était tombée dans l'herbe.

Je tendis la main pour ramasser le flacon. La lueur verdâtre était émise par une poudre à l'intérieur : de la plattnérite.

On m'appela par mon nom.

Je me retournai, décontenancé. La voix était douce, presque masquée par le chuintement de la pluie sur le gazon.

Petite, quasi enfantine, une silhouette se dressait à moins de dix pieds de moi ; son crâne et son dos étaient revêtus de longs cheveux

lisses que la pluie avait collés contre une chair blafarde. Des yeux énormes, gris-rouge, étaient fixés sur moi.

— Nebogipfel ?

Puis une sorte de circuit se ferma dans mon cerveau stupéfait.

Je me retournai pour examiner une fois de plus la silhouette massive de l'édifice. Ici, le balcon en fer, plus loin, la cuisine attenante à la salle à manger et sa petite fenêtre entrouverte et, au fond, la forme trapue du laboratoire…

J'étais chez moi ; ma Machine m'avait déposé sur la pelouse en pente derrière la maison, entre celle-ci et la Tamise. J'étais retourné – après tout ce que j'avais vécu ! – à Richmond.

8
Le cercle se referme

Comme nous l'avions déjà fait une fois, bien des cycles historiques auparavant, Nebogipfel et moi remontâmes Petersham Road jusqu'à ma maison. La pluie sifflait sur les pavés. L'obscurité était presque complète ; l'unique éclairage venait en fait du flacon de plattnérite qui luisait comme une pâle ampoule électrique, projetant une lueur ténébreuse sur le visage de Nebogipfel.

Je caressai du bout des doigts la délicate et familière ferronnerie de la balustrade devant le jardinet. L'élégante façade pseudo-antique, les colonnes du porche, les rectangles assombris de mes fenêtres –, j'avais bien cru ne plus jamais les revoir !

— Vous avez retrouvé vos deux yeux, dis-je tout bas à Nebogipfel.

Il jeta un coup d'œil à son corps rénové, ouvrant des mains dont la chair pâle brilla à la lueur de la plattnérite.

— Je n'ai pas besoin de prothèses, dit-il. Plus maintenant. À présent que j'ai été reconstruit, *comme vous-même*, d'ailleurs.

Je reposai les mains contre ma poitrine. Le tissu de la chemise était grossier et rugueux sous ma paume, et mon sternum était dur, lui aussi. Tout semblait suffisamment solide. Et j'avais toujours l'impression d'être moi-même : je conservais une continuité de conscience, un fil mnémonique glorieux et unique qui, par-delà tout l'enchevêtrement des Histoires, me ramenait aux jours plus simples de mon enfance. Mais pouvais-je être le même homme ? J'avais été mis en pièces dans l'Histoire optimale puis reconstitué. Je me demandai ce qui restait en moi de cet Univers de lumière.

— Nebogipfel, vous vous rappelez pratiquement tout, après que nous eûmes franchi la Frontière au commencement du temps, le ciel flamboyant, et tout le reste ?

— Je me souviens de tout. Pas vous ?

Ses yeux étaient deux globes noirs.

— Je n'en suis pas sûr, dis-je. Tout cela semble à présent une sorte de rêve, surtout *ici,* sous cette froide pluie anglaise.

— Mais l'Histoire optimale est la réalité. Tout ceci, chuchota-t-il en désignant d'un geste vague l'innocent Richmond, ces Histoires partielles, suboptimales, c'est le rêve.

J'examinai de près le récipient contenant la plattnérite. C'était un vulgaire flacon à usage médical muni d'un bouchon de caoutchouc ; il va sans dire que j'ignorais totalement d'où il provenait ni comment il s'était retrouvé coincé dans les entretoises de mon véhicule.

— Eh bien, *ceci* est assez réel, dis-je en brandissant l'objet. C'est une solution vraiment très élégante, n'est-ce pas ? La boucle est bouclée, pour ainsi dire.

Je me dirigeai vers la porte d'entrée.

— Je crois que vous feriez mieux de vous mettre à couvert avant que je sonne.

Il recula dans l'ombre du porche et devint totalement invisible.

Je tirai la sonnette.

J'entendis une porte s'ouvrir à l'intérieur de la maison, un cri assourdi – « J'y vais ! » – puis un pas lourd et impatient dans l'escalier. Une clé cliqueta dans la serrure et la porte s'ouvrit en grinçant.

Une bougie crépitant dans un chandelier en cuivre fut brusquement pointée sur moi par l'embrasure ; le visage large et rond d'un jeune homme me regarda avec des yeux bouffis de sommeil. Il avait vingt-trois ou vingt-quatre ans et portait une robe de chambre usée jusqu'à la corde jetée par-dessus une chemise de nuit froissée ; ses cheveux brun foncé dépassaient des côtés de sa tête bizarrement volumineuse.

— Oui ? dit-il sèchement. Il est plus de trois heures du matin, au cas où vous ne le sauriez pas…

J'ignore ce que j'avais eu l'intention de dire, mais, mis au pied du mur, je fus incapable de prononcer un seul mot. Une fois de plus, j'éprouvai soudain un malaise insolite en me reconnaissant. Je ne crois pas qu'un homme de mon siècle eût jamais pu s'habituer à se rencontrer lui-même, quel que fût le nombre de fois où il l'eût fait. À présent, mes sentiments s'étaient alourdis d'une émotion supplémentaire, car ce n'était plus seulement une version rajeunie de moi-même que j'avais devant moi mais aussi un ancêtre direct de

Moïse. Comme si je me retrouvais face à face avec un frère cadet que j'avais cru perdre.

Devenu soupçonneux, il examina à nouveau mon visage.

— Que diable voulez-vous ? Je me fais un devoir de ne jamais recevoir les colporteurs… même à une heure raisonnable de la journée, d'ailleurs.

— Oui, dis-je doucement. Je sais que vous ne les recevez pas.

— Ah oui, vous le savez ?

Il commença à pousser la porte, mais il avait vu quelque chose dans ma physionomie, une ébauche de ressemblance : son regard était éloquent.

— Je crois que vous feriez mieux de me dire ce que vous voulez.

Maladroitement, j'exhibai la fiole de plattnérite que j'avais cachée derrière mon dos.

— J'ai *ceci* pour vous.

Ses sourcils se dressèrent en voyant l'étrange lueur verte émise par la bouteille.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est…, comment pourrais-je vous l'expliquer ? C'est une sorte d'échantillon. Pour vous.

— Un échantillon de quoi ?

— Je n'en sais rien, mentis-je. J'aimerais que vous le trouviez.

Il semblait intéressé mais hésitait encore ; un certain entêtement commençait à marquer ses traits.

— Que je trouve quoi ?

Je commençai à être agacé par ces questions creuses.

— Et zut ! Un peu d'initiative, mon vieux ! Faites quelques expériences…

— Je n'aime pas que l'on me parle sur ce ton, dit-il avec hauteur. Quelle sorte d'expériences ?

— Oh !

Je passai la main dans mes cheveux trempés ; pareille emphase ne seyait guère à un jeune homme, me dis-je.

— C'est une substance inconnue. C'est évident, non ?

Il fronça les sourcils, encore plus sceptique.

Je me penchai et posai la fiole sur le perron.

— Je la laisse ici. Vous pourrez l'examiner quand vous serez prêt – et je *sais* que vous serez prêt –, car je ne veux pas vous faire perdre votre temps.

Je tournai les talons et commençai à redescendre l'allée, écrasant bruyamment les graviers sous la pluie.

Quand je me retournai, je vis qu'il avait ramassé la fiole, dont la luminescence verte adoucissait les ombres laissées par la bougie sur son visage.

— Mais comment vous appelez-vous ? cria-t-il.

— Plattner, dis-je, mû par une impulsion soudaine.

— *Plattner ?* Est-ce que je vous connais ?

— Plattner, répétai-je, quelque peu désespéré, tout en cherchant de quoi étoffer mon mensonge dans les recoins obscurs de mon cerveau. *Gottfried* Plattner…

Ce fut comme si j'avais entendu quelqu'un d'autre le dire, mais, dès que ces mots eurent quitté mes lèvres, je compris qu'ils étaient, pour ainsi dire, inévitables.

C'était fait : le cercle s'était refermé !

Il continua de m'appeler, mais je m'éloignai résolument de la grille et redescendis Richmond Hill.

Nebogipfel m'attendait derrière la maison, près de la Machine transtemporelle.

— C'est fait, l'informai-je.

Les premières lueurs de l'aube avaient filtré à travers la chape de nuages ; je voyais une silhouette granuleuse – le Morlock –, les mains jointes derrière le dos, les cheveux plaqués sur l'échine. Ses yeux étaient d'énormes flaques gris-rouge.

— Vous avez un peu souffert des intempéries, dis-je avec sollicitude. Cette pluie…

— … N'a guère d'importance.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Et vous ?

Pour toute réponse, je me penchai et tirai la Machine transtemporelle. Elle se redressa de guingois en grinçant comme un vieux cadre de lit puis retomba lourdement sur la pelouse. Je passai la main sur le châssis cabossé du véhicule ; de la mousse et des brins d'herbe étaient restés accrochés aux tiges de quartz et à la selle ; une traverse était faussée et bel et bien déformée.

— Vous pouvez rentrer chez vous, dit-il. En 1891. Il est clair que nous avons été ramenés par les Veilleurs à votre Histoire d'origine, à la première version du temps. Vous n'avez qu'à avancer de quelques années.

Je considérai cette perspective. À certains égards, il eût été rassurant de retourner dans cette ère confortable, de réintégrer la coquille des possessions, des amitiés et des réussites. Et j'eusse profité à nouveau de la compagnie de mes anciens camarades, de Filby et des autres. *Mais…*

— J'avais un ami en 1891, dis-je à Nebogipfel. (Je pensais à l'Écrivain.) Un tout jeune homme. Un original, par certains côtés. Tout passionné qu'il était, il avait sa manière personnelle de regarder le monde… Comme s'il voyait *au-delà* de la surface des choses – au-delà du *Hic et Nunc* qui nous obsède tant – et en percevait l'essentiel : les tendances, les courants profonds qui nous relient à la fois au passé et au futur. Il avait, ce me semble, pris la mesure de la petitesse de l'Humanité en regard de l'immensité du temps évolutif ; et je crois qu'il en avait conçu une certaine impatience quant au monde dans lequel il se trouvait prisonnier, quant aux processus lents et interminables de la société, et même quant à sa propre nature humaine et maladive.

« C'était, voyez-vous, comme s'il était devenu un étranger dans sa propre époque, conclus-je. Et c'est ainsi que je me sentirais si je revenais. *Hors du temps*. Car, pour consistant que puisse sembler ce monde-ci, je n'oublierais jamais qu'un millier d'Univers plus ou moins différents de lui coexistent autour de lui, juste hors de portée.

« Je suppose que je suis devenu un monstre… Mes amis doivent me croire perdu dans le temps et vont porter mon deuil.

Mais j'avais déjà pris ma résolution.

— J'ai toujours une vocation. Je n'ai pas encore achevé la tâche que je m'étais imposée lorsque je suis retourné dans le temps après ma première visite. Un cercle a été refermé, mais un autre demeure, fracture ouverte dans le futur lointain…

— Je comprends, dit le Morlock.

Je me juchai sur la selle du véhicule.

— Et vous, Nebogipfel ? M'accompagnerez-vous ? Je peux imaginer un rôle pour vous, là-bas… et puis je ne veux pas vous abandonner ici.

— Je vous remercie, mais la réponse est non. Je vais rester ici longtemps.

— Où irez-vous ?

Il releva la tête. La pluie ralentissait, mais une légère brume de gouttelettes suintait encore du ciel en voie d'éclaircissement et tombait contre les volumineuses cornées de ses yeux.

— Moi aussi, je suis conscient de la clôture des cercles, dit-il. Mais je demeure impatient de savoir ce qui se trouve au-delà…

— Que voulez-vous dire ?

— Si vous étiez retourné ici et aviez abattu votre moi juvénile, il n'y aurait pas de contradiction causale : au lieu de quoi, vous créeriez une *nouvelle* Histoire, une variante inédite dans la Multiplicité, au cours de laquelle vous avez été tué par un inconnu.

— Tout cela est à présent très clair pour moi. À cause de l'existence de la Multiplicité, il n'y a pas de paradoxe possible à l'intérieur de la même Histoire.

— Mais, poursuivit calmement le Morlock, les Veilleurs vous ont amené ici afin que vous puissiez vous remettre la plattnérite à vous-même, afin que vous puissiez démarrer la séquence d'événements qui a conduit à la mise au point de la première Machine transtemporelle et à la création de la Multiplicité. Il y a donc une clôture d'un ordre supérieur, *celle de la Multiplicité sur elle-même*.

Je voyais à quoi il voulait en venir.

— Il y a effectivement une sorte de boucle causale fermée, après tout, dis-je, un serpent qui se mord la queue… La Multiplicité n'eût jamais pu accéder à l'existence, n'était-ce l'existence préalable de la Multiplicité !

Nebogipfel dit que les Veilleurs croyaient que la résolution de ce Paradoxe final requérait l'existence *d'autres* Multiplicités : d'une Multiplicité de Multiplicités !

— L'ordre supérieur, dit Nebogipfel, est logiquement nécessaire à la résolution de la boucle causale, tout comme la Multiplicité était nécessaire à la résolution des paradoxes au sein d'une Histoire individuelle.

— Mais, crénom, Nebogipfel ! Mon esprit est ébranlé rien que d'y penser. Des ensembles parallèles d'Univers…, est-ce possible ?

— Plus que possible. Et les Veilleurs ont l'intention de *voyager* jusque-là.

Il baissa la tête, se détournant du ciel. L'aube devenait à présent très lumineuse, et je voyais se rider la chair terreuse qui cernait les yeux fragiles du Morlock.

— Et, poursuivit-il, ils m'emmèneront avec eux. Je ne peux concevoir aventure plus grandiose… Et vous ?

Juché sur la selle de ma Machine, je jetai un dernier regard circulaire à cette aube humide et anonyme, quelque part au dix-neuvième siècle. Les silhouettes des maisons pleines de dormeurs se découpaient tout au long de Petersham Road ; je sentais l'odeur de l'herbe mouillée, et, quelque part, une porte claqua : celle d'un laitier ou d'un facteur qui commençait sa journée.

Je savais que jamais je ne repasserais par ici.

— Nebogipfel, lorsque vous atteindrez cette Multiplicité supérieure, qu'arrivera-t-il ?

— Il y a de nombreux ordres ultérieurs d'Infinitude, dit calmement Nebogipfel tandis que l'ondée légère nimbait de gouttelettes les contours de son visage. C'est comme une hiérarchie de structures – et d'ambitions – universelles.

Sa voix conservait le doux gargouillement morlock et ses intonations ô combien étrangères, et pourtant elle était chargée d'émerveillement.

— Les Constructeurs auraient pu posséder un Univers ; mais cela ne leur suffisait pas. Alors, ils défièrent la Finitude et touchèrent la Frontière du Temps, la franchirent et permirent à l'Esprit de coloniser et d'habiter les nombreux Univers de la Multiplicité. Or, pour les Veilleurs de l'Histoire optimale, même *cela* ne suffit pas ; aussi recherchent-ils d'autres moyens d'aller au-delà, de parvenir à d'autres Ordres d'Infinitude…

— Et s'ils y réussissent ? S'arrêteront-ils ?

— Il n'y a point de repos, ni de limite. L'Au-Delà n'a pas de fin : pas de Frontières que la Vie et l'Esprit ne puissent défier et franchir.

Ma main se raidit sur les leviers de ma Machine, et toute sa masse trapue oscilla telle une branche sous la brise.

— Nebogipfel, je…

Il leva la main.

— *Partez*, dit-il.

J'inspirai, agrippai des deux mains le levier de départ et m'arrachai au temps dans une explosion étouffée.

LIVRE SEPT

Le jour 292 495 940

1
Le val de Tamise

Les aiguilles de mes compteurs chronométriques tourbillonnaient. Le Soleil devint un trait de feu puis s'abolit en un arc lumineux doublé du ruban fluctuant des phases lunaires. Les arbres passaient en frissonnant d'une saison à l'autre, presque trop vite pour que l'œil pût les suivre. Le ciel bleu, d'où les nuages avaient été opportunément effacés, avait la prodigieuse profondeur d'un crépuscule d'été.

L'imposante forme translucide de ma demeure se détacha bientôt de moi. Le paysage devint flou, et, une fois de plus, la splendide architecture de l'ère des Grands Édifices déferla comme une marée sur Richmond Hill. Je n'aperçus rien des particularités qui avaient caractérisé l'élaboration de l'Histoire de Nebogipfel : l'arrêt de la rotation terrestre, l'édification de la Sphère autour du Soleil, et ainsi de suite. Puis je vis une marée de verdure plus foncée recouvrir les flancs de la colline et s'y maintenir sans interruptions hivernales ; et je savais que j'avais atteint l'ère future, heureuse entre toutes, où l'Angleterre a retrouvé un climat plus chaud. C'était comme un écho du paléocène, songeai-je avec une pointe de nostalgie.

J'avais beau chercher à apercevoir le moindre signe de la présence des Veilleurs, ils restaient invisibles. Les Veilleurs – ces esprits inimaginablement immenses, affleurements des grandioses récifs d'Intellect qui habitent l'Histoire optimale – en avaient à présent fini avec moi, et j'avais la macabre satisfaction d'être seul maître de mon destin. Le décompte des jours sur mes cadrans passa le seuil des deux cent cinquante mille et je commençai à tirer prudemment la manette d'arrêt.

Fugitivement aperçue dans ses dernières phases papillotantes, la Lune s'amenuisa jusqu'à l'obscurité totale. Je me rappelai que j'étais parti avec Weena pour notre dernière et funeste expédition vers le palais de Porcelaine verte juste avant la période que les frêles

Éloï appelaient les Nuits Obscures : les ténèbres absolues de la nouvelle lune, lorsque les Morlocks émergeaient pour imposer leur volonté aux Éloï. L'imprudent que j'avais été ! me dis-je. Quelle impétuosité, quel manque de réflexion – et d'égards envers la malheureuse Weena – que de m'être lancé dans une telle entreprise à un moment aussi dangereux !

Eh bien, pensai-je sardoniquement, j'étais revenu ; et j'étais résolu à racheter mes fautes passées, dussé-je périr en tentant d'y parvenir.

Dans un cahot, l'engin sortit de la grisaille tumultueuse et le soleil m'assaillit, lourd, chaud et instantané. Les aiguilles des compteurs s'arrêtèrent en tremblant : c'était le jour 292 495 940, le jour précis, en l'an 802 701 après J.-C., où j'avais perdu Weena.

Je m'étais posé au flanc de la colline habituelle. La lumière solaire était intense, et je fus obligé de me protéger les yeux. Comme j'avais lancé la Machine depuis le jardin derrière la maison et non depuis le laboratoire, j'étais arrivé sur cette modeste pelouse entourée de rhododendrons environ vingt yards plus bas que la première fois. Derrière moi, légèrement plus haut sur la colline, j'aperçus le profil familier du Sphinx Blanc et son énigmatique sourire figé pour l'éternité. Le soubassement de bronze était toujours couvert d'une épaisse couche de vert-de-gris, bien que çà et là je visse les endroits où les incrustations moulées avaient été aplaties par mes tentatives futiles pour pénétrer par effraction dans la salle à l'intérieur du piédestal et reprendre possession de la Machine transtemporelle dérobée ; l'herbe était coupée et abîmée là où les Morlocks avaient traîné mon véhicule pour l'enfermer dans le socle du monument.

Je sursautai en prenant conscience que la Machine l'était encore. Quelle étrange situation ! L'autre véhicule reposait à quelques yards de moi dans cet espace obscur tandis que j'étais perché sur sa copie, à tous égards parfaite, qui étincelait dans l'herbe.

Je démontai les manettes de commande et les empochai avant de mettre pied à terre. D'après la position du soleil, il devait être environ trois heures de l'après-midi ; l'air était chaud et humide.

Désireux de mieux voir le paysage, je marchai environ un demi-mille jusqu'au sommet de ce qui avait été Richmond Hill. De mon temps, l'espace avait été occupé par la Terrace, avec ses coûteuses façades et ses échappées généreuses sur le fleuve et la campagne à

l'ouest ; à présent, un bosquet d'arbres clairsemés avait escaladé la crête – il n'y avait aucune trace de la Terrace, et je supposai que même les fondations des demeures avaient été oblitérées par l'action des racines –, mais, tout de même, exactement comme en 1891, un paysage des plus riants s'étalait vers le sud et l'est.

Il y avait là un banc de ce métal jaune que j'avais déjà vu ; il était rongé par une corrosion rouge vif et ses accoudoirs étaient comme dégrossis à la lime pour figurer les créatures de quelque mythe oublié. Une ortie aux grandes feuilles d'un brun somptueux avait escaladé l'assise ; je l'écartai – elle ne piquait pas – et m'installai, car j'avais déjà chaud et je transpirais.

Le soleil était très bas dans le ciel, à l'ouest, et sa lumière se reflétait sur les édifices dispersés et les étendues d'eau qui ponctuaient la campagne verdoyante. La chaleur couvrait de brume tout ce paysage métamorphosé par le temps et la patiente évolution de la géologie. Je pouvais cependant en reconnaître quelques traits, pour déformés qu'ils fussent, et une onirique beauté subsistait encore dans « l'incomparable val de Tamise » chanté par le poète. Le ruban argenté du fleuve était à une certaine distance ; ainsi que je l'ai noté plus haut, la Tamise allait tout droit de Hampton à Kew au lieu de décrire un méandre. Elle avait également recreusé son lit, si bien que Richmond se trouvait à présent perché au flanc d'une large vallée et à environ un mille de l'eau. Je crus reconnaître l'île Glover dans une sorte de tertre boisé au centre de l'ancien lit du fleuve. Les prairies de Petersham avaient conservé l'essentiel de leurs contours actuels, mais elles s'étaient exhaussées bien au-dessus du niveau de la Tamise et j'imaginai que l'endroit était beaucoup moins marécageux que de mon temps.

Les grandioses édifices de cette ère, aux parapets compliqués et aux altières colonnes, s'éparpillaient dans le paysage, élégants et abandonnés, saillies d'os architectural perçant le flanc vêtu de vert de la colline. À environ un mille, j'aperçus une vaste construction, cette masse de granit et d'aluminium où j'étais monté le premier soir. Çà et là, de gigantesques figures, aussi belles et énigmatiques que mon Sphinx Blanc, dressaient la tête par-dessus la verdure ambiante, et partout je voyais les coupoles et les cheminées qui signalent la présence des Morlocks. Les fleurs géantes de ce temps futur, aux feuilles luisantes et aux pétales d'un blanc éblouissant, étaient omniprésentes. Une fois de plus, ce paysage, avec ses

floraisons d'une extraordinaire beauté, ses pagodes et ses coupoles nichées dans la verdure, me rappela les Jardins botaniques royaux de Kew, mais un Kew négligé et sauvage qui avait fini par recouvrir l'Angleterre.

À l'horizon se profilait un vaste édifice que je n'avais encore jamais remarqué. Il était quasiment perdu dans les brumes du nord-ouest, en direction du Windsor actuel, trop éloigné et trop flou pour que je pusse en distinguer les détails. Je me promis d'aller un jour jusqu'à Windsor, car assurément, si un édifice quelconque de mon époque avait survécu à l'évolution et à la négligence des millénaires accumulés, ce serait un vestige du massif donjon normand.

Me retournant, je contemplai le bocage qui descendait en direction du Banstead actuel, alternant taillis et collines, avec, çà et là, l'éclat d'un plan d'eau – paysage qui m'était devenu familier lors de mes premières explorations. Et c'était par là – à dix-huit ou vingt milles d'ici – que se dressait le palais de Porcelaine verte. Scrutant le lointain dans cette direction, je crus alors apercevoir vaguement les clochetons de cet édifice, mais mes yeux n'étaient plus ce qu'ils étaient et je n'étais pas sûr que ce fût lui.

Je m'y étais rendu avec Weena à la recherche d'armes et d'autres provisions pour mener la lutte contre les Morlocks. En fait, si mes souvenirs étaient exacts, mon double devait être à l'instant même en train de fouiller à l'intérieur de ces murs verts étincelants !

À une dizaine de milles, une barrière s'interposait entre moi et le palais : une forêt dense et ténébreuse. Même en plein jour, c'était une tache sombre et sinistre d'au moins un mille de diamètre. Avec Weena dans les bras, j'avais traversé ce bois sans problème la première fois, car nous avions attendu le lever du jour ; mais la seconde fois, en revenant du palais (ce soir !), j'allais laisser mon impatience et ma fatigue prendre le dessus. Décidé à retourner au Sphinx dès que possible pour essayer de reprendre possession de ma Machine, j'allais m'enfoncer dans cette forêt en pleine obscurité – et m'endormir –, et les Morlocks fondraient sur nous et enlèveraient Weena.

J'avais eu la chance de m'échapper sans payer cette folie de ma vie ; quant à l'infortunée Weena…

Mais je refoulai ma honte, car à présent j'étais ici, me rappelai-je, pour corriger toutes ces erreurs.

Il était encore assez tôt pour que je pusse atteindre la funeste forêt avant que disparût la lumière du jour. J'étais sans armes, évidemment, mais mon dessein n'était pas d'affronter les Morlocks – il n'en était plus question – mais simplement de sauver Weena. Et pour cela, estimai-je, je ne devrais pas avoir besoin d'armes plus puissantes que mon intellect et mes poings.

2
Promenade

La Machine transtemporelle elle-même semblait très exposée, perchée qu'elle était à flanc de coteau et rutilant de tous ses cuivres et nickels. Aussi décidai-je de la dissimuler, bien que je n'eusse aucunement l'intention de m'en resservir. Je tirai le véhicule trapu jusqu'à un taillis proche et le recouvris de branchages et de feuilles. Ce qui se fit non sans peine, vu le poids de la Machine ; j'étais en nage, et les traverses avaient creusé de profonds sillons dans le gazon.

Je me reposai quelques minutes puis commençai à descendre résolument la pente en direction de Banstead.

À peine avais-je parcouru quelques yards que j'entendis des voix. Un instant, je fus saisi d'inquiétude en pensant – malgré la lumière du jour – que ce pût être des Morlocks. Mais ces voix étaient tout à fait humaines et parlaient la langue musicale caractéristique des Éloï. Puis un groupe de cinq ou six de ces petits êtres émergea d'un taillis pour s'engager sur un chemin qui menait au Sphinx Blanc. Je fus à nouveau frappé par leur fragilité et leur petitesse ; hommes et femmes n'étaient pas plus grands que des enfants de mon époque et portaient de simples tuniques violettes et des sandales.

Je fus immédiatement frappé par les similitudes entre cette rencontre et mon arrivée dans cette ère lors de ma première expédition. C'était justement ainsi qu'un groupe d'Éloï m'avait découvert par hasard. Je me souvins qu'ils s'étaient approchés de moi sans peur aucune – plutôt avec de la curiosité –, qu'ils avaient ri et m'avaient parlé.

Or, cette fois-ci, ils se montrèrent circonspects ; en fait, je crus qu'ils m'évitaient. J'ouvris les mains en souriant pour leur montrer que je ne leur voulais pas de mal, mais je savais fort bien la raison de ce changement d'attitude : ils avaient déjà constaté la conduite dangereuse et irrationnelle de mon être antérieur, notamment

lorsque j'avais perdu la tête après le vol de la Machine transtemporelle. Ces Éloï avaient le droit d'être prudents !

Je n'insistai pas, et les Éloï, me contournant, gravirent la pente en direction de la pelouse aux rhododendrons ; dès que je fus hors de leur vue, ils reprirent leur mélodieux babil.

Je traversai la campagne pour gagner la forêt. Partout je vis ces puits qui menaient au monde souterrain des Morlocks, et d'où montait, si je m'approchais assez pour l'entendre, l'implacable martèlement sourd de leurs gigantesques machines. La sueur perlait sur mon front et ma poitrine – car la journée demeurait chaude, malgré l'obliquité des rayons solaires en cette fin d'après-midi – et je sentais mon souffle rauque traverser douloureusement mes poumons.

Et ce fut comme si mon immersion dans ce monde réveillait également mes émotions. Weena, pour limitée qu'elle fût, m'avait témoigné de l'affection et avait été la seule créature à le faire en ce monde de l'an 802 701. Et sa perte avait causé en moi la détresse la plus intense.

Mais, lorsque j'en étais venu à relater cette histoire devant mes amis à la lueur familière de ma propre cheminée en 1891, ce chagrin s'était dilué en une pâle image de lui-même, et Weena était devenue le souvenir d'un rêve sans grande réalité.

Or, à présent que j'étais à nouveau *sur les lieux* et que je foulais un territoire familier, ce chagrin originel me revint dans toute sa force – à croire que je n'étais jamais reparti – et me soutint à chaque pas.

En chemin, je fus assailli par une faim énorme. Je me rendis compte que je ne pouvais me rappeler la dernière occasion où j'avais mangé – ce devait être avant que Nebogipfel et moi ayons quitté l'ère de la Terre blanche – bien que, conjecturai-je, on eût pu dire que mon corps n'avait *jamais* ingéré de nourriture s'il avait été reconstruit par les Veilleurs ainsi que l'avait suggéré le Morlock ! Toutes subtilités philosophiques mises à part, la faim ne tarda pas à me tenailler le ventre et la chaleur commençait à m'épuiser. Passant devant un réfectoire – vaste palais gris de pierre cannelée –, je décidai de faire un détour.

Je passai sous une arche sculptée aux ornements mutilés et sévèrement dégradés par les intempéries. À l'intérieur, je découvris une vaste salle unique tendue de brun, dont le sol, incrusté de blocs

du métal blanc et dur que j'avais déjà observé, était sillonné d'ornières creusées par les pieds menus d'innombrables générations d'Éloï. Des dalles de pierre polie formaient des tables sur lesquelles s'entassaient des piles de fruits ; autour des tables se rassemblaient de petits groupes de charmants Éloï en tunique qui se restauraient en jacassant comme les pensionnaires d'une exotique volière.

Planté là dans mon terne uniforme de jungle, relique du paléocène tout à fait déplacée au milieu de toute cette joliesse ensoleillée, je me pris à regretter que les Veilleurs ne m'eussent pas plus élégamment vêtu ! Un groupe d'Éloï s'approcha de moi et m'entoura. Je sentis leurs petites mains passer sur moi et tirer sur ma chemise comme de doux tentacules. Leurs visages avaient les petites bouches, les mentons pointus et les oreilles réduites caractéristiques de leur race, mais c'était, me sembla-t-il, une variété d'Éloï différente de ceux que j'avais rencontrés près du Sphinx ; et ces petits êtres sans grande mémoire ne pouvaient pas avoir grand-peur de moi.

J'étais venu ici pour sauver un membre de leur espèce et non pour commettre encore un de ces disgracieux barbarismes qui avaient défiguré ma visite précédente ; aussi me soumis-je de bonne grâce à leur inspection.

Je me dirigeai vers les tables, partout suivi d'une petite troupe d'Éloï volubiles. Je dénichai une grappe de fraises hypertrophiées que je fourrai dans ma bouche et ne tardai pas à découvrir plusieurs exemplaires de ces fruits farineux aux gousses à trois facettes qui s'étaient révélés être mon mets favori lors de ma première visite. J'en recueillis une provision que j'estimai suffisante, trouvai un coin ombragé, plus sombre, et m'y installai pour manger, entouré d'une petite muraille d'Éloï curieux.

J'adressai aux Éloï un sourire de bienvenue et tentai de me rappeler les bribes de leur langage rudimentaire que j'avais apprises. Tandis que je leur parlais, ils pressaient leurs frimousses autour de moi, les yeux écarquillés dans la pénombre, les lèvres rouges ouvertes comme celles d'enfants. Je me rassérénai. Je crois que ce furent le naturel de cette rencontre et sa facilité tout humaine qui me charmèrent alors, moi qui avais récemment subi trop d'inhumaines bizarreries ! Les Éloï n'étaient pas humains – ils nous étaient, à leur manière, tout aussi étrangers que les Morlocks –, mais c'étaient des fac-similés acceptables.

J’eus l’impression d’avoir fermé les yeux.

Je revins à moi en sursaut. Il faisait tout à fait sombre. Il y avait moins d’Éloï autour de moi et leurs yeux doux et tolérants semblaient briller dans le noir.

Affolé, je me relevai, faisant pleuvoir les gousses de fruits et les fleurs que les espiègles Éloï avaient disposées sur ma personne. Je retraversai à tâtons la salle principale. Elle était à présent remplie d’Éloï qui dormaient par petits groupes à même le sol métallique. Je passai enfin le seuil et émergeai à la lumière du jour…

Ou, plutôt, de ce qu’il en restait ! Scrutant le ciel comme un dément, j’aperçus, à peine visible, un mince croissant de soleil, lunule étincelante posée sur l’horizon ouest, et, à l’est, une unique planète, Vénus, peut-être.

Poussant un cri, je levai les bras au ciel. Après toutes les résolutions que j’avais prises de racheter mes téméraires imprudences, voilà que j’avais – comble de l’indolence – passé l’après-midi à sommeiller !

Je retrouvai le sentier que j’avais suivi et m’élançai en direction de la forêt. Et dire que j’avais projeté d’arriver dans le bois de jour ! Tandis que la nuit tombait autour de moi, j’aperçus fugitivement des fantômes gris-blanc, à peine visibles à la périphérie de mon regard. Je fis volte-face à chacune de ces apparitions, mais elles se dérobèrent et restèrent hors d’atteinte.

Ces silhouettes étaient évidemment des Morlocks – les Morlocks sournois et brutaux de cette Histoire – et ils me suivaient silencieusement à la trace avec toutes les ressources de leur race de chasseurs. Ma décision de m’engager sans armes dans cette expédition semblait à présent quelque peu imprudente et je me dis qu’aussitôt que j’entrerais dans le bois il me faudrait trouver une branche cassée ou un objet similaire qui pût me servir de matraque.

3
Dans l'obscurité

Je trébuchai plus d'une fois sur le sol inégal, et je crois bien que je me serais foulé les deux chevilles, n'eût été la rigidité de mes bottes de soldat.

Lorsque j'arrivai à l'orée du bois, la nuit était totale.

Je considérai cette étendue de forêt noire et humide et compris la futilité de ma quête. Je me rappelai avoir été entouré d'une foule de Morlocks : comment trouverais-je la malfaisante poignée de brutes qui m'avaient ravi Weena ?

Je songeai à m'enfoncer dans la forêt ; je me souvenais approximativement du chemin que j'avais emprunté la première fois et peut-être rencontrerais-je mon être antérieur accompagné de Weena. Mais la folie de cette procédure me frappa immédiatement. D'abord, j'avais tourné en rond au cours de mes affrontements avec les Morlocks et j'avais fini par évoluer dans le bois plus ou moins au hasard. De plus, je n'avais aucune protection et serais très vulnérable dans l'enceinte ténébreuse de la forêt. J'aurais sans doute la satisfaction d'amocher quelques Morlocks avant qu'ils aient le dessus, mais ils finiraient sûrement par avoir le dessus, et je n'avais en tout cas aucune intention de livrer pareille bataille.

Je m'éloignai donc d'un bon quart de mille jusqu'à ce que je trouvasse un monticule qui surplombait le bois.

L'obscurité m'enveloppait totalement et les étoiles émergèrent dans toute leur splendeur. Comme je l'avais déjà fait la première fois, je tentai de me distraire en recherchant les traces des anciennes constellations ; mais le mouvement propre des étoiles individuelles avait progressivement déformé l'image familière du ciel. Toutefois, la planète que j'avais remarquée tantôt brillait encore au-dessus de moi telle une fidèle compagne.

La dernière fois que j'avais examiné ce ciel modifié, me souvins-je, Weena était à mes côtés, emmitouflée dans ma veste ; nous avions profité de la nuit pour nous reposer sur le chemin du palais

de Porcelaine verte. Je me rappelai mes pensées d'alors : j'avais médité sur la petitesse de la vie terrestre comparée aux migrations millénaires des étoiles, et j'avais fugitivement éprouvé une distanciation élégiaque – une vision de l'immensité du temps, bien au-delà de mes problèmes terrestres.

Or il me semblait à présent que j'avais assez de tout cela : des perspectives, des Infinités et des Éternités ; j'étais tendu, impatient d'agir. Je n'étais qu'un homme – avais-je jamais été autre chose ? – qui s'était, une fois de plus, totalement investi dans les rudes préoccupations de l'Humanité, et ma conscience n'était remplie que de mes seuls projets personnels.

Me détournant des étoiles lointaines et insondables, je baissai les yeux sur la forêt devant moi. C'est alors que je vis une douce lueur rose commencer de se répandre à l'horizon sud-ouest. Je me relevai et me mis brusquement à danser de joie. C'était la confirmation qu'après toutes mes aventures j'avais retrouvé, en ce siècle du futur lointain, le jour exact entre tous les jours possibles ! Car cette lueur était un incendie de forêt – incendie imprudemment déclenché par *moi-même !*

Je m'efforçai de me rappeler précisément ce qui s'était déroulé ensuite dans cette funeste nuit…

L'incendie que j'avais déclenché était pour Weena un phénomène tout nouveau et merveilleux ; elle avait voulu jouer avec ses nappes rouges ourlées d'étincelles ; j'avais été forcé de l'empêcher de se jeter dans cette lumière liquide. Je l'avais ensuite prise dans mes bras – elle s'était débattue – et je m'étais élancé dans cette forêt où la lumière de mon incendie guidait mes pas.

Vite privés de cet éclairage, nous avancions ensuite dans une obscurité seulement atténuée par des tranches de ciel bleu foncé visibles entre les arbres. Je n'avais pas tardé à entendre, au sein de ces ténèbres huileuses, le trottinement de pieds menus et le doux roucoulement de voix s'interpellant tout autour de moi ; je me souvins d'avoir été tiré par le pan de ma veste, puis par la manche.

J'avais déposé Weena à terre afin de pouvoir trouver mes allumettes ; il y avait alors eu une empoignade à mes pieds lorsque ces Morlocks, tels des insectes avides, s'étaient jetés sur le corps de la malheureuse. J'avais gratté une allumette ; lorsque sa tête s'était embrasée, j'avais vu une rangée de visages morlock illuminés comme par un éclair de magnésium, tous levés vers moi

avec leurs yeux gris-rouge, puis, en une seconde, ils s'étaient enfuis.

J'avais résolu de faire un nouveau feu et d'attendre le matin. J'avais allumé des fragments de camphre et les avais jetés sur le sol. J'avais arraché des branches aux arbres au-dessus de moi et en avais fait un feu de bois vert à la fumée suffocante…

Je me dressai sur la pointe des pieds et scrutai la forêt. Il faut m'imaginer sous un ciel sans lune, dans ce noir d'encre où la seule lumière venait de l'incendie qui se propageait de l'autre côté du bois.

Là-bas ! De la fumée s'élevait, mince volute découpée en silhouette par la clarté de l'incendie principal. C'était sans aucun doute là que j'avais décidé de résister. L'endroit était assez éloigné – à environ deux milles vers l'est et dans les profondeurs de la forêt –, aussi m'élançai-je sous les frondaisons sans m'autoriser d'autres méditations.

Pendant quelque temps, je n'entendis que le craquement des brindilles sous mes pieds et un ronflement lointain qui devait être le souffle de l'incendie principal. L'obscurité n'était atténuée que par la lueur du feu et les échappées sur le bleu foncé du ciel au-dessus de moi ; je ne voyais que les silhouettes des troncs et des racines et je trébuchai plus d'une fois. Puis j'entendis trottiner autour de moi – un bruit aussi doux que celui de la pluie – et je perçus le bizarre gargouillis caractéristique des voix morlock. Je sentis qu'on me saisissait par la manche de ma chemise, qu'on tirait doucement sur ma ceinture, qu'on me palpait la gorge.

Je lançai les bras à droite et à gauche, rencontrai de la chair et de l'os, et mes assaillants reculèrent ; mais je savais que mon sursis serait de courte durée. Effectivement, quelques secondes plus tard, je fus à nouveau encerclé par leur menu piétinement puis obligé de me frayer de force un chemin dans une grêle de frôlements, d'attouchements glacés et d'audacieux coups de dents sous les regards d'un essaim d'énormes yeux rouges.

C'était une nouvelle plongée dans mon cauchemar le plus profond, dans cette horrible obscurité que j'ai redoutée toute ma vie ! Mais je tins bon, et les Morlocks ne m'attaquèrent pas – pas ouvertement, en tout cas. Je détectai déjà chez eux une certaine agitation – ils couraient en tous sens et de plus en plus rapidement – à mesure que l'incendie lointain gagnait en intensité.

Et, soudain, il y eut dans l'air une nouvelle odeur, légère, presque couverte par celle de la fumée…

De la vapeur de camphre.

Je ne devais pas être à plus de quelques yards de l'endroit où les Morlocks nous avaient surpris Weena et moi pendant que nous dormions : l'endroit où je m'étais battu et où Weena m'avait été enlevée !

J'arrivai en face d'une importante troupe de Morlocks – masse dense tout juste visible derrière la rangée d'arbres immédiatement devant moi – qui se jetaient les uns pardessus les autres comme des asticots voraces pour participer à la mêlée ou à la curée. Jamais je n'en avais vu autant. J'aperçus un homme qui luttait pour se dégager de leur cohue. Il disparut sous une lourde masse de Morlocks qui le saisirent par le cou, les cheveux et les bras, et il tomba. Mais je vis alors un bras émerger en brandissant une barre de fer – arrachée, me rappelai-je, à une machine du palais de Porcelaine verte – et en frapper énergiquement les Morlocks. Ils se reculèrent brièvement, et bientôt il avait réussi à s'adosser à un arbre. Ses cheveux se dressaient sur son crâne volumineux, il ne portait aux pieds que des chaussettes déchirées et ensanglantées. Les Morlocks revinrent frénétiquement à l'assaut ; il brandit sa barre de fer et j'entendis le craquement spongieux des têtes morlock.

Je songeai un instant à me joindre à lui, mais je savais que ce n'était pas nécessaire. Il survivrait, réussirait tant bien que mal à sortir de cette forêt – seul, pleurant la perte de Weena – et soustrairait sa Machine transtemporelle aux manigances des sournois Morlocks. Je restai dans l'ombre des arbres et je suis convaincu qu'il ne me vit pas…

Je me rendis compte alors que *Weena était déjà loin d'ici* ; à ce stade du conflit, les Morlocks me l'avaient déjà enlevée !

Je fis volte-face, désespéré. J'avais de nouveau laissé ma concentration se relâcher. Avais-je déjà échoué ? Avais-je perdu Weena encore une fois ?

À ce moment-là, une forte panique s'était emparée des Morlocks en présence du feu ; ils fuyaient l'incendie en rangs serrés, leurs dos bossus et velus teintés de rouge. Puis j'aperçus une harde de Morlocks – quatre, en fait – qui s'éloignaient du feu en trébuchant parmi les arbres. Je vis alors qu'ils transportaient quelque chose :

un objet immobile, pâle et flasque, avec un soupçon de blanc et d'or…

En rugissant, je m'élançai à grand fracas dans les broussailles. Les quatre têtes morlock pivotèrent jusqu'à ce que leurs yeux énormes, gris-rouge, fussent braqués sur moi ; alors, les poings levés, je fondis sur eux.

Il n'y eut pas vraiment de combat. Les Morlocks laissèrent choir leur précieux fardeau pour me tenir tête, constamment distraits, toutefois, par la clarté qui s'intensifiait derrière eux. Un de ces petits monstres me planta ses crocs dans le poignet ; je lui martelai le visage de coups de poing – je sentis l'os crisser sous l'impact –, et il lâcha prise quelques secondes plus tard ; puis ils s'enfuirent tous les quatre.

Je me penchai et ramassai littéralement Weena – la pauvre petite créature était aussi légère qu'une poupée ; son état me fendit le cœur. Sa robe était déchirée et salie, son visage et sa chevelure dorée étaient souillés de suie et de cendre, et il me sembla qu'elle avait une brûlure à la joue. Je remarquai également les minuscules empreintes des crocs morlock dans la chair tendre de sa nuque et de ses bras.

Elle avait totalement perdu connaissance et je ne pouvais dire si elle respirait ou non ; je crus qu'elle était peut-être déjà morte.

Je retraversai la forêt au pas de course avec Weena au creux de mes bras.

J'avais du mal à me diriger dans cette obscurité enfumée : l'incendie fournissait, certes, une clarté jaune et rouge, mais il changeait la forêt en un jeu d'ombres mouvantes et trompeuses. À plusieurs reprises, je me cognai à des arbres ou butai sur quelque monticule ; et la pauvre Weena, j'en ai peur, était à chaque fois rudement secouée.

Nous avancions au milieu d'un flot de Morlocks qui, tous, fuyaient l'incendie avec autant d'énergie que moi. Leurs dos velus renvoyaient l'éclat rouge des flammes, leurs yeux étaient des disques d'une douleur quasi palpable. Ils trébuchaient dans tous les sens, heurtant des arbres du front et se menaçant mutuellement de leurs petits poings quand ils ne rampaient pas sur le sol en gémissant, à la recherche d'un soulagement illusoire contre la chaleur et la lumière. Lorsqu'ils me bousculaient, je les chassais à

coups de poing et de pied ; mais il était clair qu'aveuglés comme ils l'étaient ils ne représentaient aucun danger pour moi, et, au bout d'un moment, je découvris qu'il suffisait de les repousser d'une simple bourrade.

À présent que j'étais habitué à la tranquille dignité de Nebogipfel, la nature bestiale de ces Morlocks originels aux mâchoires pendantes, aux cheveux sales et emmêlés et à la posture voûtée – certains couraient les mains frôlant le sol – était déprimante à l'extrême.

Nous arrivâmes soudain à la lisière du bois. Je franchis tant bien que mal la dernière rangée d'arbres et me retrouvai en train de tituber dans une prairie.

J'aspirai de généreuses goulées d'air et me retournai pour contempler la forêt en feu. La fumée ondoyante formait une colonne qui s'élevait dans le ciel, occultant les étoiles. Et je vis, au cœur de la forêt, des flammes gigantesques, hautes de plusieurs centaines de pieds, qui s'étiraient verticalement comme des édifices. Les Morlocks continuaient de fuir l'incendie, mais en nombre de plus en plus réduit ; et ceux qui émergeaient du bois étaient blessés et échevelés.

Je me retournai et continuai d'avancer au milieu d'herbes hautes et raides. La chaleur intense que je sentais dans mon dos finit par diminuer au bout d'environ un mille et l'aveuglante clarté écarlate de l'incendie s'atténua en une simple lueur. Après quoi, je ne vis plus de Morlocks.

Je gravis une colline et, dans la vallée subséquente, j'arrivai dans un lieu que j'avais déjà visité la première fois. Il y avait là des acacias, un certain nombre de dortoirs et une statue incomplète et mutilée qui m'avait rappelé un faune. Nichée au creux de la vallée, je découvris la petite rivière dont j'avais conservé le souvenir. Sa surface turbulente et inégale reflétait la clarté stellaire. Je fis halte sur la berge et déposai délicatement Weena sur le sol. L'eau était froide et coulait rapidement. Je déchirai ma chemise et en plongeai un lambeau dans le courant ; je m'en servis pour baigner le visage de l'infortunée Weena et lui faire boire quelques gouttes d'eau.

Ainsi veillai-je jusqu'à la fin de cette Nuit Obscure, assis au bord de la rivière, la tête de Weena reposant sur mes genoux.

Le lendemain matin, je vis l'*autre* émerger en piteux état de la forêt incendiée. Son visage zébré de coupures mal refermées était

pâle comme la mort, sa veste était sale et empoussiérée ; il boitait pire qu'un chemineau fatigué, les pieds ensanglantés enveloppés à cru d'herbes roussies. J'eus un pincement au cœur – était-ce de la compassion ou de la gêne ? – en le voyant aussi mal en point. Était-ce vraiment *moi ?* Avais-je présenté pareil spectacle à mes amis en revenant de cette première expédition ?

Une fois de plus, je fus tenté de lui proposer mon aide ; mais je savais qu'il n'en avait pas besoin. Mon moi antérieur se reposerait de ses fatigues en dormant au grand soleil de la journée puis, à l'approche du soir, il retournerait au Sphinx Blanc pour reprendre sa Machine transtemporelle.

Finalement, après un ultime affrontement avec les Morlocks, il disparaîtrait dans un tourbillon dématérialisant.

Je demeurai donc avec Weena au bord de la rivière, la soignai tandis que le soleil montait dans le ciel et priai qu'elle s'éveillât.

ÉPILOGUE

Les premiers jours furent pour moi les plus difficiles, car j'étais arrivé ici sans le moindre outil.

Au début, je fus forcé de vivre parmi les Éloï, partageant avec eux les fruits que leur apportaient les Morlocks et les ruines complexes qui leur servaient de dortoirs.

Lorsque la lune déclina et que s'annonça la nouvelle séquence de Nuits Obscures, je fus frappé par l'audace avec laquelle les Morlocks remontaient de leurs cavernes pour assaillir leur bétail humain ! Je me postai à l'entrée d'un dortoir, armé de bouts de fer et de fragments de maçonnerie. Ainsi parvins-je à leur résister, mais je ne pouvais pas tous les empêcher d'entrer – les Morlocks grouillaient comme de la vermine au lieu de combattre à la manière organisée des humains – et, de surcroît, je ne pouvais défendre qu'un dortoir parmi les centaines qui parsemaient la vallée de la Tamise.

Rien dans toute mon expérience n'a été aussi morne que ces heures noires, heures d'effroi et d'absolue détresse pour les Éloï sans défense. Et pourtant, avec l'arrivée du jour, cette obscurité était déjà bannie des modestes cerveaux des Éloï, qui étaient alors disposés à jouer et à rire comme si les Morlocks n'existaient pas.

J'étais résolu à modifier cet arrangement, car c'était, après tout – avec le sauvetage de Weena –, mon intention première en retournant ici.

J'ai exploré plus largement la campagne environnante. Je devais faire piètre figure quand j'arpentais les collines avec ma barbe inculte et spectaculaire, mon crâne brûlé par le soleil et ma corpulente anatomie drapée dans l'étoffe criarde des Éloï ! Il n'y a bien sûr ni moyen de transport ni bêtes de somme pour faciliter mes déplacements, et je n'ai que les restes de mes bottes de 1944 pour me protéger les pieds. J'ai tout de même poussé jusqu'à Hounslow et Staines à l'ouest, Barnet au nord, Epsom et Leatherhead au sud ; vers l'est, j'ai suivi le cours de la Tamise jusqu'à Woolwich.

Partout j'ai trouvé la même image : une contrée verdoyante parsemée de ruines, les palais et les demeures des Éloï, et, omniprésente, la sinistre ponctuation des puits morlock. Il se peut

qu'en France ou en Écosse la situation soit très différente, mais je ne le crois pas. Toute l'Angleterre, sans parler des régions voisines, est infestée par les Morlocks et minée par leurs souterrains.

J'ai donc été contraint d'abandonner mon dessein initial, qui consistait à emmener un groupe d'Éloï hors de portée des Morlocks : je sais maintenant que les Éloï ne peuvent échapper aux Morlocks, et vice versa, car la dépendance des Morlocks par rapport aux Éloï, que j'aurais tendance à trouver moins répugnante, est tout aussi dégradante pour l'âme de ces sous-hommes nocturnes.

J'ai commencé, discrètement, à chercher d'autres manières de vivre.

Je résolus d'élire domicile dans le palais de Porcelaine verte. C'était l'un de mes projets lors de ma première visite, car, bien que j'y eusse décelé des preuves de l'activité des Morlocks, ce vénérable musée aux vastes salles et de construction robuste m'avait semblé la meilleure forteresse qui se pût défendre contre la ruse et les talents acrobatiques des Morlocks, et je conservais l'espoir que bien des artefacts et des reliques qui y étaient entreposés pussent servir à mes projets futurs. En outre, cette ruine, monument dédié à l'intellect, avec ses fossiles à l'abandon et ses bibliothèques écroulées, avait de quoi solliciter mon imagination ! C'était comme un grandiose vaisseau du passé, la quille brisée sur les récifs du temps ; et j'étais un naufragé de la même époque, un Robinson Crusoé rescapé de l'Antiquité.

Je réitérai et prolongeai mon exploration des salles et autres pièces caverneuses du palais. Je décidai de m'établir dans cette salle de minéralogie découverte lors de ma première visite, remplie d'échantillons bien conservés – mais totalement inutiles – d'une gamme de minéraux que j'eusse été bien en peine de nommer tous. Cette salle est sensiblement plus petite que certaines autres et d'autant plus facile à défendre ; et, quand je l'eus balayée et que j'eus allumé du feu, je finis par la trouver presque accueillante. Depuis lors, en étayant les vantaux brisés des portes et en obturant les brèches des vieux murs, j'ai étendu ma forteresse aux salles contiguës. Visitant la galerie de paléontologie, où trônait un gigantesque et inutile squelette de brontosaure, je découvris par hasard une collection d'ossements répandus sur le sol – manifestement par les espiègles Éloï – qu'il me fut à première vue

impossible de reconnaître ; or, quand je reconstituai grossièrement les squelettes, je crus que c'étaient ceux d'un cheval, d'un chien, d'un bœuf et, me sembla-t-il, d'un renard. Bref, c'étaient les ultimes reliques des animaux familiers de mon Angleterre disparue ; mais les os en étaient trop dispersés et fragmentés – et mes notions d'anatomie trop imprécises – pour que j'eusse la certitude de les avoir identifiés.

Je suis également retourné dans la galerie en pente, mal éclairée, qui recèle les vestiges monstrueux de grandioses machines, car elle m'a servi de mine de pièces détachées pour fabriquer toutes sortes d'outils, et non plus seulement des armes. J'ai passé un certain temps à étudier un appareil qui ressemblait à une machine dynamo-électrique ; à première vue, il n'était pas excessivement délabré, et je me pris à imaginer de le mettre en marche et d'allumer ainsi ceux des globes brisés suspendus au plafond qui pourraient lui être reliés. Je supputai que l'éblouissante clarté de l'éclairage électrique et le bruit de la dynamo suffiraient à mettre en fuite les Morlocks ! Mais je ne dispose de rien qui puisse servir de carburant ni de lubrifiant ; de plus, les pièces délicates de ce monstre sont grippées et rouillées et j'ai donc été contraint d'abandonner ce projet.

Au cours de mon exploration du palais, je découvris une nouvelle pièce exposée qui eut l'heur de me plaire. Elle se trouvait non loin de la galerie contenant la maquette de la mine d'étain que j'avais observée la première fois, et c'était apparemment la maquette d'une grande ville. Cette pièce était si minutieusement détaillée et si volumineuse qu'elle remplissait presque une salle à elle seule ; le tout était protégé par une sorte de pyramide en verre, sur laquelle je dus essuyer des siècles de poussière accumulée avant de voir quoi que ce fût. Cette ville miniature avait manifestement été construite dans un futur très lointain par rapport à mon époque, mais la maquette était si ancienne dans cette ère crépusculaire que ses vives couleurs avaient eu le temps de pâlir à la lumière du soleil, même filtrée par la poussière. J'imaginai que cette ville était un avatar de Londres, car je crus reconnaître la morphologie caractéristique de la Tamise représentée par un ruban de verre qui serpentait au cœur de la maquette. Mais c'était un Londres considérablement transformé par rapport à la ville que je connaissais. La capitale était dominée par sept ou huit gigantesques

palais de verre – qu'on imagine un Crystal Palace démesuré et plusieurs fois dupliqué, et l'on aura quelque idée de l'effet produit – , eux-mêmes reliés par une sorte de cuirasse en verre qui caparaçonnait intégralement la ville. Il n'y avait là rien de la sombre atmosphère du Dôme de Londres en 1938, car cet immense toit servait, me semblait-il, à capter et à amplifier le rayonnement solaire, et des alignements de réverbères – dont les minuscules ampoules ne fonctionnaient plus sur la maquette – sillonnaient la capitale. Une forêt de gigantesques moulins à vent – dont les ailes ne tournaient pas non plus – se dressait sur ce toit parsemé çà et là de vastes plates-formes au-dessus desquelles planaient des modèles réduits de machines volantes. Ces engins, sortes de libellules géantes, étaient surmontés de plusieurs étages d'ailes immenses, et des rangées de passagers miniatures étaient assis dans leurs nacelles.

Oui, des *humains* ! des femmes et des hommes, peu différents de moi. Car cette ville datait d'une époque qui n'était pas si démesurément éloignée de la mienne au point que la main grossière de l'évolution eût déjà remodelé l'espèce humaine.

De larges routes se déroulaient au-dessus de la campagne et reliaient ce Londres futur à d'autres métropoles – du moins le supposai-je. Ces routes étaient peuplées de mécanismes démesurés : monocycles portant chacun une vingtaine d'hommes, énormes fourgons de marchandises qui semblaient ne pas avoir de conducteur et devaient donc être mécaniquement guidés, et ainsi de suite. Il n'y avait cependant pas de détails pour représenter le paysage entre les routes, rien qu'une surface grise et uniforme.

L'ensemble était si vaste – on eût dit un édifice unique, énorme – qu'il eût pu loger, j'imagine, vingt ou trente millions d'habitants au lieu des maigres quatre millions du Londres de mon époque. Une grande partie de la maquette avait des murs et des planchers évidés, aussi pouvais-je discerner de minuscules figurines représentant la populace disposées sur les douzaines de niveaux que comportait la capitale. Aux niveaux supérieurs, ces habitants étaient vêtus de costumes variés et multicolores – capes écarlates, couvre-chefs aussi spectaculaires et incommodes qu'une crête de coq, et j'en passe. Ces strates supérieures m'évoquaient un monde d'aisance et de loisirs, formant comme une mosaïque à plusieurs

niveaux de boutiques, de parcs, de bibliothèques, de somptueuses demeures, et cetera.

Mais à la base de la ville – au rez-de-chaussée et au sous-sol, pour ainsi dire – il en allait tout autrement. D'énormes machines y étaient tapies, des conduites, des tuyaux et des câbles de dix ou vingt pieds de diamètre (en grandeur réelle) serpentaient sur les plafonds. Des pantins étaient placés là aussi, mais ils étaient uniformément vêtus d'une sorte de toile bleu pâle et les services disponibles se limitaient à de grands réfectoires et dortoirs ; il me sembla que ces travailleurs inférieurs ne devaient en général guère avoir l'occasion de profiter de la lumière dans laquelle baignait l'existence de la haute société.

Ce modèle réduit était ancien et loin de la perfection : ici, dans un angle, la pyramide protectrice s'était effondrée, et la maquette, écrasée, était méconnaissable ; là, les figurines humaines et les machines avaient été renversées ou brisées au fil des années par de menus bouleversements ; ailleurs encore, les pantins en tenue bleue avaient été disposés en cercles et autres motifs comme par les doigts espiègles des Éloï. Malgré tout, la cité miniature ne laisse pas d'être pour moi une source de fascination continuelle, car ses habitants et ses mécanismes me sont assez proches pour susciter ma curiosité sans la frustrer, et j'ai passé de longues heures à découvrir de nouveaux secrets dans sa construction.

Il me semble que cette vision du futur pourrait représenter une sorte de phase intermédiaire dans le développement de la tragique situation où je me suis retrouvé. Il y avait ici un point dans le temps où la scission de l'humanité entre Supérieurs et Inférieurs restait essentiellement un artefact social et n'avait pas encore commencé à influencer l'évolution de l'espèce elle-même. La capitale était une grandiose et magnifique structure, mais – si elle conduisait au monde des Morlocks et des Éloï – c'était un monument à la plus colossale folie que l'Humanité eût à se reprocher !

Le palais de Porcelaine verte est situé sur une haute colline gazonnée entourée de prairies bien irriguées. Je démontai ma Machine transtemporelle, fouillai le palais à la recherche de matériaux à partir desquels je fabriquai de simples houes et râteaux. Je bêchai la terre des prairies environnantes et y plantai des graines de fruits morlock.

Je persuadai un certain nombre d'Éloï de se joindre à moi dans cette entreprise. Au début, croyant à un nouveau jeu, ils se montrèrent d'assez bonne volonté, mais ils perdirent leur enthousiasme quand je les eus maintenus à leur tâche répétitive pendant de longues heures, et j'éprouvai quelque remords en voyant leurs délicates tuniques maculées de terre et leurs jolis minois ovales mouillés de larmes de frustration. Mais je tins bon et, quand le travail devenait trop monotone, je les distrayais avec des jeux et des danses, voire de maladroites interprétations du *Land of the Leal* et de ce que j'avais retenu de la musique swing de 1944 – qui leur plaît particulièrement –, et ils se sont peu à peu adaptés à mes exigences.

Les cycles végétaux sont difficiles à prévoir en cette ère dépourvue de saisons, et je n'eus guère que quelques mois à attendre avant que les premiers plants portassent fruit. Lorsque je les présentai aux Éloï, ma joie ne suscita que de l'étonnement sur leurs visages menus, vu que ma modeste production initiale ne pouvait rivaliser en saveur et en richesse avec les provisions des Morlocks. Mais j'appréhendais quant à moi la signification de ces aliments au-delà de leur volume et de leur goût. Car avec ces premières récoltes j'avais entamé la lente désolidarisation des Éloï et des Morlocks.

J'ai trouvé suffisamment d'Éloï aptes au travail pour créer un certain nombre de petites fermes dispersées dans la vallée de la Tamise. Aussi, pour la première fois depuis d'innombrables millénaires, y a-t-il des groupes d'Éloï qui peuvent subsister tout à fait indépendamment des Morlocks.

Je suis quelquefois pris de lassitude et j'ai le sentiment que je suis en train de modifier l'instinct d'animaux intelligents plutôt que de les instruire ; mais c'est déjà un début. Et je travaille avec les plus réceptifs des Éloï à enrichir leur vocabulaire et à encourager leur curiosité, car, voyez-vous, mon intention est de remettre les esprits en éveil !

Mais je sais qu'il ne suffit pas de provoquer et de stimuler ainsi les Éloï ; car ils ne sont pas seuls sur cette Terre future. Et, si les réformes que j'ai mises en place chez les Éloï se poursuivent, l'équilibre, si malsain soit-il, entre les Éloï et les Morlocks disparaîtra. Et les Morlocks devront inévitablement réagir.

Une nouvelle guerre entre ces espèces posthumaines serait, me semble-t-il, désastreuse, car je ne puis guère imaginer que mes précaires initiatives agricoles survivent aux assauts méthodiques des Morlocks. Et il me faut bannir de mon esprit toute notion périmée de loyauté envers un camp ou l'autre ! En tant qu'homme du dix-neuvième siècle, je suis naturellement bien disposé envers les Éloï, car ils *semblent* plus humains, et mon travail avec eux a été agréable et fructueux. En fait, ce n'est pas sans effort que je me rappelle que ces petits êtres ne sont pas humains, et je crois que si je voyais à présent un homme de mon propre siècle je serais étonné par sa taille, sa carrure et sa lourdeur !

Mais ni les Éloï ni les Morlocks ne sont humains – ils sont *post*humains les uns comme les autres – nonobstant mes préjugés surannés. Et je ne peux résoudre l'équation de cette Histoire dégénérée sans l'aborder sous ses deux faces.

Je dois donc affronter la face obscure.

J'ai résolu de descendre une fois encore dans le complexe souterrain des Morlocks. Il faut que je trouve des moyens pour négocier avec ces êtres cavernicoles, travailler avec eux comme j'ai travaillé avec les Éloï. Je n'ai aucune raison de croire que c'est impossible. Je sais que les Morlocks ont une certaine intelligence : j'ai vu leurs grandioses machines souterraines et je me souviens que, lorsque j'étais leur prisonnier, ils avaient démonté, nettoyé et même *huilé* la Machine transtemporelle ! Il se peut que sous leur laideur extérieure les Morlocks soient dotés d'un instinct plus proche de l'ingénierie et de l'esprit d'entreprise de mon siècle que celui des Éloï, passifs comme du bétail.

Je sais bien – c'est Nebogipfel qui me l'a appris ! – qu'une bonne part de mon horreur des Morlocks est de nature instinctive et découle d'un complexe d'expériences, de cauchemars et de craintes à l'intérieur de mon âme, sans rapport avec ce lieu. J'ai depuis l'enfance horreur de l'obscurité et des lieux souterrains ; il y a cette peur du corps et de sa corruption diagnostiquée par Nebogipfel – répugnance que je partage, je crois, avec bien des gens de mon époque – et, de plus, je suis assez honnête pour reconnaître que je suis un homme de ma classe et qu'en tant que tel je n'ai guère à voir avec les masses laborieuses de mon temps et que j'ai, dans mon ignorance, développé – hélas ! – un certain mépris mêlé de crainte. Et tous ces fragments de cauchemar sont amplifiés cent fois dans

mes réactions envers les Morlocks ! Mais pareille grossièreté de caractère est indigne de moi, ou de mes semblables, ou de la mémoire de Nebogipfel. J'ai résolu de repousser cette noirceur intérieure et de considérer les Morlocks non comme des monstres mais comme de potentiels Nebogipfel.

Cette planète est riche, et il n'est pas nécessaire que, pour subsister, les vestiges de l'humanité s'entre-dévorent de l'atroce manière à laquelle l'évolution les a accoutumés. La lueur de l'intellect s'est assombrie dans cette Histoire-ci, mais elle n'est pas éteinte. Les Éloï conservent des fragments du langage humain et les Morlocks possèdent d'évidentes compétences mécaniques.

Je rêve de pouvoir avant ma mort faire naître de ces braises un nouveau feu de rationalité.

Oui, c'est pour moi un rêve altier et un grandiose héritage !

J'ai trouvé ces restes de papier en explorant un profond caveau sous le palais de Porcelaine verte. Les pages avaient été préservées par leur emballage en rames serrées dont l'air avait été exclu. Il ne m'a pas été difficile de confectionner une plume avec des morceaux de métal, et de l'encre à partir de colorants végétaux ; et, pour m'adonner à ces écritures, je suis retourné à mon siège favori en métal jaune au sommet de Richmond Hill, à moins d'un demi-mille de l'emplacement de mon ancien domicile ; tandis que j'écris, le val de Tamise me tient compagnie : cette charmante contrée dont j'ai observé l'évolution tout au long des ères géologiques.

J'ai abandonné le voyage transtemporel et m'y suis depuis longtemps résigné ; de fait, ainsi que je l'ai signalé, j'ai mis en pièces mon véhicule, dont les éléments ont servi d'instruments aratoires et autres dispositifs plus utiles qu'une Machine transtemporelle. (J'ai conservé les deux manettes de commande blanches – elles sont à côté de moi, à présent, sur le banc, tandis que j'écris.) Toutefois, alors que je suis assez satisfait de ce que j'ai accompli ici, j'ai toujours été irrité par l'impossibilité de communiquer à mes contemporains mes découvertes et observations ainsi que la moindre relation de mes aventures sans cesse renouvelées. Peut-être est-ce là simplement ma vanité qui parle ! Mais ces pages m'ont à présent donné l'occasion d'y remédier.

Pour préserver ces fragiles feuillets de la décomposition, j'ai choisi de les enfermer hermétiquement dans leur emballage

d'origine. Je placerai ensuite le tout à l'intérieur d'un récipient que j'ai construit à partir du quartz dopé à la plattnérite prélevé sur ma Machine transtemporelle. J'ensevelirai ensuite ce récipient aussi profondément que possible.

Je ne dispose pas d'un moyen fiable de transmettre mon récit aux générations futures ou passées – encore moins à quelque autre Histoire –, et le présent mémoire risque de pourrir sous terre. Mais il me semble que l'enveloppe de plattnérite donnera à mon message les meilleures chances d'être détecté par tout nouveau Voyageur transtemporel venant de la Multiplicité ; et il se peut même qu'à la faveur d'un courant aléatoire des Fleuves du Temps mes paroles puissent retrouver le chemin de mon siècle d'origine.

En tout cas, je ne puis faire mieux ! Et j'éprouve un certain contentement à présent que je me suis engagé dans cette voie.

J'achèverai et clorai hermétiquement ce mémoire avant mon départ pour le monde des Ombres, car je reconnais que mon expédition chez les Morlocks n'est pas sans danger et risque d'être un voyage sans retour. Mais c'est une mission que je ne peux guère plus retarder ; j'ai passé l'an cinquantième de mon âge et bientôt je risque de ne plus pouvoir affronter l'épuisante perspective de circuler verticalement dans les nombreux puits des Morlocks !

Une fois revenu, j'entreprendrai de compléter cette monographie d'une annexe qui résumera mes aventures souterraines.

Il est tard. Je suis prêt à descendre.

Que disait le poète ? « Si les portes de la perception étaient nettoyées, le monde apparaîtrait à l'homme tel qu'il est, infini », ou quelque chose dans ce style, en tout cas : on me pardonnera d'être inexact, car je ne peux vérifier cette citation… J'ai vu l'Infini et l'Éternel. Je n'ai jamais perdu la vision de ces Univers parallèles accumulés sur l'étendue ensoleillée, plus serrés que les pages d'un livre ; et je n'ai pas non plus oublié l'éclat stellaire de l'Histoire optimale, qui, je le pense, vivra à jamais dans mon âme.

Mais aucune de ces grandioses visions ne peut rivaliser avec les fugitifs instants de tendresse qui ont illuminé l'obscurité de ma vie solitaire. J'ai bénéficié de la loyauté et de la patience de Nebogipfel, de l'amitié de Moïse et de la chaleur humaine d'Hilary Bond ; et rien dans toutes mes réussites ni mes aventures – rien de ces visions

transtemporelles ni de ces infinis espaces étoilés – ne vivra dans mon cœur aussi longtemps que le moment où, par ce premier matin ensoleillé après mon retour en ce lieu, lorsque, assis au bord de la rivière, je baignais le visage oblong de Weena, sa poitrine enfin se souleva. Elle toussa, ses jolis yeux s'ouvrirent en tremblant pour la première fois et je vis qu'elle n'était pas morte ; et, lorsqu'elle me reconnut, ses lèvres s'épanouirent en un sourire de bonheur.

Note de l’éditeur

Ici se termine le récit : l’annexe n’a pas été retrouvée.

FIN